

SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHILOLOGIQUES DE LA RÉPUBLIQUE
SOCIALISTE DE ROUMANIE
SECTION D'ÉTUDES ORIENTALES

STVDIA
ET ACTA
ORIENTALIA

VII



BUCAREST, 1968

SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHILOLOGIQUES DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE
DE ROUMANIE

SECTION D'ÉTUDES ORIENTALES

STUDIA
ET ACTA
ORIENTALIA

VII

1968

EDITURA ȘTIINȚIFICĂ
BUCAREȘT 1968

COMITÉ DE RÉDACTION

Rédacteur responsable: MIHAIL GUBOGLU

Rédacteur responsable adjoint: ION MATEI

Membres: MATHILDE ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU,
VIORICA DINESCU-SZEKELY, VLADIMIR DRIM-
BA, ALI NAGI GEAFER, YVES GOLDENBERG,
ATHANASE NEGOIȚĂ, CICERONE POGHIRC,
H. DJ. SIRUNI, ION TIMUȘ

Secrétaire de rédaction: CONSTANTIN DANIEL

Adresse de la rédaction: Société des Sciences Philologiques de la
République Socialiste de Roumanie, Boul. Republicii n° 55,
Bucarest, Roumanie

ANCIEN ORIENT

LA PROHIBITION DU FER DANS L'EGYPTE ANCIENNE

par CONSTANTIN DANIEL

Le fer est attesté en Egypte pour la première fois dans deux tombes de Gerzeh qui datent de la période prédynastique. Ainsi les Nagadiens de la seconde époque ont travaillé le fer pour en faire des perles, puisque ce sont des perles en fer météorique, qui ont été trouvées dans ces tombes, et elles ont été fabriquées à partir d'une feuille de métal enroulée autour d'une âme de bois. Par suite le fer météorique a dû être travaillé au rouge, à l'aide du marteau, ou peut-être fondu, et non pas limé ou gravé comme les pierres précieuses ou demi-précieuses des coliers et des amulettes¹.

Malgré l'existence du fer en Egypte au 4^e millénaire av. n.è., le nombre des objets en fer datant sûrement des siècles ultérieurs est très restreint², et cela signifie que l'Egypte a joué un rôle très effacé dans l'histoire du fer. Il est vrai que dans la tombe de Toutankhamon on a retrouvé un poignard de fer de provenance asiatique, ainsi que des ustensils de fer en miniature³. Toutefois, l'emploi du fer en Egypte, en jugeant d'après les objets en fer retrouvés en Egypte, dans les temples ou dans les tombes, est très restreint jusqu'à l'époque romaine. Et l'affirmation faite par le *Reallexikon des Vorgesichte* que c'est seulement à l'époque romaine que l'Egypte a passé de l'époque du bronze à celle du fer paraît très justifiée⁴. D'ailleurs, ce grand retard dans l'emploi du fer de l'Egypte ancienne est bien connu par tous les égyptologues⁵ et se trouve noté dans les traités les plus récents d'histoire universelle⁶.

Cependant, l'époque du fer commence dans les pays du bassin de la Méditerranée vers 1200 av.n.è., et par exemple les Grecs de l'*Iliade* connais-

¹ J. Vandier, *Manuel d'archéologie égyptienne*, t. I, Paris, 1952, p. 439; A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, London, 1948, trad. russe, Moscou, 1958, p. 365 sq.; Charles Singer et coll., *A History of Technology*, vol. I, Oxford, 1958, p. 592 sq.

² Voir leur liste dans Charles Singer et coll., *op. cit.*, p. 598, note 1, et dans A. Lucas, *op. cit.*, p. 368.

³ H. Carter, *Tut-en-ch-amun*, t. II, London, 1923, pl. 77, 82 et 87.

⁴ *Reallexikon der Vorgeschichte*, herausgegeben von Max Ebert, Berlin, 1924, article: Eisen.

⁵ A. Erman und W. Ranke, *Aegypten und aegyptisches Leben im Altertum*, 2 Auflage, Tübingen, 1923, p. 631.

⁶ *Vsemirnaja Istorija*, t. I, Moscou, 1956, pp. 570—571.

saient très bien le fer, qui était d'un usage courant dans la vie domestique, bien que dans cette épopée les armes en fer y soient très rares, comme par exemple la massue de l'arcadien Areithoos⁷. Par contre, dans l'*Odyssee* les armes y sont en fer, preuve qu'à cette époque on avait réussi à obtenir un bon acier pour fabriquer des épées ou des poignards⁸.

Et la question importante est de savoir pour quelles raisons le fer n'est pas devenu un métal commun et employé pour les usages domestiques en Egypte que mille ans plus tard. Quelle raison a empêché l'emploi du fer en Egypte pendant plus d'un millénaire? C'est justement à cette question qu'essaye de répondre notre article, puisque d'autre part ce retard dans l'emploi du fer a du avoir des conséquences importantes pour l'histoire sociale et politique de l'Egypte.

I. Il nous semble impossible d'incriminer comme cause de ce retard dans l'emploi du fer le manque de mines de fer et de minerais de fer en Egypte. En effet, des minerais de fer se trouvent en Egypte dans le désert de l'est et dans la Peninsule du Sinai⁹. De plus il y a des quantités importantes du meilleur minerai de fer¹⁰ dans la région d'Assouan (contenant 40 à 60% de fer) et ces quantités ont été évaluées à 168 millions de tonnes. De même, dans le désert de l'est, assez près des rives de la Mer Rouge, on a trouvé des minerais de fer à Vadi-al-Kereïn, à Vadi-Sivikat-um-Lazaf et à Vadi-um-Hagalig. Ce sont là des minerais de magnetite contenant du fer en proportion de 44—62% et on a évalué leur quantité à 65 millions de tonnes. Enfin, ces dernières années, dans l'oasis de Baharia, on a trouvé aussi des minerais de fer dont la quantité totale a été évaluée à 70 millions de tonnes. D'ailleurs, une partie au moins de ces gisements de fer étaient connus à l'époque romaine, puisque les Romains exploitaient ces minerais¹¹. De même au Soudan on trouve au voisinage de la frontière égyptienne actuelle d'importants gisements de fer, qui se trouvent à la surface du sol même¹², donc ont dû être connus dès l'antiquité.

II. Certes le manque de combustible, comme on l'a soutenu, aurait pu empêcher le développement de la métallurgie du fer en Egypte. Et l'on a affirmé que la rareté du combustible a arrêté la métallurgie du fer dans beaucoup de régions du monde antique¹³. Il nous faut faire la remarque que la rareté du combustible n'a pas empêché du tout le développement de la

⁷ *Iliade*, VII, 141 et 144, cf. aussi: XVIII, 23; XXIII, 30; IV, 123.

⁸ Aux funérailles de Patrocle, Achille, dans l'*Iliade*, propose comme prix pour les jeux qu'il institue un disque de fer et dit que le vainqueur aura pour cinq ans assez de fer pour ses bergers et ses charrues sans aller à la ville, preuve qu'à cette époque le fer était d'un usage commun chez les Grecs, mais comme les armes dans l'*Iliade* étaient toujours en bronze, il s'ensuit que ce fer devait être cassant et peu résistant (cf. *Iliade*, XXIII, 831—835).

⁹ W. F. Hume, *The Distribution of Iron Ores in Egypt*, dans *The Geology of Egypt*, vol. II, part III, London, 1935, pp. 848—852.

¹⁰ L. Š. Gordonov, *Egipet. Očerk ekonomičeskoj gueografii*, Moscou, 1953, p. 190.

¹¹ A. Lucas, *op. cit.* p. 372.

¹² Io. D. Dmitrevski, *Sudan*, Moscou, 1959, p. 58.

¹³ Cfr., entre autres, Charles Singer et coll., *op. cit.*, p. 576.

métallurgie du cuivre et du bronze en Egypte. Il est vrai, toutefois, que l'Egypte a toujours manqué de bois, mais à l'époque des pharaons les arbres étaient plus nombreux dans beaucoup de régions que de nos jours¹⁴. D'autre part, dans la région du royaume de Méroe et de Napata les arbres n'étaient pas plus nombreux qu'en Egypte et cependant il s'y est développé une importante métallurgie du fer. Toutefois nous possédons le témoignage de Pline l'Ancien, qui affirme qu'en Egypte la métallurgie du fer utilisait le papyrus comme combustible, soit la tige de la plante, soit sa racine, dont on faisait du charbon de bois. Car Pline l'Ancien écrit: « Pineis optume lignis aera ferrumque funditur, sed et aegyptio papyro... »¹⁵. C'est ainsi qu'il y avait en Egypte un bon combustible pour la métallurgie du fer.

III. D'autre part, si le fer ne pouvait pas être obtenu en Egypte, il aurait pu être importé de l'étranger et surtout du royaume de Méroe (Napata), puisque par exemple les Assyriens eux-mêmes importaient le fer brut que leurs artisans forgeaient et façonnaient pour en faire des armes. De même les Babyloniens importaient le fer brut des régions sises au nord, puisque, dans leur pays il n'y avait même pas des pierres.

De plus à l'époque romaine il y a bien eu une métallurgie du fer en Egypte et celle-ci a du employer un combustible qui se trouvait dans le pays même. Et d'autre part on a retrouvé à Naucratis des forges grecques pour le fer, et ces forges utilisaient sans doute du combustible égyptien. De même nous lisons dans *III Rois*, VIII, 51, « car eux sont Ton peuple et Ton héritage que Tu as fait sortir d'Egypte du four de fer ». Or la comparaison entre l'Egypte et un four pour fondre du minerai de fer n'aurait pas pu se faire par les auteurs juifs du livre des Rois, s'il n'y avait pas eu en Egypte des fours pour fondre le fer. Et les Hébreux, qui étaient les voisins tous proches de l'Egypte et connaissaient très bien ce pays, ne pouvaient pas ignorer ce détail, qu'il n'y avait pas de four pour le fer en Egypte. Le texte cité, d'autre part, représente une prière du roi Salomon, mais paraît en tout cas antérieur à l'exil (586 av.n.è.).

IV. De même il est impossible d'affirmer logiquement que les artisans métallurgistes égyptiens ne connaissaient pas les techniques métallurgiques pour obtenir un fer de bonne qualité ou un acier assez dur, puisque les artisans égyptiens étaient passés maîtres dans la métallurgie du bronze et du cuivre.

De la sorte, ni le manque de minerai de fer, ni l'absence de combustible, ni même l'insuffisance des connaissances techniques n'ont pu être la cause de cet énorme retard dans l'emploi du fer de l'Egypte ancienne et du fait que l'âge du fer commence en Egypte mille ans plus tard que dans le reste du monde méditerranéen.

Nous croyons que le fer n'a pas été utilisé en Egypte pendant des longs siècles parce que son emploi était interdit, parce qu'il y avait un tabou du fer,

¹⁴ Hermann Kees, *Das alte Ägypten*, Berlin, 1958, p. 39.

¹⁵ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXIII, 30.

mais nous espérons pouvoir démontrer que cette interdiction de l'emploi du fer en Egypte avait, selon toute vraisemblance, des raisons politiques et sociales.

V. Tant chez les Grecs, que chez les Juifs, chez les Etrusques et chez les Romains, c'est-à-dire chez les peuples habitant le bassin de la Mer Méditerranée et dont la religion avait des influences égyptiennes très nettes, le fer a été considéré bien souvent comme impur et comme pouvant souiller celui qui l'employait.

C'est ainsi que chez les Grecs l'archonte de Platée ne pouvait toucher le fer qu'un seul jour par an¹⁶ et à une époque plus ancienne le fer ne devait pas être introduit dans les temples¹⁷. Les objets en fer chassaient les divinités¹⁸ et les armes de fer éloignaient les démons comme aussi les esprits des morts, comme le montre Ulysse, qui, après avoir sorti son épée de fer, chasse les esprits des morts¹⁹. Et le scholiaste ajoute: «Chez les hommes il y a une opinion générale que les morts et les démons craignent le fer». De même dans les cérémonies religieuses les objets et les vases de fer sont proscrits jusqu'à une époque tardive. Sophocle, dans une tragédie perdue, *Ῥιζοτόμοι* «Les coupeurs de racines», affirme que les racines des plantes employées dans la magie ou encore comme poisons ne devaient pas être coupées qu'à l'aide d'une faucille de bronze, donc proscrit aussi l'emploi du fer, et leur suc ne devait être versé que dans des vases de bronze²⁰. Hésiode donne le conseil magique de ne pas se couper les ongles avec un instrument (ciseaux ou couteau) de fer²¹.

Chez les Etrusques et chez les Romains le fer était de même interdit dans beaucoup de cérémonies religieuses. Et Macrobius écrit à ce sujet: «Il y a d'ailleurs beaucoup de preuves qu'en général, dans les sacrifices, on employait d'habitude des objets d'airain, et surtout dans les actes sacrés officiels pour calmer la colère d'un dieu...»²². Quand les Etrusques fondaient une ville et en traçaient les limites à l'aide d'une charrue, celle-ci devait être d'airain et non pas de fer²³. Lorsque les Etrusques fêtaient le dieu Tagés, divinité semblable au dieu Thot des Egyptiens, parce qu'il avait initié les Etrusques dans les arts magiques et dans la science des augures, tous les objets employés dans cette cérémonie devaient être de cuivre. Les prêtres des Sabins, comme ceux des Etrusques, devaient se raser toujours à l'aide d'un rasoir de bronze. Chez les Romains aussi, une loi attribuée à Numa ordonnait au Flamen Dialis de se couper la barbe et les cheveux avec un rasoir d'airain et non pas de fer. La compagnie des prêtres Arvales à Rome,

¹⁶ Plutarque, *Aristide*, XXI, 4.

¹⁷ Plutarque, *Praecepta gerendae reipublicae*, XXVI, 7.

¹⁸ Lucien, *Philops*, 12; Pseudo-Augustin, *Homilia de sacrilegiis*, chap. XXII, apud E. Rhode, *Psyché*, trad. française, Paris, 1928, p. 46.

¹⁹ *Odyssée*, X, 527.

²⁰ Cf. *Enéide*, IV, 513-514; et aussi Macrobius, *Saturnalia*, V, cap. XIX, 7, 8, et 9.

²¹ Hésiode, *Les travaux et les jours*, v. 742.

²² Macrobius, *Saturnalia*, V, cap. XIX, 11.

²³ *Ibidem*, 13.

qui comprenait beaucoup de patriciens et même l'empereur et qui a subsisté jusqu'à une époque tardive, interdisait de même l'introduction de tout objet de fer dans son bois sacré et dans son temple. Si toutefois un objet de fer était introduit pour graver une inscription dans le temple, ou bien si une hache de fer était introduite dans le bois sacré pour couper un arbre trop vieux, il était nécessaire de faire un sacrifice expiatoire pour effacer ce péché. Hérodote nous rapporte l'interprétation d'un oracle de la Pythie de Delphes qui contenait ces paroles: « Le mal s'étend sur le mal », et celui qui réussit à interpréter l'oracle, le lacédémonien Lichas, reconnu dans le mal qui s'étendait sur le mal « le fer laminé... présumant que le fer a été découvert pour le malheur de l'homme »²⁴. Et cette opinion sur le fer existe chez Hésiode²⁵ aussi et même beaucoup plus tard, chez Pline l'Ancien, pour lequel le fer est « optimum pessimumque vitae instrumentum »²⁶.

VI. Chez les Hébreux, peuple voisin de l'Egypte et qui a été beaucoup influencé par la culture égyptienne, comme on l'a reconnu mainte fois, il y a de même une interdiction du fer, un tabou du fer pour certains emplois, mais cette interdiction du fer est bien plus étendue et plus sévère que chez les Grecs et chez les Etrusques. Ce fait est d'autant plus surprenant et constitue une preuve qu'il s'agit bien d'une influence égyptienne, que chez les autres peuples sémites voisins des Hébreux, il n'y avait pas une telle interdiction de l'emploi du fer (tout au moins à notre connaissance) et de plus ce métal était considéré comme un métal divin²⁷. Mais chez les Egyptiens — comme nous le montrerons — le fer, tout en restant un métal divin, est rattaché à une divinité malfaisante, mauvaise et hostile, et par suite il est impur et souillé. Cela en ce qui concerne le fer commun. Il nous semble très vraisemblable

²⁴ Hérodote, I, 67, et Diodore de Sicile, IX, excerpta Vaticana p. 27—29.

²⁵ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 167 sq.

²⁶ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXIV, 138.

²⁷ En sumérien AN-BAR « minerai du ciel, fer » paraît assez proche de *brzi* « fer » dans la langue proto-phénicienne de Ras-Shamra (Ugarit). Cf. Joseph Aisleitner, *Wörterbuch der ugaritischen Sprache*, Berlin, dritte Auflage, 1967, p. 60. En effet, tant le protophénicien *brzi*, que l'hébreu *BarZel*, ou le syro-araméen *PaRZLo* « fer » paraissent des mots composés et formés à partir de *Bar* « minerai » (en sémitique il semble qu'on doit attribuer ce sens à ce terme outre celui de « puits, fosse, mine, citerne »), de *z* ou de *d* qui est la particule du génitif en araméen et de *El* qui signifie « dieu ». Par suite, le sémitique *Barzel* « fer » pourrait avoir le sens de « minerai de dieu ». Le sens de « fils de dieu » de ce terme *barzel* ne pourrait pas être retenu (quoique le mot *bar* ait le sens de « fils » en araméen et corresponde à « *ben* » en hébreu), puisque « fils de dieu » serait plutôt *barel* en araméen, c'est à dire que c'est plutôt l'état construit qui servirait à former le génitif que la particule *z* (concernant le fait que dans l'araméen ancien *zain* est pour *daleth* Cf. la communication de J. T. Milik au *Congrès international pour l'étude de l'Ancien Testament*, 27 Août—1 Sept. 1956, qui montre qu'on a trouvé dans les grottes sises près de la Mer Morte un ostracon en araméen ancien ou *zain* est pour *daleth*). De même Giovanni Garbini, *Nuovo materiale per la grammatica dell'aramaico antico*, dans la « *Rivista degli Studi Orientali* », vol. XXXIV (1959), fasc. I—II, p. 41, publie ses conclusions concernant une inscription araméenne du VIII^e siècle av. n. è. et montre la même chose, que dans le pronom relatif il y a *zain* au lieu de *daleth*). D'autre part, dans le protophénicien d'Ugarit le génitif est formé souvent par une *nota genitivi*, qui est le *d* (*daleth*) habituel aussi en araméen, et l'on peut supposer que des Sémites aient prononcé ce *daleth*, *zain*. De la sorte *barzel* « fer » paraît avoir bien le sens de « minerai de dieu ».

que les Hébreux, à l'encontre de tous les autres peuples sémites voisins, ont adopté cette conception égyptienne de l'impureté du fer. En effet dans toute l'histoire des Juifs depuis Moïse jusqu'au temps des Maccabées, il était interdit d'employer des objets de fer pour la construction du Temple et de l'autel et il était interdit d'introduire de tels objets dans le Temple.

Ainsi le Deutéronome, XXVII, 5, interdit de construire un autel à l'aide de pierres qui ont été taillées par des outils de fer. De même, Jos. VIII, 31, répète cette interdiction. La même prohibition du fer se trouve dans le livre de l'Exode, XX, 25. De même pour la construction du Temple de Jérusalem le roi Salomon n'emploie pas d'outil de fer pour tailler les pierres (III Rois, VI, 7) et de même aucun objet de fer ne se trouve dans le Temple, tout y est en or, argent ou cuivre. La tradition raconte que le roi Salomon faisait emploi d'un certain ver appelé *chamir*, qui fendait chaque pierre sur laquelle il rampait²⁸. Lorsque plus tard les Maccabées purifièrent le Temple de Jérusalem et reconstruisirent son autel, ils n'utilisèrent de même que de pierres entières que le fer n'avait pas touché (I Mac. IV, 47). Dans le livre de l'Exode le tabernacle de Moïse ne contient rien qui soit en fer et dans le livre des Nombres, VII, il y a une longue liste des cadeaux apportés par les chefs des Israélites et cependant il n'y a aucun objet qui soit en fer, bien que dans le même livre (Nombres, XXXV, 16) nous lisons quelle est la punition de celui qui a frappé un autre à l'aide d'un outil de fer. Il est donc très probable que le fer était connu à l'époque où le livre des Nombres fut écrit, mais son emploi était prohibé dans le culte religieux complètement.

D'autre part, cette interdiction de l'emploi du fer paraît se rapporter seulement au culte religieux, puisque Moïse vante la Palestine aux Israélites en leur disant que ce pays a des pierres de fer et des montagnes où l'on peut exploiter le cuivre. De même le nom *Barzilai*, ce qui signifie « de fer » en hébreu, se trouve parmi ceux qui ont apporté des cadeaux à David (II Rois, XVII, 27) et se retrouve avec d'autres noms dans II Rois, II, 7, et dans II Ezdre, II, 61. Or le fait de donner un nom qui signifie « de fer » (cf. Timur, Demir « de fer » chez les peuples turcs de Sibérie) prouve que le fer n'était pas impur à l'époque de David, qu'il ne souillait pas.

Et l'on peut lire, chose plus intéressante encore, dans I Chroniques, XXII, 14—16, que le roi David avait préparé pour la construction du Temple une grande quantité de fer « qu'on ne pouvait pas peser », et ce fer était destiné aussi pour les portes et les verrous (I Chroniques, XXII, 3). Toujours sous son règne les chefs israélites ont fait cadeau pour la construction du Temple de Jérusalem 100 000 talents de fer (I Chron. XXIX, 7). Donc à l'époque de David le fer n'était pas considéré comme impur et pouvant souiller, puisqu'on le destinait à la construction du Temple.

Cependant sous le roi Salomon, son fils, la situation changea complètement et le fer devint de nouveau prohibé, comme aux temps de Moïse. Il faut peut-être rappeler que le roi Salomon se maria à une princesse égyptienne, à la fille d'un pharaon (III Rois, III, 1), pour laquelle il bâtit une maison

²⁸ A. Cohen, *Le Talmud*, Paris, trad. française, Paris, 1933, p. 54.

à la mode égyptienne (III Rois, VII, 8; III Rois, IX, 24; cf. aussi II Chron. VIII, 11). Le roi Salomon, d'autre part, avait reçu comme dote pour sa femme la cité de Gezer (III Rois, IX, 16), centre de la métallurgie du fer des Philistins. Dans une étude récente, A. Malamat²⁹ relève que ce mariage du roi Salomon à la fille d'un pharaon est un fait unique dans l'histoire de l'Égypte, car jamais la fille d'un pharaon n'a épousé un étranger. On doit présumer que l'influence égyptienne a du prévaloir à la cour du roi Salomon et que certains rites religieux, comme celui du tabou du fer, ont du s'imposer de nouveau. Mais nous avons vu que ce tabou du fer était de date plus ancienne encore, mais il a du tomber en désuétude à une certaine époque, et le roi qui a bâti le fameux Temple a du reprendre une vieille tradition, peut-être incité aussi par la prohibition du fer des Égyptiens qui étaient venus à sa cour avec sa femme.

De la sorte chez les voisins des Égyptiens et chez ceux qui sont influencés par la religion des Égyptiens, les Hébreux, le fer est prohibé aussi dans des cérémonies religieuses et ne peut pas être employé dans la construction du Temple ou des autels.

VII. Nous n'avons pas réussi à trouver un article ou une étude consacrés à cette prohibition du fer en Égypte. Cependant il nous semble que ce tabou, cette interdiction religieuse du fer, a existé en Égypte d'une façon beaucoup plus étendue que dans les autres pays de la région méditerranéenne et que les Égyptiens étant « les plus religieux de tous les hommes », selon l'expression d'Hérodote³⁰, ils ont appliqué ce tabou, cette interdiction religieuse du fer, dans la vie sociale, économique et politique, ce qui a eu, peut-être, comme nous essayerons de le montrer, une grande influence sur leur histoire.

Il nous faut montrer au préalable qu'il y a une grande incertitude au sujet de l'appellation du fer en égyptien. C'est-à-dire que nous ne savons pas exactement de quelle façon les Égyptiens nommaient le fer, et cela est affirmé aussi par J. B. Harris, dans son récent ouvrage qui étudie ce problème d'une manière très complète³¹. D'ailleurs ses conclusions sont très proches de celles de Wainwright³², l'auteur qui a étudié le premier la question du fer en Égypte.

Pour J. B. Harris l'on ne peut pas confondre comme le fait le *Wörterbuch der ägyptische Sprache*, I, 436, le terme *ḥ m t* qui signifie « cuivre » (cf. copte HOM(N)T « cuivre ») avec le mot *b j ʔ* qui signifie « substance météorique, fer » (cf. copte BENIPE « fer »).

D'autre part, au sujet de l'emploi du fer en Égypte les sources écrites égyptiennes ne peuvent nous fournir que bien peu d'informations. D'abord

²⁹ A. Malamat, *Aspects of the Foreign Politics of David and Solomon*, dans « Journal of Near Eastern Studies », 1963, n° 1, p. 1.

³⁰ Hérodote, II, 37.

³¹ J. B. Harris, *Lexicographical Studies in Ancient Egyptian Minerals*, Berlin, 1961, p. 50 sq.

³² J. Wainwright, *Iron in Egypt*, dans « Journal of Egyptian Archaeology », vol. 18, p. 3.

parce que le nom du fer n'est pas employé bien souvent comme étant lui aussi « impur » (de même que la chose qu'il représente), ensuite parce que si le fer est très peu employé en Egypte — comme nous savons qu'il le fut — dans ce cas les sources écrites qui en parlent doivent être à priori très rares aussi. C'est pourquoi nous devons avoir recours pour étudier le problème de l'interdiction du fer en Egypte aux sources écrites grecques et hébraïques.

VIII. Il semble que les Egyptiens connaissaient trois espèces différentes de fer, dont les propriétés pouvaient paraître se rapporter à des métaux différents.

Il y avait d'abord le fer météorique qui se trouvait dans des petites quantités, certes, mais qui était peu sujet à la corrosion (la rouille), parce qu'il contenait 7,5 à 25% de nickel. Ce fer météorique pouvait paraître un métal tout à fait différent du fer commun, qui au début de la métallurgie du fer était de très mauvaise qualité, car il se cassait facilement et surtout il était très oxydable et sujet à la rouille.

Mais cette rouille du fer commun, avec ses taches rougeâtres, semblables au sang coagulé étendu sur une étoffe par exemple, le fait que la rouille détruisait le fer pouvait sembler un stygmate, une signature de Seth, le dieu rouge, le dieu destructeur, le dieu des pays étrangers d'où venait le fer. D'autre part, la rouille était semblable à la « lepre » des pierres, du cuir et des vêtements, qui était aussi de couleur rougeâtre³³. Par contre, le fer météorique, inoxydable, était souvent doué de magnétisme, il attirait ou repoussait des particules de fer, ce qui pouvait faire croire qu'il était doué de vie.

C'est ce fer météorique qui fut nommé en égyptien, au deuxième millénaire, *b j 3* ou encore *b j 3 n p t*, « minerai du ciel », et aussi *b j 3 p r j m s t 3* « minerai qui est venu de la part de Seth ». Ce fer était appelé de la sorte non pas seulement parce qu'il était « tombé du ciel », mais aussi parce qu'il était « inaltérable », non sujet à la destruction par la rouille, et aussi parce qu'il était très dur et fort.

Outre ce fer météorique il y avait le fer doué de magnétisme, que les Egyptiens nommaient — selon les dires de Plutarque — les os de Horus³⁴, donc c'était une espèce de fer sacré et presque aussi « divin » que le fer météorique. Pline l'Ancien de même, en parlant de cette pierre d'aimant, dit que le peuple l'appelle « ferrum vivum », donc « fer vivant », et croit que les blessures qu'il fait sont plus dangereuses³⁵. Mais ce fer doué de « vie » se trouve à l'état de magnetite le plus souvent et ce minerai de fer rouille plus difficilement dans le climat sec de l'Égypte et ne montre pas ces taches « de sang

³³ Cf. Levitique, XII, 47, 48 et Levitique, XIV, 37. La lepre de la pierre, des peaux et des vêtements c'est, d'après le sens de ces textes, des taches rougeâtres et des taches vertes, vertes comme le vert de gris du cuivre (produit par l'oxydation) et du bronze, rougeâtre comme la rouille du fer.

³⁴ Plutarque, *De Iside et Osiride*, LXII.

³⁵ Dans l'antiquité on ne faisait pas une distinction nette entre le fer et l'acier. C'est pourquoi bien souvent le terme σιδηρος est mis là où il ne peut signifier qu'acier. Cf. Pauly-Wissowa, *Realencyklopädie...*, article: Stahl.

coagulé» auquel rassemble la rouille, c'est-à-dire le signe de Seth. Nous avons montré qu'en Egypte il y avait des gisements de magnétite et c'est peut-être ce fer qui était appelé en égyptien *bjꜣ ntꜣ* «minerai, fer de la terre».

Enfin il y avait le fer commun, celui qui rouillait assez facilement, qui montrait donc les taches rougeâtres de la rouille semblable au sang, qui n'était pas doué de magnétisme (donc n'avait pas d'âme et n'était pas vivant), qui était cassant et se brisait facilement. D'après le témoignage de Manéthon cité par Plutarque³⁶, les Egyptiens nommaient le fer «les os de Typhon», donc le fer commun³⁷ était pour eux la partie la plus intime et la plus durable du dieu mauvais Seth (nommé Typhon par les Grecs). Mais si la personne de Seth et les animaux ou les choses qui dépendaient de Seth étaient impures pour les Egyptiens, comme il est bien connu (cela dans la plupart des nomes et au premier millénaire), il est à présumer que les os de Seth, c'est-à-dire le fer, devait être impurs à l'extrême.

Certes à une époque plus tardive, peut-être vers le milieu du premier millénaire, les Egyptiens ont identifié le fer météorique au fer commun ou au fer doué de magnétisme. Mais les propriétés magiques «divines» du fer météorique (c'est-à-dire non corrosion, magnétisme, grande dureté, conservation de son aspect extérieur) ont fait qu'il fut employé pour la fabrication des ustensils nécessaires à la cérémonie de «l'ouverture de la bouche», soit de la statue d'un dieu, soit d'une momie³⁸, et cela peut-être dès l'époque des Pyramides. Et Wainwright montre dans l'article mentionné précédemment que le *bjꜣ* est le matériel constitutif des objets *nwꜣ*, *mshtyw*, et *mdtft*, destinés à la cérémonie de l'ouverture de la bouche. De même, le *bjꜣ*, le fer météorique, a servi pour fabriquer des statuettes des dieux, et des petites vases³⁹, mais on peut présumer qu'il a pu être «falsifié» par du fer commun. Mais le *bjꜣ*, le minerai météorique, n'était nullement impur et ne souillait pas, au contraire c'était un métal divin, sacré à l'époque des Pyramides. Cependant la divinité qui envoyait ce minerai c'était Seth, le dieu du tonnerre, de l'orage, de l'étranger. Car déjà dès la VI^e dynastie nous lisons une inscription ayant le texte suivant: *bjꜣꜣ prjmsstꜣ* «le minerai, le fer qui est venu de la part de Seth»⁴⁰. Lorsque beaucoup plus tard, un peu avant ou après la XXII^e dynastie (945—718 av.n.è.), Seth devint le dieu haï et impur, et lorsque la théologie osirienne s'imposa partout en Egypte, il fut facile de décréter que le fer (surtout celui qui montrait les stygmates de Seth, rouille, destruction dans la terre, friabilité etc.) est impur comme tout ce qui dépendait de ce dieu. On doit cependant penser que le fer météorique ne fut jamais considéré comme impur

³⁶ Plutarque, *Loco citato*.

³⁷ Le fer est appelé par Plutarque σίδηρος, tandis que la pierre d'aimant est nommée par lui τὴν σιδηρίτιν λίθον. D'ailleurs, il semble que Thales de Millet au VII^e siècle av.n.è. admettait aussi que l'aimant avait une âme, puisque nous lisons dans Diogène Laërce, I, 24: «Aristote et Hippias affirment que Thales attribuait une âme aux choses inanimées aussi, prouvant cela par la pierre d'aimant et par l'ambre».

³⁸ Cf. *inter alios* A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1926, p. 446.

³⁹ Adolf Erman und Hermann Grapow, *Wörterbuch der ägyptische Sprache*, I, p. 436.

⁴⁰ K. Sethe, *Die altägyptische Pyramidentexte*, Leipzig, 1908, p. 14.

et continua à être utilisé dans la cérémonie de l'ouverture de la bouche. Il est très probable que même avant la XXII^e dynastie le fer commun a pu être considéré comme impur par les prêtres pour l'accomplissement de certaines actions cultuels.

IX. Nous croyons qu'il y a un nombre important d'arguments qui prouvent qu'au premier millénaire avant notre ère le fer a été considéré comme impur en Egypte et n'a pas été utilisé parce qu'il « souillait » celui qui le touchait.

Il nous semble que le seul fait que le fer soit appelé « métal de Seth » ou « les os de Seth » prouve qu'il était considéré comme impur, puisque tout ce qui dépendait de Seth était impur et souillait ⁴¹. Il se peut, d'autre part, que Manéthon ait affirmé que le fer était pour les Egyptiens les os de Seth pour expliquer le fait que le fer était si peu employé en Egypte. Mais nous ne possédons plus le texte même de Manéthon. D'autre part, cette prohibition du fer ne fut possible que lorsque la théologie d'Isis et de son mari Osiris se repandit et s'imposa dans toute l'Egypte, c'est-à-dire au début du premier millénaire, et elle existait dans les nomes qui n'adoraient pas Seth, le dieu d'Ombos. De même ceux qui étaient les « sujets » de Seth, c.a.d. les étrangers, les hommes rouges (blonds) ne devaient pas être souillés par le contact avec les os du dieu des étrangers, Seth. Il se peut de même que l'égyptien qui se trouvait à l'étranger (donc dans le domaine de Seth) pouvait employer le fer. En tout cas ces considérations pourraient expliquer le fait singulier que dans les peintures murales de certaines tombes, ce sont des guerriers noirs, donc des étrangers et des sujets de Seth, qui portent dans leurs mains des armes (épées, lances, javelots) de couleur bleu ⁴², le bleu étant la couleur de l'acier ⁴³.

D'autre part, le terme désignant le fer apparaît quelquefois avec le déterminatif « moineau » qui, comme il est bien connu, est le déterminatif des choses mauvaises et nuisibles aussi ⁴⁴.

Mais il nous semble que le fait que le nom du fer en égyptien ne soit pas exactement précisé et que nous ne connaissions pas d'une façon absolument exacte le nom du fer en égyptien, prouve que ce nom était peu employé. Et si le fer était impur, comme nous le disions, son nom aussi ne devait pas être prononcé trop souvent et était lui aussi impur. Par suite l'on devait nommer le fer par des périphrases et par des euphémismes. De même celui qui écrivait le nom de Seth l'effaçait immédiatement après, et dans les temples l'on mettait souvent la tête d'Anubis à la statue de Seth et l'animal de Seth (qui, comme on le sait, n'a pas été identifié d'une manière précise) était peint un couteau dans la tête, de même que d'autres animaux séthiens étaient détruits symboliquement. On peut formuler donc l'hypothèse que les Egyptiens

⁴¹ Plutarque, *De Iside et Osiride*, passim et surtout dans les chapitres XXVII—XXIX et XXX.

⁴² Max Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, Berlin, 1924, article: Eisen.

⁴³ Dans l'*Iliade*, l'acier et le fer est qualifié de violet et de bleu: ἰόεντα σίδηρον; cf. χλωροῦ ἀδάμαντος.

⁴⁴ Th. Hopfner, *Plutarch über Isis und Osiris*, II Teil, Prague, 1941, p. 247.

n'ont pas écrit clairement et souvent le nom du fer parce qu'il était sethien et impur.

D'autre part, l'on n'a pas retrouvé en Egypte de forges de fer ni des représentations murales de forges, mais à Naukratis, ville grecque sise dans le Delta, W. M. Fl. Petrie retrouve les restes d'une forge de fer qui date du VI^e siècle⁴⁵. Il est assez intéressant de remarquer que Hérodote confirme l'existence d'une forge dans cette ville grecque, puisqu'en parlant de la courtisane Rhodope, qui habitait à Naukratis, il écrit qu'elle se fit fabriquer un grand nombre de broches de fer à rotir les bœufs, et les envoya à Delphes. Or ces broches il est très probable qu'elle le fit faire à Naukratis même⁴⁶.

D'autre part, nous savons que les Philistins situés à la frontière Nord-Est de l'Egypte et vassaux des pharaons, travaillaient le fer. De même plus tard, dans le royaume de Mércé et de Napata, les populations éthiopiennes (noires) ont travaillé le fer, qu'elles forgeaient dans des bonnes conditions. Ce sont donc toujours des étrangers (Grecs, Ethiopiens, Philistins) qui travaillaient le fer aux frontières même de l'Egypte, et ce fait doit être considéré comme un argument important pour prouver que le fer et son travail était prohibé en Egypte même. D'autre part, il n'est pas possible d'affirmer que les artisans égyptiens ne pouvaient pas acquérir les connaissances métallurgiques des Ethiopiens, des Philistins et des Grecs. C'est pourquoi il semble très probable que le fer et sa métallurgie était interdit en Egypte même.

X. Cependant un fait qui démontre bien la répulsion des Egyptiens pour le fer est le suivant. A l'époque du Nouvel Empire les lettres avaient à la fin une formule qui comprenait les paroles suivantes: « Appliquez-vous avec la fermeté du *b j 3* à faire tel ou tel ordre ». Or, le *b j 3* est le fer, comme nous l'avons montré. Mais à une époque plus tardive et dans l'égyptien démotique l'on n'écrit plus « avec la fermeté du fer » et l'on écrit « avec la fermeté de l'airain ». De même en copte l'on retrouve cette expression « la fermeté de l'airain » et nulle part il n'est plus question de « la fermeté du fer⁴⁷ ». On peut en conclure, il nous semble, qu'à une époque plus tardive le fer fut considéré comme impur.

On sait que les objets ou les animaux appartenant à Seth avaient le plus souvent une couleur rougeâtre, comme ce dieu lui-même⁴⁸. C'est ainsi que dépendaient de Seth: le feu, le sable du désert et des pays étrangers, le sang, l'oignon (dont les feuilles extérieures lorsqu'il est mur ont une couleur brune), les hommes roux (ou blonds), l'âne rougeâtre ou maron, les taureaux rouges etc. Or, les minerais de fer ont presque tous une couleur rougeâtre et c'est même grâce à cette couleur caractéristique qu'on les reconnaît facilement. De plus sur la surface du fer apparaît la rouille, qui est rouge aussi et qui a l'aspect du sang coagulé et séché, élément également dépendant de Seth.

⁴⁵ W. M. Fl. Petrie, *Naukratis*, vol. I, London, 1903, p. 39.

⁴⁶ Hérodote, II, 135.

⁴⁷ J. B. Harris, *op. cit.* p. 59.

⁴⁸ Plutarque, *De Iside et Osiride*, XXII.

Ensuite le fer était importé au début de l'étranger, donc des pays de Seth. Tout cela faisait que l'appartenance du fer à Seth était une chose évidente pour l'Égyptien, surtout lorsqu'il devait considérer qu'à l'aide du fer on faisait des armes, instruments de lutte et de mort (Seth était aussi le dieu violent et assassin). Ainsi le fer avait une sorte d'attrait de sympathie pour Seth et constituait une sorte de « *materia magica* » pour ce dieu. C'est pourquoi on employait le fer en Égypte lorsqu'on voulait tuer les animaux de Seth, le crocodile et l'hippopotame (par un acte de magie sympathique ou imitative). En effet Diodore de Sicile⁴⁹, décrivant la façon de chasser le crocodile en Égypte, écrit : « Les Égyptiens pêchaient anciennement ces animaux avec des hameçons amorcés avec de la viande de porc [qui est également un animal sethien et dont la chair ne peut être mangée qu'une fois par an]... plus tard on les prit... en les harponant avec des projectiles de fer lancés d'un bateau ». De même pour la chasse de l'hippopotame, animal sethien d'après le système de la théologie osirienne, les Égyptiens du temps de Diodore de Sicile (I^{er} siècle av. n.è.) s'emparaient de cet animal « à l'aide de harpons de fer » et on le blessait « à coups de harpons munis de crochets de fer »⁵⁰.

Il semble cependant qu'à l'époque des Ptolémés, cette interdiction de l'emploi du fer n'était pas appliquée aux criminels et aux condamnés à des travaux forcés, car ceux-ci étaient probablement considérés comme damnés et étant déjà sous la puissance de Seth. Ou encore, du fait qu'ils travaillaient dans le désert, région qui appartenait à Seth, et en Nubie, c'est-à-dire à l'étranger, ils pouvaient employer le métal de Seth. C'est pourquoi Diodore de Sicile, en reproduisant des passages de l'histoire de l'Asie d'Agatharchide de Cnide, écrit que des criminels qui travaillaient dans des conditions inhumaines dans les mines d'or de la Nubie employaient des outils de fer, c'est-à-dire des coins de fer et des pillons de fer, pour tailler les pierres qui contenaient de l'or et les broyer dans un mortier.⁵¹

Le fer est, d'autre part, proscrit chez les Égyptiens pour l'embaumement des morts. En effet l'incision du cadavre ne se faisait pas avec un couteau de fer, mais avec une pierre éthiopienne aiguisée⁵² qui était peut-être de l'obsidienne ou du basalte. À ce propos il nous faut rappeler que la circoncision des Hébreux partis d'Égypte, dans le désert, s'est effectué aussi avec des couteaux de pierre, selon l'ordre reçu par Moïse de la part de Dieu⁵³. Et lorsque Moïse se trouvait en Égypte même, la circoncision fut faite de la même manière, avec un couteau de pierre et non pas de bronze ou de fer⁵⁴.

XI. Il est un fait admis presque unanimement que les Pythagoriciens ont eu les mêmes interdictions, les mêmes tabous, que les Égyptiens à partir de la

⁴⁹ Diodore de Sicile, I, 35.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ *Ibidem*, III, 11.

⁵² *Ibidem*, I, 91 ; cf. aussi Hérodote, II, 86 et 87, qui donne une description plus vague où il parle aussi d'un fer recourbé à l'aide duquel on extrayait la cervelle. Mais peut-être s'agissait-il de fer météorique ou encore ce mot « fer » a là le sens de « hameçon » ou plutôt celui d'instrument », comme souvent en grec.

⁵³ Jos. Navi, V, 2 et 3.

⁵⁴ Exode, IV, 25.

XXII^e dynastie. C'est ainsi que les Pythagoriciens avaient horreur de l'âne, animal de Seth, et ne devaient pas passer devant un endroit où un âne s'était couché⁵⁵, ils devaient s'abstenir de toute eau saumâtre⁵⁶, ce qui signifie qu'ils ne devaient pas naviguer ou approcher de la mer. Or on sait que la mer était l'élément de Seth⁵⁷ et que les prêtres égyptiens avaient horreur de la mer. Hérodote affirme que les Orphiques, les Égyptiens et les Pythagoriciens ne devaient pas employer la laine⁵⁸. Comme les Égyptiens, à une époque où la théologie osirienne devint dominante, c'est-à-dire après la XXII^e dynastie, les Pythagoriciens devaient s'abstenir des poissons⁵⁹, du sel, de la viande peut-être comme les prêtres égyptiens, des fèves⁶⁰, des oignons, ils avaient horreur du nombre 17 (jour du mois où Seth a tué Osiris) et s'abstenaient de manger la tête d'un animal⁶¹. Or, les Pythagoriciens avaient horreur du fer, qui symbolisait pour eux la matière⁶². De même ils ne devaient pas employer que des ciseaux d'airain pour se couper les cheveux. Il semble donc que, les Égyptiens, d'où les Pythagoriciens s'étaient inspirés dans leurs tabous, devaient avoir la même horreur du fer.

D'autre part, le fer à l'encontre des autres métaux n'est jamais employé dans la thérapeutique par les médecins égyptiens.

XII. Il nous semble digne d'intérêt de remarquer qu'aujourd'hui encore le fer et le forgeron sont, pour certains peuples d'Afrique qui habitent dans le voisinage de l'Égypte, impurs. Même chez les Arabes du Maghreb on ne coupe jamais le pain avec un couteau, car l'on dit « le bienfait de Dieu ne se coupe pas avec le fer⁶³ ». Toujours en Afrique du Nord, le fer a la propriété d'écarter les démons, comme chez les Grecs anciens, et le petit enfant est protégé contre les démons par un objet de fer tranchant placé sous son oreiller⁶⁴. Au Soudan et en Abyssinie les forgerons étaient autrefois profondément méprisés, car les autres habitants les considéraient comme impurs et ne les touchaient même pas; ils n'avaient pas le droit d'entrer dans une maison et aussi dans un champ. Les objets touchés par un forgeron devaient être détruits. Si quelqu'un était touché d'une façon involontaire par un forgeron, il devait effectuer certains rites de purification. Même les objets fabriqués par des forgerons devaient être purifiés par des cérémonies assez compliquées avant d'être utilisés⁶⁵.

⁵⁵ Josephus Flavius, *Contra Apionem*, livre I, XXII, 164.

⁵⁶ *Ibidem*.

⁵⁷ Plutarque, *De Iside et Osiride*, XXIII.

⁵⁸ Hérodote, II, 81.

⁵⁹ *Ibidem*, II, 37.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ *Ibidem*, II, 39, et Mario Meunier, *Pythagore. Les vers d'or d'Hieroclés*, Paris, 1925, pp. 319-320.

⁶² Lydus, *De mensibus*, I, 35.

⁶³ N. M'hamsadji, *Usages et rites alimentaires d'Algérie*, dans « Annales de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger », t. XIV (1956), p. 276.

⁶⁴ Marie Mas, *La petite enfance à Rabat*, dans « Annales de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger », XVII (1959), p. 64.

⁶⁵ E. Haberland, *Eisen und Schmiede in Nord-Ost Afrika*, dans « Verof. des Museums für Völkerkunde zu Leipzig », Heft 11 (1961), p. 191.

Ces rites existant chez des peuples voisins de l'Égypte pourraient perpétuer des coutumes et des anciennes traditions venus de l'Égypte des pharaons.

XIII. Certes la prohibition du fer devait faire partie du grand nombre de tabous que prescrivaient les prêtres égyptiens et qui étaient différents d'un nome à l'autre, comme on le sait. Mais puisque la religion d'Isis et d'Osiris, depuis la XXII^e dynastie, paraît s'être imposé dans toute l'Égypte (cfr. Hérodote, II, 42 « car tous les Égyptiens n'honnorent pas les mêmes dieux excéptés Isis et Osiris ... que partout on honnore de même »), il s'ensuit que l'horreur du fer, des os de Seth le mortel ennemi d'Osiris et de Isis, a du être générale en Égypte dans le premier millénaire.

Il est plus que probable, d'autre part, que cette horreur du fer a du commencer à s'effacer à la fin de l'époque ptolémaïque et au début de la domination romaine, lorsque d'autres interdictions ont disparu également. C'est ainsi que le chameau, animal sethien par sa couleur, par son origine étrangère et par son lieu de séjour, le désert, qui a été connu par les Arabes et par les autres peuples sémites au cours du III^e millénaire av. n.è. (trouvé en Égypte à l'époque prédynastique comme le prouve un vase de terre en forme de chameau trouvé à Abousir el Melek), commence à être introduit en Égypte à peine à l'époque ptolémaïque. A remarquer que le chameau était considéré impur par les Hébreux également ⁶⁶, car sa chaire ne pouvait pas être mangée, et il était peu employé en Palestine avant notre ère.

XIV. Cependant le fer ne semble pas être le seul métal « sethien », car le plomb aussi paraît être considéré comme souillant et maudit. En effet le plomb, dont on faisait un très large usage en Assyrie et en Babylonie, n'est presque pas employé en Égypte. Or le plomb fondu a été le moyen par lequel Seth a tué Osiris, puisqu'il a versé du plomb fondu dans la caisse où le mari d'Isis était couché, selon Plutarque. Le plomb n'est jamais employé en thérapeutique par les médecins de l'Égypte pharaonique, tandis que les médecins coptes, qui étaient chrétiens, prescrivent très souvent le plomb ⁶⁷.

D'autre part, les Égyptiens pouvaient se passer facilement du fer, puisque, par exemple, le fer ne pouvait pas avoir un rôle important dans l'agriculture égyptienne et l'on pouvait de la sorte se dispenser facilement de son emploi. Car les charrues que nous voyons peintes sur les murs des tombes de l'Ancien et du Moyen Empire sont en bois entièrement et le sol égyptien étant mou à la suite de l'inondation du Nil, on n'avait pas besoin pour labourer d'un charrou dont le tranchant fût en fer. C'est ainsi que Hérodote ⁶⁸ affirme que « les Égyptiens n'ont pas besoin de briser les sillons avec la charrue », mais pour labourer ils font passer leurs troupeaux après que le Nil s'est retiré des terres inondées. Et Plutarque ⁶⁹ affirme aussi que dans la région

⁶⁶ Levitique, XI, 4.

⁶⁷ L. Matigková, *Anorganische Bestandteile der altägyptischen Heilmittel*, dans « Archiv Orientální », vol. XXVIII (1960), n^o 4, p. 679.

⁶⁸ Hérodote, II, 15.

⁶⁹ Plutarque, *Quaest. convivalium*, lib. IV, 6, II.

du Delta les Egyptiens labouraient leurs terres avec leurs troupeaux de porcs qu'ils faisaient passer sur leurs terres après l'inondation. On sait de plus que les faucilles de pierre ont été employées par les Egyptiens jusqu'à l'époque romaine ⁷⁰.

XV. Cependant il y avait en Egypte un tabou, une interdiction pour un autre métal encore, et cette prohibition de l'usage de ce métal est attesté par quelques sources écrites. En effet, selon un témoignage égyptien, dans le XII^e nome de la Haute Egypte l'or était interdit ⁷¹. De plus le célèbre abbé copte St. Chenoute d'Atrepe s'écrie dans une homélie, en parlant aux chrétiens d'Egypte: « Si vous prenez avec tant de précautions l'or en ayant soin de ne pas le toucher de vos mains pour complaire aux démons en qui vous croyez ... si vous pensez être souillés en le touchant... ⁷² ». Il s'ensuit que l'or était considéré comme impur par les Egyptiens, mais le pharaon, ou bien certains de ses dignitaires, ou encore des prêtres pouvaient le toucher sans danger de souillure, puisqu'on a retrouvé des nombreux bijoux en or dans les tombeaux des pharaons (par exemple dans le tombeau de Toutankhamon). L'on sait, en effet, que nombre de tabous chez les primitifs impliquent une interdiction pour certains membres de la tribu et non pour d'autres, comme le montrent tous ceux qui ont étudiés ces interdictions magiques ⁷³. Nous pouvons inférer que l'interdiction ayant trait au fer était valable pour le peuple seulement, mais non pas pour le pharaon ou pour les guerriers égyptiens, qui eux pouvaient toucher le fer et en faire usage, puisque l'on a retrouvé des armes en fer dans le tombeau de Toutankhamon par exemple (il est vrai que celles-ci pouvaient être douées de magnétisme et par suite être considérées du fer « divin » et ayant des propriétés « vitales » ou une âme).

XVI. Toutefois nous croyons qu'il est assez difficile de ne pas rapporter cette interdiction du fer en Egypte à des causes sociales et politiques. Car nous connaissons bien dans l'ancien Moyen Orient des interdictions semblables de l'emploi du fer, qui en fait étaient des interdictions de posséder des armes de fer et représentaient une sorte de « désarmement » d'un adversaire vaincu ou d'un peuple soumis pour l'empêcher de se révolter ou de commencer une nouvelle guerre.

En effet les armes de fer, les épées, les lances, les pointes des flèches en fer étaient de beaucoup supérieures aux armes de bronze, lorsque ce fer était de bonne qualité ou si c'était de l'acier (on confondait souvent dans l'Antiquité le fer et l'acier), c'est-à-dire du fer durci par carburisation, par martellement, par la trempe et tempéré. Dans l'*Iliade* où ce sont les armes en bronze

⁷⁰ *Vesmirnaja Istovija*, t. I, Moscou, 1956, pp. 570—571.

⁷¹ Pierre Montet, *Le pharaon et le général*, dans « La revue de l'histoire des religions », t. CLII, (1957) n° 1, p. 6 sq.

⁷² F. Daumas, *La valeur de l'or dans la pensée égyptienne*, dans « La Revue de l'Histoire des Religions », t. CXLIX (1956), p. 1, note 4.

⁷³ J. G. Frazer, *Taboo and the Perils of the Soul (The Golden Bough*, 3^e édition, London, 1911) *passim*; cf. aussi E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 2^e édition, Paris, 1925, *passim*.

qu'on emploie le plus souvent, nous lisons que l'épée de Ménélas se brise sur le casque de Paris et que le javelot de Paris s'é moussse sur le bouclier de Ménélas. De même la picque d'Iphidamos se courbe contre le bouclier d'argent d'Agamemnon. C'est surtout l'épée qui a profité le plus de l'apparition du fer. Car la force de l'épée de bronze était limité à la résistance de sa lame, tandis que par l'emploi de l'épée de fer la puissance de l'épée dépend de celle du bras du combattant. D'autre part, la pointe d'un javelot, d'une lance ou d'une flèche de fer pénètre beaucoup plus facilement qu'une pointe en bronze qui s'é moussse rapidement.

Il est probable que les Hittites interdirent l'exportation du fer justement pour garder le monopole de ces armes puissantes de fer. Diodore de Sicile, de même, affirme que l'export du fer était interdit (avec celui d'autres métaux aussi) dans l'île de Panchea (Ceylon?) sise dans l'Océan Indien et dont les habitants étaient apparentés aux Crétois ⁷⁴.

Pline l'Ancien ⁷⁵ écrit que le roi larse (étrusque) Porsenna, roi de Clusium, fit la guerre à Rome aux premiers temps de la république (507 av.n.è), qu'il la vainquit et la désarma. Par le traité de paix conclu, l'usage du fer fut interdit à Rome, sauf pour l'agriculture. De même le grand Pompée, écrit Pline l'Ancien, décréta un édit pendant son troisième consulat à l'occasion des troubles causés par le meurtre de Clodius, qui défendait de conserver aucune arme (en fer à cette époque) dans Rome.

A la frontière Nord—Est de l'Egypte s'étaient établis, après l'invasion des peuples de la mer, les Philistins, peuple probablement égéo-crétois, soumis au début aux rois d'Egypte. Les Philistins ont fabriqué des armes et des ustensils en fer et vers 1180 av.n.è. ⁷⁶ ils ont eu un grand centre métallurgique à Gerar, ville située à la frontière avec l'Egypte. Les voisins des Philistins, les Hébreux, furent maints fois vaincus par les Philistins et vers 1080 av.n.è. ils étaient soumis à leur domination. Mais les Philistins employèrent un système pour désarmer les Hébreux, qui est bien décrit dans le premier livre des Rois, dans le 13-e chapitre. En effet ils interdirent la présence des forgerons dans les régions habités par les Hébreux, « parce que les Philistins craignaient que les Israélites ne se fassent fabriquer des épées et des javelots » (I Rois, XIII, 19 cf. aussi les versets: 20, 21 et 22). Et les Israélites devaient aller chez les forgerons philistins pour aiguiser le fer de leurs charrues, leurs haches et les autres instruments agricoles. De la sorte, lors de la grande révolte des Hébreux contre les Philistins personne n'eut d'épée ou de lance de fer sauf Saul et Jonathan.

Toutefois cette méthode de désarmement ⁷⁷ par l'interdiction d'avoir des forgerons, peut être assez peu efficace, car certains instruments agricoles pour-

⁷⁴ Diodore de Sicile, V, 46.

⁷⁵ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXIV, 14; Tacite affirme même que le roi étrusque prit la ville.

⁷⁶ Ch. Singer et coll., *op. cit.*, p. 598.

⁷⁷ D'autres méthodes de désarmement furent employées dans l'Antiquité pour empêcher les révoltes des peuples contre leurs gouvernants, C'est ainsi que Tacite relate: « Chez les uioncs [peuple germanique, probablement ancêtres des Suédois] les richesses sont aussi en hon-

raient à la rigueur être employés comme armes de guerre. Tels sont la faux, les haches, la faucille et c'est peut-être ce qui explique que les Philistins furent, malgré l'interdiction des armes de fer, vaincus par les Israélites (vers 1030 av.n.è.).

C'est pourquoi les Babyloniens qui eurent recours à la même méthode de désarmement des peuples vaincus exilèrent tous les forgerons d'un pays soumis, sans exception, et ne laisserent pas des forgerons pour réparer des outils agricoles. De plus ils déportaient aussi d'autres «techniciens», d'autre artisans qui auraient pu avoir quelques connaissances pour faire des armes de guerre. En effet, le roi de Babylone, Nabuchodonosor, envoya son général Nabuzaradan contre la ville de Jérusalem (586 av.n.è.) qu'il prit. Après la conquête de cette ville, tous les chefs, tous les guerriers et aussi tous les forgerons et tous les charpentiers furent pris comme prisonniers de guerre et déportés au pays de Babylone⁷⁶. Et ces charpentiers et ces forgerons étaient au nombre de mille. Cette information concernant la déportation des forgerons est répétée dans Jérémie, XXIV, 1 et XXIX, 2 et aussi dans Isaïe, III, 2 à ce qu'il semble.

De la sorte l'une des méthodes pour maintenir sous sa domination un peuple soumis et vaincu fut au premier millénaire avant notre ère justement l'interdiction d'employer le fer. Et nous voyons que les sujets des Egyptiens ou leurs anciens sujets, les Philistins, employaient ce moyen pour tenir dans la sujétion les Hébreux et pour empêcher leurs révoltes.

XVII. Il nous semble par suite que l'interdiction de l'emploi du fer en Egypte avait le même bût, celui d'empêcher les habitants de ce pays de se révolter contre l'oppression de ses maîtres cruels et avides. D'ailleurs, cette signification politique et sociale des nombreuses interdictions, des nombreux tabous, qui pesaient sur la vie des Egyptiens, n'a pas échappé du tout aux fins observateurs et à l'intelligence pénétrante des Grecs, puisque Diodore de Sicile écrit : «Selon d'autres traditions, le peuple se révoltait souvent autrefois contre ses chefs. Or, un des anciens rois, d'une prudence remarquable, divisa le pays en plusieurs provinces et prescrivit à chacun l'animal que les habitants devaient vénérer et l'aliment dont ils devaient s'abstenir. De cette manière les uns méprisent ce que les autres ont en honneur, et jamais les Egyptiens ne peuvent s'entendre entre eux. Ceci est confirmé par les faits, car tous les habitants voisins sont constamment en guerre par suite des différences que nous avons signalés⁷⁹. Ainsi ces prohibitions ont un sens politique. Mais il faut remarquer que les Egyptiens n'acceptaient pas volontiers ces interdictions qui leur avaient été imposées à une époque assez tardive, par les prêtres, semble-t-il. Et ce fait est prouvé par le texte suivant d'Hérodote, qu'on nous excusera de

neur; ils obéissent à un monarque qui, sans restriction aucune, exerce un pouvoir dont le droit n'a rien de précaire. Les armes n'y sont pas comme chez les autres Germains à la disposition de tous, on les tient enfermées sous la garde d'un esclave; en effet, l'Océan les met à l'abri des invasions soudaines et de plus les bras oisifs sont pour des guerriers un encouragement au désordre; aussi préposer un noble, un ingénu, un affranchi même à la garde de ces armes serait contraire à l'intérêt du roi». Tacite, *Germania*, 44, trad. H. Goelzer.

⁷⁶ Rois, IV, XXIV, 14.

⁷⁹ Diodore de Sicile, I, 89.

citer *in extenso*: « En effet les habitants des villes de Marée et d'Apis, sises en Egypte, sur la frontière de la Libye, se croyant Libyens, et non Egyptiens, mécontents des cérémonies religieuses et ne voulant pas qu'il leur fut interdit de sacrifier des vaches, envoyèrent à Amon pour déclarer qu'ils n'avaient rien de commun avec les Egyptiens, qu'ils demeuraient hors du Delta, que relativement au culte ils n'étaient pas d'accord, qu'enfin ils désiraient obtenir la permission de manger de toute chose. Or le dieu le leur refusa »⁸⁰.

Il semble donc assez probable que la prohibition du fer en Egypte ait eu comme bût d'empêcher la révolte des paysans et des habitants des villes contre le pharaon et contre les fonctionnaires collecteurs des impôts. Et ce tabou du fer pouvait consolider la domination du pharaon et de ses nobles en Egypte, puisqu'elle le mettait à l'abri de toute révolte efficace des sujets opprimés qui, ne possédant pas des armes de fer, étaient facilement vaincus par les troupes qui portaient de telles armes. Puisque, il est fort probable que des armes en fer pouvaient être portés par des étrangers, et nous avons noté que les Grecs possédaient en Egypte à Naukratis une forge même, ou ils fabriquaient des objets en fer. De même les mercenaires étrangers, libyens, cariens, grecs ou nubiens, avaient le droit de porter des armes de fer, puisqu'on pouvait toujours affirmer à leur sujet qu'étant étrangers ils étaient les « sujets » de Seth et avaient le droit de porter « ses os » le fer. Car, en général, les interdictions religieuses valables pour les Egyptiens n'étaient pas appliquées par les étrangers habitants l'Egypte, comme le prouve, par exemple, le fait relaté par Hérodote que les Grecs en Egypte mangeaient la chair des vaches réputées sacrées par les indigènes, ou encore la tête des animaux⁸¹. D'autre part il se peut que le tabou du fer ne fut pas valable pour le pharaon et pour ses dignitaires, mais il se peut aussi que ceux des Egyptiens obligés de toucher des objets de fer, comme les soldats par exemple, fussent obligés de se soumettre à des cérémonies expiatoires par la suite, comme les membres de la confrérie des Arvales à Rome, dont nous avons parlé. Cependant les interdictions prescrites par les prêtres égyptiens et par la théologie osirienne étaient généralement observés scrupuleusement par les Egyptiens. Car nous savons que le pharaon Pianchi (environ 730 av.n.è.) refusa de recevoir les roitelets égyptiens d'origine libyenne, à l'exception d'un seul, « par ce qu'ils étaient non-circoncis et qu'ils mangeaient du poisson »⁸² (animal sethien). Et Hérodote relate de même la scrupulosité des Egyptiens dans l'observance de certains rites⁸³. De la sorte cette interdiction du fer paraît avoir été respectée par la plupart des Egyptiens, puisque nous ne trouvons pas de fer en Egypte, presque jusqu'à l'époque romaine.

XVIII. De fait la diffusion du fer dans le monde méditerranéen coïncide avec une époque de troubles et de violences en Egypte. Car après la mort de Ramses III (1116 av.n.è.) les révoltes et les troubles intérieurs prirent une ampleur considérable et ils ont continué pendant la première moitié du I^{er}

⁸⁰ Hérodote, II, 10.

⁸¹ *Ibidem*, II, 39 et 41.

⁸² Hérmann Kees, *op. cit.*, p. 48.

⁸³ Hérodote, II, 91.

millénaire. L'on peut concevoir raisonnablement, il nous semble, que les prêtres, pour mettre fin aux révoltes et « désarmer » le peuple qui se soulevait contre les pharaons et contre les nobles, ont propagé cette interdiction religieuse de l'usage du fer pour les sujets égyptiens des pharaons. Par contre les mercenaires étrangers⁸⁴ avaient des armes de fer grâce auxquelles ils reprimaient facilement les révoltes des paysans et des citoyens égyptiens.

Il s'ensuit que grâce à cette prohibition magique du fer la population de l'Égypte put être asservie, sans que ses maîtres puissent craindre une révolte dangereuse de sa part, étant en fait désarmée. D'autres part, cette interdiction du fer et l'impureté qu'elle conférait à celui qui le touchait, furent la cause que bien peu d'Égyptiens devinrent soldats. Et F. Kienitz remarque aussi⁸⁵ que ce sont les étrangers qui sont devenus les soldats des armées égyptiennes, parce que les étrangers n'étaient pas obligés d'effectuer les nombreux rites religieux égyptiens. A son tour le manque d'une armée nationale fut peut-être la cause principale de l'asservissement de l'Égypte par les Assyriens d'abord, par les Perses ensuite, par les Macédoniens et les Grecs des Ptolémés, enfin par les Romains.

⁸⁴ Les princes égyptiens commencèrent à avoir recours aux mercenaires étrangers, parce qu'ils ne pouvaient pas faire confiance aux soldats égyptiens qui se révoltaient trop souvent contre leurs maîtres. Pour ne citer que quelques faits: Hérodote raconte la révolte des soldats égyptiens contre le pharaon Apriés, qui lutta contre eux à l'aide de mercenaires doriens et cariens (Hérodote, II, 161, 162, 163 et 169). De même, Hérodote relate d'autres révoltes des soldats égyptiens contre leurs princes (Hérodote, II, 30), mais nous voudrions citer les paroles même du vieux historien grec pour montrer que le peuple en Égypte haïssait profondément ses maîtres. Puisque Hérodote écrit expressément que le roi Amassis établit les mercenaires ioniens et cariens à Memphis pour « former sa garde contre le peuple » (Hérodote, II, 154). Il est tout à fait plausible de penser, il nous semble, que l'une des mesures prises par les rois pour empêcher les révoltes du peuple fut justement l'interdiction de l'emploi du fer, méthode utilisée d'ailleurs par les Philistins aux frontières mêmes de l'Égypte. Seulement cette interdiction du fer fut plus générale en Égypte grâce au fait que les théologues de Thebes déclarèrent le fer impur et souillé. De la sorte le paysan et le citoyen égyptien n'ayant pas de faux, des faucilles, de haches de fer (le cuivre aussi à l'aide duquel on fabriquait le bronze était importé en Égypte de Sinaï, d'Asie et de Chypre et son emploi pouvait être aussi limité) ne pouvaient pas lutter contre les mercenaires étrangers et contre les soldats égyptiens des princes, contre les « hommes d'airain » (Hérodote, II, 152). Cela d'autant plus que les armes de bronze devaient manquer aussi (nous avons vu que la faucille de pierre a persisté en Égypte jusqu'à l'époque romaine).

⁸⁵ F. K. Kienitz, *Die politische Geschichte Ägyptens von 7. bis 4. Jahrhundert*, Berlin, 1956, p. 50.

LES ESSÉNIENS APRÈS LA DESTRUCTION DU DEUXIÈME TEMPLE

par Dr. ATHANASE NEGOIȚĂ

I. Selon Flavius Josèphe, il semblerait que les Esséniens ont prit part à la guerre contre Rome. Le grand historien juif rapporte en effet qu'un des quatre généraux chargés de la lutte contre les Romains fut un essénien, Jean l'Essénien, qui commandait à Tamna et dans les villes d'alentour: Emaüs, Lida et Jaffa, dans la région centrale de la Judée. Jean l'Essénien, trouva la mort au siège de la ville d'Ascalon sur les rives de la Méditerranée¹. Si les Juifs révoltés avaient confié leur défense à un chef essénien, il en résulte que les Esséniens aussi prirent part à la révolte. De même Flavius Josèphe relate que les Romains infligèrent des tourments horribles aux Esséniens qui riaient pendant ces tortures et expiraient sans faillir à leur vœux². L'on pourrait conclure de ce passage aussi que les Esséniens ont lutté contre les Romains pendant la guerre de 66—71.

II. Cependant nombre d'arguments plaident contre la participation des Esséniens à la guerre contre les Romains ou tout au moins la rendent peu vraisemblable.

En effet, Flavius Josèphe rapporte que les Esséniens étaient hostiles à tout meurtre et à tout épanchement de sang humain³, par suite ils devaient être hostiles à l'idée de guerre. De même, selon la *Règle de la Communauté* (X, 4; X, 17)⁴, les Esséniens juraient à leur rentrée dans la secte d'obéir à ceux qui détenaient le pouvoir, tout pouvoir venant de Dieu. Or ceux qui détenaient le pouvoir étaient tout d'abord les Romains. Ou encore, selon le *Document de Damas* (VI, 21; XII, 6—9), les Esséniens membres de la Secte étaient obligés de ne pas voler les payens, donc les Romains et les Grecs, et de ne pas les-

¹ Flavius Jos., *Bellum Judaicum*, II, XX, 4 (567).

² *Ibidem*, II, VIII, 10 (152—153): « La guerre des Romains a éprouvé leur force de caractère en toutes circonstances: les membres roués, tordus, brûlés, brisés, soumis à tous les instruments de torture afin de leur arracher un mot de blasphème contre le législateur ou leur faire manger des mets défendus, on n'a pu les contraindre ni à l'un, ni à l'autre, ni même à flatter leurs tourmenteurs ou à verser des larmes. Souriant au milieu des supplices et railant leurs bourreaux, ils rendaient l'âme avec joie, comme s'ils devaient la reprendre bientôt ».

³ *Ibidem*, II, VIII, 7 (142).

⁴ *Ibidem*, II, VIII, 7 (140).

tuer non plus⁵. De plus, nous pouvons inferrer les dires de Josèphe que les Esséniens à leur entrée dans la secte devaient prêter le serment de ne pas s'associer aux « brigands », donc aux Zélotes, car ces sectateurs, ennemis jurés des Romains, sont appelés brigands tant par Josèphe que par le Nouveau Testament⁶. En ce qui concerne les relations entre Zélotes et Esséniens, nous pouvons admettre qu'à cause du pacifisme extrême de ces derniers, ils étaient attaqués par des « brigands » Zélotes⁷. Etant donné cette hostilité entre Zélotes et Esséniens, il est invraisemblable qu'ils se soient alliés ensemble pour combattre les Romains.

Quant au chef militaire Jean l'Essénien, il se peut qu'il fût appelé l'Essénien, pour avoir fait partie jadis de la secte des Esséniens de même que le disciple du Christ, Simon le Zélote, a été appelé le Zélote, parce qu'il avait été Zélote avant de devenir apôtre du Christ⁸.

Il est également possible que les Esséniens isolés, ou un groupe essénien aient pris part à la guerre, ce qui ne signifie nullement que la secte toute entière y ait participé.

C'est de cette façon que l'on peut expliquer aussi les tortures infligés aux Esséniens par les Romains: ces sectateurs ont pu être soumis à la question par les Romains afin de faire connaître où se trouvaient leurs trésors (cf. *Le Rouleau de cuivre*), ou châtiés pour avoir donné asile à des revoltés⁹ ou pour détention d'armes (selon Flavius Josèphe, ils portaient des armes lorsqu'ils voyageaient, de peur d'être attaqués par les Zélotes « les brigands »)¹⁰.

Il n'est pas impossible que les Esséniens aient prit part à titre privé à cette guerre. Car Flavius Josèphe, qui lui était Essénien, a bien été commandant d'une place forte et a lutté effectivement contre les Romains, quoi qu'il fut pharisien¹¹ et que les pharisiens fussent tous hostiles à la guerre contre Rome. Et l'on n'a jamais prétendu que les pharisiens aient pris part, comme secte à cette guerre contre les Romains. Car en fin de compte il est impossible de croire que les Esséniens aient été des ennemis des Romains, si Flavius Josèphe, qui écrit pour les Romains ses oeuvres, loue tellement ces Esséniens et en parle avec de telles expressions admiratives¹². En effet, ce qui concerne les Zélotes, qui eux avaient été les ennemis des Romains, Flavius Josèphe les insulte, les calomnie, évite même de prononcer leur nom et ne sait quelles

⁵ Flavius Jos., *Bellum Judaicum*, II, VIII, 7(142).

⁶ *Ibidem*, II, VIII, 4 (125); cf. *Bell. Jud.* II, VIII, 7(142); cf. C. Daniel, *Esséniens, Zélotes et Sicaires et leur mention par paronymie dans le Nouveau Testament*, dans « Numen », vol. XIII (1966), fasc. 2, pp. 88-115.

⁷ Flavius Jos. *Bell. Jud.*, II, VIII, 4(125); Philon d'Alexandrie, *De vita contemplativa*, § 24.

⁸ Mat. X, 4; Marc III, 18; Luc. VI, 15; Actes I, 13.

⁹ C. Daniel, *Les Hérodéens du Nouveau Testament sont-ils des Esséniens?*, dans « Revue de Qumran », no 21 (1966), pp. 31-53.

¹⁰ Flavius Jos., *Bell. Jud.* II, VIII, 4 (125).

¹¹ Flavius Jos., *Vita*, § 2; *Bell. Jud.* III, VIII, 9 (400); Suetonius, *Vesp.* c. 5; Dio Cassius, LXVI, 1; Appian, *In Zonaras*, XI, 16.

¹² Flavius Jos., *Bell. Jud.*, II, VIII, 2 (119 sq.).

invectives leur lancer les rendant responsables de tout le malheur du peuple juif¹³.

De plus, les Esséniens apparaissent dans les œuvres de Josèphe comme protégés par Hérode le Grand et par les princes de sa famille¹⁴. Or ces derniers étaient les grands amis de Romains et il n'est pas vraisemblable qu'ils aient protégé des *homines religiosi* juifs ennemis des Romains. Par ailleurs les fouilles faites à Jéricho par K. Kenyon¹⁵ ont retrouvé dans cette ville un grand cimetière essénien, tout aussi grand que celui de Qumran. Il y avait donc à Jéricho une importante communauté essénienne (dans la littérature rabbinique les Esséniens sont nommés: les gens de Jéricho¹⁶). Or c'est à Jéricho qu'Hérode le Grand avait érigé un palais¹⁷ et qu'il est mort¹⁸, mais surtout jusqu'à la guerre de 66—71 Jéricho fut administré par les Romains¹⁹ et par les procureurs romains. Ainsi donc les Esséniens devaient vivre à Jéricho en bonne entente avec les Romains, si non ils auraient quitté la ville.

III. Si nous examinons maintenant l'opinion des qumranologues sur le sort des Esséniens après la guerre de 66—71, nous pouvons distinguer deux thèses nettement opposées:

a) Selon certains de ces savants, les Esséniens ont disparu complètement après l'an 70. Cette opinion est partagée par la plupart des auteurs. C'est ainsi que le professeur Oscar Cullmann croit qu'après la dispersion de la communauté de Qumran, au cours de la guerre de 66—71, les restes de la secte des Esséniens ont été assimilés par les groupes judéo-chrétiens de l'Est du Jourdain, groupes qui se sont transformés de plus en plus en une secte juive ouverte à toutes sortes d'influences syncrétistes²⁰.

De l'avis du prof. O. Cullmann est aussi l'abbé J. Milik, l'un de ceux qui ont étudié de plus près les manuscrits trouvés près de la Mer Morte et qui a pris part aux fouilles archéologiques effectuées dans le désert de Judée, l'un de ceux qui ont été chargés du déchiffrement. Il dit: « La première guerre juive y mit fin brutalement, du moins à Qumran (à ce mouvement pietiste). Après 70, il dut végéter quelque temps, mais de toute façon le misérable échec de la seconde révolte²¹ mit fin à tout espoir de réorganisation à Qumran; la plupart des Esséniens qui ne furent pas réabsorbés par le judaïsme officiel passèrent au christianisme orthodoxe ou à l'une des multiples sectes gnostiques de l'époque »²².

¹³ Flavius Jos., *Bellum Judaicum*, IV, II, 1 (85); IV, III, 13 (208); IV, VI, 1 (356), etc.

¹⁴ Idem, *Antiq. Jud.*, XV, X, 5 (372).

¹⁵ Kenyon K., *Digging up Jericho*, New York, 1957, p. 264.

¹⁶ J. Amusin, *Spuren antiquarischer Polemik in der talmudischen Tradition*, dans *Qumran Probleme*, Berlin, 1963, p. 20.

¹⁷ Flavius Jos., *Bell. Jud.*, I, XXI, 4—9.

¹⁸ *Ibidem*, I, XXXIII, 6 sq.

¹⁹ *Ibidem*, II, XII, 6.

²⁰ O. Cullmann, *The Significance of the Qumran Texts for Research in to the Beginning of Christianity*, dans *The Scrolls and the New Testament*, édité par K. Stendahl, New York, 1957, pp. 32, 352.

²¹ La révolte de Barkosiba, sous Adrien, 133—135 n.è.

²² J. Milik, *Dix ans de découvertes dans le désert de Juda*, Paris, 1957, p. 61.

Cependant M. Marcel Simon, professeur à l'Université de Strasbourg, est plus affirmatif encore. Selon lui²³: «Après la catastrophe de 70, qui, je l'ai notée ..., entraîne automatiquement la disparition des Sadducéens et à laquelle n'ont, semble-t-il, survécu non plus ni les Esséniens, ni les Zélotes. Le Judaïsme se réduit alors au pharisaïsme... »

b) Selon d'autres savants qumranologues, les Esséniens ont passé au christianisme après la guerre de 66—71 et de la sorte ont cessé d'exister comme secte à part.

Nous avons montré que l'abbé J. Milik croit que, après la guerre de 66—71, les Esséniens qui n'ont pas adhéré au judaïsme officiel de nuance pharisienne ont passé au christianisme, soit au christianisme orthodoxe, soit à des sectes judaïsantes²⁴. Cette opinion est partagée aussi par le professeur J. Daniélou de l'Institut catholique de Paris²⁵, qui admet que la secte des Ebionites mentionnée par tous les hérésiologues est formée par un groupe d'Esséniens convertis au christianisme après l'an 71 en Transjordanie, qui se seront enfuis là après la prise de Qumran ou qui ont fait part des Esséniens émigrés au pays de Damas.

IV. Il nous semble cependant qu'il y ait des raisons valables pour nous inciter à conclure que les Esséniens n'ont pas disparu après la guerre de 66—71, mais qu'ils ont au contraire continué leur existence secrète pendant des siècles jusqu'à ce qu'ils se soient transformés dans une autre secte juive existante de nos jours encore²⁶.

Voici les raisons qui nous déterminent à penser de la sorte:

a) Les Esséniens étaient protégés par les rois de la famille d'Hérode le Grand et en fin de compte par les Romains eux mêmes. Selon les affirmations réitérés de Flavius Josèphe²⁷ et de Philon d'Alexandrie²⁸, la secte des Esséniens jouissait de l'estime et de la protection du roi Hérode le Grand et des « rois », ses descendants. C'est pourquoi les Esséniens furent surnommés « Hérodiens » par leurs adversaires Phariens, Sadducéens et Zélotes, comme l'a montré notre compatriote Constantin Daniel²⁹. Sous ce nom il semble que les Esséniens se trouvent mentionnés dans le Nouveau Testament même. Il se peut qu'au tréfonds de leur âme les Esséniens non plus n'aimaient point Hérode le Grand, mais ils avaient besoin de sa protection pour échapper à

²³ M. Simon, *Le christianisme : Naissance d'une catégorie historique*, dans « Revue de l'Université de Bruxelles », n° 5 (1966), pp. 406—407; cf. idem, *Les sectes juives d'après les témoignages patristiques* (Studia Patristica, vol. I), Berlin, 1957, p. 528: « Après cette date (70), c'est-à-dire au moment où les auteurs chrétiens les mentionnent, ils ont disparu: il n'y a plus au moins en tant que groupements, ni Sadducéens, ni Esséniens ».

²⁴ J. Milik, *op. cit.*, p. 61.

²⁵ J. Daniélou, dans *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, t. I: *Dès origines à Saint Grégoire le Grand*, Paris, 1963, p. 89.

²⁶ Cf. note 9. Cf. E. Popovici, *Histoire universelle de l'Eglise* (en roumain), vol. I, București, 1925, p. 334; vol. III, p. 137; vol. IV, p. 530.

²⁷ Flavius Jos., *Antiq. Jud.*, XV, X, 5 (372).

²⁸ *Apologia pro Judæis*, dans Eusèbe de Césarée, *Praeparatio Evangelica*, VIII, XI.

²⁹ Cf. note 9.

la persécution qui aurait pu les anihiler, de la part du Sanhédrin de Jérusalem formé par des Pharisiens et des Sadducéens.

b) Comme il est bien connu, Hérode le Grand et sa dynastie avaient été élevés au trône par les Romains, les maîtres véritables du pays, et sans leur aide les Hérodiens n'auraient été tolérés un seul instant par les Juifs. Il va sans dire que, dans de telles conditions, les Esséniens ne pouvaient pas être ennemis des Romains et par suite les Esséniens ne devaient pas partager les idées des Zélotes, qui ne voulaient pas entendre d'une domination payenne sur la Palestine.

Par suite nous avons raison de croire que les Esséniens, parti religieux qui avait juré soumission aux puissants de ce monde (car toute domination vient de Dieu)³⁰, n'ont pas lutté contre les Romains, en tant que part dans sa totalité ou en tant qu'individus isolés.

Par suite les Esséniens n'ont pas été détruits par les Romains après la guerre de 66—71³¹.

c) Les Esséniens étaient répandus dans d'autres contrées aussi que la Palestine. Les lettres de St. Paul montrent qu'il y avait des Esséniens à Corinthe³², et par Philon d'Alexandrie³³ nous savons qu'il y en avait en Egypte aussi, où, sous le nom de Thérapeutes³⁴, ils avaient leur quartier général près du lac Maréotis. Mais s'il y avait des Esséniens en Europe et en Afrique, il devait, à plus forte raison, y en avoir en Asie. On sait qu'une bonne partie des Juifs exilés à Babylone ne sont pas retournés dans leur patrie après qu'ils furent délivrés par les Perses, puisqu'ils se sont faits nombre de comptoirs commerciaux dans toutes les villes commerciales importantes de l'Empire persan. Et personne ne peut mettre en doute la présence des Juifs dans tous les centres importants du Proche et du Moyen Orient au premier siècle. Parmi ces Juifs il y avait sans doute des Esséniens aussi.

Même en admettant que les Esséniens de l'Empire romain aient tous été tués pour avoir pris part à la révolte des années 66—71, il reste que les Esséniens de l'Empire parthe ont du survivre à cet hypothétique massacre, les Parthes étant les ennemis des Romains.

D'autre part, plusieurs auteurs ont fait la preuve que dans les textes trouvés près de la Mer Morte³⁵ il y a des mots persans. Et c'est aux Perses que les Juifs et les Qumraniens surtout ont emprunté l'idée du dualisme des deux Esprits, l'Esprit du Bien et l'Esprit du Mal, la Lumière et les Ténèbres.

³⁰ Flavius Jos., *Bell. Jud.*, II, VIII, 6 (135).

³¹ *Ibidem*, VII, X, 1 (408).

³² C. Daniel, *Une mention paulinienne des Esséniens de Qumran*, dans « *Revue de Qumran* », n° 20 (1966), p. 553—567, a démontré que les allusions de II Cor. II, 17, Colos. II, 18 et II Cor. VI, 13 sont dirigées contre les Esséniens; ils existaient donc aussi en dehors de la Judée.

³³ Philon d'Alexandrie, *De vita contemplativa*, § 24.

³⁴ Il y a tant de similitude entre les Esséniens et les Thérapeutes que nous pensons que les auteurs qui les identifient ne se trompent pas. Cf. P. Geoltrain, *Le traité de la vie contemplative de Philon d'Alexandrie*, dans « *Semitica* », X, Paris, 1960, p. 28.

³⁵ Depuis longtemps on soutenait que les Juifs ont emprunté des Perses certaines idées religieuses, surtout les idées sur les anges. Après la découverte des manuscrits de la Mer Morte, il semble que ces emprunts se sont confirmés.

Nous pouvons en conclure que des Esséniens ont du vivre dans l'empire parthe, comme dans tout le Proche Orient. Et ceux-ci n'ont pas pu être anéantis par les Romains, ce qui signifie que la secte des Esséniens n'a pas cessé d'exister après l'an 71.

d) D'ailleurs, en admettant par absurde que les Esséniens aient combattu les Romains dans la guerre de 66—71, on peut se poser la question pourquoi les Esséniens n'ont pas fui devant les légions romaines et échappé de la sorte aux sévices des Romains, comme l'ont fait les Zélotes. Car si les Zélotes ont pu échapper aux Romains en s'enfuyant en Egypte³⁶ et à Cyrène, pourquoi les Esséniens ne les auraient-ils pas imités et pour quelle raison ne se seraient-ils pas échappés aussi de Palestine?

e) Nous ferons observer que Flavius Josèphe parle des Esséniens non pas comme d'une secte disparue, mais il montre que les Juifs sont divisés en plusieurs sectes, dont l'une est celle des Esséniens. Si l'on admet que Flavius Josèphe a écrit son *Bellum Judaicum* vers la fin du 1^{er} siècle, l'on doit reconnaître que vingt ans au moins après la guerre de 66—71 il y avait encore des Esséniens, puisque le grand historien juif parle d'eux au temps présent comme existant de ses jours et non pas au temps passé, ainsi que l'on peut se rendre compte seulement de sa relation concernant les Esséniens. Car tous les verbes dans cette relation étant au présent, les Esséniens existaient donc et vivaient à la date où Flavius Josèphe écrivit son livre.

De même il nous faut admettre que les Esséniens existaient aussi à l'époque où Pline l'Ancien écrivit son *Histoire Naturelle*, c'est-à-dire après la guerre de 66—71, puisqu'il est mort en 79, à l'époque de l'éruption du Vésuve. Il semble que Pline l'Ancien connaissait très bien l'état de choses de la Palestine après la guerre de 66—71, puisqu'il parle de la ville d'Engadi détruite par la guerre qui « fut » (*fuit*), au parfait simple, tandis que des Esséniens il parle au présent, comme existant encore.

Dans ce sens le professeur Matthew Black écrit: « If we take the report at its face value, the Essene community at Qumran appears to have been in still flourishing existence after the destruction of Jerusalem and the end of the First Revolt. The Roman historian (or his source) is clearly describing conditions as he knew them (or as they had been reported to him) after the war »³⁷.

f) Nous apprenons des *Hymnes qumraniens*³⁸, que les Esséniens se lamentent d'être persécutés (sans doute par les rois hasmonéens) et c'est pourquoi ils ont été contraints de s'exiler dans la région de Damas³⁹. Par suite il y avait en Syrie des Esséniens qui n'avaient pas pu être atteints par les violences de la révolte zélate de 66—71. Et selon nos sources historiques, les persécutions des Romains ne se sont poursuivies qu'en Palestine

³⁶ Flavius Jos., *Bell. Jud.*, VII, X, 1 (409).

³⁷ M. Black, *The Scrolls and the Christian Origins*, London, 1961, p. 10.

³⁸ *Les Hymnes C. F.*, Trad. française par A. Dupont-Sommer, *Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte*, Paris, 1959, p. 221 sq.

³⁹ Nous croyons que l'exil essénien à Damas a été réel et non pas une figure de style pour indiquer le campement près de la Mer Morte.

et non pas hors des frontières de cette contrée. C'est pourquoi des Zélotes ont pu sauver leur vie, en s'enfuyant en Egypte et dans d'autres provinces encore. Cela étant, il s'ensuit que les Esséniens n'ont pas pu disparaître complètement.

g) Dans la prière des dix-huit bénédictions (*Semone Esre*), qui fut composée vers la fin du I^{er} siècle⁴⁰ de n.è., il y a aussi la fameuse *birkat haminim*, la bénédiction des hérétiques, qui au fond est une malédiction des hérétiques. Or qui étaient ces *minim*, s'il n'y avait plus de Zélotes (qui d'ailleurs au point de vue religieux n'étaient point des hérétiques, puisque selon Flavius Josèphe ils suivaient les doctrines orthodoxes des Pharisiens) et les chrétiens sont nommés dans cette prière à côté des *minim* sous le sobriquet de *nazorim*? Ces hérétiques *minim* ne pouvaient être que les Esséniens. Par suite il y avait encore des Esséniens après la guerre de 66—71.

h) Cependant les Esséniens étaient divisés en plusieurs groupements, dont les rites et les pratiques étaient différents. Aussi Flavius Josèphe rapporte qu'il y avait deux sortes d'Esséniens, les uns qui admettaient le mariage, les autres qui le répudiaient⁴¹. De même, il ressort des écrits de Philon⁴² que les Esséniens d'Egypte (les Thérapeutes) avaient certaines particularités qui les différençaient de ceux de Palestine. Ces différences, plus ou moins grandes, nous font conclure que les Esséniens étaient distincts les uns par rapport aux autres. De la sorte si le groupement des Esséniens de la Palestine avait pris part à la guerre contre les Romains et avait été détruit par ces derniers, les groupes d'Esséniens habitant hors de la Palestine n'ont pas pris part à cette guerre, et par suite les Esséniens ont survécu même après l'an 71 dans ces contrées de la Diaspora.

i) D'autre part, vers le milieu du II^e siècle de n.è. commencent à apparaître les sectes gnostiques juives. Or chez certaines d'entre elles⁴³ on peut constater des doctrines qui ne furent pas professées que par les Esséniens, comme par exemple: l'obligation du célibat, l'interdiction de la viande, les généalogies des anges⁴⁴ etc. Si les Esséniens avaient disparu après l'an 71, il est difficile d'expliquer la conservation de leurs doctrines. Et cela nous détermine à conclure que les Esséniens n'ont pas disparu après l'an 71.

j) Chose bien connue, nous possédons très peu de documents et d'informations concernant les événements qui ont eu lieu en Palestine entre les années 71 et 200 de n.è. Ce n'est qu'à partir du IV^e siècle que nous possédons des données plus amples concernant la Palestine et l'on connaît bien les causes de cet état de choses. Ce n'est qu'au IV^e siècle que paraissent des écrits d'histoire ecclésiastique comme ceux d'Eusèbe de Césarée.

1) Comment peut-on expliquer l'apparition au VIII^e siècle d'une secte qui ressemble d'une manière assez frappante aux Esséniens, secte qui existe

⁴⁰ M. Simon, *Les sectes juives au temps de Jésus (Mythes et religions)* 40, Paris, 1960 p. 118.

⁴¹ Flavius Jos., *Bell. Jud.* II, VIII, 2(120); II, VIII, 13 (160).

⁴² Cf. ses œuvres *Omnis probus liber* et *De vita contemplativa*.

⁴³ Les écrits pseudo-clementines. Cfr. E. Popovici, *op. cit.*, vol. I, p. 376.

⁴⁴ Flavius Jos., *Bell. Jud.* II, VIII, 2—8.

de nos jours encore, la secte des Caraïtes? ⁴⁵ Les Caraïtes sont les adversaires des traditions pharisiennes et n'admettent point la littérature rabbinique, de la même façon que les Esséniens étaient opposés aux doctrines pharisiennes et sadducéennes. Et la naissance de la secte des Caraïtes s'expliquerait mieux si l'on admet que les Esséniens n'ont pas disparu après l'an 71 ⁴⁶.

V. *Y-a-t-il des informations dans les documents historiques concernant l'existence des Esséniens après l'an 71?*

1. Nous avons fait usage jusqu'à présent d'arguments d'ordre rationnel pour démontrer que les Esséniens ont du exister après la guerre de 66—71. Cependant, il existe des documents historiques probants qui mentionnent l'existence des Esséniens non seulement au I^{er} siècle après 71, mais même au V^e siècle. Et ces informations concernant les Esséniens nous sont fournies par St. Epiphane, écrivain ecclésiastique qui a vécu entre 315 et 403 de n.è. et qui, parlant des hérésies nées du judaïsme avant notre ère, parle aussi de la secte des Osséens (Ὀσσηνοί). St. Epiphane écrit à ce sujet ⁴⁷:

« Ces [Osséens] sont des Juifs aussi comme ceux des hérésies mentionnées précédemment et ils faussent gravement le sens des Écritures. Ils habitaient depuis le pays des Nabathéens à commencer de l'Ithurée, la Moabitude et l'Arialitude, contrées sises au delà de la vallée salée et citées aussi dans les Écritures et la mer est nommée la Mer Morte. En expliquant [le sens de] ce nom, la secte des Osséens se traduit par „peuple puissant ou nombreux“. Un certain Elxaï est entré plus tard dans leur secte du temps de Trajan, après la venue du Christ, et cet Elxaï est devenu un faux prophète. Il a écrit un livre sur la prophétie, c'est à dire sur la sagesse inspirée... Cet homme est devenu un destructeur des [bonnes] moeurs, un trompeur des consciences, car bien qu'il affirmait être juif parce qu'il s'occupait des choses juives, il ne suivait pas les prescriptions de la Loi; mais il introduisait avec malice des choses dont il composait son hérésie, il imposait comme objet d'adoration le serment fait sur les sept éléments: le sel, l'eau, le pain, le ciel, le vent, l'huile et la terre. Ces éléments, disait-il, étaient saints même pour les anges. Il haïssait

⁴⁵ Le fondateur de la secte caraïte semble être Anan, qui a vécu en Perse, où, comme il semble, la secte essénienne continuait d'exister. Comme l'ont reconnu les historiens juifs, la réforme d'Anan a remis en vie les pratiques et les doctrines essénines. Cf. S. Dubnow, *L'histoire universelle du peuple hébreu*, tr. roum., Vol. III, Bucaresti, 1946, p. 112 sq.

⁴⁶ M. J. Lagrange, *Le judaïsme avant Jésus-Christ* („Etudes Bibliques“), 2^e éd., Paris, 1931, p. 33.; M. Black, *The Scrolls and the Christian Origins*, London, 1961, p. 11; J. Carmignac, *Le problème de Qumran* (Introduction à la Bible), 2^e éd., t. II, Nouveau Testament, Desclée, 1959, p. 81. Cf. J. Carmignac, E. Cothenet et H. Lignee, *Les textes de Qumran*, vol. II, Paris, 1963, p. 299, et surtout la note 3: « L'on a découvert parmi les écrits trouvés dans les grottes près de la Mer Morte un manuscrit dont le titre était DRBY HMWRWT « Paroles des Instructions », corrigé ensuite semble-t-il en DBRY HM'RWT « Paroles de Luminaires ». Avec plus de vraisemblance, on rapprochera ce titre de celui d'un ouvrage de l'écrivain quaraïte Al-Qirquisani *Livre des Lumières et des Vigiles* Note 3: « Cette coïncidence serait un argument de plus en faveur de l'hypothèse qui apparente les Quaraïtes aux gens de Qumran. Voici à ce sujet N. Wieder, *The Judean Scrolls and Karaism* London, 1962 (longue recension par André Pau, dans « Revue de Qumran », t. IV, n^o 2 pp. 297—310).

⁴⁷ St. Epiphane, *Panarion*, Hérésie XIX, Cf. Epiphanius, *Ancoratus und Panarion*, herausgegeben ... Karl Holl, Band I, Leipzig, 1915, p. 217—224.

la chasteté et méprisait la tempérance, il obligeait les gens à se marier. Et ses élucubrations il les introduisait d'une manière trompeuse, disant qu'elles provenaient de révélations. Il enseignait l'hypocrisie en disant qu'il n'y a pas péché à prendre part à l'adoration des idoles payennes, lors des persécutions, car ceux qui participent à ces cérémonies n'honorent pas les idoles par conviction, mais seulement de leur bouche... Il empêchait la prière faite tourné vers l'est, en disant qu'il ne fallait pas prier de la sorte, mais se tourner du côté de Jérusalem, et que par suite ceux qui se trouvent à l'est prient en se tournant vers l'ouest, ceux qui se trouvent au sud se tournant vers le nord et ceux qui se trouvent au nord se tournant vers le sud... Il répudiait... l'usage de la chair des animaux dans la nourriture, il répudiait aussi l'autel et le feu [les sacrifices] comme ne plaisant pas à Dieu...

Cet (Elxai) passa à l'hérésie dont nous avons fait mention précédemment, celle des Osséens dont les restes existent aujourd'hui encore dans cette contrée des Nabathéens et dans la Perée, dans Moabitida et cette espèce de gens s'appelle maintenant la secte des Sampséens...».

D'autre part, St. Epiphane affirme que, de son temps encore, « à l'époque de Constance, le fils de Constantin le Grand, il y avait deux sœurs Marthus et Marthane qui faisaient partie de cette secte des Osséens, adeptes d'Elxai... ».

Et St. Epiphane rapporte avoir connue une de ces deux sœurs, Marthane. De la sorte la secte des Esséniens existait à l'époque de St. Epiphane.

Cependant beaucoup de qumranologues ne retiennent point le témoignage de St. Epiphane, d'autres encore considèrent ses paroles comme peu sûres sous prétexte que St. Epiphane aurait vécu plus tard. Parmi ces derniers auteurs il y a aussi Marcel Simon, qui écrit: « Les notices qu'il consacre aux sectes juives ont l'avantage d'être assez étoffées. Mais elles exigent d'être utilisées avec beaucoup de précaution. Notre auteur, qui parle de choses passées, le fait, en outre, avec un absence regrettable d'esprit historique et critique. C'est ainsi qu'il classe les Esséniens parmi les sectes samaritaines, tout en rangeant au nombre des sectes juives un autre groupe, qu'il appelle Osséniens. Ni les uns, ni les autres du reste ne correspondent à ce que nous apprennent des Esséniens les sources les plus anciennes. Sur ce point, comme sur tous les autres, il est très difficile de faire la discrimination entre ce qui est valable et ce qui est fantaisie pure. Les renseignements d'Epiphane sont relativement utilisables en ce qui concerne les sectes chrétiennes ou judéo-chrétiennes. Il sont beaucoup moins, dans ce qu'ils ont d'original, lorsqu'il s'agit de groupements juifs pré-chrétiens...»⁴⁸.

Toutefois à l'encontre de l'opinion de M. Marcel Simon et des qumranologues qui adoptent la même thèse, nous croyons que le témoignage de St. Epiphane est très important et que les données qu'il nous fournit ont une valeur considérable. Et nous partageons cette opinion en nous fondant sur les points suivants:

a) St. Epiphane était né en Palestine, dans un village situé près d'Eleutheropolis, actuellement la localité arabe de Bethgibrin, à 50—60 km seulement de Qumran et de la Mer Morte.

⁴⁸ M. Simon, *Les sectes juives...*, p. 88 sq.

b) A un âge assez tendre, car il n'avait pas même 20 ans, il a créé un monastère dans son village natal, monastère qu'il a dirigé pendant trente ans. Il a habité par la suite dans ce village de Palestine près de cinquante ans. Les moines qui s'étaient rassemblés dans ce monastère lui ont donné des informations exactes concernant les sectes de la Palestine et surtout celles de la région voisine de la Mer Morte.

c) D'autre part, St. Epiphane connaissait cinq langues: le grec, le latin, l'hébreu, le copte et le syriaque (l'araméen). Par suite il a pu consulter tous les documents et les écrits concernant les sectes de son temps, comme l'admettent tous les historiens qui ont étudié son œuvre et sa vie.

Ces arguments nous permettent de conclure que les informations de St. Epiphane sont de la plus grande valeur et nous devons absolument faire usage de ces affirmations lorsque nous étudions l'histoire des Esséniens. D'ailleurs notre opinion est partagée aussi par d'autres chercheurs, comme M. Black, professeur à l'Université d'Edinburgh, qui croit aussi qu'il n'est pas utile de ne pas tenir compte du témoignage de St. Epiphane⁴⁹.

Quelle est la raison de l'appellation d'« Osséens » que St. Epiphane donne aux Esséniens? ⁵⁰. Comme nous l'avons dit précédemment, les Esséniens se trouvaient dans tout le monde antique. Ceux de l'Égypte furent nommés Thérapeutes⁵¹, ceux qui habitaient au delà du Jourdain furent appelés *Osséens*. Il n'est pas impossible qu'à cause de l'intérêt qu'ils portaient au soleil et à son lever ces Esséniens fussent surnommées plus tard *Sampséens*⁵², un autre nom qui se retrouve chez St. Epiphane.

2. Cependant il y a aussi un autre document qui témoigne de l'existence des Esséniens après la guerre de 66—71. En effet, St. Nil l'Ascète⁵³ loue la vie méditative et hautement morale des Esséniens⁵⁴, mais il regrette que les Esséniens ne croyaient pas à la vraie philosophie qui ne se trouve que dans l'Évangile du Christ. D'autre part, dans ses écrits, St. Nil l'Ascète critique les moeurs des moines de son temps et c'est cela surtout qui nous détermine à penser que cet auteur ecclésiastique n'a pas en vue les Essé-

⁴⁹ « Epiphanius appears to be well informed about Nasarenes and Nazorenes. More than once he carefully distinguishes the Jewish sect, which he places before A. D. 70 (there were even survivors in his own day) from the Christian Nazorenes ». Si St. Epiphane était bien informé sur les Nasarènes, pourquoi n'aurait il pas été aussi bien informé sur les Osséens?

⁵⁰ St. Epiphane montre dans son *Panarion*, liber I, t. I, Ord. X, que parmi les Samaritains il y avait aussi des Esséniens qu'il appelle Ἐσσηνοί.

⁵¹ Philon d'Alexandrie, *De vita contemplativa*, § 1.

⁵² St. Epiphane, *Panarion* (cf. la note 47). Le mot Sampséens (de la racine *šmš*) denote que les esséniens étaient respectueux avec le soleil.

⁵³ Nil l'Ascète, *Tractatus de monastica exercitatione*, cap. III, Migne, Patr. Gr., T. 79, col. 719—810, cité d'après *Filocalia*, vol. I, tr. roum. par prof. D. Staniloaic, Sibiu, 1946, p. 153.

⁵⁴ « ... Ils s'occupaient beaucoup d'exercices moraux et restaient longtemps en contemplation. C'est pourquoi ils s'appelaient Essées, ce nom indiquant qu'ils sont des sages. Pour nous exprimer brièvement, ils réalisaient le but de la philosophie, parce que leur actions ne contredisait pas leurs vœux. Mais quelle étaient l'utilité de ces exercices et de leurs fatigues laborieuses, du moment qu'ils niaient le Christ, Celui qui avait légiféré la lutte? Car même ceux-ci perdaient la rétribution de leurs peines en niant le Distributeur des récompenses et de la vraie vie. C'est pourquoi eux aussi ont déchu de la philosophie, puisque la philosophie est l'union des bonnes moeurs à la connaissance de Celui qui est... » Cfr. *Filocalia* citée, p. 153.

niens du I^{er} siècle av.n.è., mais qu'il fait allusion aux Esséniens qui vivaient de son temps.

Mais ce qui paraît prouver que les Esséniens ont continué leur existence après la guerre de 66—71 c'est l'apparition de la secte des Caraïtes que nous avons mentionnée. Cette secte présente beaucoup d'affinités avec les Esséniens. C'est ce qui a déterminé le professeur S. Zeitlin du Dropsie College de Cincinnati à affirmer que les manuscrits de la Mer Morte sont l'œuvre des Caraïtes et non pas des Esséniens.

On sait, d'autre part, que c'est dans l'ancienne synagogue des Caraïtes du Caire, dans sa *gennizah*, que S. Schechter a trouvé le manuscrit du Document de Damas⁵⁵. Or si les Caraïtes ont conservé les écrits des Esséniens, il est très probable qu'ils avaient des affinités très proches avec les Esséniens; sinon le Document de Damas aurait été considéré par les Caraïtes comme un livre hérétique qu'il fallait réprouver.

L'auteur de cette note est porté à croire que la secte des Esséniens a végété obscurément pendant plusieurs siècles après l'an 71, jusqu'à ce qu'au cours du VIII^e siècle elle se soit transformé ou ait donné naissance à la secte des Caraïtes⁵⁶.

Pour conclure nous ferons remarquer que beaucoup d'auteurs qui ont étudié les écrits trouvés près de la Mer Morte sont enclins à croire que les Esséniens ne sont pas mentionnés dans le Nouveau Testament, parce qu'ils sont devenus pour la plupart chrétiens, après l'échec de la révolte de 66—71. Et comme ils représentaient la plus grande partie des membres de l'Eglise primaire, il n'était pas nécessaire d'en parler comme d'un groupement religieux à part, et en outre il n'était plus utile de les combattre pour des différences de doctrine par rapport à l'Evangile du Christ.

Mais il n'en est nullement ainsi. La secte essénienne n'a pas pu disparaître après 71, mais elle a quitté son quartier général de Qumran, qui devint une forteresse romaine d'où les cohortes de Titus pouvaient surveiller toute la partie méridionale de la Judée. Les Esséniens se sont établis dans la région d'au delà du Jourdain, contrée où s'étaient réfugiés les chrétiens aussi (Pella)⁵⁷, dès que la révolte de 66—71 eut pris fin. Comme nous l'apprend St. Epiphane⁵⁸ aussi, la Transjordanie devait être une région en état d'assurer les conditions d'une vie spirituelle plus intense. C'est dans cette région que la secte des Esséniens a du continuer son existence secrète, sans être inquiétée par les agitations des Juifs turbulents qui ne pouvaient pas se résigner à accepter la domination romaine, donc payenne, sur le peuple de Dieu.

Et cette secte essénienne y a survécu des siècles durant comme nous le montre le témoignage de St. Epiphane et de St. Nil l'Ascète que nous avons cité plus haut.

⁵⁵ E. Sutcliffe, *The Monks of Qumran*, London, 1960, p. 9.

⁵⁶ Cfr. la note 46.

⁵⁷ Eusébe de Césarée, *L'histoire de l'Eglise...*, III, 5.

⁵⁸ *Panarion*, cf. la note 47.

LE VOYAGE D'EVLIYA ĆELEBI EFENDI DANS LE BANAT

par MIHAIL GUBOGLU

Les voyages d'Evliya Ćelebi dans la Dobroudja, en Moldavie et en Valachie ont été connus depuis longtemps par les traductions en roumain du texte de l'original turc (Dr. A. Antalfy et Gh. Zerva) et aussi par d'autres traductions (G. Cialicoff) ¹.

Par contre, en ce qui concerne le Banat, en dehors de deux amples fragments, le premier traduit par Constantin I. Karadja (1923) ² d'après la traduction anglaise de Hammer, et le second d'après la traduction hongroise d'Imre Karacson ³, les deux fragments ayant trait surtout à la ville de Timișoara, nous ne possédons absolument rien.

C'est pourquoi nous avons tenu à publier dans cette revue, le texte presque intégral du voyage d'Evliya Ćelebi dans le Banat, en y éliminant quelques fragments concernant les problèmes économiques et sociaux qui ont été signalés dans un autre de nos articles ⁴. Par suite, dans les pages qui vont suivre se trouvent surtout les relations d'Evliya Ćelebi sur les problèmes politiques, administratifs, militaires, culturels et artistiques.

D'autre part, nous avons publié dans « Studia et acta orientalia », vol.V—VI, les relations d'Evliya Ćelebi ayant ces caractères et concernant la Dobroudja, la Valachie et la Moldavie ⁵.

¹ Goran Cialicoff, *Din descrierea călătoriei lui Evliya Ćelebi*, dans « Dobrogea jună », VIII, 7—8 (Constanța, 1912) et dans « Arhiva Dobrogei », II, 1919, pp. 134—146; Andrei Antalfy, *Călătoria lui Evliya Ćelebi în Moldova la 1659*, dans « Buletinul Comisiunii istorice a României », XII, 1932, pp. 5—56; Gh. Zerva, *Călătoria lui Evliya Ćelebi efendi*, dans « Buletinul Comisiunii istorice a României », XVI (1937—1938), pp. 247—281 (cf. pour plus de détails S.A.O., IV, 164—165).

² Constantin I. Karadja, *Un istoric turc despre noi*, dans « Revista istorică », IX, 4—6 (Bucarest, 1923), pp. 92—93.

³ Dans les « Analele Muzeului Timișoara », 1929, pp. 39—51.

⁴ Cf. S.A.O., IV, pp. 176—177.

⁵ Ibidem, V—VI, pp. 3—48.

Les extraits ayant trait au Banat et surtout à la ville de Timișoara, sont pris des volumes I, V, VI et VII du « Livre des voyages » (*Seyahat-nâme*). Il faut y remarquer la description détaillée des sept sandjaks, avec leurs fiefs, leurs dignitaires et leurs revenus (I, 173—190). Ensuite le voyageur turc décrit la lutte tenace du prince George Rákóczi contre les Turcs (I, 292—294), qui eut lieu entre les années 1657 et 1660, et non comme l'affirme Evliya Çelebi en 1081 de l'Hégire (1670—1671). La ville de Timișoara, comparée au jardin du paradis sis sur la terre (*Erem*) (I, 294), est décrite avec minutie, et l'historien ne peut trouver dans aucune source européenne une telle description détaillée.

Les relations d'Evliya efendi sont beaucoup plus amples que celles des chroniqueurs turcs (Kiatib Çelebi, I. Peçevi, Solakzade, Münedjdjimbășy etc.) en ce qui concerne la conquête dramatique de Timișoara par le vizir Ahmed Pacha (Juillet 1552). La personne de Loșandja, Etienne Lozonczi, est mise en évidence comme un vaillant défenseur de la ville. Mais, là, il est difficile de savoir quelle source historique a employé Evliya Çelebi pour les événements qui ont eu lieu au milieu du XVI^e siècle, puisqu'il ne cite pas ces sources. On peut admettre, toutefois, que les chroniques de Ibrahim Peçevi (mort en 1650) et celle de Kiatib Çelebi (mort en 1657) ne lui ont pas été inconnues, puisqu'il y a une certaine concordance entre les dates historiques de ces chroniques et celles d'Evliya Çelebi. Mais, en décrivant les batailles de Lipova et de Timișoara (1550—1551), le voyageur turc affirme d'une façon péremptoire: « Tous ces événements importants je les ais connus d'après ce que m'a raconté feu mon père... » (V, 386—387).

Donc, la source essentielle, d'après les dires de l'auteur, serait les relations de son père. Mais puisque Evliya Çelebi est né en 1611, nous croyons qu'il s'agit en réalité de son grand-père et non pas de son père. Comme nous l'avons déjà signalé, les descriptions faites par Evliya Çelebi comprennent quelques confusions et des exagérations aussi, et il faut les utiliser d'une façon critique.

En faisant la description de la ville de Timișoara sous divers aspects, Evliya efendi reproduit aussi le texte de quelques inscriptions, dont certaines se sont conservées jusque de nos jours. A l'occasion d'une communication nous avons signalé d'autres sources aussi (arabes, arméniennes et hébraïques) qui ont trait à l'histoire médiévale de Timișoara, à commencer par la précieuse relation du voyageur arabe Šarif al-Idrisi (1153)⁶.

Tout aussi importantes sont la description de la forteresse d'Arad et surtout la description de la forteresse de Lipova, qui s'est opposée aussi d'une façon énergique aux armées turques (1551). Nous remarquons, dans la description de la forteresse de Lipova, le développement des ateliers des artisans

⁶ A l'occasion de la Session scientifique interrégionale de Timișoara (27 Mars 1963) nous avons lu la communication *La ville de Timișoara d'après les sources orientales* et cette communication élargie sera publiée.

à cette époque, « où l'on travaille aussi une sorte d'étoffe qui s'appelle šaiac ». En ce qui concerne les choses curieuses et les lieux de pèlerinage de Lipova, ceux-ci paraissent être un mélange de légendes et de réalités.

Quant à l'itinéraire, lorsque Evliya Ćelebi arrive dans la plaine de Jiblea (*Jebel*) il affirme: « Les paysans (*raia*) de ces lieux sont tous roumains ». Au sujet du village de Zarand (*Saranda*), il écrit: « Ceci est un village roumain et un zéamet florissant ».

A son retour de Transylvanie lorsqu'il traversait le Banat, il décrit avec d'autres lieux les curieux détroits (*gürdap*) parsemés de roches des Portes de Fer (*Demir Kapu*). Et il montre les difficultés que rencontraient les navigateurs sur le Danube. Les données de cette espèce sont importantes pour l'histoire de la navigation sur le Danube.

Nous croyons que le voyage d'Evliya Ćelebi que nous publions dans les pages qui vont suivre est une source utile pour l'histoire du Banat (*Serhat*), qui est une région moins bien connue et étudiée dans l'histoire de notre patrie. Mais, en même temps, le Banat a eu un développement à part, surtout pendant la domination ottomane (1552—1718). Car, en devenant à partir du milieu du XVI^e siècle un *beylerbeylik*, le Banat, comme la Dobroudja et la Crišana, a connu un développement spécifique pour la féodalité ottomane. A ce point de vue, les mémoires d'Evliya Ćelebi comblent une grande lacune.

Bien que certaines informations fournies par notre voyageur fussent exagérées, elles nous font connaître toutefois que la ville de Timișoara, aussi bien que celles d'Arad et de Lipova, ont eu une vie florissante avant la domination autrichienne. Ainsi, avant celle-ci, dans la ville de Lipova il y avait sept écoles et à la foire d'Arad s'assamblaient 70 000 hommes.

Après la description du voyage dans le Banat, il en reste encore dans le *Seyahatnâme*, les parties qui ont trait à la Crišana et à la Transylvanie⁷. Celles-ci seront publiées dans le prochain numéro (IX) de la revue « Studia et acta orientalia ».



Lorsqu'il décrit les vingt provinces ottomanes du Sud-Est de l'Europe, en s'étayant sur le « Code législatif » (*Kanunname*)⁸ du Sultan Suleiman le Magnifique⁹, Evliya Ćelebi écrit sur le « pachalyk » de Timișoara:

Vol. I
173

⁷ Cf. M. Guboglu, *Din călătoriile lui Evliya Ćelebi în Transilvania* (Les voyages d'Evliya Ćelebi en Transylvanie), dans « Apulum », V, București, 1965, p. 347—374, avec extrait); idem, *Evliya Tchelebi im Süden Siebenbürgens. Beschreibung der Städte Fograsch, Kronstadt und Hermannstadt*, dans « Forschungen zur Volks- und Landeskunde », vol. 9, 1966, n^o 1, pp. 119—130.

⁸ Ce codex a été publié et utilisé comme source historique, déjà par l'orientaliste autrichien J. von Hammer (1774—1856), *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, vol. I—II, Vienne, 1815, cf. aussi Hadiye Tunçer, *Osmanlı İmparatorlugunda Toprak Hukuku, Arazi Kanunlari ve Kanun Açıklamaları* (Le droit, la législation et les procédures dans l'Empire ottoman), Ankara, « Gürsoy Basimevi », 1962, p. 31: *Tamuşvar*: 806 795 *akçe* et 161 *gebel* etc.

⁹ Kanunî sultan Suleiman: 1520—1566.

174 « *L'eyalet* ¹⁰ de *Tamşuvar* a six *sandjaks* ¹¹, 1090 *zéamets* ¹² et le *hass* ¹³
 176 de *Timișoara* est de 807 795 *akçe* ¹⁴... *L'Eyalet* de *Timișoara* comprend six
 182 *sandjaks*... Il a un *defterdar* de la trésorerie¹⁵, un *kehaya* du *defter*¹⁶, un *def-*
terdar du *timar* ¹⁷, un *defterdar* de l'avoire du *padichah*, un *kehaya* des *ca-*
vuş ¹⁸, un *ememi* ¹⁹ des *çavuş*, vingt deux *agas* de forteresses possédant des
tugh ²⁰, un *dizdar* ²¹, des commandants d'armées et de *bey d'alai*. Aujourd'hui,
 sous le règne du sultan *Mehmet Khan IV* ²², la forteresse de *Ianova* ²³, étant
 prise par *Köprülü Mehmet Pacha* ²⁴, est devenue résidence de *sandjak* pour
 le *pacha* de *Timișoara*. Les autres *sandjaks* sont les suivants: *Timișoara*,
Lipova ²⁵, *Çenat* ²⁶, *Gyula* ²⁷, *Morava* ²⁸, *Sebeş* ²⁹ et *Lugoj* ³⁰, qui ont été

¹⁰ *Eyalet* turc (=t.) > roum. *olat*. — contrée, région, province, département, etc.
 (cf. T. X. Bianchi et J. D. Kieffer, *Dictionnaire turc-français*, Paris, MDCCCI, p. 273, et L. Şăineanu, *Influența orientală asupra limbii și cultivei române* (L'Influence orientale sur la langue et la culture roumaine), Bucarest, 1900, vol. II, p. 91).

¹¹ *Sandjak* turc > roum. *sangiac* et *sangiacat*: 1) Ancienne division territoriale, constituant un petit gouvernement autonome, nommé plus tard aussi *liwa*; petite province administrée par un *sandjak-bey* (vice-gouverneur); 2) étandard vert (*Sanğiac-şerif*) etc. (cf. L. Şăineanu, *Infl. or...*, II, 2, p. 102).

¹² *Ze'amet* ou *zi'amet* — fief ottoman ayant un revenu (*hasil*) annuel entre 20 000 et 99 999 *akçe* (cf. *Encyclopédie de l'Islam*, vol. IV, 1934, p. 807) en roumain seul le terme *zaim* est entré et il signifie le possesseur d'un fief militaire (cf. L. Şăineanu, *Infl. or.* II, p. 130).

¹³ *Hass* — domaine impérial, viziral ou émiral, qui apportait un revenu annuel dépassant 100 000 aspres etc. (*Encycl. Isl.*, IV, p. 807).

¹⁴ *Akçe*, *akča* t. > roum. *albişor*, petite monnaie ottomane d'argent ou de cuivre; aspre; *akçe-i osmani* « aspres ottomans » frappés pour la première fois sous *Orhan I* (1326—1359) etc. (cf. I. H. Uzunçarşılı, dans *Islam Ansiklopedisi...*, vol. I, Istanbul, 1950, pp. 232—233); roum. *acce* fem., nom de la monnaie de cuivre emise par *Ioan Vodă cel Cumplit* en 1573 (cf. L. Şăineanu, *Infl. or.*, II, 2, p. 1).

¹⁵ *Hazine defterdary* de *hazna*, *hazne*, arab — trésorerie de l'Etat (cf. L. Şăineanu, *Infl. or.*, I, 214) et *defterdar* t. > roum. *defterdar*: contrôleur des finances, ministre des finances du sultan ou du *khan* (cf. *Ibidem*, II, 2, 119).

¹⁶ Intendant qui s'occupe des registres (*defter*).

¹⁷ *Timar* t. — fief militaire ottoman ayant un revenu annuel ne dépassant pas 19 999 *akçe* (cf. L. Şăineanu, *Infl. or.*, II, 2, 123; J. Deny, art. *Timar*, dans *Encycl. Isl.* IV, 807—816).

¹⁸ *Çavuş* < *ceauş* t. > roum. *ciauș*: corp de courriers, élus parmi les sous-officiers des janissaires, qui portaient les lettres et les ordres du gouvernement ottoman, où introduisaient les accusés devant les juges etc. (cf. L. Şăineanu, *op. cit.* I.).

¹⁹ *Emin* « intendant, inspecteur, douanier ».

²⁰ *Tug* t. > roum. *tui*; insigne, drapeau militaire fait de la queue longue d'un cheval blanc, qui était suspendue à une hampe peinte en rouge et ayant la semilune à sa pointe. Le sultan avait 6 à 9 *tughs*, le grand vizir 3 à 4, les *beilerbeys* et les princes roumains 2 *tughs*, les *sandjakbeys* un seul (cf. L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, pp. 124—125 et art. *Tug*, dans *Encycl. Isl.*).

²¹ *Dizdar*, commandant de forteresse (cf. L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 48).

²² *Mehmed IV*: 1648—1687.

²³ *Jéno*, *Janova* — *Ineu* (petite ville, département d'Arad et *Ianova* — village).

²⁴ Grand vizir ottoman: 1656—1661.

²⁵ *Lipova*, ville, département d'Arad.

²⁶ *Çenad* (village, département de *Timiș*). Ce village comprend les villages: *Cenadu* Mare, *Cenadul sîrbesc* et *Cenadul Vechi*.

²⁷ *Gyula*, se trouvait dans l'ancien *paşalyk* turc, maintenant en Hongrie.

²⁸ *Morava*, aujourd'hui la localité nommée *Şemlacul Mare*.

²⁹ *Caransebeş*, ville du département de *Caraş-Severin*.

³⁰ *Laguş*, il s'agit de la forteresse de *Siria*.

conquis depuis peu de temps, le *sandjak* (*liva*) de Kačinad³¹, le *liva* d'Arad³², le *liva* de Bečikerek (*Beškelek*)³³. Plus tard ceux-ci sont devenus le *vakıf*³⁴ de Sokollu Mehmed Pacha³⁵. Mais le *liva* fait partie des fondations pieuses (*vakıf*) ».

Au sujet des revenus et des *hass* du *sandjak bey*, du *kehaya* du *defterdar* 189 et du *defterdar* du *timar*, nous lisons :

« Dans le *etialet* de Timișoara, les *hass* des émirs sont les suivants : le 190 *sandjak* de Lipova : 210 000 akče ; de Čenad : 20 892 akče ; de Gyula (*Güle*) : 298 945 akče ; de Morava (*Moddava*) : 26 008 akče ; de Ineu (*Ianova*) : 92 420 akče ; de Sebeș (*Esbeș*) : 619 155 akče. Le *hass* du *defterdar* de Timișoara est de 110 000 akče, le *zéamet* du *kehaya* du *defterdar* est de 64 880 akče, le *zéamet* du *defterdar* de *timar* est de 60 000 aspres...

La conquête des forteresses Iahia, Bečikerek, Arad (*Ararat*), Čenat 205 et Timișoara, et aussi la bataille de Hadyim'Ali Pacha dans la plaine de Seghedin ont eu lieu en 958³⁶. Mais Timișoara fut conquise en 959³⁷ par le deuxième vizir Ahmed Pacha.

En 973³⁸ a eut lieu l'expédition de l'empereur et Szighetvar a été assiégé. En même temps il y eut une grande bataille, et le serdar Pertev Pacha³⁹ a conquis les régions de la Transylvanie, les forteresses de Gyula, Ineu (*Ianova*) et Lugoș (*Lăgăș*) en l'an 974⁴⁰ ».

Evliya Čelebi, en énumérant les vizirs importants et capables du sultan Selim II, cite les vizirs suivants :

« ... Le grand vizir Sokolli Mehmet Pacha, le second vizir Ahmed Pacha, 207 le conquérant de Timișoara... était un vaillant sans pareil ».

« Puis le voyageur turc, en montrant les conquêtes de l'an 1004 du sultan 210 Mehmed III, note : »

« Djafer pacha a délivré des mains des guiaours la ville de Timișoara 211 toujours en 1004⁴¹.

S'en allant dans le *etialet* de Timișoara, il (Georges Rákóczy) a dévasté 292 les forteresses nommés Lipova, Čenad, Făget⁴² et Fenlac. Lorsque les messagers apportant ces nouvelles sont arrivés à la Porte du *deulet*, le vizir de Bude, Kenan Pacha⁴³, fut nommé serdar de cette contrée.

³¹ Doit être le village de *Făget*, du département de Timiș.

³² *Arad*, ville, capitale du département d'Arad.

³³ *Becicherecul Mic* (village), dans le département de Timiș. Ici il s'agit de la commune de Becicherecul Mare, dans la R. F. S. de Yougoslavie.

³⁴ *Vakıf* (roum. *vacuf*), fondation pieuse dont les biens étaient consacrés aux djamis (cf. L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 127).

³⁵ Sokollu Mehmed Pacha, grand vizir ottoman (1565—1579) sous trois sultans ; Soliman le Magnifique, Selim II et Mourad III (voir Sokoli Muhamed Pacha, dans *Encycl. Isl.*, IV, pp. 495—496).

³⁶ 958 H. = 1 551 Jan. 9—Déc. 28.

³⁷ 959 H. = 1 551, Déc. 28—1552 Déc. 17.

³⁸ 973 H. = 1565 Juillet—1566 Juillet 18.

³⁹ Pertev Pacha, homme d'Etat ottoman, amiral et vizir, cf. *Encycl. Isl.*, III, p. 1 140.

⁴⁰ 974 H. = 1566, Juillet 19—1567, Juillet 7.

⁴¹ 1004 H. = 1595 Sept. 6—1596 Août 25.

⁴² *Kačead*, graphie erronée au lieu de *Facead*, c'est-à-dire *Făget*.

⁴³ Ken'an Pacha, vizir et grand amiral ottoman (voir *Encycl. Isl.*, II, p. 905).

La défaite du serdar Sofu Kenan Pacha, visir de Bude

Le susnommé serdar, ayant quatre vingt mille hommes, a rencontré l'armée ennemie entre les forteresses dénommées Arad et Lipova, sises sur la rive de la rivière Mureş. Selon la volonté d'Allah, l'armée islamique fut vaincue et les guiaours furent vainqueurs. Le serdar Kenan Pacha lui même s'en est échappé en s'enfuyant sur la plaine de Salonta avec quelques milliers de cavaliers.

*L'elçi*⁴⁴ Husein Pacha, à son tour, s'est jeté dans la rivière Mureş et a disparu. Par suite dans cette défaite des dizaines de milliers d'hommes ont péri. Après cela, Kenan Pacha, celui qui avait été vaincu, a été destitué de Bude. La dignité de serdar de Bude fut donnée, mais sans brillante (*garra*) *tugra*⁴⁵, à Seidi Ahmed Pacha⁴⁶ de Bosnie... ».

294 En décrivant la nomination de Seidi Ahmed Pacha pour la deuxième fois comme serdar, qui devait lutter contre Georges Rákóczi en 1081⁴⁷, notre voyageur rappelle la part prise dans cette lutte par les troupes de Timișoara. Après la bataille qui a eut lieu dans la plaine de Cluj, nous lisons : « Rákóczi a été enfin blessé dans cette rixe et il s'en est allé à Oradea. Mais ne pouvant rester là non plus, il s'en alla dans la forteresse de Kálló (*Kalva*). Et lorsqu'il cherchait là le prophète Jesus (*'Isa*), il est tombé dans les griffes du diable (Michel Apaffy) et il est mort. Malgré le fait que Seidi Pacha a apporté les richesses et les objets capturés pour remplir la trésorerie du padichah et malgré qu'il fut arrivé au Seuil du Bonheur en faisant sonner les trompettes et battre les tambours, toutefois, à cause de certaines rumeurs, il n'a pas pu plaire au sultan. Plus tard, les forteresses d'Ineu, [Caran]Sebeş et Lugoj ont été conquises par le grand serdar et le grand vizir Köprülü Mehmed Pacha. Outre celles-ci, sept villes furent conquises encore et la forteresse d'Arad fut reconstruite, tandis que la forteresse d'Ineu a été réparée et fortifiée. Timișoara, qui était une ville belle comme le jardin d'Erem⁴⁸, fut désignée comme résidence du gouvernement exercé par les vizirs.

Vol.
V

361 *Notre départ d'Andrinople avec le grand vizir Köse Ali Pacha, le quinzième jour du mois de Şaban 1070*⁴⁹, *pour la conquête de la forteresse d'Oradea (Varat) en Transylvanie*

380 Pour traverser le passage de l'année, en vue de la lutte sacrée pour la conquête de la forteresse d'Oradea, on a construit sur le Danube, près

⁴⁴ *Elçi* t. = ambassadeur (voir L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 51).

⁴⁵ *Tugra* t. > roum. *tura*; monogramme du sultan sur les firmans et sur d'autres diplomes (voir L. Şăineanu, *op. cit.*, III, 2, p. 368, et aussi *Encycl. Isl.*, IV, pp. 865-869; art. *Tughra*, de J. Deny).

⁴⁶ Seidi Ahmed Pacha, voir *Islam Ansiklopedisi*.

⁴⁷ 1081 H. = 1670, Mai 21 - 1671, Mai 9; la date est erronée, puisque Georges Rákóczy était mort avant (1658).

⁴⁸ *Erem baghi* = jardin d'Erem, allusion à un jardin superbe sis au Yemen (dans *L'Ara-bie heureuse*); le paradis terrestre.

⁴⁹ 1070 Şa'ban 15 = 1660 Avril 26.

de Hisardjik ⁵⁰, un grand pont en bois, ayant soixante-dix-sept embarcations tombaz ⁵¹, qui allait jusqu'à la forteresse de Pančiova de l'autre rive, sise dans la région de Timișoara...

Notre départ pour la lutte sacrée d'Oradea après avoir accompli à Belgrad l'office du baïram (yid) ⁵² de 1070⁵³ 385

En passant sur le grand pont de bois construit sur le Danube, sur soixante-dix pontons et tombaz et sis à une heure de voyage en aval de Belgrade, près de Hisardjik, nous sommes arrivés d'abord au chateau fort (*palanka*) Pančiova du *vilayet* de Timișoara. Celui-ci est une fortification de bois, ayant la forme d'un carré et sis dans une prairie à l'endroit de l'embouchure du fleuve Sava dans le Danube. Elle a une largeur (*djirm*) de 100 pieds. Le *vilayet* a un *dizdar*, cinquante *nefers*, des dépôts de munitions suffisants, une *djami*, une hôtellerie et une petite place, mais il n'a pas de bain. Les maisons sont couvertes pour la plupart de chaume et de rameaux.

La rivière Timiș ⁵⁴ vient des montagnes de Transylvanie et des forteresses de Sebeș (*Şesey*), Lugoj, Făget, Şoimos (*Salmoş*) et, après avoir passé par la forteresse de Timișoara, se jette à cet endroit dans le Danube.

C'est une petite rivière marécageuse. La ville de Pančiova ⁵⁵ est un *kazâ* du *vilayet* de Timișoara, exempte d'obligations (d'impôts) et ayant un revenu de 150 akče.

De là, en nous dirigeant vers le Nord, nous sommes arrivés au village de Zedeš ⁵⁶. Ce village appartient à l'*alajibey*. Dans ces plaines on ne trouve pas de pierre, même en quantité très petite, comme un petit pois. Par contre, les herbes poussent si hautes qu'un cavalier pourrait s'y perdre. De là nous sommes arrivés à la *palanka* de Danta ⁵⁷. Celle-ci aussi est une petite forteresse ayant la forme d'un carré et, construite avec des haies, elle est sise aussi sur les bords de la rivière Timiș (*Temeşvar*) dans la région de Timișoara. Elle a un commandant (*dizdar*) et cinquante *nefers* ⁵⁸, un dépôt de munitions, un *djami*, une hôtellerie et quelques boutiques. Les jardins produisent beaucoup de fruits. De là nous sommes arrivés à la cité de Timișoara.

⁵⁰ *Hissardjik* = chateau fort.

⁵¹ Dans le texte graphie erronée: *tombaz*, pour *tombaz* (var. *tumbaz*), pont construit sur des embarcations.

⁵² *Bayram* — fête musulmane.

⁵³ 1—3 Şevval = 10—13 Sept. 1660.

⁵⁴ Dans le texte: *Tunaşvar* ou *Temeşvar*.

⁵⁵ *Pančiova* se trouve dans la R. S. F. de Yougoslavie.

⁵⁶ *Zedeš*: Il s'agit peut-être de la localité Seleuš toujours en R.S.F. de Yougoslavie.

⁵⁷ Sans doute c'est *Denta*, village dans le département de Timiș.

⁵⁸ *Nefer* t. — simple soldat dans le corps des janissaires; chez les Roumains: soldat indigène du corp des Arnaoutes (voir. L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 1, p. 272.)

Description de la puissante forteresse de Timișoara

386

Du temps du *hudavenkiar* ⁵⁹, cette forteresse était une petite palanka, soumise au roi de Transylvanie, Menaios ⁶⁰.

Lorsque parut le *ghazi hudavenkiar*, le roi de Transylvanie, Menaios, qui était l'un des guaiours dignes de l'Enfer, il a dévasté et a rendu désertes les contrées de la Hongrie et les contrées de l'Autriche (*Nemțe*). À la suite de ce fait, le roi autrichien est parti en guerre contre Timișoara et l'a conquise des mains du guaiour de Transylvanie, sans lui donner de répit, après sept mois. Ensuite il a nommé un capitaine appelé *Loșandja* ⁶¹, comme commandant des vingt mille soldats autrichiens, qu'ils a placé dans cette forteresse. L'empereur autrichien, le roi François ⁶², a détruit les navires qui naviguaient vers Belgrade et a fermé les routes, laissant la ville de Belgrade affamée et manquante de toutes sortes de choses. Alors fût émis l'ordre impérial, que la forteresse de Timișoara fut ajoutée aux provinces bien gardées de l'Islam et, dans ce bût, Mehmed Pacha, le *beylerbey* de Roumélie, fut nommé grand serdar. Il est entré à Belgrad et de là il a passé sur l'autre rive en traversant le grand pont de la rivière Sava. En passant par des *menzil*, il a traversé le (fleuve) Danube sur un pont, et par la forteresse de Vucovar (*Volokvar*) ⁶³ sont arrivés au camp fortifié ottoman deux mille janissaires de choix ayant cent cinquante canons *iarbuzan* ⁶⁴ et quinze canons *balimez*, envoyés par le padichah. Le même jour, un corps d'armée tatar est arrivé aussi. Et le commandant suprême ⁶⁵ a traversé la rivière Theiss près de la forteresse de Titel et il a assiégé le château fort de Beceiu (*Peček*) ⁶⁶, qui avait été conquis en sept jours par le vizir Mehmed Pacha en 958 ⁶⁷. Il a été ensuite reconstruit et doté d'une garnison nombreuse. De là, en nous dirigeant vers l'est, nous avons assiégé la cité de Bečikerek. Les habitants de cette cité, ne pouvant s'opposer à l'attaque, ont demandé *aman* et ils ont été épargnés. Après avoir conquis la cité de Bečikerek, nous y avons installé des troupes en quantité suffisante et nous avons occupé ensuite la forteresse de Fellak (*Fülak*) et après celle-ci la forteresse de Čenad (*Čenar*). Dans cette dernière forteresse, des centaines et des centaines de chrétiens, ne pouvant pas s'opposer aux armées musulmanes, ont passé à la vraie foi musulmane et ont livré la forteresse à la suite d'un accord. Dans la forteresse, des troupes suffisantes ont été installées.

Après que la forteresse de Lipova fut conquise, on a nommé comme commandant de cette forteresse Ulama Pacha. Après cela, la forteresse de Timișoara fut assiégée.

⁵⁹ *Hudavendekiar* « l'esclave d'Allah », titre donné aux sultans ottomans à partir du règne de Mourad I.

⁶⁰ Menaios: nous croyons que c'est un prince légendaire (?).

⁶¹ Etienne Lozonci, le défenseur de Timișoara.

⁶² Ferdinand I (Feranduș) d'Autriche.

⁶³ *Vukovar*, forteresse à Sirmin, endroit où l'on traversait le Danube.

⁶⁴ Nous croyons qu'il s'agit de *darbzen* canon à courte portée.

⁶⁵ Dans le texte: *Sipehsalar*.

⁶⁶ *Bece*, localité dans le Banat Yougoslave, près de la Theiss à l'Ouest de Bečikerek.

⁶⁷ 958 H. = 1551 Jan. 9—Dec. 28.

Toute l'armée musulmane est entrée dans la tranchée du siège par deux endroits, et elle a lutté et a bataillé contre l'ennemi. Mais, selon la volonté d'Allah, la forteresse n'était pas encore conquise, lorsque l'hiver rude est arrivé et des pluies abondantes sont tombées, qui ont rempli d'eau toutes les fossés, si bien que les janissaires n'ont plus pu rester dans les tranchées, et ils se sont écriés « Toute chose se fait à son temps » et ils sont sortis des tranchées comme des souris qui s'enfuient de leurs trous, et ils ont quitté la forteresse, abandonnant les armes et les munitions jetées de tous cotés.

Ce désordre fut rapporté à la Porte du Devlet, et un firman fut émis pour que le susnommé serdar passât l'hiver avec l'armée musulmane dans la forteresse de Belgrade.

Tous ces événements importants je les ai connu d'après les recits de feu mon père, car mon glorieux père aussi a assisté à ces batailles et il m'a fait le récit suivant: Cet hiver là, les guaiours ont occupé la forteresse de Lipova. Dans la bataille violente qui a eu lieu, Ulama Pacha, qui fut encerclé, a goûté du nectar du martyr. C'était l'an 958 (= 1551). Patori Andraš⁶⁸, qui avait été auparavant le *capudan* de Lipova, pensant que la forteresse lui appartient de nouveau, est parti de Lipova avec environ cent mille hommes pour assiéger la forteresse de Čenad. Mais en route il a rencontré Ali Pacha, le vizir de Bude, et il a écrasé toute l'armée de ce dernier. Ensuite, le roi (prince) de la Transylvanie, trouvant la forteresse de Lipova vide, l'a occupé et a envoyé ses clefs à la Sublime Porte. Pour récompenser ce service, le padichah lui a fait l'honneur de lui octroyer une épée dorée et un *hil'at* resplendissant⁶⁹, c'est-à-dire une robe d'honneur.

L'année suivante, le sultan Soliman han est parti pour Andrinople et, parce que des fautes avaient été commises et des retards s'étaient produits au siège de Timișoara, et parce que l'ennemi avait arraché de nouveau la forteresse de Lipova des mains du prince de Transylvanie, le glorieux padichah a nommé commandant suprême le serdar Mehmed Pacha, le *beylerbey* de Roumélie, en lui donnant comme aides, outre quarante *oda*⁷⁰ de janissaires, les *segbanbašy*⁷¹ et le *bulukagas*⁷², dix-sept *mirmiran*⁷³, des *topči*⁷⁴, des *gebeği*⁷⁵, quarante *mirilivale*⁷⁶ et aussi Ali Pacha, le vizir de Bude.

Le vingt-septième jour du mois *rebi-ul ahir*, de l'an 959⁷⁷, le nommé serdar est parti de la ville d'Andrinople la bien gardée, avec sa glorieuse

⁶⁸ André Báthory, voïevod de Transylvanie: 1552 Avril 1 — 1553.

⁶⁹ Dans le texte: *hilat-i fahire* veut dire: « habits resplendissants », sorte de *caftan* toge, qu'on accordait aux vizirs, aux beylerbeys et aux princes roumains » (voir pour plus de détails dans D. Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman*, trad. roum. de I. Hodoș, I, p. 229, note nr. 38).

⁷⁰ *Oda*: unité militaire, compagnie ou régiment.

⁷¹ *Segbanbašy*: capitaine des seimen.

⁷² Dans le texte: *bölkaga*, sorte de capitaine.

⁷³ *Mirimiran*: forme persane pour beylerbey; turc: gouverneur général.

⁷⁴ *Topči*: artillerie, canonier.

⁷⁵ *Gebeği*: cuirassier; corps de troupes chargé du transport et de la surveillance des munitions de guerre (voir L. Șăineanu, *op. cit.* II, 2, p. 55).

⁷⁶ *Mirliva* — *sandjakbey*: sorte de gouverneur général.

⁷⁷ 27 *rebi'ul* 959 = 23 Avril 1552.

armée nombreuse comme le sable de la mer, et, traversant des *menzil* et cheminant des longues distance, en distribuant la justice partout et en réconciliant les gens, il a installé sa tente à Belgrade. De là, passant sur le pont installé sur le Danube, le cinquième jour du mois de *ramadan* ⁷⁸, sans accorder de répit ou de merci, il a attaqué avec son armée la forteresse de Timișoara, en sept endroits, avec seize canons *balimeza* ⁷⁹, et en un seul jour il a percé la muraille en sept endroits. En une seule nuit il a fait un barrage devant la rivière Timiș, qui coulait à travers les murailles de la forteresse, laissant de cette façon la forteresse à sec. Mais le maudit commandant (*kapudan*), qui se nommait Losonczy (*Loșandjâ*) et qui avait été assiégé l'année précédente, s'est enfermé de nouveau dans la forteresse avec son armée d'Allemands, Polonais, Espagnols, armés de fusils, et [d'autres] armés, et ils ont lutté durement jour et nuit. Mais les commandants musulmans ont fait montre de tant de vaillance et de bravoure, qu'ils n'ont accordé aucun répit pas même une seconde à l'ennemi, et ils tiraient des canons et des fusils tout le temps. Chaque soldat s'est transformé en un *dalkylyč* ⁸⁰ et se hâtait de pénétrer par les brèches. Lorsque les soldats avançaient, le cheval d'Ali Pacha, le serdar fut tué par un boulet, mais, lui, il sauta rapidement sur un autre cheval, et il n'est pas resté en arrière à l'attaque, et il a fait montre de tant de courage! Mais chaque jour, cent jusqu'à cent cinquante guerriers musulmans vidaient ici la coupe du martyr, leurs places étaient données aux braves *serdenguečidi* ⁸¹ et les *ghazi* s'enflammaient dans la lutte.

Bref, grâce à la vaillance d'Ahmed Pacha, la forteresse de Timișoara a demandé grâce après trente cinq jours et l'armée musulmane est entrée dans la ville par groupes. Mais juste au moment où chacun pensait pouvoir acquérir quelque chose, les ennemis se sont enfermés de nouveau dans le chateau fort intérieur, en rompant de la sorte la paix. C'est pourquoi il y a eu encore des grandes luttes. Beaucoup d'ennemis ont été passés au fil de l'épée et beaucoup d'autres sont tombés prisonniers. Mais puisque auparavant le commandant de la forteresse de Lipova avait enfreint l'accord établi, les ottomans, à leur tour, ont enfreint eux aussi cette fois l'accord établi, et ils ont fait passer par le fil de l'épée les [ennemis] de Timișoara et c'est de cette façon que la forteresse fut conquise.

Depuis lors, cette forteresse est resté sous la domination de l'Islam et elle a fleuri et a prospéré. Selon les ordonances de Soliman han ⁸², elle est devenue un *eialet* à part, dont le pacha est un *mirimiran* à deux tughs, mais plusieurs fois elle fut confiée aussi à d'autres vizirs à trois tughs. Le

⁷⁸ Ramadan 959 = 25 Août 1552.

⁷⁹ *Balimez* : canon lourd de plus grand calibre, qui projetait des gros boulets de marbre (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 11).

⁸⁰ *Dalkylyč* : sorte de volontaires turcs, employés dans les plus dangereuses opérations militaires (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, p. 44–45).

⁸¹ *Serden-guečidi* : troupes irrégulières de sacrifice (voir D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, trad. I. Hodoș, II, p. 420, nr. 8).

⁸² Dans le texte : *tahrir* 2/1069 H. = 29 Sept. 1658 — 17 Sept. 1659.

hass du pacha est de 806 790 *akçe*; il a, en outre, en onze endroits aussi des voïvodes des *hass* et hormis ces revenus (*hass*) il obtient chaque année aussi la somme de 87 000 piastres, qui représentent les taxes des douanes des villes, les amendes, l'argent perçu pour les crimes et d'autres revenus provenant des droits payés à la justice.

Si elle était gouvernée par un vizir comme l'est Seidi Ahmed Pacha, l'on pourrait obtenir même 200 000 piastres (*guruş*). C'est un grand *eialet*, comprenant six *sandjaks*: Lipova, Cenad, Gyula, Morave, Orşova. En l'an 1069⁸³, le vizir Köprülü, après avoir conquis les forteresses de Ineu (*Ianova*), Sebeş⁸⁴ et Lugoj, a annexé ces trois *sandjaks* au *eialet* de Timișoara.

La cité de Timișoara elle même est la résidence du pacha et dans son *eialet* il y a 59 *zéamets* et 290 *timars*. En comptant aussi les soldats *ğebeği*, elle possède d'habitude 7 800 soldats, et avec les soldats du pacha elle a au total 10 000 soldats. Elle a de même un *alaibey*⁸⁵, des *çeribaşy* et des *iuzbaşy*. Lorsqu'ils sont envoyés dans une expédition militaire, ils marchent ensemble sous le drapeau du pacha, et dans ce cas c'est-à-dire lorsqu'ils s'en vont dans l'expédition militaire où on les a engagé d'y aller, leurs *timars* et leurs *zéamet* sont attribués par un ordre (*arz*) du pacha à d'autres qui en ont le droit.

Dans le *eialet* se trouvent: le *defterdar* de la trésorerie, le *kethuda*⁸⁶ des *çeauş*, l'*emeniu* de *defter*⁸⁷, l'intendant de la ville⁸⁸.

Mais le *hass* du *defterdar* de la trésorerie est de 110 000 aspres et les *hass* du *kethuda* des *zéamets*, du *kethuda* de *defter*, et de l'*emini* du *defter* est de 6 488 *akçe*. Le juge ecclésiastique (*şer'i*) a un revenu de 500 *akçe*, le *molla*⁸⁹ a un revenu de 20 bourses pour les procès qu'il juge.

L'un des dignitaires est aussi le commandant de la place forte, qui a sous ses ordres un total de 24 *agas*, ayant tugh et étandard, comme sont: les *azab agasy*⁹⁰, *beşli-agasy*⁹¹, *gönüllü-agasy*⁹², *martaloz-agasy*⁹³, *topçi-agasy*⁹⁴,

⁸³ = 1659.

⁸⁴ Dans le texte écrit d'une façon erronée: *Seies*.

⁸⁵ *Alaibey* = bey de l'alai, commandant de district, officier dans les troupes de spahis, sorte de colonel (cf. L. Şăineanu, *op. cit.* II, 2, p. 4, 5).

⁸⁶ *Kehaya* = l'administrateur.

⁸⁷ *Defter emini* = archiviste, intendant des finances.

⁸⁸ Dans le texte: *Şehir emini*.

⁸⁹ *Molla* (> roum. mola. m.): juge supérieur au cadî; juge turc qui ne siège que dans les villes importantes (Constantinople, Andrinople, Brousse, Alep) (voir L. Şăineanu, *op. cit.* II, 2, p. 81) et à Timișoara aussi.

⁹⁰ *Azep agasi*, c'est-à-dire chef militaire des *azeb* (littéralement «célibataires»), ancienne milice ottomane, sorte d'infanterie irrégulière qui était exposée la première aux attaques de l'ennemi (voir D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, (Histoire de l'Empire ottoman) vol. II, p. 638, et L. Şăineanu, *op. cit.* II, 2, p. 137).

⁹¹ *Aga des beşlis* turc. (> roum. *beşliagă*) 1) capitaine des *beşlis* 2) (ironiquement) homme âgé, pauvre, synonyme de *babalık* (voir L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 49–50).

⁹² *Aga des gönüllü*, aga des volontaires vaillants (cf., L. Şăineanu, *op. cit.* II, 2, p. 148).

⁹³ *Aga des martaloz* (> roum. *martalogi*), c'est-à-dire aga des soldats qui gardaient la frontière (*serhat*), ou des soldats qui formaient la garnison d'une place-forte, ou aga des haïdouks etc. (L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, 75) et cf. aussi E. Rossi, *Martaloz*, dans *Encycl. Isl.*, III, s. v.

⁹⁴ *Aga des canoniers*, des artilleurs (voir *topçiu*, dans L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 123).

*ğebeği-agasy*⁹⁵, *hisar-agasy*⁹⁶, *pandur-agasy*⁹⁷ et d'autres encore. Les *nefers* de la place forte sont présents jour et nuit et reçoivent leur solde annuelle qui leur est due du revenu du *haraç* et des *hass* et leurs soldes leur sont payées par le *serdar defterdar*. L'un des juges est *cheikh ul-islam*⁹⁸, un autre juge est *nakib-ül-eşraf*⁹⁹, il y a là encore le *kethuda* des *spahis*, le *serdar* des janissaires, qui est aga commandant de trois *oda* de janissaires. Tant le *serdar* des *ğebegis* que le *serdar* des *topçis* sont envoyés de Constantinople. Ils ne sont pas des militaires originaires de cette localité. [La place forte] a un *emeniu* de la douane, un aga des agents du fisc¹⁰⁰, un *emeniu* local¹⁰¹, des magasins, un douanier, un maître des maçons¹⁰², un *soubaşy*¹⁰³, un aga du *haraç* (*haradj-agasy*)

Il y a 36 000 chrétiens, dont on perçoit la *ğizya*¹⁰⁴, et qui payent les soldes et les droits dus [aux soldats].

Le territoire de la place forte de Timișoara

L'ornement de cette place forte est la contrée verte, fertile où elle se trouve, et elle est entourée de jardins et de parcs de roses. Dans ces plaines il n'y a pas de pierre du tout, même une pierre grande comme un petit pois. L'un des juges est le *cheikh islam*. Un autre des juges est le *nakyb-ül eşraf*. Il y a encore là un *kethuda* des *spahis*, le *serdar* des janissaires, qui est l'aga de 3 « *odas* » de janissaires. Tant le *serdar* des *ğebegii* que celui des *topçii* sont envoyés là de Constantinople. Voilà sur un tel lieu se trouve construite cette place forte. La rivière passe par les fossés de défense de la place forte et près de la base des murailles de la forteresse intérieure, et elle se jette ensuite dans le Danube, un peu plus en aval de la forteresse de Pančiova; c'est une rivière dont les eaux sont limpides et bonnes.

L'aspect de la place forte de Timișoara

390

Cette place forte est placée de telle façon dans les marais qui avoisinent la rivière Timiș, qu'elle ressemble à une tortue couchée dans l'eau; ses quatre tours sont semblables aux quatre pieds (de la tortue); la forteresse intérieure serait la tête, et la place forte tout entière serait son corps.

⁹⁵ Aga des *ğebegi*, des cuirassiers, c'est-à-dire des troupes chargés du transport et de la garde des armes et des munitions de guerre (voir *op. cit.*, II, 2, p. 55).

⁹⁶ Aga de place forte (*hisar*).

⁹⁷ Aga des *pandoures*, donc il y avait aussi de *pandoures* turcs.

⁹⁸ *Cheikh ul-islam*, le grand moufti, le chef de la religion musulmane (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 114, et *Encycl. Isl.*, IV).

⁹⁹ *Nakib-ul-eşraf*: le chef ou l'intendant des émirs descendant du prophète.

¹⁰⁰ Dans le texte: *muhtesibaga*.

¹⁰¹ Dans le texte: *ierli-kul*.

¹⁰² *Mi'mar başy*: chef de la corporation des architectes.

¹⁰³ *Subaşy* t. (> roum. *subaşa*) au début: ministre de la guerre, (puis) officier de police à Istanbul; officier inférieur, chef d'un poste etc. (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 111; *Encycl. Isl.*, IV, 513—514) etc.

¹⁰⁴ *Cizye* t.: la capitation, l'impôt « per capita » dans l'Empire ottoman pour les non-musulmans et spécialement l'impôt annuel fixé aux Pays Roumains; synonyme de *haraç* (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 58).

La place forte a une forme pentagonale. Elle n'est construite ni en pierres, ni en briques, mais c'est une fortification construite en entier avec du bois de chêne écorché et en gros troncs.

La clôture est faite par une haie, comme si c'était un mur mince, et poli. L'architecte a tressé cette clôture avec des tiges de vigne sauvage, qu'il crépi ensuite avec du gypse et de la chaux, et il a construit de cette façon une forteresse blanche en entier. La forteresse intérieure est construite par deux rangés de hauts troncs de bois, et l'habile architecte a rempli la place qui restait entre les deux rangés avec du ciment, de la chaux et du gypse, qu'il a pressé d'une façon si parfaite, que si les obus tombent juste entre les murs il ne se produit pas des crevasses comme aux forteresses construites en pierre, et cette place forte ne craint rien. Si quelqu'un disait: « Mettons le feu aux troncs de bois de la place forte » cela est impossible, parce que personne ne peut s'approcher de cette forteresse à cause des étendues d'eau sans limite et à cause des marais, et comme le terrain est marécageux il est impossible de construire des *meterez*¹⁰⁵.

Les canons placés dans la forteresse intérieure et dans les quatre tours ne permettent à personne même de s'approcher, et encore moins de mettre le feu au château fort.

Cela étant, la conquête de la place forte est impossible et un autre moyen pour la conquérir que le siège n'existe pas, puisque la place forte est bien fortifiée.

On pourrait peut-être objecter: la forteresse de bois ne pourrit-elle pas au cours du temps?

Les piliers de bois qui commencent à pourrir on les change environ tous les quarante ans, en les remplaçant chacun par d'autres piliers, et cela est effectué par soixante-dix villages qui ont le soin de la réparation de la place forte. D'ailleurs, dans les marais le bois des piliers est devenu, au cours du temps, dur comme le bois d'abanos et comme le pulad de Nahčivan¹⁰⁶, et le mur de remplissage est devenu comme l'écluse de Širvan¹⁰⁷.

La largeur de cette muraille est de cinquante pieds, dans certains endroits elle est même de soixante pieds, et elle n'est pas trop étroite ni pour la danse du girid¹⁰⁸ à cheval que les soldats pourraient exécuter sur son arrêt. Tout autour, la muraille est entourée par un fossé profond, et elle possède en trois endroits des chambres d'observations qui sont dirigées vers le fossé. Chaque soir neuf fanfares jouent et tous les gardiens se transmettent le signal en criant: « Allah est unique, unique ». Chaque nuit, 12 des 24 agas

¹⁰⁵ Dans le texte: *meterez* m., 1) bastion, redoute, fortification militaire; 2) lieu fortifié (voir L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 1, p. 258).

¹⁰⁶ *Pulad* « acier »; *Nahčivan*: ville dans le Proche Orient.

¹⁰⁷ *Širvan*: ville et territoire à l'Est de la Mer Caspique (voir *Encycl. Isl.*, IV, 397–398, W. Barthol'd).

¹⁰⁸ *Girid* = sorte de danse avec des piques.

391

veillent et surveillent sans cesse les soldats et cela de la façon qu'Allah le veut ; cela constitue un ancien usage qui leur est propre à eux. Cette place forte n'a pas de créneaux, et elle n'a pas non plus de petits tours de garde, mais ses murs possèdent un grand nombre d'ouvertures pour y placer les canons. Au total elle a 200 canons: de très beaux, de type *balimeza*, *darbuzan*, *šaica*, *columburna*, *šahi darbuzan*¹⁰⁹. Seul le bon Allah connaît la quantité des munitions et des autres choses nécessaires, des aliments et des provisions alimentaires de cette place forte. Par dessus les cinq fortifications de la place forte, les chambres des janissaires brillent comme des lucioles. Les canons des *topčii* restent tous prêts sur leurs affûts, de sorte que lorsque le soleil jettait ses rayons sur ses canons, la vue s'assombrissait. En parcourant ces fortifications, on peut faire le tour de cette place forte dans une heure. Chaque nuit, après qu'un aga ait fait le tour de la place forte pendant une heure, le çauš des soldats de l'aga crie: « Un gardien de nuit ». Alors les soldats s'arrêtent et un autre aga se lève et fait le tour de la place forte avec ses soldats. Cela est une règle pour eux, l'hiver comme l'été, et cela jusqu'à l'aube. Dans d'autres places fortes cette coutume n'existe pas. Mais même lorsqu'il fait jour, d'autres agas montent la garde, et ils scrutent attentivement la plaine qui entoure la place forte.

Mais l'on pourrait objecter: « Si cette place forte a une telle importance pourquoi ne l'a-t-on pas construit en pierres ou en briques? » Mais dans cette région la pierre doit être amenée à partir de carrières sise à des grandes distances, et ces pierres ne pourraient pas résister à la canonnade. Même si les fortifications étaient batties en briques, le terrain étant plein de boue, à cause des pluies abondantes et du sol marécageux et mouvant [qui s'effrite] près de la grande rivière qui coule dans les fossées, les constructions en briques ne pourraient résister même quelques années et s'enfonceraient sous la terre.

C'est pourquoi l'architecte constructeur, qui fut un artisan prévoyant et habile, a bâti cette place forte en bois. Et il a mis tout son talent et toute sa science de grand artisan à construire cette place forte et il a érigé une construction si parfaite, que si on l'examine attentivement, l'on se rend compte qu'hormis Atlas du ciel¹¹⁰, aucun constructeur ancien n'a exécuté un tel travail.

Bref, cette place forte a été bâtie pour une bataille en rase plaine, car elle ne possède pas une citadelle, nulle part.

La place forte possède cinq portes: ces sont des portes de fer figées dans du bois, voûtées, doubles, fortes, hautes et larges. Devant chaque porte il y a un pont-levis en bois suspendu à une grue. Les portes sont fermées chaque nuit et les pont-levis sont levés et placés devant les portes pour les défendre. La première porte est celle des azapis et à son frontispice il y a l'inscription (*tarih*) suivant:

¹⁰⁹ Ces sont divers types de canons.

¹¹⁰ C'est-à-dire la voute du ciel.

« Tout ennemi qui s'approcherait de
cette place forte avec des mauvaises intentions
est frappé et mis en fuite par l'épée
et le sabre des hommes d'Allah

Hatîf-i Kutî a dit la date :

Gloire à Allah : La grande place forte a été achevée
en l'an 1052»¹¹¹.

392

Cette porte s'ouvre vers le sud et c'est une porte très grande et solide. L'espace entre les deux portes est rempli de toutes sortes d'armes et les sentinelles¹ postés à cette porte restent armés le jour et la nuit.

Les clefs de ces portes sont conservés durant toutes les nuits chez l'aga des janissaires et il ne les donne pas même au pacha, si celui-ci les demanderait.

Il y a encore une autre porte des azapis, au-dessus de laquelle se trouve l'inscription suivante :

« Petite ou grande, celle-là est
une ville merveilleuse.
Qu'Allah accorde à tous, à leurs
derniers instants, la juste foi
Kevseri¹¹², et avec lui les grands hommes
d'Allah, a dit :
Je désire que le gardien de cette
place forte soit à jamais Allah
L'année 1053 »¹¹³

Cette porte est tournée du côté du Levant. Au dessus d'elle il y a une petite bâtisse haute. De même il y a une fortification du côté du fossé de la place forte et au-dessus de cette fortification se trouve un *oda* des janissaires. Au-dessus de la porte du coq il y a l'inscription suivante :

« Allah, ne quitte jamais ta miséricorde
Puisse-tu rejouir et puisse-tu accorder de nouveau
la vie aux cœurs tombés dans le désespoir
Hatîf et Abdî avec les grands hommes d'Allah ont dit :
Allah aide et défend cette place forte de la malice
de l'ennemi ».

Cette grande porte qui est double est tournée vers le Nord et au-dessus d'elle il y a une haute bâtisse, qui regarde de tous côtés, et quoique construite en bois elle est toutefois travaillé avec beaucoup d'art.

Tout passant ou tout hôte s'arrête là. Toujours là se trouve la tour ayant l'horloge et au-dessus de l'horloge il y a un coq en fer. Lorsque le

¹¹¹ 1052 H. = 1642, 1 Avril — 1643, 21 Mars ; c'est-à-dire la valeur numérique des lettres (*ebdjet*) indique la date de la construction de la place forte.

¹¹² Kevseri source délicieuse du paradis.

¹¹³ 1053 H. = 1643, 22 Mars — 1644, 9 Mars.

vent souffle et atteint le coq, celui-ci se meut en grinçant et montre la direction du vent. C'est un objet d'art de grande valeur et, d'après ce coq, on a nommé la porte, la porte du coq.

La porte sise près de l'eau est une porte simple. *La porte sise près de la berge* est de même solide.

393 La place forte a quatre faubourgs. Dans les faubourgs voisins de la porte des *azabis*, de la porte du coq et de la porte sise près de la berge il y a 1 200 maisons, à étage ou sans étage, toutes couvertes d'échandole; leurs cheminées sont terminées en pointe. Ce sont des maisons étroites, baties en formes différents, sans cour et sans jardin. Dans cette ville, en dehors des cheminées il n'y a pas d'autres construction en pierre; toutes les maisons ont des poêles.

Dans la place forte il y a quatre mosquées (*djamis*); la mosquée de Souleiman khan a été un grand local de prière, mais c'était une bâtisse peu solide. À present cette mosquée est remplie de monceaux de biscuits pour les ghazis musulmans. [Il y a encore d'autres mosquées], comme la mosquée Gimgine et la mosquée Şeket. La place forte possède quatre *tekkes* ¹¹⁴, sept écoles pour enfants ¹¹⁵, trois auberges et quatre beaux bains, dont le bain de la porte près de l'eau et le bain près de la berge se trouvent au-dedans des murailles.

Dans la place forte il y a quatre cents boutiques. Le *çarşy* ¹¹⁶ est luxueux, toutes les rues sont pavées de planches, mais il n'y a pas de pavage en pierre, d'ailleurs cela serait impossible. À l'intérieur de la place forte passe, de deux côté, la rivière Timiş, filtrée, et toute la population puise de l'eau de cette rivière et étanche sa soif. Il n'y a pas de tout de fontaines. Toutes les immondices sont jetées dans la rivière Timiş et flottent à sa surface. Dans cette place forte il y a aussi des magasins pour le blé et des cafés.

La citadelle intérieure de Timișoara. Celle-ci est une belle citadelle en pierre, ayant la forme d'un carré, sise dans l'angle du sud de la place forte extérieure. Elle est entourée de la rivière Timiş et c'est pourquoi la citadelle se trouve sise en quelque sorte sur une île. C'est une bâtisse solide, belle, dans un style simple et à travers ses fossés coule la rivière Timiş. Du côté de la ville elle a une porte triple en fer, ayant une voûte solide, et entre les trois portes il y a des ponts-levis suspendus, qui sont levés à l'aide de grues.

La voûte est construite en briques. Le chateau fort possède tout autours cinq belles tours en briques, qui se terminent en pointe très aigue et qui sont recouvertes de planches et à leurs pointes il y a des drapeaux. Dans ce chateau fort il y a, devant le palais, une place vaste et pavée non pas de planches, mais d'une couche épaisse de ciment.

Là, outre le *dizdar*, le *kethouda*, l'*imam* ¹¹⁷ et du *muezzin* ¹¹⁸ personne n'habite plus. Dans les tours et dans les magasins, tout est plein, il y a là la trésorerie, l'équipement et les provisions, et il n'y a rien d'autre. Aucun étran-

¹¹⁴ *Tekke* = monastère turc pour les derviches; asile, place de repos.

¹¹⁵ Dans le texte: *mekteb-i subian*.

¹¹⁶ Cf. *çarşy* turc = centre de ville, bazar, marché.

¹¹⁷ *Imam*: rang dans la hierarchie ecclésiastique musulmane; prêtre musulman qui récite la prière dans la mosquée (voir L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 70).

¹¹⁸ *Muezzin* turc. (> rom. *muezzin* et *muegiu*) le personnage qui appelle les fidèles à la prière du haut du minaret (voir L. Şăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 156).

ger ne peut entrer même pour la regarder. Mais s'il demande un permis d'entrer il ne peut entrer qu'après avoir deposé ses armes dans les mains des sentinelles de la porte. C'est une forteresse belle et attrayante.

La ville de *Timișoara* possède dix faubourgs, elle a 1 500 maisons spacieuses, à étage et sans étage, couvertes d'échandole, entourées de clôtures en planches et ayant des cours, de jardins et de vignes. Chaque maison a deux portes, par l'une passent les cavaliers et les charettes et par l'autre les piétons qui entrent et en sortent et celle-ci est la petite porte. Dans la ville il y a dix lieux de prière. Tout d'abord, en dehors de la porte du coq, aux bords du fossée, il y a la mosquée du ghazi Seidi Ahmed pacha, qui est une maison de prière nouvellement bâtie sise dans le centre de la ville à la place du bazar, elle a beaucoup de fidèles et beaucoup de serviteurs.

Les fenêtres sont situées du côté du *mihrab*¹¹⁹, et elles donnent sur la rivière Timiș, qui coule dans les fossées de la place forte.

Au-dessus de sa porte il y a l'inscription suivante :

« Celui qui a tué Rákóczi le méchant,
C'est-à-dire le vizir miséricordieux et vainqueur,
A batti cette mosquée pour le jour et la nuit
Jusqu'à la seconde résurrection.
Les combattants pour la foi vont glorifier
sans cesse sa bonté.
Quand Kevseri a interrogé Hatif
au sujet de la date,
Celui-ci a dit: La mosqué appartient au maître du Coran,
Seidi pacha le juste. L'an 1070 »¹²⁰.

Cette ville n'a pas de *bedesten*¹²¹, on trouve toutefois toute sortes de marchandises et les rues de cette ville sont de même pavées de planches. Lorsqu'il pleut dans les endroits marécageux, hors de la ville, même un éléphant s'enfonce. Parmi les choses étranges de cette ville il y a qu'on n'y rencontre pas de moustiques et jusqu'à présent on n'a vu aucun cas d'épilepsie. La population pacifique est constituée par des gens modestes et miséricordieux. Là, il y a des soldats joyeux, des marchands et des hommes doctes. Les habitants s'habillent surtout de drap, ils ont pantalons (*šalvar*) de drap à agrafes et les genoux couverts de cuir de « saftian » Sur la tête ils ont de bonnets de drap verts et aux pieds des babouches épais. Grâce à l'eau et au climat qui est doux, les habitants sont des gens joyeux et hospitaliers.

Les aliments. La ville est renommée pour ses petits pains (son pain blanc), pour ses gateaux au beurre, pour ses gateaux au miel, pour son potage noir, pour ses choux et ses courgettes farcies. Parmi les boissons, la liqueur de griottes et l'hydromel sont fameux.

¹¹⁹ C'est-à-dire vers l'autel de la mosquée, qui est dirigé vers la Kabba, et qui indique dans quelle direction il faut faire la prière (voir. L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 155).

¹²⁰ 1070 H. = 1659 — 1660.

¹²¹ *Bedesten* — marché d'antiquités, bazar.

Dans cette contrée, c'est une grande honte que de boire du vin. Et ils boivent d'habitude de l'hydromel ¹²².

Suite et fin des choses étranges de Timișoara. Parmi les espèces animales qui vivent dans les régions avoisinantes, les chevaux, les boeufs, les buffles, les brebis, les agneaux sont si nombreux qu'Allah seul connaît leur compte. Les raïas lorsqu'ils voyent des chameaux, des mulôts et des ânes, s'effrayent des chameaux et s'enfuient du voisinage des ânes. Ils ont peur aussi des mulets. Le miel et le beurre de Timișoara sont renommés dans le monde entier ! C'est une contrée très riche, dont les colines portent des espèces très différentes de griottiers, de fraises, de prunes et de myrtilles (*güyern*), comme on n'en trouve pas dans d'autres pays. Mais étant une contrée froide, il ne pousse pas des figuiers, des oliviers, des grenadiers et du coton. Par contre elle a beaucoup de poires.

Les kazas et les châteaux forts du vilayet de Timișoara. Au sud, de l'autre côté du Danube, à une distance d'environ une demie-journée de marche (un *conac*) ¹²³, se trouve la place forte de Belgrade, et dans son sandjak, près du Danube, il y a la forteresse de *Pančiova*. Vers le sud, toujours sur les rives du Danube, à une distance d'un *conac*, il y a la forteresse de *Morava* (= Moldova), et plus à l'intérieur des terres, vers le sud, aux pieds des montagnes, se trouve le château fort florissant de *Vișeț (Vurse)*. À environ une heure de marche de Timișoara il y a la forteresse de *Danta*.

Vers l'Est, à une distance d'un *conac*, il y a la place forte de *Sebeș* ¹²⁴ et près de cette place forte il y a la forteresse de *Lugoș*.

Au sud il y a la forteresse de *Ieși* ¹²⁵, de même au nord est sise la citadelle de *Lipova*. Toujours vers le nord, mais dirigée vers l'ouest, s'élève la forteresse de *Cenad*. Ces forteresses se trouvent à une distance d'un *conac*. Toujours à la même distance d'un *conac* entier au nord, dans les montagnes, il y a la forteresse de *Soimuș (Salmuș)*. À l'ouest se dresse la forteresse de *Bečicherc* et à moins d'un *conac* de distance il y a la forteresse d'*Arad*. Vers le nord, à deux *conacs* de marche, s'élève la forteresse de *Gyula*. Toujours au nord se dressent les forteresses de *Fenlac* et de *Pyncota* ¹²⁶. Ensuite, à l'ouest, il y a les forteresses d'*Orșova*, de *Mosdar* ¹²⁷, d'*Ilno* ¹²⁸, de *Margina* ¹²⁹, de *Făget*, de *Batar* ¹³⁰, puis la forteresse de *Cașear* ¹³¹, de *Cialia* ¹³², ensuite *Șakoniu* ¹³³,

¹²² *Mied* = sorte de sirop de miel fermenté.

¹²³ Ici *conac* signifie distance ou intervalle entre deux postes et il est synonyme au terme roumain «*poștă*», étant équivalent à une demie journée de voyage etc. (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 1, pp. 142—144).

¹²⁴ (*Caran*) *sebeș*, dans le texte, orthographié d'une façon erronée *Sereș*.

¹²⁵ *Secea* = (commune) dans le département de Timiș.

¹²⁶ *Pyncota* = (commune, village) dans le département d'Arad.

¹²⁷ *Mosdar*, la localité *Mănăștur*, près de *Făget*.

¹²⁸ *Ilne*: la localité *Ilia* dans le département de Hunedoara. Il se peut que ce fut aussi *Alioș* du département de Timiș.

¹²⁹ *Margina* = (commune, village) dans le département de Timiș.

¹³⁰ *Batar* correspond à la localité *Bata* du département d'Arad.

¹³¹ *Cașear* probablement *Ghecia* du département de Timiș.

¹³² *Cialia* pourrait correspondre à la localité de *Ciala*, dans le département d'Arad.

¹³³ *Șakoniu* (?).

*Küçüük-Sagi*¹³⁴, *Synmiclăuș* (*Semkoloș*)¹³⁵, *Buyuk-Sagi*¹³⁶ et la forteresse de *Limbcova*¹³⁷, qui dépend du sandjak du Moldova (*Sedava*)¹³⁸, sise aux bords du Danube. A l'ouest près de *Gyula*, se dressent les forteresses de *Salonta*¹³⁹, *Solmeș*¹⁴⁰, *Lagoș*¹⁴¹ et la petite citadelle de *Rodna*¹⁴², située devant le fleuve Mureș, près de Lipova. De tout ce que j'ai rapporté, important c'est que par le passé il y avait dans le *sandjak* de Timișoara soixante-dix-sept châteaux forts puissants, maintenant j'ai noté les châteaux forts que j'ai vu et dont j'ai eu connaissance.

Lieux de pèlerinage

Il y a un lieu de pèlerinage nommé *Büyük Şehidlik*¹⁴³ et le lieu de pèlerinage *Şeik Kara-Baş*¹⁴⁴, près de la porte Vam[?].

J'ai examiné la ville de Timișoara à tous points de vue, puis j'ai fait mes adieux au caïmacam de notre Efendi le pacha et aussi à mes autres amis et je suis parti de Timișoara accompagné par 200 soldats de Semendria. Mais nous ne sommes pas passés par les chemins parcourus par le serdar Ali Pacha et nous avons cheminés par des endroits abandonnés où nous pouvions piller.

Notre départ de Timișoara pour prendre part à la bataille d'Oradea

Nous nous sommes dirigés d'abord vers le nord et nous nous sommes arrêtés pour faire une halte dans le village de *Čeribașy*¹⁴⁵ et de là, en allant vers le Levant, avec beaucoup de peine nous sommes arrivés au château fort de *Făget*¹⁴⁶.

Le château fort de Făget a été bâti par une femme qui s'appelait *Tilen*¹⁴⁷. *Suleiman Khan*¹⁴⁸ a donné l'ordre à *Ulama Pacha* de la conquérir. C'est une bâtisse en forme de carré, belle et solide. Elle a un dizdar, un nombre de 200 nefers choisis et assez de dépôts de munitions. À l'Ouest elle a une porte qui s'ouvre vers la plaine. De là, accompagnés par *Ali aga de Făget*, nous sommes arrivés au château fort de *Fenlac*.

La forteresse de Fenlac a été érigée par un prince roumain, infidèle (dont la foi était erronée) dont le nom était *Fenlac*. Elle fut conquise du temps de

¹³⁴ Le petit *Şag* = 1) (commune, village) dans le département de Timiș. 2) *Şagu* = (commune, village) dans le département d'Arad.

¹³⁵ Nom officiel de *Stnicolaul Mare*, département de Timiș.

¹³⁶ *Şagu Mare* = localité dans le département de Timiș.

¹³⁷ *Liubcova* sur le Danube, dans *Čaraș-Severin*.

¹³⁸ *Moldova (Sedava)* ...

¹³⁹ *Salonta* = (ville) département de Bihor.

¹⁴⁰ *Solmeș* = la localité *Soimoș* près de Lipova.

¹⁴¹ *Lagoș* = la localité *Şiria (Vilagoș)*.

¹⁴² *Rodna* = *Radna*.

¹⁴³ *Buyuk-Şehidlik* = lieu important de pèlerinage.

¹⁴⁴ *Şeik Karaboș* (> roum. *Čarăbaș*, nom de personne).

¹⁴⁵ *Ceri-bașy* turc = chef d'une armée.

¹⁴⁶ Dans le texte orthographe erronée: *Kačeat*.

¹⁴⁷ Il n'est pas impossible que ce soit une fable.

¹⁴⁸ *Soliman le Magnifique*: 1520—1566.

Soliman han. C'est le hass du pacha de Timișoara et il est administré par son voïevode. Elle fait partie du *naiplyk*¹⁴⁹ du *molla-bey* de Timișoara. De ce *hass* le pacha retire un revenu de deux *yük* (charges d'*akçe*)¹⁵⁰. Le château fort est situé sur les rives de la rivière Mureș, sur une haute coline. C'est un château fort assez beau, bâti en briques. La circonférence est de quatre cents pas. Elle a une seule porte, qui s'ouvre vers le sud et une petite mosquée, construite déjà du temps de Soliman han. Dans le château fort il n'y a que cinq maisons et cinq « canons impériaux »¹⁵¹. Devant la porte il y a un pont-levis ayant des chaînes et devant ce pont-levis il y a un kiosque. Le château fort a un commandant et 50 soldats. Mais la ville extérieure n'a pas de *palanque*¹⁵². Dans la ville extérieure il y a environ cent maisons couvertes de planches et séparées par des cours. Outre dix boutiques la ville ne possède plus d'autres bâtisses, mais elle a beaucoup de jardins.

De là, en suivant les berges de la rivière Mureș vers l'est, nous sommes arrivés en deux heures à la palanque d'Arad (*Arat*).

La *palanque d'Arad* a été conquise du temps de Soliman han, en l'an 958¹⁵³, ensuite, parce qu'elle avait été occupée par l'ennemi, Sokollu Mehmed pacha¹⁵⁴ l'a reconquis. Mais, au cours des temps elle s'est ruinée et plus tard, lorsque Mehmed Köprülü pacha eut conquis la place forte de Ineu (*Ianova*), il a reconstruit cette forteresse et il a placé un commandant avec 50 soldats et des munitions.

398 Cette forteresse se dresse près de la citadelle de *Kóvár* (*Göl-Kal'asy*) sise près du fleuve Mureș et elle a des murs de terre battue ayant une circonférence de 400 pas. Elle possède deux portes résistantes en bois, l'une d'elle est la Porte d'Ineu, qui s'ouvre vers le nord. À l'extérieur de cette porte il y a deux cents maisons de *giaours*. Près de la Porte de Timișara il y a une petite palanque en bois qui sert de forteresse intérieure. Celle-ci a une seule porte, mais c'est une porte solide. À l'entrée, dans la forteresse intérieure l'on perçoit des taxes de douane (*badj*). [L'entrée] possède un petit kiosque. Du côté de Timișoara il y a deux cents maisons de chrétiens, dont les toits sont de chaume et d'ais. Tout au long de la rivière Mureș se trouvent des boutiques installées dans des chaumières misérables, couvertes de chaume et d'ais. Une fois par l'an, dans ces boutiques se réunissent 70 000—80 000 *raïas* et *beraïas*¹⁵⁵ chrétiens *giaours* et font une telle foire qu'il est impossible d'en donner une description. Pendant quinze jours et quinze nuits le *mutevilli* est maître de cette foule. Quoique situé dans le *eialet* de Timișoara, la foire a une administration propre et se trouve sous la juridiction du *molla* de Timișoara.

¹⁴⁹ *Naiplyk* turc. = région soumise à la juridiction d'un adjoint du cadî, nommé *naip* (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 88), il s'agit donc d'un sous-cadiat.

¹⁵⁰ *Yük* = 200 000 aspres.

¹⁵¹ Dans le texte: *šahi*.

¹⁵² *Palanque* = forteresse dont les murs sont construits en bois et en terre battue.

¹⁵³ 958 H. = 1551.

¹⁵⁴ Plus tard grand vizir ottoman (1565—1579).

¹⁵⁵ *Rai'a* = foule, masse paysanne; sujet non-musulman d'un Etat musulman, c'est-à-dire chrétien (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 2, p. 96—97).

Ensuite nous avons marché pendant six heures sur la rive du Mureš. Lorsque le prince de Transylvanie, le maudit Rákóczy ¹⁵⁶, s'est révolté et lorsque furent envoyés contre lui le vizir de Buda, Kenan Kyrçil Pacha et Hasan Elçi Pacha, c'est là qu'a eut lieu la bataille. Kenan Pacha et Hasan Pacha se sont enfuis écrasés, Hasan Elçi Pacha s'est noyé dans le Mureš avec quelques milliers de soldats musulmans. En passant par là nous avons visité les tombes de tous les martyres et ensuite nous avons cheminé pendant six heures le long des berges de la rivière Mureš et parfois à travers des forêts. Après avoir fait une courte halte dans les endroit tout vert, nous sommes arrivé à la citadelle de Lipova.

La citadelle de Lipova. Elle a été nommée de cette façon d'après sa beauté, parce que « lipova » en langue serbe signifie « beau ». Elle fut bâtie par Banter ¹⁵⁷, le prince de Transylvanie. C'est une très ancienne citadelle. Du temps de Soliman khan, dans l'an 958 ¹⁵⁸, Mehmed Pacha, le vizir de Roumélie, a occupé cette citadelle, par la capitulation sans conditions d'André Báthory, le capudan de l'empereur allemand, et il a nommé d'abord comme *vali* ¹⁵⁹ de cette citadelle Ulama Pacha.

Mais ensuite, l'ennemi a repris la citadelle et Ularra Pacha est devenu lui aussi martyr. J'ai montré plus haut, parmi les événements qui ont eu lieu l'année passée, de quelle façon le serdar Mehmed Pacha l'a reconquise. Gloire à Allah! Depuis ce temps elle se trouve dans les mains des Osmanlis, et selon les décision de Soliman khan concernant la division administrative elle est la résidence d'un *sandjakbey* dans le *cialet* de Timișoara. Le *hass* du bey est de 2 100 000 aspres. Il y a là 31 propriétaires de *zéamet* et 455 *timariotes*, *ceribaşy* et *alalaibey*. Au cours d'une expédition militaire la citadelle possède d'habitude deux mille soldats armés en comptant aussi les *ğebelii* ¹⁶⁰. Dans une expédition militaire ils marchent sous le drapeau de leur bey. Etant une *kàza* d'un revenu de 150 *akçe*, la citadelle de Lipova a un *cheik-ul-islam*, ³⁹⁹ un *nakyb*, des *spahis*, un *kethouda* du serdar des janissaires, un serdar des *ğebeğii* et un serdar des *topçi*. Elle possède un commandant de la place forte, dix-sept agas de place forte, un nombre de 800 nefers de place forte, vaillants, braves et vigoureux, et enfin elle a comptable (*muhtesib*), un douanier et un collecteur du *haraç*.

Description de la citadelle de Lipova.

C'est une belle citadelle, en pierre, ayant la forme d'un pentagon, et sise aux pieds du mont Varovah ¹⁶¹. La circonférence est de 10 000 pas, mesurés d'après mon pas, pauvre de moi. Si grande est cette citadelle! La

¹⁵⁶ La révolte de Georges Rákóczy II (1648—1660) contre la domination ottomane a duré de 1657 à 1660.

¹⁵⁷ C'est difficile de savoir si Banter fut le fondateur de la citadelle de Lipova. Dans la liste des voievodes et des princes de Transylvanie, un tel nom ne figure point.

¹⁵⁸ 958 H. = 1551.

¹⁵⁹ *Vali* = gouverneur d'une province musulmane, vice-roi.

¹⁶⁰ *Ğebelii* = cuirassiers (voir plus haut).

¹⁶¹ *Varovah*?

rivière Mureş coule et ses eaux frappent la muraille du Nord de la citadelle. Parce que certains dégâts se sont produits, on a construit là un mur fort en terre battue.

Elle a cinq portes. Au nord la Porte du Pont, à environ 200 pas de là se trouve la Porte des Azabis, puis, à environ cinq cents pas de cette dernière, il y a la Porte près de l'Eau, à cinq cent autres pas il y a la Porte Battal, à près de trois cent pas il y a la Porte de Timișoara ¹⁶². Puis, au-dehors, il y a la Porte des Martaloz, ainsi nommée d'après l'Aga des Martaloz, et la Porte *Syrampa* ¹⁶³. Dans cette citadelle il y a en tout cinq mosquées et un *mečet*. D'abord, au centre il y a la *grande Mosquée*, qui date du temps de Soliman Khan. Elle est couverte en entier de plomb, elle a une coupole et beaucoup de fidèles. Il y a ensuite la Mosquée de Timișoara (*Tișvar*) qui a l'inscription suivante:

« Elle a été batie par un architecte,
pour la prière
Et sa date fut: l'illustre mosquée
(*Djami-i Șerif*) »¹⁶⁴

Près de la Porte Battal se trouve la *Mosquée de l'Alaybey* et dans le faubourg allemand le *mečet* du pèlerin aux Lieux Saints (*hađi*). Dans cette place forte il y a mille cinq cent maisons d'un bel aspect, à étage et sans étage. Elles sont couvertes d'échandole et elles ont des jardins et des vignes. Toutes les rues sont pavées d'un bout à l'autre de planches et de poutres luisants.

En tout il y a deux cent boutiques. Les habitants pour la plupart apportent des grands morceaux de sel gemme de la ville de Turda ¹⁶⁵, qui est sise en Transylvanie, en les transportant sur la rivière Mureş et en font du commerce. C'est pourquoi hors de la ville il y a plusieurs centaines de dépôts de sel. Là ils chargent ce sel dans des batteaux et s'en vont avec ce sel sur la rivière Mureş, puis sur la Theiss et de là sur le Danube, en créant de la sorte l'abondance en sel dans les pays islamiques. Dans cette ville il n'y a pas des fontaines publiques, des *medrese* ¹⁶⁶, des *dar-ül-hadis* et des *dar-ül-kurra* ¹⁶⁷.

400

Les portes de toutes les familles restent ouvertes et les gens reçoivent si facilement les voyageurs que la ville n'a pas besoin d'auberges. Si des voyageurs arrivent dans cette ville ou encore des gens qui habitent à l'alentour ils peuvent loger à la maison du moins aisé des habitants et ils peuvent y rester pendant une année même logés à son compte sans que pour cela ils lui fassent aucun embarras. La ville est très riche et chaque année plusieurs milliers de batteaux arrivent du pays de Transylvanie pour y acheter des provisions. Elles possèdent sept écoles pour enfants. Etant une ville de frontière, tous ses fils désirent de faire des incursions dans des bandes armées ou dans des corps

¹⁶² Dans le texte: *Tișvar*.

¹⁶³ *Șyrampoaie* = pallissades.

¹⁶⁴ La valeur numérique des lettres (*ebget*) qui composent les mots *Djami-i Șerif* indique la date de la construction.

¹⁶⁵ Dans le texte écrit d'une façon erronée *Turra*.

¹⁶⁶ *Medrese* = séminaire théologique musulman, académie théologique musulmane.

¹⁶⁷ *Dar-ül-hadis* — l'école pur l'étude des traditions et du Coran.

libres. Hors de la place forte il y a trois monastères. Sur la route de Timișoara il y a le monastère de Iagmur Baba¹⁶⁶. Les quatre cotés sont des nids pour les *bektași*¹⁶⁹ semblables au jardin de l'Irem. Là vivent des derviches purs et sans péchés, des vrais fidèles, ayant une vie pure, savants et craignant Allah.

La citadelle sise au milieu. Dans la partie du sud de cette grande citadelle il y a la citadelle sise au milieu, qui a la forme d'un pentagon, ayant des bastions solides et très résistants. La circonférence est d'environ cinq mille quatre vingt pieds. Etant donné que moi, le misérable, j'ai habité dans cette place forte, j'ai mesuré d'après mes pas et non pas d'après la mesure d'un pied.

La citadelle a une muraille en terre bâttue cinquante pieds de haut, à étage. Ce n'est pas une bâtisse en pierre, mais c'est une palanque solide, construite en bois entièrement. Elle a un fossé intéressant, digne d'être admiré, dans lequel coule le Mureș¹⁷⁰. Les pécheurs pêchent dans ce fossé toutes sortes de poissons. La citadelle a une seule porte vers le Levant et un pont-levis très beau. Autour de la muraille de la citadelle il y a cinq fortifications, sur lesquels se trouvent placés quinze canons balimezza, des canons travaillés avec art, chacun ayant une longueur de sept pieds, et un poids de vingt *okas*¹⁷¹. Dans cette citadelle du milieu il y a en tout cent cinquantes habitations pour les nefers et elle possède un certain coin, où chaque soir joue la *meterhane*.

La citadelle nouvelle. C'est une belle citadelle en pierre à deux tours, dans le fossé de laquelle coule de l'eau. Elle n'a qu'un seul pont-levis et une porte solide. A l'intérieur de cette citadelle se trouve une prison, semblable aux abîmes de l'Enfer. Chaque nuit on amène et l'on renferme ici les détenus de la citadelle, et le matin on les sort et on les met au travail. Dans la citadelle personne n'habite en dehors du commandant, de l'*imam* et du *muezin*¹⁷², parce que dans cette citadelle se trouve la trésorerie de même que les magasins d'armes. Elle est sise aux pieds de la coline Varovah, dans un emplacement élevé, ou se trouvent les vignobles de Lipova.

Pendant la citadelle ne peut être attaquée d'aucun façon du côté de cette coline, parce que celle-ci se trouve du côté opposé de la citadelle. Toutefois cet endroit n'est pas si sur.

Métiers et curiosités, costumes et coutumes dans cette place forte. Là l'on fabrique une sorte de courroie, qui ressemble à celle de coton, que les habitants placent après l'avoir imbibée d'huile sur un dévidoir à rouleau. Toute la population fabrique ses cordes, ses harnais, ses brides pour diriger les chevaux avec cette sorte de courroie. Ils travaillent aussi un drap appelé *šaiac*. Les habitants sont tous Bosniaques. Selon la coutume, ils portent des

¹⁶⁶ *Baba* a ici le sens d'abbé d'un monastère de derviches.

¹⁶⁹ *Bektași* = ancienne secte musulmane sunite considérée comme patronne des janissaires (voir *Encycl. Isl.*, I, 709–710, *Bektaşh*).

¹⁷⁰ Dans le texte: *Muș*.

¹⁷¹ *Vikye* = *okka*. Ancienne mesure de poids (= 1,283 kg).

¹⁷² Voir plus haut.

habits étroits et courts. Selon le proverbe « le meilleur vêtement est le vêtement court », ils s'habillent de vêtements de drap longs jusqu'aux genoux, d'une veste de drap et de cuir à boutons en argent attachés par le devant et aux manches. Ils ceignent leurs reins d'une ceinture de soie. Leurs pantalons sont un peu étroits et sont de drap ou de cuir blanc. À la tête ils n'ont pas des turbans, mais tous portent des bonnets en drap rouge ou vert, ayant la forme des bonnets de zibéline, et ils placent au-dessus des couronnes d'ailes de faucon. C'est des gens qui combattent pour la foi. Les hommes honorent beaucoup les savants et les pèlerins et leur donnent l'aumône et des cadeaux. Leurs femmes ne sortent jamais du seuil de la maison, ce n'est que mortes sur le lit funèbre qu'elles quittent la maison. A cet égard ils sont très fanatiques, mais de nos temps c'est ainsi qu'il vaut mieux.

Leur langue. Ils parlent la langue bosniaque¹⁷³ et hongroise. Ils savent le hongrois parce qu'ils ont des relations avec la Transylvanie et font du commerce avec les Hongrois.

Le fleuve Mureš qui passe par cette ville collecte ses eaux de Transylvanie des monts Kolciak¹⁷⁴, des plateaux de l'Elina et des montagnes de Deva, et se jette d'abord dans le fleuve Theiss, puis dans le Danube.

Les lieux de pèlerinage aux tombes des martyrs. La tombe d'Ulama Pacha. Celui-ci fut l'un des vizirs de Soliman Khan et a trouvé une mort de martyr dans une grande bataille, parce que le maudit *muhafyz* turc Ferentz était parti en livrant d'abord la place forte à condition. Ensuite, se retournant vite en arrière, il a tué à l'aide d'une ruse aussi bien Ulama Pacha que son armée toute entière. Près de cette tombe glorieuse se trouve le lieu de pèlerinage dit « des mille et un martyrs ». Sur la route de Timișoara, il y a le lieu de pèlerinage de Jagmur Pacha, qui repose dans son propre monastère. Au-delà de la rivière Mureš, sur la colline de Murad, se trouve le lieu de pèlerinage des martyrs de Lipova. Des hommes pieux ont vu plusieurs fois briller ici un nimbe divin.

Puis il y a le lieu de pèlerinage du cheikh effendi Šerif Mehmed Hindi¹⁷⁵. Celui-ci était originaire de la ville d'Agra, qui se trouve en Inde, et en venant dans la ville de Lipova il fut un pieux possesseur de *zéamet* et un combattant pour la foi dans la voie d'Allah. À la fin il a bu la coupe du martyr et maintenant il se trouve sur la colline de la place forte de Lipova et les voyageurs hindous et aussi les habitants des régions de frontière vont là en pèlerinage.

Après avoir visité les tombes de ces illustres personnages, nous avons fait nos adieux à tous nos amis et nous nous sommes embarqués sur des bateaux, aux pieds de la citadelle de Lipova. Nous avons traversé la rivière Mureš et nous sommes arrivés à la palanque Radna, qui se trouve sur l'autre rive de ce fleuve.

¹⁷³ Dans le texte: *potordja*.

¹⁷⁴ *Colcia* = montagne.

¹⁷⁵ C'est-à-dire de l'Inde.

La palanque Radna. Autrefois, au-dessus de cette rivière, il y avait un pont suspendu à des chaînes. La forteresse fut bâtie par Ulama Pacha, le *ghazi* et le martyr, mais à présent elle est quelque peu ruinée. Dans la forteresse il y a vingt maisons de chrétiens, il y a un commandant et vingt soldats *martaloz*. Toute la population de Lipova avait là son cimetière, mais maintenant celui-ci se trouve du côté de la place forte de Lipova.

En partant de là, nous nous sommes dirigés vers l'Est, le long de la rive du Mureş, pendant une heure, et nous sommes arrivés à la forteresse de Vefras ¹⁷⁶.

De là, en suivant la route le long de la rive du Mureş, nous sommes arrivés après six heures de marche à la forteresse de Vărădia ¹⁷⁷. Celle-ci aussi se trouve dans le *sandjak* de Lipova, et c'est une palanque solide, ayant une forme allongée plutôt que carrée, et se trouve placée sur une coline élevée aux bords de la rivière Mureş. Elle a cent cinquante maisons et soixante dix soldats. Au milieu même de cette forteresse bien fortifiée, il y a une tour en pierre où habite le commandant et là se trouvent toutes les munitions. Dans ces deux forteresses il n'y a pas de bazars et de foires, mais il a beaucoup de vignobles. Notre compagnon Ali aga a choisi dans ces forteresses cinq jeunes gens vaillants et capables parmi les soldats connus. En nous allant pendant trois heures à travers des vallées et des montagnes, toujours sur la rive du fleuve Mureş, nous sommes arrivés à la forteresse d'Ilia, qui est sise à la frontière du *vilayet* de Transylvanie, de là en cheminant à travers les montagnes vers le ponant nous sommes arrivés à la forteresse de Şoimoş (*Salmoş*).

La forteresse de Şoimoş. Celle-ci est une forteresse étroite et haute, sise dans les terres du *sandjak* de Lipova, sur la rivière Mureş, bâtie au-dessus d'un rocher qui s'élève jusqu'au ciel. Elle a un commandant, des soldats, des canons et des munitions. La forteresse n'a qu'une seule porte, qui s'ouvre vers l'ouest, elle a trente maisons et une fosse profonde, creusée dans la roche connue pour une forteresse. Dans cette citadelle Soliman Khan a une petite mosquée où ne peuvent se tenir que dix hommes. Cette forteresse fut occupée par le second vizir Ahmed Pacha, en l'an 959 ¹⁷⁸ par ordre de Soliman Khan.

404

Au commencement la forteresse fut bâtie par le roi (*Kyran*) Tables Gor ¹⁷⁹. Il y a dans cette forteresse un puit profond creusé dans la roche ; ce puit paraît taillé par maître Ferhad, à l'aide du forêt et de l'eau, tant il est luisant et rond. Celui qui le voit en est très étonné. Ce puit étant au pied d'une montagne si haute, son eau se trouve à la surface, à une profondeur de six mètres (trois *stînjeni*), et elle est froide comme un morceau de glace. Après avoir visité et examiné cette forteresse aussi, nous avons amené de là, comme compagnons, sept jeunes gens vaillants et capables. En avançant pendant sept heures vers le Nord, à travers des endroits marécageux, nous sommes arrivés à la citadelle de Şiria (Lagos) ¹⁸⁰.

¹⁷⁶ Vefras, aujourd'hui... (?).

¹⁷⁷ Vărădia: la localité Vărădia de Mureş, département d'Arad.

¹⁷⁸ 959 H. = 1552.

¹⁷⁹ Tables Gor (?) probablement Bethlen Gabor.

¹⁸⁰ Lagos Lagoş-Şiria.

405

La citadelle de Şiria a été construite par le roi appelé Laioš (*Laguš*). Ahmed Pacha, le second vizir, l'a conquise en l'an 959 (= 1552), à l'époque de Soliman Khan et a chassé la population qui s'y trouvait là. A présent elle se trouve à la frontière du *sandjak* Ineu. C'est une forteresse solide, en pierre, et elle s'élève sur un rocher rouge brillant. Elle est petite comme un nid de faucons. Du côté ouest de la citadelle, l'on aperçoit à une distance de trois étapes de route (*konak*) le fleuve Danube et la place forte de Gyula, et vers le nord l'on voit la forteresse d'Ineu. Celle-ci a été assiégée plusieurs fois par les ennemis et jusqu'à la fin elle est tombée dans leurs mains. Les ennemis l'ont possédée pendant soixante ans exactement, mais toutefois elle n'a pas pu échapper aux attaques des soldats de l'Islam. Dans la place forte il y a soixante maisons, une mosquée et un dépôt, il n'y a pas d'autres bâtisses. Elle a une seule porte, qui ouvre vers l'est. Elle n'a pas de place centrale, ni d'autres maisons de bienfaisance. Mais au-devant de la porte de cette citadelle Lagoš se trouve le lieu de pèlerinage dit « des martyrs ».

De là, en nous dirigeant vers le nord et en marchant environ quatre heures à travers la vallée du Čigher (*Sagigher*), nous sommes arrivés à la place forte d'Ineu (Ianova)...

À présent on a émis un firman qui fixe que cette place forte sera la résidence du pacha de Timișoara.

588

... Après cela, nous avons fait nos adieux à tous nos amis de Semendria, nous sommes montés dans des navires et nous avons mis le pied sur l'autre rive à Sarp-Hisar¹⁸¹, qui se trouve dans le vilayet, de Timișoara, de l'autre côté du Danube. En marchant de là pendant cinq heures, nous nous sommes arrêtés sur la berge du fleuve Timiș. Nous avons montré auparavant que ce fleuve (Timiș) coule du *vilayet* de Transylvanie et devant Belgrade, à côté de la palanque Pančiova inférieure, il se jette dans le Danube.

De là, en marchant encore cinq heures, nous sommes arrivés à la place forte de Timișoara, qui a été décrit en détail, lorsque nous sommes allés en guerre pour la place forte d'Oradea.

Description de l'armée islamique de la plaine de Timișoara

Le grand serdar Köse Ali Pacha s'était arrêté près de la place forte de Timișoara, avec son armée du vilayet de Bosnie, et notre efendi Ahmed Pacha¹⁸² s'était établi avec l'armée du *eialet* de Roumélie du côté de la forteresse de Dine¹⁸³. Čavuš zādē Mehmed Pacha est descendu avec son armée d'Anatolie du côté de la forteresse de Verse¹⁸⁴.

Le vizir de Buda, Ismail Pacha, s'établit avec les ghazis de son *eialet* du côté ouest de la place forte de Timișoara. Le vali de Timișoara, Sary Husein Pacha, le frère de Siavuš Pacha, avait fait halte du côté nord de la place forte de Timișoara.

¹⁸¹ *Sarp Hisar* se trouve dans la R.S.F. de Yougoslavie.

¹⁸² Melek Ahmed Pacha, l'oncle d'Evlya Čelebi et grand vizir (1650—1651).

¹⁸³ *Dine* (?). Deta

¹⁸⁴ *Vitrșeș*.

Le pacha d'Agria¹⁸⁵ était arrivé avec son armée du côté de Ialovan¹⁸⁶, Seidi Ahmed Pacha, étant destitué du poste qu'il détenait à Buda, s'était établi du côté nord; il avait une grande armée. Le pacha d'Oradea¹⁸⁷, Sinan Pacha, s'était arrêté près de la route de la forteresse de Sebeš¹⁸⁸. Ienter Hasan Pacha, avec son armée du *eialet* de Varna, avait fait halte du côté de l'est. Čeatal-Baş Pacha, avec son armée de Karaman¹⁸⁹, s'était arrêté du côté de la place forte de Lugoj, et Kūčük-Mehmed Pacha, avec son armée du *eialet* d'Oradea, s'était placé du côté de la place forte d'Ineu (*Ianova*).

En un mot, sept vizirs et vingt *mirimirans* de même que cent vingt *miri-livas*, selon l'ordre émis par le padichah, avaient occupé leurs places avec leurs troupes, autour de la tente du grand serdar, Ali Pacha ...

Les citadelles, les grandes villes et les plaines que j'ai vu, en partant de la plaine de Timișoara dans la campagne de Transylvanie

Vol.
VI
4

Ismail Pacha, le vizir de Buda, avec l'armée de son *eialet*, fut placé en avant-garde, et notre maître, Melek Ahmed Pacha, avec l'armée de Rumélie, fut chargé de l'arrière-garde. Le *hadgi* lui-même devint l'avant-garde de l'armée et tous les vizirs et tous les *mirimirans*, en faisant partir leurs tugs (étandards), sont partis. Le lendemain Ali Pacha le serdar est parti aussi de sous les murailles de la place forte de Timișcara et il est arrivé à la plaine de Jebel¹⁹⁰.

Les raïas de cette région sont tous roumains¹⁹¹. À cet endroit Sary Hussein Pacha, le frère de Siavuș Pacha, fut reparti à l'avant-garde, auprès d'Ismail Pacha, parce que les infidèles avaient appris le meurtre de Seidi Ahmed Pacha et des nouvelles inquiétantes nous étaient arrivées.

De là nous sommes allés à l'étape d'*Ordu gesri* et de là, après cinq heures, nous sommes arrivés à l'étape de Seresic¹⁹². Celle-ci est un village avec 300 maisons, un fief (*zėamet*) bien tenu, dont les raïas sont tous roumains. Dans aucun pays il n'y a des prunelles grosses comme des prunes.

De là nous sommes arrivés après cinq heures à la place forte de Lugoj. Celle-ci a été bâtie par le prince transylvain Gabriel Băthory¹⁹³, contemporain de Soliman Khan.

À l'époque de Murad Khan II elle fut occupée par Ulama Pacha, puis les infidèles l'ont reconquise et pendant un certain laps de temps, il est vrai, cette place forte resta entre leurs mains. Mais à la fin, à l'époque de Murad

¹⁸⁵ Dans le texte: *Egri* (de l'hongrois *Egger*) Erlau.

¹⁸⁶ Dans le texte: *Ialwān*.

¹⁸⁷ Dans le texte: *Varad*.

¹⁸⁸ Dans le texte écrit d'une façon incorrecte: *Seies*.

¹⁸⁹ Dans le texte écrit d'une façon incorrecte: *Ferman*.

¹⁹⁰ Jebel: la plaine de *Jiblea*.

¹⁹¹ Dans le texte: *Eflak*, c'est-à-dire Valaques.

¹⁹² Aujourd'hui: *Sinersic*.

¹⁹³ Fautif pour Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, entre 1613 et 1629; il ne pouvait donc pas être contemporain de Soliman le Magnifique (1520—1566).

Khan II, Köprülü Mehmed Pacha l-a conquis. Maintenant elle est la résidence d'un *sandjak bey* à part.

La place forte a une seule porte. Au-dessus du fossé de la place forte il y a un pont-levis suspendu, orné, qu'on lève chaque nuit. Dans la place forte il y a trois cent maisons des Hongrois, couvertes de chaume, d'autres couvertes de lattes. Etant donné que cette place forte a été conquise depuis peu de temps, elle n'a pas de mosquées, d'auberges, de bains ou de boutiques. La citadelle intérieure est de même de forme carrée. C'est une petite citadelle en pierre, ayant un fossé à part. Elle a une porte en bois, qui s'ouvre vers l'est. Au-dessus de ce fossé se trouve aussi un pont-levis. Elle a un *vakyf* de dix charges d'aspres pour les villes de Mecque et de Médine et chaque année arrive le mandataire de Kyzlar-aga ¹⁰⁴ de la tombe du prophète pour recevoir du *defterdar* de Timișoara, les dix charges (*yük*)¹⁰⁵ d'aspres et il retourne ensuite.

De là, en continuant notre route, nous sommes arrivés, en quatre heures à Idioara. Cette forteresse aussi fut conquise par Köprülü [Pacha]. C'est une palanque en bois, ayant une forme carrée, dans le *sandjak* de Lugoj, située dans les montagnes sur la rive du fleuve Timiș. Elle a un commandant et une garnison. Etant conquise depuis peu de temps, elle n'a pas d'*imaret*. De là, en nous dirigeant vers le Levant, en deux heures nous sommes arrivés à Kevelaboș ¹⁰⁶. Cette citadelle aussi fut bâtie par le prince Gabriel Bethlen. Elle fut conquise par le vizir Köprülü et par Seidi Ahmed Pacha, selon les ordres du sultan Mehmed. C'est une résidence d'un *sandjakkbey* dans le *villayet* de Timișoara. Le revenu du bey est de 300 000 aspres. Elle a 15 *zéamets* et 105 *timars* et possède un *allaybey* et d'autres dignitaires, son armée se compose de mille hommes. C'est une kaza organisée depuis peu de temps à 150 *akçe*. Elle a trois oda de *kapu-kuly* ¹⁰⁷, des *subași*, des *topçis* et des *ğebeğii*, un douanier, un inspecteur des douanes, un *kethuda* de ville, un aga pour le *haraç*. De ce *haraç*, dix charges sont envoyées à Medina. Les raïas sont tous roumains.

La place forte. C'est une belle place forte, solidement bâtie, sise sur le berge du fleuve Timiș. La circonférence est de 300 pieds environ. Au cours des travaux de rénovation, le maître constructeur est mort. Elle a deux portes et son fossé n'est pas profond. Dans la place forte il y a trois cent maisons des Hongrois, à toit en bois. Elle a une mosquée basse, construite par le *defterdar* Ibrahim Pacha. Elle est bâtie dans une place très adéquate et beaucoup de monde la visite. C'est une belle mosquée, en briques, à haut minaret. Au-dessus de la porte elle a une inscription (*tarih*) en vers :

« Écoutant ses gestes merveilleux,
Zari a composé le *tarih*
[l'inscription]

¹⁰⁴ *Kızlar-agasy* = l'aga des filles, c'est-à-dire des eunuques.

¹⁰⁵ 10 charges = 1 000 000 aspres.

¹⁰⁶ *Kevelaboș* = la localité Căvâran, près de Caransebeș.

¹⁰⁷ *Kapu-Kulu* = armée permanente.

La vue des gens qui regardent
 vers le Sud (*Kyble*)
 Se dirige vers cette mosquée placée
 dans un bon endroit »¹⁸⁸

Au milieu de l'enceinte formée par les murs de défense il y a encore une puissante forteresse pentagonale, construite d'une manière solide et sise dans un endroit abrupt. Outre le commandant, aucun des officiers n'habitent dans cette forteresse. Elle est pleine de toute sorte de matériaux de guerre et de canons luisants hongrois. Cette forteresse intérieure a une seule porte petite, qui se trouve au nord. Pour arriver à cette porte il faut monter trente marches en pierre. Dans les remparts qui se trouvent au-dessus il y a des trous pour lancer des pierres, et à sa gauche et à sa droite il y a des créneaux, de la sorte cette porte est très solide. Dans le faubourg il y a un *čaršy* et un beau bazar. Ayant de l'eau et un air sain, c'est un endroit plaisant et visité par beaucoup de monde, en plein développement. Parmi ses produits, ses pommes sont merveilleuses, de même que ses prunes et ses cerises multicolores. Elles a beaucoup de vignobles et des jardins. De là, après deux heures de marches, nous sommes arrivés à la place forte de Desna.

La place forte de Desna. Cette place forte n'a pu résister à l'attaque de l'armée nombreuse comme les eaux de la mer, de Köprülü Mehmed Pacha. Ceux qui s'y trouvaient dedans se sont enfuis et le pacha a installé là sept cent soldats de l'Islam. Elle dépend du *sandjak* Sebeš du *eyalet* de Timișoara et c'est une place forte construite en carré, solidement battie, située entre les montagnes et les forêts sur la rive du fleuve Timiș. Cette place forte est un *naipet*¹⁸⁹ dans la *kaza* de Sebeš. Il n'y a pas là d'odas de janissaires, mais seulement un commandant et des soldats communs. Elle ne possède pas de *čaršy*, ni de bazar. À trois heures de distance de cette place forte nous sommes reposés. De là, après trois heures, nous sommes arrivés à la station *Bütük Tabur*²⁰⁰.

Là, l'armée ottomane a livré jadis une grande bataille au camp guaiour; les os des morts s'y voient encore.

Partant de là, nous sommes arrivés après trois heures aux stations Eski Tabur²⁰¹, où nous avons fait halte. Jadis le prince Rákóczi, voulant livrer bataille à Seidi Ahmed Pacha, avait fait creuser des fossés nouveaux à l'endroit de cet ancien camp militaire et s'était préparé pour la bataille. En apprenant, toutefois, que le gazi Seidi Ahmed Pacha approchait avec une armée nombreuse comme le sable de la mer, Rákóczi s'est immédiatement enfui, et il s'est retiré par la Porte de Fer. Il avait fait creuser ce camp militaire par peur.

¹⁸⁸ Les mots du texte, d'après la valeur numérique des lettres, indiquent la date de la construction de la mosquée.

¹⁸⁹ *Naipet* = contrée sous la juridiction d'un *naip*, adjoint d'un *cadi*.

²⁰⁰ Correct *Büyük Tabur* = le grand campement; *Bütür* — Tabur.

²⁰¹ *Eski Tabur* = le camp militaire ancien.

Pendant notre séjour là, un *haseki-aga*²⁰² a apporté une lettre du grand padichah, qui sonnait de la façon suivante:

« Va sans faute en Transylvanie et établis un autre prince sur le trône.

Celui qui dit plein d'orgueil: Mon prince est Kemmeny²⁰³ doit être puni. Collecte l'impôt qui nous est du de l'année passé et procède selon ma sublime lettre ».

7

Partant d'Eski Tabur, après quatre heures nous sommes arrivés à l'endroit appelé Musik-Deresi²⁰⁴. Là coule un ruisseau qui s'appelle Musik, qui a sa source dans les montagnes et il se jette dans la rivière Timiș. Seul Allah sait combien nous avons souffert dans cette vallée à cause des pluies. Toute l'armée était dispersée, et sa vie et sa fortune étaient en danger, parce que on ne trouvait plus de place ni pour se coucher, ni pour rester debout. Pour accroître les souffrances de toute l'armée, ces pluies comme un déluge maudit nous ont frappé sans cesse.

De là, en nous dirigeant toujours vers l'ouest, après cinq heures nous sommes arrivés à une halte appelée Katia²⁰⁵. Celle-ci se trouve au milieu d'une clairière. Entre temps la pluie s'est arrêté un peu, mais tous les vêtements et les tentes étaient mouillés par l'eau. Une femme hongroise a tué là sept hommes qui dormaient dans une tente, le lendemain toutefois au matin les combattants pour la foi ont tué cette assassine avec toute sorte de tortures. A cet endroit des centaines de charettes se sont détériorées, parce que la route était très abrupt. Après un conseil de guerre qu'on a tenu là, cinq mille vaillants fusilliers furent envoyés cette nuit à la Porte de Fer et ils se sont mis à l'affût dans différents endroits.

À la suite de cette troupe, Abaza Sary Hussein Pacha fut envoyé en avant-garde avec l'armée de l'*éialet* de Timișoara, et après lui est parti aussi Ismail pacha comme *çarhaği* et il s'est dirigé lui aussi vers la Porte de Fer. Lorsque la nouvelle que la Porte de Fer a été occupée, fut arrivée, toute l'armée s'est rejoint. En allant plus loin, nous sommes arrivés après trois heures à la fameuse Porte de Fer de la Transylvanie.

Vol.

VII,

135

Cependant la place forte d'Agria a passé par les mains de beaucoup de princes guiaours et, durant huit cent ans, elle a fleuri sous la domination de la Hongrie moyenne. On l'appelle « La Pomme Rouge »²⁰⁶ de la Transylvanie, mais dans l'année 959, le conquérant de Timișoara, le second vizir Ahmed Pacha, fut nommé par ordre du sultan Soliman grand serdar de l'armée qui devait prendre, la place forte d'Agria. C'est ainsi qu'il a conquis quarante six places fortes autour de Timișoara, et après cela, en occupant une place forte telle que Szolnok, qui constituait un obstacle formidable, il a marché contre la place forte d'Agria. Pendant quarante nuits, les guiaours, n'ont laissé

²⁰² *Haseki(u)* m. (et *hasek*) = soldat de la garde du serail, portant une uniforme rouge, une épée et un baton à la main. Leur corps de troupes était commandé par un *bostanđi başy* (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, p. 61).

²⁰³ C'est-à-dire Jean Kemény, prince de Transylvanie: 1661 jan., mort jan. 22.

²⁰⁴ *Musik Deresi* = le ruisseau Musik.

²⁰⁵ *Katia*: endroit...

²⁰⁶ *Kyzył Elma* = nom que les Turcs donnaient à Rome.

l'armée islamique respirer du tout et l'ont bombardée pendant quarante jours de suite. A cause des rigueurs de l'hiver et de la neige, le quarante-unième jour les soldats n'ont pas pu retenir leurs mains et leurs pieds et, en renonçant à la conquête, ils sont partis et sont venus à Timișcara. Allah a voulu que le sultan Soliman ne puisse pas se réjouir de la conquête de cette place forte et jusqu'à la fin, en l'an 1004, le 24^e jour du moi *Şevval*²⁰⁷, le sultan Mehmed III est parti en guerre contre la place forte d'Agria et en l'an 1005, dans le premier jour de mois de *Safer*²⁰⁸, le sultan Mehmed III a mis le siège lui même devant la place forte d'Agria.

Informations concernant les menais et toutes les places fortes par lesquelles je suis passé depuis que je suis entré dans les terres du sandjak de Čenad de l'éialet de Timișoara, dans notre expédition pour l'inspection et la conquête des places fortes.

D'abord, en partant du fleuve Theiss vers la place forte de Čenad, nous nous sommes dirigés vers l'est, pendant une distance équivalente au vol d'une flèche, et nous sommes arrivés à la berge du grand fleuve Mureș. Cette rivière prend sa source du plateau de Kolosvar²⁰⁹, dans le *villayet* de Transylvanie et en passant par beaucoup de villes et de bourgades, parmi lesquelles il y a aussi la forteresse de Husde et la place forte de Deva. Dans ses eaux se jettent beaucoup de rivières et, en coulant vers l'ouest, ce fleuve passe par la place forte de Lipova (*Ghive*), dans le *villayet* de Timișoara. Après cela, près de la place forte de Seghedin, le Mureș se jette dans le fleuve Theiss et les deux fleuves, coulant ensemble comme une mer, se jettent dans le grand fleuve Danube, près de la place forte de Titel, décrite et nommée auparavant.

Ensuite, mon humble personne traversa la rivière Mureș sur un bateau et s'en alla durant six heures, tantôt par plaines, tantôt par forêts et tantôt sur la rive de Mureș.

Les caractéristiques de la forteresse de guerre, c'est-à-dire de la puissante place forte de Čenad

Dans la langue des Transylvains elle signifie...

Son fondateur fut Duibangur, l'un des successeurs de Manučehér²¹⁰, puis passant d'un seigneur à un autre, elle est devenue une forteresse florissante. En 958²¹¹, le sultan Soliman l'a conquise en la prenant au prince de Transylvanie, Bethlen Gabor²¹², à l'aide du second vizir, le serdar Ahmed Pacha. Après cela elle fut confiée aux soins d'Ulama Pacha, qui était aidé par le ghazi Küçük Baly Bey. Ensuite elle tomba de nouveau aux mains de l'ennemi et en 1007²¹³, à l'époque de Mehmed Khan III, elle fut conquise par Satyrği Pacha, et les guiaours qui voulaient s'enfuir ils les a massacré

²⁰⁷ 24 şevval 1004 = 21 juin 1596.

²⁰⁸ 1 safer 1005 = 24 sept. 1596.

²⁰⁹ *Kolosvar* = le plateau de Kolojvar, c'est-à-dire de Cluj (le plateau de Transylvanie).

²¹⁰ Cela pourrait être un nom fictif.

²¹¹ 958 H. = 1551.

²¹² Gabriel Bethlen règne plus tard: 1613–1629.

²¹³ 1007 = 1598 Août 4 – 1599 Juillet 23.

et les a pris comme esclaves. À l'heure qu'il est, elle est la résidence d'un sandjak bey, dans l'ëialet de Timișoara.

Le hass du *mir-i liva* est de 400 000 charges ²¹⁴ d'akcè. Elle possède dix *zèamets* et 600 *timars*. Tous sont des vaillants armés. Avec les 1 000 hommes du bey et avec tous les *ğebegii* des *zaims* et des *timariotes*, elle dispose, en temps de guerre, de 6 000 soldats.

370 La place forte a un *alaybey*, des *čeribašy*, un *izbašy* ²¹⁵, un *kehaia* (*kethuda*) des spahis, un serdar des janissaires, un commandant de place forte, trois cent soldats pour la garde de la place forte, le *šeikh-ul islam*, le chef des notables (*nakib ul-ešraf*), un cadî ayant une solde de cent cinquante *akče*, sept chefs de comté, deux cent quarante chefs des villages des comtés, un comptable, un receveur des impôts et un intendant des douanes. De même, elle possède un architecte pour les constructions, mille agas commandant les soldats et ayant des tughes, tous sujets originaires de Timișoara, des aïans, des *topčibašy*, des *ğebegî bašy* et un aga des martaloz. Cependant il n'y a pas d'agas de l'armée de la Sublime Porte accompagnés de leurs odas.

La position de la forteresse Čenad. Elle se trouve dans une plaine, à une distance du Mureș égale à la portée d'une flèche. Elle a la forme d'un carré, elle est solide et sa circonférence est de sept cent pas. Au-dedans de cette place forte il y a quatre mosquées avec leurs minarets, qui ont été auparavant des églises. La mosquée « Hunkiar » et la maison de l'imam, du muezin, du *kethuda* et du chef de la *meterhane* ²¹⁶ se trouvent dans la cour intérieure. Les dépôts des munitions de guerre, les granges et les canons *balimezza* se trouvent toujours dans l'intérieur de la place forte. Celle-ci a une porte double en fer, très solide. Entre celle-ci et la fosse il y a une prison creusée profondément sous terre, qui ressemble au fond de l'enfer. La grande tour est attachée à la prison et elle est bâtie en entier en briques.

Description de la ville de Čenad. Au-delà du fossé qui entoure la place forte intérieure se trouvent une mosquée et le tribunal où l'on juge selon le chériat.

La forteresse intérieure est une palanque entourée d'un mur de terre battue. Du côté ouest il y a une porte. Le pourtour de la citadelle est de mille pas. Au-dedans se trouvent 185 maisons grandes et petites, couvertes de lattes ou de tuiles. La plus imposante de toutes est la maison du beyzade ²¹⁷. Près d'elle il y a un monastère ruiné. Là il y a huit boutiques. Dans cette forteresse moyenne, toutes les rues sont recouvertes de grandes poutres parce que par là l'hiver est dur et à cause des pluies il se forme beaucoup de boue.

²¹⁴ 400 000 × 100 000 = 40 millions d'aspres.

²¹⁵ *Izbašy* = capitaine, commandant cent soldats.

²¹⁶ *Meterhane* = musique turque (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, 77–78).

²¹⁷ *Beyzadé* = fils d'un sultan, d'un bey, ou d'un prince roumain (voir L. Șăineanu, *op. cit.*, II, p. 45).

71

*Description de la grande ville qui se trouve au-delà des murs de la place forte*²¹⁸

C'est une place étendue, belle et fertile et là il y a une palanque entourée de « poutres » de « ialvan » et de terre pressée. Elle a trois portes solides, l'une vers le Levant, la seconde vers le ponant, et la troisième vers le nord. Elle a 350 maisons spacieuses, bâties en pierre, à toits en tuiles roses et ayant des portes. Chaque maison est entourée de vastes jardins. Ici et là il y en a encore des maisons recouvertes de chaume et de roseaux. Celles-ci paraissent être des demeures pour les chiens, ce sont celles des pauvres. La ville possède douze *mihrab*²¹⁹.

La mosquée d'Haği Osman aga est une belle mosquée, bâtie depuis peu de temps. Devant la porte de la forteresse moyenne, il y a la mosquée du ghazi Kūčük Bali bey, qui est enterré là, sous une tour de briques. Toujours près de cette mosquée se trouve le palais abandonné du bey de Čenad. Les autres maisons de prières sont des *mečet*²²⁰.

72

La ville a encore trois medresé, trois monastères, quatre écoles pour enfants et trois cent boutiques d'artisans. Elle a un bain public assez petit et trois auberges pour les marchands, mais elle ne possède pas de caravansérail²²¹, parce que les portes des maisons des gens importants de la ville sont toujours ouvertes pour les hôtes. Et ils ne permettent à aucun étranger de se loger à une auberge. Dans cette ville il y a beaucoup plus propriétaires de maisons que dans la ville moyenne. Au-dehors de la ville il y a beaucoup de maisons, nous ne savons pas combien il y en a. Mais celles-ci ne sont pas entourées de palanques. La ville a beaucoup de vignobles et des jardins, mais toute la population de la ville transporte l'eau dont elle a besoin, du Mureš. Là, le climat est très favorable, c'est pourquoi il y a beaucoup de beaux garçons et de belles jeunes filles. C'est un endroit très riche. Le soir, on fait des fêtes imposantes chez les différents habitants et ils parlent la langue bosniaque. Tous sont des *ghazi*, des marchands et des *hadgis*. Ils s'habillent comme les gens qui habitent les régions de frontière et marchent comme des preux. Les guerriers s'en vont toujours faire des incursions à la frontière des serhats. Mon humble personne a examiné en détails cette ville et, pour la visite que j'ai fait à la place forte, j'ai obtenu 300 *guruš*.

De là, accompagné de mes amis, je suis parti toujours vers l'est, et après trois heures de marche nous sommes arrivés à la forteresse de Bešenova²²².

De là, en nous dirigeant vers l'est, nous avons traversé durant huit heures tantôt des champs, tantôt des forêts de chênes, et nous sommes arrivés à la place forte de Fenlac.

75

Description de la place forte de Fenlac

Celle-ci a été conquise par Kodja Mahmud Pacha. C'est un hass ayant un revenu de deux charges (*yük*)²²³ et c'est un voïevodat du vizir de Timișoara.

²¹⁸ *Ialvan-Ilova* dans le département de Caraș-Severin.

²¹⁹ L'auteur parle plutôt de mosquée ou des *gami* que d'autels (*mihrab*)

²²⁰ *Mécid* turc. (> roum. *mecet*), église turque plus petite qu'une *gami* (mosquée).

²²¹ *Karavanseray* = hôtellerie, hotel, endroit où l'on fait halte.

²²² *Beșova* dans la R.S.F. de Yougoslavie.

²²³ *Yük* = 100 000 aspres.

C'est une petite forteresse, bâtie sur la faite d'une colline. Elle a été décrite à l'occasion de l'expédition sacrée entreprise contre Oradea, où je suis allé accompagné du grand serdar Ali Pacha...

De là, en marchant environ deux heures sur la rive du Mureş, je suis arrivé à la place forte d'Arad.

Description de la nouvelle place forte d'Arad

Nous l'avons décrite en détails lorsque nous nous sommes allé avec Ali Pacha à la bataille d'Oradea. Cette place a pris un grand développement et c'est le vakuf de Mehmed Köprülü Pacha. En partant de là plus loin, toujours à travers des forêts, nous nous sommes avancés pendant six heures.

D'Ineu, en cheminant une heure vers l'ouest au commencement, je suis arrivé au village de Šikula (*Cikola*). De là, en allant toujours vers l'ouest et en marchant dans une plaine, nous sommes arrivés au village de Zărând (*Saranda*). Celui-ci est un village roumain et c'est un *zéamet* florissant, sur le territoire du *sandžeak* Ineu ...

Relations sur les « konaks » (étapes) rencontrés dans notre route d'Alba Iulia (Erdel Belgrade) jusqu'aux villayet de Timișoara, de Valachie et de Moldavie.

D'abord nous avons marché ce jour pendant huit heures.

429

... De là, nous nous sommes dirigés toujours vers l'ouest et nous avons traversé, gloire à Allah, la Porte de Fer, bâtie par Alexandre le Grand. En l'an 1071²²⁴, lorsque nous sommes revenus de l'expédition contre la Transylvanie accompagnés d'Ali Pacha, nous avons fait halte sur la neige, un peu plus loin de cette Porte de Fer, dans la plaine du Hatzeg (*Hačeki*). C'est pourquoi, durant trois jours et trois nuits jusqu'à ce que nous avons traversé les montagnes et les forêts de cette Porte de Fer, environ dix mille prisonniers avaient péri à cause du froid et de l'hiver et une grande famine avait fait son apparition.

Tous ces événements je les ai rapporté auparavant. Gloire à Allah, maintenant nous avons traversé sains et saufs la Porte de Fer et nous sommes entrés en pays islamique, en allant vers l'ouest et en aval.

Les caractéristiques de la forteresse où l'on fait halte, Sebeş²²⁵

Elle a été décrite deux fois auparavant. Nous sommes partis de là en nous dirigeant toujours vers l'ouest pendant six heures.

Comme Köprülü Mehmed Pacha, lorsqu'il est allé prendre la place forte d'Ineu, a pris aussi cette place forte, en 1069, et comme cette place forte là je l'ai traversé encore deux fois, j'en ai déjà fait la description. Cette fois-ci nous n'avons plus fait halte à Lugaş, mais nous nous sommes dirigés toujours vers l'ouest, pendant quatre heures. Gerrah Kasym Pacha, le vali du *villayet*, demeurait à Ineu (*Ianova*). Les lettres et les cadeaux du

²²⁴ 1071 H. = 1660 Sept. 6 – 1661 Août 26.

²²⁵ La localité *Sebeş*, dans le département d'Arad.

prince de Transylvanie je l'ai eu donné à son caïmacam, Ahmed-Aga, qui se trouvait à Timișoara, et nous sommes resté là une nuit.

Puis, à l'aube, nous sommes partis de là à Timișoara, en recevant des cadeaux, une escorte et aussi des lettres du nommé Ahmed aga.

Relation au sujet des konaks (haltes) que nous avons traversé lorsque nous sommes allés dans le villaiet de Valachie

En partant de Timișoara avec une escorte, nous avons marché d'abord pendant une heure et nous avons traversé le pont nommé Ordu²²⁶. Ce pont a six travées et se trouve installé sur six pylônes. C'est un pont en bois, grand et solide. Le fleuve Tanișvar²²⁷ coule sous ce pont et prend sa source dans le pays de Transylvanie. Les petites rivières qui coulent dans les fossés des places fortes de Šebeș et de Lugoj se jettent dans le Timiș (*Tamiș*). Une portion de cette rivière coule en traversant la palanque de Pančiova et puis elle se jette dans le Danube. Après avoir passé par le pont d'Ordu, nous nous sommes dirigés vers le sud, pendant six heures, traversant un pays plat.

Les caractéristiques de la forteresse de Ieni-Palanka (La nouvelle palanque)

En l'an/ . . . /, lorsque régnait le conquérant Mehmed Khan²²⁸, le vaillant (*ghazi*), il a conquis cette forteresse au guidaour serbe Bali bey²²⁹. Mais au cours des temps, elle tomba en ruines et le conquérant d'Oradea, le second vizir Ahmed Pacha, conformément au firman émis par le sultan Mehmed III en 1072²³⁰, a fait construire une palanque solide au bord du Danube, ayant une forme carrée, qu'on a appelé Ieni-Palanka²³¹.

Mais la forteresse ancienne date depuis plus longtemps encore. À l'intérieur de cette forteresse se trouve une grande mosquée et cinquante maisons couvertes d'échandole. Seul le palais (*serail*) du pacha est couvert en entier de tuiles. À présent le bey de Mudava réside là, parce que selon le firman de Mehmet III, la résidence de bey de Mudava du *eialet* de Timișoara se trouve maintenant là. C'est un beau sandjak, qu'on a attribué aussi aux pachas à deux tughes. Le hass du bey est de 260 080 *akče*, en tout il y a treize *zaims* et 125 *timariots*. Il possède un *čeribašy*, un *iuzbašy*, et un *alai-bey*. En temps de guerre, conformément à la loi, les *ğebelii* des *zaims* et les *timariotes* avec la suite du bey constituent au total 5 000 soldats de choix. Ils sont chargés de la garde de Timișoara. Conformément à la loi, il a un lieutenant du kethuda des spahis, un serdar des janissaires, un commandant de la garde de la forteresse, vingt soldats gardiens de la forteresse, un *cadi* ayant le rang de 150 *akče*, un douanier, un émin, un *ğiziedar*, un kethuda de ville et sept agas de place forte. Mais il ne possède pas de *cheikh-ul islam* et de représentant des chérifs (de Mecque).

²²⁶ Ordu = camp, campement, armée.

²²⁷ Le fleuve Tanișar ne peut être que Timiș.

²²⁸ Mahomed II le Conquérant: 1451—1481.

²²⁹ Bali bey « Malkočioglu ».

²³⁰ 1072 H. = 1661 Août 27 — 1662 Août 15.

²³¹ *Yeni Palanka* = c'est-à-dire la nouvelle palanque.

432 *Explication de la forme de la Nouvelle-Forteresse.*

C'est une palanque carrée, située dans un endroit élevé au bord du Danube. En tout elle possède deux portes, dont l'une s'ouvre vers l'est et l'autre, plus petite, vers le Danube. À partir de cette petite porte descendent vingt marches et, lorsque le niveau du Danube s'élève, il ne reste que dix marches. Près de la grande porte, dont j'ai parlé et qui s'ouvre vers la ville (*varoš*), et près du tribunal ecclésiastique du Prophète, il y a une grande bâtisse. Devant la porte, par dessus un fossé profond, il y a un pont-levis en bois, qu'on soulève à l'aide de grues. Pour passer dans le grand *varoš*, après avoir traversé ce pont, on marche au bord du Danube cent pas et l'on arrive au *varoš*, mais non sans traverser encore un autre pont en bois. Cette indication prouve que la place forte est entourée par le Danube est semblable à une île, car il y a là encore un bras du Danube qui passe par cet endroit.

Description de la forme de la grande ville

Au bout du pont mentionné, il y a cinquante boutiques, une auberge et une mosquée. Au total il y a trois *mihrabs* (*ğamis*). Elle a quatre faubourgs, dont deux habités par des musulmans et deux habités par des guiaours. Elle possède au total trois cent belles maisons, qui ont des jardins et des vignobles et sont couvertes d'échandole. Elle a encore un bain public dans une bâtisse très belle. Parce que c'était le mois de Juillet, les habitants après s'être étendu au soleil sur la plage pendant longtemps, entrent ensemble dans le Danube. Les personnes de qualité et les notables prennent le bain dans des bains chauffés par des poêls dans leurs maisons, car dans chaque maison il y a des poêls en briques. Dans la partie ouest de la ville coule la rivière *Karašova*²³², qui est une rivière plaisante qui se jette dans le Danube près de cet endroit. C'est une petite rivière, qui a sa source dans les montagnes du *Caraš* du *villayet* de Transylvanie; elle coule près de la place forte de *Viršeț* et, à travers la plaine de cette Nouvelle Forteresse, elle se jette dans le Danube.

433 La rivière *Bercial*²³³ descend du plateau *Ciamlimsaš*²³⁴ et se jette dans le Danube lui aussi, dans la partie est de cette ville. Pauvre de moi, lorsque j'ai traversé le Danube vers le sud, je suis monté dans un navire à *Ieni-Palanka*, avec ma suite et les personnes de marque de la ville, et j'ai tout de suite traversé le Danube, en respirant un air pur, sain, lorsque j'ai passé de l'autre côté.

442 Après avoir visité la ville [de *Drencova*] nous sommes montés de nouveau dans le navire et en allant vers *Dobrenova*²³⁵, où nous avons reçu du commandant des guides, nous sommes arrivés dans un endroit très intéressant nommé *Tahtali Guirdab*²³⁶. Dans ce tourbillon périssent chaque

²³² *Krašova* = *Caraș*.

²³³ On peut lire aussi *Terčial* aujourd'hui *Nera* (?).

²³⁴ *Ciamlimsaš*: le plateau d'*Almaj* (ici *Amlisaš*).

²³⁵ *Dobrenova* dans la R.S.F. de Yougoslavie.

²³⁶ C'est-à-dire „guirdab (ou le tourbillon) à planches de bois“.

année au moins 70—80 navires navigant sur le Danube et disparaissent beaucoup de milliers d'hommes, malgré que ce ne soit pas un détroit étroit.

Mais de la façon qu'Allah a arrangé les choses, les pierres et les rochers se trouvent au beau milieu du Danube, comme des arêtes de poissons et comme des ponts en planches. C'est pourquoi cet endroit s'appelle *Tahtaly guirdab*. A cet endroit le courant et les flots et le bruit qu'ils font sont insupportables, et les navires marchands même s'ils sont tirés par des milliers d'hommes à l'aide de cordes, peuvent passer difficilement sans souffrir un accident. Quelques navires sont brisés en mille morceaux et les poissons, lorsqu'ils passent par ces « guirdaps », sont étourdis. En un mot c'est un détroit très dangereux du Danube, et puisse Allah garder tateaux et hommes des dangers de ce détroit. En aval de ces « guerdaps » la navigation se fait en toute sûreté.

J'ai regardé de près ce spectacle aussi et ensuite, avec ceux qui m'accompagnaient en allant sur la berge du Danube pendant cinq heures, nous sommes arrivés à l'endroit où l'on fait halte Uč-Kule²³⁷. Celui-ci se trouve dans la terre de la ville de Moldavie et auparavant il était dans un bon état, mais les guaiours de Transylvanie l'ont détruit, parce que les montagnes et les collines au nord d'Uč-Kule dépendent de la Transylvanie, c'est-à-dire de la forteresse de Kolčvar²³⁸ du *villayet* de Transylvanie. Pauvre de moi, à Uč-Kule je suis monté dans un bateau et j'ai passé à l'autre rive du Danube à la place forte de Cladova en route vers la forteresse de Porečia²³⁹... ».

(Après la description de la place forte d'Inlik, font suite:)

« *Les caractéristiques de l'ancienne place forte d'Oršova*²⁴⁰ »

Elle a été prise par le ghazi Bali bey²⁴¹ aux guaiours, à l'époque d'Ebul-feth²⁴² et pendant quelques années elle est restée vide. À l'époque de Soliman Khan, le conquérant de Timișara, Ahmed Pacha, le second vizir, l'a réparée et puis elle a été désignée comme résidence d'un *sandjak bey*. A présent, le revenu du bey, d'après la loi émise par Soliman Khan est de 310 000 *akče* et à son intérieur se trouvent 13 *zaims* et 556 *timariotes*. Elle a un *alai-bey*, un *čeri-bašy*, un *iuz-bašy*. Les troupes du bey, avec les *ğebelis*, en temps de guerre, s'élèvent à 3 000 soldats de choix. D'habitude il y a encore un *kethouda* des spahis, un serdar des janissaires, un commandant de forteresse, 150 soldats, pour la garde de la forteresse, un *azab-aga*, un *martaloz-aga*, un contrôleur des douanes, un administrateur des finances, un intendant des constructions et un *kethuda* de la ville. Afin que la loi du prophète fut appliquée, elle a aussi un *cheik-ul islam*, un *nakib-ul ešraf* et un *cadi* ayant un salaire de 150 *akče*. Elle possède 70 villages.

La place forte a une belle palanque, à quatre angles, entourée de murailles en terre, située sur la rive du Danube. Elle a une circonférence de 800

²³⁷ Uč Kule = les trois tours.

²³⁸ Kolčvar = peut être Kolojvar, « Cluj ».

²³⁹ L'île Porcia.

²⁴⁰ Dans le texte: *Iršova* ou *Eršova*.

²⁴¹ *Malcočioğlu Bali bey* = renégat bulgar ou serbe.

²⁴² C'est-à-dire de Mahomed II le Conquérant.

pas et deux portes; la première est une petite porte en bois, qui s'ouvre vers l'est, sur la rive du Danube; la seconde porte s'ouvre vers l'ouest, toujours vers la rive du Danube, et elle s'ouvre vers la ville. La partie sise au midi de la place forte est baignée par les flots du Danube, mais au nord il y a des fortifications et des fosses profondes. Dans la place forte, le palais du bey est plus beau que toutes les autres maisons. Au-dessus de la muraille qui longe la rive du Danube il y a beaucoup d'endroits de récréation et de distraction. Il y a en tout 50 maisons couvertes d'échandole. Devant la grande porte, il y a une petite mosquée, dont le devant est tourné vers le Danube, qui est visitée par beaucoup de gens.

Description de la place forte intérieure

446 C'est une belle place forte, solide, bâtie en pierres, carrée, restée du temps des guiaours. A l'intérieur il n'y a rien que la demeure du commandant, de l'imam, du muezin et du *mehter-bašy*²⁴³. Près de la tour de la prison, au-dessus de la porte de la forteresse intérieure, se trouve l'horloge dont le son porte a une grande distance. A l'ouest de la forteresse intérieure, dans une plaine, se trouve la grande ville.

Au-delà des montagnes sises du côté ouest de cette ville se trouve le pays de Valachie, de la sorte que cette ville, étant un endroit de *serhat*, constitue la frontière avec la Valachie.

Mon humble personne a pris du bey qui est là une lettre amicale adressée au bey de Valachie²⁴⁴. Après avoir décidé d'aller dans le pays de Valachie, à Orșova l'on nous a dit: « Les guiaours valaques de ce côté sont rebelles même maintenant, c'est pourquoi allez là de l'autre côté [du Danube], où se trouve Cladova, et passez dans le pays de Valachie par Vidin ou par d'autres ports ». Ce conseil je l'ai trouvé, pauvre de moi, le meilleur, et avec mes compagnons et nos chevaux nous sommes montés dans des bateaux et nous avons traversé le Danube. Nous avons navigué bien, pendant quelques heures au long du Danube vers le sud.

Description des choses curieuses qui se trouvent aux « guerdaps » des Portes de Fer

C'est un endroit effrayable et saisissant. Là se trouvent les tourbillons du Danube, fameux parmi tous les navigateurs d'Anatolie, des pays arabes, persans et parmi les autres marins des pays non islamiques.

Pauvre de moi, j'ai eu l'occasion de voyager pendant 36 ans, dans les sept zones [du monde] à travers 18 empires et royaumes²⁴⁵, et j'ai vu un certain nombre de telles portes de fer..., d'abord dans le *eialet* Diar-Bekir²⁴⁶.

²⁴³ *Mehter-bašy*: le chef de l'orchestre.

²⁴⁴ Le prince de Valachie.

²⁴⁵ Dans le texte: *kralyk* « royaume », principauté.

²⁴⁶ *Diyar-Bekir*: autrefois nom d'une province et maintenant de la ville *Kara Amid* d'Anatolie. Elle se trouve sur la rive gauche du fleuve Tigre, à une altitude de 620 m. À partir de cet endroit, le fleuve devient navigable pour aller à Bagdad (voir *Encycl. Isl.*, IV p. 1 009 — 1 010).

447

C'est ainsi qu'est cette Porte de Fer de la Transylvanie, à travers laquelle j'ai passé ce mois-ci... et par où j'ai passé tant de fois jadis...

Mais parmi toutes ces portes de fer, décrites auparavant, celle qui provoque les plus grandes difficultés c'est cette porte de fer du Danube, tant et si bien que chaque année des centaines de bateaux et des milliers de gens périssent à cause d'elle. En un mot, la Porte de Fer du Danube est plus dangereuse que les difficultés qu'on souffre à Šat-el-Arab²⁴⁷. Quoique cette Porte de Fer ne fut pas bâtie par Alexandre le Grand...

448

Information concernant le façon dont sont bâties les Portes de Fer du Danube

D'abord, dans l'eau qui s'écoule par le Danube, dans cet endroit dénommé les Portes de Fer, il y a des rangées nombreuses de rochers grands comme les voûtes d'une saie de bains. C'est ainsi qu'au mois de Juillet, lorsque les eaux du Danube baissent, des jeunes gens forts et rapides comme des aigles en sautant d'un rocher à un autre peuvent passer à l'autre rive et de là à cette rive-ci. Toutefois ces grands rochers ne sont pas toujours visibles, mais seulement lorsque le Danube a baissé beaucoup. A cause de ces rochers, là, beaucoup de bateaux sont détruits. Tous les bateaux peuvent passer sans danger lorsque les eaux du Danube sont en hausse et les rochers dont j'ai parlé restent submergées dans l'eau. Même à ce moment il y a un certain danger, parce que parmi les bateaux marchands du Danube qui passent par ces effrayables tourbillons, beaucoup ont plus de huit pas sous la ligne de flottaison, soit qu'ils naviguent en aval, soit qu'ils naviguent en amont. Qu'Allah les protège, parce que si les bateaux se heurtent contre ces rochers ou encore les cordages viennent à se rompre et les bateaux se heurtent contre la rive, alors dans ce cas périssent et le bateau et les hommes. C'est pourquoi beaucoup de marchands, par prudence descendent des navires et s'en vont par terre, et après que les bateaux aient traversé sans accroc ces tourbillons, ils remontent dans le navire. L'on résiste difficilement au bruit assourdissant et terrible produit par les eaux du Danube dans cet endroit où se trouvent les « guerdaps ». Le grondement est entendu d'une distance égale à une étape de marche (konak). Lorsque les bateaux passent en aval, ils naviguent avec la vitesse d'un éclair. Les bateaux qui naviguent en amont déchargent une partie de leurs chargements avant d'arriver à cet endroit dangereux. Ces chargements sont transportés par des chalands ou par des charrettes au-delà des Portes de Fer. Et les bateaux vides sont remorqués chacun à son tour à travers les Portes de Fer par mille hommes et même mille cinq cents hommes à l'aide de cordages et cela avec de grandes difficultés, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la partie supérieure de ces Portes, où l'on charge de nouveau les bateaux avec les marchandises qu'on avait déchargées, et cela pendant cinq ou six jours. Après cela, chaque bateau continue sa navigation sur le Danube, jusqu'au pays vers lequel il se dirige. Dans ces endroits il y a des gens habiles à diriger les bateaux, ils connaissent toutes

²⁴⁷ Šat-el Arab = la confluence des fleuves Tigre et Euphrate.

449 les rochers de cette zone et tous les endroits dangereux et ils s'engagent à faire passer les bateaux sans accroc par cette portion du Danube. Les pilotes (guides) qui aident la traversée des bateaux par ces endroits inoubliables sont originaires de Moldavie (Morée Modvia) et de la ville de Drencova ²⁴⁸.

Ils exigent pour chaque bateau selon le cas cinq cent piastres ou deux cent piastres et au cas où un bateau souffre quelques dommages, ils sont obligés, selon les dispositions légales, à payer des dommages intérêts à ceux qui en ont droit.

Bref, le détroit de l'Océan Atlantique, le détroit de la place forte de *géabes* ²⁴⁹, celui du fleuve Murat ²⁵⁰, le détroit de la place forte de Zeiun ²⁵¹, les gorges du fleuve Volga des Moscovites, le tourbillon près de la forteresse d'Hišdek ²⁵² des Moscovites, celui du fleuve Oural, le détroit de la place forte sise après de la Porte de Fer de la Mer Caspique, le détroit Kiz ²⁵³ de la Mer Noire, les gorges Nemrud sur le fleuve Šat el-Arab, le tourbillon près de la place forte d'Unlöck ²⁵⁴, toujours sur le Danube, de même que les gorges mentionnées plus haut, Tahtalgi guerdab sur le Danube sont tous effrayants. Mais le détroit des Portes est plus terrible et plus impitoyable que tourbillon de l'Océan. Il n'est pas fait par la puissance d'Allah comme le détroit Inlek, mais il a été fait par la submerssion des rochers.

455 *Explication des causes du tourbillon des Portes de Fer*

Humble et pauvre de moi ²⁵⁵, lorsque mon seigneur Melek Ahmed Pacha fut destitué de son rang de grand vizir, en 1061 ²⁵⁶, et lorsqu'on lui attribua le *villayet* d'Ocakov ²⁵⁷, j'ai été envoyé à la forteresse de Ruš-čuk pour vérifier les comptes du *nazyr* ²⁵⁸ de Vidin. C'est alors que j'ai voyagé le long des rives du Danube plusieurs fois et cette année le Danube avait baissé tellement qu'on voyait ces rochers grands comme les coupes des salles de bains et comme des éléphants, jetés dans le Danube, vers les Portes de Fer, par celui dont j'ai parlé plus haut, le roi Ianovan. Nous sommes restés sur la rive du Danube, quelques centaines de gens, et nous avons regardé les Portes de Fer. L'endroit où se trouvent les Portes de Fer et les guerdabes du Danube se trouve sur la pente d'une colline vers la forteresse de Cladova (*Feth-islam*).

La Porte de Fer est grande comme la porte d'un palais (*saray*) ²⁵⁹ et elle a la grosseur du corp humain. Au cours des temps la moitié de cette porte

²⁴⁸ Drencova (Drive).

²⁴⁹ *Ĝeaber* = montagne, de la dérive *Gibraltarik* « Gibraltar »

²⁵⁰ *Murat-Čeai* = fleuve dans l'Arménie Turque.

²⁵¹ *Zeiun*... ?

²⁵² *Hišdek* ... ?

²⁵³ *Kiz* ... ?

²⁵⁴ *Unlöch* cité sur le Danube

²⁵⁵ C'est-à-dire Evliya Čelebi.

²⁵⁶ 1061 H. = 1650 Dec. 25 — 1651 Dec. 13.

²⁵⁷ Dans le texte: *Ūzū*, *Ozū* c'est-à-dire, moldave *Vozia*, = Očeakov en R.S.S. Ukraine.

²⁵⁸ *Nazyr* = sorte d'inspecteur, commandant d'une forteresse turque sur le Danube.

²⁵⁹ Sur l'*Ak-Saray* = le palais blanc (voir *Islām Ansiklopedisi*, vol. I, 1950, p. 274 (Cl.

s'est enfoncé dans le marais. Mais la partie supérieure, qui est restée hors du marais, a l'hauteur d'un homme. Maintenant si le padichah de la dinastie ottomane le voullait, il serait facile de nétoyer les chemins et de faire couler le Danube par l'Aksaray²⁶⁰ d'Istanbul. Mais cela coûterait beaucoup d'argent, par contre ça n'apporterait pas beaucoup d'avantages.

Qu'Allah accorde Sa Grâce au sultan Mehmed, au sultan Bayezid et au sultan Soliman, parce qu'ils n'ont pas admis que les habitants d'Istanbul aient besoin des eaux du Danube ou d'autres eaux encore.

C'est la volonté d'Allah qui a décidé que les habitants d'Istanbul n'aient pas à boire des eaux du Danube, car s'ils avaient bu, les membres des leurs familles, grands ou petits, auraient possédé un autre caractère et auraient été difficiles à dominer, et les femmes auraient été insoumises.

En conséquence, le roi sus-nommé, Ianovan, lorsqu'il a vu que les eaux du Danube se retirent, a fait un geste de désespoir et a rendu l'âme. Le corps inanimé du roi Ianovan a été enseveli par le roi Iancu dans le monastère de... et c'est de l'époque de ce dernier roi qui est resté le recit d'Ianovan et du tourbillon des Portes de Fer où il a arrêté le Danube...

A partir des Portes de Fer, en aval sur le Danube, jusqu'à la forteresse de Cladova, il y a deux ou trois cent navires destinés a conserver vivants les poissons²⁶¹.

(Fait suite le recit du voyage en Valachie connu par la traduction de Gheorghe Zerva. *Călătoria lui Evlia Celebi efendi*, dans „Bul. Comis. Ist. Rom“, XVI (Bucureşti, 1937—1938), pp. 247—281.

²⁶⁰ Aujourd'hui un quartier à Istanbul.

²⁶¹ Dans le texte: *dalian* «vivier», «pêche réservée» (voir Samy Bey Fraschery, *Dictionnaire turc-français*, Constantinople, 1885, p. 685).

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES RELATIONS DE SEID ABDULLAH RAMIZ PACHA AVEC LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

par MARIE MATHILDE ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU

Les historiens roumains de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle ne sont pas restés insensibles à l'attrayante personnalité de Seid Abdullah Ramiz Pacha (1774—1813), homme d'état averti et poète distingué, partisan des réformes de Selim III et du coup d'état de Baïraktar Moustafa Pacha, organisateur de la marine de guerre ottomane en qualité de kapoudan pacha de l'Empire ottoman (Août 1808—Mars 1809).

Mais bien que Ramiz ait été à deux reprises, en 1809 et en 1813, l'hôte de la capitale valaque et qu'il ait entrepris dans cet intervalle — qui coïncide avec son séjour en Russie — des négociations étroitement liées au sort des Principautés Danubiennes, les historiens roumains n'ont fait mention que de son dernier passage par Bucarest, prélude de sa fin tragique.

Dans son *Histoire des Roumains*, V. A. Urechiă a publié certains documents¹ ayant trait au meurtre de l'ex-kapoudan pacha, exécuté par ordre de la Sublime Porte avec le concours du prince de Valachie, Ioan Gheorghe Caragea (27 Août 1812—Septembre 1818). Nicolae Iorga, qui avait noté dans son *Histoire de l'Empire ottoman* l'accession d'Abdullah Ramiz à la dignité de kapoudan pacha² et dont il relève le rôle dans la tentative de répression de la révolte des janissaires (Novembre 1808)³, a résumé dans un de ses ouvrages consacré aux voyageurs étrangers dans les Principautés Danubiennes⁴ la relation du comte Auguste de Lagarde sur la tragédie de Colentina (13/25 mars 1813), à laquelle avait assisté l'émigré français⁵.

¹ V. A. Urechiă, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), t. X B, Bucarest, 1902, pp. 26—28.

² N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, dans la collection « Geschichte der europäischen Staaten herausgegeben von A. H. L. Heeren, F. A. Ukert, W. v. Giesebrecht und K. Lamprecht », t. V, Gotha, 1913, pp. 181—182.

³ *Ibidem*, pp. 185—186.

⁴ N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* (Histoire des Roumains par les voyageurs), vol. III, Bucarest, 1929, p. 71.

⁵ A. de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne par Kiev, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermannstadt, Lettres adressées à Jules Grifith*, Paris 1824, pp. 342—343.

Mais aucun de ces historiens ne s'est occupé des relations de Ramiz avec les Principautés Roumaines, ni n'a tenté d'éclaircir les circonstances qui ont poussé l'ancien kapoudan à traverser à deux reprises ces pays.

Parmi les historiens étrangers, seul le professeur A. F. Miller⁶ s'est occupé de Ramiz Pacha dans un ouvrage consacré à Bairaktar Moustafa pacha, ainsi que dans une étude parue sous les auspices de l'Institut roumain pour l'étude du sud-est européen⁷.

Étant ses recherches sur des documents inédits conservés dans les archives russes, le professeur A. F. Miller a retracé dans sa dernière contribution l'activité non officielle de Ramiz Pacha pendant son séjour en Russie, en pleine guerre russo-turque. L'idée maîtresse qui s'en dégage est que l'ancien kapoudan pacha aurait poursuivi avec ardeur le rétablissement de la paix entre l'Empire ottoman et l'Empire russe et même la conclusion d'une alliance turco-russe, tout en demeurant fidèle à sa patrie, malgré les apparences qui l'accablent. Vu que le professeur Miller a concentré ses recherches sur le séjour de Ramiz en Russie, il est naturel qu'il n'ait pas insisté sur les relations directes de l'ancien kapoudan avec les Principautés Danubiennes au cours de ses voyages en territoire roumain. Même lorsque le savant historien russe mentionne la tragédie qui mit fin aux jours de Ramiz près de Bucarest, il se contente de reproduire les dires d'un auteur turc, İbrahim Alaettin⁸, sans les soumettre à une analyse critique. C'est ainsi que s'explique d'ailleurs la localisation erronée de la tragédie de Colentina sur la chaussée Bucarest-Giurgiu⁹.

Les circonstances qui ont poussé Ramiz pacha à venir à deux reprises dans les Principautés Roumaines sont étroitement liées à certains aspects de son activité idéologique, militaire et diplomatique que nous croyons utile de rappeler ici brièvement.

En tant que représentant de la jeunesse avancée turque, Ramiz a été le chef idéologique de l'organisation secrète « Les amis de Roustchouk », formée à l'initiative de Moustafa Pacha Bairaktar, vali de Silistrie et commandant suprême (*serasker*) de l'armée du Danube, pour mettre fin à l'anarchie féodale qui déchirait l'empire et pour affaiblir la puissance des janissaires de la décadence, insubordonnés et corrompus. De cette organisation politique faisait partie Moustafa Refik, Mehmed Said Galip, Mehmed Tasim, Mehmed Emin Behidj et Manouk bey¹⁰.

Ramiz eut un rôle de premier plan dans la préparation du coup d'état de Bairaktar Moustafa Pacha, qui renversa le sultan Moustafa IV (29 Mai

⁶ A. F. Miller, Мустафа Паша Байрактар. Османская история в начале XIX века. Moscou-Leningrad, 1947.

⁷ Idem, *Abdullah Ramiz Pacha en exil*, dans « Revue des études sud-est européennes » II, 1964 no 3-4, pp. 420-432.

⁸ İbrahim Alaettin, *Meşhur Adamlar* (Les hommes célèbres), Istanbul, 1938, p. 1305

⁹ A. F. Miller, *Abdullah Ramiz pacha en exil*, p. 432.

¹⁰ İsmail Hakki Uzuncarşili, *Meşhur Rumeli ayanlarından Trisinikli İsmail, Yılık oğlu Süleyman Ağalar ve Alemdar Mustafa paşa* (Sur les ayans célèbres de Roumélie, les agas Trisinikli İsmail, Yilik oğlu Süleyman et le porte-drapeau Moustafa pacha), Istanbul, 1942.

1807—28 Juillet 1808), afin de remettre en vigueur les réformes de Selim III, qui avait essayé vainement de renforcer l'autorité centrale en créant une armée moderne (*nizam-i djedid*).

Doué d'une vive intelligence, d'une volonté tenace et possédant des connaissances étendues, Seid Abdullah Ramiz conquiert rapidement une grande autorité en qualité de réorganisateur de la marine de guerre ottomane et d'une nouvelle armée régulière (*nizamli asker*), instruite d'après les méthodes européennes¹¹. C'est ainsi qu'il s'attira l'inimitié des janissaires, menacés par les réformes décidées en Octobre 1808¹² par le divan, auxquelles il avait pris une part active. De cette époque date aussi la haine cachée des ulémas (*ulama*), tels que le *šekh ül islam* Mehmed Ata'ullah, l'âme de la révolution de 1807, ou de kadiasker d'Istanbul Murad-zade Mehmed Murad. D'autres partisans des janissaires rebelles, signataires de l'acte (*hüdjäje šeriye*) de condamnation des réformes¹³, le poursuivaient eux aussi de leurs ressentiments.

Au cours de la grande révolte des janissaires de Novembre 1808¹⁴, l'échec de sa tentative d'organiser la résistance pendant la célèbre « nuit de la prédestination » (*kadir gecesi*)¹⁵, ainsi que son rôle dans l'étranglement de l'ancien sultan Moustafa IV (16 Novembre 1808)¹⁶ le compromirent définitivement.

Après la mort du Baïraktar¹⁷, auquel il essaya vainement de porter secours, Ramiz fut obligé de quitter secrètement la capitale ottomane, avec le consentement du nouveau sultan Mahmoud II¹⁸ (28 Juillet 1808—3 Juillet 1839), qui capitula devant les janissaires pour sauver sa vie et son trône. Arrivé par mer à Silivri, Ramiz se cacha d'abord à Čataldja, sur les domaines

¹¹ Cf. la lettre du baron Hübsch du 12 Novembre 1808 dans les Archives de la politique étrangère, (A.P.E.) Moscou, Fond Constantinople (K), doc. no 2 274, p. 69. Par la suite la citation se fera par l'abréviation A.P.E.

¹² Le projet, signé par Ramiz, ainsi que par les autres membres du divan, et confirmé par un « fetva » du « mufti », prévoyait le rétablissement de la discipline et des obligations en vigueur à l'époque de Süleyman le Magnifique, le casernement des janissaires, la prestation du service militaire, la suppression de la vénalité des grades d'officiers des janissaires, la revision des pensions, l'introduction de l'armement et de la tactique occidentale. Ahmed Djevdet, *Tarih* (Histoire), vol. IX, Istanbul 1292, p. 278.

¹³ Ahmed Asim, *Tarih* (Histoire), vol. II, Istanbul p. 46—49; Ata Bey, Tayyazade Ata'ullah Ahmed, *Tarih* (Histoire), vol. III, Istanbul p. 82—83. Voir aussi les lettres de l'inter-nonce du 31 Mai et du 18 Juillet 1807 dans Österreichische Staatsarchiv de Vienne, Abteillung Haus, Hof, und Staatsarchiv, Fond Türkei, Reiche VI, Karton 1, doc. no 17 et 21.

¹⁴ C. Erbiceanu, *Cronologia evenimentelor din țările române de la 1768—1812 scrisă de un anonim* (Chronologie des événements des pays roumains de 1768 à 1812 écrite par un anonyme), dans *Istoria Moldovei și Sucevei* (Histoire de la Moldavie et de Suceava), Jassy, 1887, p. 527—528; N. Iorga, *Histoire des États balkaniques*, Bucarest 1914 p. 151; H. Dj. Siruni, *Bairaktar Moustafa Pacha et Manouk Bei «prince de Moldavie»*, dans «Balcania», VI, 1943, p. 80 et suiv.

¹⁵ Le rôle de Ramiz pacha pendant la révolution de Novembre 1808 a été mis en lumière par H. Dj. Siruni, *op. cit.*, pp. 91—96.

¹⁶ Yayla Imam, *Tarih* (Histoire).

¹⁷ Ahmed Djevdet, *Tarih*, vol. IX, p. 35; Mehmed Sureyya, *Sidjill-i osmani ...* (Biographies ottomanes), vol. IV, Istanbul, 1308—1315, IV, p. 460; Abdurrahman Šeref, *Tarih-i Devlet-i osmaniye* (Histoire de l'état ottoman), 1318, vol. II, p. 280.

¹⁸ A. de Juchereau de Saint-Denys, *Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808*, vol. I, Paris 1819, p. 237.

de Selim Herai, puis à Bunar Hisar¹⁹, d'où il passa en compagnie d'Inge Mehmed Bey, le second Kapoudan, à Roustchouk.

L'ancien agent et confident du Baïraktar,²⁰ Ahmed Efendi, connu sous le nom de Kiose Kehaia, y avait rassemblé les restes du parti de l'ancien grand vizir²¹ et s'était emparé du pouvoir local. Poursuivant la politique de feu Moustafa Pacha,²² dont il venait d'épouser la veuve, le chef des rebelles de Bulgarie cherchait un appui auprès des Russes avec lesquels l'Empire ottoman était en guerre depuis 1806. De concert avec Ramiz et les principaux ayans de Roumélie, qui devaient supporter tout le poids de la guerre en cas d'une reprise des hostilités, Ahmed décida de reprendre les pourparlers entamés du vivant de Moustafa Pacha Baïraktar. Par l'entremise du banquier arménien Manouk Bey Mirzayan envoyé à Bucarest, Ahmed entra secrètement en relation avec le consul russe. Privé du concours des ayans de Roumélie, Ahmed se sentit bientôt menacé dans sa vie et ses biens au cas où son ennemi, Bosniak aga, réussirait à s'emparer de Roustchouk ou à y être envoyé par le grand vizir Memeš Pacha. Par l'entremise du fameux banquier arménien Manouk Bey Mirzayan²³, Ahmed entra secrètement en relation avec le consul de Russie à Bucarest, Kiriko²⁴, et, par ce dernier, avec le commandant général des armées russes opérant dans la vallée du Danube, le maréchal Prozorowski²⁵.

Après l'échec du congrès de Jassy²⁶, le maréchal s'était assigné comme but l'occupation par surprise de la cité de Giurgiu²⁷. Désirant rendre aux Russes un service signalé avant de se réfugier dans l'Empire, Ahmed leur proposa de favoriser leur mainmise sur Giurgiu et Roustchouk. Dans ce but, il fit même retirer, sous différents prétextes, les servants des pièces d'artillerie de la forteresse de Giurgiu²⁸. Il convint en outre avec le général Miloradovici

¹⁹ A. Djevdet, *Tarih*, vol. IX, p. 49.

²⁰ Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 517, doc. no. DCLXXIII.

²¹ *Ibidem*, p. 546, doc. no. DCCXI, 30 Avril 1809.

²² Suivant Ibrahim pacha de Bosnie, les Russes auraient promis à Moustafa pacha Baïraktar et aux ayans des bords du Danube de les reconnaître princes indépendants à condition de ne pas passer le Danube et de leur faire une guerre simulée (*Ibidem*, p. 553, doc. DCCXXII, 2 Septembre 1809).

²³ Après la mort du Baïraktar, Manouk Bey s'enfuit de Constantinople et vint à Roustchouk (Hurmuzaki, *Supl.* I/3, p. 157). Sur Manouk Bey, voir H. Dj. Siruni, *op. cit.*, p. 53 et suiv.

²⁴ Par ordre du Baïraktar, Kiriko avait été enlevé de Bucarest au début de la guerre pour être conduit à Roustchouk. D'après Langeron (Hurmuzaki, *Supl.* I/3 p. 158), Ahmed et Manouk l'auraient préservé de la fureur du grand vizir.

²⁵ Les rapports de Mériage adressés à Champagny le 28 Janvier et le 18 Février 1809 (Hurmuzaki *Supl.* I/2 p. 536 doc. no. DCCI et p. 543 doc. no. DCCVII) précisent qu'Ahmed échangeait des présents avec le maréchal Prozorowski (*Ibidem* p. 535, doc. no. DCC, 22 Janvier 1809).

²⁶ Hurmuzaki *Supl.* I/3, p. 159. Les pourparlers de Galib Efendi avec les généraux Miloradovici et Hasting et avec le sénateur Kousnikov (Hurmuzaki *Supl.* I/2, p. 536, doc. no. DCXCVI 31 Décembre 1808; p. 643 doc no DCCVII, 18 Février 1808) commencèrent le 24 Février (Bibliothèque de l'Académie de la R.S.R., mss roum. 1 568, f. 115).

²⁷ Cf. le mémoire du général Langeron, Hurmuzaki *Supl.* I/3 p. 158.

²⁸ A.P.E. Moscou no 1928, p. 82—84.

de quitter Roustchouk le jour même où les Russes devaient s'approcher de Giurgiu ²⁹.

Ce projet, connu seulement par huit personnes ³⁰, semble ne pas avoir été dévoilé à Ramiz, qui portait encore le titre officiel de kapoudan pacha. Le pressant hostile à la reddition des forteresses danubiennes, Ahmed l'avait installé sur la rive gauche du Danube, à Slobozia, sur les terres de feu Baïraktar Moustafa Pacha ³¹.

Dans l'espoir d'un prompt changement de la situation politique à Constantinople, Ramiz s'obstina à rester en territoire ottoman, malgré les conseils de son ami, Manouk Bey. En sa qualité de grand propriétaire en Valachie ³², le banquier arménien s'était installé à Bucarest ³³, où son ami Babic lui amenait sa famille avec le concours de Aidin Pacha de Giurgiu ³⁴.

Selon les informations transmises en Janvier 1809 par le consul Kirico au maréchal Prozorowski, Manouk Bey pressait instamment Ramiz à passer en Valachie sans réussir à vaincre sa répugnance ³⁵.

Cependant Mahmud II, tombé sous l'influence des janissaires, se décidait à ordonner la mise à mort de Ramiz et d'Ahmed ³⁶, ce dernier étant fortement compromis par ses négociations avec les Russes.

Chargé d'exécuter la sentence prononcée par firman contre le kapoudan, Molla Pacha de Viddin avait vainement tenté d'obtenir le concours d'Ahmed, vu qu'il ne pouvait y parvenir de force. En échange de la tête de Ramiz, Ahmed aurait la vie sauve et serait confirmé par la Porte ayan de Rusciuk. Cette démarche se heurta au loyalisme d'Ahmed. Il en fut de même de la tentative de Khusrev Pacha pour s'assurer le concours d'Aidin Pacha auquel il offrait l'insigne dignité de pacha à trois queux pour prix de l'exécution des deux proscrits.

Malgré les précautions prises par Ahmed, informé par Aidin Pacha, l'ordre du sultan ne demeura pas longtemps un secret. Bientôt, un des plus puissants ayans qui jouissait de la confiance des deux amis, Feizi Aga de Tîrnovo, passait du côté des janissaires ^{36 bis}. Cette trahison déclenchait la mésentente parmi les ayans de Roumélie, tandis qu'à Constantinople les janissaires renforçaient leur emprise sur le gouvernement.

²⁹ Hurmuzaki *Supl.* I/3, p. 158.

³⁰ D'après Langeron, c'étaient Prozorowski, Bezak, Koutouzow, Harting, Miloradovich, Kiriko, Mamouk Bey et Ahmed Efendi (*Ibidem* p. 159).

³¹ Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 625 doc, no DCCCXVIII,

³² *Ibidem*, p. 505, doc. no DCLXI, Avril 1808.

³³ Hevond Hovnanian, *Histoire de la vie de Manouk Bey Mirzaintz*, Vienne, 1852, p. 71; M. M. Mseriantz, *Mirzaian Manouk Bey*, Moscou, 1881; voir aussi le *Hronicul protosinghelutis Naum Râmniceanu* (1768—1810) (Chronique du « protosinghelos » Naum Râmniceanu), dans C. Erbiceanu, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă* (Chroniqueurs grecs qui ont écrit sur les Roumains à l'époque phanariote), Bucarest, 1888, p. 282.

³⁴ *Ibidem* p. 285. Mser Mserian, *Vie de Manouk Bey* (mss. arménien de la bibliothèque Matenadaran à Erivan), pp. 191—192, communiquée par H. Dj. Siruni, auquel nous adressons ici nos remerciements les plus vifs.

³⁵ APE Moscou doc. no 1928, fol. 36, 10 Janvier 1809.

³⁶ *Ibidem* doc. no 1928 fol. 448, Février 1809.

^{36 bis} Mser Mserian *op. cit.* p. 187—189.

Privé du concours des ayans, Ahmed se sentait menacé dans sa vie et ses biens au cas où son ennemi, Bosniak aga, réussirait à s'emparer de Roustchouk ou à y être envoyé par le grand vizir Memeš Pacha.

De son côté, Ramiz, perdant tout espoir, était contraint à abandonner le sol ottoman pour chercher refuge auprès des ennemis de l'Empire ottoman. Il s'était sur les assurances données par Manouk au nom des autorités russes. Dans l'espoir d'amener par son entremise le sultan à leur céder les Principautés Danubiennes, les Russes offrirent à Ramiz l'hospitalité en égard à son origine criméenne³⁷ et surtout à ses relations présumées avec Mahmoud II.

Pendant la nuit du samedi 13/25 Mars, le Kapoudan Pacha quittait Slobozia, en emportant avec lui une fortune « impériale »,³⁸. Il était accompagné par Ahmed Efendi, qui s'était enfui secrètement de Roustchouk³⁹, par Memis Aga, ayan de Tirnovo, par Inge Mehmed, par son propre trésorier (ὁ χαζναπάρης = haznadar) ainsi que par une suite comprenant une centaine d'hommes sûrs⁴⁰. Les Russes les retinrent à Fălăstoaca (εἰς Φαλαστόκαν) sur le Neajlov, jusqu'à ce que le maréchal Prozorowski, revenu de Jassy, leur eût donné la permission de se rendre à Bucarest, afin de se mettre sous la protection des autorités russes.

Dans la soirée du 16/28 Mars 1809, Ramiz arrivait dans la capitale de la Valachie avec sa suite, dont une partie retourna ensuite à Vidin. Le « protosinghelos » Naum Râmnicéanu note que Ramiz fut logé dans la maison du « vornic » Tudorache Văcărescu Furtună⁴¹, Ahmed Efendi dans la maison de la princesse Ecaterina Văcărescu, fille du prince Nicolae Caragea⁴², Memis Aga dans la maison de la veuve du « vornic » Ioan Florescu⁴³, et Inge Mehmed

³⁷ Le père de Ramiz, Fayzullah Efendi, avait occupé la charge de Kazasker en chef du clergé musulman de Crimée. APE, doc. no 1 928, fol. 36.

³⁸ *Cronica meșteșugarului Ioan Dobrescu (1802 – 1830)* (Chronique de l'artisan Ioan Dobrescu), ed. I. Corfus, dans « Studii și articole de istorie » (Etudes et articles d'histoire), VIII, 1966, p. 338.

³⁹ D'après Djevdet (*Tarih*, vol. IX p. 50), Ahmed aurait emporté tous les bijoux et les objets précieux du Bairaktar, ainsi qu'une somme de 14 000 bourses d'or. Ibrahim pacha de Bosnie les évaluait à plusieurs millions (Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 553, doc. no DCCXXII, 8 Septembre 1809).

⁴⁰ C. Erbiceanu, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă* p. 286.

⁴¹ La maison du « vornic » Teodor Văcărescu Furtună se trouvait sur l'« Ulița Măgureanului » (la rue de Măgureanu, aujourd'hui Calea Victoriei) devant l'ancienne rue Carol.

⁴² La maison de la princesse Ecaterina Văcărescu (morte en 1812), la troisième femme de Ienăchiță Văcărescu (m. 1797) se trouvait toujours sur l'« Ulița Măgureanului », près du monastère Saint-Jean-le-Grand (Sf. Ioan cel Mare), sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le C.E.C. Cf. George D. Florescu, *Din vechiul București. Biserici, curți boierești și hamuri după două planuri inedite de la sfîrșitul veacului al XVIII-lea* (Sur l'ancien Bucarest. Eglises, maisons de boyards et auberges d'après deux plans inédits de la fin du XVIII e siècle), Bucarest, 1935, p. 113.

⁴³ La maison de la famille Florescu se trouvait toujours sur l'« Ulița Măgureanului », près de l'auberge du monastère Saint Spiridon l'Ancien (Sf. Spiridon cel Vechi), en face de l'ancien monastère de l'Archimandrite, connu de nos jours sous le nom de l'Eglise des Saints Apôtres (Sfinții Apostoli). George D. Florescu, *Casa Floreștilor din mahalaua Scorțarului* (La maison des Florești dans le quartier Scorțarul), dans « *Bucureștii vechi*, I–V, Bucarest, 1935, p. 57.

Bey ainsi que le haznadar, dans la maison Gulianu ⁴⁴. Un chroniqueur contemporain, Ioan Dobrescu, qui était à la fois chantre à l'église Batiște et pelletier-fourreur, relate que Ramiz passa quelque temps à Bucarest avec Ahmed Efendi, se soumettant en tout aux autorités russes ⁴⁵.

En vertu d'un ordre du gouvernement impérial envoyé au maréchal Prozorowsky, Ramiz fut obligé de quitter Bucarest pour se rendre dans la Nouvelle Russie, à Nikolaïev ⁴⁶. L'empereur Alexandre I^{er} espérait utiliser sa prétendue influence sur le sultan pour négocier une paix favorable aux Russes.

Le professeur A. F. Miller a montré que les négociations de Ramiz avec le duc Emmanuel de Richelieu à Nikolaïev, ainsi que les pourparlers de Petersbourg avec le maréchal Roumiantzev et d'autres dignitaires russes (Décembre 1809—Août 1810), se sont heurtés à l'intransigeance de l'Empereur Alexandre, qui exigeait la cession des Principautés Roumaines et la reconnaissance de l'indépendance de la Serbie sous le protectorat russe comme conditions *sine qua non* pour la conclusion d'une paix secrète avec le sultan, auquel il offrait un refuge en Russie au cas d'une nouvelle révolution à Constantinople ⁴⁷.

Partisan de la théorie que les Principautés Danubiennes faisaient partie intégrante de l'Empire ottoman en leur qualité de pays tributaires, Ramiz hésitait à présenter ces conditions au sultan, de peur de se compromettre et de s'attirer la haine des grandes familles phanariotes, pour lesquelles les pays roumains faisaient figure d'un riche patrimoine à exploiter ⁴⁸.

Ses scrupules étaient confirmés d'ailleurs par un observateur étranger, le chargé d'affaires de France à Constantinople, Latour-Maubourg. En Juin 1809 ce dernier écrivait au ministre des affaires étrangères de France J. B. Nompère de Champagny, que toute ouverture portant sur l'abandon de la Valachie ou de la Moldavie serait toujours rejetée par le sultan, qui préférerait continuer la guerre en « se tenant étroitement attaché aux Anglais » ⁴⁹.

Dans ces conditions, la correspondance secrète de Ramiz avec Mahmoud II devait se borner à faire valoir, d'une part, les intentions pacifiques d'Alexandre I^{er} et, de l'autre, l'importance des avantages d'un traité de paix et d'une alliance avec la Russie de nature à raffermir le trône du

⁴⁴ La maison Guliano se trouvait sur l'emplacement de l'actuel immeuble-tour qui se dresse sur le Splaiul Independenței. Information orale donnée par George D. Florescu.

⁴⁵ Cf la chronique de Ioan Dobrescu, p. 338.

⁴⁶ A. F. Miller, *Мустафа Паша Байрактар* p. 341 et suiv. Idem, *Abdullah Ramiz pacha en exil* p. 428.

⁴⁷ A. F. Miller, *Мустафа Паша Байрактар*, p. 342.

⁴⁸ A.P.E., Chancellerie du Ministre, no 5 189 p. 11—19

⁴⁹ Hurmuzaki, *Supl.* 1/2 p. 548 doc. no. DCCXV, 28 Juin 1809. Au début de l'année 1811, le sultan rejetait toute proposition de paix en déclarant qu'il préférerait continuer la guerre pendant vingt ans desuite que de céder les Principautés Danubiennes (*Ibidem*, p. 605, doc. no DCCXCVI 20 Mars 1811). Même la déclaration de l'interprète russe Fonton à savoir que la Russie abandonnerait ses prétentions sur la Serbie et sur le remboursement des frais de guerre pour obtenir la cession des Principautés n'a eu aucun effet sur les Ottomans (*Ibidem*, p. 582, doc. no DCCLXIX, 3 Avril 1811).

sultan. Ainsi que l'a très justement fait remarquer le professeur A. F. Miller cet échange de lettres — connu seulement par certaines allusions de Ramiz ⁶⁰, — n'eut aucune influence sur les négociations officielles, entamées à Roustchouk ⁶¹, reprisés à Giurgiu ⁶² et poursuivies à Bucarest. Succédant aux démarches infructueuses du comte Kamenski, du chevalier Italinski et du sénateur Koutouzov ⁶³, ainsi qu'aux ouvertures du chargé d'affaires de Prusse, Werther ⁶⁴, et du chargé d'affaires de Suède et du Danemark, le baron Hübsch ⁶⁵, ces négociations n'aboutirent à la paix (28 Mai 1812) qu'à la suite des graves revers subis par les Turcs à Roustchouk (Juin 1811) ⁶⁶ et à Slobozia (Octobre 1811) ⁶⁷. Ces défaites étaient d'autant plus graves que l'Empire ottoman, par suite de difficultés économiques insurmontables, n'était plus en état de lever et d'armer de nouvelles troupes. Les Russes, eux aussi, se voyaient acculés à faire la paix par suite de la tension survenue dans leurs relations avec la France. Dès Octobre 1811, le gouvernement de Petersbourg donnait ordre à Koutouzov de conclure la paix à quelque prix que ce fût ⁶⁸. Il est notoire que l'imminence d'une guerre avec Napoléon I^{er} décidait finalement l'empereur Alexandre à réduire ses prétentions territoriales, soutenues à Roustchouk ⁶⁹, afin d'obtenir aux négociations de Giurgiu et de Bucarest l'accord des délégués ottomans. Dans cette action diplomatique, un rôle occulte revint à Manouk bey en sa qualité d'ami du délégué turc, Galib Efendi ⁶⁰, avec lequel il eut plusieurs conversations portant sur la conclusion de la paix et d'une alliance russo-turque ⁶¹.

Ce même but était poursuivi par Ramiz. En sa qualité d'ami de Galib Efendi, l'ancien kapoudan espérait tirer profit des pourparlers de Bucarest

⁶⁰ A.P.E., Moscou, Chancellerie, no. 5 209, pp. 19—20.

⁶¹ Hurmuzaki, *Supl* 1/2 p. 600 doc. no DCCLXXXVII, 8 Novembre 1811. Les conditions imposées par la Russie portaient sur la cession de la Moldavie jusqu'au Siret; l'indépendance de la Valachie et des Serbes, la cession du territoire turc de l'est jusqu'au cours du Phasc; le paiement de vingt millions de piastres (*Ibidem*, p. 601, doc. no DCLXXXVIII, 11 Novembre 1811).

⁶² *Ibidem*, pp. 640—641, doc. no DCCCXXXII, 7 Novembre 1811, et pp. 641—642, doc. no DCCCXXXIII, 11 Novembre 1811; pp. 642—643, doc. no DCCCXXXIV, 20 Novembre 1811; p. 651 doc. no DCCCXLVI, 14 Décembre 1811.

⁶³ *Ibidem* p. 607, doc. no DCCXCVII, 8 Mai 1811, et doc. no DCCXCVIII, 19 Novembre 1811.

⁶⁴ *Ibidem* p. 578, doc. no DCCLXIII, 10 Novembre 1810. Aux propositions de Werther portant sur la cession des deux principautés, le Reis Efendi répondit par l'offre sensationnelle d'obtenir du roi d'Angleterre Georges III pour le compte de la Russie « de belles et grandes provinces en Amérique » (*Ibidem*, pp. 604—605, doc. no DCCXCV, 26 février 1811).

⁶⁵ *Ibidem*, p. 601, doc. no DCCLXXXIX, 12 Novembre 1811; p. 602, doc. no DCCXC, 19 Novembre 1811.

⁶⁶ *Ibidem* pp. 590, 591, doc. no DCCLXXVI, 24 Juillet 1811; pp. 615—616, doc. no DCCCVII, 9 Juillet 1811.

⁶⁷ *Ibidem* pp. 635—636, doc. no DCCCXXVIII, 29 Octobre 1811; pp. 636—637, doc. no DCCCXXIX, 24 Octobre 1811; pp. 639—640, doc. no DCCCXXXI, 24 Octobre 1811.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 638, doc. no DCCCXX, 26 Octobre 1811.

⁶⁹ Il s'agissait notamment de la cession du territoire jusqu'au Siret, puis de celle du territoire compris entre le Dniestr et le Pruth, que le Sultan était disposé à concéder (*Ibidem*, p. 601, doc. no DCCLXXXVIII, 11 Novembre 1811).

⁶⁰ Cf. la biographie de Manouk par Mser Mserian, en arm. trad. par H. Dj. Siruni, pp. 191, 217—220 et 224.

⁶¹ A.P.E., Moscou, fond 1 928, pp. 75—78, 17/29 Février 1812.

afin d'obtenir, pour prix de sa médiation, la charge de vali de Silistre ⁶², occupée naguère par le Baïraktar. Ramiz s'empessa de demander au gouvernement russe la permission de se rendre à Bucarest ou tout au moins dans un village voisin de la capitale valaque pour négocier avec son ami Galib le rétablissement du traité d'alliance russo-turque de 1805. Avec l'aide bienveillante du comte de Capo d'Istria qui pensait assurer la tranquillité à la frontière valaque en aidant Ramiz à obtenir la charge de pacha de Silistrie, l'ancien kapoudan reçut à la fin de juillet 1812, par l'entremise de l'amiral Tchitchagov, la permission de l'empereur de se rendre à Bucarest, au quartier général de l'armée russe ⁶³.

A cette date, la paix avait été déjà signée. Cependant Ramiz comptait sur l'aide du principal délégué turc, Mehmed Saïd Galib, qui venait de le nommer inspecteur des commissaires turcs chargés de recevoir les prisonniers ottomans repatriés ⁶⁴ conformément aux dispositions de l'article IX du traité de Bucarest ⁶⁵. Faisant état de cette nomination, Ramiz présentait à Tchitchagov un plan hardi dont l'exécution devait lui assurer la possession de la ligne du Danube. Dans sa première étape, ce plan prévoyait l'occupation des forteresses de Giurgiu et de Routschouk, par un corps de deux mille prisonniers de guerre turcs, armés et soutenus par les troupes russes de Valachie. La seconde étape devait être consacrée à l'installation de Ramiz à Silistrie ⁶⁶. L'entrée de Napoléon en Russie (en l'été de 1812) et l'évacuation des troupes russes des Principautés (Octobre 1812) devaient empêcher la mise en œuvre de ce plan, rattaché au projet aventureux de Tchitchagov de conquérir Constantinople par l'armée russe du Danube ⁶⁷.

Dans ces nouvelles circonstances, Ramiz se vit obligé de renoncer à l'appui des russes. Il persévéra néanmoins dans l'intention de se rendre à Routschouk dont l'ayan, Bosniak aga, était son ami ⁶⁸. N'étant plus d'aucune utilité pour les Russes, Ramiz obtint facilement la permission de l'empereur, ne soupçonnant pas à quel point les esprits étaient montés contre lui en Turquie. S'abusant sur les véritables sentiments des ulemas — qui avaient évité de manifester leur opposition, se contentant de soulever le peuple par les janissaires ⁶⁹ (Novembre 1808) — Ramiz comptait sur le sultan ⁷⁰ pour tenir ces derniers en respect, d'autant plus que Mahmoud II lui avait donné

⁶² A. F. Miller, *Мусрафа Паша Байрактар* *op. cit.* p. 343.

⁶³ *Ibidem*, p. 346. Archives Centrales de l'Histoire Militaire (A.H.M.), no 8/98, pp. 191 — 194.

⁶⁴ A. P. E. Chancellerie, no 1 931, p. 166—167. A. F. Miller, *Abdullah Ramiz pacha en exil*, p. 431.

⁶⁵ D. C. Sturdza et C. Colescu Vartic, *Acte și documente relative la istoria renascerei României* (Actes et documents relatifs à l'histoire de la Renaissance de la Roumanie), vol. I, Bucarest, 1888, p. 300.

⁶⁶ A. F. Miller, *Мусрафа Паша Байрактар* p. 347.

⁶⁷ *Ibidem*.

⁶⁸ Chronique de Ioan Dobrescu, p. 338.

⁶⁹ Mac Farlane, *Constantinople en 1828*, Paris, 1830, pp. 129—130. Juchereau de Saint Denis, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1844, pp. 251—253.

⁷⁰ Cf. la lettre de Ramiz à Speranski, Moscou A. P. E., fond Constantinople (K), no. 2 024.

par lettre autographe des assurances formelles⁷¹ afin de le décider à rentrer en Turquie. Sûr de la fidélité de sa garde, recrutée parmi les fugitifs turcs de Russie⁷², et comptant aussi sur l'amitié de l'ayan de Roustchouk pour faire pression sur le gouvernement ottoman, Ramiz se laissa abuser par la promesse d'être pourvu d'une charge importante. D'après certains bruits habilement répandus, il se serait agi même du vizirat⁷³.

A la tête d'un détachement d'hommes sûrs, gagnés par ses libéralités, Ramiz quitta le sol russe pour pénétrer en Moldavie. A cette époque son sort était déjà décidé. Le 18 Janvier 1813, l'ancien prince de Moldavie Alexandru Hangerli faisait part à Manouk d'un complot ourdi à Constantinople contre tous les anciens partisans du Baïraktar, suspects d'avoir trahi les Turcs aux négociations de paix de Bucarest⁷⁴.

Ignorant le danger dont il était menacé, Ramiz était reçu à Jassy par le prince Scarlat Callimachi (1807—1810 et 1812—1819) avec tous les honneurs dûs à un grand dignitaire de la Sublime Porte⁷⁵. Installé près de la demeure du baron français Chambinaud⁷⁶, Ramiz recevait à plusieurs reprises la visite du prince, qui donna même en son honneur et en celui d'un kapoudji başı venu de Constantinople un grand déjeuner dans les jardins du métropolitain à Copou⁷⁷. Ramiz semble avoir mené un grand train à Jassy, à en juger par le montant de ses dépenses qui s'élevaient, pour la cuisine seulement, à 500 thalers par jour⁷⁸, au grand dommage des finances princières.

Les opérations d'échange des prisonniers turcs contre les prisonniers russes, envoyés de Constantinople par Bucarest à Jassy, se prolongèrent jusqu'au 8 Février 1813, date de leur départ sous la conduite d'Ahmed Pacha⁷⁹. Ramiz en profitait pour continuer ses négociations avec la Porte⁸⁰, tout en renforçant sa garde personnelle. Le 30 Janvier 1813, l'agent autrichien Von Raab rapportait au chancelier prince de Metternich que l'ancien kapoudan avait fait venir de Tecuci et de Vaslui à Jassy plusieurs centaines de

⁷¹ Mser Mserian, *Biographie de Manouk Bey* (en arménien), p. 239.

⁷² Mserian les évalue entre 200 et 4 000 hommes (*Ibidem*),

⁷³ A. de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, p. 343; *Journal of a Nobleman comprising an Account of his Travels and a Narrative of his Residence at Vienne during the Congress*, vol. I, Londres, 1831, p. 284.

⁷⁴ Musée d'histoire de Bucarest, doc. arménien nr. 35 161 du 18 Janvier 1813 (communiqué par H. Dj. Siruni)

⁷⁵ L'agent autrichien Von Raab évaluait la garde de corps de Ramiz à 500 hommes. N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi* (Documents relatifs à la famille Callimachi), vol. I, Bucarest, 1902, pp. 163—164, doc. no XC du 30 Janvier 1813.

⁷⁶ *Ibidem*, I, p. 169, doc. CXVI, 22 Février 1813.

⁷⁷ *Ibidem*, vol. I, p. 171, doc. no CXVII, 5 Mars 1813.

⁷⁸ Chronique de Ioan Dobrescu p. 338.

⁷⁹ Hurmuzaki, *Supl. I/2*, p. 705, doc. no DCCCCXX, 8 Février 1813; N. Iorga, *Documents Callimachi* vol. I, p. 167, doc. no CXII, 8 Février 1813. Ahmed pacha, ancien prisonnier en Russie, avait été chargé avec Ramiz de l'échange des prisonniers (*Ibidem*, p. 162, doc. CVIII, 23 Janvier 1813; Hurmuzaki, *Supl. I/2* p. 705).

⁸⁰ N. Iorga, *Documents Callimachi*, vol. I, p. 164, doc. no CX, 30 Janvier 1813.

gens bien montés et bien armés, auxquels il venait de fixer des quartiers dans la ville haute ⁸¹.

Espérant en un prompt rétablissement des réformes militaires ⁸² destinées à réduire la puissance de ses ennemis, les janissaires, Ramiz prolongea jusqu'au 16 Mars son séjour à Jassy, au grand mécontentement des marchands et des habitants de la capitale, qui commençaient à ressentir le contre-coup des dépenses occasionnées par sa présence.

Suivant certains bruits consignés par le consul de France Fornetty, que la Porte avait répandus sans doute à bon escient, Ramiz aurait attendu à Jassy l'ordre de se diriger contre les Serbes, qui s'opposaient au démantèlement des forteresses élevées sur leur territoire pendant la guerre de 1806—1812, ainsi qu'à l'occupation de leurs châteaux-forts par des pachas et des garnisons ottomanes ⁸³. Par contre, Von Raab qui entretenait des relations personnelles avec Ramiz, dont il loue la modestie, le sens de la justice et l'amour pour les lettres ⁸⁴, soutient que l'ancien kapouдан, modifiant ses plans, espérait être nommé pacha de Belgrade, après la restitution de cette place par les Serbes ⁸⁵ et qu'il attendait avec impatience le résultat des négociations poursuivies à Nich par Čelebi Efendi ⁸⁶. Ces données sont confirmées par l'ambassadeur de France à Constantinople, le général A. F. Andréossy, dans une lettre ⁸⁷ adressée au ministre des affaires étrangères, H. B. Maret, duc de Bassano, ainsi que par le biographe de Manouk Bey, Mser Mserian, qui soutient, en se fondant sur le témoignage très précis de l'arménien Babic, que Ramiz aurait été invité à se rendre à Belgrade pour y occuper le poste de pacha de cette place forte ⁸⁸.

A cette époque, Ramiz, déçu par les Russes, faisait des avances aux Français ⁸⁹, tout en cherchant appui aussi auprès des Autrichiens. Usant de son charme personnel, il réussit à s'attirer la bienveillance de Von Raab, désireux d'assurer à l'Empire des Habsbourg des relations de bon voisinage avec les Turcs ⁹⁰ au cas de la nomination de Ramiz à Belgrade.

Ils est probable que l'ancien plan de Ramiz portant sur l'occupation d'une forteresse danubienne soit parvenu à la connaissance du gouvernement ottoman. Poursuivant sa politique de consolidation intérieure de l'Empire, inaugurée en 1810, Mahmoud II était fermement décidé à supprimer tous les obstacles qui s'y opposeraient ⁹¹. A cet égard, Ramiz devait lui être doublement suspect : d'abord à titre de protégé de l'empereur Alexandre I^{er} ⁹² et ensuite en tant que continuateur de la politique de coup de force du

⁸¹ *Ibidem*. Von Raab précise que les gens de Ramiz s'achetaient des armes et des chevaux.

⁸² *Ibidem*.

⁸³ *Ibidem*, pp. 173—174, doc. n° CXIX, 15 Mars 1813.

⁸⁴ Hurmuzaki, *Suppl.*, 1/2 p. 705, doc. n° DCCCCXX, 8 Février 1813.

⁸⁵ N. Iorga, *Documents Callimachi*, vol. I, p. 174, doc. n° CXIX, 15 Mars 1813.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 171, doc. n° CXVII, 5 Mars 1813; p. 174, doc. n° CXIX, 15 Mars 1813.

⁸⁷ *Ibidem*, vol. I, p. 171 doc. n° CXVII, 5 Mars 1813.

⁸⁸ Hurmuzaki, *Suppl.*, 1/2, p. 745, doc. n° DCCCCLXXV, 12 Avril 1813.

⁸⁹ Mser Mserian, *Biographie de Manouk Bey*, p. 239 et suiv.

⁹⁰ N. Iorga, *Documents Callimachi*, vol I, p. 174, doc. n° CXIC.

⁹¹ *Ibidem*.

⁹² N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Vol. V, pp. 215 et 231.

Baïraktar. Par ailleurs, le favori du sultan, le nişandji Halet Efendi, s'employait habilement à perdre l'ancien kapoudan dont il redoutait l'influence et le talent. Mais même si Mahmoud aurait été enclin à épargner Ramiz, il lui aurait été difficile de s'opposer, à cette époque, à la coalition formée par les janissaires, les ulémas et certains grands dignitaires de la Porte.

Le séjour prolongé de Ramiz à Jassy permit au grand vizir Kurşid Ahmed pacha de prendre des mesures en vue de sa suppression avant qu'il passât le Danube. Cette précaution prouve que le gouvernement ottoman était au courant de l'intention de l'ancien kapoudan de s'emparer d'une forteresse danubienne, au cas où le pachalik de Belgrade ne lui serait pas accordé, pour se mettre à l'abri des poursuites des janissaires et imposer ses conditions au sultan.

Le soin d'organiser le guet-apens destiné à mettre fin aux jours de Ramiz fut confié au nouveau prince de Valachie, Ioan Gheorghe Caragea, l'homme de confiance de Haled Efendi. A cette fin, le gouvernement ottoman envoyait à Bucarest — d'après le témoignage du comte de Lagarde ⁹³, du général Andreossy ⁹⁴ et du chroniqueur Ioan Dobrescu ⁹⁵ — un corps de « deli » ⁹⁶ placé sous les ordres du « bimbaşi » du grand vizir, Mahmoud Aga ⁹⁷. Les Turcs, mis en quartier à Văcăreşti ⁹⁸, y attendirent sous différents prétextes l'arrivée de Ramiz. Ils avaient reçu la consigne d'exécuter à la lettre les ordres de leurs chef, auquel Caragea devait transmettre en temps voulu le firman du sultan ⁹⁹ ordonnant la mise à mort de Ramiz.

Pour éviter toute ombre de suspicion de la part de la future victime, Caragea faisait de grands préparatifs pour recevoir l'ancien kapoudan à l'instar de Scarlat Callimachi ¹⁰⁰, avec tous les honneurs dûs à un souverain ¹⁰¹. A la demande de Ramiz, 52 maisons furent préparées pour être mises à la disposition de l'illustre hôte et de sa suite en vue d'un séjour prolongé ¹⁰².

Nous possédons plusieurs récits sur la fin tragique de Ramiz. En sa qualité de témoin oculaire, Auguste de Lagarde nous a laissé deux relations, quelque peu différentes, sur la scène sanglante à laquelle il avait assisté comme invité de son nouvel ami, le grand logothète de Valachie Nicolae Dudescu ¹⁰³.

⁹³ Dionisie Fotino, *Istoria generală a Daciei* (Histoire générale de la Dacie), trad. roum. par G. Sion, vol. II, Bucarest, 1859 p. 261, précise que la lettre autographe remise par l'empereur Alexandre I à Ramiz lui aurait été fatale.

⁹⁴ *Journal of a Nobleman*, p. 285.

⁹⁵ Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 475, doc. n° DCCCCLXXV.

⁹⁶ Chronique de Jean Dobrescu p. 338.

⁹⁷ Dionisie Fotino, *op. cit.* vol. II, p. 261. Le général Andréossy évalue ce corps à 300 deli (Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 745), Lagarde à 200 (*Journal of a Nobleman*, p. 285) et Ioan Dobrescu (p. 338) à 150.

⁹⁸ « Le Moniteur universel » n° 115, 25 Avril 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B p.27 D'après la relation de Babic, reproduite par Mser Mserian (*op. cit.* pp. 239—241), le delibaşi aurait été amené de Şumla sous le prétexte d'être nommé dans un poste important à Brăila.

⁹⁹ « Le Moniteur universel », n° 115, 25 Avril 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.* p. 27 Chronique de Ioan Dobrescu, p. 338. Dionisie Fotino, par contre, leur assigne pour lieu de résidence la monastère de Cotroceni.

¹⁰⁰ Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 241—246.

¹⁰¹ Chronique de Ioan Dobrescu, p. 338.

¹⁰² A. de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, p. 343.

¹⁰³ Cf. la lettre du consul de France Ledoulz du 7 Mars 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B, p. 26, n.2.

Sa première relation a été publiée dans son ouvrage rédigé en français sous forme de lettres adressées à son ami Jules Griffith. Ecrites presque au jour le jour, ces lettres qui n'étaient pas destinées au grand public, livrent ses premières impressions, sans aucun calcul d'ordre politique. C'est ce qui explique la sévérité de la censure russe, agissant peut-être aussi sous l'influence de la Sublime Porte¹⁰⁴. Par contre, l'ouvrage plus étendu et plus systématique, paru en anglais à Londres en 1831 sous le titre *Journal of a Nobleman comprising an Account of his Travels and a Narrative of his Residence at Vienna during the Congress*, sans nom d'auteur, passe sous silence certains événements survenus pendant le séjour de Lagarde à Bucarest¹⁰⁵, amplement relatés dans ses lettres françaises. Nous disposons en outre de l'importante relation de l'Arménien Babic, consignée par Mser Mserian¹⁰⁶, de certaines informations contenues dans un rapport de l'ambassadeur de France à Constantinople, le général Antoine François Andréossy¹⁰⁷, des notes de Ioan Dobrescu¹⁰⁸, ainsi que des comptes rendus publiés dans « Le Moniteur universel »¹⁰⁹.

Dans sa première relation, Auguste de Lagarde affirme que le prince de Valachie Ioan Caragea, ayant été averti de la prochaine arrivée de Ramiz, avait envoyé la veille, à deux lieues de Bucarest, ses arnaoutes¹¹⁰, sous prétexte de lui servir de garde d'honneur¹¹¹ et de préparer son entrée solennelle à Bucarest. En réalité, ils devaient remplacer l'escorte de Ramiz, forte de huit cents hommes, qui furent dirigés sur-le-champ vers la capitale. Il s'agissait d'isoler l'ancien kapoudan et de le priver de toute aide. Ces informations ont été soigneusement expurgées de la relation anglaise, destinée au public. Leur exactitude est cependant confirmée par Dionisie Fotino¹¹² et par le général Andréossy¹¹³. En effet, ce dernier précise que le delibași du grand vizir, Moustafa aga, accompagné de trois cents hommes et renforcé par les « arnaoutes » du prince, étaient allés au-devant de l'illustre hôte sous prétexte de lui préparer une entrée triomphale à Bucarest.

¹⁰⁴ Hurmuzaki, X, p. 549, doc. n° III.

¹⁰⁵ Cf. la préface de Lagarde à la première édition de son ouvrage *Voyage dans quelques parties de l'Europe*, Londres, 1825, p. X.

¹⁰⁶ L'ouvrage anglais omet la réception du consul Ledoux à la cour de Caragea, l'incendie du palais princier de « Dealul Spirii » et le tremblement de terre auquel est dû l'écroulement de la tour de Colțea. Cf. J. K. Karadja, *Contele de Lagarde și călătoria sa* (Le comte de Lagarde et son voyage), dans la « Revista istorică », Bucarest, 1923, IX/1, pp. 6—10.

¹⁰⁷ Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 239—241 et 241—246.

¹⁰⁸ Cf. le rapport du 12 Avril 1813, dans Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 745, doc. n° DCCCCLXXV.

¹⁰⁹ Chronique de Ioan Dobrescu, p. 338.

¹¹⁰ A. de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, p. 343.

¹¹¹ Hurmuzaki, *Supl.*, I/2 p. 745, doc. n° DCCCCLXXV, 12 Avril 1813. L'information transmise par le général Andréossy selon laquelle le delibași du grand vizir et ses Turcs seraient allés au-devant de Ramiz ne nous semble pas vrai semblable, car un pareil procédé lui aurait donné l'éveil. Lagarde (*op. cit.*, p. 243) et Babic (Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 239—241), qui furent témoins de la tragédie, soutiennent tous deux que les Turcs l'attendaient au pont de Colentina.

¹¹² Dionisie Fotino, *op. cit.* vol. II, p. 261.

¹¹³ Hurmuzaki, *Supl.*, I/2, p. 745.

Cependant Ramiz, retardé par le mauvais état des routes, avait passé la nuit du 12/24 au 13/25 Mars à Urziceni¹¹⁴. Son entrée solennelle à Bucarest devait avoir lieu dans la matinée du jeudi 13/25 Mars. Cette date, notée soigneusement par Ioan Dobrescu¹¹⁵, concorde avec celle indiquée par le général Andréossy¹¹⁶ et par « Le Moniteur universel¹¹⁷ », ainsi qu'avec la relation plus vague de Lagarde, qui se contente d'indiquer l'année et le mois¹¹⁸. Par contre Mserian¹¹⁹ place l'exécution de Ramiz le 12/24 Mars 1813.

Dans sa première relation, le voyageur français soutient que le prince Caragea serait allé en personne au-devant de son illustre hôte, avec toute sa cour, les consuls et les étrangers de marque désireux de prendre part à cette réception officielle. A l'approche de Ramiz, entouré de sa suite montée sur des chevaux richement caparaçonnés et précédés par la musique militaire des « arnaoutes », la suite du prince mit pied à terre. Caragea, descendant de cheval, s'avança vers Ramiz pour lui souhaiter bonne venue¹²⁰. Cette relation concorde avec les règles strictes du protocole, qui exigeait que le prince allât en personne au-devant des hauts dignitaires de la Porte et qu'il les conduisit jusqu'à la demeure qui leur était préparée d'avance¹²¹. Les relations officielles — telles que le rapport du général Andréossy et les correspondances de Bucarest publiées dans « Le Moniteur universel » — ne font pas mention de la présence de Caragea afin de ménager sa réputation. On observe la même omission dans la version anglaise de Lagarde, qui suit la ligne officielle. La relation de Babic, consignée par Mserian, se borne à noter que les boyards avaient ordre d'attendre Ramiz à une lieue de Bucarest¹²².

Par contre, tous les témoignages sont d'accord sur l'endroit de la rencontre tragique de Ramiz avec le cortège princier. Dans sa première version, Lagarde la situe dans une plaine non loin de la rivière Dîmbovița¹²³, tandis que la version anglaise précise que « la voiture de gala du prince, tirée par six admirables chevaux noirs, accompagnée par un cortège de dignitaires et d'arnaoutes, attendait à l'entrée d'un grand pont de bois ». Ce dernier était dominé par une éminence occupée par deux cents turcs derrière lesquels se trouvaient massés les gardes du prince¹²⁴. D'après les détails consignés dans

¹¹⁴ « Le Moniteur universel » n^o 115, dimanche 25 Avril 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B, p. 27.

¹¹⁵ Chronique de Ioan Dobrescu, p. 338.

¹¹⁶ Hurmuzaki, *Supl.*, I/2, p. 745.

¹¹⁷ « Le Moniteur universel » n^o 141, vendredi 21 Mai 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B, p. 27, n. 1.

¹¹⁸ A. de Lagarde, *op. cit.*, p. 342.

¹¹⁹ Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 239—241.

¹²⁰ A. de Lagarde, *op. cit.*, p. 343.

¹²¹ I. S. Raicevich, *Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia*, Napoli, 1788, pp. 174—175; Dan Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condica lui Gheorgachi 1762 (La littérature roumaine de cérémonial. Le registre de Gheorgachi. 1762)*, Bucarest, 1939, p. 308.

¹²² Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 239—240.

¹²³ A. de Lagarde, *op. cit.*, p. 343.

¹²⁴ *Journal of a Nobleman*, p. 286.

le rapport du général Andréossy¹²⁵, dans les notes de Ican Dobrescu¹²⁶ et dans la chronique de Dionisie Fotino¹²⁷, il s'agit du pont de bois jeté sur la petite rivière de Colentina, sur le chemin venant de Focşani¹²⁸, que suivait Ramiz. Il nous faut donc rejeter l'affirmation de l'auteur turc Ibrahim Alaettin, qui soutient que l'attentat contre Ramiz aurait eu lieu sur la chaussée reliant Bucarest à Giurgiu¹²⁹, affirmation reprise par le professeur A. F. Miller¹³⁰.

A son arrivée à Colentina, l'ancien kapoudan pacha accompagné d'un « ispravnic » du département d'Ilfov, Sulgearoglu, qui était allé au-devant de lui jusqu'à Urziceni, n'avait auprès de sa voiture qu'une centaine de ses gardes¹³¹, dont la plupart se trouvaient à Bucarest tandis que le reste était resté en arrière.

Arrivé en présence des Turcs, Ramiz fut salué par une salve de deux cents mousquets, ce qui entraîna la mort de Sulgearoglu et du cocher¹³². L'ancien kapoudan, n'ayant pas été atteint par le coup de feu de Mahmoud Aga¹³³, riposta par deux coups de pistolets et un coup de carabine¹³⁴. Ses neveux et ses gens essayèrent vainement de le défendre, mais vaincus par le nombre, ils se virent bientôt forcés de l'abandonner¹³⁵. Dans la mêlée, dix-sept personnes furent renversés à terre¹³⁶, tandis que la panique s'emparait des spectateurs qui craignaient que cette effroyable scène¹³⁷ se transformât en un massacre général. Blessé à un bras et jeté à terre¹³⁸, Ramiz eut la tête coupée par le chef des « delis »¹³⁹. Déployant ensuite le firman du sultan, Mahmoud Aga publia que Ramiz, convaincu de trahison, « venait de subir le châtiment de son crime »¹⁴⁰. Enveloppant la tête sanglante de Ramiz dans le turban de sa victime, Mahmoud Aga regagna Bucarest au galop, « tenant à la main la preuve de son obéissance aveugle aux arrêts de son maître »¹⁴¹.

¹²⁵ Hurmuzaki, *Supl.*, I/2, p. 745.

¹²⁶ Chronique de Jean Dobrescu, *ed. cit.*, p. 338.

¹²⁷ Dionisie Fotino, *op. cit.* vol. II, p. 261.

¹²⁸ Cf. le plan de la ville de Bucarest d'après Vladimir de Blaremborg *apud* Dan Berindei, *Oraşul Bucureşti, reşedinşă şi capitală a Ţării Româneşti (1459—1862)* (La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie), Bucarest, 1963.

¹²⁹ Ibrahim Alaettin, *Mesur Adamlar*, p. 1 305.

¹³⁰ A. F. Miller, *Мустафа Паша Байрактар* p. 352, et, *Abdullah Ramiz pacha en exil*, p. 432.

¹³¹ Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 745.

¹³² *Ibidem*, cf. aussi *Journal of a Nobleman*, p. 286; Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 239—241.

¹³³ A. de Lagarde, *op. cit.*, p. 343.

¹³⁴ *Ibidem*. Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 745.

¹³⁵ *Ibidem*.

¹³⁶ « Le Moniteur universel » n° 115 du 25 Avril 1813, *apud* V. A. Urechiă, *op. cit.*, XB, p. 27. A. de Lagarde, *op. cit.* p. 343, donne le chiffre de seize morts, tandis qu'Andréossy n'en indique, de Constantinople, que onze.

¹³⁷ Cf. la description de Lagarde dans *Journal of a Nobleman*, p. 287.

¹³⁸ Mser Mserian, *op. cit.*, pp. 239—241.

¹³⁹ *Ibidem*. Par contre, Dionisie Fotino (*op. cit.* vol. II, p. 261) et Lagarde (*Journal of a Nobleman*, p. 287) soutiennent que Ramiz aurait été tué par les coups de feu.

¹⁴⁰ A. de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, p. 344.

¹⁴¹ *Ibidem*.

Promenée dans les rues et sous les fenêtres des Bucarestois frappés de stupeur¹⁴³, la tête de Ramiz fut ensuite portée par Mahmoud Aga à Constantinople¹⁴³. Elle y fut exposée avec l'écriteau suivant : « Cette tête este celle de Ramiz, traître à son gouvernement, séditieux et conspirateur »¹⁴⁴. Le corps inanimé de Ramiz fut porté à Bucarest dans la maison destinée à son usage¹⁴⁵. Le lendemain il était envoyé à Roustchouk pour y être enterré¹⁴⁶.

La nouvelle de l'exécution de Ramiz s'est répandue vers les deux heures de l'après-midi à Bucarest. Ioan Dobrescu écrit que l'effroi y régnait à tel point que le marché fut fermé¹⁴⁷. Selon Lagarde, toute cette journée se serait passée dans une extrême anxiété. Frappés d'épouvante, les Bucarestois craignaient que l'escorte du pacha ne tentât de venger, par le pillage de la ville, le meurtre de son maître¹⁴⁸. Mais Caragea veillait. Par son ordre, l'aga de la ville (πολιτεια), Grigore Filipescu, avait pris, la veille, de sévères mesures pour assurer la sécurité de la capitale. Un correspondant français du journal « Le Moniteur universel » écrit qu'à partir du 12/24 mars, un mouvement inhabituel avait été observé dans la ville. Toute la garde du prince était sous les armes, de nombreuses patrouilles d'arnaoutes et de Turcs armés du détachement de Mahmoud Aga parcouraient les rues¹⁴⁹ pour prévenir toute tentative d'émeute ou de pillage. Les gens de la suite de Ramiz, qui se proposaient de mettre feu à la ville, y renoncèrent après avoir pris connaissance de l'ordre du sultan¹⁵⁰. Sans opposer la moindre résistance, ils se laissèrent désarmer et ils furent envoyés au-delà du Danube¹⁵¹. Pour assurer le désarmement des gens de Ramiz restés en arrière, le détachement turc de Mahmoud Aga prolongea son séjour à Bucarest¹⁵². Grâce à ces mesures, la tragédie de Colentina n'eut d'autre résultat que « la longue impression d'horreur » gardée par les Bucarestois¹⁵³.

Cependant, l'ami de Ramiz, Manouk Bey, qu'un accident de cheval avait empêché d'arriver à temps sur le lieu de l'exécution¹⁵⁴, recevait le jour même la visite de l'envoyé de Caragea, un certain Mihal, chargé de lui pré-

¹⁴³ *Ibidem*, p. 345.

¹⁴³ « Le Moniteur universel » du 25 Avril 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B p. 27; Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 745; *Supl.* I/2, p. 745.

¹⁴⁴ *Ibidem*, n. 1. Témoin des révolutions de Constantinople, le colonel français A. Juchereau de Saint Denys, alors inspecteur général du génie, commet une erreur manifeste lorsqu'il relate que Ramiz aurait été étranglé dans la capitale ottomane, où il aurait été attiré par le grand vizir (*Révolutions de Constantinople*, vol. I, p. 237). Cette information sur laquelle il est d'ailleurs revenu (*Histoire de l'Empire Ottoman*, vol. II, Paris, 1844, p. 268) a été reproduite par J. W. Zinkeisen (*Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, vol. VII, Gotha, 1863, p. 579).

¹⁴⁵ *Journal of a Nobleman*, p. 288.

¹⁴⁶ « Le Moniteur universel » no. 115 du 15 Avril 1813, *apud* V. A. Urechîă *op. cit.*, X B, p. 27. D'après Ibrahim Alaettin (*op. cit.*, p. 1 305) suivi par le professeur A. F. Miller, le corps de Ramiz pacha aurait été enterré à Giurgiu.

¹⁴⁷ « Le Moniteur universel » n° 115 du 15 Avril 1813.

¹⁴⁸ Chronique de Ioan Dobrescu, p. 338.

¹⁴⁹ A. de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, p. 345.

¹⁵⁰ « Le Moniteur universel » n° 115 du 15 Avril 1813.

¹⁵¹ Mser Mserian, *op. cit.*, p. 241.

¹⁵² Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 745. « Le Moniteur universel » n° 115, du 15 Avril 1813.

¹⁵³ *Ibidem*.

¹⁵⁴ A. de Lagarde, *op. cit.*, p. 345.

senter les protestations d'amitié du prince¹⁵⁵. Il fut suivi de près par le chef des delis. Mahmoud Aga s'excusait, alléguant avoir agi par ordre en mettant à mort Ramiz, cet homme « sans pareil dans tout l'Empire otoman ». Il rejetait la responsabilité sur Caragea¹⁵⁶, qui lui avait remis le firman du sultan. Ces allégations semblent avoir un fond de vérité, car bientôt Caragea recevait de la part du sultan un cheval arabe¹⁵⁷ et une tabatière ornée de diamants¹⁵⁸ en récompense de l'exécution de Ramiz.

Entre temps les habitants de Bucarest, remplis d'épouvante à l'idée de représailles possibles, se préparaient à prendre la fuite. Les boyards faisaient charger leurs objets de prix sur des charrettes qui attendaient à leurs portes, prêtes à partir au premier signal. La populace s'apprêtait à suivre leur exemple. Il fallut l'ordre formel de Caragea (24 juillet 1813) pour empêcher l'abandon de la ville¹⁵⁹. Certains bruits relatifs à l'invasion des ayans turcs avaient été répandus aussi auparavant. Mais la fin tragique de Ramiz pacha semblait avoir transporté sur le territoire de la Valachie les luttes intestines et l'anarchie qui caractérisait le déclin de l'Empire ottoman.

Par contre, la mort de Ramiz n'eut aucun écho dans l'Empire Ottoman. L'historien officiel Djevdet pacha se borne à l'enregistrer comme un fait divers¹⁶⁰, suivi bientôt par l'exécution de l'ennemi mortel de Ramiz, Halet Efendi.

La vie aventureuse de Ramiz pacha et sa fin tragique constituent un épisode qui mérite de retenir l'attention de l'historien pour ce qu'il révèle des moyens tortueux employés dans la politique étrangère par les sultans de la décadence. Il révèle aussi les contradictions profondes et les conflits sanglants qui mettaient aux prises, au début du XIX^e siècle, les représentants intéressés des plus anciennes institutions religieuses et militaires ottomanes avec les « hommes nouveaux »¹⁶¹ qui tentaient d'introduire certaines réformes dans le but d'adapter le corps vieillissant de l'état aux conditions évoluées du monde moderne.

Mais les moeurs et les méthodes politiques de ces novateurs n'en restent pas moins entachées des tares de la société qu'ils prétendent réformer. L'astuce, l'intrigue, la corruption, tout comme l'avidité du pouvoir, de l'argent, des honneurs, apparaissent constamment sur la scène de la capitale et des provinces. Malgré ses démarches entachées de suspicion qui l'apparente à ses contemporains, Ramiz les dépasse cependant par son attachement à l'intégrité de l'Empire ottoman. Cherchant appui auprès des Russes pour sa position personnelle en Turquie, il n'était cependant pas arrivé jusqu'à trahir

¹⁵⁵ Mser Mserîan (*op. cit.*, p. 239 et suiv.) relate que Manouk, averti par un Turc de la mise à mort de Ramiz pendant qu'il se rendait à toute vitesse à Colentina, rebroussa chemin et se terra chez lui.

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 241.

¹⁵⁷ *Ibidem*, pp. 241—246.

¹⁵⁸ Hurmuzaki, *Supl.* I/2, p. 747, 16/28 Avril 1818; V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B, p. 27 et suiv.

¹⁵⁹ A. Winkler, *Începutul domniei lui Caragea după actele Arhivelor statului din Viena* (Les débuts du règne de Caragea d'après les documents des Archives d'Etat de Vienne), dans « *Revista istorică* », 1924, p. 7.

¹⁶⁰ Cf. le document du 24 Juillet 1813, *apud* V. A. Urechîă, *op. cit.*, X B, pp. 28—29.

¹⁶¹ Ahmed Djevdet, *Tarih*, vol. X, pp. 116—117.

les vrais intérêts de l'Empire. Son exécution près de Bucarest ne fit que déplacer dans les Pays Roumains un débat sanglant et un règlement de compte entre les factions qui déchiraient l'empire des sultans.

Dans l'histoire des Principautés Roumaines, l'épisode Ramiz met en évidence leur situation tragique de pays vassaux, considérés à tort comme partie intégrante de l'Empire ottoman et exposé comme tels à former un objet de transaction entre les deux empire voisins turc et russe. Cet épisode met aussi en évidence les dangers qui menaçaient les Principautés et particulièrement la capitale de la Valachie dans les moments de crise déclanchés par l'anarchie et par l'esprit de révolte sévissant dans les grands commandements militaires limithrophes du Danube. Car sur ce boulevard tracé par la géographie et par l'histoire pour servir d'équilibre entre l'orient et l'occident, les Pays Roumains subissent plus que jamais, en ce début du XIX-e siècle, les contrecoups violents diplomatiques et militaires des impérialismes européens en marche.

SUR LES RELATIONS D'AHMED VEFIK PACHA AVEC LES ROUMAINS

Notes en marge de certaines données de sa correspondance

par ION MATEI

Quelques études récemment parues sur les réformes de l'Empire ottoman au XIX^e siècle, d'une part, et la reprise de certaines recherches à l'occasion du 125^e anniversaire du Tanzimat, d'autre part, ont incité l'évocation des figures représentatives de cette époque. Ces derniers temps ont vu apparaître aussi un certain nombre de contributions au sujet des répercussions et des conséquences du Tanzimat dans différentes régions de l'Empire ottoman¹.

Un problème moins fréquemment abordé est celui des relations que certains hommes politiques turcs du temps ont entretenues avec ceux du Sud-Est de l'Europe et, notamment, avec les chefs de la Révolution de 1848 émigrés en Turquie. Moins connues encore sont les relations qui ont existé entre certains des émigrants roumains et les personnages politiques turcs de l'époque².

En nous fondant sur certains documents publiés et sur quelques lettres en grande partie inédites, nous nous sommes proposé d'examiner les principaux aspects des relations qu'Ahmed Vefik Pacha, homme politique, écrivain et philologue turc bien connu du milieu du XIX^e siècle, a entretenues avec les Roumains et, notamment, avec l'homme politique et écrivain Ion Ghica. Par les problèmes variés et multiples qu'ils soulèvent, ces matériaux documentaires permettent non seulement de mieux connaître certains détails de la vie et de l'activité de ces personnages, mais aussi de préciser nos notions sur leur

¹ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, London, 1962; R. Davison, *Reform in the Ottoman Empire*, Princeton, New York, 1963; Şerif Mardin, *The Genesis of Young Ottoman Thought*, Princeton, 1962 etc. A l'occasion du 125^e anniversaire de la proclamation du Tanzimat, la revue d'histoire « Belleten » a dédié le no 112 (Octobre 1964) à la mémoire de M. Rechit Pacha. On a publié dans ce numéro les articles: Enver Ziya Karal, *Gülhane Hatt-i Hümayununda Batının Etikisi* « Belleten », n^o 112, (Octobre) p. 581—601; Halil Inalcik, *Sened-i Ittifak ve Gülhane Hatt-i Hümayunu*, p. 603—622; idem, *Tanzimat'ın Uygulanması ve Sosyal Tepkileri*, p. 623—690 etc.

² Şerif Mardin, *op. cit.*, p. 250, note 231.

personnalité et sur l'évolution des relations roumaino-turques durant cette période.

La personnalité des deux hommes d'état est, d'ailleurs, bien connue par les études récentes qui leur ont été consacrées. Ahmed Vefik Pacha³ (1823—1891), homme politique, écrivain et philologue turc, descendait d'une famille de diplomates et d'interprètes. Son grand-père, Yahia-Nadji, fut le premier dragoman de la Porte après les événements de 1821, lorsqu'il fut question de créer un bureau d'interprètes (*tercüme odasi*). Son fils, le père d'Ahmed Vefik Ruhiddin Mehmet effendi, fut diplomate de carrière. Ayant suivi son père, premier secrétaire et à un moment donné, chargé d'affaires de l'ambassade de Turquie à Paris, Ahmed Vefik fit une partie de ses études au lycée Saint Louis. Il bénéficia d'une éducation plutôt libérale pour l'époque, son père lui permettant, par exemple, de cultiver l'amitié de quelques jeunes Anglais de passage alors à Constantinople, avec lesquels il discutait sur les sujets les plus variés, depuis la littérature (lectures de Shakespeare et de Dickens) jusqu'à des problèmes religieux ou d'économie politique. Il commença sa carrière au bureau d'interprètes, qui comprenait à ce moment un grand nombre d'intellectuels à vues progressistes. En 1850 il fut nommé commissaire extraordinaire dans les Principautés Roumaines, puis ministre à Téhéran en 1851—1854 et ambassadeur à Paris en 1860. Il fut ensuite nommé inspecteur des provinces occidentales et président de l'éphémère Parlement ottoman de 1876. Il fut grand vizir avec le titre de *bach vekil* (premier ministre) pendant deux courtes périodes et gouverneur de Brousse. Ahmed Vefik s'est surtout fait remarquer par son activité littéraire, scientifique et culturelle. Traducteur de Molière (14 pièces environ), il fut l'un des promoteurs de l'introduction du théâtre moderne en Turquie, participa avec Çinassi à la fondation du premier journal turc d'opinion et rédigea le premier Annuaire de l'empire. Cependant, à côté de ses traductions de Molière, Voltaire, etc., son œuvre maîtresse est un dictionnaire turc, le premier digne de ce nom.

En ce qui concerne Ion Ghica (1816—1897), il existe de même une riche bibliographie⁴. Ses œuvres ont été éditées à plusieurs reprises, sa riche correspondance a été cataloguée et plusieurs de ses lettres ont été publiées. Homme politique, écrivain, économiste, il fut professeur à l'Académie « Mihăileană » de Jassy entre 1842 et 1844, avant de prendre part à la Révolution de 1848. Agent du Gouvernement Provisoire à Constantinople, il resta en Turquie de 1848 à 1858, période durant laquelle il eut de nombreuses relations avec différents hommes politiques ottomans et étrangers qui se trouvaient alors dans la capitale de l'Empire. Il connut de près le grand vizir M. Rechit Pacha, sur lequel il a laissé d'intéressants souvenirs. Gouverneur de l'île de Samos (1854—1858), il rentra en Roumanie à la veille de l'Union et fut cinq fois premier ministre. Retiré de la vie politique après 1871, il fut ministre plénipotentiaire à Londres

³ Bibliographie chez Ahmed Tanpinar, *Ahmed Vefik Paşa*, dans « İslâm Ansiklopedisi » I cild, İstanbul, 1950 p. 227, et J. Deny, *Ahmad Wafik Pasha*, dans *Encyclopédie de l'Islam*, nouv. éd., t. 1, p. 307—308. Récemment F. Abdullah Tansel, *Ahmed Vefik Paşa*, dans « Belleten » n° 109, 110 et 113 (1964—1965).

⁴ Une monographie plus récente est celle de D. Păcuraru, *Ion Ghica*, Bucureşti 1965.

de 1880 à 1890, directeur du Théâtre National, membre et président de l'Académie Roumaine.

Une amitié étroite a lié Ion Ghica et Ahmed Vefik Pacha et nous avons d'eux une abondante correspondance. Cette amitié a duré jusque vers la fin de leur vie. Du reste, leur activité a souvent revêtu des aspects parallèles, malgré la différence de leurs préoccupations. Dans leurs opinions politiques, certains points les rapprochaient, tandis que d'autres les opposaient, surtout les problèmes concernant les Principautés Roumaines, ainsi qu'il ressort de leur correspondance. Cela ne porta d'ailleurs aucune atteinte à la bonne opinion qu'ils avaient l'un de l'autre et qu'ils exprimèrent à maintes reprises à des tierces personnes. Ainsi, Ion Ghica assurait le consul de France à Bucarest, Poujade, qu'Ahmed Vefik est « l'homme le plus remarquable de la Turquie »⁵; de son côté, Ahmed Vefik écrivait, en 1870, en des termes tout aussi élogieux sur Ion Ghica à D. A. Sturdza, alors agent diplomatique à Constantinople⁶. En 1882, Ghica recommandait au ministre de Roumanie à Constantinople de faire la connaissance d'Ahmed Vefik Pacha, qu'il considérait comme « l'un des hommes les plus remarquables du temps »⁷.

AHMED VEFIK, COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE
DANS LES PRINCIPAUTÉS (1850—1858)

Les débuts des relations entre Ion Ghica et Ahmed Vefik Efendi remontent aux années 1848—1849. Vers la fin de 1849, Ion Ghica était au courant de l'éventuelle nomination d'Ahmed Vefik comme commissaire ottoman dans les Principautés à la place de Fouad Efendi. Il écrivait à Paris confidentiellement à son ami N. Bălcescu : « Ahmed Efendi, un de mes amis, a été nommé commissaire à la place de Fouad Efendi, personne ne le sait ici. Garde le secret, car si on l'apprend on fera en sorte d'empêcher sa nomination. On ne la saura que lorsqu'il sera arrivé »⁸. Quelques jours plus tard, il reconnaissait même qu'il avait « une certaine influence sur le nouveau commissaire, nommé malgré une forte opposition »⁹. Enthousiasmé par cette nomination, Ghica tenait Bălcescu au courant du départ d'Ahmed Vefik pour Bucarest¹⁰, où il n'arriva qu'au bout de trois mois, ayant dû entre temps accomplir une mission délicate à Choumla, concernant la situation des révolutionnaires hongrois et polonais réfugiés et ayant dû attendre les instructions de Constantinople en rapport

⁵ Lettre de I. Ghica à Eugène Poujade de 4 mai 1858 (les dates généralement sont en vieux style). Bibl. de l'Acad. Roum, Arch. I. Ghica, correspondance. Vois aussi N. Liu, *Catalogul corespondenței lui Ion Ghica*, Bucarest 1962, p. 289.

⁶ Lettre de Ahmet Vefik à D. A. Sturdza de Bibl. de l'Acad. Roum., Arch. D. A. Sturdza. ms. roum., 5319 f. 223.

⁷ Lettre de Ion Ghica à D. Ollănescu-Ascanio de Londres, 28 avril 1882. Bibl. de l'Acad. Roum., ms. roum., 1687 f. 16—17 et N. Liu, *op. cit.*, p. 279.

⁸ Lettre du 26 décembre 1849: G. Zane, *Ion Ghica către N. Bălcescu*, p. 36.

⁹ Lettre de 4 janvier 1850, *ibidem*, p. 39.

¹⁰ Les lettres du 15 et 24 janvier de 14 et 24 février, du 6 et 25 mars 1850, *ibidem*, pp. 41—60.

avec les démarches du gouvernement autrichien. Cette mission une fois accomplie avec tout le tact voulu, Ahmed Vefik arrivait à Bucarest le 9/21 mars 1850¹¹.

Les rapports de Ion Ghica avec le nouveau commissaire ottoman n'étaient pas un secret non plus pour le prince régnant Barbu Știrbei. Faisant part de ses craintes à l'agent diplomatique français à Bucarest, Poujade, Știrbei opinait que la nomination d'Ahmed Vefik se devait en partie à la protection de l'ambassadeur de Grande Bretagne à Constantinople, Stratford Canning, et que Ion Ghica entretenait une correspondance avec les révolutionnaires de 1848 par l'intermédiaire du consul de Grande Bretagne à Bucarest¹². C'est un fait établi que Știrbei considérait depuis longtemps Ion Ghica comme un adversaire, qu'il craignait son influence sur les milieux politiques et diplomatiques de Constantinople et qu'il aurait prié Fouad Efendi, par le commissaire russe de Bucarest Duhamel, d'intervenir pour le faire éloigner de la capitale de l'Empire ottoman. Mais cette fois-ci les démarches n'eurent pas lieu, le commissaire turc s'étant, semble-t-il, froissé du fait que l'intervention avait eu lieu par l'entremise de son collègue russe. Les craintes du prince régnant étaient d'ailleurs justifiées, car plus tard Știrbei confiait au même Poujade: « Je ne m'entends pas encore très bien avec Ahmed Efendi ... ce n'est pas comme avec Fouad Efendi ... »¹³.

Ion Ghica, tout comme d'autres révolutionnaires — émigrés ou non — avait placé ses espoirs dans la personne du nouveau commissaire ottoman. Il voulait convaincre les Turcs que, dans l'actuelle conjoncture, ils avaient tout intérêt à modifier leur attitude vis-à-vis des Principautés, pour tenter de gagner les sympathies d'une partie au moins de la société roumaine. Il avait également en vue les forces sociales sur lesquelles le nouveau commissaire aurait à s'appuyer, étant convaincu que, sous ce rapport aussi, la politique d'Ahmed Efendi serait totalement différente de celle de son prédécesseur¹⁴.

¹¹ « Journal de Bucarest » n° 104 du 10/22 mars 1850, et « Vestitorul românesc », n° 20 du 11 mars 1850.

¹² Hurmuzaki — Nerva Hodoș, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XVIII *Correspondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1847—1851)*, Bucarest, 1916, p. 270.

¹³ *Ibidem.*, p. 303.

¹⁴ « ... Voilà la ligne de démarcation existant entre la conduite de l'ancien et du nouveau commissaire. Fouad disait: Il ne faut pas que nous donnions de l'importance au peuple parce que nous tomberons dans les idées démagogiques. Cherchons plutôt à gagner les nobles (boyards) et faisons que ce soient eux qui soient le pays. Ahmed dit: les boyards sont pourris par la corruption, ils n'ont aucune influence dans le pays, aucune action sur la nation, si nous avions les boyards pour nous, nous n'aurions rien: d'abord parce qu'ils sont corrompus, sans convictions fermes, sans foi et à la première occasion ils nous échapperont et passeront au plus fort, à celui qui payera le plus. Ayant les boyards pour nous, nous ne possédons rien dans le pays, parce qu'ils ne sont pas une puissance, au contraire ils constituent une puissance négative. Si la Sublime Porte désire faire un parti à elle, elle doit chercher à maintenir le parti qui est devenu révolutionnaire. Les boyards haïssent ces gens, mais le peuple commence à comprendre où il faut approcher. Rappelle-toi bien ce que je te dis, la venue d'Ahmed Effendi sera le commencement d'une époque nouvelle dans notre pays ... » (la lettre de I. Ghica à N. Bălcescu, chez N. Cartoian, *Scrisori inedite de la N. Bălcescu și I. Ghica*. (Lettres inédites de N. Bălcescu et Ion Ghica), București, 1913, p. 16.

Connaissant les opinions du commissaire turc, Ion Ghica tenta de le préparer en lui fournissant des informations précieuses sur la Valachie et en rédigeant un long mémoire sur les familles de boyards et sur certains employés de l'administration¹⁵; Bălcescu était tenu au courant et devait recevoir une copie du mémoire¹⁶. De même, Ion Ghica communiquait au commissaire une liste de révolutionnaires dont la libération accroîtrait incontestablement la popularité du commissaire et de la Porte, ainsi que des mémoires concernant la commission de révision du Règlement Organique.¹⁷

Ahmed Vefik Efendi prit aussitôt contact avec les autorités et avec plusieurs personnes qui lui avaient été indiquées par Ghica, ce qui lui permit de se rendre compte de l'utilité des informations fournies par l'homme politique roumain. Les événements de la vie mondaine fournirent à Ahmed Vefik l'occasion de s'exprimer sur les chefs de la mission militaire et du consulat russes¹⁸. Étant donné la réduction des effectifs militaires d'occupation, les chefs des deux armées étaient remplacés par des généraux d'un grade inférieur, Luders de Hasford et Komara, cependant qu'Ömer Pacha, nommé commandant en chef des troupes ottomanes de Roumélie, était remplacé dans le poste de commandant des troupes turques dans les Principautés par Halim Pacha, qui arrivait à Bucarest le 8/20 avril 1850. A peu près en même temps, Halczinski, auparavant conseiller de l'ambassade de Russie à Constantinople, remplaçait Kotzebue comme consul général à Bucarest, mais c'est Duhamel, le commissaire russe, qui allait tenir les affaires en main pour un certain temps¹⁹.

Le nouveau commissaire ottoman était effectivement soucieux de modifier au moins en partie l'attitude de la population à l'égard des Turcs, dont les abus durant la première partie de l'occupation avaient indisposé celle-ci²⁰. L'agent diplomatique français Poujade est témoin de cette préoccupation d'Ahmed Vefik²¹, du renforcement de la discipline dans l'armée ottomane, ainsi que d'autres actions de ce dernier visant à gagner la sympathie de certaines couches de la population ou tout au moins à effacer ses impressions antérieures.

¹⁵ Une copie de ce mémoire se trouve dans le ms. no 5 040 de la Bibl. de l'Acad. Roum. Dans ce manuscrit il y a d'autres mémoires remis à Ahmed Vefik. Le mémoire «Notes historiques sur les Principautés remises à Ahmed Efendi sur sa demande» a été publié dans *Documente și manuscrise literare*, vol. II, Bucarest, 1969, pp. 53—98.

¹⁶ Lettre de Ion Ghica à N. Bălcescu du 15 janvier 1850: «... Moi j'ai fait au commissaire une liste de tous les boyards et des personnes les plus marquantes du pays et aussi des notices sur le passé et l'état actuel de chacun d'eux, en les rangeant par ordre alphabétique; si elle n'était pas trop longue, je t'en aurai envoyé une copie, cela sera pour quand je mettrai la main sur ton frère, chez Barbu...» G. Zane, *Ion Ghica către N. Bălcescu*, p. 42.

¹⁷ Lettre d'Ahmed Vefik à Ion Ghica du 24 mars 1850 (Bibl. de l'Acad. Roum. Correspondance, non inventoriée. Séction des manuscrits v. annexes).

¹⁸ Lettre du 8 mars, *loc. cit.*

¹⁹ «Journal de Bucarest», n° 111 du 12/2 avril 1850 et n° 113 et 114 du 14/26 avril 1850 montre que le départ d'Ömer Pacha a eu lieu le 11/23 avril 1850.

²⁰ Le rapport de E. Poujade à Lahitte du 22 février 1850, Hurmuzaki, *Documente...*, XVIII, p. 278.

²¹ *Ibidem*, pp. 303—304 (le même écrit à Lahitte le 27 avril), «... Il est incontestable que depuis quelque temps les sympathies des classes inférieures sont pour la Turquie et que les fautes des représentants militaires de la Turquie n'ont pas affaibli les sympathies. Ahmed Efendi les sent et il veut fortifier les bonnes dispositions».

Il eut été cependant, bien plus efficient, à cet égard, de tenter de gagner l'opinion publique par des mesures d'importance majeure, dont l'une des plus évidentes était un changement d'attitude envers les éléments révolutionnaires, d'où les espoirs que les exilés, aussi bien de Turquie que d'ailleurs (et surtout ceux de Paris), avaient placés dans la personne du nouveau commissaire ottoman ²².

Ainsi, le 6 avril 1850, N. Bălcescu envoyait à Ion Ghica un mémoire rédigé par A. Goleucu et lui faisait savoir par Sefels, secrétaire de l'ambassade de Turquie à Paris, qu'il avait adressé un exemplaire à Ahmed Efendi ²³. Le 6 mai il lui fait part de certaines opinions du commissaire turc sur la situation politique des Principautés et, le 26 mai, il lui annonce la parution de son ouvrage *Question économique*, dont il lui envoie un certain nombre d'exemplaires avec prière « de tâcher de les remettre à des personnalités turques et aux ambassadeurs, ainsi que de les faire parvenir à Ahmed Efendi et à tous les amis de Roumanie » ²⁴. Le 16 juillet 1850, il s'informe sur l'impression produite tant en Turquie qu'en Roumanie par l'ouvrage susmentionné et demande à Ion Ghica d'adresser à Ahmed Efendi une lettre de recommandation pour Mihălache Marghiloman ²⁵, qui devait se rendre à Bucarest avec mission de favoriser les relations entre les milieux révolutionnaires et le commissaire turc. « Il faut absolument ... qu'il ait la protection du Turc et qu'il établisse un contact entre celui-ci et la jeunesse du pays ».

Par le secrétaire de l'ambassade ottomane de Paris, Sefels, il était mis au courant de la déclaration d'Ahmed Efendi que « les Valaques qui désirent rentrer dans le pays n'ont qu'à adresser une lettre à Ştirbei, sans aucune protestation, mais seulement pour prendre l'engagement de ne rien entreprendre contre l'ordre des choses établi. Le pays leur sera ouvert ». Par son ami de Constantinople, Bălcescu désirait connaître des détails sur les possibilités de retour dans leur patrie des révolutionnaires émigrés ²⁶.

Il semble qu'Ahmed Vefik ait entrepris des démarches auprès du prince pour le relâchement de certains révolutionnaires emprisonnés, car le 26 mai 1850 il écrivait à Ion Ghica: « J'espère arranger l'affaire de Serghiesco et celle des pauvres condamnés de l'an passé, mais il se passera quelque temps à cause de la puissante opposition » ²⁷.

Dès son arrivée, Ahmed Vefik eut à faire face non seulement à une opposition, mais à toute une série d'intrigues qui se tramèrent contre lui. Ainsi ou savait à Bucarest, en juillet 1850, qu'il se trouverait à Mehădia, à Braşov et dans d'autres endroits de Transylvanie des personnes ayant pris

²² N. Bălcescu, *Opere (Oeuvres)* vol. IV, *Correspondenţă* éd. G. Zane, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1964, p. 261.

²³ *Ibidem*, pp. 296-297.

²⁴ *Ibidem*, p. 299. L'on ne sait pas si cet ouvrage a été reçu par Ahmed Efendi (voir *infra*) Plus tard, le 6 juin, il pria de l'envoyer aussi à Ali Pacha et à Ahmet Efendi, avec certaines modifications.

²⁵ *Ibidem*, p. 25. Il semble que cette lettre de recommandation n'est pas arrivée ou alors qu'Ahmet Efendi n'a pas pu intervenir parce que M. Marghiloman, venu à Bucarest le 22 juillet, a été mis sous surveillance par les autorités et finalement il a été expulsé le 2 septembre (*ibidem*, p. 562, note de l'éditeur G. Zane).

²⁶ *Ibidem*, p. 328, lettre du 26 août 1850.

²⁷ Ahmed Vefik à Ion Ghica, lettre sans date. Bibl. de l'Acad. Roum., Section des Manuscrits. Correspondence (voir l'annexe).

part à la révolution et même des membres de l'ancien gouvernement provisoire, qui tous avaient des passeports délivrés par l'ambassade de Turquie à Paris, que deux d'entre eux seraient déjà à Bucarest et qu'Ahmed Vefik aurait autorisé leur entrée et leur séjour dans le pays²⁸. La même source relate que les Russes auraient à bon escient toléré certaines démonstrations à caractère révolutionnaire²⁹. Le nouveau commissaire faisait part à l'agent diplomatique français de toutes ces intrigues, y compris des pétitions calomnieuses à son égard adressées à Constantinople. Ahmed Vefik considérait que parmi les auteurs de ces pétitions se trouvaient des éléments révolutionnaires hostiles à Ştirbei, dont ils escomptaient la chute en même temps que celle du commissaire turc. Ahmed Vefik écrivait, de même à son ami de Constantinople, sur « ces misères », ajoutant que « les amis désespèrent d'avoir leur petite révolution ici »³⁰. Ion Ghica communiquait des fragments de cette lettre à Bălcescu, qu'il tenait au courant de ces intrigues³¹. Aussi Ahmed Efendi se montrait-il prudent. Le 16 juillet 1850, Zoe Golescu écrivait à son fils Ştefan Goleşcu qu'Ahmed Efendi « a eu l'extrême bonté de venir me voir aussitôt qu'il a su que je me trouvais à Bucarest »³² et que, devant ses craintes de « troubles » en Transylvanie qui pourrait fournir le prétexte d'une occupation de longue durée des Principautés, il lui a conseillé de chercher plutôt à rencontrer ses fils à Vienne, se proposant d'adresser une lettre à Vienne à cette fin. De même, Ştefan Goleşcu était informé par A. C. Goleşcu-Albu de Brousse « d'un mouvement boyaro-russe dans le pays »³³.

Vers la fin de l'année 1850, petit à petit, l'attitude d'Ahmed Vefik envers les révolutionnaires se modifiait. Ce changement fut déterminé par plusieurs facteurs : les intrigues du prince Barbu Ştirbei, celles de certains cercles réactionnaires, peut-être des instructions du gouvernement turc, et — il faut le reconnaître — le changement d'attitude des révolutionnaires émigrés à Paris, mécontents de ce que la Porte n'avait pas appuyé leurs revendications et n'était pas intervenue plus énergiquement en vue d'une amnistie. Ainsi, Ahmed Efendi manifestait son mécontentement au sujet de certaines déclarations de Bălcescu³⁴.

²⁸ Le rapport de Eugène Poujade à Lahitte le 6 juillet 1850, Hurmuzaki, XVIII, p. 320.

²⁹ Le rapport de Huet (successeur temporaire de Poujade) à Lahitte, *ibidem*, p. 322.

³⁰ Ahmed Vefik à Ion Ghica, la lettre du 25 août, Bibl. de l'Acad. Roum., Section des manuscrits. Correspondence (v. l'annexe).

³¹ N. Cartoian, *Scrisori inedite ...*, p. 100

³² G. Fotino, *Boierii Goleşti*, Bucarest, 1938, vol. III, p. 70.

³³ *Ibidem*, p. 224.

³⁴ Lettre d'Ahmed Vefik à I. Ghica le 8 novembre 1850 (voir l'annexe). Ce que reprochait le commissaire ottoman était un passage du manifeste-programme, qui se trouve en première page de la revue « La Roumanie future », signé par les deux Bălcescu, les deux Goleşcu, C. A. Rosetti, D. Brătianu, G. Magheru, I. Voinescu et d'autres révolutionnaires roumains émigrés à Paris à cette date. Le manifeste-programme est l'oeuvre de Bălcescu, comme l'a prouvé P. P. Panaitescu (*Contribuţii la o biografie a lui Bălcescu* (Contributions à une biographie de Bălcescu ..., 120). Ce passage était : « Personne ne fait des réformes dans les Principautés, les Russes et les barbus (c'est-à-dire les nobles) ne le veulent pas, les Turcs ne peuvent pas et ne savent pas ». De toute façon N. Bălcescu s'opposait à une traduction française qui aurait fait que ces attaques fussent trop répandues. D'ailleurs, Bălcescu était informé que « certains des révolutionnaires et les Turcs sont très fâchés de nos écrits ». Il demandait des relations au sujet

Il semble qu'un rôle important dans ce changement d'attitude ait été joué par certains mouvements sociaux qui ont eu lieu dans quelques parties de la Roumélie, où les paysans (*reâya*) ont passé à l'action contre les notables turcs locaux. Parmi ces revoltes, celle de Vidin, l'été de l'an 1850, fut la plus rapprochée des événements relatés³⁵. C'est ainsi que peut s'expliquer le fait que le gouvernement ottoman — ou tout au moins certains de ses éléments les plus libéraux comme Mustafa Rechit Pacha — n'a plus soutenu aucun des programmes de réforme agraire des révolutionnaires émigrants roumains. Il est vrai que ceux-ci, à leur tour, n'avaient pas fait montre d'une position solidaire.

Ion Ghica, invita Bălcescu à Constantinople. Il voulait s'assurer son concours pour convaincre Ahmed Efendi de la nécessité de prendre certaines mesures du plus grand intérêt autant pour les Principautés, que pour l'Empire ottoman.

Ion Ghica était conscient de l'attitude comme toujours hésitante et temporisatrice du gouvernement ottoman. Bien que convaincu que les grands problèmes des Principautés (parmi lesquels il estimait particulièrement urgentes la reconnaissance de leur autonomie, l'élaboration d'une constitution et l'union) devaient être résolus par voie diplomatique, sous forme de concessions obtenues de l'Empire ottoman, et non pas par des voies révolutionnaires, comme le soutenaient les cercles de l'émigration révolutionnaire de Paris, il ne s'en rendait pas moins compte que, par son attitude, l'empire risquait de s'aliéner toutes les sympathies. C'est pourquoi il recherchait non seulement l'appui de personnalités turques, mais aussi celui de certains étrangers influents, tels que David Urquhart³⁶ et le polonais Czaikowski (Czaika), converti depuis peu et qui allait devenir par la suite Mehmed Sadyk Pacha. Ghica considérait que le terrain était plus ou moins préparé. Il est vrai

de quelques projets de Constitution, concernant les Principautés Roumaines, et il s'intéressait aux projets turcs relativement aux Pays Roumains, projets au sujet desquels il demeurait toute-fois sceptique. Il écrivait à Ion Ghica: « Dis moi ce que tu attends de la part des Turcs. Il y avait un moyen que les Turcs aient raison contre nous: il fallait qu'ils nous répondent, lorsque je leur dis: faites, en faisant quelque chose. Mais je crois qu'il ne feront rien » (N. Bălcescu *Opere*, vol. IV, p. 351).

³⁵ H. Inalcik, *Tanzimat ve Bulgar Meselesi*, Ankara, 1943, p. 1—16; idem, *Sened-i Ittihak ve Gülhane Hatt-i Hümayunu ...* dans « Belleten », XXVIII, 1964, n° 112, pp. 603—622; idem, *Tanzimat'un Uygulanmasi ve Sosyal Tephileri*, dans « Belleten », XXVIII, 1964, n° 112, p. 623 sq. Voir, aussi idem, *L'Empire ottoman ...*, Rapport à la séance plénière du I^{er} Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia, 1966, pp. 47—48.

Au sujet de la révolte des paysans de Vidin de 1850, des détails fournis par Ion Ghica à N. Bălcescu dans sa lettre du 14 août 1850 sont intéressants aussi (N. Cartoian, *Scrisori inedite ...*, p. 19—34).

³⁶ Sur David Urquhart et Ahmed Vefik, voir Şerif Mardin, *The Genesis of Young Ottoman Thought...*, pp. 247—249. Les opinions de D. Urquhart sur l'Empire ottoman sont exposées dans une forme littérisée dans le récit « *David Urquhart* » (Ion Ghica, *Scrisori către Alecsandri*). Ion Ghica connaissait D. Urquhart antérieurement. Collaborateur à « Portofolio » de celui-ci de 1837, il se trouvait en étroits rapports (comme d'autres émigrés polonais et hongrois) vers les années 1850. David Urquhart était alors secrétaire auprès de l'Ambassade d'Angleterre à Constantinople. Ion Ghica était d'accord dans une certaine mesure avec l'opinion de D. Urquhart sur la nécessité de maintenir l'Empire ottoman, mais il est loin d'être considéré comme un partisan d'Urquhart.

que Rechit Pacha s'était montré partisan même de l'Union des Principautés, mais en dehors de lui il semble qu'il existait une assez forte opposition à tout changement. Il fallait tenir compte aussi de l'opposition très sérieuse des deux grands empires rivaux, l'Autriche et la Russie tzariste. Même Urquhart, d'après les lettres de Ghica à Bălcescu, n'était pas encore convaincu de l'opportunité de l'Union. Aussi Ghica songea-t-il à se borner pour le moment à un projet de constitution, auquel il associa Urquhart. Celui-ci avait élaboré les principes généraux d'une constitution³⁷ et Ghica avait rédigé plusieurs mémoires à ce sujet, dont l'un lui avait été demandé par l'ambassadeur de Grande Bretagne à Constantinople.

Ion Ghica adressait une longue lettre à Ahmed Vefik, lui proposant de lui remettre des mémoires et des matériaux supplémentaires. « Tout ce qu'il y avait de sain, de bon et d'intelligent portait ses regards du côté de Constantinople », mais malheureusement les Principautés avaient été oubliées ce qui fait que « le gouvernement ottoman était pour nous quelque chose d'indéfinissable et d'énigmatique. Notre génération ne le connaissait que par quelques firmans tout à fait contraires aux droits des Principautés et aux intérêts de l'Europe ». C'est pourquoi il estimait absolument nécessaire l'octroi d'une constitution, le retrait immédiat des troupes étrangères et le retrait de l'armée ottomane en Dobroudja, sur la ligne du Danube. Il cherchait à coïncider la Porte à ce plan : « Il me semble qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour déjouer les intrigues à venir de la Russie que d'accorder aux Principautés une constitution juste et rationnelle ».

Dans ce but, il lui envoie un mémoire d'Urquhart, s'engageant, au cas où Ahmed Vefik serait d'accord avec ces principes, de rédiger à son usage un Règlement Organique qu'il lui transmettrait « au fur et à mesure »³⁸. Mais Ion Ghica lui envoyait encore une série d'autres projets. Il parlait d'un projet sur des voies de communication reliant le Danube au port de Kustendjé³⁹ (Constanța), projet soutenu par D. Urquhart, ainsi qu'un projet d'exploitation agricole de la Dobroudja par la Roumanie, comprenant la création d'une ferme modèle et d'une école d'agriculture conçue selon l'école française de

³⁷ Une copie de ce projet de constitution, *Constitution pour les Principautés*, Constantinople, décembre 1850, se trouve dans les Archives d'état de Budapest, Voir Denes Janossy, *Die ungarische Emigration und der Krieg im Orient*, dans « Archivum Europae Centro Orientalis », t.V, 1939, fasc. 1-4 pp. 113-275.

³⁸ Bibl. de l'Acad. Roum. Section de manuscrits, ms. roum. 5 040, f. 265-366

³⁹ Concernant ce projet il existe une abondante bibliographie (David Urquhart, *Mystery of the Danube* ..., London, 1851, p. 107; J. Ionesco, *Canal de Kustendjé*, dans « Journal de Constantinople », 1851, n° 295; C. I. Băicoianu, *Handels politische Bestrebungen Englands zur Erschliessung der untern Donau*..., München, 1913. Ce projet a été abandonné, mais en 1860 une firme anglaise a construit un chemin de fer, projet plus facile à réaliser. Au sujet des conséquences de la création de ce chemin de fer sur le commerce des Principautés Roumaines voir notamment plusieurs articles de l'économiste roumain Dionisie Pop Marțian, publiés dans les « Anales Economiques » de 1860, et 1862 (voir aussi V. Slăvescu, *Viața și opera economistului D. P. Marțian* (La vie et l'oeuvre de l'économiste D. P. Marțian), vol. II, Bucarest, 1943, p. 101. N. Bălcescu mis au courant de ces plans par Ghica approuve ce projet d'un chemin de fer dès le 26 juillet 1850. (N. Bălcescu, *Opere*, vol. IV, p. 321). Récemment, sur la construction de ce chemin de fer: J.H. Jensen and G. Rosegger, *British Railway Builders along the Lower Danube, 1856-1869*, dans « The Slavonic and East European Review », vol XLVI, n° 106, janvier, 1968, pp. 105-128

Roville⁴⁰. Il paraît qu'outre le projet de constitution et du projet de réalisation du canal de Kustendjé, le mémoire d'Urquhart comprenait aussi une série d'autres plans en rapport avec les révolutionnaires émigrés, la création d'une fédération sud-est européenne, pourvue d'une armée appelée à lutter sous l'égide de la Turquie contre la Russie et l'Autriche, et ainsi de suite.

Ces idées, qu'Ahmed Vefik jugera absolument révolutionnaires, appartenaient sans doute plutôt aux projets d'Urquhart et à d'autres matériaux dont nous ne connaissons pas le contenu, car les idées de Ghica quant à ces questions avaient considérablement évoluées au cours de l'année 1850⁴¹. Ainsi certaines idées de Mazzini sur une confédération des peuples et sur l'organisation de toutes les émigrations qu'il professait au début de 1850, il les modifiait du tout au tout et, finalement, les abandonnait jusque vers la fin de l'année. Le 24 septembre 1850, il écrivait à Bălcescu que « nous ne devons pas nous poser en hommes visant à renverser des états de l'Europe, quels qu'ils soient »⁴². De même, en ce qui concerne la fusion de toutes les émigrations⁴³, il est hésitant, préconisant une attitude de prudence: « Nous désirons rester Roumains, explique-t-il, dans notre pays aussi bien qu'en dehors de notre pays, et comme émigrés nous devons être une image en miniature de ce que nous représenterons le jour où nous serons connus depuis longtemps »⁴⁴. Ce changement d'attitude, caractéristique pour Ghica, a été, semble-t-il, provoqué par des modifications dans la situation internationale et dans les milieux influents de Constantinople.

En effet, ces projets ne sont plus regardés d'un bon œil par Ahmed Vefik. Les plans de Ghica et d'Urquhart lui semblent dangereux: « La franchise, que je veux toujours ménager au-dessus de tout, m'entraînerait trop loin s'il

⁴⁰ Ion Ghica partage ce projet à N. Bălcescu dès le mois d'août 1850, car Ion Ghica l'informe que l'agronome Ion Ionescu de la Brad, nommé inspecteur au Ministère ottoman de l'Agriculture a fait des études sur place et un mémoire sur la Dobroudja (voir l'ouvrage *Excursion agricole dans la Dobroudja...*) et qu'il a fait aussi un projet d'affermage pour une période de 50 ans d'un grand domaine à Cichiargea, où l'on devait organiser une ferme d'après le modèle de l'école de Roville (France). Le capital de 6 000 monnaies d'or aurait pu être assemblé par la vente de douze actions à 500 monnaies d'or, dont I. Ghica aurait acquis quatre, Negri deux, Alecsandri une, le Ministre des Affaires Étrangères et celui de l'Agriculture turc trois, et il espérait intéresser aussi à ce projet le prince de Moldavie Grigore Ghica (Cartojan, *Scrisori inedite...*, p. 26). N. Bălcescu paraît être intéressé par ce projet et en parle plusieurs fois à Ion Ghica, en lui demandant des informations supplémentaires et en offrant les services de quelques agronomes français. Toutefois ce projet ne fut pas réalisé (sur Ion Ionescu, voir notre note dans ce numéro de S.A.O.). Au sujet de l'expérience de l'école de Roville et son influence en Roumanie, voir G. Cristea, *L'expérience de l'école de Roville (France) en Roumanie*, dans « Rev. Roum. d'Hist », t. IV, n° 4 p. 832—839.

⁴¹ Le 24 janvier 1850 il écrivait à Bălcescu: « J'ai jeté en face d'un haut dignitaire turc l'idée de travailler contre l'Autriche et de faire une confédération entre les Hongrois, les Roumains et les Serbes. Il m'a dit qu'il se peut que l'Angleterre et la France pensent que le ministre turc est l'instigateur de cette idée. Il me semblait que le Turc riait entre ses lèvres ». G. Zane, *Ion Ghica către N. Bălcescu*, p. 47.

⁴² *Ibidem*, p. 54.

⁴³ Concernant les projets de confédération et d'union fédérative voir les observations très pertinentes et compétentes de G. Zane, dans N. Bălcescu, *Opere*, vol. IV, pp. 574—578. Au sujet de l'organisation des immigrants révolutionnaires voir *ibidem*, p. 549.

⁴⁴ N. Cartojan, *Scrisori inedite*, p. 46.

fallait discuter les idées de M. Urquhart. Gardez-vous de vous laisser entraîner par lui ; je sais ce qu'on en pense à la Porte ; nos projets d'améliorations réelles ne cadrent pas avec de telles révolutions sociales, ce sont pures utopies. Le pays aura besoin de vous à Constantinople, conservez-vous, mon cher Monsieur Ghica, et croyez-moi que, même avec l'innombrable armée que vous donne le mémoire, nous ne pourrions après avoir terrassé la Russie, vaincre la réalité⁴⁵»

Ces opinions du commissaire ne faisaient d'ailleurs que refléter, ainsi qu'il le souligne, les idées de son gouvernement, qui, malgré son hostilité à l'égard de la Russie, voulait éviter toute complication à son égard, sachant parfaitement bien que même si, grâce à une conjoncture favorable, la Porte réussissait à vaincre l'empire des tzars, les peuples ne s'en tiendraient pas là et qu'elle aurait alors à affronter ces «réalités», suscitées justement pour avoir soutenu les révolutions sociales. Le gouvernement ottoman redoutait tellement l'idée de toute complication, qu'il était hostile même aux projets d'exécution du canal, de routes ou d'une voie ferrée, de peur des complications qu'ils pourraient entraîner. Le projet de l'exploitation agricole de la Dobroudja lui paraissait digne d'intérêt, mais il considérait cette province comme trop éloignée. Il avait sans doute en vue des régions plus proches de Constantinople, à moins qu'il n'eût, pour cette question aussi, les mêmes craintes de complications extérieures.

Quoique déçu, Ion Ghica — qui espérait convaincre Ahmed Vefik et, par lui, le gouvernement ottoman à entreprendre une action en faveur des Principautés — ne désarmait pas. Il continuait à défendre tel ou tel projet, à adresser des mémoires aux ambassades des différentes puissances étrangères, et convainquait Urquhart d'écrire personnellement à Ahmed Efendi.

A l'agent diplomatique de la France à Bucarest, Poujade, qui par son mariage avec une Ghica était devenu son parent, Ion Ghica écrivait : « Le blâme d'Ahmed Efendi à propos du canal de Kustendjé m'a fait beaucoup de peine... Sur le poids de cette crainte, la Turquie condamnerait la Bulgarie et les Principautés à une paralysie complète »⁴⁶.

Il espérait parler personnellement à Ahmed Efendi, dont il attendait l'arrivée à Constantinople, sa mission prenant fin au début de juillet 1851. Ghica avait adressé à Poujade, à l'usage du gouvernement français, un mémoire « à la fois historique, politique et commercial ». Sur l'intervention de Ghica, sans doute, Poujade rappelait à son gouvernement, en février 1851 l'existence de ce mémoire⁴⁷.

Des lettres de Bălcescu à Ion Ghica il ressort que celui-ci recommandait aux révolutionnaires la modération, afin de ne pas apparaître aux yeux des cabinets comme des révolutionnaires, recommandations repoussées à juste titre par Bălcescu. « Croyez-vous donc que nous pourrions nous libérer par la seule voie diplomatique, sans révolution ? Vous craignez que les cabinets ne nous prennent pas pour des révolutionnaires. Mais comment nous ont-ils considérés jusqu'à présent, même les Turcs, si ce n'est comme des révolutionnaires et des

⁴⁵ Lettre d'Ahmed Vefik à Ion Ghica du 17 janvier 1851 (voir l'annexe),

⁴⁶ I. Ghica à E. Poujade, sans date, Bibl. de l'Acad. Roum. ms. 5 040 n° 347-350.

⁴⁷ Hurmuzaki, *Documente...*, XVIII p 100

anarchistes? »⁴⁸. Ghica avait invité Bălcescu à Constantinople, tandis que celui-ci l'appelaient avec insistance en Occident⁴⁹.

Quoiqu'il en soit, Ghica ne cessera de soutenir certains révolutionnaires auprès d'Ahmed Vefik, et en premier lieu Bălcescu. Ainsi, il recommandait celui-ci comme chef d'un « bureau valaque », qu'il voyait comme le noyau d'une école destinée à s'occuper des études des jeunes émigrés⁵⁰.

On savait, de Roumanie et par d'autres sources, que l'activité des révolutionnaires émigrés, surtout de ceux de Paris, ainsi que les publications de ces derniers, avaient indisposé Ahmed Efendi⁵¹. Le commissaire ottoman expliquait aux familles de ceux-ci le danger de cette activité en rapport avec le prolongement du régime d'occupation. Ces circonstances, ainsi que les intrigues des forces hostiles à la révolution et peut-être certaines instructions de son gouvernement, avaient déterminé un net changement d'attitude de la part d'Ahmed Vefik envers les éléments révolutionnaires et au sujet d'une amnistie en faveur des émigrés. Ce fait explique que certains projets venus de la part d'éléments modérés, tel que Ion Ghica, ou de philo-turcs, comme Urquhart, lui paraissent maintenant être en désaccord avec la politique et les vues du gouvernement ottoman. Ce changement d'attitude est, du reste, signalé par Poujade, qui, dans un rapport à Baroche du 3 mai 1851, où il montre que Ştirbei lui a déclaré qu'il n'accorderait pas d'amnistie « qu'il ne recevrait jamais dans les Principautés des hommes qui avaient la prétention d'être considérés comme ayant formé un gouvernement legal », il ajoute que « Ahmed Efendi m'a tenu identiquement le même langage. Tous deux m'ont proposé de me montrer les correspondances interceptées et dans quelques-unes desquelles, m'a dit le commissaire ottoman, régnait le plus mauvais esprit. Il m'a nommé signalé un des membres de l'ancienne lieutenance princière, comme nourrissant de détestables expériences ». Mais Poujade ajoutait : « Je ne puis cependant pas oublier que l'année dernière, au moment de mon départ de la Valachie, Ahmed Efendi me tenait un langage moins sévère à l'égard des émigrés. Il faut que des faits nouveaux et leur aveuglement lui aient fait changer d'opinion. Même maintenant il ne les accuse pas tous et il reproche au Prince [Ştirbei] ... de ne pas avoir su séparer les bons et les mauvais éléments de l'émigration et de les avoir tous rejetés par son manque de conciliation et par sa hauteur dans une opposition extrême et également mauvaise pour eux et pour leur pays »⁵².

⁴⁸ Lettre du 6 décembre 1850, dans N. Bălcescu, *Opere*, vol. IV, p. 348.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 352.

⁵⁰ Ion Ghica à Ahmed Efendi, voir N. Georgescu-Tistu, *Ion Ghica scriitorul.*, Bucarest, 1935, p. 140.

Une partie des révolutionnaires roumains émigrés en Turquie (Cernătescu, Zane, Ioranu, Russu, Andreescu etc.) ont fait des démarches auprès de la Sublime Porte afin qu'on leur permette d'aller pour études en France ou en Allemagne (voir G. Zane, *Ion Ghica către Bălcescu*, p. 27). Les Turcs hésitèrent et par conséquence à la proposition du Czaikovski (Czaika) (Sadyk Pacha) Ghica donnait une réponse.

⁵¹ G. Fotino, *Boierii Goleşti*, III p. 71

⁵² Hurmuzaki, *Documente...*, XVIII, p. 354; N. Iorga, *Mărturii istorice*, p. 21 croit qu'il s'agit de Heliade Rădulescu.

La correspondance et les autres matériaux dont nous disposons ne nous permettent pas de connaître l'opinion d'Ahmed Vefik en ce qui concerne les travaux de la commission de révision du Règlement Organique. Il semble que ces travaux étaient presque achevés lors de l'arrivée d'Ahmed Vefik à Bucarest, bien que le firman de confirmation ne dût venir qu'au bout d'un an. Les commissions de révision ne s'étaient arrêtées que sur le problème des rapports entre « propriétaires » et « cultivateurs de la terre ». D'ailleurs, sur ce point l'émigration révolutionnaire n'avait pas un point de vue commun⁵³. Les institutions créées en 1851 et confirmées par un firman visaient à assurer une grande production aux seuls grands propriétaires fonciers⁵⁴. Le représentant diplomatique français lui-même notait que les modifications apportées au Règlement Organique par la commission de révision faisaient que « le nouveau règlement est plus favorable à la grande propriété qu'à la petite »⁵⁵. Nous ignorons dans quelle mesure le commissaire ottoman est intervenu dans les travaux de la commission, aux termes du traité de Balta Liman. Bălcescu avait rédigé et publié en grande hâte son ouvrage *Question économique ...*, justement pour éclairer la Porte à ce sujet. Ahmed Vefik avait du reste informé Ion Ghica que « la brochure sur la question ... est la seule publication de ce genre qui ait produit de l'impression sur le monde sérieux d'ici: on s'en plaint amèrement »⁵⁶. Il semble qu'il accordait tout son intérêt à la situation économique et sociale des Principautés. Il étudiait l'ancien Règlement Organique, dont il avait donné un exemplaire au journaliste français Noguès et reçu de N. Soutzo un autre exemplaire, pour lequel il le remerciait chaleureusement⁵⁷. Il était, de même, intéressé par un projet d'émancipation des tziganes, qui entrait d'ailleurs dans les vues des deux princes⁵⁸.

Assurément, le commissaire ottoman avait fait son possible pour consolider le prestige et l'influence de l'Empire ottoman. Mais l'influence turque dans les Principautés ne pouvait être consolidée par le seul renforcement de son prestige. Beaucoup de bonnes intentions du commissaire extraordinaire ottoman étaient contrecarrées par d'habiles intrigues, par l'éternel chantage des « mouvements révolutionnaires » et de la crainte d'un prolongement de l'occupation des Principautés. La Porte ne voulait pas prendre de mesures

⁵³ N. Bălcescu, *Opere*, vol. IV, p. note de l'éditeur.

⁵⁴ *Istoria României*, vol. IV, p. 200

⁵⁵ Hurmuzaki, *Documente...*, XVIII, p. 351.

⁵⁶ Ces phrases éparées parmi beaucoup de nouvelles mondaines (probablement à bon escient pour ne pas attirer l'attention, car les lettres étaient souvent ouvertes) se trouvent dans une lettre sans date. Mais en jugeant d'après les événements dont elle parle, la lettre doit être écrite environ au mois de juillet 1850. Ce Mermi ou Noemi (?) dont il reçoit la brochure mentionnée pourrait être Noguès, qui avait écrit un article probablement non imprimé, au sujet du problème agraire. Ou peut-être s'agit-il d'un autre article, écrit par Ion Ionescu. Concernant les opinions de ces deux personnages, N. Bălcescu écrivait à Ion Ghica qu'elles étaient erronées et il ne se ralliait pas à elles (voir G. Zanne dans: N. Bălcescu, *Opere*, vol IV, pp. 556—559). On peut supposer toutefois que la brochure sur la question est *Question économique ...* de N. Bălcescu.

⁵⁷ La lettre d'Ahmed Vefik à N. Soutzo.

⁵⁸ Hurmuzaki, *Documente...*, XVIII, p. 347.

à caractère constitutionnel tant que le *sened* de Balta Liman et les autres stipulations régissant les rapports entre les deux empires seraient en vigueur, toute modification devant être adoptée de commun accord avec la Russie. Sans doute, au courant de certaines intentions de son gouvernement Ahmed Efendi profita de son séjour dans les Principautés pour recueillir des informations à cet égard aussi. Pour pouvoir se renseigner librement, il s'était mis à apprendre le roumain, car il ne considérait pas que sa mission serait achevée par l'expiration de son mandat de commissaire. Pourtant, il ne songeait pas pour le moment à des changements. Le *sened* de Balta Liman était en vigueur pour une période de sept ans et n'annulait pas les conventions antérieures avec la Russie au sujet des Principautés.

A plusieurs reprises, Ion Ghica avait projeté de quitter Constantinople, en raison, parmi d'autres motifs, de l'inactivité du gouvernement ottoman. Apprenant ces intentions, Ahmed Efendi le supplia d'attendre son retour dans la capitale de l'empire, étant donné que la fin de sa mission était proche⁵⁹. Ion Ghica lui eût été extrêmement utile pour les projets auxquels il comptait travailler à Constantinople. Mais les événements en disposèrent autrement, car à peine rentré à Constantinople il fut nommé ambassadeur à Téhéran. C'était là un poste de confiance et des plus délicats, car les intérêts de l'Empire ottoman et de ses partisans s'y heurtaient à ceux de la Russie voisine de la Perse. Dans les Principautés, les adversaires d'Ahmed Efendi, au courant de ses intentions antérieures, se réjouirent de son départ et lancèrent le bruit que son nouveau poste représentait de fait une disgrâce. En ce qui le concerne, il ne cessera pas de s'intéresser au sort des Principautés dans ses lettres adressées de Téhéran à son ami, lequel devait rester longtemps encore en Turquie.

On ne peut dire que, à la fin de l'occupation russo-turque des Principautés, l'un des deux partis se soit vraiment assuré une popularité quelconque dans le sein de la population. L'occupation avait laissé en héritage aux Principautés une dette publique considérable, lourde surtout pour la paysannerie, qui supportait toute la charge des fournitures, des réquisitions et des impôts. D'autre part, les deux puissances rivales, qui avaient collaboré à la répression de la révolution étaient maintenant rivales et également décidées à étouffer tout mouvement révolutionnaire.

Néanmoins, le dernier commissaire turc de cette période avait laissé une impression personnelle favorable dans les Principautés. On ne saurait dire qu'il sympathisât à proprement parler avec les révolutionnaires, surtout avec les éléments les plus avancés et les plus actifs. Mais il voyait pourtant en ceux d'entre eux qu'il jugeait plus modérés, les personnes destinées à insufler dans l'administration un esprit nouveau et à mettre fin — ainsi du reste que dans l'Empire ottoman — à la corruption et à tous les défauts de l'ancien régime. Son attitude sera d'ailleurs, à ce qu'il semble, la même à l'égard des mouvements révolutionnaires qui auront lieu bientôt dans l'Empire ottoman.

C'est, assurément, dans le sein de la population urbaine et d'une partie de l'aristocratie qu'Ahmed Vefik avait surtout laissé une bonne impression.

⁵⁹ Lettre d'Ahmed Vefik à Ion Ghica du 13 avril 1851 (voir annexe)

Il s'était, en effet, empressé de payer une série de créanciers. A ce sujet, Pougade estimait qu'il agissait conformément aux instructions de son gouvernement, mais aussi pour satisfaire son « orgueil d'Ottoman »⁶⁰. Citons également une notice biographique rédigée vers 1870 par un contemporain et faisant partie des actes de Sadyk Pacha (Czaikowski), où il est mentionné qu'Ahmed Vefik « a su acquérir la disposition des Roumains », alors qu'il était commissaire à Bucarest⁶¹.

LA CORRESPONDANCE DES ANNÉES 1852—1858

Dans la correspondance entre Ahmed Vefik et Ion Ghica ce sont, ainsi qu'il est normal, les sujets politiques qui prédominent. Les fonctions diverses qu'ils accomplissent en des lieux généralement éloignés sont, pour eux, l'occasion de se communiquer leurs impressions, formulées tantôt sommairement, tantôt par le menu. En tout cas, la lecture de ces lettres donne une idée de leurs points de vue sur différents problèmes et permet parfois de mieux préciser les données dont on disposait antérieurement. La période la plus riche est celle des années 1854—1858, durant laquelle Ion Ghica fut bey de Samos, alors que son ami était ambassadeur en Perse.

La nomination d'Ahmed Vefik comme ambassadeur à Téhéran a eu lieu peu de temps après son retour des Principautés, circonstance qui ne lui a plus permis, comme il en avait l'intention, de continuer à s'occuper à Istanbul des deux pays où il avait exercé la fonction de commissaire extraordinaire. De Téhéran il s'informerait par Ion Ghica resté à Istanbul, sur les affaires des Principautés. Il écrivait aussi, semble-t-il, au consul de France à Bucarest, Pougade, dont il se plaignait qu'il ne recevait pas de réponse. En tout cas, il apprenait que « les amis y sont fort mal ». Les deux hommes d'état voyaient dans le prince régnant Ştirbei un adversaire et ils se communiquaient des bruits — avérés faux — sur sa destitution imminente⁶².

Ion Ghica, de son côté, manifestait, à ce qu'il semble, de l'intérêt pour certains problèmes du Moyen Orient et son ami, l'ambassadeur de Turquie à Téhéran, lui communiquait des nouvelles succinctes, mais pleines d'appréciations suggestives sur les relations de la Perse avec les Arabes de Moscat, sur la situation des tribus afghanes, sur les relations des Russes avec le khanat de Khiva⁶³. Mais les nouvelles les plus intéressantes étaient celles concernant sa mission à Téhéran, qui était loin d'être facile. En général il était optimiste, quoiqu'il craignît certaines intrigues⁶⁴. Un peu plus tard, il faisait part à Ghica de la certitude qu'il avait d'avoir réussi⁶⁵ et, le 17 septembre 1853, de son espoir de mener à bonne fin sa mission. Il se plaignait de

⁶⁰ Hurmuzaki, XVIII, p. 353.

⁶¹ Bibl. de l'Acad. Roum., ms roum. vol. 8, f. 388—389.

⁶² Ahmed Vefik à Ion Ghica, lettre du 8 octobre 1852, Bibl. de l'Acad. Roum. Correspondance (v. l'annexe).

⁶³ La même lettre du 24 janvier 1853, *loc. cit.*

⁶⁴ La même lettre du 7 février et du 7 avril 1853, *loc. cit.*

⁶⁵ Lettre du 7 avril 1854 « La Perse est un champ de bataille tout à fait gagné pour nous ».

manquer de nouvelles de Constantinople et remerciait son ami de ce qu'il le tenait au courant non seulement des derniers événements mondains, mais aussi des questions politiques: « Votre lettre du 19 mai m'a appris presque autant que mon correspondant officiel... pensez donc qu'en Perse je n'ai à vous parler que de moi, faute de mieux, tandis qu'à Constantinople vous avez le monde entier et S.E. Redcliffe à admirer »⁶⁶ (allusion à leurs relations communes avec l'ambassadeur de Grande Bretagne à Constantinople. La dernière lettre de cette période est datée du 5 octobre 1854⁶⁷, de Bagdad, d'où, sa mission achevée, il espérait être de retour à Constantinople en deux mois.

C'est justement le moment de la nomination de Ion Ghica comme gouverneur de Samos. Ahmed Vefik estimait cette mission difficile: « Les instructions sûres vous manqueront, tout cherchera à vous trahir »⁶⁸. Il était cependant convaincu que si Ghica réussissait, il aurait devant lui une brillante carrière dont il se réjouissait sincèrement. En ce qui concerne la question des Principautés, Ion Ghica avait publié à Paris, sous le pseudonyme de Chanoi, une brochure qu'il envoyait à son ami à Téhéran. De là, celui-ci appréciait la brochure comme « vraiment bien, appuyée sur des faits », reconnaissant par la même occasion qu'il avait entièrement renoncé à ses projets de travaux au sujet des Principautés⁶⁹. Quant aux événements en rapport avec les débuts de la guerre de Crimée ou avec la Conférence de Vienne, nos correspondants ne pouvaient évidemment échanger, de Téhéran et de Samos, que des nouvelles de seconde main. Les événements qui firent suite à la guerre de Crimée avaient entraîné des changements pour les émigrés roumains. La plupart avaient quitté Constantinople. Ion Ghica, cependant, quoique rappelé avec insistance en Roumanie par ses amis, était resté à son poste de bey de Samos. Mais ce qui était plus important c'est le changement d'attitude d'une partie des hommes politiques turcs à l'égard de l'Union des Principautés et de leur future organisation. Ainsi qu'il est connu, le grand vizir Rechit Pacha lui-même s'était à un moment donné prononcé en faveur de l'Union⁷⁰, avant d'en devenir l'adversaire. Ami intime de celui-ci, Ahmed Vefik manifestait les mêmes idées à ce sujet. Ainsi, le 16/28 juin 1856, il écrivait à Ghica: « Je ne vous dirai rien de la Valachie, ces pays ne nous appartiennent plus. Il y a six mois que l'Empereur des Français a décidé la réunion des deux pays, la nomination d'un prince vassal et non sujet du Sultan ... Le reste est comédie et rêve ... »⁷¹.

Le « Journal de Constantinople » avait publié une série d'articles où non seulement l'idée d'Union était combattue, mais où le statut même des deux Principautés dans le cadre de l'Empire ottoman était contesté. Ion Ghica, qui avait formulé ses opinions à ce sujet dans ses mémoires et dans sa brochure de 1853, apprit sans doute que celui qui avait inspiré ces articles n'était autre que son ami Ahmed Vefik. L'ambassadeur de France Thouvenel était au cou-

⁶⁶ *Ibidem.*

⁶⁷ *Ibidem.*

⁶⁸ Ahmed Vefik Pacha à Ion Ghica, lettre du 15 mai (1854) *loc. cit.*

⁶⁹ Lettre du 29 mars 1854, *loc. cit.*

⁷⁰ *Istoria României* vol. IV, p. 250.

⁷¹ Lettre d'Ahmed Vefik Pacha à Ion Ghica, *loc. cit.*

rant du fait, mais il attribuait la publication des articles plutôt à la rivalité qui existait entre le groupe Rechit Pacha-Ahmed Vefik (ministre des affaires étrangères « in petto ») et le group Aali Pacha — Fouad ⁷². Ghica demanda sans doute des explications à Ahmed Vefik, car celui-ci lui adressait une longue lettre, où il reconnaissait avoir inspiré ces articles, qui lui-même jugeait « irritants » : « J'ai poussé Noguès à faire les articles irritants sur les Principautés. Si nous ne faisons pas la plus vive opposition pour le moment à ce sujet, le mérite en sera seulement à la France qui y veut mettre son prince étranger ... ». Il devait pourtant reconnaître que tous les Roumains étaient pour l'Union. « La conduite du peu de Roumains éclairés mais honnêtes est déplorable, ils ne songent qu'à déclamer contre nous ». Il reconnaissait également quel était effectivement le danger pour l'Empire ottoman : « Nous ... verrons le mouvement d'indépendance venir jusqu'à Andrinople; nous aurons l'Autriche à dos avec le Monténégro, qui veut un royaume des Slaves maritimes... » ⁷³.

Les craintes d'Ahmed Vefik au sujet des répercussions de l'Union sur les peuples de l'empire étaient légitimes du point de vue ottoman, mais les explications qu'il donnait à Ion Ghica sur l'opportunité de ces articles ne sont guère convaincantes. Il devait reconnaître que tous les Roumains étaient pour l'Union, y compris ses amis de Constantinople.

À la fin de l'année 1858, Ion Ghica rentrait en Roumanie et il devait bientôt démissionner de son poste de gouverneur de l'île de Samos. Le 10 février 1859, Ahmed Vefik lui confirmait la réception du télégramme annonçant la double élection, ajoutant qu'à Constantinople « cette nouvelle a élevé une vraie bourrasque » ⁷⁴. Dans d'autres lettres, il lui communiquait des nouvelles sur sa démission et sur la contrariété du grand vizir, qui ne réussissait pas à le remplacer, ainsi que sur C. Negri, venu à Constantinople pour la reconnaissance de l'élection de Cuza, mais qu'il ne voyait que rarement ⁷⁵.

(à suivre)

⁷² D. A. Sturdza, *Documente privind renașterea României* (Documents concernant la Renaissance de la Roumanie), vol. III, p. 167

⁷³ Lettre d'Ahmed Vefik Pacha à Ion Ghica datée du 20 avril 1292 (1856). v. (l'anexe)

⁷⁴ Lettre d'Ahmed Vefik Pacha à Ion Ghica datée du 10 février (1859), *loc. cit.*

⁷⁵ Lettre d'Ahmed Vefik Pacha à Ion Ghica, datée du 29 juin (1859) *loc. cit.*

ANNEXES *

1

Ahmed Vefik Efendi à Ion Ghica

Chumla, 1850, mars 8.

Mon cher Monsieur Ghica

Je ne prétends pas vous répondre en deux lignes seulement, mais comme je ne puis en faire plus aujourd'hui, je m'empresse de vous remercier pour vos lettres et surtout pour vos mémoires qui sont inappréciables pour moi. J'espère qu'après m'avoir si bien habitué à vos bontés, vous ne cesserez pas de m'écrire aussi régulièrement par la suite.

Veillez agréer l'expression de ma gratitude et de l'estime avec laquelle je suis votre très humble serviteur

Ahmed Vefik

Chumla, le 8 mars 1850

La semaine prochaine nous irons (?) pleurer ce pauvre Handjeri au lazaret de Giurgevo. Titoff l'a dit-on empoisoné!!

2

Ahmed Vefik Efendi à Ion Ghica

Bucarest, 1850 mars 24.

Mon cher Monsieur Ghica

Faudrat-il commencer par vous dire qu'à peine arrivé ici, les velléités absurdes ou bien les obsessions insupportables que j'y rencontre me forcent déjà de regretter Constantinople? Cela serait un peu de l'ingratitude cependant pour toute l'affabilité que je retrouve dans le salon de la princesse Ştirbey et dans la famille de la princesse Marioritza, et j'espère qu'initié à l'intimité d'autres salons je trouverai plus tard du plaisir à assister aux courses au clocher de cet excellent Mr. Balatchano. Quant à présent je m'amuse à de projets de clémence et je pourrais bientôt je l'espère vous donner des nouvelles pour plusieurs personnes que j'ai rencontré en route. Je compte sur votre complaisance pour avoir des informations sur l'état moral actuel de Carracache, Romanesco, Apollonie, le jeune Balatchano, le docteur Colonesco (?) et Mano. Je ne vous aurais pas pardonné d'oublier le brave Doplitchano qui a manqué se démettre une jambe pour me mieux recevoir. J'ai vu la famille Mavros.

J'oubliai de vous recommander une chose qui pourrait être très importante. Comme on ouvre à Giurgevo les paquets trop gros pour piquer en détails les lettres, je vous prierai de ne pas épargner les envelopper particuliers (*sic*) à chaque lettre, quelque indifférente qu'elle puisse être; sans cela j'aurai encore à me chamailler avec l'administration.

Adieu mon cher monsieur Ghica, veuillez présenter mes respects à madame et me croire votre dévoué

Ahmed Vefik

Bucarest, le 24 mars 1850

* Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Section des Manuscrits. Correspondance. No. 84097—84126.

3

Ahmed Vefik Efendi à Ion Ghica

Bucarest, 1850, mai 26

Mon cher Monsieur Ghica,

Madame Mavros devant accompagner Mr. Duhamel dans son voyage à Constantinople, je me suis abstenu de vous écrire pendant quelques semaines pour vous laisser la liberté de vos impressions et vous en demander plus tard la communication; mais sur un ordre de son ministère, le général ne pourra plus quitter Bucarest et adieu tous les projets. J'espère arranger l'affaire de Serghiesco et celle des pauvres condamnés de l'an passé, mais il se passera quelques temps à cause de puissante opposition.

Je dois vous remercier de votre extrême bonté à me donner des nouvelles de Pera; par ma position j'en dois être insatiable et elles me manquent quelques fois; Mr. Catardji pourrait me rendre le même service par le bureau mais je n'ai pas un mot de lui.

La pauvre madame Floresco n'a aucune nouvelle de ses enfants et je prends la liberté de demander pour elle vos bons offices. Veuillez faire agréer mes compliments à Madame; Mademoiselle Pauline qu'on veut à toute force faire malade et que j'ai vue va parfaitement bien.

En attendant de vos bonnes lettres, veuillez recevoir l'assurance de la sincère considération de votre dévoué

Ahmed Vefik

Bucarest, le 26 mai 1850

4

Ahmed Vefik Efendi à Ion Ghica

Bucarest < 1850 juin-juillet >

Mon cher Monsieur Ghica

Je dois commencer aujourd'hui pour vous quereller sur le plaisir que vous vous donnez souvent de vous excuser sur ce que vous m'écrivez trop, lorsque vous êtes convaincu que votre complaisance à mon égard me remplit de gratitude et que je voudrais à chaque instant avoir de vos lettres à lire; voyez que je n'encourage guère votre coquetterie. Je devrais seulement me borner à vous prier de ne pas attendre mes réponses, je serais doublement à plaindre, cette semaine seule depuis mon arrivée ici, s'est écoulée un peu tranquillement, et il y a du calme même dans la société: on se prépare pour le magnifique bal de Duhamel le 29 et madame Mavros a promis de revenir expressément en ville pour cette occasion en dépit du général Luders, qui s'arrange pour arriver plus tard, le 27 peut-être; madame Duhamel est toute guerrière et a manqué de battre Kotzebue à cause de quelques méchants vers que celui-ci a fait sur les intimités de celle-là, le consul a envoyé un défi au commissaire au moment où ce cher collègue se berçait de la douce idée de remplacer bientôt votre plus cher ami à Constantinople (on dit, par paranthèse, que la mort de Madame Nesselrode ruinerait le projet si avancé).

Ce cher compère ne sachant ce qu'on fait de ces choses a songé à faire arranger tout cela par ses amis; nous en sommes là: Halczinski est charmant pour tout le monde. J'avais reçu de Noemi la brochure sur la question; c'est la seule publication de ce genre qui ait produit

de l'impression sur le monde sérieux ici; on s'en plaint amèrement. Vous saurez déjà sans doute l'agglomération d'hommes politiques qui se fait à Mehadia cette année; je m'attend à des désagrèments de ce côté. Je vous prie de présenter mes hommages à Madame. Votre très dévoué

Ahmed Vefik
Bucarest, le ...

5

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Bucarest, 1850, août 25

Mon cher Monsieur Ghica

Je suis toujours en retard avec vous, mais je crois être le seul à y perdre, n'ayant jamais que quelques mots à échanger avec vos charmantes lettres; vous n'avez pas l'idée du bien absolu qu'elles me font en me transportant, en esprit, hors de Bucarest. Je commence à être plus content de l'état des choses, car on se borne à parler maintenant et à intriguer contre moi seul; Messieurs de la coterie de Calinecti préparent même une requête destinée à me faire terriblement tomber, parce que, et je vous préviens que ceci me fait monter le rouge au visage, malgré les efforts les plus héroïques, il leur plait de me croire l'ami à tort et à travers de Ştirbey, prince d'une séduction connue.

Il n'en est pas moins vrai que, depuis le mot donné par moi, les amis désespèrent d'avoir leur petite révolution ici, quoique par un déploiement incroyable de troupes et patrouilles ils fassent venir l'eau à la bouche des gens. En désespoir de cause ils font désertir la ville par les ministres et Duhamel et forment un camp vers Colentina; j'ai la simplicité de croire que c'est parce qu'il fait trop chaud en ville. Assez de ces misères.

Veillez, je vous prie, présenter mes très humbles respects à Madame et continuer de perdre de temps à autre quelques instants avec moi.

Votre très dévoué

Ahmed Vefik
Bucarest, le 25 août 1850

6

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Bucarest, 1850, septembre 7

Mon cher Monsieur Ghica,

Je suis enchanté de votre dernière lettre; elle m'a parfaitement remonté le moral en me donnant quelques instants de repos et m'a instruit en même temps. Je n'ose pas appeler ceci une lettre; c'est un prétexte pour mendier simplement une réponse. Je meurs de fatigue.

Votre très obligé

Ahmed Vefik
Le 7 septembre 1850

En marge:

Je vous prie beaucoup de faire parvenir la lettre ci incluse à Paris.

7

Anmed Vefik à Ion Ghica

Bucarest, 1850 novembre 8

Mon cher Monsieur Ghica,

Me voici depuis deux semaines de retour d'une petite excursion en Moldavie et je puis le dire enchanté de mon voyage; le calme et une prospérité renaissante dans cette principauté, l'activité générale et le zèle de l'administration dans l'autre, donnent quelques idées consolatrices et un espoir dans l'avenir au milieu de préoccupations pénibles. Ici les choses vont me dit-on et on voit me persuader que j'y aide, mais hélas! je n'en vois rien et voudrais avoir votre opinion *amicalement*, c'est-à-dire sans aucun ménagement là-dessus.

Vous ne me dites rien de Mr. Poujade dont j'aurai voulu aussi savoir au long l'opinion par votre moyen et non pas seulement dans un but de curiosité. C'est un homme que j'estime beaucoup, mais je sais fort bien qu'il ne peut avoir de véritable entente entre un jeune ambitieux de quarante ans et qui se regarde continuellement dans l'avenir et moi désillusionné et dégoûté de vingt huit qui n'est (sic) qu'une seule science, il est vrai, mais à un degré éminent; celle de n'avoir jamais l'attitude de mon rang, de ne pas servir d'intrigue aux grandeurs mesquines de l'humanité et de savoir dénicher des *modesties* qui font grincer les dents à tout le monde ici. Enfin, allant d'indiscrétion en indiscrétion je vous demanderai quelle est la cause de la guerre acharnée que me font ici, d'instinct peut-être, Madame Mavros et Slatiniano la mère. J'aurai certes fait quelque chose pour ne pas leur déplaire à ce point si je savais quoi faire.

Veuillez faire agréer mes respects à Madame et dites-lui que je la prie instamment de vous dissuader du projet de quitter Constantinople; vous savez que tout *projet* venant de vous sera attaqué par beaucoup d'ennemis aux quels vous n'auriez que le mépris à opposer et ce n'est certes pas assez dans notre siècle et dans nos positions.

En attendant un véritable volume de vous, voyez combien je compte sur votre bonté, je charge Mr. Noguès de l'ouvrage d'une nouvelle Aspasie, dont j'ose à peine recommander la lecture secrète pour vous seul.

Croyez-moi votre toujours sincèrement dévoué

Ahmed Vefik

Bucarest, le 8 novembre 1850

P.S. Mr. Balcesco, à peine arrivé ici, se met dit-on à parler ligue des peuples dans le ton de la délicieuse déclaration des Balcesco, Golesco, Maghero etc. de Paris, qui disait entre autres vérités que « la Russie ne veut pas et la Turquie ne peut et ne sait ». Mais Mr. Balcesco aura affaire à moi.

8

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Bucarest, 1850, décembre 8

Mon cher Monsieur Ghica,

Vous m'écrivez si rarement et si peu chaque fois que je vous remercie de mauvaise grâce; vos autres amis d'ici sont, je le vois, mieux favorisés et leurs réponses restent me dit-on chez Kiamil Bey à l'adresse de Lafontaine. Je ne vous parlerai politique d'ici que lorsque nous serons

à la fin et le temps approche, je puis le dire avec plaisir. Vous ne répondez à aucune de mes demandes et le mémoire seul de Poujade ne me console pas; en attendant de vos nouvelles je suis votre sincèrement dévoué

Ahmed Vefik
Le 8 décembre 1850

9

Ahmed Vefik Efendi à Ion Ghica

Bucarest, 1851 janvier 17

Mon cher Monsieur Ghica,

J'ai reçu vos deux lettres et mémoires: la franchise que je veux toujours ménager au dessus de tout m'entraînerait trop loin s'il fallait discuter les idées de Mr. Urquhart: gardez-vous de vous laisser entamer par lui; je sais ce qu'on en pense à la Porte; nos projets d'améliorations réelles ne cadrent pas avec de telles révolutions sociales, ce sont pures utopies; le pays aura besoin de vous à Constantinople; conservez - vous, mon cher Monsieur Ghica et croyez-moi que même avec l'innombrable armée que nous donne le mémoire, nous ne pourrions, après avoir terrassé la Russie, vaincre la réalité. Votre projet d'établissement agricole me semble fort heureux, excepté la position qui est trop écartée pour permettre une surveillance de votre part; vous pourriez peut-être trouver le moyen de consulter Baltazzi, qui s'y entend admirablement; car des richards comme Haufer ont quelque fois manqué s'y ruiner.

Nos bons amis, désespérés de la nécessité de désavouer encore leur champion par quelques pécadilles, le retirent enfin; l'ours Duhamel est remplacé par le renard Khaltchinski; que tout finisse ici bientôt et que Dieu me donne l'espoir de nous revoir enfin au printemps.

Mes respectueux hommages à Madame. Monsieur Mavros est désolé de n'avoir pu marier mademoiselle Pauline au jeune Oustinoff. Votre dévoué

Ahmed Vefik
Bucarest, le 17 janvier 1851

10

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Bucarest, 1851 mars 8

Mon cher Monsieur Ghica,

Je commençais à me plaindre de votre silence lorsque j'ai reçu deux de vos charmantes lettres et votre remarquable travail sur lequel je ne dirai mon avis que verbalement et j'espère que cela sera bientôt; mais je vous prie de me servir dès à présent d'interprète auprès de Madame pour lui exprimer mes respects et mes félicitations; plus je connais ici la famille et plus mon étonnement et mon admiration augmentent à son égard; quand je dis la famille ici, elle y est toute entière mais je vous prie de garder ceci seulement pour vous. Les Russes ne peuvent se taire à l'idée de l'évacuation et beaucoup de Calypso ne peuvent se consoler etc. On tache d'arranger un mariage pour Rustem à Jassy et je suis accablé de demandes d'informations. Enfin le Prince est toujours l'être que vous connaissez et me donne du fil à retordre; voilà je crois tout ce qu'il y a ici pour le moment.

Je compte toujours sur votre amabilité pour savoir le dessous des cartes à Constantinople et vous prie de croire aux sentiments sincères de votre dévoué

Ahmed Vefik
Bucarest le 8 mars 1851

11

Ahmed Vefik Efendi à Ion Ghica

Bucarest, 1851 avril 13

Mon cher Monsieur Ghica,

Les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire en dernier lieu m'ont < fait > le plaisir que j'éprouve toujours à lire tout ce qui me vient de vous; mais Grant est venu me gâter le keyf en m'annonçant que vous lui parlez de projet de voyage et de départ. Est-ce que vous n'attendrez pas même deux pauvres petits mois pour me donner le plaisir de causer longuement avec vous? Les Russes ont commencé leur retraite et auront complètement évacué le 2 mai; nous les suivrons de près, j'espère, et il n'y aura pas outrecuidance de ma part si je donne rendez-vous à Hissar à mes amis le premier juin.

Il n'y a pas ici de nouvelles que je puisse vous mander que la mort de cette pauvre Madame Soutzo, qui a échappé enfin aux souffrances de la vie, je ne me chargerai pas de vous dire en quelles circonstances révoltantes; Mavros seul a montré un peu d'humanité encore dans tout cela.

Au revoir donc bientôt et ne m'oubliez pas tout à fait dans votre correspondance jusqu'à ce que je vous retrouve.

Votre bien sincèrement dévoué

Ahmed Vefik
Bucarest le 13 avril 1851

12

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, 1852 octobre 8

Mon cher Monsieur Ghica,

Enfin j'ai de vos bonnes nouvelles après une longue attente, mais elles me font tant de plaisir que je n'ai pas le cœur de vous quereller pour le moment, seulement je marque en passant que vous ne me parlez pas assez du jeune prince héritier ni de la figure que Stourza lui a faite. Quant à ce que vous appelez dette je vais en parler de suite pour en avoir le cœur net: lorsque nous avons parlé pour la première fois de ce prêt d'argent vous vous rappelez qu'il a été destiné à des spéculations de terrains; de sorte qu'avec la première somme j'ai acheté un terrain de 41 500 piastres et je suis en marché pour une maisonnette de 12 000. Lorsque le reste viendra, dans six mois comme dans un an, nous ferons encore d'autres achats; ainsi que le plaisir que vous voulez me faire ne vous coûte jamais d'embaras et ne me prive pas surtout de votre correspondance plus fréquente. Je suis enchanté, enchanté vraiment de ce que vous me dites du colonel Rose, il nous fallait quelqu'un pour réhabiliter le caractère anglais. Quant à mes affaires d'ici après deux ou trois rapides victoires, je crois être en train de me préparer une rude chute; ainsi je ne vous en

dirai rien avant la fin. Sachez seulement que je rencontre des adversaires en tout et partout et si je dis à quelqu'un: comment vous portez-vous, il se sent disposé à me répondre: pourquoi est-ce que je me porterai du tout? Enfin à la grâce de Dieu!

J'ai bien envie des nouvelles de Monsieur Poujade, qui ne me répond pas depuis cinq mois à mes deux dernières lettres. En attendant je vous prie de vous rappeler souvent de moi et de me croire votre bien dévoué

Ahmed Vefik

13

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, janvier 24, < 1853 >

Mon cher Monsieur Ghica,

J'ai reçu vos deux dernières lettres qui, très intéressantes, d'ailleurs, ne me donnaient pas cependant de détails sur l'intérieur des provinces. Il paraît que les amis y sont fort mal; je suis à présent fâché d'avoir été forcé de rompre avec Fuad efendi, pendant son éphémère ministère, car j'aurais pu lui demander au moins ce qu'il comptait faire et donner un peu mon opinion; à présent je reste dans l'ignorance.

Ici les choses vont mieux qu'on ne pouvait le penser; je donne des détails des plus compromettants à Mr. Skena, qui pourra, le pourra-t-il, vous les communiquer. Quant à vos propres affaires, je vous assure que je vais vous donner le conseil que je prends pour moi-même: vivez de confiance, mon cher monsieur Ghica, il n'y a que cela à faire de nos jours. J'ai chargé Hussein efendi de se mettre à vos ordres, en cas que vous ayez besoin de fonds.

Les Afghans sont si malheureusement occupés à se voler entre voleurs que les journaux ont tort de penser à eux. Les Arabes de Moskat, qui sont déjà maîtres de Bender Abassy, songent à attaquer les Persans de ce côté pour s'emparer de toutes les rives du Golfe. Sera-ce un bien ou un mal, je n'en sais encore que penser. Que font, je vous prie, les grands guerriers Sadik Pacha, Sefir Pacha, Yovantcho et autres? Dites-moi leurs victoires et conquêtes. En attendant de vos nouvelles je suis toujours votre bien dévoué

Ahmed Vefik

Le 24 janvier

14

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, 1853, février 7

Mon cher Monsieur Ghica,

Hussein efendi m'écrit que vous avez eu la bonté de lui faire encore une remise d'argent, je l'ai chargé de m'envoyer du papier timbré pour vous faire un reçu en règle, comme le premier; veuillez m'en dire votre avis. Je ne m'étonne de rien de la part d'un homme aussi inconvenant par nature que Stirbey, mais les airs que Noguès se donne m'agacent fort; je désespérerai du salut du monde entier si cet homme parvient ainsi à se donner de l'importance.

Nos affaires d'ici prennent un aspect assez brillant et l'ambassade gagne d'influence malgré les nouvelles excessivement ridicules que j'ai vu sur mon compte dans les journaux, j'ai sans doute des amis que je ne me connaissais pas. Cependant je ne tiens aucun compte de ces clabauderies et j'espère faire prospérer les intérêts de mon pays, sans injustice, mais toujours avec dignité. On m'écrit toujours le plus grand bien de Colonel Rose; Dieu fasse que nous ne le perdrons pas de sitôt; je vous prierais beaucoup de me dire le changement que pourra porter dans la marche des affaires, l'entrée du nouveau ministère anglais aux affaires. On croit que M. Khaltchinski viendra en Perse; grand bien lui fasse. Le représentant actuel a été jugé au-dessous de la position, devenue importante.

Dites-moi, je vous prie, si vous êtes et vous serez pendant l'été dans votre jolie habitation de Bebek.

Excusez-moi si je vous écris des lettres trop sèches, j'ai beaucoup à dire, mais je dois me taire encore quelque temps.

Votre très dévoué

Ahmed Vefik

Téhéran, le 7 février 1853

15

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, 1853 7 avril

Mon cher Monsieur Ghica,

Je n'ai eu par ce courrier aucune des lettres que j'attendais de mes amis de Constantinople; je sais donc fort peu de ce qui s'y passe. J'envoie à Hadji Hussein efendi pour vous être remis le reçu pour la somme de 57 000 piatres encaissée par lui vers le mois janvier. J'ai tâché de le faire de mémoire, identique avec le premier. J'ai recommandé à H<ussein> efendi de placer cela en acquisitions de terrains, comme nous en étions convenus dans le temps; voyons si dans dix ans, cette idée aura fructifié. Et votre ferme qu'en faites vous. Je trouve charmant l'émoi du monde Perote à l'idée de votre importance; tandis qu'au fond je vous crois presque un aussi grand et habile intrigant que moi même. Mais hélas! comme disait le comédien Lesbie les vocations sont méconnues dans ce monde.

Veillez je vous en prie ne pas manquer de me dire tout ce que vous aurez su de Mentchi-coff. Cela est véritablement important pour les intérêts de notre pays. Je répète mes hélas! hélas! ayant de la répugnance à formuler tout ce qui se présente à mon imagination, tout ce qui serre mon cœur. Je me renferme avec Refik pour fuir mes pensées. Et vous, que faites vous du cher petit Toto; j'espère que Jean est indulgent pour Toto, autant que Refik l'est pour moi, lorsqu'il se met à travailler quelques fois. Ici mes affaires vont parfaitement bien, mais j'aimerais mieux en entendre parler par vous même sur ce que vous en aurez pu dire là bas. Voyez comme je suis exigeant mais excusez-moi je suis si loin de monde humain.

Veillez présenter mes hommages à Madame et croyez-moi votre toujours sincère et dévoué

Ahmed Vefik

Téhéran, le 7 avril 1853

16

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, 1853 10 juin

Mon cher Monsieur Ghica.

Vous ne m'êtes pas cependant si je dois ceindre mon sabre en m'apprenant le départ de Mentchicoff; voilà, certes, une négociation drôlement conduite par un homme de 1^{er} ordre qui débute en calmouk grossier, continue en tchinovnik patelin et refinit en cozak. Au moment où vous avez ma lettre les suites peuvent être connues, mais moi, Dieu sait combien et comment j'attendrai; je voudrais connaître des détails, être au courant des petits incidents pour tailler ici en conséquence des croupières aux amis.

Je vois par quel canal on a répandu à Constantinople le bruit d'une occupation des provinces danubiennes, mais il ne semble pas que jusqu'au départ de Mentchicoff cela devait être une intimidation à la Lavalette, car sans cela nous aurions eu déjà d'autres démonstrations plus violentes; attendons, hélas! attendons, mais si l'on m'avait cru, nous serions autrement prêts. Je m'étonne que malgré tous mes efforts je ne reçois jamais de journaux à temps et suis presque réduit à prendre mes informations de la feuille persanne.

Votre lettre du 19 mai m'a appris presque autant que mon correspondant officiel jusqu'au 24. Voyons si j'aurais quelques choses dans la quinzaine. Ici l'année est terrible pour le pauvre peuple et il ne fallait pas de la neige, des torrents, de tremblement de terre et des sauterelles pour le coup de grâce de ce pays. Je ne sais vraiment comment en passera l'année.

Agréez, mon cher Monsieur Ghica, mes vœux pour la tranquillité et le bonheur des vôtres et me croyez votre toujours sincèrement dévoué

Ahmed Vefik

Téhéran, le 10 juin

17

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, <1853> août 8

Mon cher Monsieur Ghica,

J'ai reçu à la fois vos deux lettres du 10 juin et juillet et les ai dix fois relues, comme toujours, avec le plus grand intérêt. Je me hâte de vous dire que notre position est encore bonne ici, malgré des démarches très instantes; bientôt peut-être sera-t-il nécessaire d'envoyer contre ma personne seule un corps d'armée, pour faire changer d'opinion au Chah. Qui sait cependant si l'ennemi n'a pas le droit d'être plus confiant en voyant la sainte terreur de tout le monde pour une guerre qui finirait plus vite et mieux la question, qui laisserait moins de rancune des deux côtés; mais les alliés ne voient pas de casus belli dans la violation des frontières; ils laissent établir un épouvantable précédent! Conduite digne des satellites de Lord Aberdeen. Venons au plus intéressant; je veux dire votre brochure, quant est-ce que je l'aurai que ce soit bien vite car j'en attends beaucoup d'effet en general et de consolation en particulier; un écrit froid et raisonné sera bien reçu, je crois par tout le monde en ce moment.

Dans l'attente où je suis d'avoir des nouvelles importantes dans trois jours, ma tête est tout en désordre; je vous épargne un plus long griffonage.

Votre dévoué

Ahmed Vefik

Téhéran, le 8 août

18

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, <1853> septembre 17

Mon cher Monsieur Ghica,

Vos deux petits billets du 1^{er} et 8 août étaient si sommairement courts pour me punir de la brièveté des miens, mais pensez donc qu'en Perse je n'ai à vous parler que de moi, faute de mieux; tandis qu'à Constantinople vous avez le monde entier et son atlas S. E. Radcliffe à admirer, vous me dites peu cependant des bévues de ces gens; tout est dit; il est vrai en ce seul mot, il n'y aura point de guerre et les Russes se nourrissant sur le dos du pays et nos trésors de réserves seront épuisés! Quitte à recommencer en de temps meilleurs, pour eux. J'espère en finir avant un an avec mes affaires d'ici et, si je reviens alors dans mon ancien milieu, vous verrez quelle mauvaise tête je ferais pour pousser notre gouvernement à préférer les dénouements aux attermoiments. Avant cela vous aurez peut-être par d'autres des nouvelles de mes hauts faits.

Agréez les excuses fondées que je vous offre et écrivez moi plus longuement.

Votre bien dévoué

Ahmed Vefik
Téhéran le 17 sept.

19

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Baghdad 1853 octobre 19
Smyrne novembre 23

Mon cher Monsieur Ghica,

Je viens d'apprendre que ma dernière lettre du commencement de septembre ne vous parviendra pas par suite d'un accident arrivé à mon courrier. Je tâcherai donc de me rappeler un peu ce que je vous y disais. Pourquoi vous inquiétez vous de la conduite des cabaleurs et que voulez-vous que fassent les intrigants si ce n'est d'intriguer? Je vous avoue qu'avec ma haute estime pour votre sagesse et votre caractère j'ai été un peu irrité de vous voir un peu entamé et préoccupé de leur vilénie. La qualité d'honnête homme a aussi sa petite coquetterie que vous négligez complètement!

Smyrne, le 23 novembre

Comme on m'a persuadé que j'arriverai ici plus vite que ma lettre, devant faire le tour de Samsoun et Constantinople, je l'ai gardée pour la confier à Aaly efendi. Hélas, je suis passé à un mille de chez vous, sans imaginer le moyen de causer une heure entre nous deux.

Vous savez que j'ai pris deux mois de congé seulement, je ne sais donc quand je vous verrai. Au moins écrivez-moi plus souvent. Si mes lauriers causent trop d'insomnie à Constantinople, je retournerai encore plus tôt à mes Persans, aux quels je verserai toute mon âme (vaillant). Je crains seulement d'avoir encore à souffrir sérieusement de ma dernière maladie, car je n'ai fait qu'une convalescence mal plâtrée.

Je ne sais trop quelle est cette maladie, mais c'est une espèce de relâchement nerveux, d'assoupissement pénible et de torpeur morale qu'elle me causé, me laissant peu de moments de lucidité d'esprit. Enfin!

J'ai beaucoup causé avec Aaly efendi sur vos affaires. J'espère que l'occasion se présentera d'en causer à Constantinople.

Adieu tout à vous sincèrement

Ahmed Vefik

20

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, 1853 Octobre 23

Mon cher Monsieur Ghica,

Vos deux dernières lettres et la brochure sont arrivées à la fois. Je trouve la brochure vraiment bien appuyée sur des faits, sans passion, comme du reste elle devait être venant de vous; mais je ne peux pas vous en dire tout le bien que j'en pense à cause de quelques mots trop flatteurs sur certain commissaire; du reste j'ai la modestie de croire que les mots sont vrais. La grande question devient plus indécise que jamais, mais je recommence à réespérer la guerre car le Tzar n'avalera pas la note corrigée, telle que vous me l'avez envoyée; mes nouvelles de Constantinople vont jusqu'au 19 septembre seulement, mais j'attends un courrier dans quatre jours. Voyons, le Chah est toujours décidément à nous, mais les Russes cherchent à remuer l'Azerbaïdjan et y entrer sous prétexte de troubles; une expédition se prépare même contre Khiva; la guerre est nécessaire contre eux, malgré toutes les raisons contraires qu'on pourrait dire. J'écris à Hussein efendi pour qu'il se mette en règle avec vous pour les intérêts de ma dette; il comprend difficilement, mais j'espère qu'il ne vous fatiguera pas trop. Je vous prierai de lui faire marquer sur le dos des billets les sommes qu'il vous remettra pour les intérêts de chaque somme due, séparément. Je viens d'entendre parler comme de quelque chose de très intéressant d'un livre publié à Berlin sur l'armée russe, mais il me sera difficile de l'avoir. Je voudrais beaucoup aussi apprendre des détails sur la conduite des amis à Bucarest; ces détails seraient instructifs. On dit que les consuls y restent malgré leur rupture. Je n'ai pas compris quelques autres faits de la société Perote, parce que je ne suis plus au courant, mais je tiens beaucoup à avoir l'explication de ce qu'on me dit de blâme sur la mission sarde, sans me dire les faits, qu'a donc fait Teno? (Tino?) depuis six mois.

En attendant votre toujours sincèrement dévoué

Ahmed Vefik

Téhéran, le 23 octobre

Je vous prie beaucoup d'expédier ma lettre pour Stanley mais par un moyen sûr. Pardon de cette prière.

21

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, 1854 mars 29

Mon cher Monsieur Ghica,

Le sans façon avec lequel la conférence de Vienne semblait nous traiter, surtout par rapport aux affaires de la Valachie, et au confectionnement d'un règlement, que j'ai tout abandonné pour m'occuper depuis vingt jours, je pourrai dire sans nuits, des moyens d'expédier notre

plénipotentiaire, malgré ceux qu'on nomme nos amis. Vous saurez que la chose s'est faite au gré des honnêtes gens, puisque vous avez déjà appris que le plénipotentiaire s'appelle Aali Pacha. Je fonde les plus grandes espérances sur cette mission. Je vous dirai par contre que je n'ai pas su abattre les intrigues, malgré des efforts gigantesques pour amener la nomination d'un nouveau prince, quel qu'il puisse être, mais plutôt Alexandre Ghica, d'après l'opinion même de plusieurs de vos amis.

Je continue à être bien malade d'esprit; voila mon opinion sur la marche de vos affaires.

Je crois que Madame Ghica, arrivant à Constantinople, pourra adresser une demande au ministère pour rentrer soigner des affaires d'intérêt et d'obtenir des ordres formels adressés au Prince.

J'ai dit au Capoukehaia que l'affaire du bateau à vapeur et le reste a été arrangé quant à ce qui tient aux bureaux.

Tout à vous

Ahmed Vefik
29 mars

22

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, <1854> avril 7

Mon cher Monsieur Ghica,

J'ai reçu une de vos lettres si intéressantes qui était en trois feuilles, mais la première avait été probablement oubliée sur votre bureau, et une seconde lettre toute aussi attachante en date du 22 février. Hélas ! Combien je vois avec peine qu'un gouvernement personnel, lorsqu'il ne l'est pas réellement, reste en proie aux tiraillements des partis, même en des temps si menaçants (?); cependant j'ai toujours la persuasion qu'une bonne guerre balayera un peu la place et l'intrigue laissera plus de latitude à l'administration. Nous en avons besoin.

Ce que vous me dites de la chevalerie de Mano et de Rossetti ne m'étonne guère, mais je ne comprends pas que le juif de Plagino figure sur la liste; le sacrifice d'argent n'est pas dans la tradition de la famille; comment donc fait-il. Où est le jeune Balatchano en ce moment et que fait son père? L'état de Bucarest doit être curieux, bien curieux à étudier. Du reste tout est curieux dans les actualités pour celui qui aurait le courage de s'en occuper froidement.

Il me semble à présent que la Perse est un champ de bataille tout à fait gagné pour nous et je sens le plus grand besoin de me retrouver au milieu des miens, dussé-je m'en trouver mal sous d'autres rapports. Je continue d'avoir confiance en la grâce de Dieu. Rien absolument de neuf ici que le tableau de la désolation des Russes décrit dans toutes les lettres de Tiflis.

Veillez, je vous prie, faire agréer mes hommages à Madame; j'espère que vos enfants et Toto particulièrement vont aussi bien que le gros Refik qui me ruine en habillement tant il grandit vite.

Votre toujours sincèrement dévoué

Ahmed Vefik
Téhéran, le 7 avril

23

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Téhéran, <1854> mai 15

Mon cher Monsieur Ghica,

Je reçois en même temps vos lettres des 14 et 20 mars et 4 avril; j'aurai mille choses à vous dire, mais l'idée de savoir ce que vous faites en ce moment à Samos me préoccupe au point que je me perds dans mes idées. Votre position est difficile; les instruments sûrs vous manqueront; tout cherchera à vous trahir, par passion ou par rivalité, mais je crois savoir qu'on est bien disposé pour vous en haut lieu et que si vous réussirez ici, il vous sera ouverte une immense carrière; or moi je désire beaucoup pour ma satisfaction personnelle que vous parcouriez cette carrière là. Les Russes se trouvent dit-on bien mal, bien démoralisés à Tiflis. Ici les Persans marchent héroïquement dans la voie de la résistance à leurs prétentions. La belle chose que la faiblesse unie à la lâcheté dans un pays où le monde moral n'est pas encore découvert! Les Russes persistent à lever des milices qui aussitôt armées, tâchent de passer chez nous. Il en est arrivé plus de huit cents en 14 jours à Bayazid, la plupart chrétiens. Je voudrais bien que vous fussiez en correspondance avec Edwards de Smyrne, si cela est possible. La plupart des complots de l'archipel se manigancent parmi des marchands grecs de cette ville. J'espère recevoir bientôt des bonnes nouvelles de votre part.

Votre bien dévoué

Ahmed Vefik
Téhéran, le 15 mai

24

Ahmed Vefik à Ion Ghica

<s.l.>, 1854, juillet 8

Mon cher Monsieur Ghica,

Après mûre réflexion je suis amené à dire qu'un voyage à Constantinople vous sera nuisible par les clabauderies que feront encore les intrigants et autres Autrichiens; vous ne sauriez imaginer le degré de malaise et de luttes perpétuelles où nous ont menés ceux qui osent s'appeler vos alliés, nos amis. Je ne sais qui sont les plus misérables à présent: ceux qui agissent ainsi ou bien ceux qui le supportent encore.

Je me suis activement occupé de votre consul et autant qu'il appartient au gouvernement de prendre une décision sur les affaires de son pays, il est déjà réglé qu'on agira selon votre demande; et bien j'y compte à peine cependant.

Nous venons de faire expédier des ordres sévères pour les brigandages de Smyrne, je crains que le seul remède soit un nouveau changement de gouverneur. Nous voulons faire venir Kiani Pacha à Constantinople; que pensez-vous de lui?

Stanley est parti hier d'ici pour Bucarest; il sera de retour en six semaines.

Veillez faire agréer mes compliments à Madame et croyez-moi votre affectueux dévoué

Ahmed Vefik
Le 8 juillet

25

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Baghdad, 1854 octobre 5

Mon cher Monsieur Ghica,

J'apprends que les Kurdes ont escamoté mon dernier courrier ; ma lettre dernière sera perdue. Elle vous disait mon étonnement de ce que vous vous étonniez de la vilénie des Eliads. Pourquoi êtes-vous du petit nombre des honnêtes gens et voulez-vous en sortir ? Ne vous découragez pas si vite. Chez nous le découragement serait de la trahison. Je suis ici depuis deux jours ; dans deux mois, je serai chez moi, par la grâce de Dieu. Je crois passer par Smyrne. On a bien fait d'inviter les hospodars à leur poste. On fera mal de les y garder longtemps. Enfin nous le verrons bien et comme ceci était pour vous donner signe de vie, je vous écrirai à tête reposée plus tard. Tout à vous

Ahmed Vefik
Baghdad, le 5 octobre

26

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< Constantinople >, < 1854—55 > ? février 5

Mon cher Monsieur Ghica,

J'avais été déjà frappé de ce que vous me dites à l'égard de Stirbey. Mais d'après de récentes informations je n'ai aucun lieu de croire qu'il songe à des proscriptions. Enfin si les principautés regardent encore un peu l'Empire Ottoman, je pense que ce petit Néron n'y restera pas. On est fixé là-dessus, mais non sur le successeur à lui donner. Ce n'est que dans le manque d'un nouveau nom convenable que Bibesco a des chances, mais dites-moi un peu vos candidats, je vous prie. Moi j'aurais pensé à l'ex Alexandre Ghica, mais l'opposition des autres gouvernements serait trop forte contre lui.

Je crois que les conférences de Vienne vont tomber dans l'eau. On voit que les Russes n'étaient pas sérieux, mais qu'ils voulaient faire de l'habileté. Les troupes sardes vont, à en croire les misérables Italiens d'ici, abattre le colosse, mériter la Lombardie de la main même de l'Autriche, qui aura les Principautés en dédommagement. L'Italia fara di se, c'est-à-dire l'Italie fait des siennes. Ils valent cependant mieux que nous, qui ne sommes tous, il semble, < bons > qu'à nous laisser tondre la laine sur le dos.

Arşaki vient de m'écrire une lettre attendrissante sur le bonheur dont jouissait le pays lorsqu'il était soumis à mes inspirations. J'ai envie de lui répondre pour lui dire mon admiration de la légion grecque et des patriotes qui ont fait les fonds pour la lever. Votre capoukchaya m'a remis de vous une lettre en turc que je n'ai pas comprise

Tout à vous

Ahmed Vefik
Le 5 février

27

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< 1855 >, décembre 19

Mon cher Prince,

Je viens de recevoir votre lettre, qui ne me donne aucune nouvelle de Madame. Le temps est si bien rétabli ici que je ne rêve que la satisfaction de vous voir arriver et établir dans votre jolie villa. Les désagréments du séjour d'ici ne consistent plus que dans les nouvelles que nous recevons du Danube; or on les reçoit partout. Venez et passons notre printemps à pêcher et à planter si cependant l'ennui que je vous ai donné dans votre dernier séjour n'est pas trop fort.

J'avais déjà reçu l'argent de chez Polichroni; de sorte que pour ne pas laisser trainer vos traites, et par méfiance de ma négligence j'ai brûlé ces papiers, je vous dirai cependant que le cher homme a fait encore comme la dernière fois, malgré ma défiance et mes précautions; avec des excuses il a gagné quelques semaines pour rencontrer une baisse et nous à remis seulement 69 000 piastres, tandis que le cours moyen depuis plus de trois mois a été de 72. Voilà 3 mille piastres qu'il vous rafle encore, et tout cela parce que, malgré ce que je vous en dis, vous êtes toujours trop pressé de me payer.

Avec ce qui m'est resté de cette somme nous avons au-delà de ce qu'il faut pour faire les murs d'enceinte.

Alison est charmant, mais Smythe (?) desolé de ne pas être encore lord.

Adieu, mon cher Prince, et en vous attendant je suis toujours votre affectueux dévoué

Ahmed Vefik

Je crois vous avoir annoncé que j'ai remis vos dépêches que j'ai trouvé fort bien, mais j'espère en votre résistance seulement.

Dites et répétez que vous gouvernez avec un sénat et d'après des réglemens une fois octroyés par firman et ne sortez pas de là. Il faut, vous le savez, faire peur à un serpent comme votre ministre.

28

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< Constantinople >, < 1855 > décembre 20

Mon cher Prince,

Je viens de recevoir les pierres et les oignons qui sont excellents tellement que je ne résiste pas à la tentation d'en faire planter. Les marbres sont bien ce que vous m'avez dit et me paraissent admirables pour bâtisses, mais il faudrait que chaque morceau fut plus grand, il en faudrait deux tout au plus dans le tchequi qui est de 88 ocques et alors 5 ou 6 piastres seraient un fort bon prix pour nous; mais celles-ci sont trop petites et couteraient trop de main d'oeuvre.

Dites-moi, je vous prie, si vous ne nous reviendrez pas au moins en février, car dès le mois de mars il fait si beau dans notre Hissar, et la princesse devait s'y rendre au plus tard au commencement d'avril; comme cela nous aurons devant nous toute une saison de Bosphore pour vous reposer des peines des mauvais jours passés. Je vous prévien même qu'il y a un yali à vendre et qui sait si je ne finirai pas par l'avoir, rien que pour avoir un bain de mer à notre disposition.

Les dernières nouvelles sont très mauvaises ; on semble décidé à tout régler dans les conférences sans se soucier de consulter le pays ; ainsi adieu même l'autonomie, grâce aux patriotes d'abord, à la protection <de> Talleyrand ensuite.

Je vous prie de faire agréer mes respects à la princesse et me croire votre toujours sincèrement dévoué

Ahmed Vefik
Du 20 décembre

29

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Paris, 1856 avril 4

Mon cher Prince,

Enfin il m'est permis de quitter Paris et je pars dans deux jours. Cette satisfaction est cependant mêlée pour moi du regret de ne vous y avoir pas vu. Tout est curieux à voir et à étudier ici, si on en avait le courage ; car on y découvre cette seule vérité que les gouvernements forts ne voulant pas donner la main à terminer les questions pendantes, rien ne finira dans aucun de nos pays et gare au désordre. Je vois vraiment tout en noir. Enfin, ceux qui pourront vivre verront.

Je ne sais si je dois désirer vous rencontrer cette année à Constantinople ou bien si je dois souhaiter de vous savoir aux affaires, pour le bien public ; dans ce combat, je m'en remets à la grâce de Dieu. J'ai laissé ici les enfants dont vous pourriez avoir des nouvelles rue du Bac, 96, chez Mr. Hortys <?> dont je vous recommande de prendre les avis, si vous avez à vous occuper du placement de mon ami Démètre.

Veuillez faire agréer tous mes hommages à la princesse et donnez quelques fois de vos chères nouvelles

Votre affectueusement dévoué

Ahmed Vefik
Paris, 4 avril

30

Ahmed Vefik à Ion Ghica

juin 16 <1856?>

Mon cher Prince,

Je ne sais que vous dire pour m'excuser de vous avoir fait faire tant d'écritures. Le projet financier me sera utile pour plus tard, aussi les articles du code ont été utilisés dès à présent dans le comité spécial ; j'ai aussi parlé à Mr. Guès pour la ferme que j'espère arranger à notre convenance, mais il faut absolument le secret et beaucoup de patience. Il me reste à vous supplier d'envoyer à votre Kapou Kehayassy des ordres foudroyants pour l'obliger enfin à expédier les camélias qui, retardant encore de deux ou trois semaines, sécheront tous en route par la chaleur. Et mon bignolia ... je vous en parlerai éternellement, ne fut-ce que pour vous punir de m'avoir trahi auprès de la princesse pour les camélias.

Je ne vous dirai rien de la Valachie, ces pays ne nous appartiennent plus. Il y a six mois que l'Empereur des Français a décidé la réunion des pays, la nomination d'un prince vassal et non sujet du sultan etc. etc. Le reste est comédie et rêve; il est vrai que Stirbey se vante d'avoir envoyé 60 mille ducats à Paris et 80 mille à Constantinople! Enfin nous nous sommes admirablement préparé en envoyant pour commissaire Safvet efendi, fidèle image de notre gouvernement actuel; vous aurez sû par les journaux l'affaire de Moukhès pacha « ex tourda ».

En attendant de vos bonnes nouvelles, je suis votre toujours sincèrement et dévoué

Ahmed Vefik
Du 16/28 juin

Je donne une lettre de recommandation à un certain Sadik efendi de Smyrne, homme de toute confiance, que vous pouviez charger de voir les limites des diverses terres et marchandises en son nom en bien examinant les titres.

Puisque vous m'avez trahi auprès de la Princesse pour les camélias que je vous avais tant prié d'offrir en votre nom, j'en tire vengeance en vous envoyant au mien un léger sabre d'amitié, avec son ceinturon que j'ai acheté pour votre compte à 400 et quelques piastres. J'espère que le Kapoukehaya vous le fera parvenir. Remarquez qu'en qualité de fonctionnaire à privilèges vous n'êtes pas soumis comme nous au serment du cadeau.

31

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Constantinople, 1272 <1856> août 20

Mon cher Prince,

Les préoccupations d'une lutte ardente m'ont laissé tous ces jours si peu de loisir que je dois m'excuser de répondre à la fois à vos différentes lettres.

Permettez-moi de vous dire qu'avec votre air de Sainte Nitouche vous auriez voulu (sic) attraper Fuad Pacha et venir à Constantinople pour être témoin de toutes les sottises qu'il commet mais le fallacieux est trop fin et préfère l'absence de la lumière.

Le pacha de Rhodes, sachant que sous le ministère actuel surtout son unique rôle est de plaire aux am[bas]sades, doit protéger les Hellènes et autres voleurs.

Vous pourrez avant deux mois facilement obtenir de venir à Constantinople et alors vous devriez faire une demande générale une fois pour toutes.

L'administration indépendante et sous régime de firman de Samos vous permettra de chasser tous ceux que vous voulez, en gagnant l'assentiment tacite des notables et vous pourriez la faire en leur faisant sentir que les stavrophores déplaisent aux Anglais et qu'une corvette française pourrait venir.

J'ai poussé Noguès à faire les articles irritants sur les Principautés. Si nous ne faisons pas la plus vive opposition pour le moment à ce projet, le mérite en sera seulement à la France qui y veut mettre son prince étranger. Le pays est perdu pour lui-même, pensez quelle nouvelle et horrible Grèce, pour nous qui verrons le mouvement d'indépendance venir jusqu'à Andrinople; nous aurons l'Autriche à dos avec Monténégro, qui veut un royaume des Slaves maritimes. D'ailleurs la Russie a l'air de ne pas s'opposer au projet et c'est tout dire; elle entrevoit le moment de gêne européenne qui lui permettra de s'emparer du pays au nom de sa conservation personnelle et de son droit sacré d'écraser toute nationalité en éveil.

La conduite du peu de Roumains éclairés mais honnêtes est déplorable ; ils ne songent qu'à déclamer contre nous, qui certes ne pensent (sic) à les empêcher de vivre sous n'importe quel régime, pourvu que notre véritable perte et la leur ne se déduise pas de la manière aveugle dont ils voudraient établir leurs droits. Vous savez ce que font les Anglais ; ils veulent avoir l'air de vouloir quelque chose.

Sadyk efendi nous a fait bien édifié (*sic!*) sur la ferme, nous sommes, comme je le prévoyais, entre les mains de Rifat (?) Pacha ; il me faut votre autorisation pour conclure jusqu'à 450 000 piastres, 29 piastres de revenu en terre valent aujourd'hui jusqu'à 26 fois, la somme, c'est-à-dire 600 mille piastres ! Si nous avons en déboursant 150 m.p. pour améliorations seulement 40 mil. par an, le résultat me semble beau. Je trouverai les deux tiers de la somme et vous avez déjà crédit pour le reste.

J'aurais bien voulu avoir un permis pour la Thessalie dans le genre, mais plus modestement, d'Ionesco ; un cousin à moi a là une ferme qui rend actuellement 60 mille piastres seulement et on pourrait le lui faire visiter et voir ses conditions.

J'ai mille grâces à vous rendre pour l'huile qui est excellente, les rhododendrons et les bignolia.

Veillez je vous prie, mon Prince, faire agréer mes respectueux hommages à Madame et me croire toujours affectueusement dévoué

Ahmed Vefik

Constantinople, le 20 août 1292

32

Ahmed Vefik à Ion Ghica

<1856>

Mon cher Prince,

J'ai reçu la copie que vous avez bien voulu m'envoyer du mémoire, en rougissant un peu de vous avoir mis dans la nécessité de faire vous même un aussi long travail ; j'espère au moins que vous aurez contribué à un bienfait.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de la santé de mon ami Negri ; je vous fais part de ses choux de Bruxelles, en attendant qu'on vienne retirer de votre part, vos camélias, qui sans cela souffriraient trop de la chaleur. J'espère que cela se fera en même temps qu'arrivera mon rhododendron monumental et mon caroubier. D'ailleurs je vous écrirai aussitôt le bâtiment arrivé.

J'espère que vous aurez retrouvé Madame et tous les vôtres en bonne santé ; je vous prie de faire agréer mes hommages et de tâcher de me rappeler au souvenir du brave Toto.

J'ai beau presser Théophile, le tailleur n'envoie pas votre habit pour la broderie et, comme je soupçonne un peu de complicité, de notre part et que j'attribue cela à la perfide intention de priver vos cérémonies de la présence d'un habit brodé et archi-brodé, je ne puis m'empêcher de vous en marquer mon mécontentement. Notre sabre est déjà prêt, je le trouve bien et nous verrons votre opinion ; en attendant toujours de vos bonnes nouvelles, je suis votre sincèrement dévoué

Ahmed Vefik

Je travaille à faire envoyer notre ami Ahmed Pacha comme gouverneur général de Yemen car on y a besoin d'un homme comme lui. Voyons si cela réussira.

Et mon *bignolia* ?

33

Ahmed Vefik à Ion Ghica

1274 <1858> mars 9

Mon cher Prince,

Je vois que le petit billet que je vous écrivais dernièrement ne vous est pas parvenu. J'y disais qu'il faudrait marquer à Fuad Pacha simplement ceci, que la cession est close et que selon l'office ministérielle qui ... vous vous rendez pour quelques temps avec votre famille à Constantinople, l'île étant dans les conditions voulues.

Il faudrait envoyer cette lettre au dernier moment. Il vous faudrait aussi venir seul pour mettre la maison en état, car les hotels sont pleins et pas de pied à terre convenable pour la Princesse.

Je vous disais encore que vous n'aviez pas raison de me gronder au sujet de la maison, car à la suite de l'accident, j'ai en cinq minutes installé tout mon monde dans cette maison-ci qui était restée toute meublée et qu'il m'est impossible de secouer ma torpeur pour changer encore de domicile; j'agirai toujours sans façon avec vous, parce que j'ai la conviction sincère et agréable que vous en ferez de même en tout en mon égard.

Je suis bien malade d'une certaine manière et voudrais bien vous revoir; voilà soixante trois jours que nous n'avons eu de soleil; je suis désolé.

En attendant, veuillez présenter mes respectueux hommages à la Princesse et me croire votre tout dévoué

Ahmed Vefik

Hissar, du 9 mars 1274

J'ai pour votre jardin des projets d'ornementation qu'il ne faudra pas contrarier à votre arrivée.

34

Ahmed Vefik à Ion Ghica

1274 <1858> juin 17

Mon cher Prince,

D'après les dernières nouvelles de la Crète, les impressions du gouvernement lui font considérer cette question comme terminée. Ainsi nous aurons, j'espère bientôt, le plaisir de vous voir. Vous ne sauriez croire combien, sous son air tranquille, la Princesse est continuellement rongée d'inquiétude. Il y a aussi plus que je ne croyais à faire pour compléter l'installation.

La candidature de l'hospodarat ne doit guère vous soucier; cette chose banale est poursuivie par une meute de 84 monstres altérés, parmi lesquels la plus mauvaise volonté, à part celle de Marin, ne pourra vous compter. Je disais à un raboyard qui me répondait dernièrement à cette occasion « Oh ! il n'est que aga ! » et mon objection a semblé victorieuse. Je vous dénonce aussi la Princesse comme recevant les visites de Madame Balche.

Monsieur Bulwer, sans Madame dit'on, et ce que je ne puis croire, sera ici dans deux mois; déjà on l'accuse de noirs desseins; il vient d'arriver du vin excellent pour le compte de L.R. qu'Alissa va faire mettre à l'encan; on annonce aussi le nouveau Lord Strangford pour le mois prochain; Dieu fasse car l'ambassade a besoin d'être remontée.

Adieu, mais à bientôt; j'étudie en attendant votre magnifique statistique. J'oubliais de vous dire que voyant votre départ retardé j'avais aussi remis d'une semaine l'envoi de votre dépêche au ministère, crainte d'accident!

Votre bien dévoué

Ahmed Vefik

Du 17 juin 1274

35

Ahmed Vefik à Ion Ghica

1274 <1858> novembre 13

Mon cher Prince,

Sachant bien que (ni) moi, ni personne ne pourrait remplir aujourd'hui le devoir d'honnête homme de vous aider à tenir tête à vos consuls, je m'abstenaient de vous écrire, mais je vois que vous allez user de représailles à mon égard, je fais donc amende honorable.

Les réparations de chez vous sont depuis longtemps complétés; j'attends seulement les papiers peints qui s'arrêtent à Marseille; cependant on a envoyé de votre chancellerie quelques rouleaux que nous tâcherons d'utiliser aussitôt l'humidité calmée, il pleut tous les jours ici.

Je n'ai encore aucune nouvelle des marbres et autres envois dont vous me parlez; j'attends impatiemment les pierres surtout et de plus je ne cesserai cette année de vous importuner pour les cinq cents rhododendrons autrefois promis; seulement, il faudra les faire choisir jeunes et les envoyer, par les premiers vents du sud, sans terre, liés en faisceaux, tout au plus dans des coffes; nous en ferons merveilles, dans votre jardin aussi. J'y fait déjà préparer d'autres plants, mais j'attendrai votre retour pour les travaux sérieux qui seront mes véritables vacances, car, occupé depuis votre départ de misérables petites affaires fort ahurissantes, je n'ai pas un jour de taitil. Aussi, j'engraisse horriblement et de plus j'ai la goutte!!!

Vous voyez le beau chef d'oeuvre du Calmacam; les Golesco, Bratiano et Rosseti, auxquels il, a cru devoir recourir, font perdre aux Principautés même les sympathies factices d'aujourd'hui et vont enfin permettre à la Russie de paraître ouvertement sur l'arène; le nouveau ministère ici semble déjà caduc, car les deux alliés n'ont pas encore fait leur visite au grand vezir.

Layard va aux Indes pour pamphleter sans doute à son retour. Smythe est parti pour rejoindre son frère, mourant, dit-on.

Donnez-moi des nouvelles de votre famille et croyez-moi toujours votre affectueusement dévoué

Ahmed Vefik

Du 13/5 novembre 1274

CONSIDÉRATIONS SUR LE DIALECTE ARMÉNIEN DES PAYS ROUMAINS

par H. Dj. SIRUNI

Arsen Vardapet Aydinian a été le premier qui a fait une classification des dialectes arméniens. Dans son remarquable volume consacré à la langue arménienne moderne, écrit à une époque lorsqu'aucune étude ayant trait à l'évolution des dialectes et des parlers populaires n'avait été faite, Aydinian essaie toutefois de faire une classification de ces dialectes¹, et il divise ces dialectes en quatre groupes:

1. Le dialecte arménien moyen, celui qui été parlé en Arménie (à Van, en Mésopotamie etc.);
2. Le dialecte parlé à Constantinople et en Asie Mineure;
3. Le dialecte occidental des Arméniens de Pologne et de Transylvanie;
4. Le dialecte oriental, celui d'Astrakhan, de Perse, et parlé aussi dans les colonies arméniennes, depuis les colonies de la Russie ancienne jusqu'en Inde.

La classification des dialectes arméniens faite par Aydinian a été le fondement à partir duquel se sont développées toutes les études ultérieures. Cependant la méthode de classification qu'il a introduit a été beaucoup modifiée. Car la classification des dialectes arméniens proposée par cet auteur avait comme critère fondamental la situation géographique des dialectes. De plus la formation et l'évolution de ces dialectes, il les attribuait d'une façon exclusive aux divisions géographiques de l'Arménie, au mouvement de la population et à la création des colonies arméniennes.

Une nouvelle classification des dialectes arméniens a été tentée après Aydinian par Kérobé Patkanian, qui divisait les dialectes de la langue arménienne en deux groupes: le groupe occidental et le groupe oriental. C'est-à-dire qu'il faisait usage aussi d'un critère géographique. Par la suite l'on a proposé d'autres classifications des dialectes arméniens fondées sur d'autres critères.

¹ Հ. ԱՐՏԷՆ ԱՌՄԵՆԻԱՆ, Քենական ընթացանութիւն աշխարհարար կամ արդի Հայերէն լեզուի. Վիեննա 1866 (P. Arsen Aydinian, *Grammaire critique de la langue arménienne moderne* Vienne, 1866, pp. 161—222).

On sait qu'au cours du dernier siècle deux langues littéraires arméniennes se sont constituées: la langue arménienne orientale, nommée aussi la langue des Arméniens de Russie, et la langue arménienne occidentale, nommée aussi la langue des Arméniens de Turquie. En même temps deux littératures distinctes se sont constituées, la première ayant comme centre la ville de Tbilisi et aussi d'autres villes de Russie avant la Révolution de 1917, comme Bakou, Moscou, Saint Petersburg, de même que des villes de Perse. La deuxième littérature avait comme centres Constantinople et Smyrne, et aussi certaines villes habitées par la Diaspora arménienne, et tout d'abord Venise, Paris etc. Les deux langues littéraires possédaient, outre leurs propres particularités grammaticales, certaines différences phonétiques, car les règles phonétiques de la période classique ont été conservées dans la langue orientale, tandis que dans la langue occidentale elles avaient souffert quelques changements. Par exemple, dans le parler populaire des régions où dominait la littérature créée à Constantinople et à Smyrne, les sons *b g, d* étaient prononcés comme *p, k, t* et inversement.

En partant de ces faits linguistiques évidents, l'on a proposé une classification phonétique des dialectes arméniens, c'est-à-dire l'on a proposé la classification en deux groupes de dialectes: un groupe qui a conservé le phonétisme classique, l'autre groupe de dialectes étant formé par ceux qui au point de vue de phonétisme étaient différents de la prononciation classique.

Mais cette classification n'était point scientifique et de plus elle ne tenait pas compte des faits, parce que tous les dialectes d'un groupe n'avaient point les mêmes règles phonétiques et, par contre, les différents dialectes d'un groupe offraient des similitudes phonétiques avec ceux de l'autre groupe. C'est pourquoi, partant des mêmes classifications proposées par Aydinian et Patkanian, un autre linguiste mekhitariste, Gabriel Vardapet Ménévichian, a proposé une autre classification:

a) Le dialecte des Arméniens de l'Ouest (Karin, Erzynga, Muš, Van, Tigranaçerta, Kharberd, Maraš, Zeitun, Sebasta, Eudokia, Césarée, Adana, Constantinople etc.);

b) Le dialecte des Arméniens de l'Est (Kutays, Tiflis, Akhaltzka, Kars, Erevan, Šuša, Nahičevan etc.);

c) Le dialecte des colonies arméniennes d'Europe (Roumanie, Hongrie, Pologne etc.)².

Une classification plus scientifique des dialectes arméniens devait être faite beaucoup plus tard par le grand linguiste arménien Hratchia Adjarian, membre de l'Académie de la R.S.S. Arménienne.

Afin de faire une classification scientifique des dialectes arméniens, Adjarian a pris comme critère leur morphologie, et il les a classifiés selon les différences qui y existent dans la formation de l'indicatif présent des verbes.

Dans le premier groupe il a introduit sept dialectes dans lesquels l'indicatif présent se forme avec ում (*oum*) (Erevan, Tiflis, Karabagh, Šamakh, Astrakhan, Tabris, Djulfa, et Agulis). Dans le second groupe rentrent vingt-

² 2. Գաբրիել Մենեվիչեան, Արդի լիզուազիտուսթիւնը, «Հանդէս Ամսօրեայ», 1898 (P. Gabriel Ménévišian, *La linguistique contemporaine*, dans «Handes Amsorya», 1898), p. 253.

quatre dialectes dans lesquels l'indicatif présent est formé avec կը (*ka*) (Karin, Muş, Khotorgiur, Van, Tigranaçerta, Kharberd, Erzynga, Şabin Karahisar, Trébisonde, Hamşen, Malatia, Cilicie, Arabkir, Akn, Sebasta, Eudokia, Amasia, Ordou, Smyrne, Nicomédie, Constantinople, Rhodosto, Crimée, Transylvanie et Syrie). Dans un troisième groupe cinq dialectes ont été assemblés (Maragha, Ardvin, Havarik, Khoy et Meghri).

Les successeurs d'Adjarian, Edouard Agaian, Gurghen Sevak et Ararat Garibian³ par exemple, ont apporté quelques modifications dans ce tableau des dialectes arméniens constitué par leur érudit prédécesseur. En suivant la méthode d'Adjarian, l'on a étudié d'autres régions encore, restées inexplorées jusqu'à présent au point de vue linguistique, et peu à peu ces groupes linguistiques sont devenus plus nombreux, par suite de l'introduction d'autres modalités de formation et de formes de l'indicatif présent dans cette classification. C'est ainsi qu'aujourd'hui le nombre des groupes des dialectes arméniens est arrivé à douze et le nombre des dialectes dépasse la cinquantaine.

LE DIALECTE DES ARMÉNIENS DU SUD-EST DE L'EUROPE

Le dialecte des Arméniens de Sud-Est de l'Europe est l'un des mieux individualisés. Le premier chercheur qui s'est occupé, d'une façon assez sommaire, il est vrai, de ce dialecte, fut Arsen Aydinian, dans le volume que nous avons mentionné et qui était consacré à la langue arménienne moderne⁴. Un autre philologue de la congrégation des Mekhitaristes de Vienne, Grigor Govriguian⁵, qui a écrit des monographies consacrées aux deux villes arméniennes de Transylvanie, Gherla et Elisabethopol (Dumbrăveni), a parlé aussi dans certains passages de ses œuvres du parler local de ces villes. L'arménologue polonais J. Hanusch s'est occupé lui aussi du dialecte des Arméniens de Pologne et surtout du dialecte parlé à Kutuy⁶. D'autres auteurs aussi ont écrit des articles plus ou moins amples, concernant le problème du dialecte arménien parlé dans cette région de l'Europe: M. Bittner⁷, Gawronski⁸, Kraelitz⁹, Kristof Szongott¹⁰, A. Voythian¹¹ et d'autres encore.

³ Cf., par exemple, A. Garibian, *De la morphologie du verbe dans les dialectes arméniens*, dans « *Studia et Acta Orientalia* », vol. IV, p. 3.

⁴ P. Arsen Aydinian, *op. cit.*, pp. 189—193 et 234.

⁵ Հ. Գրիգոր Գալժիկեան, *Դրանսիլուանիոյ հայոց մեքարպոլիսը, Վիեննա, 1896*, P. Grigor Govriguian, *La métropole des Arméniens de Transylvanie ou la description de la ville arménienne de Gherla*, Vienne, 1896. Հ. Գրիգոր Գալժիկեան, *Հայք յնդիսաքիթուպոլիս Դրանսիլուանիոյ Վիեննա 1893, 1890, 1905, 1899*, (Les Arméniens à Elisabethopol en Transylvanie), I—III, Vienne, 1893, 1899 et 1905.

⁶ J. Hanusch, *Sur la langue des Arméniens polonais. Mots recueillis à Kutuy*, Cracovie, 1886; *Lautlehre des polnisch-armenisches Mundart von Kutuy in Galizien* Wien, 1889.

⁷ M. Bittner, *Einige Kuriosa aus dem armenischen Dialekte der Walachei und der Moldau*, dans « *Huşchardzan* », Wien, 1911, pp. 36—38.

⁸ Gawronski, dans *Teczka polski i jego historia*, II, Cracovie, 1915.

⁹ Kraelitz-Greifenhorst, *Sprachreste eines armenisch-tatarisches Dialektes in Polen*, WZKM., 26, pp. 307—324.

¹⁰ Szongott Kristof, dans « *Monografiaja* », I—IV, Szamosújvar, 1901—1903.

¹¹ A. Voythian, dans « *Handes Amsorya* », Vienne, 1897—1898.

Mais c'est Hratchia Adjarian qui a consacré à ce dialecte plusieurs études¹² et qui a établi d'une façon définitive la place qu'il doit occuper parmi les autres dialectes arméniens.



Nous devons cependant remarquer que ce serait une erreur d'appeler le dialecte des Arméniens du Sud-Est de l'Europe, « le dialecte des Arméniens de Transylvanie », comme le nomme Hratchia Adjarian, dans son dernier travail consacré à l'étude des dialectes parlés autrefois tant en Transylvanie, qu'en Pologne et en Moldavie. De même ce serait une erreur d'appeler ce dialecte « dialecte arménien de Suceava », comme le nomme ce même auteur dans son article de 1899, parce que ce dialecte a été parlé dans toutes les colonies arméniennes de Moldavie.

Cependant, afin de déterminer la place exacte occupée par le dialecte arménien parlé dans le Sud-Est de l'Europe parmi les dialectes arméniens, il est nécessaire de fixer d'abord les limites géographiques des régions où il fut parlé. A cet effet il faut tenir compte du fait que les Arméniens de ces trois pays où l'on a parlé ce dialecte n'étaient point de simples voisins, mais avaient aussi une origine commune.

En effet les premiers établissements arméniens installés dans les villes de Lwow et de Kamenetz et tout autour (colonies qui à partir du XVI^e siècle ont été connues sous le nom de « la colonie arménienne de Pologne ») ont la même origine que ceux de Moldavie, soit parce que les Arméniens de ces deux groupes de colonies provenaient de caravanes parties de leur ancienne patrie après son partage et sa disparition comme état souverain, soit parce que les deux groupes ont fait les mêmes arrêts avant de s'installer définitivement dans leurs nouvelles patries. Outre leur origine commune, nous devons ajouter que les colonies arméniennes de Pologne et de Moldavie ont eu des relations étroites entre elles pendant plusieurs siècles. En ce qui concerne la communauté arménienne de Transylvanie, elle est un établissement qui a son origine dans la colonie arménienne de Moldavie, à une époque relativement récente, dans le dernier quart du XVII^e siècle. Par suite il n'y a rien d'étonnant si les trois dialectes arméniens du Sud-Est de l'Europe offrent des similitudes, car celles-ci sont dues à l'origine commune et à la parenté de ces dialectes.

Bien entendu, le dialecte arménien parlé dans cette région de l'Europe était très proche de celui parlé en Crimée, contrée, qui — comme on le sait — fut l'un des arrêts faits par l'exode arménien vers l'Europe à partir du XIV^e siècle. Cela veut dire que les établissements arméniens de la Péninsule de Tauride et de même les colonies dispersées dans les provinces ukrainiennes, polonaises et moldaves, mais aussi celles de Transylvanie, avaient une origine commune. D'autre part, il nous faut faire la remarque que le groupe des dialectes du Sud-Est de l'Europe offrait beaucoup de similitudes avec

¹² Hratchia Adjarian, *L'étude du dialecte de Suceava*, dans « Pazmaveb » 1899, pp. 112, 218, 325, 316, 557; *L'étude du dialecte des Arméniens de Transylvanie*, Erevan, 1953.

les parlars arméniens du Nord du Caucase (et aussi avec le parler de Rostov sur le Don et du Nouveau Nahičevan, de même qu'avec le dialecte parlé dans les premiers établissements arméniens de la capitale ottomane. Ce fait s'explique par l'origine commune de ces groupes de colonies arméniennes, et cette origine c'est « l'Arménie maritime », comme fut surnommée Kaffa, le célèbre centre arménien de jadis en Crimée. On sait, en effet, que le sultan Fatih Mohamet II, après avoir conquis en 1472 la Crimée, a amené de force un grand nombre d'Arméniens à Constantinople, où il les a installés dans les « sept faubourgs », nom qui désignait les premiers quartiers habités par les Arméniens à Constantinople, après leur départ de Kaffa. En ce qui concerne les Arméniens établis au Nord du Caucase et surtout à Rostov sur le Don et au Nouveau Nahičevan, ceux-ci sont venus directement de Crimée, d'où ils sont partis après que la Crimée fut réunie à la Russie en 1777.

Les linguistes ont de même établi des similitudes assez considérables entre les dialectes du Sud-Est de l'Europe et certains dialectes de la Petite Arménie. Ce fait n'est pas du tout étonnant si l'on pense que les établissements arméniens du Sud-Est de l'Europe ont reçu souvent des émigrants de la Petite Arménie et de ses villes. Par contre, le parler des Arméniens de Valachie n'a aucun rapport avec les dialectes arméniens parlés dans les établissements arméniens des régions voisines. Cela d'abord parce que les Arméniens de Valachie ont une autre origine, tout au moins en ce qui concerne la plupart d'entre eux. Et leur installation dans les villes valaques est de beaucoup plus récente, puisqu'ils sont venus de la rive droite du Danube ou encore directement des villes d'Anatolie (comme fut, par exemple, l'exode parti de cette région de la Turquie à la suite des événements politiques du commencement du XVII^e siècle) ou encore après des arrêts plus ou moins longs en Bulgarie. Et de plus il n'y a pas eu un contact permanent entre les communautés arméniennes de Valachie et celles de Moldavie. D'ailleurs, les Arméniens arrivés plus tard dans les villes valaques avaient comme origine des régions de la Turquie où ils étaient obligés de parler la langue de leurs maîtres. C'est ainsi que les Arméniens de Bucarest, pour la plupart parlaient le turc à la maison, et cela jusqu'à la fin du dernier siècle, comme ceux de Bulgarie d'ailleurs qui parlaient aussi le turc en famille.

Par suite, les parlars arméniens que nous étudions constituaient un dialecte arménien au Sud-Est de l'Europe, qu'on a parlé dans les colonies arméniennes de Pologne, de Moldavie et de Transylvanie. Par ces particularités phonétiques, ce dialecte fait partie du groupe de dialectes qui s'est éloigné des règles classiques du phonétisme arménien, car dans ce dialecte les occlusives sourdes sont prononcées comme sonores et inversement.

En ce qui concerne la grammaire, le dialecte arménien du Sud-Est de l'Europe fait partie du second groupe de la classification introduite par Adjarian, qui a établi d'autre part vingt-quatre dialectes arméniens, rien que pour la langue arménienne de l'Ouest.

LE DIALECTE ARMÉNIEN DU SUD-EST DE L'EUROPE N'EST PLUS PARLÉ
ACTUELLEMENT

Malheureusement, le dialecte arménien de cette région de l'Europe n'a pas été étudié d'une façon suffisante à l'époque quand ce dialecte était encore parlé par les populations arméniennes. À l'heure actuelle nous pouvons affirmer d'une façon péremptoire que ce dialecte n'est plus parlé nulle part. Bien plus, il ne reste en vie aucun de ces vieillards, qui, il y a quelques décennies encore, se rappelaient quelque chose du parler de leurs ancêtres. Mais ce dialecte arménien fut parlé jusqu'au dernières décades du siècle passé, tant en Moldavie qu'en Transylvanie. Et au commencement du XIX^e siècle il était encore le seul parler des familles arméniennes, dans ces deux contrées. Govrighuan affirme que les Arméniens de Crimée venus plus tard en Moldavie et en Pologne parlaient leur langue maternelle dans leurs familles et l'utilisaient dans leurs activités commerciales, mais connaissaient aussi la langue du pays qu'ils habitaient et ils en faisaient usage au besoin. De la même manière, après que ces Arméniens fussent passées en Transylvanie, ils ont conservé pendant longtemps la langue de leurs ancêtres, c'est à dire jusqu'au commencement du XIX^e siècle, et les actes officiels étaient établis dans cette langue seulement¹³. Ce fait, nous pouvons l'affirmer aussi, en nous etayant sur le matériel documentaire qui provient des anciennes villes arméniennes de Transylvanie, et qui se trouve conservé actuellement à la Direction Générale des Archives de l'Etat de la République Socialiste de Roumanie, où nous avons pu les étudier récemment. Tous les actes officiels dressés dans ces deux villes sont rédigés dans ce dialecte et cela jusqu'à la fin du dernier quart du siècle passé. Il est intéressant de signaler le fait que les marchands arméniens de Transylvanie signaient leurs contrats délivrés à des marchands étrangers de Vienne, de Budapest ou de Bratislava dans leur langue et toujours en caractères arméniens. Tous les registres commerciaux, jusqu'à la fin du dernier quart du siècle passé, étaient rédigés toujours en langue arménienne et bien entendu dans le dialecte local. Lorsqu'une ordonnance de l'an 1830 ait déclaré la langue hongroise langue officielle pour les registres commerciaux, la ville de Gherla s'est adressée au gouvernement par une pétition, qui demandait qu'il lui fut permis de tenir ses registres dans la langue maternelle de ses habitants. Dans cette requête, l'on affirmait que ni les marchands, ni leurs employés, ni même leurs principaux clients ne comprenaient d'autre langue que l'arménienne, que le commerce dans cette ville se fait la plupart des temps entre Arméniens, et que les procès commerciaux ont lieu en première instance devant des conseillers de justice locaux, et que ces conseillers de justice connaissaient bien la langue arménienne¹⁴.

De même la plus grande partie des Arméniens de Moldavie connaissaient, jusque vers le milieu du siècle dernier, la langue de leurs ancêtres. Bien

¹³ P. Grigor Govrighuan, *La métropole des Arméniens de Transylvanie ou la description de la ville arménienne de Gherla*, Vienne, 1896, p. 204.

¹⁴ P. G. Govrighuan, *op. cit.*, p. 49.

plus, beaucoup d'entre eux ne savaient signer leur nom qu'en arménien. Et nous avons pu rencontrer beaucoup d'actes officiels, actes de vente, reçus, déclarations de témoins, rédigés en langue roumaine, où les Arméniens avaient signé en arménien. C'est ainsi que le procès verbal conclu le 2 janvier 1832 pour enrégistrer les résultats de la première élection du conseil d'administration (éphorie) de la ville de Botoșani en Moldavie, selon les dispositions du Règlement Organique de la Moldavie, est signé par quarante-sept marchands, dont dix arméniens, qui signent en arménien¹⁵.

Mais, en commençant avec le milieu du XIX^e siècle, ce dialecte arménien commence à disparaître définitivement. À partir de cette époque ce dialecte disparaît peu à peu des villes arméniennes de Moldavie et de Transylvanie, et c'est non seulement la langue parlée par les ancêtres des Arméniens qui disparaît mais aussi l'écriture qu'ils employaient.

Lorsqu'en 1876 Archac Altounian visitait les villes de Transylvanie il put trouver quelques vieillards qui parlaient encore le dialecte local, que les jeunes par contre ne comprenaient pas du tout. Ce voyageur reproduit quelques mots de ce dialecte et publie une lettre translittérée en caractères latins¹⁶. Étant donné qu'en certaines parties de la Galicie, à Kutu par exemple, l'on parlait encore vers la fin du siècle passé l'ancien dialecte arménien, J. Hanusch a pu recueillir beaucoup de mots de ce dialecte dans le peuple¹⁷. De même, trois quarts de siècle auparavant, lorsque Grigor Vardapet Govrighian commençait à rassembler le matériel nécessaire pour ses études concernant la ville de Gherla et celle d'Elisabethopol (Dumbrăveni), le dialecte arménien de Transylvanie, quoique en train de périr, n'était pas encore disparu complètement. Parce que dans ces villes et chez leurs habitants circulaient des proverbes, l'on racontait encore des légendes en arménien, l'on chantait encore des chansons dont cet écrivain reproduit les paroles de quelques unes¹⁸. Toutefois, en reproduisant dans ses études certains textes anciens rédigés en dialecte local, il place un signe d'interrogation devant certains termes qu'on n'employait déjà plus. P. Petros Mamiconian, dans une courte monographie concernant les Arméniens de Moldavie, publiée en 1895, reproduit de même quelques mots en dialecte local¹⁹. De même Hratchia Adjarian a eu la chance, à la fin du siècle dernier, de rencontrer quelques personnes qui parlaient encore le dialecte local²⁰. Et aussi Leon Babaian, qui a fait

¹⁵ Les Archives de l'Etat de Jassy, Ministère des Affaires Étrangères, dossier n^o 526.

¹⁶ Արչակ Ալտունեան, Տեղեկագրութիւն Հայոց գաղթականութեան որքի Մուլտո-Վալարիա, Հունգարիա և ի Լեհաստան, Տօբշան (?), 1877 Archac Altounian, *Compte-rendu de la colonie arménienne de Moldavie, de Valachie, de Hongrie et de Pologne*, Focșani, 1877, pp. 79-80.

¹⁷ J. Hanusch, *Sur la langue des Arméniens polonais*, I. Mots recueillis à Kuti, Cracovie, 1886.

¹⁸ P. G. Govrighian, *op. cit.*, p. 288-318.

¹⁹ Պետրոս Բան. Մամիկոնեան, Թումանահայոց եերկայն և ապագայն, Կալաց, 1895, P. Petros Mamiconian, *Le présent et le passé des Arméniens de Roumanie*, Galați, 1895, pp. 81-82.

²⁰ Հրաչեայ Աճառեան. Քննութիւն Մուլտովայի բարբառի՝ «Բազմավէպ», 1899, Hratchia Adjarian, *L'étude du dialecte arménien de Suceava*, dans «Pazmaveb», Venise, 1899; Քննութիւն Առտեայի հայոց բարբառի, Երևան, 1953. *L'étude du dialecte des Arméniens de Transylvanie* Erevan, 1953, pp. 222-226.

une visite, vers le début de notre siècle, aux villes du Nord de la Moldavie a trouvé là aussi, comme à Kuty et à Suceava, quelques vieillards et quelques vieilles femmes qui parlaient encore la langue de leurs ancêtres et il a pu apprendre d'eux des contes, qu'il a transcrit²¹. D'autres chercheurs aussi ont publié des collections de proverbes et des vocabulaires de termes dialectaux²².

Maximilian Bittner, lorsqu'il rédigea en 1911 son article concernant le dialecte des Arméniens des Pays Roumains, a étudié lui aussi quelques termes du parler populaire qui persistaient encore²³.

L'auteur de cet article a eu moins de chance. Car en 1925 lorsqu'il a visité pour la première fois la ville de Gherla, il n'y avait là que quelques vieillards qui conservaient un vague souvenir de quelques mots du parler de leurs pères. Quelques années après, lorsque l'auteur de cette étude a visité pour la première fois la ville de Suceava, déjà avait disparu la dernière génération de gens qui parlaient encore l'arménien et il n'y avait que quelques personnes ayant pu lui donner certaines indications ayant trait à cette langue disparue à jamais. Sans doute il ne s'agit pas là de personnes qui ont appris la langue de leurs ancêtres dans des livres ou dans des séminaires à l'étranger pour être prêtres et pour officier en arménien dans les églises arméniennes catholiques de Transylvanie. Et de même nous ne nous occuperons pas de ceux qui ont appris l'arménien pour faire des études philologiques ou encore par simple curiosité. On sait que Lukas Patrubany (1861—1924), le passionné professeur et philologue, outre ses travaux scientifiques, a écrit aussi des poèmes en arménien et en caractères arméniens. Mais il est mort en 1924 et avec lui a disparu le dernier Arménien de Transylvanie qui a cultivé la poésie dans la langue de ses ancêtres²⁴.



Il ne nous reste à présent que des documents écrits, comme témoignage unique et comme matériel, pour l'étude du dialecte arménien de cette région de l'Europe. Malheureusement il ne nous est pas resté un grand nombre de documents écrits dans le dialecte parlé par les Arméniens de Moldavie. Cela est dû au fait que dans les chancelleries l'on faisait usage de la langue arménienne classique et cela tant dans les actes officiels que dans la correspondance avec les autorités ecclésiastiques d'autres pays. Ce fait n'est pas du tout étonnant. Car la langue classique était employée dans tous les actes

²¹ Անն Բաբայան, *Հայերի Մոլդավիայում և Բուկովինայում, Քիֆիլիս, 1911*. Levon Babayan, *Les Arméniens en Moldavie et en Bucovine*, Tiflis, 1911, pp. 172—173 et 209—210.

²² Խ. Աստատյանայան, *Հունգարահայոց ժողովրդական երգեր*. «Բանասեր», 1905. Kh. Astyatzatrian, *Les chansons populaires des Arméniens de Hongrie*, dans «Banasser», Paris, 1905, p. 255; Ա. Վոյթիան, *Հայկաբաժոյ Քրանսիլվանիոյ Հայոց գաւառական բաներուն* «Հանգիս Ամսօրիայ», 1897—1898. A. Voithian, *Collection de termes dialectaux des Roumains de Transylvanie*, dans «Handes Amsorya», Vienne, 1897, pp. 186—187, 281—292, 304; 1898, pp. 46—51, 105.

²³ M. Bittner, *Einige Kuriosa aus den armenischen Dialekte der Walachei und der Moldau*, dans «Huschardzan», Wien, 1911, pp. 361—368.

²⁴ Jules Merza, *Le poète Dr. Lukas Patrubany*, dans «Ararat» 1937, Janvier.

ayant trait à l'Église et, d'autre part, tous les actes et les lettres étaient rédigés par les prêtres des communautés arméniennes respectives, qui bien souvent, étant venus de l'étranger, ne parlaient point le dialecte local. On doit remarquer de plus que les ouailles de ces prêtres ne comprenaient pas, eux non plus, la langue classique, dans laquelle étaient rédigés les actes, et les épîtres ne comprenaient eux non plus, bien des fois, ce qu'ils signaient.

D'autre part, il ne faut pas oublier qu'une bonne part des actes qui nous sont parvenus sont rédigés en turc, quoique écrits en caractères arméniens. Comme nous l'avons montré précédemment, les familles arméniennes établies dans les villes valaques, étant venues de régions sises au Sud du Danube à une époque récente, employaient le turc aussi bien en famille que dans la vie courante, au milieu de leur communauté. C'est pourquoi un grand nombre de procès verbaux, d'actes et de lettres, de même qu'un certain nombre d'inscriptions funéraires sont rédigés en langue [turque quoique écrits en caractères arméniens. Mais ces familles se sont établies en Moldavie aussi, où elles ont eu un rôle assez important dans la vie des communautés arméniennes. Et cela s'entend de soi qu'elles ont fait usage toujours du turc dans leur correspondance.

Par contre, nous possédons en Roumanie un matériel abondant, qui provient des anciennes villes arméniennes de Transylvanie. Outre les documents publiés par Grigor Govrigan et par d'autres chercheurs aussi, il existe encore un fonds de documents inédits qui est assez riche²⁵. Et ce fond de documents, outre les informations nouvelles qu'il pourra nous apporter concernant l'histoire des Arméniens de Transylvanie, nous sera utile aussi pour les études de linguistique. Toutefois le matériel documentaire qui devra être étudié dorénavant, ne nous sera utile que pour augmenter et accroître nos connaissances concernant la morphologie de ce dialecte disparu et pour compléter l'inventaire lexical des termes dont ont fait usage les générations d'antan.

L'INFLUENCE DES LANGUES ÉTRANGÈRES SUR CE DIALECTE ARMÉNIEN

Bien-entendu, le parler des communautés arméniennes de ces régions a souffert l'influence des langues des peuples voisins et tout d'abord de la langue parlée par le peuple qui dominait dans la région respective. En Pologne, le dialecte arménien a souffert deux influences à la fois: l'influence de la langue polonaise et l'influence de la langue tatare. On sait que les régions d'Ukraine où s'étaient installées les premières colonies arméniennes sont devenues après la seconde moitié du XIV^e siècle soumises à la Pologne, et les communautés arméniennes de ces régions ont commencé à perdre, peu peu, leurs caractères propres initiaux, tout d'abord la religion de leurs ancêtres et ensuite la langue de leurs pères. La dissolution de la nationalité

²⁵ Les Archives de l'Etat de Cluj, *Le fonds de la ville de Gherla. Documents arméniens, en cours d'être catalogués.*

arménienne a été accomplie d'une façon plus complète encore par les invasions des Tatares, qui ont imposé aux habitants de ces régions leur langue. « La langue des Arméniens de Galicie — observe Frederic Macler — jusqu'au XVII^e siècle était un argot tatar, mêlé de mots slaves et arméniens ». Tout en parlant cette langue, les Arméniens commencèrent de bonne heure à employer le polonais dans leur correspondance commerciale et privée. Les actes officiels étaient écrits toujours en polonais et en latin, mais leur polonais renfermait des mots orientaux, arabes, arméniens et persans²⁶. À partir du XVII^e siècle, dans certaines localités de Pologne, le parler des Arméniens devient de plus en plus tatar. Tant la langue parlée que la langue écrite des chancelleries est devenue le parler *kiptchak*, c'est-à-dire la langue tatar. Les décisions des tribunaux arméniens, les notes faites par les prêtres dans les registres ecclésiastiques, les inscriptions des pierres tombales, tous sont en langue kiptchak, mais écrits en caractères arméniens. Ensuite, commence la dernière période, la polonisation complète du dialecte arménien, la langue arménienne n'étant conservée qu'aux offices dans les églises, langue que le peuple ne comprenait plus. C'est un fait digne à signaler que le dialecte arménien s'est conservé en Pologne dans les localités qui ont gardé longtemps leurs relations avec les communautés de Moldavie, comme c'était le cas pour la ville de Lwow ou encore d'autres villes dont les colonies arméniennes ont été créées par les Arméniens venus de Moldavie, comme par exemple les Arméniens de Kutuy ou de Stanislav.

En Moldavie aussi le dialecte arménien a souffert des influences étrangères. Si l'influence exercée par la langue roumaine était explicable, il est toutefois assez étonnant de constater la facilité qu'a eu la langue tatar de pénétrer dans le parler des Arméniens de Moldavie, outre quelques termes polonais qui sont entrés aussi dans ce dialecte. Par exemple, dans le parler et les coutumes des Arméniens de Moldavie, dans les noms de leurs métiers, l'on peut constater des nombreuses traces de cette influence polonaise. Les termes qui désignent des objets inconnus en Orient, comme par exemple « table » et « lit » ont des appellations polonaises dans leur parler *stol* et *luška*, et cela parce que c'est en Pologne que les Arméniens ont fait connaissance pour la première fois avec ces objets²⁷.

En ce qui concerne l'influence tatar, nous retrouvons dans le vocabulaire des Arméniens de Moldavie, mais aussi en Transylvanie, nombre de termes d'origine tatar, amenés sans doute de Crimée:

ավազու	<i>avalkou</i>	« le premier »
ազարէք	<i>akaret</i>	« fortune immobilière »
աբա	<i>ata</i>	« père »
ամանէք	<i>amanet</i>	« gage »
աղաչա	<i>aghaça</i>	« seigneur »
անապ	<i>adjab</i>	« est-ce que? »

²⁶ F. Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Galicie et Bucovine*, dans la « Revue des études arméniennes », VI, 1, Paris, 1927.

²⁷ Gr. Goilav, *Armenii ca întemeitori de oraşe în partea de răsărit a Europei (Les Arméniens comme fondateurs de villes dans l'est de l'Europe)*, Bucarest, 1909, p. 20.

այս	<i>ayb</i>	« honte »
ատաք	<i>adat</i>	« coutume »
արսայ	<i>arba</i>	« charette »
ալայ	<i>alay</i>	« entier »
ալանի	<i>alani</i>	« en public »
պաշգա	<i>baška</i>	« autre »
պաշխիշ	<i>baškhış</i>	« cadeau »
պէքար	<i>betar</i>	« plus mauvais »
պեխիմ	<i>belkim</i>	« peut-être »
պազրկեան	<i>bazrghian</i>	« marchand »
չուպուֆ	<i>čubuk</i>	« bâton »
չէպար	<i>čebar</i>	« propre »
չարեկ	<i>čareg</i>	« quart »
չուրուկ	<i>čurug</i>	« pourri »
քեճար	<i>kenar</i>	« marge »
տալէն	<i>daleh</i>	« sort »
տամդա	<i>damga</i>	« taxe perçue par la douane »
տաեախ	<i>dayakh</i>	« raclée »
տարտ	<i>dard</i>	« douleur »
տօլվար	<i>dolvat</i>	« richesse »
տօշակ	<i>došag</i>	« lit »
սոյ	<i>soy</i>	« sorte »
տուշման	<i>dušman</i>	« ennemi »
տէֆէր	<i>defter</i>	« cahier »
տուֆիան	<i>doukian</i>	« boutique »
տավի	<i>davi</i>	« plainte »
սէպ	<i>seb</i>	« compte »
էլ	<i>el</i>	« monde »
ֆարխ	<i>farkh</i>	« différence »
ֆաֆիր	<i>fakir</i>	« pauvre »
նուրում	<i>djouroum</i>	« amende »
նուսպ	<i>djouab</i>	« réponse »
նուֆդ	<i>djouft</i>	« paire »
կելուր	<i>ghelour</i>	« revenu »
կօրա	<i>gora</i>	« conformément à »
նէնէզ	<i>djehez</i>	« dot »
հատր	<i>hadr</i>	« prêt »
հալըսիլ	<i>halesil</i>	« échapper »
հախ	<i>hakh</i>	« justice »
հաթէ	<i>hate</i>	« même »
հէշ	<i>heč</i>	« pas du tout »
հուզուր	<i>houzour</i>	« calme, silencieux »
հունար	<i>hounar</i>	« habilité, génie »
Եօրդըն	<i>yorgan</i>	« couverture »
իպրիֆ	<i>ibrik</i>	« aiguière »

սամար	<i>samar</i>	« selle en bois »
խըրէր	<i>kharer</i>	« décision »
խամաթ	<i>khsmat</i>	« chance »
խալպ	<i>khalb</i>	« perfide, faux »
խալատ	<i>khalad</i>	« faute »
խօլայ	<i>khoday</i>	« facile »
խօնքիֆար	<i>khontikar</i>	« souverain »
ֆուրֆ	<i>kourf</i>	« injure »
խարն	<i>khardj</i>	« dépense »
խարղայ	<i>kharga</i>	« corbeau »
խօնա	<i>khodja</i>	« riche »
մօնր	<i>mohr</i>	« sceau »
մալ	<i>mal</i>	« fortune »
մուսաֆիր	<i>musafir</i>	« hôte »
մահանայ	<i>mahana</i>	« prétexte »
մուշղերի	<i>moušteri</i>	« client »
նիյաթ	<i>niyat</i>	» bût «
օրթախ	<i>ortakh</i>	« associé »
սուենն	<i>soundj</i>	« pêché »
փէշա	<i>peša</i>	« métier »
փէշաֆար	<i>pešakar</i>	« artisan »
փօշմընիլ	<i>pošmenil</i>	« repentir »
փայ	<i>pay</i>	« part »
ղապաֆ	<i>tabak</i>	« assiette »
խուրպան	<i>khourban</i>	« sacrifice »
եէնկա	<i>yenga</i>	« tante »
եէմիշ	<i>yemiš</i>	« fruits »
րասս	<i>rasd</i>	« rencontre »
րենին	<i>rehin</i>	« gage »
սերմայա	<i>sermaya</i>	« capital »
սընաթ	<i>schat</i>	« montre, heure »
սուրուկնի	<i>sourougджи</i>	« tanneur »
թէզ	<i>tez</i>	« vite »
թեփսի	<i>tepsi</i>	« plateau »
թուրլու	<i>tourlou</i>	« sorte »
թամամվել	<i>tamamvel</i>	« se compléter »
ումիշվիլ	<i>oumišvil</i>	« tomber d'accord »
վեֆիլ	<i>vekil</i>	« mandataire »
վատա	<i>vada</i>	« terme »
վախա	<i>vakhd</i>	« temps »
զավալ	<i>zaval</i>	« pauvre »
զէն	<i>zen</i>	« perte »
զարար	<i>zarar</i>	„

զէրա	<i>zera</i>	« parce que »
ընամի	<i>radi</i>	« content »
օսա	<i>oda</i>	« chambre »
փրանէլ	<i>kiradjel</i>	« blanchir à la chaux » ²⁸

★

Il nous faut remarquer que les suffixes à l'aide desquels sont composés d'habitude les noms des familles arméniennes, c'est-à-dire *-ian*, *-iantz*, *-uni*, *-akan* etc., se rencontrent rarement en Moldavie. Mais outre ces noms formés à l'aide du patronymique, les Arméniens ont fait usage de pré-noms et de termes roumains dans la formation de leurs noms. On a remarqué que les Arméniens venus en Moldavie — tant ceux de la première colonisation, que ceux arrivés plus tard de Turquie — se sont assimilés aux Roumains. Mais cette assimilation pour ceux qui sont arrivés d'abord a été si complète, que même les noms des familles ont été complètement changés, et ils ont pris d'autres noms, des plus anciens et des plus intéressants²⁹.

N. Iorga cite les noms suivants: *Şeptilici*, *Pruncul*, *Bolfosul*, *Țăranul*, *Lebădă* et *Manea*. Nous pouvons y ajouter: *Minciună*, *Porumb*, *Uscatul*, *Chicle albă*, *Degeratul*, *Mindrul*, *Crăciun*, *Tăbăcar*, *Hirtopan*, *Cojocar*, *Pielalb* etc. Mais le plus grand nombre des noms des familles arméniennes de Moldavie est d'origine tatare. Nous citerons les noms suivants: *Dovlat*, *Melic*, *Aslan*, *Caracaş*, *Sultan*, *Aziz*, *Tamur*, *Sinan*, *Sărmacaş*, *Safar*, *Gulaf*, *Cerchez*, *Khoşkhabar*, *Ferhat*, *Khutlubei*, *Edilbei*, *Şadbei*, *Şahim*, *Ulubei*, *Atabei*, *Khatunşa*, *Bagbaş*, *Ciomag*, *Alaci*, *Tuhdar*, *Cărămlău*, *Misir*, *Nazar*, *Dudak*, *Ciolac* etc.

Il est plus intéressant de signaler le fait que les Arméniens de Moldavie ont utilisé comme noms de baptême des mots tatares. Nous avons extrait du registre de baptêmes de l'église arménienne de Suceava les noms masculins suivants: *Zanfır*, *Gaitan*, *Tuman*, et comme noms de femmes: *Hatum*, *Hanum*, *Tufan*, *Zmrut*, tous noms d'origine tatare. Chez les Arméniens de Moldavie nous trouvons aussi les noms féminins suivants: *Sirma*, *Güdrat*, *Gülbahar*, *Yacut*, *Tuhdar* etc. En Transylvanie les noms de famille suivants toujours d'origine tatare, ont été conservés: *Aian*, *Alahverdi*, *Aivaz*, *Amira*, *Alaci*, *Aslan*, *Baltaian*, *Bahceian*, *Budakian*, *Ciomac*, *Ceauşian*, *Şahnazar*, *Şirin*, *Tatar*, *Hudaverdi*, *Kharib*, *Sarukhan*, *Hürmüz*, *Gül*, *Burnaz*, *Khontikiar*, *Sultan*, *Mirza*, *Latif*, *Nuridjan*, *Kullubei*, *Peruz*, *Khatun*, *Zuhal*, *Ozbei*, *Tuman*, *Hangiu*, *Djigar*, *Misir*, *Şahin*, *Sakaian*, *Sefer*, *Sabongi*, *Kosaian* etc.

Et comme noms de baptême: *Amira*, *Aslan*, *Edilbei*, *Gulaf*, *Kaitan*, *Maruf*, *Melic*, *Mughal*, *Feruz*, *Gulab*, *Yacut*, *Kemal*, *Sirma*, *Zuhal*, *Kharib*, *Gehez* etc.

Quant au dialecte arménien de Transylvanie, il a souffert non seulement l'influence de la langue roumaine, ce qui était tout à fait naturel, et aussi

²⁸ Ces mots et ceux qui vont suivre sont transcrits dans la forme où ils se trouvent dans les textes étudiés par nous.

²⁹ N. Iorga, *Histoire des Roumains par les voyageurs*, vol. I, 1928, p. 234.

de la langue hongroise, mais aussi d'autres langues, d'abord le latin introduit par l'Eglise.

Par exemple: *iuš, fund, medium, mutum, bonum, votum, dominum, pluvial, pašuš, zonuš, exzepto, exemplum, honorarium, navicula, unanimo, benefizium, sesia* etc.

Dans le dialecte des Arméniens de Transylvanie sont entrés un grand nombre de mots allemands, par exemple: *avsadz, štrinf, laybl, mayer, šopr, šantz, šurtz, flinta, faršang, zemel, sukħ*, etc. Mais cette influence de la langue allemande n'est pas due seulement au contact que les Arméniens ont eu avec la population allemande qui habitait la Transylvanie. Les relations commerciales que les Arméniens ont eu avec les contrées voisines où l'on parlait l'allemand sont aussi responsables de cette influence.

Les termes germaniques empruntés à l'allemand ont trait surtout à:

- 1) l'habillement;
- 2) les objets ménagers;
- 3) les objets de luxe.

CARACTÈRES DE CE DIALECTE

Les trois dialectes arméniens apparentés avaient au début des caractères communs. Mais plus tard des différences sont apparues entre les trois divisions du dialecte du Sud-Est de l'Europe. Cela était d'ailleurs explicable, car chacun de ces groupements vivant dans des milieux différents était en contact avec d'autres peuples et avec d'autres langues. Il était par suite tout à fait naturel que des modifications apparaissent non seulement au point de vue lexical, mais aussi au point de vue phonétique et morphologique. Toutefois ces trois dialectes ont gardé un contact permanent entre eux et par suite ont conservé certains caractères communs.

Dans cette esquisse du problème nous avons évité de parler des questions qui concernent le phonétisme de ce dialecte. Et cela par suite de deux raisons: tout d'abord parce qu'à l'époque où nous avons commencé à nous occuper de ce dialecte il n'existait presque personne qui puisse parler dans ce dialecte. Ensuite parce que l'éminent linguiste qui fut Hratchia Adjarian avait déjà fait dans son travail cité précédemment une analyse générale du phonétisme et de la morphologie de ce dialecte. Toutefois il nous semble utile de faire quelques observations:

Nous devons remarquer d'abord que les Arméniens parlant ce dialecte prononçaient une série de sons de la manière qu'on les prononce aujourd'hui encore dans les dialectes dits « occidentaux » de la langue arménienne. C'est ainsi que: *b* était prononcé comme *p*, *p* était prononcé comme *b*, *d* était prononcé comme *t*, *t* était prononcé comme *d*, *g* était prononcé comme *k*, *k* était prononcé comme *g*, *c* était prononcé comme *j*, *j* était prononcé comme *c*, *č* était prononcé comme *ŷ* et, enfin *ŷ* était prononcé comme *č*. Comme l'on se rend compte, les Arméniens de ces régions prononçaient les occlusives

sourdes comme des sonores et inversement. Par suite rien d'étonnant que les Arméniens de ces régions transcrivaient d'une manière tout à fait différente leurs noms. Car ils faisaient les transcriptions suivantes: *Garabet* au lieu de *Karapet*, *Kirkor* au lieu de *Grigor*, *Kevoik* au lieu de *Guevorg*, *Agop* au lieu de *Acob*, *Măgărdiç* au lieu de *Măkărtiç*, *Vartan* au lieu de *Vardan*, *Asadur* au lieu de *Asatur*, *Mardıros* au lieu de *Martiros*, *Margos* au lieu de *Marcos*. De même lors de la translittération en arménien des noms étrangers ils ont suivi la prononciation qu'ils avaient adoptée.

Gherla a été transcrit	Կերլա	au lieu de	Գերլա
Galați " "	Կալաց	" "	Գալաց
Babadag " "	Պապատաղ	" "	Քաբադաղ
Botoșani " "	Պոթոշան	" "	Քոթոշան
Brașov " "	Պրաշով	" "	Քրաշով
București " "	Պուրեշ	" "	Քուրեշ

Hormis cette observation d'ordre général l'on doit remarquer les faits suivants:

1. Il y a de nombreux cas d'omission de voyelles au milieu des mots:

ա	(a)	անագան	« tard »	est devenu	անգան
ե	(e)	ունենալ	« avoir »	" "	ուննալ
է	(ē)	ամէնով	« ensemble »	" "	ամնով
ի	(i)	տանտիկին	« ménagère »	" "	տանտկին
այ	(ay)	ծառայութիւն	« service »	" "	ծառուրիւն

2. De même des consonnes sont omises:

ր	(r)	նես	« dedans »	au lieu de	ներս
ն	(n)	շանվիլ	« se fiancer »	" "	նշանվիլ
տ	(d)	պարտ	« devoir »	" "	պարտ
ն	(h)	օրնել	« bénir »	" "	օրնել

3. Certaines voyelles changent en d'autres voyelles:

իւ	(ü)	en ու (u)	արիւն	« sang »	est devenu	արուն
այ	(ay)	en է (e)	այգի	« vigne, jardin »	" "	էգի
ոյ	(uy)	en ու (u)	ֆոյր	« soeur »	" "	ֆուր
ը	(ø)	en ու (u)	ընկույզ	« noix »	" "	ունկուզ
ե	(e)	en ի (i)	երեք	« trois »	" "	իրեք

4. Certaines consonnes changent en d'autres:

ն	(h)	en ֆ (f)	dans	հօրք	« veau »	est devenu	ֆօրք
զ	(z)	en ծ (dz)	"	երազ	« rêve »	" "	էրած
ն	(n)	en լ (l)	"	քանալիք	« clé »	" "	քալիք
կ	(g)	en վ (v)	"	պատկերք	« tableau »	" "	պատվերք
լ	(l)	en ր (r)	"	գուլպայ	« bas »	" "	գուրպայ

5. Parfois les consonnes changent de place au milieu des mots :

ականչ	« oreille »	devient	անկաչ
փետուր	« plumes »	„	բեպուր (տեփուր)
ապրանք	« marchandise »	„	արպանք

6. Par contre des voyelles sont ajoutées au milieu des mots :

ի	i	դգալ	« cueillère »	est devenu	դիգալ
ու	ou	գրուցել	« parler »	„ „	գուրուցել

7. Ou encore des consonnes sont ajoutées au milieu des mots :

վ	(v)	չուան	« ficelle »	este devenu	չուվան
պ	(b)	հիմի	« maintenant »	„ „	հիմպի
տ	(d)	ծանր	« lourd »	„ „	ծանտր
ն	(n)	կանաչ	« vert »	„ „	կանանչ

8. La suffixe du futur պիտի (*bidî*) ou պիտոր (*bidor*) est réduit à պի (*bi*) et devant les verbes commençant par une voyelle à պ (*b*)

պիտի հասնի	« arrivera »	devient	պի հասնի
պիտի առնու	« prendra »	„	պառնու

★

Nous donnerons les exemples suivants pour présenter quelques caractéristiques morphologiques de ce dialecte :

1. Outre les suffixes usuels pour la formation du pluriel եր (*er*) et ներ (*ner*) on fait usage de différents suffixes pour former le pluriel des noms :

ան	(an)	ծի	« cheval »	au pluriel	ծիան
աք	(ak)	աշակերտ	« élève »	„ „	աշակերտաք
տաք	(dak)	ընկեր	« compagnon »	„ „	ընկերտաք
տիք	(dik)	խապր	« nouvelle »	„ „	խապրտիք
րան	(ran)	գեղ	« village »	„ „	գեղրան
րանք	(rank)	տեղ	« lieu »	„ „	տեղրանք
օնք	(onk)	շատ	« beaucoup »	„ „	շատօնք
ըստան	(sdan)	գինի	« vin »	„ „	գինըստան
վիք	(vik)	դուստր	« fille »	„ „	դըստըվիք
վտիք	(vdik)	դուր	« porte »	„ „	դըրվտիք
տանք	(dank)	օսյօր	« os »	„ „	օսյօրտանք
վրենք	(vener)	օտ	« pied »	„ „	օտվրենք

2. Le suffixe նակ (*nag*) est employé pour dénommer la langue d'un peuple :

հայ	« Arménien »	հայնակ	« en langue arménienne »
ուլան	« Roumain »	ուլաննակ	« en langue roumaine »
լեհ	« Polonais »	լեհնակ	« en langue polonaise »

3. Le suffixe ում (*oum*) forme le numéral ordinal:

վեց « six » վեցում « le sixième »

4. Le suffixe ենի (*eni*) est employé pour indiquer la chair, ou la peau, ou le cuir d'un animal:

ածվենի « chair ou peau de chèvre »
 քառենի « chair ou peau d'agneau »

★

En ce qui concerne le fonds lexical arménien du dialecte arménien de ces régions nous devons distinguer:

1. Des termes arméniens employés dans leur forme classique, par exemple:

ամառ	« été »
ամիս	« mois »
ամօթ	« honte »
անուն	« nom »
աթոռ	« chaise »
աշուն	« automne »

2. Des termes arméniens qui ont souffert quelques modifications par suite de la perte d'une voyelle ou d'une consonne, par l'addition d'une consonne ou d'une voyelle, par métathèse consonnantique, par changement des voyelles et des consonnes au milieu des mots.

կալազ	« blague »	au lieu de	կատակ
գրակվան	« gage »	„ „ „	գրուական
զուրուցել	« parler »	„ „ „	զուրցել
թալել	« jeter »	„ „ „	թալել
ուցուն	« quatre vingt »	„ „ „	ուքսուն
մարգիտ	« perle »	„ „ „	մարգարիտ
պատկերք	« tableau »	„ „ „	պատկերք
նառայգել	« luire, scintiller »	„ „ „	նառագայթել
երմակ	« troupeau »	„ „ „	երմակ
զազադր	« le Dimanche des Rameaux »	„ „ „	ծաղկազարդ
վրկութիւն	« témoignage »	„ „ „	վկայութիւն
շանվօֆ	« fiançailles »	„ „ „	նշանտուֆ

3. Des mots arméniens qui ont changé leur sens primordial. Par exemple:

ընկեր	« compagnon »	signifie	« épouse »
բախտ	« chance »	„	« époux »
նարանոզ	« celui qui donne des soins »	„	« médecin »
ունենալ	« avoir »	„	« avoir une dette »
աման	« vase »	„	« tonneau »

քազավոր	« roi »	signifie	« dignitaire »
կտրին	« vaillant »	„	« garçon »
դարձած	« tourné »	„	« devenu aigre »
ընծայել	« offrir »	„	« donner naissance »
թուխ	« brun »	„	« bohémien »
կարդալ	« lire »	„	« chanter »
մանչ	« garçon »	„	« serviteur »
լման	« entier »	„	« juste »
կտրվիլ	« se couper »	„	« décider »
անզգամ	« impudique »	„	« prostituée »
նորընծայ	« novice »	„	« nouveau né »
հարկիք	« nécessité »	„	« honneur »
անցում	« passage »	„	« mort »

4. Des mots formés à l'aide de racines ou de suffixes turcs, persans ou arabes :

նիաթվիլ	« espérer »
նաշարութիւն	« pauvreté »
օրթըխութիւն	« association »
խալտենալ	« faire une faute »
ուսիշվիլ	« s'entendre »
քիրածել	« blanchir à la chaux »
պաշխել	« faire un don, pardonner »
փոշմընիլ	« regretter, repentir »
հատըրվիլ	« se préparer »
ամանճուխ	« petit vase »
անսէպ	« sans motif »
անխամաք	« sans chance »
անտօլվաք	« pauvre, sans fortune »
անտարտ	« sans-soucis »
զօրօք	« avec contrainte »
թէզուվ	« vite »

5. Des mots purement dialectaux, par exemple :

գարաղի	« aimé, cher »
բովել, բոյել	« attendre »
նիվ	« rameau »
եզնա	« beau-frère »
ուսնկվիլ	« espérer »
շաղըշել	« penser »
թալլել	« jeter »
շնական	« content »
գրօրէնք	« acte de mariage »
չոման	« coudée »
դեղել	« empoisonner »
օրամ	« rue »

բօխուծուկ	« poisson salé »
զըլընտել	« examiner »
ցուլութիւն	« éclat »
վօթիլ	« être versé »
ուրվենալ	« paraître »
շուրանոց	« lieu de promenade »
հարկ	« table, manger »
հեծել	« soldat »
դատում	« gain »
բանտուն	« fabrique »
առերվիլ	« être effrayé »
անգընիլ	« être en retard »
առընատ	« tout »
նօրով	« à peine »
բարբաւ	« pluie »
լմանութիւն	« justice »
խաշլու	« parrain »
խօնայ	« riche »
կարկատ	« tapis turc »
խուծած	« mauvais, méchant »
լուգնել	« salir »
ժամիլ	« se comporter »
մխանք	« cheminée »
աջակողել	« secourir »
դասմոնք	« quelques »
մշխուլվիլ	« être fâché, triste »
նորովցնել	« contraindre »
հեծեմած	« très, beaucoup »
հաշտելութիւն	« accord »
հիմպի	« maintenant »
բախիլիլ	« envier »
բօրչել	« crier »
աղցաց	« jeûne, carême »
դատել	« chercher »
աղէկ	« possession »
աւերկիչ	« prodigue »
դադրած	« paresseux »
ապլել	« abattre »
անունկոտօրութիւն	« calomnie »
աշել	« voir, regarder »
ախօս	« tout à coup »
ալվըշ	« de nouveau »
անխա	« tant »
անհարկի	« sans honneur »
անցում	« mort »
արշիմէկօր	« avant tout »

բուգ	« neige »
բօլօրման	« ronde »
գումնիլ	« penser »
դասար	« vide, nu »
երեսչուր	« cadeau »
երկայ	« terme, condition »
գօր	« beaucoup »
էնէկ	« heureux »
թուլ	« pauvre »
ժում	« temps »
աշխատել	« être présent »
աշխատասիրել	„
կցիլ	« commencer »
ֆաղվիլ	« s'assembler »
գրնտըվիլ	« recevoir »
կըտըրվածֆ	« décision »
փակ	« prison »
տալիֆ	« impôt »
ժածմունֆ	« conduite »
պարծիճալ	« menacer »

6. Des locutions et des expressions dialectales:

օրգավուր	« de jour en jour »
տարէնգ:օխ	« chaque année »
վեր առնել	« comprendre »
պօշ աճել	« pardonner »
վարնուկ երբալ	« marcher à pied »
արալ փրրիլ	« présenter »
ազէս թէ	« presque »
ալ ալ	« encore plus »
տարէպտուտ	« l'année entière »
ատէս ալ	« et ainsi »
ընֆ ալ	« de plus ... »
իլալով որ	« parce que »
ինչվաս	« jusqu'à présent »
ընտըրհիմպի	« comme maintenant »
գերամ	« parce que »
եփ ու եփ	« parfois »
եփմըս	« autrefois »
նսգսը ֆալցնել	« prendre soin »
ասկից ինտան	« dorénavant »
ալ վար գրեալըս	« je soussigné »
աշխարհէս ձան տրվել	« mourir »
նօթ տանիլ	« finir »
վար ֆաշվիլ	« se retirer »
մէկալ վաղը	« après-demain »
անժումը	« alors »

ալինտան	« encore plus loin »
ամսէնր վրայ	« après un mois »
անցմանս էտէվանց	« après ma mort »
առջի գարուն	« printemps »
ընկ ալ ետի	« le dernier »
ճական ի գալ	« consentir »
իբ մըն ալ	« rien »
Աստված զիեքր քաղիլ է	« Dieu l'a cueilli », c'est-à-dire « il est mort »
մահուն դուռը ճիվանդ էի	« j'étais malade devant les portes de la mort », c'est à-dire « j'étais grièvement malade ».

Nous n'insisterons pas d'avantage sur les autres caractères du dialecte parlé dans les colonies arméniennes de Galicie, de Moldavie et de Transylvanie. En ce qui concerne le dialecte de Transylvanie, Adjarian l'a étudié déjà dans son œuvre que nous avons mentionnée³⁰.

INFLUENCE DE LA LANGUE ROUMAINE

Il était tout à fait naturel que le roumain fut une des langues qui ont exercé une influence sur le dialecte arménien du Sud-Est de l'Europe. Cela aussi parce que, à partir du XIV^e siècle lorsque commence le contact entre les Arméniens et les habitants des Pays Roumains, cette influence de la langue roumaine est assez nette. C'est ainsi qu'il est facile de remarquer dans le dialecte des Arméniens de Moldavie (lorsqu'il était encore vivant) un aspect tout à fait à part : il était en effet rempli de mots roumains, ce qui était naturel, mais de plus il était plein d'expressions et de formes grammaticales roumaines empruntées au milieu où l'on parlait ce dialecte. Malheureusement l'on n'a pas étudié encore cette influence de la langue roumaine sur le dialecte parlé des Arméniens de Moldavie. Il n'y a que quelques notes écrites en passant, ayant trait à cette question. Ainsi P. Grigor Govruguian, dans sa remarquable monographie concernant l'histoire des Arméniens d'Elisabethopol (Dumbrăveni)³¹, reproduit un grand nombre de documents rédigés dans le parler local et remarque dans ses notes au bas de la page l'origine roumaine de beaucoup de mots dont on faisait usage dans les documents mentionnés.

Un jeune chercheur arménien de Transylvanie, A. Voythian, mort encore jeune, a publié dans les colonnes de la revue « Handes Amsorya »³² un grand nombre de termes du dialecte arménien de Transylvanie. Il a noté chaque fois les mots dont l'origine était roumaine. Le dr. Maximilien Bittner,

³⁰ Hrachia Adjarian, *L'étude du dialecte de Transylvanie*, Erevan, 1953.

³¹ P. Grigor Govruguian, *Les Arméniens dans la ville d'Elisabethopol en Transylvanie*, Vicne, 1895, 1899—1905

³² A. Voythian, dans « Handes Amsorya », 1897, pp. 186—187, 249—250, 281—282 et 304, cf. aussi en 1898, dans la même revue, pp. 46—51 et 105.

dans un article publié en 1911 dans le volume commémoratif des Mekhitaristes, a étudié le dialecte arménien de Valachie et de Moldavie. Là il cite quelques mots empruntés à la langue roumaine³³:

բուրդարիայ	« conduite » roum. <i>purtarea</i>
ընտաբը	« immédiatement » roum. <i>îndată</i>
ընդրէֆ	« entier » roum. <i>întreg</i> .
քի գալի	« en route » roum. <i>pe cale</i>
նըզաս	« chagrin » roum. <i>necaz</i>
սիլիճձայ	« effort » roum. <i>silință</i>
կրապա	« hâte » roum. <i>grabă</i>
ֆօլօս	« avantage » roum. <i>folos</i>
փէնաք	« sceaux » roum. <i>pecete</i>
վէրիշօրայ	« cousine » roum. <i>verișoară</i>
գումնադ	« beau-frère » roum. <i>cumnat</i>
գուշմայ	« bonnet de fourrure » roum. <i>cușmă</i>
նէքօդայ	« nièce » roum. <i>nepoată</i>
ըն բօսեսիը	« en possession » roum. <i>în posesie</i> .

Nous n'insisterons point sur les emprunts faits à la langue roumaine par le dialecte arménien de Moldavie, parce que l'influence du roumain sur la langue parlée par les Arméniens en Moldavie était tout à fait explicable. Concernant le dialecte des Arméniens de Transylvanie nous avons aussi écrit un très court article³⁴.

Mais ce qui nous semble plus digne d'intérêt est l'influence exercée par la langue roumaine sur le dialecte des Arméniens de Galicie et de Pologne, et de même sur la langue parlée par les Arméniens de Transylvanie.

La présence des éléments lexicaux roumains dans la langue parlée par les Arméniens de Pologne et de Galicie est toutefois aisément explicable. Les relations religieuses entre les deux groupes de colonies arméniennes, celui de Pologne et de Galicie, d'une part, et celui de Moldavie, d'autre part, les rapports permanents tant commerciaux que familiaux (surtout les déplacements et les installations des familles arméniennes d'une contrée dans une autre) ne pouvaient pas manquer d'exercer une influence sur le dialecte de Pologne et de Galicie. Le Professeur J. Hanusch dans un article consacré au parler des Arméniens de Pologne, constate l'existence de bon nombre de mots roumains comme par exemple:

<i>arutur</i>	« champ, terre » du roum. <i>arătură</i>	« terre labourée »
<i>ban</i>	« argent, monnaie » du roum. <i>ban</i>	« monnaie »
<i>berbêdz</i>	« bœuf, mouton » du roum. <i>berbec</i>	« bœuf »
<i>bernâvâkh</i>	« culottes » du roum. <i>bernevici</i>	« pantalons »

³³ Dr. Maximilian Bittner, *Einige Kuriosa aus den armenischen Dialekte der Walachei und der Moldau*, dans «Huschardzan», Vienne, 1911, p. 366.

³⁴ H. Dj. Siruni, *Mots roumains dans le dialecte des Arméniens de Transylvanie*, dans « Ani », I^e année, 1936, fasc. II, pp. 82—90.

bolt « boutique » du roum. *boltă* « voûte »
butùk « billot, bloc » du roum. *butuc* « bûche »
cerb « cerf » du roum. *cerb* « cerf »
domna « dame » du roum. *doamna* « dame, princesse »
dzer « gelée » du roum. *ger* « froid excessif »
dzug « joug » du roum. *jug* « joug »
dzunk « taureau » du roum. *junc* « taureau »
dzuruit « promesse » du roum. *juruit* « serment »
fag « hêtre » du roum. *fag* « hêtre »
furkulitză « fourchette » du roum. *furculiță* « fourchette »
guindă « gland » du roum. *ghindă* « gland »
iepur « lièvre » du roum. *iepure* « lièvre »
iuti « vite » du roum. *iute* « vite »
kokoveikă « hibou » du roum. *cucuvaie* « hibou »³⁵

De plus la langue roumaine était parlée et connue d'une façon impeccable par beaucoup d'Arméniens de Pologne, comme le remarque Frederic Macler : « Tandis que les Arméniens catholiques de Bucovine parlent le polonais et sont amis des Polonais, les Arméniens orientaux ou grégoriens sont amis des Roumains. À côté de leur langue maternelle ils parlent volontiers le roumain, qu'ils connaissent parfaitement, et ils emploient cette langue même dans l'intimité de leurs familles³⁶. Il ne faut pas oublier que certaines villes de Pologne étaient habitées uniquement par les Arméniens venus de la colonie arménienne de Moldavie, comme par exemple les villes de Kutuy et de Stanislav, localités où le dialecte arménien a persisté plus longtemps que dans les autres villes de Pologne et de même les traditions apportées de leurs anciens foyers ont persisté aussi.

Le phénomène le plus intéressant nous paraît toutefois les rapports qui ont existé et se sont maintenus entre la langue roumaine et le dialecte arménien de Transylvanie. Comme on le sait, l'origine des Arméniens de Transylvanie est la Moldavie. On relate tout d'abord l'émigration d'un petit nombre d'Arméniens de Moldavie en Transylvanie, en l'an 1654, au cours du règne du prince Rakoczy II. Mais cette émigration ne réussit pas à cause de certaines conditions défavorables et les émigrants ont été obligés de retourner à leurs lieux de départ. Ce n'est qu'une partie des émigrants qui s'établissent à l'est de la ville de Gheorghieni en Transylvanie. Mais en 1672, au cours du règne du prince de Moldavie Duca, un grand nombre d'Arméniens, sous la conduite de leur évêque, ont émigrés de Moldavie en Transylvanie. Cette fois-ci ils s'établissent définitivement dans différentes villes de Transylvanie et surtout à Gherla et à Elisabethopol, ville nommé aujourd'hui Dumbrăveni, où on leur a accordé certains privilèges et des droits civiques. D'autre part, les Arméniens y ont apporté non seulement les traditions ancestrales qu'ils avaient conservé en Moldavie, mais aussi le dialecte qu'ils parlaient là et aussi beaucoup de coutumes de Moldavie, de même que tout le lexique roumain qui avait

³⁵ J. Hanusch, *Sur la langue des Arméniens de Pologne*, Cracovie, 1886.

³⁶ F. Macler, *op. cit.* pp. 61-62.

été introduit dans leur parler. L'on doit noter de plus que les Arméniens de Transylvanie, outre nombre de mots roumains conservés dans leur dialecte, n'ont pas oublié la langue roumaine même longtemps après leur départ de Moldavie. Certes cela peut s'expliquer pour les Arméniens qui vivaient mêlés aux Roumains en Transylvanie. Mais cette conservation de la langue roumaine est plus intéressante en ce qui concerne des Arméniens qui habitaient dans les villes peuplées entièrement par des Arméniens, comme par exemple Gherla et Elisabethopol (Dumbrăveni), où leur contact avec l'élément roumain ne pouvait pas être permanent. En effet un décret ayant 18 articles et promulgué le 7 Février 1696 à Făgăraș par le prince Michel Apafy, ordonnait: «Aucun hongrois ou roumain ne pourra construire une maison dans le faubourg arménien». Un décret de l'empereur Charles VI, promulgué le 24 Mai 1706, qui donnait l'approbation impériale au règlement de la corporation arménienne, décidait: «Un patron n'a pas la permission d'engager en son service un apprenti venu de Moldavie, de Valachie ou d'autres pays étrangers sans l'autorisation des chefs de la corporation».

Dans une inscription de l'an 1748 de la ville d'Elisabethopol (Dumbrăveni) l'on stipulait qu'un habitant, s'il voulait avoir des locataires, l'un devait être arménien, le second, s'il était étranger, devait être artisan et ceci saxon (allemand) ou hongrois. Dans aucun cas il ne pouvait être roumain, même s'il était artisan. Les mêmes restrictions existaient d'ailleurs non seulement pour les étrangers, mais aussi pour les arméniens non catholiques. Ceux-ci aussi étaient empêchés de s'installer à Elisabethopol (Dumbrăveni) selon les dispositions d'un décret émis le 28 Novembre 1758 par l'impératrice Marie Thérèse, et dans ce décret les Arméniens non catholiques étaient appelés «schismatiques Arméniens orientaux» et leur religion était appelée «erreur». On interdisait leur entrée dans la ville d'Elisabethopol (Dumbrăveni), et ce n'est que leur passage par cette ville qui était permis. Mais, malgré toutes ces restrictions, les Arméniens de Transylvanie n'ont pas oublié leurs anciennes relations avec les Roumains et ils ont continué de faire usage de la langue roumaine. Un épisode décrit par les anciennes annales de cette ville est un témoignage vivant de ce fait. En 1715, après la mort de l'évêque Axentie Verzarian, le fondateur de la ville de Gherla, les délégués laïcs et ecclésiastiques des Arméniens de Transylvanie n'ont pas pu tomber d'accord pour l'élection d'un nouveau évêque. L'impératrice Marie Thérèse a été obligée de nommer Minas Torosian. Cela a provoqué d'autres conflits, et une forte opposition d'un groupe ayant comme chef Theodoros Hynganosian, qui voulait installer son frère comme évêque et qui a formulé des accusations contre Torosian. Alors, deux canoniques d'Alb-Iulia sont venus pour faire une enquête de ce cas et ils ont voulu réunir une assemblée dans l'église de Saint Solomon. Mais les dames arméniennes qui croyaient que ces deux prêtres étaient venus pour obliger les Arméniens à devenir catholiques, leur ont fait une manifestation hostile et leur ont crié: «Nu trebuie la noi saecula saeculorum» (Nous n'avons pas besoin chez nous de saecula saeculorum), en empêchant de cette façon ces prélats d'entrer dans l'église. Et les enquêteurs, ne pouvant pas entrer dans l'église, en sont partis

sans avoir obtenu aucun résultat³⁷. Les Arméniens de Transylvanie ont conservé dans leur langue, même de nos temps, beaucoup de mots empruntés au roumain. Dans leurs proverbes et dans leurs chansons populaires nous pouvons retrouver nombre de tels mots roumains. C'est ainsi que les mots roumains suivants, transcrits par nous en caractères d'imprimerie cursifs, se trouvent employés dans divers proverbes recueillis par Govrighuan :

Le voisin (*vecinul*) est meilleur que le parent éloigné³⁸.

Comment peut savoir l'âne (*măgarul*) ce que c'est que le raisin³⁹.

La cheminée peut être de travers mais il faut que la fumée (*fumul*) soit droite⁴⁰.

Le renard qui a faim tombe au piège (*cursă*) même avec son pièd⁴¹.

De même dans les chansons populaires maint mots roumains se trouvent employés: *dar* « mais », *zid* « muraille », *gol* « vide », *măcar* « quoique », *ales* « de choix », *gîndit* « pensé », *chichișar* « homme pointilleux », *ce-ai adus?* « qu'as-tu apporté? », *venin* « venin », *curcan* « dindon », *istov* « tout à fait » « complètement », *cocoană* « noble dame ». D'ailleurs, Govrighuan, qui reproduit dans sa monographie consacrée à la ville d'Elisabethopol (Dumbrăveni) quelques actes rédigés dans le dialecte local, est incapable d'expliquer divers termes qui s'y trouvent, mais qui en réalité ne sont que des emprunts faits au roumain. C'est ainsi qu'en publiant un passage du statut des jeunes gens, où l'on stipulait qu'à Noël, les jeunes gens sont obligés d'aller dans chaque maison pour chanter un *avetis* (« une chanson de Noël en roumain *colindă*) et faire un *colindat*, Govrighuan avoue qu'il ne peut pas se représenter, ce que signifie ce dernier terme⁴². La même chose il la repète concernant d'autres termes, par exemple *vinateghen*: « Je ne sais pas — écrit Govrighuan — quel sens peut avoir ce terme, le suffixe est toutefois arménien ». En réalité ce mot inexplicable est formé du terme roumain *vinat* « venaison » et le suffixe arménien — *eghen* et a le sens de « animal qui a été tué à la chasse »⁴³. Ou encore à propos de l'expression *cmnt Grigorin*, Govrighuan note qu'il ne peut pas comprendre ces quatre lettres *cmnt*, qui ne sont autre chose que l'abréviation du mot *cumnat* roum. « beau frère » et cette expression signifie donc « le beau-frère Grégoire »⁴⁴.

Il nous faut rappeler que les Arméniens de la ville de Suceava n'ont pas oublié non plus la langue roumaine sous la domination autrichienne et beaucoup de mots roumains ont été conservés dans leur dialecte. Nous trouvons de même nombre de mots roumains ou introduits par le roumain dans le dia-

³⁷ P. G. Govrighuan, *La métropole des Arméniens ...*, p. 97.

³⁸ *Ibidem*, p. 289.

³⁹ *Ibidem*, p. 291.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 292.

⁴¹ *Ibidem*, p. 291.

⁴² *Les Arméniens à Elisabethopol ...*, II, p. 23.

⁴³ *Ibidem*, I, p. 196.

⁴⁴ *Ibidem*, II, p. 236.

lecte arménien de Suceava, dans un conte noté par Adjarian en 1899. Ainsi l'on peut y remarquer les termes suivants: *ajutor* « aide », *iarăși* « encore », *aranjat* « arrangé », *bilet* « billet », *purici* « poux », *botin* « bottines », *poștă* « poste », *că* « que », *croitor* « tailleur », *dară* « mais », *trăsură* « voiture », *luminat* « l'éclairage » ou « éclairé », *mănușă* « gant », *muzicant* « musicien », *numai* « seulement » *rînd* « rang », *vamă* « douane », *văcsuit* « ciré⁴⁵ ».

La plus grande partie des mots roumains empruntés par le dialecte arménien de Transylvanie fait partie du vocabulaire de la vie rurale:

հըրլէծ	<i>hirleț</i>	« pioche »
դընծալա	<i>ținjală</i>	« timon double »
կրաբա	<i>grapă</i>	« herse »
օքրիդոր	<i>opritor</i>	« frein pour les roues des charettes »
օրլեան	<i>oplean</i>	« traverse en bois qui unit les deux patins d'un traineau »
ֆոյդեվ	<i>foitău,</i>	hongrois <i>fojto</i>
նուկ	<i>jug</i>	« joug »
լօրադա	<i>lopată</i>	« pèle »
սաբա	<i>sapă</i>	« bêche »
բարեհծա	<i>tarniță</i>	« selle en bois »
կրիեաա	<i>grindă</i>	« poutre »
րօկօծիա	<i>rogojină</i>	« paillason »
վաարա	<i>vadră,</i>	slave <i>vedro</i> « baquet, seau »
միբա	<i>mierță,</i>	slave <i>marica</i> , hongrois <i>merce</i> « mesure de capacité pour les céréales ayant 20—25 litres »
բաբըջօյ	<i>păpușoi</i>	« maïs »
բուբուրուց	<i>cucuruz</i>	« maïs »
ծուր	<i>juș,</i>	hongrois <i>zsiș</i>
օվուս	<i>ovăz</i>	« avoine »
րրգիդա	<i>răchită</i>	« espèce de saule »
վալըվ	<i>vălău,</i>	hongrois <i>vălu</i> « auge à eau courante »
գըբիցալ	<i>căpiță</i>	« tas, botte de foin »
հէմէյ	<i>hamei,</i>	slave <i>hmelj</i> « houblon »
բլուկ	<i>plug</i>	« charrue »
անիշ	<i>aniș,</i>	hongrois <i>anis</i>
գլա	<i>claiș</i>	« meule »
պրատ	<i>brad</i>	« sapin »
պրազտա	<i>brazdă</i>	« sillon »
բըրըվ	<i>piriu</i>	« ruisseau »
լուեգա	<i>luncă</i>	« forêt au bord d'une rivière »
վաա	<i>vad</i>	« gué »
կօսակ	<i>iosag,</i>	hongrois <i>jószag</i>

⁴⁵ Hratchia Adjarian, *L'étude du dialecte arménien de Transylvanie*, Erevan, 1953, pp. 222—226.

եէրուկա	<i>ierugă,</i>	serbe <i>juruga</i> « canal qui amène l'eau à un moulin d'eau »
մըրիշո	<i>miriște</i>	« éteul »
օտա	<i>odaie</i>	« chambre »
արադ	<i>arat</i>	« labour »
գօսիդ	<i>cosit</i>	« action de faucher »
կըրքմատ	<i>grămadă</i>	« tas »
տրօպ	<i>drob,</i>	serbe <i>drob</i> « plat de boyaux d'agneau »
բոյանա	<i>poiană</i>	« clairière »
ձարինա	<i>țarină</i>	« champ labouré »
մալայ	<i>mălai</i>	« farine de maïs »
մօշիա	<i>moșie</i>	« propriété agricole »
նօդրեձ	<i>nutreț</i>	« fourrage »
սդուրինա	<i>stupină</i>	« ruche, endroit où se trouvent assemblées des ruches »
տունկա	<i>dungă</i>	« raie »

Ensuite l'on trouve un grand nombre de mots roumains qui représentent des noms d'animaux :

բուրչէլ	<i>purcel</i>	« pourceau »
նունգ	<i>junc</i>	« jeune taureau »
նունիճֆա	<i>junincă</i>	« jeune vache »
կըրկըրիձայ	<i>gărgăriță</i>	« insecte qui attaque les pois »
մուրկ	<i>murg</i>	« cheval bai »
րօդադ	<i>rotat</i>	« cheval qui a des taches d'une autre couleur que le reste de son corps »
սէրէշ	<i>dereși,</i>	hongrois <i>deres</i> « cheval rouge brun ayant des taches blanches sur son corps »
նրձաշ	<i>hățaș</i>	« cheval qu'on conduit à l'aide de guides lorsqu'à côté de lui se trouve attaché un cheval qui n'a pas de brides »
Ֆազըվ	<i>făcău,</i>	hongrois <i>fako</i> « roue d'un moulin à eau ayant la tige centrale verticale »
սօրիշէլ	<i>șoricel</i>	« souriceau »
չըրատա	<i>cireadă,</i>	hongrois <i>czorda</i> « troupeau »
գուրգան	<i>curcan</i>	« dindon »
գուրգա	<i>curcă</i>	« dindon femelle »
շօքըլա	<i>șopîrlă</i>	« lézard »
ուլդուր	<i>vultur</i>	« aigle »
օմիտա	<i>omidă</i>	« chenille »
պէրպիշ	<i>berbec</i>	« bœlier »
զըմիլա	<i>cămilă</i>	« chameau »
ըրմիդոր	<i>rimător</i>	« porc »
նուտաշ	<i>rotaș</i>	« cheval qu'on attache près des roues avant d'un voiture »
ձաբ	<i>țap</i>	« bouc »

մօլիա	<i>molie</i>	« mite »
բածօրայ	<i>pajură</i>	« aigle »
բուբուզայ	<i>pupăză</i>	« huppe »
գրքրիվօր	<i>căprioară</i>	« biche »
մըկառ	<i>măgar</i>	« âne »
դիւրդիւրիայ	<i>turturea</i>	« tourterelle »
մընձ, մընձուլ	<i>mînz</i>	« poulain »
մասգուր	<i>mascur</i>	« porc »
վըգուց	<i>văcuță</i>	« petite vache »
լեզուդա	<i>lăcustă</i>	« sauterelle »
դուլուց	<i>tuluc,</i>	hongrois <i>tuloc</i>
արմբսար	<i>armăsar</i>	« étalon »
բեվաւն	<i>păun</i>	« paon »
լիբիդօր	<i>lipitoare</i>	« sangsue »
լիմպրիչ	<i>limbrici</i>	« ver intestinal »
կոսվօւր	<i>graur</i>	« étourneau »
ցընցառ	<i>întar</i>	« moustique »
մըձա	<i>mîșă</i>	« chat »
դաուր	<i>taur</i>	« taureau »

D'autres termes sont ceux qui désignent les métiers:

գո՛տյգօր	<i>croitor</i>	« tailleur »
իսգրիդօր	<i>scriitor</i>	« écrivain »
ֆընդընճար	<i>fintinar</i>	« ouvrier qui creuse les puits »
լէմնար	<i>lemnar</i>	« charpentier »
օլար	<i>olar</i>	« potier »
գըրբար	<i>căprar</i>	« caporal » ou « gardien de chèvres »
կլըճար	<i>glăjar</i>	« marchand qui vend des bouteilles »
սօթնար	<i>săpunar</i>	« artisan qui fabrique du savon »
սուլադար	<i>bucătar</i>	« cuisinier »
լըգըդուլ	<i>lăcătuș</i>	« serurier »
սուդալ	<i>sutaș</i>	« officier qui commande cent soldats »
գըրըուլ	<i>cărauș</i>	« charetier »
գօսաժ	<i>cosaș</i>	« faucheur »
հօրնար	<i>hornar</i>	« ramoneur »
ժէմլար	<i>jimblar</i>	« boulanger »
գիգիճար	<i>chichișar</i>	« homme malin et pointilleux »
դըլբըրար	<i>tălăpărar</i>	« ouvrier qui fait des semelles »
արնիկդար	<i>argintar</i>	« argentier »
գուբէց	<i>cupeș</i>	« marchand »
գըրըլմըրիցա	<i>cîrciumărișă</i>	« cabaretière »
բուլջալ	<i>pușcaș</i>	« fusilier »
օրիկդար	<i>opincar</i>	« ouvrier qui fabrique des sandales »
բեպրար	<i>pietrar</i>	« ouvrier qui taille la pierre »
վադան	<i>vătaf</i>	« surveillant »

զօլըզար	<i>colăcar</i>	« personne qui prend part à une noce et récite des souhaits en vers »
բօսար	<i>podar</i>	« ouvrier qui travaille les ponts »
պովար	<i>boar</i>	« gardien de bœufs »
կօրնիֆ	<i>gornic</i>	« gardien d'une forêt »
բօսողար	<i>postăvar</i>	« artisan qui tisse l'étoffe »
դեմնիար	<i>lemnicer</i>	« gardien de prison »
վիձէլար	<i>vişelar</i>	« gardien de veaux »
զըրբմիտար	<i>cărămidar</i>	« ouvrier qui fait des briques »
բսարթնիֆ	<i>strijnic</i>	« cheval qui n'a pas été dressé pour l'attelage ».

D'autres mots empruntés au roumain désignent des noms de parents et des degrés de parenté :

նէբօզ	<i>nepot</i>	« neveu »
զումնադ	<i>cumnat</i>	« beau-frère »
վէր	<i>văr</i>	« cousin »
վէրիշօրա	<i>verişoară</i>	« cousine »
սօֆրը	<i>soacră</i>	« belle-mère »
նէբօզա	<i>nepoată</i>	« nièce »
զումնադա	<i>cumnata</i>	« belle-sœur »
զօզօնա	<i>cocoana</i>	« noble dame »
պիֆա	<i>bică</i>	« dame »
վիսնուա	<i>văduvă</i>	« veuve »

D'autres termes désignent des outils ou des objets :

պրիչակ	<i>briceag</i>	« canif »
վէրիկա	<i>verigă</i>	« anneau »
վըդար	<i>vătrariu,</i>	serbe et ukrainien <i>vatral,</i> bulgare <i>vatralu</i> « tisonnier »
զրլիկ	<i>cîrlig</i>	« croc, crochet »
պրիկար	<i>brăţară</i>	« bracelet »
րըշնիցայ	<i>rişniţă</i>	« moulin à café »
լուդ	<i>lut</i>	« argile »
զալցուն	<i>călţun</i>	« espèce de bottes »
շրակ	<i>şireag</i>	hongrois <i>serég,</i> serbe <i>šereg,</i> polonais <i>szereg</i> « collier ».
բինդին	<i>pintene</i>	« éperon »
պան	<i>ban</i>	« petite pièce de monnaie »
չօզան	<i>ciocan</i>	« marteau »
րամա	<i>ramă</i>	« cadre »
րիֆ	<i>rif</i>	hongrois <i>röf</i> « mesure de longueur, environ 77 cm »
չէրզ	<i>cerc</i>	« cercle »
տօպա	<i>tobă</i>	« tambour »

Certaines termes concernent des parties d'une ville:

վամա	<i>vamă</i>	« douane »
դէմեից	<i>iemnişă</i>	« prison »
բօս	<i>pod</i>	« pont »
իգվօր	<i>izvor</i>	« source »
զրբշումա	<i>circiumă</i>	« cabaret »
ըշօլա	<i>şcoală</i>	« école »
հուսիցա	<i>hudişă</i>	« ruelle étroite »
պօլդ	<i>boltă</i>	« vouîte » etc.

D'autres mots ont trait aux diverses parties d'une maison:

զօւդէց	<i>coteţ</i>	« poulailler »
ըսգարայ	<i>scară</i>	« échelle »
բորդիցա	<i>portişă</i>	« petite porte »
զիս	<i>zid</i>	« mur »
բըրուց	<i>pătuţ</i>	« petit lit »
պլիսար	<i>blidar</i>	« armoire où l'on conserve les assiettes et les vases »
բօդիալա	<i>podeală</i>	« plancher »
հըմբրուց	<i>cămăruşă</i>	« petite chambre »
ուրլօյ	<i>urloiu</i>	« tuyau de la cheminée »
ձըձընա	<i>îşiină</i>	« gonds »
զօշ	<i>coş</i>	« cheminée »
զօւէր	<i>cuiер</i>	« porte-manteau »

Nous donnons encore un nombre de termes roumains dont on faisait usage dans le parler des Arméniens de Transylvanie:

ըսլուծպա	<i>slujbă</i>	« fonction, dignité »
բօրօնզա	<i>poruncă</i>	« ordre »
կօլ	<i>gol</i>	« vide, nu »
որնդ	<i>rînd</i>	« rang »
վէնին	<i>venin</i>	« venin »
սէսզուլ	<i>destul</i>	« assez »
բէդիբ	<i>petec</i>	« bout d'étoffe »
վէշին	<i>vecin</i>	« voisin »
կալաճիբ	<i>gălăgie</i>	« bruit, tumulte »
զրէշուն	<i>Crăciun</i>	« Noël »
զօւրսա	<i>cursă</i>	« piège »
Ֆրունդէ	<i>frunte</i>	« front »
վընադ	<i>vinat</i>	« animal tué à la chasse » « viande de cet animal »
ըշդիբայ	<i>ştire</i>	« nouvelle »
ընդրէկ	<i>întreg</i>	« entier »
դըրըսուրայ	<i>trăsură</i>	« voiture »
ձըսուլայ	<i>îdulă</i>	« étiquette, petite lettre »

սիկուր	<i>sigur</i>	« sûrement, sûr »
ունդուրա	<i>untură</i>	« graisse de porc »
ֆացը	<i>față</i>	« face »
հօլար	<i>hotar</i>	« limite »
բէրէֆ	<i>pereche</i>	« paire »
գուրիօզ	<i>curios</i>	« curieux »
բիզըդուրը	<i>picătură</i>	« goutte »
ըզկըրչիդ	<i>zgîrcit</i>	« avare »
գօտա	<i>coadă</i>	« queue »
ոաթա	<i>rată</i>	« échéance »
բաթա	<i>pată</i>	« tâche »
բումնիշօր	<i>pumnișor</i>	« petit poing »
հըրց	<i>harț</i>	« jour quand on ne jeune pas au cours du carême »
ըսդընժէն	<i>stinjen</i>	« mesure de longueur, ayant entre 2,23 et 1,96 m »
ուրայ	<i>ură</i>	« haine »
նըզազ	<i>necaz</i>	« malchance »
աժուդօր	<i>ajutor</i>	« aide »
արվուն	<i>arvună</i>	« accompte »

Nous trouvons aussi des adverbes et des conjonctions empruntés au roumain :

տարը	<i>dar</i>	« mais »
եարը	<i>iar</i>	« aussi »
նումայ, նըմայ	<i>numai</i>	« seulement »
մայ ալես	<i>mai ales</i>	« surtout »
ընտաբը	<i>îndată</i>	« immédiatement »
դոմայ	<i>tocmai</i>	« justement »
ըն բարդէ	<i>în parte</i>	« en partie »
անումէ	<i>anume</i>	« c'est-à-dire, soit »
ֆձիշ	<i>fățiș</i>	« ouvertement »
տը ֆացը	<i>de față</i>	« en sa présence »

Parfois, dans le dialecte des Arméniens de Transylvanie se sont conservés des expressions roumaines entières telles qu'elles se trouvaient en roumain :

տը կրապը	<i>de grabă</i>	« vite »
նէթօղէ	<i>nepoate</i>	« neveu » (au vocatif)
գրէտ գը	<i>cred că</i>	« je crois que »
ուրնիա լումի	<i>urgia lumii</i>	« grande calamité »
ի՛ն բօւէսիէ	<i>în posesiune</i>	« en possession »
չէ այ աուուս	<i>ce-ai adus?</i>	« qu'as-tu apporté ? »
բէ գըդ	<i>pe cât</i>	« tant »
գօպօր նօս	<i>cobor jos</i>	« je descends en bas »
նէպունա սադուլույ	<i>nebuna satului</i>	« la folle du village »

Il y a aussi des mots composés d'une racine roumaine et d'un suffixe arménien

վրնադ-եղէն *lucru vinat* « venaison »

Par contre, il y a d'autres mots formés d'une racine arménienne et d'un suffixe roumain: աղէկչոր „binişor“. Enfin, il y a des termes roumains, ou des mots latins, ou encore ayant une autre origine, qui sont entrés dans le parler des Arméniens de Transylvanie tels qu'ils ont été empruntés au roumain, sans aucun changement:

ըրնտուիդ	<i>rinduit</i>	« arrangé »
րէնովադ	<i>renovat</i>	« rénové »
ինսիրադ	<i>inserat</i>	« vers le soir »
բօրնիդ	<i>pornit</i>	« parti »
աշէծադ	<i>aşezat</i>	« posé »
բըծիդ	<i>pătit</i>	« ayant souffert »
գօյինտաբ	<i>colindat</i>	« action de chanter des chansons de Noël »
կընտիդ	<i>gîndit</i>	« pensé »
դրուդիդ	<i>trudit</i>	« fatigué »
արանժադ	<i>aranjat</i>	« arrangé »
պիգօւիդ	<i>bizuit</i>	« étayé sur »
բըրբըրտիդ	<i>prăpădit</i>	« détruit, ravagé »
լումինադ	<i>luminat</i>	« éclairé »
ինգասադ	<i>incasat</i>	« encaissé »
ինսինուադ	<i>insinuat</i>	« insinué »
ընֆըցիշադ	<i>înfăţişat</i>	« présenté »
միժլօշիդ	<i>mijlocit</i>	« médié »
ապսօլվիդ	<i>absolvit</i>	« absous, qui a fini ses études »
ինթէրէտաբ	<i>interesat</i>	« intéressé »
տէլիպէրաբ	<i>deliberat</i>	« délibéré »
ֆօրմադ	<i>format</i>	« formé »
դըկըտուիդ	<i>tăgăduit</i>	« nié »
գիտուիդ	<i>ziduit</i>	« muré »
ֆըկըտուիդ	<i>făgăduit</i>	« promis »
օբրիդ	<i>oprit</i>	« arrêté »
բըբըուշիդ	<i>căptuşit</i>	« capitoné »
ֆէրիդ	<i>ferit</i>	« gardé »
լըմուրիդ	<i>lămurit</i>	« informé, expliqué »
ըմբրէտուրադ	<i>împresurat</i>	« entouré, assiégé »
ընդրիսդադ	<i>întristat</i>	« triste »

Nous devons de même remarquer que certains noms de localités étaient employés par les Arméniens dans leur forme roumaine. Par exemple:

Կերլա	<i>Gherla</i>
Պրաշով	<i>Braşov</i>
Գըմբուլունկ	<i>Cîmpulung</i>

Լիբսա	<i>Lipsca</i>	« la ville de Leipzig »
Գարու Գօսրուլույ	<i>Capu Codrului</i>	
Ըն վրժու բոյանի	<i>In virful poienii</i>	
Լա բրբլվու բրբուլույ	<i>La pîriul ritului</i>	
Լա կրօթա լույ Լազար	<i>La groapa lui Lazăr</i>	

Un autre phénomène caractéristique est que bon nombre de noms portés par les familles arméniennes de Transylvanie proviennent du roumain et la plupart sont des noms de métiers ou d'artisans et d'autres encore sont des simples sobriquets. En effet, bien rares sont les noms arméniens portés par les familles arméniennes de Transylvanie. Et un certain nombre de ces noms là sont des noms de baptême patronymiques qui sont passés aux enfants, comme sont par exemple: Avak, Avedik, Garabed, Hairabed, Harutiun, Kaluszd, Manug, Nahabed, Szahag, Szarkisz, Thakvor, Vartan, Zadig, Zartun etc.

D'autres noms sont des noms désignant en roumain différents métiers, comme par exemple:

Պատկերահան	<i>pictor</i>	« peintre »
Զաղչէպան	<i>morar</i>	« meunier »
Զօրիպան	<i>calîrgiu</i>	« conducteur de mulets »
Տէրտէր	<i>preot</i>	« prêtre »
Տիրացու	<i>dascâl</i>	« chantre »
Բաղնեպան	<i>băiaş</i>	« minier ou domestique d'un bain »
Դայեկ	<i>mamoş</i>	« praticien obstétricien »
Յագիրիչ	<i>aurar</i>	« artisan qui travaille l'or. »

Il y a encore d'autres noms qui sont des simples sobriquets arméniens, par exemple:

Ապուր	« soupe »
Ազի	« queue »
Ամպուր	« solide »
Անասուն	« animal »
Անկար	« impotent »
Ազատ	« libre »
Պոչիկ	« petite queue »
Խուլ	« sourd »
Զար	« méchant »
Մուտքեան	« bouche serrée, étroite »
Մածուն	« lait caillé, yoghourt »
Մերիկ	« vieux »
Կաղ	« boîteux »
Կակազ	« bègue »
Կաղոտն	« qui boîte d'un pied »
Հաստ	« gros »
Օշխար	« mouton »

Օրհնած	« béni »
Բացքերան	« bouche ouverte »
Փոքր	« petit »
Բուպիկ	« pieds nus »
Կակուկ	« mou, mol » etc

Mais la plus grande partie des noms des familles de Transylvanie sont des mots roumains, désignant soit certains métiers, soit des sobriquets donnés comme noms patronymiques :

Albul « le blanc », *Argintar* « argentier », *Boboc* « oison, caneton », *Brînzar* « marchand de fromage ou fabriquant de frommages », *Belşug* « abondance », *Bătrîn* « vieux », *Blaga* « heureux », *Bulbuc* « les yeux à fleur de tête », *Bărdaş* « qui travaille avec une petite hache de bois », *Ciuntu* « le manchot », *Capalb* « tête blanche », *Croitor* « tailleur », *Corbul* « le corbeau », *Crăciun* « Noël », *Capdebu* « tête de bœuf », *Ciobotar* « bottier », *Cîrpit* « racommodé, rapiécé », *Covrig* « craquelin rond », *Ciocan* « marteau », *Covaci* « forgeron » (en hongrois), *Ciomac* « bâton », *Cheiul* « clé », *Diacon* « diacre », *Gogoman* « idiot », *Harnic* « travailleur », *Lupul* « le loup », *Măslină* « l'olive », *Morar* « meunier », *Mîndrul* « l'orgueilleux », *Moldovan* « moldave », *Oşet* « vinaigre », *Patrubani* « quatre sous », *Plăcîntar* « pâtissier », *Porumb* « maïs », *Pop* « prêtre », *Păpinar* « marchand de melons », *Pelalb* « peau blanche », *Păcurar* « pasteur » ou « marchand de pétrole », *Romaşcan* « habitant de la ville de Roman en Moldavie », *Roman* « nom d'une ville en Moldavie », *Roşca* « le rouge », *Raţă* « canard », *Reţezat* « tranché, coupé », *Lăcuţ* « petit lac », *Săpunar* « fabriquant de savon », *Stegar* « porte drapeau », *Tulbură* « celui qui provoque des troubles », *Tăbăcar* « tanneur », *Ţăran* « paysan », *Ursul* « l'ours », *Uscatul* « le desséché », *Vărzar* « marchand de choux », *Văcar* « gardien de vaches », *Zugrav* « peintre en bâtiments ».



Ces modestes notes n'ont eu d'autre bût que de présenter quelques unes des particularités les plus importantes du parler des Arméniens dans ces contrées et aussi de montrer les relations qu'a eu le dialecte des Arméniens de Transylvanie avec la langue roumaine.

Cependant ce dialecte est digne de faire l'objet d'une étude plus importante. Le grand linguiste Hrachia Adjarian a posé les fondements scientifiques de cette étude, malgré les maigres ressources qu'il a eu à sa disposition.

Nous croyons toutefois que le cadre de ces recherches doit être élargi, afin de faire connaître les matériaux linguistiques nécessaires à une étude d'ensemble qui puisse comprendre tous les trois dialectes de ce même groupe parlés dans le Sud-Est de l'Europe.

МАТЕРИАЛЫ ПО ФОЛЬКЛОРУ БАРАБИНСКИХ ТАТАР.

II.

Л. В. ДМИТРИЕВА

Ленинград

В данной статье продолжается публикация материалов по фольклору барабинских татар, проживающих в Барабинском районе Новосибирской области СССР. Материалы эти записаны мною в 1950 году. Из них ранее был представлен к публикации в «Studia et Acta Orientalia» (t. V-VI, p.205—220) текст большого и очень интересного по содержанию и языку повествования о Козыкёрпёце и Паясылу (аул Тандов).

Ниже приводятся другие из этих текстов, записанные в аулах Курупкаевка, Кусюкеевка, Ингильдинка, и их переводы. Тексты группируются по аулам, а внутри — по лицам, от которых они были записаны.

Все необходимые сведения о барабинских татарах, их языке, фольклоре и истории изучения барабинских татар приводились мною при публикации повествования о Козыкёрпёце и Паясылу и в статье «Заметки по языку барабинцев».¹

Как и ранее, тексты даются в общепринятой упрощенной транскрипции на базе латинского алфавита.

Тексты

I. АУЛ КУРУПКАЕВКА

Записано от колхозницы Ашпакова, 63 года.

Qartnyñ üly

Puryñ-puryñ samanda pir šähär citindä pir qart pilän qarçyq polyan idi. Alarnyñ säkän jaşlaryna jätkindä pir palalary-da polmayandy. Säksän jaşy jätkäc qarçyq alladan pir är pala sorap alyandy. Palasy pir qonyp pir jaşy jaşayan, äki qonyp äki jaşy jaşayandy.

¹ Л. В. Дмитриева, Заметки по языку барабинцев, Сб. «Вопросы грамматики и истории восточных языков». М. -Л., 1958, с. 143 — 168.

Qart pilän qarcyq otyryp söjläškän. „Pu palany kimgä jätkirbis?“ — täp söjläšä-söjläšä turyan pu palany qanğa päringä pitirgännär. Pabaj qanğa paryp kirü pilän izännäšip käl-källär sorayac, üsinñki är palasy parly-ğyn pildirä häm ol är palany qanğa pidä ätirgä kälğanligin pildirädi. Qan pu qartny päk jayymly qarşy alady. Malajny päringä kälğanin pilgäc qartny päk jaqşylap körmät ätädi. Malajny aldyryac mädräsägä oyyryğa pärädi. Mädäsädä oyyr jürgän waqytta künnärniñ pir küninä aptyrap jüdäp jürä. Pir waqytta qannyñ üly pu malajdan sorapty: „Sin nägä jüdäjsin?“ — täp.

Pu malaj qan ülyna oñ jaq qoldyq astyn acyp körsätädi. Nä kösü pilän körsin: pu malajnyñ qoldyq astynda aj pilän küjäš kabäk pir qys räsimni körädi. Malaj pu räsimni tayy qannyñ üsinä körsätädi. Qan pu räsimni körgäc malajğa pulaj täp äjtädi: „Ä palam, pu qysny at paryan järdän at mynan, qat paryan järdän qat mynan istärbis“, — täp.

Läkin malaj qanğa riza polmaj üsi istäp kitirgä polady. Ol caqta qan üsinin aty häm ijärin pärädi. Malaj parlyq attar arasyndan pir arçamaqny ylyp alyp münip kitädi. Pir kün kitädi, äki kün kitädi. Jolda paryanda: „Pir qara qys mini al, mini al!“ — täp äjtkän. Üc kün paryannan soñ pu qys artynan quwyp kälip, pu šähärgä kirmädi: „Mini al, mini al!“ — täp pošatmayan.

Äligi qys malajğa äjtädi: „Min aš pisirim, sin jatyp juqla!“ — täp. Malaj riza polyp jatyp juqlayan. Pir waqyt äligi qys malajny ujyysqan. Ujyysyp tonynñ qoldyq astyn qarasa, qoldyq astyndağy räsım pu qysqa oşayan. Anan soñ malaj pu qysny alğan. Py qys päri qysy polyandy.

Pu qys türli ünär äšlägäli usta polyan. Jaqşy-jaqşy palastar äšlägän. Pu äšlägän palastarny malaj pasarğa cyarap satqan. Pu qys malajğa äjtädi: „Pasarğa paryanda qanğa-pajğa inmä!“ — täp.

Pir-äki märtäbä paryanda qanğa kirmägän. Ücincisin paryanda qanğa kirgän häm qanğa pir jaqşy kälämin satqan. Kälämnı satqannan soñ šähärdän üj almaqcy polyp kitkän. Qatyny pu malajnyñ qanğa kirüsi turynda pilip alğan. Malaj qajtqac, äjtädi: „Sin nägä qanğa kirdiñ?“ — täp. Anan soñ äjtädi tayy pu qys: „Indi häläk polasyn!“ — täp.

Qan pu malajny tanymayan. Pu malaj päk qyjsyq polyan. Qan pu malajny istärgä häm öjtirirgä qatynyn alyrğa puşyryq pärgän. Pir künnä üsinin jurtyna pir därwišti aldyryp sorayan: „Pu malajny näncäk joq ätkäli?“ — täp. Därwiš äjtkän: „Sin awyrlanğan polyp, ol malajny üsinä tary istätip ijäbär! Ol saña altyn paşlu, kümiš qujryqly qojan alyp kalsin!“.

Malajny aldyrap qan istätkäli ijäbärädi. Malaj pu altyn paşlu, kümiš qujryqly qojanny kätirip pärgän. Künnärniñ pir küninä qan tayy nä äšlägäli pilmäjin tayy ol därwišti aldyrap sorayan: „Ol malaj tabyp kälädi. Sin piskä äjt: kazar any nämä ätkäli, sin any äjt!“ — täp sorayan. Därwiš äjtkän: „Qara täñis jayynda pir taw par, ol tawda aštaha par, sin any alyp kälädi pu malajny!“ — tägän.

Qan tayy ol malajny aldyrap, qara täñis jayynda y aštahany kätirgäli puşyryq pärgän. Malaj istäp kittkän. Jürgändä jürgän, künnärniñ pir küninä ol jylanny körüp tabyp qanğa alyp kälip pärgän. Qan pu jylanny körüp aptyrap qalyan. Soğyna qajra ornyna alyp paryaly puşyryq pärgän. Malaj pu jylanny qajra alyp paryp saşyan. Künnärniñ pir küninä qan dər-

wišti qajra çayyryan: „Pu jigít taýy qajtyp káldi, any nämä átkáli?“ — täp sorayan.

Därwiş äjtkän: „Pir uly şar äşlätip, ol şar myna kökkä ucyrýaly käräk, ol köktän jyýylup tüssä ölü“, — tägän. Qan şar äşlätip malajny çayyryp alyp äjtkän: „Maniñ atamnan paryp altyn alyp qajt!“ — tägän.

Malaj riza polyp şarýa otyryp ucyp kitkän. Pu ucyp parýanda, qatyny artynan ucup kälip, alyp kitkän. Şar köktän qajra jyýylyp walýan. Malajya qatyny qat jazyp pärgän-dä äjtkän: „Pu qat myna walýan şar qatynda jat, qan ärtän cyqsa, pu qatny päirirsin!“ — tägän. Qatqa jazylýan: „Ataň altyn pärmädi: Ülym üsi kälip alsyn!“ — täp.

Ärtän malaj qanýa qatny pärgän. Qan pu qatny alyp oýy pilän täs waqyt icindä şar äşlätkän. Anan pu şarýa otyryp üsi ucyp kitkän. Ol waqyтта ucup kitkincä qan älinä qajtqany joq, ä malaj äлиндä qan polýan, tigi qys qanyş polýan.

Abdurahman saldat paitni. (Myñ toýys jüs tört-päş jyllarda çyarylyan)

Myñ toýys jüs tört jylda soýyşarýa paşladyq,
 Soýyşqa täp häbär alyac,
 Wolnyj qyrapast taşladyq,
 Üjimiztän cyýyp kittik,
 Páwralnyñ icindä päş jüs çayyrym kittik,
 Toýys kün icindä anda paryp pis jättik,
 Moqtin tägän şahergä.
 Andyj saýat top atyştyq
 Japon tägän qahirgä.
 Qamyşlyqta жүргәндә атлар qalty patqylap,
 Jüsi qara japon tuşman qalty pisni atqylap,
 Çirik saýat icindä qamyşlyqta utaltyp,
 Iskär mән top atylyp pisniñ askär putaltyp
 Qaraňyýj, tün, puran. Acyp polmaj kösimni,
 Aficärlär kälip sorap „smirnä“ täp üsimni.
 Portarturnyñ icindä şäm jayalar käcinä,
 Jaňyyr kábäk pulä jawa şol qorotnyñ icinä.

Portarturya kirgän caqta tizäm järdän qan ala,
 Qyryq myñ saldat paşyn kiskäc toýan ajlar qarala.
 Portarturya kirgän caqta jarýyladyp ajaqlarymny taşlar,
 „Räbjata molodäc“, täp quandyra paşlyqlar.
 Päk soltan „hajyr“ äjtä Qurapatkin änäral
 „Oružijä qoj!“ täp äjtä jaş jörüklär jaralar.

Pu paitni Abdurahman tägän paraba kişi çyaryan. Myñ toýys jüs törtinci jylnyñ páwralynda pir orus pajynda kismättä жүргән waqyтында

äs haqyn tülämäs ücün qyrystan tip körsätip orus-japon soyyşyna ijäbärä. Myñ toys jüs tört jylda Portartur qyrapast oqružänijädä qalyan cayında pu paitni cyğara.

Paraba qalqnyñ tarihi

On alty jüslärdä polyrya täniş Sibir tatarlarynyñ qany Kücim polyan. Ol üsi kücli, aqylly, qultyr kişi polyan. Pu waqytlarda parabalarya Qazaqystan talalarynan qazaqlar höcim jasap turğannar, ä kün patyştan Orusjurtynyñ patyşasy Iwan Groznyj Jarmaqny Sibir jaulap alyrya ijäbärgän. Kücim — qan pirinci märtäbä jiniłgän, äkincisin tayy jiniłgän, Jarmaq isä jaña quc alyan häm soñyaraq Kücimni jingän. Şunnan soñ orustar Sibir tatarlary järlärinä aqrynnap kirä parğannar.

Aqlar ötkän myñ toys jüs on toys-jigirmä jyllarda. Qalyq aqlarnyñ näcäk ätip qalyqny tala annyqlaryn, kickänägänä qarşylyq körsätkännärin atyp ötirip salylaryn söjläjlär. Qyzyllar ötkäz irkän pola paşlap Sowät-lär wlastynda irkän sulap jaşy paşlayannar. Patyşa waqytynda Sibir tatarlarynan saldat almaj turğan polsa Oqtijabr räwolücijäsinän soñ alyna paş-layannar häm parlyq qalyqlar pilän aralaşyp tägäs qoqyqly polyp jaşajlar.

II. АУЛ КУСЮНЕЕВКА

Записано от колхозницы Уразаевой Алия, 58 лет.

Äjdükädän

Myñ sägis jüs säksän-toqsan jyllarda Sibir tatarlarynyñ jyrcesy Äjdükä jaşayan. Ol türli jyrlar cyğarğan. Ol pu jurny aşyq polyan qatyny. Patyşqa pağyşlajdy.

Pury-naj uzun pustana turna,
Tuman-ğylaj turyp pustanadyr.
Üjdä-dä jürdim, qyrdada jürdim,
Mühätär jazmyşny osmaj ikän.

Jabyşqan pojy jarlar mikän?
Paryp-ta körgän parlar mikän?
Süjgänin alyp mähärä qanğan
Pu ällärdä pulyr mikän?

Jabyşqan pojy qum taqyr,
Altyndaj aqca polmaj paqyr,
Tüslär körüp aşyq polyan
Pu järlärdä pulyr mikän?

Suda-laj jüskän aq palyqnyñ
 Palasyn-oq äjtir qultan täp,
 Aqca-laj pärgänmi jarny süjgän?
 Äjdükäni äjtir-lä sultan täp!

Jajlau-la piškän qyzyl qat jämiš
 İci tašly, tyšy tatly,
 Miniñ-lä süjgän Patyš jarym,
 Tili-lä tatly, köñlü-lä qatty.

Aq qojan

Aq qojannar qarny tapyjdyr,
 Jatasa-laj järin tapmajdyr.
 Äjtsä-läj sösin äjtälmicä
 Jigit kädärlärin saqlajdyr.
 Aldyrmas-laj qojan aldyrmas,
 Alyn ajaq-qajlar talmasa,
 Qajyyrmas-laj jigit tärtlänmas
 Azis pašy anyñ saw polsa.
 Jawsa-laj jañyyr jawsa-cy,
 Tašlardan-oq tamcy tamsa-cy,
 Tašlardan-oq tamcy tamsa-cy,
 Pu tünjalarda ömir polsa-cy!

Записано от колхозника Куршумова

Can-Märgän

Pir samanda pir qart polyan anyñ üç uly polyan, anyñ kici ülynyñ aty Can-Märgän polyan. Alarnyñ üç üri maly idi. Pir künnä pirinci üly paryp malyn kirdi, kirsä pir ür mal joq, Qucucq aštaha kälip malyn urlap kitkän. Ärtän äkinci üly paryp malyn kördi, jaña pir ürin Qucucq aštaha urlap kitkän.

Ärtän tapy kici üly Can-Märgän malyn körärgä pardy. Jaña qalyan ürin Qucucq aštaha urlap kitti. İndi Can-Märgän ayalaryna äjtti: „Jürin, quwajyq!“ — täp. Kittilər. Qonaq kälisä qondylar jolda, tüšin kälisä tüštilär jolda.

Pir jarym ajlyq jol kittilər. Alarnyñ küci pütüti, azyq pütüti. Anda Can-Märgän äjtti ayalaryna: „Sis mynda qalyñlar!“ — tädi. Ayalary qaldy anda, a Can-Märgän jañyys kiši polyp cyryp kitti.

Paryp-paryp pir cölgä jätti. Kälä-Kälä kälidi pir taš üjgä, pu üjgä kirdi Can-Märgän. Pir qatyn oltyrydy tördä, pir ton tigip oltyrady. Ol qatyn turdy, alty qulaqly kiršännän itin cyyardy, tastyrğan jäjdi, Can-Märgänni oltysty, aštatty. Anan soñ pir cäläk araqy kältirdi, any tutyp oltyryp icti

Can-Märgän. Anan soň qatynnan sorady: „Äriň qucuq aštaha qajda kitti?“ — tädi. Qatyn äjtti: „Ärim Qucuq äwägä cyyp kitti“, — tädi.

Can-Märgän taýy pu jol pilän pardy, parýanda uly Qucuq aštaha pilän uzyraşty. Pu aštaha äjtti: „Qartnyň kici üly Can-Märgän kälidi“, — tädi. Can-Märgän äjtti: „Oq atyşyry, köräşirgä saňa kälidim!“ — tädi. Köräştilär: aýac tamyry asylyp qaldy, üläň tamyry üsilip qaldy. Aqyrynda Can-Märgän uly Qucuq aštahany järgä soqty, paşy järdän cyyp olty. Can-Märgän anyň paşyn cap cyaryp, öltirdi.

Anan pu jol pilän kitip pardy. Kälä-kälä kälidi pir taş üjgä, kirdi anda. Pir qatyn tördä ton tigip tura. Can-Märgän annan sorady: „Äriň ortancy Qucuq aštaha qajda kitti?“ — tädi. Qatyn äjtti: „Ärim äwägä cyyp kitti taň atqan pilän“, — tädi.

Can-Märgän pu jol pilän kitti, kitip-kitip ortancy Qucuq aštahaya ucyraşty. Pu aštaha äjtti: „Qartnyň kici üly kälidi piskä“, — tädi. Indi Can-Märgän pilän körişti: aýac tazyly asylyp qaldy üläň tazyly üsilip qaldy. Körişip-körişip Can-Märgän ortancy Qucuq aštahany järgä soqty. Anyň paşyn qylyc pyla kisti, öltirdi.

Ärtän ärtäsi pilän jaňa pir jol pilän cyyp kitti. Paryp-paryp pir taş üjgä jätti. Anda pir qatyn qara astan ton tigip olty. Annan sorady Can-Märgän: „Äriň kici Qucuq aštaha qajda pardy?“ — tädi. Qatyn äjtti: „Kici Qucuq aštaha otynya pardy“, — tädi. Can-Märgän jäňa jolya cyyp kitti.

Pu jol jayynda kici Qucuq aštaha pilän ucyraşty. Kici aštaha äjtti: „Mynda kim kälidi?“ — tädi. Can-Märgän aňa: „Qartnyň üly Can-Märgän kälidi. Oq atyşajyq, küc körişajik!“ — tädi. Anan köriştilär: aýac tazyly asyldy, üläň tazyly üsildi. Can-Märgän järgä soqty kici aštahany, anyň paşyn qylyc pilän qysty, kici aštahanyň qatynyna qajtty.

Pu qatynyň üsinä aldy, pu qatyn pilän pir jolya jayynda turdylar. Anda köp turdymy, as turdymy, anan soň qatynyn, malyn, pajlyyyn alyp kitti Can-Märgän. Indi uly aštahanyň qatynyna pardy, any maly pilän alyp kitti. Ortancy aštahanyň qatynyn, malyn alyp jäňa kitti.

Jolda qalyan aýalaryna pardy, alary jaqşy ton pärdi, jaqşy mal pärdi, äki aýasyna äki Qucuq aštahanyň qatynnaryn pärdi. Anan soň atalaryna-inäläriňä qajttylar üç aýa-ül. Üc jyl soň atalary-inäläri öldi. Üc aýa-ül tärän qasyp kömdilär a'arny. Üsläri jurttutyp qaldylar. Äki aýalary äjtti: „Pu Can-Märgänni öltüräjik!“ A'ar aracan-qaracan jasattylar, Can-Märgänni çagyryp icirip izirttilär. Izirtkäctän Can-Märgänniň qylycyn alyp, ajaýyn kistilär. Anyň malyn alyp kistilär aýalary. Can-Märgän pir waqytta isi ajlanyp oltyrdy, körsä ic närsä qalmaýan: mal-da joq, äki ajaýy joq, äki aýasy joq.

Pir kün pir sor kokşunäk Märgängä kälidi, any jutyp idi, kác polyactan gusty Märgänni. Şunyň säbäp pilän Can-Märgän äki ajaqly saýly poldy. Aýalarynyň jurtyna pardy. Äki aýalary anda qan polyp turdylar. Alary äjtti Can-Märgän: „Ja, aýalarym, äwägä oq atyşjyq!“ — tädi.

Altyna pir tabaq oltystylar. Oq attylar üç aýa-ül. Äki aýasy atqan oqlar kälip paşyna tüşti, ajaýynnan topla tüşti. Äki aýalary ölip aldy puryn qaryndaşyna jaman qylyan üçin. Can-Märgännin oyy tabaqqä tüşti. Üsi, Can-Märgän, pu şähärdä qan poldy.

Pait

Pu paitni myñ toğys jüs on tört jylda Gärman soğyşynyñ pir qatnaşycy söjlädi.

Pismillähi wä pillähi
 Pait jaza paşladym.
 Oaq tağala rähim qylsyn!
 Tuğan älim taşladym.
 Püjik-püjik Gärman soğyş-aj,
 Minnän polmaj paşy-naj.
 Jandan paryan iptäşlärim
 Körnädar pit paşynda.
 Pijik tawnyñ paşynan
 Gärmannar top atadyr,
 Jäšin kábäk toplar jüräj,
 Pis miskinniñ paşynan.
 Püjik-püjik qaraldy,
 Anyñ icindä qarañny.,
 Min soğyşqa kirgändä
 Äki kösimni qan aldy.
 Gärmannarynyñ qylyclary
 Kümiş kábäk jaltyraj,
 Alaj körip islär kitä,
 Jaşy mujynnar qaltyraj.

III. АУЛ ИНГИЛЬДИНКА

Записано от колхозника Рамазана Исмаиловича Питкуллива, 78 лет

Pürüş jigít

Pir järdä pir jigít poldy. Anyñ aty Pürüş idi. Qan any ijäbärdi qus tägän palyqnyñ süögin aldyryrça. Istäp kitti Pürüş. Qonaq kälsä qondy, tüšin kälsä tüşlärdi jolda. Kälä-kälä pir jol pilän pir jadacy pabaj ucy-raşty. Jadacy pabaj: „Künläriñ qutly polsyn, Pürüşim!“ Nä istäp parasyn?“ — täp sorady. „Küs tägän palyqnyñ süögin istäp paramyn“, — täp äjtti Pürüş.

Jadacy pabaj: „Any istäp parattan polsañ, pu tärjänyñ jağasy pyla paryl! Anda ol palyqny tutarsyn“, — tädi. Pürüş pu tärjänyñ jağasy pyla kitti. Paryp-paryp pir tawça kälip kördi: pir uly aq palyqnyñ qujryyyndan qadaw pyla qaqqannardy. Pürüş tämir qadawyn surdy. Aq palyq äjtti: „Min saña näni jaqşilyq ätirim“, — täp. Pürüş äjtti ana: „Maña ic närsä kăräk joq indi, qus tägän palyqnyñ süögi kăräk“, — täp. Any işitip pu süögin tabyp aldy aq palyq. Pürüşka äpkäldi. Anan ary Pürüş jigít qança qajtyp pu süögin aña pärdi.

Anan qan: „Indi cus tågän palyqnyň süögin äpkäl!“ — täp pujurydy. Pürüş: „Maňa waqyt pär, qanym!“ — tädi. Qan äjtti: „Jaqşy polyr, saňa üç jarym kün waqyt päräjin!“ — täp. Pürüş jigit kitti. Köp kældimi, as kældimi pu jadacy pabaj pylan jänä ucyrasty. Jadacy pabaj: „Aj tos-alyş, qajda parasyn?“ — täp sorady. Pürüş aňa äjtti: „Cus tågän palyqnyň süögin istäp paramyn indi“, — täp. Pabaj Pürüşkä äjtti: „Jänä pu tärjanyň jaýasy pyla kitkil“, — täp.

Jaňa pu tärjanyň jaýasy pyla kitti Pürüş jigit. Tärjanyň ortasynan pir aştaha cyryp aqyndy pir qarajaj aýacyndaýy qara quşnyň ujasyna. Ol ujasynnda äki qara quşnyň palalary par ikän. Pürüş jigit kördi any, altyn qulycny qoly mán aldy häm qylycyn surdy, aştahanyň paşyn kisä capty. Indi qara quştar kældi-dä äjtti: „Sin jaqşylyq qyldyň. Piskä myndau jaqşylyq qylyan kişigä nä jaqşylyq qylyrbys? Pistän artyq ata poldyň pisniň palalary, pistän artyq inä-dä poldyň pisniň palalary! Pir nämä kăräk polsa, sin äjt! Pis kărägiňi qylajyq!“ — tädi.

Pürüş alary: „Maňa cus tågän palyqnyň süögi kăräk“, — tädi. Anan qara quştar cus tågän palyqnyň süögin tabyp aldy. Pürüşkä äpkældilär. Pürüş qanýa kälip pu süögin pärdi. Pir näcä kün soň qan cyýuryp Pürüş jigitni äjtti aňa: „Indi Aqsylu qysny istäp tabyp alyp kəlgil maňa!“ — täp.

Jänä pardy Pürüş, pu jadacy pabaj pilän ucyraşty. Pu pabaj sorady: „Pürüşim, pu kün qajda parasyn?“ — täp. Pürüş: „Pu kün Aqsylu qysny istäp paramyn“ — tädi. Pirdän pabaj sunqar poldy, Pürüşni alyp üstinä oltysty, ucuryp tärjanyň ary jaýyna alyp kitti, pir taştan üjgä kældilär. Kældi pu taştan üjgä Pürüş jigit, ašigi-dä joq, täräzäsi-dä joq.

Pürüş qylyc pilän taştan üjni cip ajlandyrdy, ašigi acyldy, Pürüş üjgä kirdi. Anda Aqsylu qysny tabyp aldy, qanýa appardy. Qannan sorady pu qys: „Pu Pürüş jigit qus tågän palyqnyň süögin alyp kældi saňa, anan cus tågän palyqnyň süögin alyp kældi saňa ol. Anan ary mini alyp kældi saňa! Sin indi pir jal pärdiňmi aňa?“ — täp. Qan äjtti: „Jaq, pärmädim“, — täp. Anan qys pujurydy: „Indi turyp turqul! Sin qusqyn polyp jürgil! Siniň qalyşyn qarýa polyp jürsinnär!“ — täp.

Anan duşasy pylan ol-oq samanda qan qusqyn poldy, qalyşy-da qarýa poldy. Anan ary jadacy pabajnyň qajlasy pylan Pürüş jigit qan poldy, pabajnyň qysy Aqsylu qys qanyş poldy. Qyryq kün toj jasadylar, toj ictilär.

Atalar sösläri, ülgär sösläri

Pir pölik pir aýacqa jätälädi.

Pir jaqşy märeňän janylyp pasalmaj, pir aqylly kişi ic pir jamannyq qylalmaj.

Pos at sylu qystan jaqşy.

Araqadan pal jaqşy här sylu qystan inä jaqşy.

Qolyň pyla pärisin, aýaýnyň pyla jobarsyn.

Записано от колхозниц Турганиевой Сахипкемал, 48 лет, и
Щуцацевой Кюлсипа, 59 лет.

Acarğa äşik joq, qararğa täşik joq. (Kawyn).

Pir qajyn, on äki putaq, üç jüs altmyş japraq. (Pir jyl, on äki aj, üç jüs altmyş kün).

Qaq putaq süök syndyra. (Tarama).

Записано от колхозницы Щуцацевой Кюлсипа, 59 лет.

Tämir-alyp

Pir järdä pir qart kişi polyan. Anyñ qatyny par ikän, qyryq jaşynda pir pala tapqan ikän. Pir kündä pir jaşqa jätti, äki kündä äki jaşqa jätti jädi kyndä jädi jaşqa jätti. Pökr qula aty par, alty put qylyc soqtyrды, alty put süñkü soqtyrды. Künnärnuñ pir küninä pu pala sol qula atyn atlanyp, qylycyn qyrlap, süñküsün sürätip säpär cyqty. Näcä künnär jürädi, on äki kün, on äki tuñ jürädi.

Kälä jatsa pir qara köründi, pir taw jumurlanyp qarşy kälä jatyry. Ärtän turyp körgän, qara kälip jätti: qyryq arşyn poju par ikän pir padyr polup turdy. Pu padyr sorayan: „Jolyñ polsyn! Qajda parasyn?“ — tädi. Pala äjtti: „Säpär cyrарға jürämin“. Padyr äjtkän: „Tüşümdä pir häbär işittim: Tämir-alyp tägän pa'la tüpty, jär jüsinä alypny qojmas ikän, ägärki jaşyna tolsa, pa'la künina šony öltürirgä paryrmyn“, — tägän.

Tämir-alyp tägän pala äjtkän: „Abyşym, šol istäp paryan pala min polyrmyn“, — tägän. Šol padyr äjtkän: „Sin polsañ, atyşajyq!“ Tämir-alyp äjtkän: „Alyşajyq! Käl mynda!“ Tämir-alyp pu padyr pilän üç kün, üç tuñ körüştilär: tos awarğa ucty. Šol sağatta Tämir-alyp padyr pu padyrny alyp urdy järgä pojysyna, qylycyn aldy any pawaslaşaly. Pu padyr äjtti: „Palam, mini öltürmä! Miniñ pir qysym par, any saña päräjin!“ — tädi.

Tämir-alyp anyñ qysyn aldy, toj qyldy. Näcä künnär soñ qula atyn ijärläp, alty järinän ajyl tartyp, qylycyn qyrlap, süñküsün sürätip cyqty Tämir-padyr.

Pir-äki künnär jürädi, pir üjgä kälди. Acарға äşik joq, qararğa täşik joq, polaj šakilli pir üj polyan ikän. Pir waqyt son kögürt kökrägän, aq pulutqa münip Taw-alyp kälä jatyry. Taw-alyp äjtti: „Sin nä kişisin?“ — tädi. Taw-alyp äjtti: „Min sini istäp paramyn. Šol järdä atyşmaq käräkmi, alyşmaq käräkmi?“ — täp sorady. Tämir-alyp äjtti: „Alyşmaq käräk, körüşäjik!“ — tädi.

Šol järdä jädi kün, jädi tuñ körüştilär. Tämir-alyp Taw-alypny-da järgä urdy, qylycyn aldy any pawaslaşaly. Taw-alyp anda äjtti: „Mini öltürmä Miniñ üjimdä pir qysym par, any saña päräjin!“ Anan Tämir-alyp Taw-alypnyñ qysyn alyp, toj jasap, atqa münip cyryp kitti.

Pir as waqyt soñ pir taş üjgä kälди, äşiği acyq turdy, icindä Pulut-padyry jatyry. Pu üjniñ icindä körüştilär. Tämir-alyp Pulut-padyrny järgä urdy, qylycyn aldy any-da pawaslaşaly. Pulut-padyr syqtady: „Palam,

mini öltürma! Min saña miniñki syludan pir sylu qysymny päräjin!“ — täp äjtiti.

Tämir-alyр pu qusny aldy, тој quldy. Monnan ary üc qatyny pilän atasynyn şähärinä qajıty. Atasy şähärinä kälip pir üj qyldy. Üc qatynynan on äki pala tüpty. İndi pu palalary, atalarynan-inälärinän röksät alyр, alyрlyq istäp kittilär.

ПЕРЕВОДЫ

I. АУЛ КУРУПКАЕВКА

Сын старика

В стародавние времена на окраине одного города [жили-] были старик со старухой. До 80 лет у них не было ни одного ребенка. По достижении 80 лет старуха испросила [себе] у бога мальчика. Ребенок ее, переночевав одну [ночь], стал годовалым, переночевав две [ночи] — двухгодовалым.

[Однажды] старик со старухой сидели [и] беседовали. Все говорили: «Этого [нашего] ребенка к кому [бы] нам послать?»—[и] порешили отдать ребенка хану. Старик отправился к хану, войдя поздоровался и, расспросив [хана] о том и о сем, дал знать, что у него есть собственный сын и что мальчик пришел служить (приносить пользу) хану. Хан встретил старика очень ласково. Узнав о том, что [старик] пришел, чтобы отдать [ему своего] мальчика, он очень хорошо принял старика. Когда мальчика привели к [хану], то он отдал его учиться в медресе. Когда [мальчик] учился в медресе, в один из дней он потерял покой и не знал, как быть. Однажды сын хана спросил мальчика: «Что тебя мучает?»

Мальчик показал сыну хана (открыв) свою правую подмышку. [И] что же он видит: подмышкой у мальчика (он видит) изображение девушки [красивой] как солнце и месяц. Мальчик это изображение показал и самому хану. Увидев это изображение, хан сказал мальчику так: «О дитя мое, эту девушку мы будем искать на коне там, где может ступить конь, и письмом там, куда может пойти письмо».

Однако, мальчик, не согласившись с ханом, решается сам отправиться на поиски [девушки]. Тогда хан дал [ему] своего коня и свое седло. Парень отправился [на поиски], оседлав [вороного] аргамака, выбранного из всех коней [хана]. День едет, два едет. Находясь в пути, он [все] говорил себе: «Девушка, черноволосая, возьми меня, возьми меня!» Проехав 3 дня, он догнал эту девушку, не вошел в город и не отпустил [девушку], говоря: «Возьми меня, возьми меня!»

Та девушка сказала парню: «Я сварю еду, а ты ложись [и] поспи!» Парень, согласившись, лег [и] заснул. [Спустя] некоторое время девушка разбудила парня. Когда, разбудив [его], она, подняв одежду, посмотрела подмышку: [то оказалось], изображение, находившееся у него подмышкой, было похоже на эту девушку. Затем парень эту девушку взял [себе в жены]. Девушка эта была, оказывается, дочерью пери.

Эта девушка была мастерицей на все руки. Она делала очень хорошие паласы. Сделанные [ею] паласы парень выносил на базар [и] продавал. Девушка каждый раз говорила парню: «По пути на базар не заходи ни к хану, ни к богачам».

[Вначале], идя [на базар] раз-другой, он не заходил к хану. Когда же отправился в третий раз, он зашел к хану и продал ему хороший ковер. После того как продал ковер, он ушел, имея намерение купить дом в городе. Жена его узнала о том, что [ее муж] заходил к хану. Когда парень вернулся, она сказала: «Зачем ты заходил к хану?» И затем девушка добавила, говоря: «Теперь ты погибнешь!»

Хан парня, оказывается, не узнал. Потому что парень притворился очень горбатым. [До того] хан, оказывается, приказал найти этого парня, убить [его и] забрать у него жену. Однажды [хан] вызвал в свой дом некоего дервиша [и] спросил [его]: «Что [нужно делать], чтобы уничтожить этого парня?» Дервиш сказал: «Ты, притворившись больным, пошли этого парня на поиски лекарства для себя; чтобы он доставил тебе зайца с золотой головой [и] серебряным хвостом! Скажи [при этом]: «Мне нужно съесть сердце [этого зайца]!»

Вызвав парня, хан послал [его] найти [зайца]. [И] парень доставил [ему] зайца с золотой головой [и] серебряным хвостом. В один из дней хан не зная, как поступить, снова вызвал того дервиша [и] спросил [его], говоря: «Тот парень нашел [и доставил зайца]. Ты скажи нам: что с ним теперь делать, скажи ты это!» Дервиш, говорят, сказал: «На берегу черного моря есть гора, на той горе есть дракон, вели чтобы этот парень доставил [тебе этого дракона]».

Хан опять вызвал того парня и отдал [ему] приказ доставить дракона, находящегося на берегу черного моря. Парень ушел на поиски дракона. Он ходил и ходил [и] однажды, найдя ту змею [-дракона], доставил ее хану. Хан, увидев эту змею [-дракона], растерялся. И наконец, он приказал отнести [дракона] обратно на свое место. Парень отнес дракона обратно. В один из дней хан снова позвал дервиша [и] спросил [его], говоря: «Молодец этот опять вернулся, как поступить с ним [дальше]?»

Дервиш сказал, говорят: «Надо заказать большой шар и нужно заставить [парня] подняться в небо на том шаре, если он свалится с небес, [то] [обязательно] погибнет». Хан приказал сделать шар [и], вызвав парня, сказал [ему]: «Отправься к моему отцу [и] доставь мне [от него] золото».

Парень, согласившись, сел, говорят, в шар [и] полетел. Когда он летел, на лету его догнала его жена [и] унесла (увела). [А] шар, свалившись с небес вниз, разбился. Жена его написала письмо [и] отдала [его] мужу, сказав: «С этим письмом лежи возле разбившегося шара; если утром выйдет хан, отдашь [ему] это письмо!» В письме, оказывается было написано: «Твой отец золото не дал, сказав: «Пусть мой сын сам придет и возьмет».

Утром парень отдал письмо хану, Взяв [и] прочитав это письмо, хан приказал немедленно соорудить [новый] шар. Затем, сев в этот шар, он полетел сам. Как полетел он тогда, так и не вернулся (в свою страну), а парень стал ханом в его стране, та девушка стала ханшей.

Стихи солдата Абдурахмана (Сочинены в 1904 — 05 годах)

В тысяча девятьсот четвертом году начали мы воевать.
 Получив известие о войне,
 Крепость Вольный покинули мы,
 [И] ушли мы из своих домов.
 В феврале мы прошли пятьсот верст,
 В течение девяти дней мы дошли туда,
 В город, называемый Мукден.
 [Целый] час мы вели огонь из пушек
 По проклятым японцам.
 Когда [мы] проходили через камыши, лошади то и дело вязли,
 Проклятый враг-японец обстреливал нас.
 В течение четверти часа камышевые заросли пропололи [огнем],
 Обстрелянные огнем из пушек наши войска смешались.
 Темная ночь, буран. Я не могу открыть глаза;
 Пришли офицеры [и] спросив [в чем дело, приказали], мне смирно [стоять].
 В Порт-Артуре зажигают свечи вечером,
 Пули как дождь летят в этот город.
 Когда вошли [мы] в Порт-Артур [от политой кровью] земли
 мои колени стали в крови.
 Как зарубили [японцы] сорок тысяч [наших] солдат, так [словно]
 потемнела взошедшая луна.
 Когда вошли [мы] в Порт-Артур [снарядом] оторвало [и] отбросило мне
 ноги.
 «Ребята, молодцы!» — подбадривают [нас] начальники.
 Самый главный (бек-султан)— Куропаткин-генерал говорит [нам]: «Хорошо»,—
 [Приказывая]: «Оружие положи!», [командиры] ранят [наши] молодые
 сердца.

История барабинского народа

Это должно быть было в XVI веке, — ханом сибирских татар был Кучум-хан. Он сам был человек сильный, умный [и] хитрый. В эти времена казахи из степей Казахстана постоянно делали набеги на барабинцев, а с запада государь Русской страны Иван Грозный послал Ермака завоевать Сибирь. Кучум-хан в первый раз был побежден, во второй [раз] тоже потерпел поражение, а Ермак же получил [в свое распоряжение] новые силы и позднее окончательно победил Кучума. С тех пор русские потихоньку проникали на земли сибирских татар.

Белые прошли [через Сибирь] в 1919 — 20 годах. Народ рассказывает, каким образом белые грабили народ, предавали смерти тех, кто оказывал им хотя бы малейшее сопротивление. Когда пришли красные, стало более вольно и [сибирские татары] стали жить свободно при Советской власти. Если в царское время из сибирских татар солдат не брали, [то] после Октябрьской революции начали брать [в армию], и живут они, равноправные, вместе со [всеми] народами [нашей страны].

II. АУЛ КУСЮКЕЕВКА

Из Эйдуке

В 1880 — 90 годах жил певец сибирских татар Эйдуке. Он сочинял различные песни. Эту песню он посвятил женщине [по имени] Патыш, в которую был влюблен.

Длинноклювый мерзнет журавль,
Стоя во мгле, мерзнет он.
И в доме я ходил, и в поле я бродил.
Несчастный не минует, оказывается, [своей] судьбы.

Стан [у нее] красивый, любима ли она?
Есть ли такие, кто повидать [ее] ходил?
Женившиеся на любимой и [кроме того], удовлетворившиеся приданым,
Могут ли быть в этих краях?

Строен ее стан, [как] песок гладок.
Золотые деньги не становятся медными.
Влюбившиеся, [увидев девушку] во сне,
Могут ли быть в этих краях?

У плавающей в воде белорыбицы
Даже малька называют культаном.
Разве тот любит [девушку], кто деньги дает [за нее],
[Если так], то Эйдуке назовут султаном!

На яйлах — созревшие красные ягоды,
Косточка [в них] как камень, мякоть — сладкая.
[Так и] моя любимая Патыш:
Речи ее сладкие, сердце — твердое.

Зайцы — беляки

Зайцы — беляки топчут снег,
Не находят себе места, чтобы лечь.
Не в состоянии сказать то, что он должен сказать,
Юноша бережет свою честь.

Не даст поймать [себя] заяц, не даст,
Если не устанут у него передние лапы.
Не горюет юноша, не печалится,
Если цела у него бедная головушка.

Пошел бы дождь, пошел бы,
Закапали бы капли с камней,
Закапали бы капли с камней,
И прожить бы [мне свой] век (в этом мире)!

Цан — Мерген

Когда-то [жил-] был старик, у него было 3 сына, младшего его сына звали Цан-Мерген (Цан — стрелок). У них было 3 стада скота: Однажды первый сын отправился пасти свой скот; смотрит: нет одного стада, — оказывается пришел дракон Куцук [и] украл [это] стадо. На другой день второй сын отправился пасти свой скот; снова дракон Куцук украл одно стадо.

Утром [на следующий день уже] младший сын, Цан-Мерген, отправился пасти свой скот. Оставшееся [последнее] стадо опять увел дракон Куцук. Теперь Цан-Мерген сказал своим старшим братьям: «Идите, догоним-ка мы [драконов]!». И пошли. Когда приходило [время] ночевать, ночевали в дороге, когда приходило [время] остановиться, останавливались в дороге.

Они прошли полуторамесячный путь. Силы их иссякли, продовольствие кончилось. Тогда Цан-Мерген сказал своим старшим братьям: «Вы здесь оставайтесь!» Старшие его братья там остались, а Цан-Мерген ушел совсем один.

Он шел-шел и достиг какой-то степи. Идя все дальше и дальше, он дошел до одного каменного дома. [И] Цан-Мерген вошел в дом. [В доме] на скамье сидела женщина, она шила какую-то шубу. Эта женщина встала, вынула мясо из корыта с 6 ручками, расстелила скатерть, усадила Цан-Мергена, накормила. Затем она принесла ведро араки, [и] Цан-Мерген, взяв его, сел и выпил. Потом он спросил женщины, говоря: «Куда ушел твой муж — дракон Куцук?» Женщина сказала: «Мой муж Куцук улетел».

Цан-Мерген опять отправился этой дорогой; когда он шел, он повстречался со старшим драконом Куцуком. Этот дракон сказал: «Пришел младший сын старика — Цан-Мерген». Цан-Мерген сказал: «Я пришел к тебе, чтобы сразиться стрелами, побороться!» Они поборолись: корни деревьев согнулись, травы с корнем были вырваны. Наконец, Цан-Мерген старшего дракона Куцука в землю вбил [так, что только] одна его голова осталась из земли торчать. Цан-Мерген отсек ему голову, убил его.

Потом он ушел той [же] дорогой. Шел-шел [и] пришел [еще] к какому-то каменному дому, вошел в него. [Там] сидит женщина на скамье [и] шьет какую-то одежду. Цан-Мерген спросил у нее: «Куда ушел твой муж — средний дракон Куцук?» Женщина сказала: «Мой муж улетел на рассвете».

Цан-Мерген ушел той [же] дорогой; идя, он повстречался со средним драконом Куцуком. Этот дракон сказал: «Младший сын старика пришел к нам». Теперь он поборолся с Цан-Мергеном: корни деревьев согнулись, травы с корнем вырваны. Боролись-боролись, Цан-Мерген вбил в землю [и] среднего дракона Куцука. Голову его отсек мечом, убил [его].

На следующее утро, рано, он вновь отправился в путь. Шел-шел [и] дошел до какого-то каменного дома. Там женщина шьет одежду из [шкурки] горностаев. Цан-Мерген спросил у нее: «Куда отправился твой муж — младший дракон Куцук?» Женщина сказала: «Младший дракон Куцук отправился за дровами». Цан-Мерген снова отправился в путь.

Возле этой дороги он повстречался с младшим драконом Куцуком. Младший дракон сказал: «Кто сюда пришел?» Цан-Мерген ему сказал: «Сын старика — Цан-Мерген пришел. Постреляем-ка мы из лука, померяемся силами!» Потом они поборолись [и так сильно, что] корни деревьев согнулись, травы с корнем были вырваны. Цан-Мерген вбил в землю младшего дракона, голову его мечом отсек [и] вернулся к его жене.

Эту его жену он взял себе в жены; с этой женщиной он жил на краю одной дороги. Много ли там они жили, мало ли они жили, [но] после того Цан-Мерген ушел, забрав жену, скот [и] богатство [младшего дракона]. Теперь он отправился к жене старшего дракона [и] увел ее вместе со скотом. [Потом] он увел также жену [и] скот среднего дракона.

[Цан-Мерген] отправился к старшим братьям, оставшимся на дороге, дал им хорошие одежды, дал хороший скот, двум своим старшим братьям дал жен двух драконов Куцуков. После того 3 брата вернулись к своим родителям. Спустя 3 года их родители умерли. Три брата, [зарыв глубоко], похоронили их. Сами они остались править хозяйством. Два старших брата сказали: «Давайте, уьем мы Цан-Мергена!» [И] они велели приготовить разные напитки, [и] позвав Цан-Мергена, напоили и опьянили. После того как напоили [его], они взяли меч Цан-Мергена [и] отрубили ему ноги. Старшие братья увели его скот. Цан-Мерген однажды пришел в себя, сел [и] видит: ничего не осталось — нет ни скота, ни обеих ног его, нет ни 2 его старших братьев.

Однажды пришла к Цан-Мергену какая-то огромная старуха; она проглотила его, [а] как настал вечер, выплюнула [обратно]. [И] по этой причине Цан-Мерген стал здоровым и с двумя [своими] ногами. [И] отправился он во владение своих старших братьев. Два старших его брата там, [оказываются], стали ханами. Цан-Мерген сказал им: «Да, мои старшие братья, постреляем-ка мы (стрелами) в небо!»

Впереди себя они поставили по чаше. [Все] 3 брата выпустили стрелы. Стрелы, выпущенные 2 его старшими братьями, попали им в голову, [и] они свалились наземь. Два его старших брата умерли [так] из-за [того, что] сделали они прежде плохого своему [младшему] брату. [Только] стрела Цан-Мергена попала в чашу. Сам же он, Цан-Мерген, стал ханом в этом городе.

С т в х и

Этот байт сочинил в 1914 г. один участник [первой мировой] (германской) войны.

Во имя Аллаха и с [помощью] Аллаха,
Я начал слагать байт.
Бог всевышний да будет милостив!
Покинул я свою родную страну.

Великая война (германская),
Ее начало не от меня.
У шедших рядом моих товарищей
Во главе же гренадер.

С вершины большой горы
Германцы стреляют из пушек.
Снаряды сверкают как молнии
Над нами, несчастными.

Большое-пребольшое здание,
Внутри его — темнота.
Когда в бой я вступил,
[От ярости] мои глаза налились кровью.

Мечи германские
Как серебро блестят.
Видя это, изумляешься
И бросает в трепет молодые головы.

III. АУЛ ИНГИЛЬДИНКА

Мблонец Пюрюш

В какой-то стороне [жил-] был один мблонец. Имя его было Пюрюш. Хан послал его доставить [ему] кости рыбы, называемой «кус». Пюрюш отправился искать. Когда приходило [время] ночевать, ночевал, когда приходило [время] ему остановиться, останавливался он в пути.

Долго шел он одной дорогой [и] повстречался со старцем-гадателем. Старец-гадатель сказал: «Пусть будут счастливы дни твои, мой Пюрюш! В поисках чего ты идешь?» — спросил он. «Я ищу кость рыбы, называемой «кус», — сказал Пюрюш.

Старец-гадатель сказал: «Если ты ищешь ее, то иди по берегу этой реки! Там ты поймашь ту рыбу». Пюрюш отправился вдоль берега этой реки. Идя долго, он дошел до какой-то горы [и] увидел: [к горе] прибита гвоздем за хвост огромная белорыбица. Пюрюш вырвал железный гвоздь. [Тогда] белорыбица сказала так: «Какую добрую услугу окажу я тебе?» Пюрюш

сказал ей: «(теперь) мне ничего не нужно, нужна лишь кость рыбы, называемой «кус». Услышав это, белорыбница нашла ту кость [и] принесла [ее] Пюрюшу. После того мѳлодец Пюрюш возвратился к хану и отдал ему эту кость.

И хан приказал, говоря: «Теперь доставь [мне] кость рыбы, называемой «цус». Пюрюш сказал: «Дай мне время, мой хан!» Хан сказал: «Хорошо, дам я тебе время в 3 с половиной дня!» Мѳлодец Пюрюш отправился. Много ли прошел он, мало ли, [но] вновь повстречался с тем старцем-гадателем. Старец-гадатель спросил: «Эй, друг-приятель, куда ты идешь?» Пюрюш сказал ему: «Теперь же я ишу кость рыбы, называемой «цус». Старец сказал Пюрюшу так: «Вновь отправляйся ты по берегу этой реки!»

Вновь вдоль этой реки отправился мѳлодец Пюрюш. Из середины [этой] реки [вдруг] выскочил дракон и набросился на орлиное гнездо, находившееся на сосне. В том гнезде, оказывается, были 2 орлиных птенца. Увидел это мѳлодец Пюрюш, выхватил (рукой) золотой меч и мечом своим ударил [так, что] отсек голову дракона. Тотчас прилетели орлы и сказали: «Ты сделал добро. Что [можем] мы сделать хорошему человеку, который сделал нам такое добро? Ты лучший отец и лучшая мать для наших птенцов, чем мы сами! Если [тебе] что-либо нужно, [то] ты скажи! [И] мы сделаем то, что тебе нужно!»

Пюрюш им сказал: «Мне нужна кость рыбы, называемой «цус». Потом орлы нашли кость рыбы, называемой «цус» [и] преподнесли [ее] Пюрюшу. Пюрюш, вернувшись к хану, отдал [ему] эту кость. Спустя несколько дней хан, позвав мѳлодца Пюрюша, сказал ему: «Теперь найди девушку Аксылу [и] приведи ее мне!»

Снова отправился [в путь] Пюрюш [и] повстречался [опять] с тем старцем-гадателем. Этот старец спросил так: «Мой Пюрюш, куда ты отправился сегодня?» Пюрюш сказал: «Сегодня я ишу девушку Аксылу». Вдруг старец обернулся соколом [и], схватив Пюрюша, посадил [его] себе на спину, полетел на другую сторону реки, [и] прибыли они к одному каменному дому. Пришел к этому каменному дому мѳлодец Пюрюш, [видит:] нет ни двери, нет ни окон.

Пюрюш ударил мечом по дому из камня [и], перевернул [его]: отворилась его дверь, Пюрюш вошел в дом. Там он нашел девушку Аксылу [и] привез [ее] хану. Девушка эта спросила у хана: «Этот мѳлодец Пюрюш доставил тебе кость рыбы, называемой «кус»; потом он доставил тебе кость рыбы, называемой «цус». После [всего этого] меня доставил тебе! Ты дал ему какое-нибудь вознаграждение?» Хан сказал: «Нет, не дал». Потом девушка приказала так: «Тебе хватит теперь! Обернись ты [сам] вороном! [А] народ твой пусть станет вороньем!»

По ее молитве тотчас же хан обернулся вороном, а народ его — вороньем. После того по волшебству [того] старца-гадателя мѳлодец Пюрюш стал ханом, [а] дочь старца — девушка Аксылу стала ханшей. Сорок дней продолжалась свадьба, [40 дней] пировали (пили) они [на] свадьбе.

Пословицы

Куст может вырасти в дерево.

Хороший охотник не может сделать промах [из ружья], умный человек не может сделать ничего дурного.

Конь гнедой лучше красавицы.

Мед лучше водки, мать лучше всякой красавицы.

Отдаешь [в долг] руками, устаешь, [ходя за ним] ногами.

Загадки

Нет двери, чтобы открыть, нет щели, чтобы посмотреть. (Дыня).

Одна береза, 12 ветвей, 360 листьев. (Один год, 12 месяцев, 360 дней).

Сухая ветка кость ломает. (Мялка).

Темир-алып (Железный богатырь)

В некотором месте [жил-] был один старый человек. У него была жена, в 40 лет у нее родился, оказывается, ребенок. За день он стал годовалым, за 2 дня — двухгодовалым, за 7 дней он достиг [возраста в] 7 лет.

Был [у ребенка] буланый конь, выковал он шестипудовый меч, шестипудовое копьё. В один из дней этот ребенок, оседлав того буланого своего коня, отточив свой меч, заострив свое копьё, отправился странствовать. Много странствовал он, 12 дней, 12 ночей странствовал он.

Ехал он и [вдруг впереди] показалось что-то темное и оказалось, идет [ему] навстречу, катясь, какая-то гора. Встав утром, видит, [что] доехал до того темного [предмета]: оказалось, что [это] был богатырь ростом в 40 аршин. Этот богатырь спросил, говоря: «Доброго пути! Куда ты направляешься?» Ребенок сказал: «Я отправляюсь странствовать». Богатырь сказал так: «Во сне я слышал весть, [что] родился ребенок по имени Темир-алып (Железный богатырь), оказывается, не будет на земле [равного ему] богатыря, если он достигнет совершеннолетия, [потому] я отправлюсь, чтобы убить его пока еще он ребенок».

Ребенок, прозванный Темир-алып, сказал: «Дядюшка мой, ребенок, которого [ты] ищешь, это я». Тот богатырь сказал: «Если [это] ты, [то] давай сразимся». Темир-алып сказал: «Давай сражаться! Иди сюда!» Темир-алып с этим богатырем боролся 3 дня [и] 3 ночи [да так, что кругом] поднялась пыль столбом. Тогда богатырь Темир-алып схватил и ударил оземь того богатыря и выхватил свой меч, чтобы зарубить его. Богатырь сказал: «Дитя мое, не убивай меня! У меня есть дочь, я отдам ее тебе!»

Темир-алып женился на его дочери, совершил свадебный обряд. Спустя несколько дней, оседлав своего буланого коня [так хорошо] затянул седло шестью подпругами, наточив свой меч, заострив свое копьё, вышел [на до-рогу] богатырь Темир.

Ехал день, ехал другой [и] прибыл к какому-то дому. Дом оказался таким, что у него нет двери, чтобы открыть, нет щели, чтобы заглянуть. Спустя некоторое время грянул гром [и], сидя верхом на белом облаке, едет Тау-алып (Богатырь-гора). Тау-алып сказал: «Ты что за человек?» Темир-алып сказал: «Я Темир-алып». [Тогда] Тау-алып сказал: «Я ишу тебя. На этом месте нужно ли [нам] сразиться, нужно ли схватиться [нам]?» — спросил он. Темир-алып сказал так: «Давай схватимся, давай поборемся».

В том месте 7 дней [и] 7 ночей боролись они. Темир-алып и Тау-алыпа ударил оземь [и] схватил свой меч, чтобы зарубить его. Тау-алып тогда сказал: «Не убивай меня! У меня дома есть дочь, давай, я отдам ее тебе!» Потом Темир-алып взял себе в жены дочь Тау-алыпа, устроил свадебный пир, оседлав коня, отправился в путь.

Спустя немного времени он пришел к какому-то каменному дому, — дверь его открыта и внутри его лежит Пулут (Облако)-богатырь. В этом доме они поборолись. Темир-алып Пулут-богатыря ударил оземь, выхватил свой меч, чтобы зарубить и его. Пулут-богатырь взмолился и сказал: «Дитя мое, не убивай меня! Я выдам за тебя свою дочь, что красивее [всех] красавиц!»

Темир-алып взял себе в жены эту девушку, устроил свадебный пир. После этого, вместе с 3 своими женами он вернулся в город своего отца. Вернувшись в город отца, построил он [там] дом. От трех его жен родилось 12 детей. Теперь эти его дети, получив разрешение своих родителей, отправились в поиски богатырских дел.

LA CÉRAMIQUE ÉMAILLÉE DE MOLDAVIE ET LE PROCHE ORIENT

par CORINA NICOLESCU

Les importantes découvertes archéologiques faites ces dernières années en Roumanie¹ ont fait mieux connaître les origines et l'évolution de la céramique émaillée du Moyen-Age. En effet, il a été possible, grâce à ces découvertes, de définir ses traits typiquement roumains² et, d'autre part, des traits qui rattachent cette poterie à Byzance et au Proche Orient³. Récemment nous avons commencé l'étude de la faïence ottomane d'Iznik, qui a été importée dans les Pays Roumains au XVI^e et au XVII^e siècles⁴.

¹ La céramique émaillée des X^e — XV^e siècles a été découverte dans les centres de la région du Bas-Danube, à Garvân (Dinogetia), Topalu (Capidava) Păcuil lui Soare, Isaccea (Noviodunum), Mangalia (Callatis), Basarabi, Zimnicea, Giurgiu, Coconi, Tinganu, Turnu-Severin, dans les sites et les villes souscarpathiques: Bucov, Tîrgoviște, Curtea de Argeș, Tîrgșor, Vodița, Suceava, Piatra-Neamț, Vaslui, Jassy etc. À Bucarest on a trouvé de la céramique émaillée à partir du XVI^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle. Les découvertes ont été publiées, sans les rapports des fouilles: I. Barnea, *Relațiile dintre așezarea de la Bisericiuța Garvân și Bizanț în secolele X—XIII* (Les relations entre la site de Garvân-Dinogetia et Byzance aux X^e — XIII^e, siècles), dans « Studii și cercetări de istorie veche », IV, 1953 n^o 3—4, pp. 641—669; I. Barnea, *Mesteșugurile în așezarea de la Garvân, secolele X—XII* (Les métiers dans la site de Garvân, aux X^e — XII^e siècles), dans « S.C.I.V. », VI, 1955, n^o 1—2, pp. 99—117; N. Constantinescu, *Observații asupra satului fortificat din Țara Românească în secolele XIV—XV* (Observations sur le village fortifié dans la Valachie aux XIV^e — XV^e siècles), dans « S.C.I.V. », XIII 1962, pp. 69—71; N. Constantinescu, *Contribuțiunile arheologice asupra curții domnești din Tîrgoviște (sec. XIV—XVII)* (Contributions archéologiques sur la cour princière de Tîrgoviște aux XIV^e — XVII^e siècles), dans « S.C.I.V. », XV, 1964 n^o 2 pp. 224—238; M. Constantinescu, *Coconi, centru de producție ceramică din Țara Românească (secolul al XIV-lea)* (Coconi, un centre de céramique de Valachie au XIV^e siècle), dans « S.C.I.V. », XV, 1964, n^o 1, pp. 103—112; Panait I. Panait, *Complexul medieval Tinganu* (Le complexe médiéval de Tinganu), dans *Cercetări arheologice în București*, Recherches archéologiques dans Bucarest) vol. II, Bucarest, 1965, pp. 263—264, p. 14.

² Corina Nicolescu, *La céramique roumaine émaillée du Moyen âge à la lumière des dernières recherches*, dans « Byzantinoslavica », XII, 1960, n^o 2, pp. 260—273.

³ Corina Nicolescu, *La céramique à vernis plombé des X^e — XV^e siècles dans les Pays Roumains*, dans « Faenza », Bolletino del Museo Internazionale delle Ceramiche in Faenza, 1963, n^o 5—6, pp. 99—115, sans la seconde partie de l'étude (pp. 106—115), sont présentés les traits orientaux de la céramique de Moldavie.

⁴ Idem, *La faïence ottomane d'Iznik trouvée dans les Pays Roumains*, „Faenza”, 1966, LII, no. IV—VI, pp. 94—102, pl. XXXVI—XLII fig. 1—2; idem, *Ceramica otomană de Iznik din secolele XVI—XVII găsită în Moldova*, Arheologia Moldovei, 1967, V pp. 287—308, fig. 1—15; idem, *La céramique ottomane des XVI^e et XVII^e siècles dans les Pays Roumains*, „Studia et Acta Orientalia” 1967, V—VI, pp. 245—251, fig. 1—10.

L'étude présente se propose de mettre en relief quelques particularités de la céramique moldave qui la font vraiment originale et la différencient de la poterie produite en même temps en Valachie. On peut distinguer deux types de céramique bien caractérisés dans l'histoire de la poterie émaillée des Pays Roumains. Le premier type, que nous avons appelé « céramique danubienne », est fréquent dans la région comprise entre les Carpathes et le Danube. Le second type, « la céramique pontique », se retrouve à l'est des Carpathes, en Moldavie.

Le premier type s'est développé à partir du X^e siècle jusqu'au XIV^e siècle dans la Dôbroudja, tout au long du Danube, jusqu'à Turnu-Severin. Puis, dans les siècles suivants, elle fut fabriquée dans les centres urbains et autour des monastères de la région sous-carpathique. Ce type de poterie est influencé par la tradition romaine et byzantine et possède certains caractères locaux, d'ordre ornemental surtout⁵. Cette céramique est très proche de celle produite à la même époque à Constantinople⁶ et dans le monde balkanique⁷.

La céramique « pontique » caractérise la production des centres urbains de Moldavie à partir du XV^e siècle; elle fut découverte aussi aux monastères de Putna et de Neamț.

Comme nous essayerons de la démontrer, l'appellation « pontique » se rapporte aux traits originaux de la céramique moldave et aux éléments communs qui la rattachent à la poterie des pays situés à l'est du bassin de la Mer Noire. Mais l'assimilation de certains caractères orientaux par la poterie émaillée moldave, phénomène typique d'ailleurs pour tout l'art de cette province, est la conséquence des rapports entre la Moldavie et les pays du Proche Orient au Moyen-Âge. Cependant il y a encore un autre aspect intéressant et assez nouveau de ce même problème; en Moldavie, davantage que dans les autres provinces roumaines, l'on peut constater très tôt la pénétration de la poterie musulmane, produite en Perse et en Anatolie. Cette céramique importée qui circulait seulement à la cour des princes et dans

⁵ I. Barnea, *Relașiile* dans « S.C.I.V. » IX, 1953, n° 3-4, pp. 641-649; Corina Nicolescu et Radu Popa, *La céramique émaillée des XIII^e et XIV^e siècles à Păcuiul lui Soare*, dans « Dacia », IX, 1966, pp. 337-350.

⁶ J. Ebersolt, *Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes du Musée de Constantinople*, Londres, 1910; David Talbot et T. Rice, *Byzantin Glazed Pottery*, Oxford, 1930; L.B. Stevenson, *The Great Palace of the Byzantine Emperors. The pottery. First Report*, Londres, 1947; W. T. Volbach, *Mittelalterliche Bildwerke aus Italien und Byzanz. Bildwerke des Kaiser Friederich Museums Berlin-Leipzig*, 1930; Ch. Morgan, *Corinth. The Byzantine Pottery*, Harvard University Press, 1949; A. I. Dikigoropoulos et A. H. S. Megaw, *Early Glazed Pottery from Polis. « Report of the Departement of Antiquities » Cyprus*, 1940-1948, 1957, pp. 78-93, VIII-IX.

⁷ Une céramique émaillée apparentée dans une certaine mesure à celle de la Valachie a été trouvée en Bulgarie à Tyrnovo, Messembria, Madara, Kioustendjil, Varna, Vratza etc. I. Ceangova, *Към проучването на сграфито керамика с България от XII-XIV в.*, „Arheologhia“, 1962, IV, p.25-33; M. Stanceva, *Средновековна сграфито керамика от София Сердика*, „Serдика Arheologičeski Materialii“, Sofia, 1964, pl. I-IX, pp. 169-193. A l'occasion des fouilles effectuées récemment dans l'ancienne résidence de Tyrnovo, on a découvert une grande quantité de poterie émaillée datant des XIII^e et XIV^e siècles. Elle possède des traits communs à la poterie roumaine émaillée de la même période. Cette céramique est exposée au Musée historique de la ville de Tyrnovo, récemment réorganisé.

les monastères, apparaît dès le commencement du XV^e siècle et persiste jusqu'au XVIII^e siècle, lorsque la faïence turque est remplacée par celle de Delft ou par la porcelaine française et anglaise.



Les circonstances historiques générales ont fait que l'évolution de la céramique émaillée se déroule en Moldavie beaucoup plus rapidement qu'en Valachie, parce que la première a des origines différentes de la seconde. Tandis qu'au Bas Danube et dans la région carpatho-danubienne, ainsi que dans le sud-ouest de la Transylvanie, la céramique du Moyen-Âge a évolué surtout à partir de son fondement romain et byzantin⁸, la Moldavie est par excellence le territoire de la céramique traditionnelle noirâtre, brûlée au four fermé, d'origine dace⁹. Les particularités techniques, les formes et la décoration des deux grands groupes de la céramique roumaine sont évidentes de nos jours encore dans la poterie paysanne de notre pays et elles reflètent justement ces anciennes origines. Cet héritage explique, en partie, l'évolution différente de la poterie émaillée de Valachie, par rapport à celle de Moldavie. Tandis que dans la région du Bas Danube la poterie émaillée produite par des artisans locaux ou importée des villes byzantines, rattachée au point de vue de la forme et de la décoration à la poterie commune du bas Empire romain, circulait déjà aux X^e — XI^e siècles, dans la région située à l'est des Carpathes l'émail y a pénétré beaucoup plus tard, vers la fin du XIII^e siècle et au cours du siècle suivant. Quelques petites coupes importées, décorées de motifs zoomorphes orientaux, d'éléments végétaux et de monogrammes grecs, trouvées lors des fouilles plus anciennes dans le vieux port d'Akerman (Belgorod-Niestrovski) se situent plutôt à cette époque initiale vers la fin du XIII^e siècle ou le début du siècle suivant¹⁰.

⁸ I. Nestor, *Contributions archéologiques au problème des Protoroumains. La civilisation de Dridu*, dans « Dacia », II, 1958, pp. 371—382; M. Comşa, *Contribuții la cunoașterea culturii străromâne în lumina săpăturilor de la Bucov* (Contribution à la connaissance de la culture proto-romaine à la lumière des fouilles de Bucov), dans « S.C.I.V », 1959, n^o 1, pp. 81—94; I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, dans « Revue roumaine d'Histoire », III, 1964, n^o 3 pp. 383—423,

⁹ Fl. Florescu, *Ceramica neagră lustruită de la Marginea* (La céramique noire lustrée de Marginea), București, 1958; B. Slătineanu, P. Stahl et P. Petrescu, *Artă Populară. Ceramica* (L'art populaire. La céramique), București, 1958, pp. 149—156.

¹⁰ La céramique trouvée à Akerman avant la première guerre mondiale se trouve au Musée archéologique d'Odessa. Elle est répandue aussi dans diverses collections des musées roumains: Musée d'histoire de la Moldavie de Jassy, Musée d'antiquités, Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie, et Collection d'art comparé de Bucarest. On a publié seulement les fragments appartenant aux collections du Musée d'Antiquités de Bucarest et du Musée d'histoire de la Moldavie de Jassy. Voir la bibliographie complète de ce problème dans notre article mentionné à la note 3 et publié dans „Faenza”, Bolletino del Museo Internazionale delle Ceramiche in Faenza, 1969, no. 5 — 6, pp. 99 — 115, notamment pages 106—115.

Un motif floral, rencontré souvent dans la poterie arménienne du XII^e siècle, se retrouve dans la décoration de ces coupes; la manière d'exécution de ces motifs rappelle la technique de la poterie musulmane des X^e — XII^e siècles.¹¹ Au nord de la Moldavie, l'église de la Sainte Trinité de l'ancienne ville de Siret, datant du dernier tiers du XIV^e siècle, a conservé son décor original constitué par de petits disques émaillés. La fréquence de la poterie émaillée dans les villes moldaves, dès le début du XV^e siècle, ainsi que la présence de la céramique décorative rehaussant les façades des monuments, témoignent de l'emploi de l'émail dans le nord de la Moldavie vers la fin du XIV^e siècle.

Les formes et l'ornementation de la poterie moldave, à leur tour, sont différentes de la poterie noirâtre traditionnelle. Tandis que l'époque du développement maximum de la céramique émaillée en Valachie au XIV^e siècle, représente une étape supérieure dans le développement de la poterie commune, à laquelle la céramique émaillée est intimement attachée par la technique, par les formes et par la décoration, la céramique émaillée moldave a une évolution indépendante et dans une certaine mesure c'est elle qui a influencé les formes de la poterie commune. À première vue on serait tenté de la rattacher à la céramique byzantine. À une analyse minutieuse des matériaux, on surprend pourtant des caractères communs avec la céramique du bassin de l'est de la Mer Noire, d'où son appellation de « pontique ». Les traits originaux qui caractérisent la céramique moldave se dessinent de manière encore plus évidente, lorsqu'on la compare à la céramique de Valachie, de Bulgarie, de Grèce et de Constantinople. D'autre part, les attaches à la grande famille de la poterie du bassin de l'est de la Mer Noire peuvent être dégagées clairement, si l'on compare cette céramique à celle du sud de l'Union Soviétique, découverte à Mangop, en Chersonèse¹², à Feodosia¹³, de même qu'à la poterie de Géorgie (Gruzie)¹⁴ et de l'Arménie¹⁵. Certains éléments qui

Quelques coupes du Musée d'histoire de la Moldavie ont été récemment publiées dans le même article cité de « Faenza », 1965, n^o 5—6, pp. 106 — 108, pl. LXIV — LXV. Au Musée archéologique de Varna et au Musée historique de Nesebar (Messembria) en R. P. de Bulgarie on peut voir des coupes semblables datant du XIII^e — XIV^e siècle *Archäologisches Museum*, Varna, Sofia 1965 cat. 89, fig. 89.

¹¹ David Talbot Rice, *The Pottery of Byzantin and the Islamic World*, faisant partie du volume *Studies in Islamic Art and Architecture in honour of Professor K.A.C. Creswell*, publié par le centre d'études arabiques, American University in Cairo Press, 1965, pp. 194—236.

¹² A.L. Jacobsohn, *Средневековый Херсонес XII—XIV вв* «Materialii Issledovania po Arheologii SSSR», 1950, XVII, pl. VIII, IX, X, XVI.

¹³ Les matériaux de Feodosia sont conservés dans les collections des Musées Archéologiques de la R.S.S. d'Ukraine, à Odessa; E. von Stern, *Theodosia und sein Keramik*, Das Museum, Odessa 1906.

¹⁴ Z. Maisuradze, *La céramique peinte géorgienne*, Tbilisi, 1954; cette étude a été publiée seulement en langue géorgienne, en 1953; le même auteur a publié une présentation encore plus riche des matériaux trouvés en Géorgie en 1956 écrite en langue géorgienne avec un résumé en russe.

¹⁵ De riches matériaux résultats des fouilles récentes de l'ancienne ville de Dwin, ont été mis à notre disposition par la bienveillance de la direction du Musée National de l'Arménie (U.R.S.S.) à Erevan.

sont propres au répertoire ornemental de cette poterie, ayant des rapports avec la Moldavie, nous obligent à élargir la zone de la céramique « pontique » et à l'étendre aux produits émaillés similaires de la zone du nord-est de la Mer Noire.

Les formes de la céramique émaillée moldave sont complètement différentes des formes traditionnelles de la poterie moldave. Les formes typiques, largement répandues au XV^e siècle, sont le bol et l'écuelle, surmontés d'une base annulaire. La cruche est rare, l'amphoroïde encore plus. Les procédés techniques sont encore plus caractéristiques que les formes. Tandis que la céramique émaillée de Valachie fait usage de l'incision, ce qui continue, en fait, le procédé byzantin du « sgraffitto », en Moldavie ce procédé est plus rarement employé. Par contre, on utilise surtout l'excision. Nous avons appelé « champlevé » ce procédé, par analogie avec la sculpture et les émaux orientaux. Les motifs se détachent sur un fond légèrement creusé par excision, les contours du dessin sont ainsi plus fortement accusés. Le plus souvent la pâte est enlevée sur une surface assez grande autour du motif, procédé qui, après l'émaillage, produit des effets de coloris. L'émail employé en Moldavie est vitreux et épais, ayant des couleurs vives: brun, orange et vert. Mais par l'emploi de l'excision, les mêmes couleurs d'émail acquièrent des valeurs chromatiques nouvelles. Après la cuisson l'émail devient plus foncé sur les portions creusées d'où l'engobe a été enlevée; les motifs décoratifs se détachent mieux sur le fond. Les plats, les écuelles, les bols, les cruches et les plaques ornementales sont en général travaillés de cette manière, d'une seule couleur à deux nuances, vert clair sur fond vert foncé, ou jaune sur un fond orange, brunâtre ou terre cuite. Parfois, comme en Valachie et à Byzance, la couleur dominante est un jaune citron taché de brun ou de vert.

Au point de vue du coloris, nous constatons de même en Moldavie des couleurs plus variées, comprenant deux nuances qui n'existent pas en Valachie. Ces nuances appartiennent en propre à la céramique orientale et ont pénétré en Moldavie par contact avec la poterie produite dans le Proche Orient. L'émail bleu turquoise si caractéristique de la poterie persane et de la céramique décorative musulmane¹⁶ apparaît souvent en Moldavie sur les briques et sur les plaques qui décorent les façades des monuments des XIV^e — XV^e siècles. De telles briques se trouvent encore dans la décoration de l'église de la Sainte Trinité de la ville de Siret¹⁷ et dans les ruines de l'église ancienne de Humor¹⁸. De même on les a retrouvées lors des fouilles faites

¹⁶ Arthur Lane, *Early Islamic Pottery*, Londres, 1947; A. Lane; *A Guide of Collection of Tiles. Victoria and Albert Museum*, Londres, 1960.

¹⁷ V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române* (L'Histoire de l'art féodal dans les Pays Roumains), vol. I, Bucarest, Ed. de l'Académie 1958, pp. 302—303; Corina Nicolescu, *Inceputurile ceramicii ornamentale în Moldova* (Les débuts de la céramique ornementale de Moldavie), dans *Omagiu lui G. Oprescu*, București, Ed. de l'Académie, 1961, pp. 379—394.

¹⁸ V. Vătășianu, *op. cit.*, p. 309.

vers la fin du siècle passé, au château fort de Suceava et à l'église de Mirăuți¹⁹.

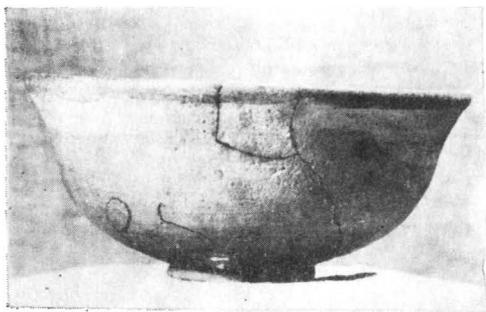
Cet émail est employé de bonne heure en Moldavie, dès la fin du XIV^e siècle et le début du siècle suivant, c'est-à-dire à une époque qui précède la domination turque. C'est ce qui nous détermine à supposer qu'il a été introduit par des potiers venus du Proche Orient, où il était déjà répandu. À l'occasion des fouilles récentes effectuées dans l'ancien centre arménien de Dwin, on a découvert quelques fours et une grande quantité de céramique indigène, imitée de la poterie persane quant au coloris et à la technique de l'émaillage. Au XIX^e et au XIII^e siècles, avant leur grand exode vers l'ouest, les Arméniens connaissaient déjà l'émail bleu-turquoise. On peut supposer donc que c'est par leur intermédiaire qu'il fut introduit en Moldavie où les Arméniens se sont établis vers la fin du XIII^e siècle et au siècle suivant. Une fois introduit dans la céramique moldave, l'émail bleu turquoise se maintient, avec une nuance légèrement verdâtre, dans la décoration de plaques et de briques des monuments datant de l'époque du prince Ștefan le Grand (1457—1504). À la même époque, cependant, on utilise dans la céramique moldave un autre émail, tout à fait différent, rouge lie de vin, surtout sur les plaques décoratives. De nombreuses plaques, employées dans la décoration des intérieurs et des cheminées du palais princier de Hirău, et aussi certaines plaques de Suceava ont cette couleur. L'émail rouge est connu²⁰, de même, dans la poterie orientale, mais la teinte la plus rapprochée de celle de Moldavie, paraît dans la poterie géorgienne (gruzine)²¹. Outre le coloris, les différents motifs de décoration de la céramique émaillée de Moldavie prouvent d'une manière élocquente ses rapports avec la céramique du Proche Orient.

La bande ondulée formée de traits parallèles tracés au « peigne », dénommée de nos jours encore dans la poterie paysanne « vague », est propre à la poterie non émaillée et émaillée de la région carpatho-danubienne. Le même motif plus compliqué et plus développé, associé souvent aux motifs décoratifs byzantins, est typique pour la céramique émaillée des XIII^e — XIV^e siècles en Valachie. Mais ce système de décoration est presque inconnu dans la céramique moldave. La poterie commune noire ou rouge des XIV^e — XV^e siècles en Moldavie est ornée d'une simple ligne en zig-zag, de pointes ou d'impressions faites à la roulette dentée. Une variété plus raffinée de

¹⁹ Des briques bien turquoises ont été trouvées à l'occasion des fouilles faites au château fort de Suceava et de la restauration de l'église de Mirăuți de la même ville par l'architecte K. Romstorfer; quelques morceaux sont conservés au Musée de Suceava, d'autres dans la Collection d'art comparé de Bucarest; B. Slătineanu, *Ceramica feudală românească* (La céramique féodale roumaine), București, 1958, p. 91, pl. V. V. Vătășianu, *op. cit.*, p. 309 souligne aussi cette particularité chromatique. Des briques semblables, pavimentaires, ont été trouvées dans une église de la ville d'Orhei, voyez G. A. Smirnov, *Археологические исследования старого Орхеля*, Academia Nauk CCCR, Institut Istoriei material'noi kultury, Kratkie soobchtchenia 56, Moscou, 1954, pp. 27—29.

²⁰ L'émail rouge apparaît sur la poterie de type Samarkand au X^e siècle: cf. A. Lane, *Early Islamic Pottery*, Londres, 1947, p. 17—19.

²¹ Tous ces matériaux récemment découverts en Géorgie, se trouvent au Musée national de la R.S.S. de Gruzie à Tbilisi, où j'ai eu la possibilité de les étudier grâce à la bienveillance de M. Z. Maisurdje, conservateur en chef du Musée.

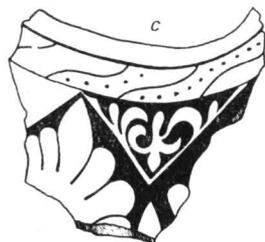
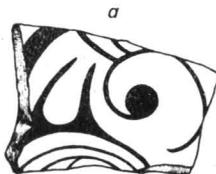


1 Formes de coupes et écuelles trouvées au Sud de la Moldavie, XIV^e siècle. a) b) c) d) (Musée d'art R.S.R. Bucarest, Musée d'Histoire de Jassy).

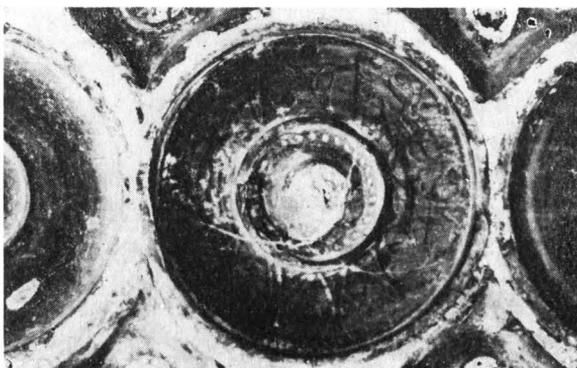


2 Potiche émaillée du XV siècle, trouvée dans les fouilles de la cour princière de Hirlău. (Musée d'Art R.S.R. de Bucarest).

3 a) b) Palmettes sur une plaque décorative et dalle pavimentaire. Fouilles de Suceava. (Musée de la ville de Suceava). c) Palmettes sur un fragment de coupe, trouvé dans les fouilles du monastère de Poutna. XV siècle. (Collection de Poutna). d) Palmettes sur un fragment d'écuelle trouvée au monastère de Neamtz. XV siècle.

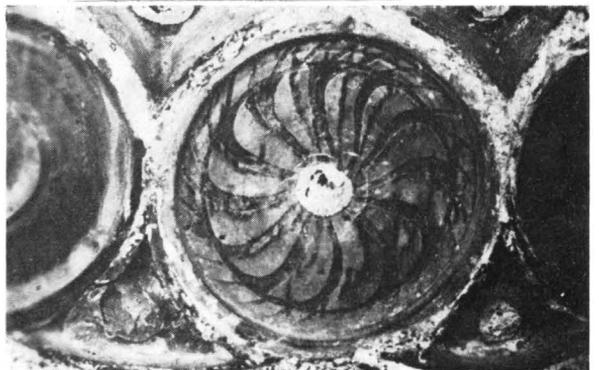
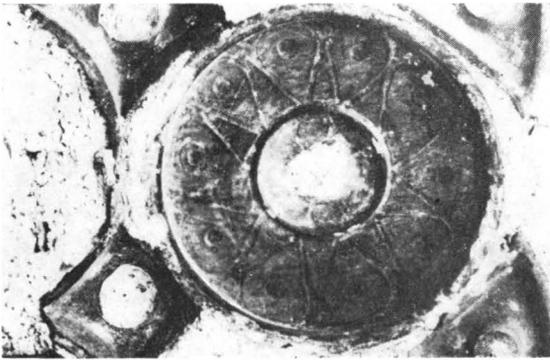
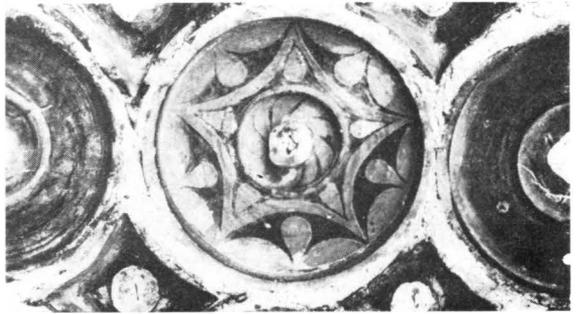


4 Palmettes sur la poterie émaillée trouvée au monastère de Poutna. XV siècle. (Collection de Poutna).

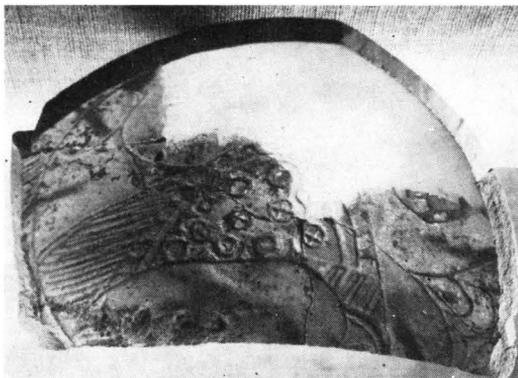


5 Céramique décorative du XVe siècle avec le motif de la palmette. Façade sud de l'église principale du monastère de Neamtz (1497).

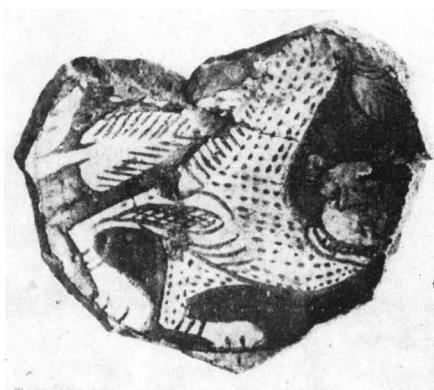
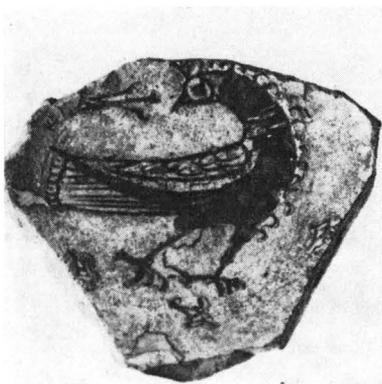
6 Motifs d'origine orientale — arménienne — sur une coupe trouvée au Sud de la Moldavie (Musée d'Histoire de Iassy).



7 Motifs solaires d'origine orientale sur la céramique décorative du XV^e siècle. Façade du Sud de l'église principale de Neamtz.



8 Motifs zoomorphes de la céramique émaillée de Succava. XV^e siècle. (Musée d'Art R.S.R., Bucarest).



9 Motifs zoomorphes de la céramique émaillée trouvée au Sud de la Moldavie (Musée d'Histoire de Jassy).

poterie rouge est décorée de quelques cannellures régulières, tout comme dans la céramique byzantine. La bande ondulée (« vague »), tracée au « peigne » comme en Valachie, est peu fréquente. On la rencontre sur quelques tessons de l'ancienne ville de Cotnari (département de Jassy), qui datent du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e siècle²².

En Moldavie domine la palmette et la demi-palmette avec des motifs abstraits géométrisés. La demi-palmette arrondie « grasse » à trois ou cinq lobes, attachée aux côtés d'un rinceau sinueux, caractérise la décoration de la céramique moldave tout au long du XV^e siècle. En faible relief, ce motif occupe les rebords ou les parois des plats, des écuelles et des cruches trouvés à Suceava²³, à Cetatca Albă²⁴, à Putna²⁵, à Hirlău²⁶ et à Neamț²⁷. Le même motif apparaît sur les disques décoratifs de la façade du monastère de Neamț²⁸, sur les dalles pavimentaires²⁹ ou sur les plaques qui ornaient les poêles. Ce motif est dessiné en clair sur un fond vert foncé.

Des brassards et des anneaux perlés rattachent parfois les rinceaux aux palmettes et aux volutes. Cette palmette traitée de telle façon rappelle les vases métalliques sassanides, les plats de Géorgie³⁰ et la céramique byzantine tardive influencée à son tour par la céramique islamique³¹.

D'ailleurs, le motif de la palmette, qui est typique pour la céramique du XV^e siècle, est employé en Moldavie dans tous les genres d'art. Le même motif forme des frises décoratives dans la peinture murale. Dans les broderies, ce motif entoure de vastes compositions figuratives, en formant des bordures d'une beauté remarquable. La même palmette se retrouve souvent sur les pierres tombales jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Les enluminures, de même que certaines vignettes des manuscrits, sont aussi décorées de la palmette³²,

²² B. Slătineanu, *Ceramica feudală românească* (La céramique féodale roumaine), pp. 87 et 95.

²³ Les matériaux exposés au Musée d'histoire de la ville de Suceava, voyez C. Nicolescu, l'article cité de la revue « Faenza », 1965, n° 5–6, fig. 4a, b.

²⁴ Les matériaux sont conservés dans la Collection d'art comparé de Bucarest.

²⁵ Les tessons trouvés au monastère de Putna à l'occasion des fouilles de G. Diaconu et N. Constantinescu sont conservés au Musée du monastère. Voyez C. Nicolescu « Faenza », 1965, n° 5–6, fig. 3.

²⁶ Une petite cruche de la cour princière de Hirlău exposée dans la Section d'art roumain ancien du Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie; voyez l'article cité de « Faenza », 1965, no 5–6, pl. LXVI, d.

²⁷ La céramique trouvée par R. Heitel lors des fouilles récentes, à l'occasion de la restauration du monument, est exposée au Musée du monastère.

²⁸ Corina Nicolescu, *Decorul mănăstirii Neamț în legătură cu ceramica monumentală din Moldova în secolul al XV-lea* (La décoration du monastère de Neamț par rapport à la céramique de Moldavie au XV^e siècle), dans « S.C.I.A. », 1954, n° 3–4, pp. 115–136, fig. 14.

²⁹ Des dalles pavimentaires furent trouvées dans les fouilles plus anciennes du château fort de Suceava, R. Gassauer, *Teracote sucevene* (Terres cuites de Suceava), dans « Buletinul Comisiunii monumentelor istorice », 1935, fasc. 86, pp. 147–148, fig. 6–7; *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare* (Le répertoire des monuments et objets d'art de l'époque de Ștefan le Grand), București, 1958, 34, fig. 10.

³⁰ O. Z. Maisuradje, *op. cit.*, pl. 30, 37–38, et l'étude de 1956, pl. XXVI–XXIX, XXXVIII no 3–4.

³¹ D. T. Rice, *The Pottery of Byzantium and the Islamic World*, p. 32, fig. 24,

³² *Repertoriul monumentelor...* le chapitre concernant les manuscrits, p. 398, fig. 263–265; p. 413, fig. 275; p. 414, fig. 276; p. 421, fig. 280.

qui est représentée d'une manière analogue à celle de la peinture murale³³, de la broderie³⁴ et du mobilier sculpté³⁵.

La palmette de la céramique moldave, qui est très proche, mais, en même temps, différente de la palmette byzantine, offre une analogie frappante avec celle de la poterie géorgienne. En effet, on a publié récemment des matériaux datant des XII^e — XIII^e siècles découverts en Géorgie. Cette céramique géorgienne est en général monochrome — verte foncée, brune ou rouge lie de vin; les motifs de la palmette incisé ou en « champlevé » s'y remarque souvent. Mais cette poterie géorgienne offre de frappantes similitudes avec la poterie moldave. La voie d'accès est, probablement, toujours celle des artisans arméniens, qui ont dû apporter en venant en Moldavie des techniques d'art empruntées aux pays voisins de l'Arménie avec lesquels ils ont eu des rapports étroits. Nous devons faire la remarque que dans la céramique moldave on a fait en même temps usage d'autres motifs végétaux locaux tels que les feuilles de fougère, d'érable ou de frêne, qui étaient disposées et dessinées à leur tour d'une manière rappelant la palmette orientale. Un motif typique de l'art oriental et assez répandu dans l'art arménien, le bouton de rose flanqué de deux petites feuilles, se retrouve de même un peu modifié dans la céramique et l'orfèvrerie moldaves. Cette conception de la décoration, qui est caractéristique pour la céramique moldave, diffère de la décoration linéaire propre à la Valachie et lui donne un caractère tout à fait original.

Le second groupe important de motifs décoratifs dans la céramique moldave est celui des dessins géométriques d'ordre symbolique. L'étoile, le signe solaire, la rosette, la rose des vents, apparaissent sur des cruches, des plats, des disques et des plaques décoratives. L'exemple le plus éloquent de cette grande variété de motifs décoratifs est représenté par la frise des disques qui enrichit la façade de l'église du monastère de Neamț, où il y a plus de quarante variantes. Les motifs y sont creusés ou incisés sur les disques disposés en trois rangs sous la corniche. Les principaux motifs qui décorent la frise de Neamț sont les suivants: l'étoile à six ou à sept rayons, le disque solaire, la rose des vents, la rosette simple et des rangées de petits trous formant des cercles concentriques. D'un grand intérêt, cette frise nous renseigne sur le répertoire ornemental de la Moldavie tout au long du XV^e siècle. Elle rappelle les mêmes motifs, incisés sur les petits éléments céramiques, ressemblant aux champignons, qui ont rehaussé les façades de la première construction en pierre de l'église, datant du XIV^e siècle ou des premières années du siècle suivant. La frise de Neamț constitue en fait une archive précieuse pour l'étude des motifs décoratifs dans l'art moldave.

³³ I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris, 1928, p. 250.

³⁴ I. D. Ștefănescu, *Broderiile de stil bizantin și moldovenesc în a doua jumătate a secolului XV-lea*. (Les broderies de style byzantin et moldave à la seconde moitié du XV^e siècle), dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare* (La culture moldave à l'époque de Ștefan le Grand), București, Ed. de l'Académie 1964, pp. 479—511, fig. 3, 6, 12, 26, 28, 29.

³⁵ St. Balș et C. Nicolescu, *Mănăstirea Moldovița* (Le monastère de Moldovița), București, 1958, p. 113, fig. 103, p. 117, fig. 106.

Les mêmes motifs se retrouvent aujourd'hui encore dans l'art paysan, incisés sur des objets en bois ou sur la poterie produite dans le nord de la Moldavie et de la Transylvanie. Cependant, ce groupe représentatif de motifs est intimement lié au répertoire ornemental propre aux pays du Proche Orient.

Les Arméniens établis dans le nord de la Moldavie et dans les ports de la Mer Noire, comme négociants et artisans, vers la fin du XIII^e siècle et surtout au XIV^e siècle, ont eu certainement un rôle important dans la formation du répertoire ornemental de l'art moldave. Les motifs zoomorphes et anthropomorphes assez rares dans la poterie moldave offrent aussi des analogies avec les motifs propres à la céramique de l'est de la Mer Noire, influencée par l'Islam. Tout d'abord apparaissent dans la céramique émaillée de Moldavie, plus souvent qu'en Valachie, certains animaux, comme la panthère, le lion, le léopard à côté d'un cyprès. Par contre, en Valachie l'on préfère plutôt l'oiseau (la colombe, le coq ou l'aigle³⁶). De même, la manière de traiter ces représentations zoomorphes en « champlevé » est d'origine orientale. En général de tels motifs sont toutefois rares dans l'art des Pays Roumains. C'est pourquoi leur apparition sporadique surtout en céramique est en rapport direct avec la pénétration d'éléments orientaux. Les motifs de l'entrelacs et de la tresse apparaissent aussi sur la céramique de Valachie et de Moldavie sous la forme d'une bande sur les rebords ou les épaules des plats ou en cercles au fond des écuelles. Ce motif plus fréquent en Moldavie, se retrouve souvent sur les dalles pavimentaires, accompagné de cyprès ou de branches de sapin. De même que la céramique de la région carpatho-danubienne offre une série de caractères qui lui sont propres et qui la différencient d'une certaine manière de la poterie byzantine, la céramique moldave possède elle aussi une originalité qui peut la distinguer de la poterie du Proche Orient. En effet, l'originalité de la céramique moldave dérive de l'interprétation toute neuve que les potiers de Moldavie ont donné aux motifs de la palmette et aussi à ce groupe de motifs astraux.

C'est ainsi que, par contact avec la riche source d'art que depuis des temps immémoriaux est le Proche Orient, un nouveau type de poterie est né en Moldavie, ayant une individualité propre différente de la poterie byzantine et aussi de la poterie musulmane.



Les relations artistiques entre la Moldavie et le Proche Orient peuvent être constatées à l'aide d'autres matériaux aussi, toujours du domaine de la céramique. Car dans cette province de notre pays a pénétré assez tôt, grâce aux échanges commerciaux avec les villes importantes du bassin de la Mer Noire, la poterie persane et turque. Lors de nombreuses fouilles archéologiques on a trouvé de tels matériaux qui prouvent la pénétration dès le

³⁶ Corina Nicolescu, *La céramique roumaine émaillée*, dans « Byzantinoslavica », XXI, 1960, n° 2 pl. VI, fig. 15; pl. VII, fig. 17-18, 19; idem dans « Faenza », 1965, n° 5-6, pl. LXII, LXIII, a, b, fig. 2; pl. LXVa, b, c, pl. LXVIII, b, c, d.

commencement du XVI^e siècle de la céramique orientale. Au monastère de Neamț on a trouvé des fragments de bols et d'écuelles ayant un décor de type végétal incisé finement jusqu'à la pâte, sur un fond émaillé bleu de cobalt très foncé, presque noir³⁷. Ces fragments appartiennent à la céramique persane de Kubachi. Toujours là, un fragment de bol émaillé offre un lustre métallique caractéristique des produits islamiques. Un fragment d'écuelle de type Kubachi a été trouvé aussi parmi les matériaux du monastère de Putna³⁸.

Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, la faïence ottomane produite dans le célèbre centre d'Iznik est largement répandue à travers la Moldavie. Des bols, des aiguères, des grands plats et aussi des carreaux employés pour la décoration des intérieurs apparaissent souvent parmi les matériaux céramiques découverts lors des fouilles faites aux palais princiers de Hirău, Suceava, Jassy et Piatra-Neamț.

La faïence d'Iznik trouvée en Moldavie date surtout du milieu et de la seconde moitié du XVI^e siècle, c'est-à-dire, selon la récente chronologie de cette céramique, des phases Iznik III et Iznik IV³⁹. Elle est caractérisée au point de vue des formes par de nombreuses pièces utilitaires, bols, plats pichets etc. Les fragments trouvés prouvent la circulation en Moldavie de produits de qualité supérieure. La plus grande partie des fragments de cette période appartient, au point, de vue décoratif, au groupe appelé « hatayi » et elle est caractérisée par des motifs végétaux d'origine chinoise, qui se détachent en blanc sur le fond bleu de cobalt foncé. Au XVII^e siècle, outre les pièces utilitaires, apparaissent dans les fouilles des carreaux destinés à la décoration murale. Ces carreaux ont rehaussé l'intérieur des cours princières de Jassy et de Suceava. Leur décor est d'inspiration persane. Les motifs floraux stylisés et les rinceaux sont analogues à ceux du style dit « hatayi »⁴⁰. La décoration des pièces utilitaires est spécifiquement turque, caractérisée par les motifs « des quatre fleurs », les tulipes, les jacinthes, les œillets et les églantines. Les couleurs utilisées sont le bleu turquoise et le vert de cuivre, le bleu de cobalt, un noir verdâtre et un rouge tomate en relief. La glaçure incolore recouvre le vase et le décor apparaît par transparence à travers la glaçure.

Les carreaux trouvés à Jassy se rattachent, quant à leur motif, à ceux du tombeau de Moustapha, fils de Soliman I^{er} de Brousse et aux plaques qui ornent les salles de réception et les couloirs de Top Kapu Saray, Cinli

³⁷ Les fragments sont exposés au Musée du monastère de Neamțu.

³⁸ Les matériaux sont conservés au Musée du monastère de Putna. Voyez les exemplaires auxquels on peut les comparer dans: Arthur Lane, *Later Islamic Pottery*, London, 1957, pl. 20.

³⁹ A. Lane, *The Ottoman Pottery of Iznik*, dans « *Ars Orientalis* », II, 1957, pp. 247-281.

⁴⁰ Celal Esad Arseven. *Les arts décoratifs turcs*, pp. 68-69, pl. 217. Il y a des plaques semblables à celles de Jassy, dans les collections de céramique orientale d'Angleterre, cf. A. Lane, *Guide to the Collection of Tiles. Victoria and Albert Museum*, Londres, 1960, p.22 pl.16, fig. D, et aussi B. Rackham, *Islamic Pottery and Italian Maiolica*, Londres, 1959, pp. 50-51. pl. 94, catalogue n° 218; pl. 95, catalogue n° 219.

Kösk d'Istanboul, qui ont été restaurés à la même époque que les palais princiers de Moldavie (1639—1641)⁴¹.

Sans doute la céramique ne représente pas le seul domaine des relations entre l'art moldave et l'art du Proche Orient. Certains caractères de l'art moldave signalés par les chercheurs en architecture ont été attribués aussi aux influences arméniennes⁴². En peinture⁴³ et en broderie⁴⁴ on a pu relever des traits orientaux introduits en Moldavie de la lointaine Cappadoce, sans doute toujours par l'intermédiaire des artisans ou des œuvres d'art qui circulaient dans tout le bassin de la Mer Noire. La survivance du riche répertoire décoratif de l'art moldave du Moyen-Age est évidente de nos jours même dans l'art paysan.

Malgré le caractère limité de ces recherches, l'étude de la céramique émaillée moldave aide considérablement à la connaissance des relations économiques, culturelles et artistiques des Pays Roumains avec le Proche Orient.

⁴¹ Pour la datation de la décoration de ces carreaux, cf. l'étude de Kurt Erdmann, *Die Friesen am Sünnnet Odesi des Top Kapi Saray in Istanbul*, dans le volume hommagial *Aus der Welt der islamischen Kunst — Festschrift für Ernst Kühnel*, Berlin, 1959, pp. 144—153.

⁴² G. Balș, *Influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine*, communication au III^e Congrès des études byzantines, Athènes, 1931, Văleni de Munte, 1931.

⁴³ I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse de Bucovine et en Moldavie depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, 1928, *passim*; G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin: les églises rupestres de Cappadoce*, vol. I, 1—2, Paris, 1925—1926; vol. II, 1—2, Paris, 1949.

⁴⁴ G. de Jerphanion, *Le trésor de Putna et les peintures de Cappadoce*, dans *L'art byzantin chez les Slaves. Premier recueil dédié à la mémoire de Th. Uspenski*, II^e partie, Paris, 1930, pp. 310—314.

DIMITRIE CANTEMIR ET LA MUSIQUE TURQUE

par EUGENIA POPESCU-JUDET

Dimitrie Cantemir, prince de Moldavie, homme politique et de lettres, historien et géographe, philosophe, humaniste, précurseur des encyclopédistes, premier orientaliste roumain, est aussi un des plus prestigieux compositeurs de musique turque classique. Il est connu en Turquie comme musicien sous le nom de Kantemiroglu et son prestige musical est dû tant à ses compositions qu'à son rôle de théoricien et d'inventeur d'un système de notation musicale alphabétique.

La Turquie est le seul pays où l'on joue ses compositions, d'ailleurs très appréciées par les amateurs de musique classique. Les musiciens turcs de la fin du XIX^e siècle interprétaient ses *semai* et ses *péchrev* qu'ils nommaient « les chants de Kantemiroglou ».

L'œuvre de Cantemir comme musicien est étroitement liée à la période qu'il a vécue à Constantinople dans sa jeunesse et qui a duré presque vingt ans, à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle (1688—1710), d'abord comme otage pour son père Constantin Cantemir, prince de Moldavie (1685—1693), puis comme *kapoukehaïa* (*kethüda*) de son frère Antioh (1695—1700 et 1705—1707) en enfin comme candidat au trône des Principautés Roumaines. Dans le milieu oriental où il séjourna, le prince Cantemir assimila les trois cultures de son temps: le classicisme gréco-latin, l'humanisme italien et la culture musulmane¹.

Le séjour de Cantemir à Constantinople coïncidait avec une époque importante de l'histoire de la musique turque. Jusqu'à cette période la musique turque avait passé par des hauts et des bas. Elle avait mené la vie de luxe dans les palais des villes, mais elle avait vécu aussi à l'ombre des murs des monastères de derviches, de même que dans le milieu modeste des habitants de la province.



Sous les sultans Seldjoukides, la musique avait été cultivée avec prédilection en Anatolie (477/1084—699/1299). Au XI^e siècle, la ville de Konya devint le troisième centre de musique islamique, après Damasc et Bagdad.

¹ Mihail Guboglu, *Dimitrie Cantemir — orientaliste*, dans « Studia et Acta Orientalia », t. III, Bucarest, 1960—1961, p. 130.

L'influence des maîtres du Tourkestan s'est fait sentir aux X^e—XII^e siècles. Ce sont les grands auteurs de l'histoire de la musique islamique: Al. Farabi (IX^e—X^e siècles), Aba Abdullah Mohammad Al Khwarizmi (X^e siècle), le philosophe Ibn Sinna Avicenna (XI^e siècle) et Fakhr al Din al Razi (XI^e siècle). La musique turque doit tout autant à Djelalleddin Rumi (599/1203—670/1272), le fondateur de la secte des derviches « mevlevi », qui introduisit la musique dans le rituel religieux.

Les premiers sultans ottomans affiliés au culte des derviches « mevlevi », prodiguèrent leur protection aux musiciens, encourageant le développement de l'art musical. Mais celui-ci, après un éclat éphémère, tomba dans l'oubli jusqu'à la moitié du XV^e siècle. C'est la date à laquelle commencent les trois grandes époques de la musique turque.

La première époque se situe sous le règne du sultan Mourad II (824/1421—855/1415), qui entretenait à sa cour des chanteur de talent, des musiciens et des théoriciens renommés comme Abdul Kadir, Kizr ben Abdullah, Ahmed Oglâ. Chukrullah, etc.

Le seconde époque correspond au règne du sultan Bajazet II (886/1481—918/1512). Elle comprend des musiciens célèbres, qui firent de Constantinople le centre musical de l'empire.

Enfin, la troisième époque est aux XVII^e—XVIII^e siècles². Une figure illustre de cette période est Cheih Riza Efendi, poète chanteur et jouer de *ney* et du tambour. Il est l'auteur de nombreux *beste*. Ses poèmes figurent dans Etrabul-Asar d'Essad Efendi. Sous le règne du sultan Ahmed III (1115/1703—1143/1730) surgit une pléiade de musiciens et des poètes parmi lesquels Eyoublu Ebou Bekir, Chair Nazim Yahya (m. 1139/1726), Buhurizâde Itri Moustapha Efendi (m. 1123/1711), Fenni Mehmed Dede (m. 1127/1715), Hattat Abdoutrahman Efendi (m. 1137/1724), Hasan Aga, musicien en chef du sultan Hattat Ismail Aga (m. 1136/1723), Kemani Ahmed, Derviche Omer, Ali Tchelebi et Cheih Nâyi Osman Dede le supérieur du monastère des derviches « mevlevi » de Galata (m. 1142/1792).

La musique touche son apogée sous le sultan Mahmoud I (1143/1730—1168/1754), souverain des arts et compositeur de talent.

Dans la collection no. 3 436 des livres d'Essad Efendi, à la bibliothèque Suleymaniyé³, on trouve les noms de quelques musiciens réputés: Hanefi Tchavasch Mehmed Kasim et sa sœur Tchengi, Djafer, Arvad, Mehmed Tchelebi, le maître Zeytouni et Hurrem Koul Mehmed, Koutb Nayi et Karga Ferrouh.

L'évolution de la musique continue aussi sous le règne du sultan Selim III (1203/1780—1229/1807), quand la musique classique atteint le sommet de la perfection.

La musique des hauts cercles de l'empire se distinguait de la musique des petits bourgs et des villages d'Anatolie, où l'on continuait de jouer les airs populaires, tout en respectant les formes de la tradition. Dans les sérails

² Fasquelle, *Encyclopédie de la Musique*, sub voce « Musique turque » t. III, Paris, 1958.

³ Ismail Hakki Uzunçassili, *Osmanlı Tarihi* (Histoire des Ottomans), t. IV, 2^e partie, p. 564.

des sultans et dans les résidences des grands dignitaires on avait depuis longtemps commencé à cultiver une musique aristocratisée, raffinée et canonique, ennoblie d'après les principes de la théorie arabo-persane. Les postulats de la musique islamique deviennent ainsi le catéchisme de la musique turque dont l'évolution se déroula durant cinq siècles: du XIII^e au XVIII^e.

Les monastères des derviches (*tekke*) sont les écoles académiques de musique. Les sanctuaires résonnent désormais de l'harmonie des chants et des instruments. On y apprend aussi la théorie et l'esthétique des modes et des rythmes.



A l'époque du séjour de Cantemir à Constantinople, la musique était fort appréciée dans les milieux de l'élite ottomane. Le goût pour la musique était un divertissement raffiné de la vie oisive que menaient alors les grands de l'empire. Le talent musical du prodigieux prince moldave trouvera donc son épanouissement dans la haute société ottomane. Il étudie l'art de la musique avec les plus grands maîtres de son temps: le renégat Kemani Ahmed, professeur de *tanbour* du sérail, et le Grec orthodoxe Angeli⁴. Il apprend à jouer au *tanbour*⁵ et au *ney*⁶. Il est à noter que le *tanbour* était consi-

⁴ Il était professeur de *tanbour* au sérail avec le Juif Halisar, cf. *Ibnü'l Emin tasnifi Saray vesikalari*, n^o 692, 794 et 1 002 (*Documents du Sérail section Ibnü'l Emin*), apud I. H. Uzunçarşılı, *op. cit.*, t. IV, 2^e partie, p. 564.

⁵ *Tanbour* — sorte de guitare à manche longue, très appréciée pour la qualité des tons. Instrument favori chez les Ottomans; ils le considéraient parfait, comme le piano chez les Occidentaux, l'instrument de précision, tel un sonomètre. L'abbé Giambattista Toderini (cf. *De la littérature des Turcs*, vol. I, Paris, 1787—1786, p. 231) le décrit ainsi: « Instrument à huit cordes, dont sept sont d'acier et une de laiton, avec un manche assez long, de façon qu'en le touchant on trouve la mesure des tons. On en joue, comme je l'ai vu plusieurs fois, avec une petite lame flexible d'écaïlle: il n'est ouvert en aucun endroit ». A la fin du volume, il donne aussi le schéma de l'échelle tonale du *tanbour*, commençant avec *fa* et comprenant deux octaves, 34 tons et demi-tons avec le *fa* supérieur. La division représentée ci-contre explique comment Cantemir choisit 33 signes alphabétiques pour son système graphique. Une autre forme de cet instrument est la *tanboura*, une guitare plus petite. Evliya Çelebi la décrit comme un instrument populaire du XVII^e siècle. Il indique que le *tel tanboura* (à cordes de laiton) avait trois cordes avec les tons devisés. Toutefois il fait une distinction entre les joueurs *tanbourdjivan* et les *tel tanbourdjivan* (cf. *Seyahatname*, t. I, p. 621 et 634). En roumain cet instrument, disparu depuis longtemps, était désigné sous le nom générique de *tanburd*, aujourd'hui inusité.

La bibliothèque de l'Université d'Istanbul possède deux manuscrits musicaux contenant le traité de Cantemir (Yazma T. n^o 1 856, 104 p. et Yazma T. n^o 5 636, 101 p.). Les microfilmes de ces manuscrits existent actuellement dans les Archives de l'Etat à Bucarest (Ms. IV, n^o 3). Les deux manuscrits sont assez semblables. Le premier contient une explication des rythmes et des tons et une théorie générale de la musique. On explique les tons de la guitare à cordes (à l'aide d'un dessin aussi) et du « *tanbour* »; de plus l'on donne des explications sur l'échelle des tons et l'accordage des instruments. Suit une explication détaillée du traité de Cantemir (*Der beayan-i eduar-i Kantemiroglu*) à la page 43 sq., la description des mesures (p. 53), le tableau synoptique des 28 lettres et le livre de musique à système alphabétique de notation (p. 56), en continuant avec la théorie et l'analyse des modes.

Le second manuscrit débute par une dédicace sur la première page faite au sultan Mahmoud I. (1738—1754, 1143 H—1168 H). Il comprend les mêmes parties, ayant de plus une liste des musiciens célèbres (p. 1—5), un traité général de musique avec une description des tons

déré à l'époque comme l'instrument parfait, capable de reproduire avec fidélité toutes les subtilités modales et rythmiques. Cette constatation sera le point de départ de la théorie musicale exposée par Cantemir dans son traité⁷.

Cantemir devint un musicien réputé et très recherché dans la société des dignitaires de la Sublime Porte. Le chroniqueur moldave Ion Neculce, son contemporain, nous apprend qu'« il était si appliqué au *tanbour*, qu'aucun Constantinopolitain n'était capable d'en jouer comme lui »⁸. Le *tanbour* et le *ney* ouvrent les maisons et les relations politiques. Il se fait de hautes relations grâce à son intelligence, à son talent de musicien et au charme de sa personne⁹. Il est l'hôte de choix aux festins et le favori des fêtes. Nicolae Costin, un autre chroniqueur nous dit: « Les agas l'invitaient aux banquets turcs, pour l'amitié qu'il leur témoignait. D'autres racontent qu'il jouait bien au *tanbour* et les agas le faisaient inviter aux festins pour écouter sa musique »¹⁰.

Pendant ces quinze années d'études musicales, Dimitrie Cantemir a appris non seulement les secrets du *tanbour*, mais il a aussi approfondi la théorie de la musique orientale. Il est promu maître, car il fonde une école où il enseigne la musique selon sa propre méthode. Il a comme

de la guitare russe à cordes et du « tanbour », enfin l'explication du traité de Cantemir et du système de notation alphabétique (p. 51 et suivantes)

L'analyse détaillée de ces manuscrits, de même que la traduction du traité de Cantemir feront l'objet d'un article que nous publierons dans le volume suivant de « Studia et Acta Orientalia » et qui comprendra une ample étude du système musical de Cantemir.

⁷ *Ney* ou *nay* — flûte longue et droite de roseau, dont le ton doux ressemble à la voix humaine. Le même Toderini nous explique: « Espèce de flûte traversière de roseau; elle est tantôt d'un son aigu comme la flûte allemande, tantôt elle ressemble à la voix humaine » (*ibidem*, p. 236). C'était l'instrument préféré des derviches mevlevi, « les meilleurs joueurs d'instruments. Ils en ont à vent et à baguette, comme je l'ai vu m'étant trouvé à leur danse en tourbillon ... Ils jouent très bien du *ney*, ne se servant point comme nous, de l'extrémité de leurs doigts (excepté du petit), mais des secondes phalanges. Cet instrument est d'une embouchure difficile étant tout ouvert par est haut, mais il est très doux et ressemble à la voix humaine » (*ibidem*, pp. 236-237).

Les Roumains appellent en général *nai* la flûte de Pan. Ce terme a été introduit dans la langue par les musiciens des villes du XVIII^e — XIX^e siècles. La flûte de Pan était connue autrefois sous le vocable *miscal*, terme identique au mot turc *miskal*, qui signifie le même instrument. Aujourd'hui ce mot est complètement disparu. On emploie seulement le terme *nai* pour cet instrument rare, rendu célèbre dans l'époque actuelle par les musiciens populaires roumains.

Le *nay* turc est semblable à la flûte droite et longue des bergers roumains, qu'on appelle *caval* ou *fluiet ciobănesc* et spécialement au genre nommé flûte moldave (*fluiet moldovelesc*) et spécifique pour cette région.

⁸ Il écrit textuellement dans la première page de son traité: « On dit que l'instrument le plus complet et parfait parmi tous ceux que nous connaissons ou que avons nous vus est le *tanbour*, car il reproduit avec précision et sans défaut le chant et la voix qui émane de la respiration humaine » (voir le facsimilé n° 1).

⁹ Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei* (Chronique de Moldavie) dans *Cronicile României* (Les Chroniques de la Roumanie), vol. I, éd. Mihail Kogălniceanu, Jassy, 1872, p. 300.

¹⁰ C. C. Giurescu, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), vol. III, 2^e partie p. 797. Bucarest, 1946, p. 979.

¹¹ Nicolae Costin, *Letopiseșul Țării Moldovei* (Chronique de Moldavie), dans *Letopiseșele Moldovei*, éd. M. Kogălniceanu, vol. II, Jassy, 1872, p. 89.

élèves des musiciens chevronnés, tels que Tastadjioglou, Sinik Mehmed, Bardakci Mehmed Çelebi, le grec Ralaki Eypraghiothe, le trésorier-chef Davoul Ismail Efendi et le trésorier Latif Tchélébi.

Obtempérant aux insistances de ses élèves, Ismail Efendi et Latif Tchelebi, Cantemir compose un traité de musique où il explique ses idées sur la théorie musicale et son application. Tout en s'étayant sur son expérience de musicien et de pédagogue, il cherche la solution des problèmes au-delà de la routine par laquelle on transmettait la science de la musique depuis des siècles. Il applique son esprit de recherche et d'inventivité et il conçoit la nécessité d'une notation musicale, dont il fait le fondement de son système.

La science musicale ottomane qu'on nommait *ilm-i edvar* depuis la seconde moitié du XVI^e siècle¹¹ s'était fixée dans les limites de la pratique, qui continuait son évolution au long des âges. Les musiciens, considérant la musique un simple divertissement de la poésie, négligeaient la théorie et la science des tons. C'est pour cette raison que l'œuvre de Cantemir mérite d'être considérée avec toute l'importance qu'elle acquiert au début du XVIII^e siècle, quand la musique turque approche de son âge d'or.

Le traité de Cantemir (*Edvar-i musiki*) est connu dans l'historiographie roumaine sous le titre *Tarif-u ilm-i musiji ala vedjh-i mahsus* [sic] (Explication de la science de la musique selon une méthode spéciale)¹². C'est le titre du manuscrit que possédait dans sa bibliothèque le musicologue Raouf Yetka Bey et que publia tel quel Teodor T. Burada dans son ouvrage sur Cantemir. Le manuscrit représentait le recueil du musicien Keverseri et portait sur la première page du livre le sceau de Nâyi Osman Dede, premier flûtiste (*neyzen*) du monastère des derviches de Galata¹³, avec son portrait sur une page du livre. La collection comprend de nombreux *pechrev*¹⁴ et *semaj*¹⁵, composés par Cantemir et enregistrés dans sa notation.

On trouve encore le traité sous un autre titre; *Kitab-ul musiki ebdjed* (Livre de la notation musicale). Le manuscrit existant dans la bibliothèque du musicologue H. Sadettin Arel, qui est d'ailleurs considéré comme l'exemplaire original et autographe de l'auteur, est intitulé *Kitab-ul ilm-i musik-alâ vedjuhl houroufet*. (Livre de la science musicale avec la notation alphabétique)¹⁶.

¹¹ Ismail Hakki Uzunçarşılı, *op. cit.*, t. III, 2^e partie, p. 562.

¹² P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera* (Dimitrie Cantemir. Sa vie et son œuvre), Bucarest, 1958, p. 65; I. I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir, Omul, scriitorul, domnitorul* (D. C., l'homme, l'écrivain, le prince), Jassy, 1926; Teodor T. Burada, *Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir* (Les écrits musicaux de Dimitrie Cantemir), dans « Analele Academiei Române », Bucarest, 191, p. 7.

¹³ Avni Avtuç, *La bibliothèque du décédé Raouf Yetka*, dans « Musiki Mecmuasi », n^o 41, Istanbul, Juillet 1951, p. 22.

¹⁴ *Pechrev* — pièce musicale instrumentale à refrain; morceau qu'on joue au commencement d'un concert, prélude.

¹⁵ *Semaj* — air grave de danse, chant composée d'une stance, mélodie sur laquelle tournent les derviches, danse religieuse des derviches tourneurs.

¹⁶ Yilmaz Oztuna, *Nota yazisi, Turk Musiki lügati* (Notation dans le Dictionnaire de la musique turque), dans « Musiki Mecmuasi », n^o 52, Istanbul, Juin 1952, pp. 115—169 (sub voce 4).

On ne peut pas préciser la date exacte à laquelle Dimitrie Cantemir écrivit le traité. Pourtant c'est son seul ouvrage rédigé en langue turque, appartenant probablement à la première période de son activité (1693—1700). Il est cependant postérieur à l'ouvrage philosophique *Sacrosanctae scientiae indempingibilis imago*¹⁷. L'auteur même nous dit dans son *Histoire de l'Empire ottoman* que l'ouvrage était dédié au sultan Ahmed III¹⁸. Teodor T. Burada affirme aussi que le traité fut dédié à Ahmed II¹⁹, tandis que d'autres sources citent Ahmed III²⁰ comme le protecteur des dons artistiques du prince moldave. La tradition nous transmet qu'il fut invité au sérail, où, en présence du sultan, il joua son célèbre *Semai Neva*. Le padichah, ravi par son talent, le récompensa par de magnifiques présents²¹.

Le traité, qui comprenait la théorie de la musique et la notation, était complété par une collection de 365 compositions écrites dans sa notation alphabétique. Teodor T. Burada cite ce recueil comme le second ouvrage de Cantemir, sous le titre *Livre des chansons*. D'autres sources²² roumaines mentionnent la collection sous le titre *Cartea cîntecelor după gustul muzicii turcești*, qui est la traduction du titre français: *Livre de chansons d'après le goût de la musique turque*, appartenant au manuscrit existant dans la Bibliothèque Nationale de Paris sous le no 4 023, où se trouve l'air de Cantemir transcrit par Charles Fonton.

Cantemir parle de son traité dans son *Histoire de l'Empire ottoman*²³ et dans son *Système de la religion mahomédane*²⁴, s'attribuant l'invention de la notation alphabétique, qui est expliquée dans son livre de musique turque, « où on trouve la théorie et toutes les règles de la musique, que les Turcs apprécient beaucoup plus que les anciennes ». Son livre devint rare, car l'abbé Toderini, qui visita Constantinople à la fin du XVIII^e siècle, regretta de n'avoir pas pu s'en procurer un exemplaire, en notant que « ce livre est très rare »²⁵.

Il paraît que le prince Cantemir n'abandonna pas ses occupations musicales après avoir perdu le trône, quand il se réfugia auprès du tzar Pierre le Grand dans la troisième période de son activité. On relate qu'il reprit son

¹⁷ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 65.

¹⁸ Dimitrie Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1743, t. II, p. 236.

¹⁹ T. T. Burada, *op. cit.* p. 7. Il s'étaye sur l'affirmation de l'abbé Giambatista Toderini, *op. cit.*, p. 218, et sur l'assertion de L. A. Castellan, dans *Moeurs, usages, coutumes des Othomans et abrégé de leur histoire*, Paris, 1812, p. 217, et sur Dimitrie Cantemir même (cf. *Istoria Imperiului otoman* (Histoire de l'Empire ottoman, Bucarest, Ed. de l'Académie Roumaine, 1876, note p. 218.

²⁰ Veysel Arseven, *Romen kaynaklarina göre Dimitrie Cantemir, romen ceden çeviren*, (Dimitrie Cantemir selon les sources roumaines, traduit du roumain), dans « Türk Folklor Araştırmaları », Istanbul, an. IV, 1955, n^o 75.

²¹ T. T. Burada, *Un prince moldave musicien*, dans la « Revue de Roumanie », an. I, Janvier 1910, n^o 1.

²² Dimitrie Bantîş-Kamenski, *Dimitrie Cantemir Domnul Moldovei* (Dimitrie Cantemir, prince de Moldavie), traduit du russe par Victor O. Gervescu, Bucarest, 1902, p. 16.

²³ Dimitrie Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, p. 218.

²⁴ Dimitrie Cantemir, *Système de la religion mahomédane*, en russe, Moscou, 1722, *apud* P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 65.

²⁵ Giambatista Toderini, *op. cit.*, vol. I, p. 218.

traité en écrivant une introduction à la musique turque en langue moldave (*Introducere în muzica turcească în limba moldovenească*)²⁶. Les historiens roumains s'accordent en citant le titre de cet ouvrage qui malheureusement n'a jamais pu être retrouvé²⁷. L'historien P. P. Panaitescu, dans son livre prestigieux sur la vie et l'œuvre de Cantemir, admet que ce livre a pu exister²⁸. Mais l'hypothèse que ce livre existerait dans une bibliothèque d'Astrakan reste à jamais contestée²⁹.

Cantemir mentionne dans son *Système de la religion mahomedane*, qu'il avait construit en Russie un instrument musical nouveau, qui fut très apprécié par le tzar Pierre³⁰.

Le traité de musique situe Cantemir parmi les plus célèbres musiciens ottomans. Le fait qu'il se soit attaqué à la réforme de la théorie musicale turque nous découvre sa profonde connaissance de la culture orientale. Il considérait la musique turque comme supérieure à celle de l'Europe par la mesure et la proportion. Dans ses écrits il témoigna davantage de sa compréhension pour l'univers de la musique islamique.

Comme le remarque l'historien P. P. Panaitescu, «Dimitrie Cantemir était un esprit à préoccupations universelles, selon le modèle des humanistes»³¹. Sa curiosité scientifique et sa diligence lui ont permis d'ouvrir une porte presque secrète jusqu'alors.

Le mérite de Cantemir est en premier ordre d'avoir introduit une notation personnelle appliquée au caractère de la musique turque et à la constitution de l'échelle orientale. Même si le prince moldave n'est pas le premier inventeur de la notation avec *ebdjed* (alphabétique), son rôle reste appréciable dans l'histoire de la musique turque. Pour mieux comprendre l'importance de ses théories musicales et la valeur de sa notation, nous devons jeter un bref coup d'œil sur le développement de la pensée musicale chez les peuples de l'Islam.



Les Arabes ont pris les premières leçons de musique chez les Persans et ceux-ci, à leur tour, ont hérité du trésor de la musique grecque. Les théories gréco-iraniennes sont devenues les règles immuables de la musique islamique. Une théorie commune domine la musique arabe, persane et turque.

Les premiers théoriciens ont pris leurs idées des théories des philosophes grecs, en traduisant les anciens textes. Le plus ancien théoricien est l'écrivain Halil du VIII^e siècle, mais on considère comme vrai père de la musique islamique

²⁶ Teodor T. Burada, *Scriverile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir* (Les écrits musicaux de Dimitrie Cantemir), Bucarest 1911.

²⁷ Dimitrie Bantîş-Kamenski, *op. cit.*, p. 19. Aron Densuşianu, *Istoria limbii şi literaturii române* (Histoire de la langue et de la littérature roumaine), Jassy, 1885, pp. 180—181.

²⁸ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 65.

²⁹ F. J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, t. III, Bruxelles, 1846, p. 38: «On a aussi de ce prince: *Introduction à la musique turque*, en moldave; manuscrit in 8^o qui se trouve à Astrakan.»

³⁰ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 65.

³¹ *Ibidem*, p. 66.

Al Farabi (env. 259/873—339/951). Il acclimata les théories grecques dans son livre *Kitab-ul musiki-ul kabir* (Le livre de la grande musique). Il est considéré comme l'initiateur de la notation alphabétique et le premier qui assigna les lettres arabes d'*elif* au *sin* pour la double octave³².

Le siècle suivant, Ibn Sina Avicenna (370/980—428/4036) fit preuve d'une vaste érudition sur la théorie musicale dans son livre *Kiirab-ul chafa*. Un continuateur des idées de Al Farabi est Saffieddin Abdul Numin (m. 656/1258), inventeur d'un nouveau système musical. Il employa la notation alphabétique dans quelques exercices de son livre *Chereffiye*.

Le successeur de Saffieddin fut Kutbeddin Chirazi. Mais c'est le célèbre musicien Abdul Kadir (m. 838/1434—5) qui fixa les principes de la notation alphabétique. Il nota ses compositions dans ses œuvres *Mekasid-ul Elhan* et *Kenz-ul-Elhan*. Chaque lettre de l'alphabet arabe correspondait à un ton de l'échelle musicale qui commençait par la note *re* (*elif*). Suivaient les tons avec les demi-tons et les accidents ascendants et descendants. Les signes étaient représentés par des lettres isolées ou formées de deux lettres liées. Celui qui continua la notation alphabétique fut le musicien Chukrullah, qui affirma les mêmes principes que ses prédécesseurs.

Les lettres de l'alphabet arabe employées comme symboles des sons de l'échelle qui commence avec *re* sont; *elif, be, djim, dal, he, vav, ze, ha, ti ye*, isolées; lettres liées: *ye-elif, ye-be, ye-djim, ye-dal, ye-he, ye-vav, ye-ze, ye-ha, ye-ti*; suit encore *kef, kef-elif, kef-ke, kef-djim, kef-dal, kef-he, kef-vav, kef-ze, kef-ha, kef-ti, lam, lam-elif, lam-be, lam-djim, lam-dal, lam-he, lam-vav, lam-ze, lam-ha*³³.

Malheureusement, la plupart des documents enregistrés dans ces premiers essais de notation musicale sont perdus. Cependant, il est certain que Dimitrie Cantemir avait connu les efforts de ses prédécesseurs. Ses connaissances sont le résultat d'études approfondies des fonctions des tons. Il est encore certain qu'il avait étudié l'ancienne notation byzantine, puisqu'il avait suivi les cours de l'académie grecque de la Patriarchie de Constantinople. Il semble qu'il ait eu connaissance de la notation hindoue antique, dont les principes influencèrent sa pensée. L'antiquité lui offrait aussi quelques exemples de notations basées sur les signes alphabétiques.

Les musiciens arabes et, plus tard, les musiciens turcs ont toujours montré de l'opposition à la notation des mélodies. Ils prétendaient empêcher la vulgarisation de la musique et ils voulaient en garder l'exclusivité de la pratique. Ils croyaient ainsi défendre la tradition, le droit d'auteur, et la qualité de l'improvisation.

Cette position était une des causes d'ignorance de la théorie musicale. Si pendant le règne des premiers sultans l'étude de la musique fut illustrée par des théoriciens de qualité, plus tard la musique est redevenue un divertissement facile au fêtes des sérails.

³² Grove's Dictionary of Music and Musicians, sub voce « Notation ». vol. VI, Londres, 1954, p. 109.

³³ Yilmaz Oztuna, *op. cit.*, Juin 1952, n° 52, pp. 114—116.

L'œuvre de Cantemir apparaît dans une époque de renaissance de l'art de la musique. Avec l'invention de son système surgit de l'oubli l'intérêt pour la science musicale. Cantemir ne néglige rien des positions conquises par ses prédécesseurs. Au contraire il renforce la pensée des anciens théoriciens en formant un nouveau système de notation musicale. Ce système, dit-il « est une méthode nouvelle inventée par moi-même », « une invention inconnue auparavant chez les Turcs »³⁴.

Le système de Cantemir comprend 33 signes, représentés par des lettres isolées et liées (2 ou 3 lettres). Les chiffres 1, 2, 3, 4 et 8, écrits sous le signe respectif, indiquent la durée de la note. Les pauses, les points, les signes de legato et les ornements ne sont pas reproduits. Cantemir reconnaît 18 modes (*makam*) turcs, parmi lesquels: Sultani-Neva, Pendyghâh, Sultani-jrak, Pousselik-Achiran, Isfahan, Seghâh, Nichabourek, Oachak, Rast, Nihavend etc.

Les signes de Cantemir représentent les tons (*perde*) suivants: *yeghâh* (ye), *achiran* (ayn-he), *adjem achirani* (ayn-he), *yarak* (kaf), *rehavi* (ra) *rast* (ra), *zirgüle* (noun), *dughâh* (dal), *nihavend* (he-ye), *seghâh* (sin), *pousselik* (be), *tcharghâh* (tchimelif), *saba* (sad), *uzzal* (lam), *neva* (he) *beyati* (be-ye-elif), *hizari* (ha), *huseyni* (ha-he), *adjem* (ayn), *evîdj* (elif), *mahour* (mim-elif), *gherdanief* (kef), *chehnaz* (kin-he), *mouhayyer* (mim), *sunbule* (lam-he), *tiz seghâh* (sin), *tiz pousselik* (be-he), *tiz tcharghâh* (tchim), *tiz saba* (sad-he), *tiz uzzal* (lam-he), *tiz neva* (he), *tiz beyati* (be-ye-he), *tiz husseini* (he-be). Là où le signe apparaît répété, la même lettre est employée sous plusieurs formes graphiques. Avec ces 33 signes graphiques; Cantemir réussit à reproduire les compositions qui ne dépassaient pas 2 octaves. Pour indiquer les durées des notes, il ajoutait les chiffres 1, 2, 3, 4 et 8.

Des 365 compositions qu'il avait transcrites dans son recueil, la tradition nous a conservé 31 pièces: 21 *pêchrev*, 7 *saz semâisi*, 1 *beste*, 2 *aksak semâisi*³⁵.

Pechrev: *Bestenighâr* (*Devr-i Kebir*), *Beyati ofenber*, „*Gamsfersa*“, *Buzurk* (*Darbeyn*), *Ghevest* (*Sakil*), *Isfahan* (*Remel*), *Isfahan-il Cedid*, *Mahour* (*Darbeyn*), *Muhayyer* (*Muhammes*), *Nihavend* (*Penljgâh*) (*Devr-i Kebir* „*Huri*“), *Pousselik* (*Devr-i Revan*), *Pousselik Achiran* (*Berefchan*), *Rast* (*Agir Duyek*), *Rast* (*Berechan*), *Sazkâr Sipîhr* (*Fer*), *Sultani-Irak* (*Devr-i Kebir*), *Ouchak*, *Ouchak-Achiran* (*Darb-i Fetih*), *Yeghâh-i Adjemi* (*Berefchan*), et *Zirgule* (*devr-i Kebir*).

Saz Semâisi: *Isfahan-i Djedid*, *Nihavend*, *Pendjgâh*, *Pousselik-Achiran*, *Rast*, *Sultani-Irak* et *Ouchak*.

Beste: *Nichaburek Muhammes*.

Aksak Semâisi: *Nichaburek* et *Sultani-Neva*.

Tous les musicologues turcs, en commençant par Raouf Yekta Bey³⁶, contestent à Cantemir la paternité de son invention, affirmant qu'il n'a fait

³⁴ Dimitrie Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, notes pp. 217—218.

³⁵ Raouf Yekta Bey, dans « *Sehbal* », Istanbul, 1912, n° 52, et Yilmaz Oztuna, dans « *Sehbal* », Istanbul, Mars 1951, n° 37.

³⁶ Raouf Yekta Bey, *La Musique Turque*, dans A. Lavignac, „Encyclopédie de la musique et Dictionnaire du conservatoire“, Paris, 1922, pp. 2 979—2 980.

que reproduire la notation turque avec *ebdjed* apparue dans l'histoire de la musique islamique au IX^e-X^e siècles. Mais même s'il a gardé les principes de l'ancienne notation, on observe néanmoins qu'il a modifié la méthode, en appliquant les anciens principes à un système nouveau. Pour cette raison il affirma dans ses écrits que « les Turcs apprécient mieux ses notes que les anciennes ».

Un contemporain de Cantemir, Kouby-Nayi Osman Dede, est considéré par les Turcs comme l'auteur d'une notation similaire³⁷. Il est l'auteur de l'œuvre *Miradjıyye*. On a conservé de lui un cahier avec des mélodies écrites au moyen de la notation *ebdjed* dans le codex n° 247 existant au monastère des derviches « mevlevi » de Yeni Kapu. Ce flûtiste est inhumé dans le mausolée des supérieurs du monastère. Raouf Yakta Bey observe des différences sensibles entre sa notation et celle de Cantemir. Mais ces éléments sont plutôt formels, car la technique employée est la même³⁸. La similitude des deux systèmes soulève la question de la priorité. Seule une étude minutieuse et parallèle, étayée sur un concert de dates et documents, pourrait en conclure avec précision au mérite de l'un des auteurs par rapport à l'autre.

La contribution de Cantemir ne perd cependant rien de sa valeur historique, car le prince moldave construit sa notation sur la base d'une théorie logique, plus élevée et plus élargie, instituant un traité fondé sur un système théorique.

Le succès de la notation de Cantemir fut pourtant éphémère. On continua à ignorer la transcription de la musique, et ces notes avec *ebdjed* tombèrent finalement en désuétude pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le sultan Selim III, le Mécène des musiciens, ordonna à Abd-ul Bâki Dede, le petit fils d'Osman Dede, de mettre au point la notation musicale. S'étayant sur la classification de Cantemir et sur les systèmes antérieurs, celui-ci composa une notation alphabétique perfectionnée, qu'il exprima dans son livre *Tahriry* (Notation). Une copie du manuscrit se trouve dans la bibliothèque de H. Sadettin Arel. Le système d'Abd-ul Baki est considéré comme le modèle parfait de la théorie turque de la notation. Les noms des tons et les lettres symbole sont : *yegâh (elif)*, *pest beyati (be sans point)*, *pest hisar (dal)*, *achiran (ayn)*, *adjem-achiran (he)*, *irak (vav)*, *gevecht (ze)*, *rast (ha)*, *chûri (ti)*, *zergûl (ye)*, *dugâh (ye-elif)*, *kürdi (ye-be)*, *segâh (ye-djim)*, *pousselik (ye-dal)*, *tchargâh (ye-he)*, *sabâ (ye-vav)*, *hidjaz (ye-ze)*, *nevâ (ye-ha)*, *beyati (ye-ti)*, *hisar (kef)*, *hüsseini (kef-elif)*, *adjem (kef-be)*, *evîdj (kef-cim)*, *mâhour (kef-dal)*, *gherdaniye (kef-he)*, *chehnaz (kef-vav)*, *muhayyer (kef-ze)*, *sunbu (kef-ha)*, *tiz segâh (kef-ti)*, *tiz posselik (lam)*, *tiz tchargâh (lam-elif)*, *tiz beya (lam-he)*, *tiz hisar (lam-vav)*, *tiz hüsseini (lam-ze)*. Les signes prenaient chiffre 2 pour les notes plus aiguës³⁹.

³⁷ Raouf Yekta Bey indique l'année 1172/1756 comme date de la mort du flûtiste Na Osman Dede, tandis que I. H. Uzunçarşılı fixe l'année 1142/1729 comme date de sa mort (*op. cit.*, vol. IV, 2^e partie, note p. 562). Ne s'agit-il pas d'une confusion de noms entre Na Osman Dede et le musicien Kutb-i Nayi Dede Efendi? C'est la question que pose aussi Av. Avtuç (*op. cit.*). La distinction faite par le prestigieux historien Uzunçarşılı est de la plus grande importance.

³⁸ Raouf Yekta Bey, *op. cit.*, p. 2 980.

³⁹ Yılmaz Oztuna, *op. cit.*, Juin 1952, n° 52, pp. 114 et 116.

Mais ce système ne réussit pas non plus à s'imposer aux musiciens. Un ultime essai d'introduction de la notation alphabétique fut fait par Nedjip Pacha, chef de la musique impériale, qui au commencement du XIX^e siècle reprit, sans succès d'ailleurs, la question de la notation.

Le système avec *ebdjed* ne survécut pas. Mais une autre notation se répandit au cours du XIX^e siècle et s'imposa aux connaisseurs de musique par la simplicité de ses principes. C'est la notation arménienne de Baba Hamparsum (1768—1839) qui représente la transition du système oriental à la notation universelle linéaire. Maintes pièces et mélodies de musique turque ont été conservées grâce à cette notation. Il est à observer que beaucoup de compositions de Cantemir, au siècle dernier, étaient transcrites en cette notation, dans divers cahiers ou manuscrits. Des musiciens de talent, comme Dr. Subhi Zuhdi, ont diffusé la notation Hamparsum et Raouf Yekta Bey et d'autres l'ont employée encore plus tard.

A

★

Nous considérons utile de fournir quelques précisions sur les bases de cette notation et sur les circonstances qui ont conduit l'auteur à sa découverte.

Baba Hamparsum avait appris la musique chez Zenne Bogos, un musicien célèbre de Constantinople. Protégé par Hovannes Tchelebi Duzian, de la famille Duzian, il fut nommé sacristain de l'église arménienne de Galata. Il étudia aussi la musique grecque chez l'illustre Onofrios. Non content de ses connaissances, il fréquenta les Cheih Dede et les derviches des *lekke*, de qui il apprit les *beste* et les *pechrev*. Durant cette période (1815—1818) il étudia les mélodies de Nerses le Gracieux⁴⁰ (1102—1173), incorporées depuis dans le culte arménien.

Baba Hamparsum constata qu'on ne pouvait pas transcrire exactement les mélodies arméniennes suivant le système occidental, à cause des sons *mi dièse* et *si dièse* qui manquaient dans la musique européenne. Alors il s'inspira des signes arméniens de l'ancienne notation arménienne basée sur des neumes similaires aux neumes grecques. Etudiant la forme simple de la notation européenne, Baba Hamparsum créa les sept signes qui correspondent à l'échelle musicale de la manière suivante: *pouch* (abrévié *pou*): *re egortch* (*ye*): *mi*, *vernahagh* (*ve*): *fa*, *pengortch* (*pe*): *sol*, *hosrovain* (*ho*): *la*, *nerknahagh* (*ne*): *si*, *baruik* (*ba*): *do*. Les tons correspondent à l'échelle byzantine *pa*, *vu*, *gha*, *di*, *ke*, *zo*, *ni*. Les durées et les valeurs sont représentées par des petits cercles, des demi-cercles, des points, des virgules etc⁴¹.

Par son œuvre, Hamparsum devient non le réformateur mais le vrai fondateur de la notation arménienne. Certainement, il n'avait pas pensé au début de donner une nouvelle notation aux Turcs. Son but initial n'était que de reproduire avec fidélité les anciens hymnes arméniens dans une transcrip-

⁴⁰ Nerses le Gracieux, Catolico des Arméniens après la transgression de la Chaire patriarcale en Cilicie, pendant les années 1166—1173.

⁴¹ Pr. Aristakel Hisarliian, *Patmutiun Hay Zainakrutium* (Histoire de la notation arménienne), Istanbul, 1914, chap. I p. 8.

tion moderne et exacte. Mais les résultats dépassèrent ses modestes intentions et sa notation devint presque usuelle.

Les musicologues turcs critiquèrent son système en lui reprochant sa simplicité. Pourtant la facilité et la clarté des principes constituent la qualité essentielle de sa notation, qui fut vite acceptée et appliquée par de nombreux musiciens. L'auteur même reconnaissait dans quelques lignes autobiographiques que son système « était encore incomplet ». Il désirait « élargir cette découverte, pour ne pas jeter les résultats obtenus dans la tombe de l'oubli ». Il voulait continuer « cette découverte qui a besoin d'être encore développée »⁴². Il écrivit ces lignes en 1837, deux années avant sa mort. Après sa disparition, sa notation fut employée par les musiciens sans aucune amélioration. Elle fut si appréciée au cours du XIX^e siècle par les musiciens turcs et arméniens qu'elle devint un instrument utile pour les enregistrements directs des mélodies, à cause de la simplicité même des moyens. Elle fut appliquée non seulement par les musiciens arméniens comme Nigoghos Tachdgian, qui publia en 1874 les hymnes religieux suivant cette méthode et les trois grands musicologues Karamura, Makar Ekmalian et Komitas, mais aussi par les musicologues turcs, qui profitèrent de ce système jusque dans notre siècle. Beaucoup de cahiers de musique de cette époque contenaient aussi des mélodies de Cantemir.



La musique de Cantemir a pénétré loin de ses sources, dès le premier quart du XVII^e siècle. Le célèbre *Air des derviches*, attribué au Prince moldave, fut publié en notation usuelle dans quelques livres où les mérites de l'auteur sont amplement mis en relief. Tel le livre de Ferriol, *Recueil de cent estampes*, qui comprend le Chant des derviches noté à l'europpéenne⁴³. L'ouvrage *Essai sur la musique orientale comparée à la musique européenne*, écrit par Ch. Fonton⁴⁴, contient l'*Air de Cantemir* et des données sur ses œuvres musicales. Fr. Sulzer publie dans son *Histoire de la Dacie* vers la fin du XVIII^e siècle, les notes du même air⁴⁵. Selon cet auteur, on jouait avec prédilection le *Chant des derviches* à la cour du Prince de Valachie. Pourtant on ne peut pas fixer la date à laquelle cette mélodie fut connue par les amateurs de musique⁴⁶.

La popularité du prince moldave musicien continua durant tout le XIX^e siècle en Turquie. Teodor T. Burada nous apprend que, après l'introduction de la notation usuelle en Turquie, vers la fin du XIX^e siècle, on imprimait des cartes postales illustrées avec des mélodies de Cantemir en notation européenne⁴⁷.

⁴² *Ibidem*, pp. 57—58.

⁴³ N. de Ferriol, *Recueil de cent estampes*, Paris, 1714, p. 26.

⁴⁴ Ch. Fonton, *Essai sur la musique orientale comparée à la musique européenne*, 1751, Bibliothèque Nationale de Paris, ms. 1023.

⁴⁵ Franz Joseph Sulzer, *Geschichte des transalpinischen Daciens* t. II, Vienne, 1781, pp. 430—454.

⁴⁶ Giambatista Toderini, *op. cit.*, vol. I, p. 218, Il affirme que la musique de Cantemir fut écrite avant le recueil de Ferriol, dans l'ancien livre de la littérature des Turcs.

⁴⁷ Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 24.

Les musicologues turcs sont d'accord pour estimer le talent et l'érudition musicale de Cantemir. Raouf Yekta Bey l'apprécie comme un grand virtuose et un brillant maître, qui s'est fait remarquer par son excellent *Semai* dans le mode Sultani Neva, joué devant le sultan Ahmed III⁴⁸. H. Saddettin Arel le considère un grand musicien, qui a fixé 48 *makam*, 40 *saz semaisi*, 315 *pechrev* et quelques *beste*⁴⁹. Il fait l'éloge des transcriptions de Cantemir dans un article publié sur un recueil du célèbre musicien du XVII^e siècle Ali Ufki, joueur du *santour* à l'époque du Sultan Mehmed IV (1058/1638—1099/1687)⁵⁰. Le manuscrit d'Ali Ufki qui se trouve dans la Bibliothèque du British Museum de Londres⁵¹, contient un Haseyni peshrev transcrit par Ali Ufki, suivant la notation européenne. Cette mélodie se trouve aussi dans la collection de Cantemir, notée selon le système avec *ebdjed*. H. Saddettin Arel remarque les différences entre les deux transcriptions. Il observe la finesse rythmique et le sens des modes chez Cantemir, dont la transcription modale est plus exacte. Quant à la personnalité d'Ali Ufki Bey, sa collection datée de 24 zilhicce 1079 (26 Mai 1669) est un document important qui nous découvre dans la figure de ce musicien, probablement un Polonais rénégat, un esprit encyclopédique de l'époque⁵². Comparé au polyglote Ali Ufki Bey (on dit qu'il connaissait 17 idiomes), le grand humaniste Cantemir nous apparaît à juste titre comme un parfait musicien, créateur d'un système de précision, qui correspondait aux exigences de subtilité. Le parallèle des deux musiciens est significatif, car il s'agit de deux fins connaisseurs de la science musicale.

Les compositions de Cantemir suscitent aujourd'hui encore l'intérêt des musiciens. Le musicologue roumain George Breazul a justement démontré avec force et raison comment l'*Air des derviches* contient un motif mélodique qui n'est point étranger à une certaine modulation et à un ornement mélodique introduits par Mozart dans un thème du ballet *La gelosie del Seraglio*, écrit en 1771 et reproduit plus tard dans l'opéra *L'enlèvement du sérail*, composé en 1781⁵³. C'est l'année de l'apparition à Vienne de l'histoire de Sulzer. Le critique allemand Walter Preibisch⁵⁴ a affirmé que cette figure mélodique de Mozart est apparentée à un dessin mélodique de l'opéra *Les pèlerins de Mecca* de Glück. A cette date, le goût pour la musique turque avait déjà fait son apparition en Europe et le courant pour « l'opéra turque » prenait son essor. L'influence des *mehterhane* de l'armée ottomane se faisait voir dans les orchestres militaires de divers pays. Considérant que le *Recueil de cent estampes* fut publié à Paris en 1715, il est certain que le *Chant des derviches* était connu depuis longtemps.

⁴⁸ Raouf Yekta Bey, dans la revue « Sehbâl », n° 49, 15 Février 1911.

⁴⁹ H. Saddettin Arel, dans « Sehbâl », n° 66, 1 Décembre 1912.

⁵⁰ H. Saddettin Arel, *Sur un recueil musical ancien de plus de 300 ans*, dans « Musiki Mecmuasi », n° 45, Novembre 1951, Istanbul, pp. 3-6.

⁵¹ British Museum, *Oriental Dp. NO-SLOAN*, vol. 3 114 sous le titre: Ali Ufki, *Haza mecmua-i Saz-ü Söz*.

⁵² Ismail Hakkı Uzunçarşılı, *op. cit.*, t. IV, 2^e partie, p. 567.

⁵³ George Breazul, *La bicentenarul naşterii lui Mozart* (Au bicentenaire de la naissance de Mozart), Bucarest, 1957.

⁵⁴ Walter Preibisch, *Quellen Studien zu Mozart « Entführung aus dem Sérail »* Leipzig, 1909, p. 463 et p. 476.

La figure mélodique de l'*Air de Cantemir* reproduite par Mozart constitue un élément structural fréquent dans les collections de musique populaire roumaine de la première moitié du XIX^e siècle⁵⁵. Ce motif n'est autre qu'une modulation commune à la musique moldave, exercée par les musiciens de la région de Jassy dans plusieurs chants ou airs de danse. La constitution de cette figure prouve qu'il s'agit d'un archétype qui s'est développé auparavant mais qui existe encore aujourd'hui en Moldavie. Il est probable que Dimitrie Cantemir ait puisé ce motif aux sources de son peuple. Car le même motif apparaît aussi dans ses *pechrev* IV et V publiés par Teodor T. Burada⁵⁶. Comme il possédait une mémoire prodigieuse et une remarquable intelligence musicale, il serait naturel que le compositeur moldave ait introduit dans la musique turque certaines inflexions nostalgiques de son terroir. Il serait certainement instructif d'analyser le rôle que la musique moldave a pu jouer dans la création de Cantemir.

La découverte de Cantemir compositeur et théoricien de la musique turque fut relevée pour la première fois par l'illustre musicologue turc Raouf Yekta Bey, qui, au début de notre siècle, en 1907, publia le premier *pechrev* de Cantemir en mode *Nihavend* et rythme *Devr-i Kebir* 14/4 transcrit en notation européenne dans « La Revue musicale » de Paris⁵⁷. Depuis, les études sur Cantemir se sont succédées dans plusieurs publications.

L'ethnomusicologue roumain Teodor T. Burada entreprit en 1908 un voyage à Constantinople, où il fait des recherches pour reconstituer l'œuvre musicale de Cantemir. Il était guidé dans ses études par le même Raouf Yekta Bey, qui mit à sa disposition le manuscrit de sa bibliothèque et d'autres écrits. Burada rechercha les compositions de Cantemir chez les musiciens de Constantinople et des vilayets Khudavendikiâr et Kodjali. Il découvrit quelques pièces dans la collection du musicien Dr. Subbi Zuhdi Bey, qui avait transposé les airs de Cantemir appris chez le Cheih Balim Effendi, dans la notation Hamparsum. Burada trouva plusieurs pièces dans la notation Hamparsum aussi, chez Atta Ullah Effendi, le cheik des derviches tourneurs de la *tekke* Djani du quartier Péra et chez l'amateur de musique Hasan Talaat Bey, de la ville de Bebek.

Burada introduisit Cantemir dans la musicologie roumaine en 1910, lorsqu'il publia son essai intitulé *Un prince roumain moldave musicien*⁵⁸. Mais la découverte demeura sans écho en Roumanie.

Toutes les pièces découvertes ont été transposées dans le système linéaire par Raouf Yekta Bey et publiées par Burada dans son étude apparue en 1911 sous les auspices de l'Académie Roumaine.

⁵⁵ George Breazul, *op. cit.*, p. 111.

⁵⁶ Teodor T. Burada, *op. cit.* pp. 75—93. Le *pechrev* IV en mode *Isfahan-i cedid* et le *pechrev* V en mode *Ouchak*.

⁵⁷ Raouf Yekta Bey, *Musique orientale*, dans « La Revue musicale », Paris, n° 5, 1 Mai 1907, pp. 119—121. Déjà en Avril 1907 ses opinions sur Cantemir avaient été reproduites dans la publication roumaine « Revista musicală și teatrală » (Revue musicale et théâtrale), Bucarest, Avril 1907, p. 463. Plus tard, dans la revue « Sehbâl » il commença la série de ses études sur Cantemir (cf. « Sehbâl », 1909, n° 11 p. 211).

⁵⁸ Teodor T. Burada fait sa première communication sur Cantemir à l'Académie Roumaine en décembre 1909. En 1910, la « Revue de Roumanie » publie le résumé de son étude et en 1911 son ouvrage paraît intégralement sous les auspices de l'Académie, dans la série des « Annales », II, avec la transcription de 17 pièces musicales.

Il en fut autrement pour la musicologie turque. La série d'articles continue à paraître dans la revue « Sehal » en 1909, où l'on publie les essais de Raouf Yekta Bey et de H. Saddettin Arel ⁵⁹. Après la première guerre mondiale, le Conservatoire publie quelques unes de ses compositions, en notation usuelle.

Aujourd'hui les compositions de Cantemir sont incluses parfois dans les concerts de musique classique turque. Elles sont très appréciées par les amateurs de musique d'à présent, de même qu'elles charmaient la société turque d'autrefois. Pour son œuvre, Cantemir est considéré en Turquie comme l'un des plus grands compositeurs turcs.

Au Colloque international des civilisations balkaniques, tenu à Sinaia pendant l'été de 1962, le professeur turc Halil Bediy Yönetken présenta une intéressante communication sur Dimitrie Cantemir et l'histoire de la musique turque. Il démontra l'importance de l'œuvre de ce « Bey Ullah » musicien et témoigna la reconnaissance dont il jouit encore chez le public turc.

La musicologie roumaine ne saurait laisser passer inaperçue la figure de l'humaniste Dimitrie Cantemir prince de Moldavie, qui par le hasard de ses dons prodigieux est devenu un illustre compositeur de la musique turque classique.

⁵⁹ H. Saddettin Arel publia dans « Sehal », n° 66, 1 décembre 1912 une étude approfondie sur Cantemir. Dans le même numéro a commencé la publication de son traité sous le titre *Kitabül Musiki* (Le livre de musique) de Kantemiroglu.

UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE DES ARMÉNIENS DE MOLDAVIE AU XVI^e SIÈCLE

par RODICA CIOCAN-IVĂNESCU

En août 1551, une année à peine après son avènement, le jeune prince Ștefan de Moldavie, sixième prince de ce nom, fils cadet de Petru IV Rareș et petit-fils de Étienne le Grand, imposa à ses sujets arméniens le choix entre la mort et la conversion à l'orthodoxie. Comme la grande majorité des habitants arméniens de la Moldavie — surtout les riches bourgeois de Suceava et de Roman — restèrent fidèles à leur rite grégorien, le prince les fit massacrer et confisqua leurs biens, qui étaient considérables. Ce fut une véritable Saint Barthélemy des Arméniens de Moldavie, que la chronique plus tardive de Grigore Ureche mentionne à peine, que la chronique arménienne nommée *Kamenitza* déplore hautement et que les historiens de la première moitié de notre siècle considèrent, d'une manière assez superficielle, comme l'accès de cruauté d'un prince tyrannique, tel que la sanglante époque de la Renaissance en offrit plus d'un exemple.

D'autre part, cet événement a été expliqué assez naïvement par Grigore Ureche¹, l'auteur de la chronique citée; pour effacer la tâche de la conversion à l'Islam de son frère aîné Iliș, le nouveau prince régnant se décida à accroître le nombre des fidèles de l'orthodoxie parmi les Arméniens (et, paraît-il, aussi parmi la population hongroise de la ville de Piatra)². Le prétexte est mince et aucun de nos historiens n'a tâché d'établir une corrélation logique entre l'action de Ștefan VI et le rôle prépondérant des Arméniens dans la société moldave du XVI^e siècle. On n'a fait que signaler cet événement, en passant, et on n'a pas encore songé à l'expliquer par la situation existante dans les villes moldaves et par leurs problèmes sociaux.

Or, la question des Arméniens de Moldavie exige une étude sérieuse des centres urbains et de l'organisation municipale au XVI^e siècle.

¹ Grigore Ureche, *Letopiseșul țării Moldovei* (Chronique du pays de Moldavie), édition P. P. Panaitescu, Bucarest, 1955, p. 157.

² N. Iorga, *Istoria românilor* (*Histoire des Roumains*), tome IV, *Cavalerii* (Les Chevaliers), Bucarest, 1937, p. 425; cf. Ș. Papacostea, *Moldova în timpul Reformei* (La Moldavie au temps de la Réforme), dans « Studii » n^o 4, (1958), pp. 68—69.

Rien de plus erroné — croyons-nous — que de négliger cet épisode du règne de Ștefan VI ou de le considérer comme un acte de cruauté gratuite, au lieu de l'analyser dans l'ensemble d'un phénomène social et politique qui marque à ce moment dans toute l'Europe le changement des rapports entre la monarchie et la bourgeoisie des grands centres urbains. C'est justement cette lacune que nous allons essayer de combler au cours des pages suivantes.

La bourgeoisie des villes moldaves possédait au Moyen-Age beaucoup d'éléments étrangers. Dans la Pologne et la Lithuanie voisines, deux fois dévastées par les grandes invasions des Tatares, les princes et les grands seigneurs appelèrent des colons allemands et arméniens, et ces colons imposèrent à la noblesse féodale autochtone la condition *sine qua non* de l'autonomie municipale et des grandes immunités urbaines³, ce qui donna aux villes polonaises un caractère particulier. La Moldavie connut à plusieurs reprises de massives migrations arméniennes. Ce furent, pour la plupart des habitants de la ville royale d'Ani, conquise par Alp-Arslan à la fin du XI^e siècle et, périodiquement, après chaque nouvelle conquête des khans tatares ou des souverains de la Perse, une nouvelle vague arménienne apparaissait dans les Pays Roumains pour y fonder des villes, reprendre les métiers exercés selon les statuts des corporations de l'époque et contribuer au développement des arts et des métiers⁴.

Si les Arméniens de Transylvanie avaient déjà un évêché à Tâlmaci⁵, si l'on trouve des traces d'architecture arménienne à Curtea de Argeș⁶, les colons de Moldavie « y étaient plus anciens que Bogdan le Fondateur » et contribuèrent puissamment à l'établissement, au développement économique des centres urbains⁷. Par contre, il est douteux que les Arméniens aient créé des localités comme Suceava, Siret, Botoșani, Dorohoi, Roman etc., bien qu'ils y aient apporté la forte tradition d'une production urbaine organisée. Il est plus

³ Cf. Jan Ptaśnik, *Miasta i mieszczaństwo w dawnej Polsce* (Les villes et la population urbaine dans l'ancienne Pologne) Varsovie, 1949, pp. 31—36.

⁴ Cf. pour les débuts de la colonisation arménienne dans les Pays Roumains, l'ouvrage écrit sans méthode, mais riche d'informations précieuses, de V. Mestugean, *Istoria armenilor de la cădereea regatului (1079) pînă în zilele noastre*. (Histoire des Arméniens depuis la chute de leur royaume (1079) jusqu'à nos jours), Bucarest, 1926. Nous avons publié nous-même un essai de synthèse étayé sur une documentation plus récente dans la revue « Nor-Ghiank », n^os 4, 5 et 16, 1965, en arménien.

⁵ Cf. V. Mestugean, *op. cit.*, p. 39, note 1, d'après Christophe Lukacs, *Historia armenorum Transylvaniae*, Vienne, 1859.

⁶ O. Tafrali, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, Paris, 1931, p. 4, notes 1—5; pp. 23—25 et leurs notes.

⁷ À ce propos, on peut mentionner une bibliographie considérable. Citons, entre autres, Gr. Goilav, *Armenii ca întemeietori de orașe* (Les Arméniens comme fondateurs de villes), Bucarest, 1909; N. Iorga, *Armenii și românii, o paralelă istorică* (Les Arméniens et les Roumains, une comparaison historique), Bucarest, 1914; N. Iorga, *Les Arméniens de Roumanie*, Bucarest, 1939; N. Iorga, *Patru conferințe despre armeni* (Quatre conférences concernant les Arméniens), Bucarest, 1939; N. Iorga, *Brève histoire de la petite Arménie*, Paris, 1930; N. Iorga, *Choses d'art arméniennes en Roumanie*, Bucarest, 1935; P. P. Panaitescu, *Hrisovul lui Alexandru cel Bun pentru episcopatul armean din Suceava* (Le chrysobulle du prince Alexandru le Bon octroyé à l'évêché arménien de Suceava), Bucarest, 1935; enfin les abondants matériaux publiés par la revue « Ani » de Bucarest, dans les années 1940—1943, voir notamment les sources relatives aux rapports étroits entre les Arméniens de Pologne et ceux de Moldavie, dans « Ani », 1942—1943, pp. 161—209.

probable qu'ils ont trouvé en Moldavie des bourgades, dont ils ont déterminé le nouveau caractère urbain et dont ils ont organisé l'activité artisanale et dirigé le commerce⁹.

Dans la capitale de la Moldavie, Suceava, on voit le conseil formé par douze conseillers, présidés par un prévôt, appelé par les Arméniens, *soltys* ou *wójt*, selon la coutume de leurs compatriotes établis à Lwow, avec lesquels ils entretenaient, des siècles durant, les rapports les plus étroits. Non seulement la moitié du conseil municipal était constituée par des habitants arméniens de Suceava, Roman, Botoşani etc., non seulement y avait-il un *soltuz* chargé des affaires de la communauté, mais le prévôt même de la ville était parfois arménien. Au temps du prince de Moldavie Alexandru le Bon, on trouve un *Sarkiz* présidant le conseil municipal; le même personnage ou peut-être un autre, portant le même nom arménien, est attesté en 1445 et les années suivantes. Un Ioan Zour-Kadag est attesté vers 1653, un Toma Ourménich (c'est-à-dire l'Arménien) est mentionné en 1594⁹.

De même les Arméniens avaient un rôle prépondérant dans le haut commerce; ils exportaient le gros bétail, les chevaux, les cuirs la cire et le miel et c'étaient toujours eux qui importaient de Lwow, de Transylvanie et des villes du littoral les produits exotiques¹⁰. Un Vasile et un Nicolae l'Arménien au temps d'Alexandru le Bon, un Kokcza, Arménien de Suceava, gros marchand de poisson, qui était vers 1462 l'homme d'affaires de Étienne le Grand, un Kamarzan (1451), un Ovhanes (1454), un Armensin (1483), assez riches pour s'ériger en donateurs du monastère princier de Moldoviţa, les deux Donavakian, père et fils, Dragan et Bogdan, grands brasseurs d'affaires employés aux négociations politiques avec la Pologne pendant le XVI^e siècle— tous travaillaient pour les intérêts de la communauté et l'aidaient puissamment grâce à leur influence dans le pays. Un Agopcha, fils d'Amiras, construisit le monastère de Zamka en 1551 (c'est-à-dire justement pendant le règne de Ştefan VI), d'autres riches négociants de Suceava, Abraham et Ioan Nizkirka, Simion et Frankcha, possèdent des propriétés à Cotnari, localité célèbre pour ses vignobles, un Varlaam Gağigadur, un Sultaniek dirigeant le trafic commercial entre la

⁹ Cf. aussi N. Iorga, *Istoria comerţului românesc* (Histoire du commerce roumain), I. Epoca veche. (L'époque ancienne) Bucarest, 1926, p. 184 sq., et N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* (Histoire des Roumains racontée par les voyageurs), t. I, Bucarest, 1928, pp. 70—321; t. II, 1929, p. 59. Sur l'apport arménien à la vie économique roumaine aux siècles suivants, voir H. Dj. Siruni, *Cronica armenilor din România* (La chronique des arméniens de Roumanie), dans « Ani », 1942—1943, p. 468 sq.

⁹ Dans *Documente privind istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), collection réunie par E. de Hurmuzaki, t. XVI, *passim*.

¹⁰ Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce furent les marchands arméniens qui exercèrent un véritable monopole en matière de commerce de chevaux; non seulement ils exportaient des chevaux en Autriche et en Prusse, où les chevaux moldaves étaient fort prisés, mais ils faisaient aussi de l'élevage, en contribuant à l'amélioration de la race chevaline locale. Les admirables alezans, robustes et à toute épreuve, qu'on employait dans l'armée de Frédéric II, provenaient des haras arméniens de Moldavie. A la fin du XVIII^e siècle, les Arméniens de Galicie affermaient des pâturages en Moldavie, afin d'y élever des étalons; cf. Hugas Ingigian, *Mărturia armenesti 1758—1848* (Témoignages arméniens) publié par N. Iorga, dans « Annales de l'Académie Roumaine », Mémoires de la Section Historique, Série II, t. IX, Bucarest, 1928, pp. 18 et 24—25

Pologne et les pays soumis à la domination ottomane¹¹. Ces opulents bourgeois avaient en Moldavie le même rôle que des Montelupi, des Boner, des Fukier (branche des Fugger d'Augsbourg transplantée en Pologne) jouaient dans la vie économique polonaise de la même époque. Car en Pologne aussi c'étaient les Allemands, en partie les Italiens protégés par la reine Bona Sforza et les Arméniens, notamment à Lwow, le grand marché de l'Orient slave, qui constituaient le patriciat des villes, tandis que la population autochtone formée par de tout petits artisans, y représentait le *gmin*, notion parfaitement équivalente à celle de *popolo minuto* des villes italiennes. La politique municipale et les directives de l'activité économique restaient naturellement du ressort du patriciat, d'où les luttes sociales qui allaient se manifester à Lwów pendant tout le XVI^e siècle, comme on le verra plus loin.

Si la grande bourgeoisie des villes polonaises avaient un rôle considérable dans les finances et le négoce (les Fukier, par exemple, sont en même temps banquiers et marchands de vin), les Arméniens des centres moldaves n'avaient point abandonné leurs métiers traditionnels, dont l'organisation corporative fut peut-être introduite par eux en Moldavie¹².

On a vu plus haut que les Arméniens s'occupaient de l'élevage des chevaux, mais ils participaient aussi au processus de production locale. En effet, ils exerçaient les métiers les plus variés, et leur habileté était reconnue surtout dans la pelleterie et dans le travail des cuirs. De la sorte, ils reprenaient en Moldavie cette industrie de leur pays d'origine¹³, en tant que tanneurs, corroyeurs, pelletiers, fourreurs, qui maniaient le fameux *singeap* ou la « martre zibeline », employée pour les vêtements princiers ou ceux des grands boyards. Ils étaient aussi cordonniers et bottiers de luxe, faisant les chaussures les plus fines en *safian*, cuir cramoisi ou doré qui l'emportait en souplesse et en résistance sur les cuirs de Cordoue et sur ceux du Maroc. À Botoșani, jusqu'au début du XIX^e siècle, les Arméniens eurent le monopole de la pelleterie et à Roman aussi¹⁴.

Il était naturel qu'une pareille activité fût d'un grand profit pour le pays, mais en même temps cette puissance économique concentrée presque exclusivement entre les mains d'une forte communauté, qui s'imposait trop

¹¹ N. Iorga, *Armenii și românii...*, p. 65 sq.

¹² Il n'y a jusqu'à présent aucune étude complète sur l'origine des corporations roumaines sous le régime féodal. Selon nous, l'introduction des corporations est due aux Arméniens, qui avaient quitté leurs pays à la fin du XI^e siècle pour se réfugier en Europe, après avoir été, pendant des siècles sous la domination byzantine. Comme c'étaient pour la plupart des artisans ils étaient organisés selon le strict système corporatif byzantin, qui n'admettait que le régime de l'économie dirigée. Plus tard, une nouvelle vague arménienne répandue au nord du Danube, y fit pénétrer les produits et les métiers spécifiques du centre arméno-byzantin de Philippopolis (XIII^e siècle). Evidemment, les pays roumains devaient adopter le système corporatif appliqué par ces « maîtres », qui y possédèrent longtemps le monopole des arts et des métiers (voir à propos des métiers arméniens en Moldavie, N. Iorga, *Istoria comerțului românesc* (Histoire du commerce roumain), vol. I, Bucarest, 1925, p. 77 ; et sur Philippopolis à la veille de la conquête musulmane, de même, *Etudes byzantines*, Bucarest, 1930, t. I, p. 130).

¹³ Cf. à ce propos V. Mestugean, *op. cit.*, p. 42 sq., et la note I des pp. 53–54 (les statuts des corporations des fourreurs de Jassy et de Roman).

¹⁴ N. Iorga, *Armenii și românii*, pp. 72–73.

dans les conseils municipaux des principales villes moldaves, commençait à faire ombre aux princes régnants.

Il nous semble probable que pendant le XV^e siècle et la première moitié du XVI^e, les princes roumains de Moldavie n'avaient point le droit d'intervenir dans la nomination des prévôts et des douze conseillers des grands centres urbains, dont l'élection dépendait du libre choix des riches bourgeois et des prévôts des artisans qui représentaient le patriciat des villes.

En Pologne il y eut une émeute considérable, lorsque le roi essaya d'intervenir dans les élections municipales et supprimer les prérogatives du prévôt de Cracovie. Ce *bunt wójta Alberta*, « l'insurrection du prévôt Albert », laissa un terrible souvenir aux monarques polonais¹⁵. À l'époque de Sigismond I^{er} le Vieux, l'on constate la même lutte — qui, pour être menée sourdement, n'en était pas moins sanglante — entre les conseils municipaux et le roi, qui essayait d'imposer son droit de nommer au moins la moitié des douze conseillers. Ces derniers avaient obtenu que leurs charges fussent héréditaires. Le roi Sigismond s'arrogea à grande peine une prérogative plutôt alléatoire: celle de confirmer les prévôts par son *pelnomocnik*¹⁶, son « fondé de pouvoir », mesure qui avait au moins le mérite de ménager la vanité royale.

En Moldavie, une première tentative de contrôle princier sur l'activité des conseils eut lieu au temps du prince Ștefan IV le Jeune, prince énergique, qui essaya par des moyens plutôt violents d'affirmer son pouvoir absolu. Un document de 1521 mentionne la nomination de l'*ureadnik* « haut dignitaire civil » dont les attributions fiscales et administratives dénotent « une plus grande oppression du pouvoir souverain sur les villes »¹⁷.

Les villes roumaines du Moyen Âge étaient à peu près semblables aux communes occidentales; même organisation municipale, mêmes privilèges, mêmes immunités, confirmées par la charte, *uricul tirgului*¹⁸. L'existence d'un patriciat urbain qui avait la haute main dans toute les affaires économiques et politiques est hors de doute¹⁹. Naturellement, le prince devait ménager de si puissants personnages, qui étaient à même d'offrir un contrepoids au pouvoir féodal des boyards. C'est un fait établi que le prince Étienne le Grand fut un grand protecteur des Arméniens, qui lui donnèrent un contingent de gens armés lors de la guerre contre les Turcs de 1476²⁰.

¹⁵ J. Ptašnik, *op. cit.*, pp. 59—61.

¹⁶ *Ibidem*, p. 158.

¹⁷ V. Costăchel, P. P. Panaitescu et A. Cazacu, *Viața feudală în Țara Românească și Moldova în secolele XIV—XVII* (La vie féodale en Valachie et Moldavie au XIV^e—XVII^e siècles) Bucarest, 1957, p. 426. Il semble, en effet, que la création de cette dignité soit due à Ștefan le Jeune. Un autre document, daté justement du règne de Ștefan VI Rareș (20 Avril 1552), parle d'un personnage qui avait été *ureadnik* de la ville de Huși au temps de son cousin germain Ștefan IV; cf.: *Documente privind istoria României* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie), XVI^e siècle, Série A, t. II, Bucarest, 1951, p. 20.

¹⁸ *Viața feudală...*, p. 428.

¹⁹ *Ibidem*, p. 168.

²⁰ Voir Barbu Cîmpina, *Cercetări cu privire la baza socială a puterii lui Ștefan cel Mare* (Recherches concernant la base sociale du pouvoir du prince Ștefan le Grand), Bucarest, 1956, p. 40, notes 2 et 3.

Ces grands bourgeois dominaient dans les villes, dans l'industrie et dans le négoce et ils entraînaient le pays dans le courant du commerce international²¹. Il est donc juste de considérer que la bourgeoisie arménienne de Moldavie a eu un rôle considérable, économique et culturel, mais elle est restée attachée au XVI^e siècle au régime médiéval de la commune libre, qui traitait d'égal à égal avec les princes souverains et se considérait du même rang que les plus grands seigneurs. Cet état de choses devenait incommode pour les princes de la Renaissance, qui, aussi bien Ștefan le Jeune, que Petru Rareș, Moise ou Alexandru Lăpușeanu, affirmèrent tous leur pouvoir absolu en décimant la vieille noblesse héréditaire et en imposant leur contrôle aux conseils municipaux. Mais la lutte — surtout celle déclenchée contre les communes — fut dure et longue à la fois.

En France, ce conflit entre les grands bourgeois, prévôts des marchands, échevins etc., d'une part, et la royauté, d'autre part, avait commencé dès le XIV^e siècle et le début du XV^e siècle. Des Marcel, des Lallier, des Jouvenel, des Caboché même pouvaient tenir tête aux rois et décider du sort de Paris pendant la guerre de Cent ans²². Plus tard ce furent les villes et la bourgeoisie qui aidèrent les efforts de la royauté, pendant les règnes de François I^{er} et d'Henri II, afin d'organiser la défense du pays contre les attaques réitérées de Charles-Quint. Z. V. Mosina, qui a étudié ce problème, conclut que cette attitude du tiers-état est parfaitement explicable, puisque l'alliance de la bourgeoisie et du pouvoir monarchique avait comme but la consolidation de l'état national²³.

Par contre, dans les Pays Roumains, jusqu'au XVIII^e siècle, on ne peut parler d'une politique d'alliance du pouvoir princier avec les villes contre les seigneurs féodaux, ni d'un appui constant accordé par les villes aux princes pour surmonter certaines difficultés d'ordre économique²⁴. Mais, au siècle de la Renaissance surtout, une pareille alliance entre les villes et les princes qui tentaient de consolider leur pouvoir absolu, de créer une espèce de centralisation par le contrôle direct de tous les facteurs économiques du pays, semblait difficilement réalisable. Ce contrôle était exercé par les serviteurs immédiats des princes, des gens de peu, absolument dévoués à ces souverains.

Ils jouaient aux côtés de leurs maîtres le même rôle qu'un Tristan l'Hermitte ou un Olivier le Daim auprès de Louis XI, ou encore que les cent vingt « clercs du secret » à la chancellerie de François I^{er}, lesquels étaient des roturiers.

²¹ N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Age*, Paris 1924, pp. 105—106.

²² René Héron de Villefosse, *Bourgeois de Paris*, Paris, 1941, p. 101 sq.

²³ Z. M. Mosina, *Iz istorii borby francuzkogo naroda za nacional'noe gosudarstvo (Vtorozhenie ispano-guermanskikh voisk vo Francii v 1536 g.)* (Episodes de l'histoire de la lutte du peuple français pour un État national — l'invasion des armées espagnoles et allemandes en France en l'an 1536), dans l'ouvrage collectif: *Srednie veka* (Le Moyen Age), publié par l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., t. IV, Moscou, 1953, p. 225 sq. Cf. aussi G. et Cl. Wilard, *Formation de la nation française (X^e — XIX^e siècles)*, Paris, 1955, p. 49 sq., p. 57 sq.

²⁴ *Viaja feudală...*, p. 444.

Cependant les grands bourgeois ne pouvaient point accepter sans résistance un pareil contrôle, puisque leurs intérêts exigeaient la même situation, les mêmes rapports avec les autres facteurs sociaux que dans le passé.

Voilà, croyons-nous, la seule explication logique du sanglant conflit qui se déclencha au milieu du XVI^e siècle en Moldavie entre Ștefan VI Rareș — prince médiocre sans doute, mais entraîné dans le grand courant politique et social de l'époque — et la grande bourgeoisie arménienne, riche, capable, active au plus haut degré, mais nécessairement conservatrice et, par cela même, représentant le facteur antagoniste, réactionnaire à un certain point de vue, que la monarchie devait combattre à tout prix.

L'action violente du pouvoir princier était d'autant plus inévitable que la bourgeoisie arménienne avait commencé à s'immiscer dans les affaires de la grande politique, à la diriger même en certaines occasions, et dans cette position nouvellement acquise elle semblait devenir l'alliée de la noblesse héréditaire. Ces Arméniens qui parlaient parfaitement le polonais, parfois le turc, le persan, le grec même, débutèrent modestement au *divan* du prince dans des postes de secrétaires ou d'interprètes pour les négociations avec l'étranger. C'est ainsi qu'un Wartyk l'Arménien devint l'un des secrétaires du prince Ștefan le Grand. Un Muratko l'Arménien porte déjà le titre de boyard et participe aux séances du *divan* pendant le règne de Bogdan III, successeur de Ștefan le Grand²⁵. Le *diac* ou «secrétaire» Wartyk a un fils Petre, qui lui succède à la chancellerie princière. Un autre Wartyk, Iurașcu, allait faire lui aussi carrière parmi les boyards, car on le retrouve dans la seconde moitié du siècle comme grand échanson²⁶. Une fille du premier Wartyk, Waska, possédait avec son frère Pierre des terres dans le district de Cîrligătura²⁷. Ce dernier personnage allait devenir le grand homme de la famille et la figure la plus marquante de la communauté arménienne de Suceava. Il arrondit ses propriétés aux temps du prince Ștefăniță²⁸, dont il est selon toute probabilité le secrétaire principal pour les questions étrangères. Devenu secrétaire du prince Petru Rareș jusqu'en 1538, il semble avoir accompagné son maître à Constantinople, lorsque ce prince sollicita de nouveau le trône moldave²⁹. À peine de retour en Moldavie, le prince Petru Rareș nomma son fidèle secrétaire *pircălab* et *portar* de la ville de Suceava, c'est-à-dire «gouverneur militaire de la ville et du château fort»³⁰ de la capitale, poste de tout premier ordre. À la mort de son prince, Petre Wartyk portait le titre de *hetman* «commandant suprême des forces militaires du pays». Étant donné que le successeur du prince Petre Rareș, son fils Iliăș (Elie), était tout jeune, sa mère, la princesse veuve, — Ileana - Ecaterina, se vit contrainte de confier la conduite de la politique du pays à ce Wartyk, haut dignitaire, dans lequel on a vu parfois un espèce

²⁵ N. Iorga, *Studii și documente* (Études et documents), t. VI, pp. 633—634, et t. XV *passim*.

²⁶ *Collection Hurmuzaki*, t. II, pp. 225, 295, 599 etc.

²⁷ *Ibidem*, p. 212.

²⁸ *Documente moldovenesti de la Ștefăniță Vodă* (Documents moldaves du temps du prince Ștefan le Jeune), publiés par M. Costăchescu, pp. 268—269 et les notes.

²⁹ *Ibidem*, p. 261 sq.

³⁰ *Collection Hurmuzaki*, voir plus haut.

de premier-ministre. La princesse possédait l'expérience des affaires publiques; descendante des Brancoviș et des Frangipani, elle avait été la collaboratrice avisée de son mari dans les moments difficiles, mais, restée veuve avec plusieurs enfants dans des conditions particulièrement défavorables, elle a dû avoir recours à un homme énergique, qui joignit la puissance économique et politique à la connaissance des rouages du gouvernement³¹. Cependant la tutelle du hetman Wartyk étant probablement lourde à supporter, la princesse-mère et le jeune prince régnant n'allaient point tarder à s'en débarrasser, comme on le verra par la suite. De la sorte, « l'affaire Wartyk » marque le début de la réaction du pouvoir princier contre les Arméniens de Moldavie. Le fait est que « la deuxième année de son règne, le 7 Avril de l'an 7056, samedi après Pâques, le prince Iliăș fit couper la tête au hetman Wartyk dans la ville de Huși et le fit enterrer au couvent de Pobrata »³². Étrange honneur posthume qu'on accorda au condamné: après l'avoir fait décapiter, on l'enterra dans le plus illustre monastère princier de l'époque, fondation opulente de Petre Rareș. D'ailleurs, la sentence du prince Iliăș semble avoir été prononcée à la hâte; le 5 avril 1548, dans un chrysobulle émis à Huși, Wartyk figure toujours parmi les boyards du divan avec son titre de *portar* de Suceava; le 7 Avril il fut décapité, le 12 Avril enfin (le prince devait se trouver à Jassy) puisqu'un chrysobulle de 8 Avril porte la mention « écrit aux moulins de Jassy », son nom et sa charge disparaissent du formulaire, pour que le 21 Avril la charge de *portar* de Suceava soit confiée à *pan* Negrillă³³ représentant d'une vieille famille attestée dès le temps du prince Étienne le Grand.

Eftimie, le chroniqueur du règne du prince Iliăș Rareș, porte un jugement sévère sur le meurtre de celui qu'il nomme « le principal conseiller » de la couronne³⁴. L'événement eut un retentissement considérable; une ballade populaire, aux accents pathétiques, évoque la figure du hetman et celle de sa femme, brisée par la cruauté du prince. La ballade attribue la condamnation du *hetman* à Ștefan VI, en réunissant dans un même personnage les deux fils du prince Petru Rareș, Ștefan et Iliăș, c'est-à-dire les deux frères persécuteurs des Arméniens. Mais l'auteur moral du meurtre, selon le poète anonyme, serait la princesse Ilcana (Hélène), présentée comme la femme du prince régnant; la noble dame aurait été émue par les mérites du hetman Wartyk et lui aurait témoigné ses tendres sentiments, mais devant la fidélité inébranlable de celui-ci à sa femme, la princesse n'aurait pas tardé à se venger de la manière cruelle que l'on connaît³⁵.

³¹ Cf. pour cette époque notre ouvrage *La politique des Habsbourgs à l'égard de la Transylvanie au temps de Charles Quint* (en roumain), Bucarest, 1945, pp. 176 sq., 189 sq.

³² *Chronique d'Ureche*, p. 156.

³³ *Documente privitoare la istoria României* (Documents relatifs à l'histoire de la Roumanie), A.I., pp. 571, 574 et 576-577.

³⁴ I. Bogdan, *Cronicele moldovenesti înainte de Ureche* (Les chroniques moldaves antérieures à Ureche), Bucarest, 1891, p. 214.

³⁵ *Antologia poeziei populare românești* (Anthologie de la poésie populaire roumaine), Bucarest, 1954, p. 535 sq.

Attribuer de pareilles visées amoureuses à l'âpre veuve du prince Petru Rareș c'est évoquer un épisode romantique selon le goût de l'imagination populaire. En échange l'hypothèse selon laquelle la princesse Ileana-Ecaterina aurait conseillé à son fils de se débarrasser d'un ministre trop autoritaire paraît vraisemblable.

La ballade fut recueillie parmi les Roumains de Moldavie et de Valachie; la version recueillie par l'*Anthologie de la poésie populaire roumaine* est celle qui a circulé dans le département d'Argeș, fait qui constitue une preuve évidente que Wartyk fut connu également par les Valaques. La ballade, qui présente le caractère d'une touchante plainte, a comme refrain la comparaison du hetman Wartyk et de sa femme aux rosiers en fleur abattus par la tempête, ce qui prouve qu'on avait retenu dans le peuple le sens arménien du nom de Wartyk, car *wart* signifie «rosier» en arménien³⁶. Le meurtre de Wartyk marque le début de toute une série d'assassinats et de débauches, prétend le chroniqueur Eftimie le quel, bien qu'il fût moine, ne semble pas avoir partagé l'hostilité de ses pareils à l'égard des Arméniens.

Le prince Iliăș condamne à mort nombre de boyards et prend deux favoris en titre, Hadar (un Musulman, à ce qu'il paraît) et Nour, qui l'encouragent dans ses méfaits. Il disgrâcia le pieux Macarie, le chroniqueur, évêque de Roman, qui avait joui d'une haute estime à la cour de Ștefan le Jeune et de Petru Rareș.

Finalement, le prince Iliăș quitte le pays pour se convertir à l'Islam et servir le sultan sous le nom de Mehmet-bey. Toujours selon Eftimie le chroniqueur, la princesse Ileana-Ecaterina n'est pas étrangère aux crimes de son fils aîné. Certes, la terrible princesse agissait selon les principes politiques de la Renaissance; sans scrupules, elle débarassait le trône de ses conseillers trop puissants, cherchant pour son fils l'appui dévoué de personnages plus modestes, qui devaient leur position à la couronne. Quant à la conversion à l'Islam, l'on conçoit que la princesse-mère ne s'en soit nullement scandalisée; tant de princesses de sa maison avaient épousé des Turcs, tant de seigneurs serbes étaient passés à la religion du prophète. Si la fresque du monastère de Moldovița nous la représente sous des atours impériaux, avec un visage assez banal dans son hiératisme conventionnel, en échange la fresque de l'église Saint-Démètre de Suceava la peint avec une physionomie frappante, des yeux d'oiseau nocturne, des traits coupants et une bouche mignonne, faussement douceuse; une pareille femme ne devait point s'embarasser de scrupules moraux ou religieux. Si son fils espérait obtenir une situation brillante dans l'Empire ottoman en abandonnant la religion de ses ancêtres, ce n'est pas elle qui pouvait lui prêcher un attachement éperdu pour l'orthodoxie. En ce qui la concernait personnellement, elle comptait, sans doute, conserver en Moldavie la même

³⁶ Nous avons adopté l'orthographe polonaise *Wartyk*, puisque telle est la graphie du nom du hetman dans les documents externes, où il est cité fort souvent; d'ailleurs, la terminaison *yk* atteste l'origine polonaise du patronyme; la famille devait être originaire de Lwów, dont la puissante communauté arménienne datait des dernières années du XI^e siècle et fournissait fréquemment des marchands et des hommes d'affaires à la Moldavie. Cf. H. Dj. Siruni, *Legăturile seculare între coloniile armene din Moldova și Polonia* (Les relations séculaires entre les colonies arméniennes de Moldavie et la Pologne), pp. 161-209..

position sous le règne de son fils cadet. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans cette Europe d'avant la conclusion du Concile de Trente, assez indifférente en matière de religion, où François I^{er} battu à Pavie, briguaît comme une grande faveur l'alliance de Soliman le Magnifique, où la femme légitime de ce même sultan, Roxelane, fille d'un prêtre orthodoxe de Pologne, négociait directement avec les Jagellons, qui se considéraient très flattés de recevoir ses messages, où Catherine de Médicis à Bayonne donnait le pas à l'ambassadeur ottoman sur l'ambassadeur du roi Très Catholique, où des hautes dames de Gênes épousaient des compagnons d'armes de Khaïreddine Barberousse.

Et cette Ecaterina, princesse de Moldavie, cette *Despotovna* « fille des despotes », cette *tzaritzita* « impératrice », comme l'appelle Eftimie, bien qu'il ne l'ait guère aimée, nous rappelle plus d'un trait de l'autre Catherine, fille des Médicis, et élevée suivant les maximes du « Prince » de Macchiavel.

Sur ces entrefaites, nous voici au début du règne du second fils d'Ileana-Ecaterina, le jeune Ștefan VI, qui monta sur le trône le 15 Juin 1550³⁷. Voyons d'abord dans quelles conditions le jeune prince accédait au gouvernement de la Moldavie. Les Arméniens continuaient d'avoir une situation prépondérante dans le pays, tant au point de vue économique et administratif, comme grands négociants, chefs des corporations et conseillers municipaux, qu'au point de vue politique. Leur fortune leur permettait d'être assimilés à la vieille noblesse héréditaire (un Ivașco l'Arménien porte le titre de boyard vers 1546) ou de briguer des alliances matrimoniales avec les grandes familles moldaves; une sœur du boyard Zbierea (de haute lignée et dont les fils allaient s'élever aux plus hautes charges dans la seconde moitié du siècle)³⁸ porte le nom d'Armanca « l'Arménienne », ce qui prouve qu'à la génération précédente un Zbierea avait épousé une Arménienne.

Les richesses leur permettant d'acquérir sans cesse des biens fonciers, car un Lupea Camarzanescul au temps de Ștefan le Jeune, un Andrabuch (vraisemblablement lecture erronée pour Andranuch, diminutif arménien d'Armonic) au temps du prince Petru Rareș et d'Iliăș achètent des villages et se font confirmer à plusieurs reprises la possession de certains biens féodaux avec leurs privilèges³⁹.

On peut les rapprocher des Boner et tels d'autres représentants du patriariat étranger des villes polonaises, qui épousaient des Tenczyński, des Firlej et parfois même des Radziwiłł⁴⁰, ce qui les rapprochait des seigneurs féodaux et accentuait leur velléité d'indépendance à l'égard de la royauté.

Beaucoup de localités moldaves portaient le nom d'Armenești (« village de l'Arménien »), dans les anciens départements de Suceava, Birlad, Vaslui,

³⁷ *Chronique d'Eftimie*, dans l'édition Bogdan, pp. 215—217. Cf. pour les événements politiques du règne, l'ouvrage collectif, *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), t. II, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1962, p. 900 sq.

³⁸ Voir les *Documents* publiés par M. Costăchescu, p. 305.

³⁹ *Ibidem*, p. 451 et la note 4, et aussi *Documente privitoare la istoria României*, A.I, pp. 375 et 532.

⁴⁰ Cf. Andrej Wyczański, *Polska Rzeczpospolita szlachecka* (La République nobiliaire polonaise), Varsovie, 1965, p. 148.

d'autres villages se nommaient « le monticule de l'Arménien » (*Movila Armeanului*), « la colline de l'Arménien » (*Dealul Armeanului*), « le pré de l'Arménien » (*Lunca Armeanului*), « la vallée de l'Arménien » (*Valea Armeanului*). De même, il y avait le village d'*Armeni*, près de Cotnari, où des Arméniens de Jassy possédaient des vignobles considérables. Ce sont là des preuves évidentes que les Arméniens avaient les moyens d'acquérir des biens féodaux et d'accroître les rangs de la noblesse féodale, que les princes essayaient d'évincer du pouvoir.

Le supplice de Wartyk n'avait pas eu comme conséquence d'écarter des dignités les autres membres de sa famille; nous avons parlé précédemment de Iuraşcu Wartyk, qui devait être simple échanson à cette époque, mais qui allait devenir peu après grand-échanson de la couronne et chambellan, pour finir dans l'une des plus grandes dignités vers la fin du XVI^e siècle. Un autre Wartyk devait devenir, après l'extinction de la dynastie Rareş, l'homme de confiance du prince Despot Eraclidul comme nous le montrerons par la suite. Ce fait prouve que ce dernier prince l'avait trouvé à la cour, où sa carrière ne fut nullement entravée.

D'ailleurs, les Rareş n'eurent point le courage de confisquer les biens du condamné, comme il était d'usage de procéder en pareil cas; par exemple, lorsque le spathaire Juri tenta d'élever au trône « un brigand », l'homme est condamné, ses biens sont confisqués et donnés par le prince à son ancien précepteur, l'évêque Mitrofan⁴¹. Mais aucun document ne mentionne la confiscation des terres du hetman Wartyk et leur octroi à d'autres personnages agréés par la famille régnante, car les Rareş devaient craindre encore la communauté arménienne.

Tels sont les auspices sous lesquels Ştefan VI occupa son trône, tout jeune encore, à peine échappé à la férule du moine Mitrofan, devenu évêque de Rădăuţi; une férule fort indulgente d'ailleurs, étant donné l'affection de l'élève pour son maître, qu'il combla de bienfaits lorsqu'il fut devenu prince régnant. Peu après son avènement au trône, le jeune prince doit prendre part à une expédition militaire en Transylvanie en qualité de vassal du sultan. Ştefan finit par conclure la paix avec Martinuzzi, le fameux « frère Georges », qui maintenait à grande peine une balance égale entre les Habsbourgs et les partisans de la reine Isabelle de Hongrie⁴². De retour en Moldavie, il se mit à tuer et à mutiler les boyards qui lui semblaient dangereux, selon l'exemple de son beau-frère de Valachie, le prince Mircea le Père⁴³. Quant au chroniqueur Eftimie, il observe d'un œil malveillant son souverain, « un enragé et un fou », qui d'une part brigue les bonnes grâces du haut clergé, pour effacer le souvenir de son frère le renégat, et d'autres part protège l'Islam, en appelant des Turcs à sa cour⁴⁴.

⁴¹ *Documente privitoare la istoria României* A, II, p. 7.

⁴² Cf. notre ouvrage déjà cité sur la politique des Habsbourgs à l'égard de la Transylvanie, p. 180 sq.

⁴³ Voir N. Iorga, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), t. IV, p. 420.

⁴⁴ *Chronique d'Eftimie*, ed. Bogdan, pp. 217-218.

Mais ces deux attitudes du prince ne sont contradictoires qu'en apparence; les princes roumains du XVI^e siècle étaient obligés de protéger le haut clergé et les monastères, dont les domaines augmentaient sans cesse. Car les métropolitains, les évêques et les hégoumènes étaient les alliés du pouvoir princier contre la noblesse féodale⁴⁵.

En même temps, les princes étaient les vassaux de l'Empire ottoman et ils sont obligés d'affecter une attitude bienveillante à l'égard des sujets du Padichah. Ajoutons à cela l'indifférence en matière de religion caractéristique à l'époque de la Renaissance et la conduite des fils de Petru Rareș sera parfaitement expliquée. En tout cas, la sympathie, sincère ou non, de Ștefan VI pour les Turcs qu'il avait accueillis favorablement à sa cour ne semble nullement lui avoir aliéné l'appui du haut clergé, qu'il trouva à ses côtés, même dans une situation aussi étrange que l'affaire des Arméniens.

Les grands favoris du règne sont l'évêque Mitrofan et *pan* Cosma Ghianghea (ou Ghianghia, nom fort obscur). Le système était d'élever aux grandes dignités des personnes qui ne faisaient point partie de la grande noblesse et absolument dévouées au prince. Pan Ghianghia fut donc nommé par Ștefan commandant militaire de la ville de Roman. C'était une grande marque de confiance de la part du prince; aussi pan Cosma devait-il être très attaché à la dynastie, qui le combla de bienfaits, ainsi que sa femme Anghelina⁴⁶.

Nous voilà arrivés au moment où le prince Ștefan VI se décide à servir contre les Arméniens, qui paraissent mettre un frein aux tendances centralisatrices de la monarchie.

Il ne persécuta pas les Arméniens en tant qu'étrangers, mais en tant que représentants d'une communauté puissante, réfractaire aux transformations politiques et économiques inéluctables, en vertu du principe périmé des immunités municipales. Si les princes de la Renaissance voulaient mettre fin à l'émiettement féodal du territoire, il leur fallait lutter également contre ces communes qui maintenaient leurs libertés datant du Moyen Âge.

On a publié récemment de nombreux documents du milieu du XVI^e siècle où l'on voit des princes (surtout de la dynastie Rareș) octroyer au clergé tant régulier que séculier le droit d'empiéter sur les terres des villes, afin d'élargir leurs propriétés, d'y bâtir des moulins, des moulins à foulon etc.⁴⁷. Vraisemblablement, dans ce conflit aigu avec la féodalité, le clergé était pour les princes un allié plus commode que la grande bourgeoisie.

Car c'est la grande bourgeoisie, le patriciat des villes, que les princes de Moldavie, que les rois de Pologne combattent pendant toute cette seconde moitié du XVI^e siècle. Pendant le règne des deux derniers Jagellons, on a

⁴⁵ *Documente privitoare la istoria României*, A. II, notamment la préface (p. IV). Les métropolitains Grigore et Gheorghe, les évêchés, les monastères achètent au temps du prince Iliăș et de son frère Ștefan des terres, des forêts, des moulins, pour des sommes fort élevées.

⁴⁶ *Documente privitoare la istoria României*, A. I. p. 586. En 1549, Ghianghia était à même de déboursier la somme passablement élevée de 260 zloty pour acheter trois tribus tziganes (voir aussi *Documente...*, A. II, p. 27 sq).

⁴⁷ Cf. *Documente I.* (XVI^e siècle), pour les années 1501—1550, *passim*.

vu de fréquents démêlés du pouvoir central avec les *starostes* de Lwów pour le droit de nommer des nouveaux conseillers dans les postes vacants.

Il paraît que dans ce conflit le menu peuple était groupé dans une faction opposée au patriciat, dont l'autorité lui devenait de plus en plus pesante. Par conséquent cette faction était aux côtés du roi. Le conflit allait s'accroître au temps de Ștefan Báthory, en prenant nettement un caractère de classe; d'une part, le patriciat devenu oisif, regorgeant de richesses, renonçant à pratiquer les métiers qui avaient jadis créé sa fortune, d'autre part, les petits bourgeois exerçant des métiers mineurs et exigeant une place dans les conseils. Naturellement, le roi finit par donner satisfaction au menu peuple ⁴⁸.

Il s'ensuit qu'en Moldavie également, si l'on peut parler d'un appui des bourgeois prêté aux princes, ce fait concerne exclusivement le menu peuple, les petits artisans, ceux qu'on appelait d'habitude *calicii țirgurilor* (« les guenoux des villes »), le *gmin miejski* de Pologne, éléments hostiles au patriciat. Par hasard, ce patriciat des villes moldaves se trouva être d'origine arménienne et de confession grégorienne et on déguisa la persécution des grands bourgeois sous un prétexte pieux, un principe religieux. Certes il y avait parmi ces « patriciens » de Suceava et de Baia des Allemands; beaucoup de ces Tischler (l'un d'eux sous Ștefan le Jeune portait le titre de comte, « Grof »), de ces Binder, Milner ou Schmidt sont prévôts des villes moldaves au cours du XVI^e siècle ⁴⁹. Cependant les communautés allemandes étaient moins influentes dans le commerce, dans l'industrie, à la cour et elles étaient aussi moins nombreuses. A Jassy, comme à Suceava, il y avait des quartiers habités exclusivement par les Arméniens et, comme ces deux villes servaient alternativement de capitale, le voisinage trop rapproché des fortes communautés arméniennes devait paraître encombrant et dangereux aux princes, qui enviaient, selon l'opinion du professeur P. P. Panaitescu, les richesses excessives de ces opulents sujets.

Sur ces événements nous possédons un témoignage contemporain; il s'agit du « Thrène du diacre Minas de Tokat », publié pour la première fois par C. M. Bulucliu. Ce diacre Minas était né à Tokat vers la fin du siècle précédent. Il aurait appartenu au groupe des poètes vagabonds ainsi peut-être que le célèbre Nahabed Kutchak. La ville de Tokat, l'ancienne Comana Pontica d'Anatolie, conquise par les Turcs en 1397, était une ville habitée par des Arméniens, qui s'occupaient de métallurgie. En 1519 la population arménienne tenta d'y secouer le joug ottoman; il y eut une émeute sanglante, une répression plus sanglante encore et les habitants émigrèrent vers d'autres contrées, notamment vers celles du nord du Danube ⁵⁰. C'est à cette époque que le diacre Minas émigra en Moldavie, où

⁴⁸ L. Pașnik *op. cit.*, p. 162 sq.

⁴⁹ *Collection Hurmuzaki*, t. XV, pp. 292, 750 et 751 sq.

⁵⁰ S. I. Ibraghimov, *Krestjanskije vosstanija v Turcii v XV—XVI vv.* (Mouvements paysans en Turquie aux XV^e — XVI^e siècles), dans « Vizantijskij Vremennik », VII/1952 p. 142. Sur la ville de Tokat, cf. H. Dj Sirouni, *Mărturiu armenești... passim*. Des tisserands et des brodeurs de Tokat trouvèrent un refuge dans les Pays Roumains pour y exercer leur profession.

il allait être témoin oculaire d'une des plus poignantes tragédies connues par son peuple. Aussitôt après le massacre, il réussit à s'échapper à Lwów où il rédigea ce thrène conservé dans les archives de l'ordre mékhitariste de Saint-Lazare à Venise.

Le chroniqueur moldave Ureche soutient que le voïevode a réussi à convertir quelques Arméniens « à force de promesses et de présents », mais cette Saint-Barthélemy des Arméniens fut quand même terrible. Le 16 août 1554, lorsque les Arméniens venaient justement de fêter l'Assomption de la Vierge, le prince Ștefan VI fit connaître à la communauté arménienne de Suceava son ultimatum, après avoir pris l'avis de ses conseillers et du haut clergé, dit Miras de Tokat⁵¹. Ce dernier détail est d'un grand intérêt : les évêques appuyaient sans réserve la politique du prince et convoitaient également les biens des Arméniens ; c'est exactement l'époque où l'on a remarqué l'expansion des domaines ecclésiastiques et où l'Église possédait serfs, esclaves tziganes et joyaux d'un prix inestimable⁵².

Il y a plus d'une raison pour que les prélats moldaves, avec l'évêque Mitrofan en tête, aient été aux côtés du prince Ștefan dans cette action sanglante et fort profitable au point de vue matériel, car « tous les trésors des Arméniens ont été pillés et transportés à la trésorerie du prince », relate Minas de Tokat et nous n'avons nulle raison pour douter de cette assertion. Sous ce rapport, l'action de Ștefan VI peut être considérée comme ayant un caractère fiscal, similaire au procès intenté aux Templiers par Philippe le Bel.

On avait donc appelé devant le prince le *wójt* arménien de la ville de Suceava, l'évêque arménien Ovhanne, les conseillers et les membres les plus marquants de la communauté, pour leur signifier l'arrêt princier — et comme ils refusèrent au nom de leurs correligionnaires toute concession en matière de foi, on les décapita, aveugla, brûla vifs, on tortura les femmes, les vieillards, les enfants. Les conseillers auraient offert une rançon représentée par les vases sacrées de leurs églises et une somme assez modique (mille *złoty czerwone*, selon Minas de Tokat), mais le prince préféra s'emparer de tout leur avoir et fit massacrer les Arméniens et emporter leurs biens. La même répression des communautés arméniennes fut ordonnée dans les villes de Siret, Jassy, Vaslui, Botoșani et Roman, où l'on démolit complètement les églises grégoriennes. Minas de Tokat déplore les pertes en hommes et en richesses de la communauté de Roman « ville renommée par ses biens et où les Arméniens étaient fortunés et influents ». L'extension du massacre aux villes susdites démontre que l'affaire avait été préméditée et préparée avec soin par le prince et par ses conseillers, qu'elle s'intégrait logiquement dans un système politique, bien que les contemporains n'y aient vu qu'une

⁵¹ *Cîntec de jălire asupra Armenilor din Țara Valahilor cîntat de diaconul Minas Tokat* (Chant de lamentation sur les Arméniens du pays valaque chanté par le diacre Minas de Tokat), dans « Convorbiri literare », t. XIX, fasc. 2, 1895, p. 137 sq. Ce texte fut d'abord publié en allemand par D. Dan, dans « Bukoviner Post », en 1894. L'édition critique de Nersès Akinian, parue à Vienne en 1921, ne m'a pas été accessible.

⁵² Cf. N. Iorga, *Istoria bisericii românești* (Histoire de l'église roumaine), 2^e édition, t. I, Bucarest, 1926, pp. 160—161 sq.

persécution religieuse (Minas de Tokat, Eftimie, Stanisław Orzechowski, le champion de la liberté de conscience chez les voisins polonais)⁵³. Une tradition populaire consignée par l'historien B. P. Hasdeu attribuée à une jeune Arménienne renégate, favorite du prince, l'idée du massacre; cette femme, animée des sentiments les plus hostiles à l'égard de ses concitoyens, aurait arraché à son amant l'horrible arrêt⁵⁴. La légende qui fait de cette favorite princière la mère de Ioan le Terrible dit l'Arménien (prince de Moldavie de 1572 à 1574) mérite la même créance que celle qui attribuait à la princesse Elena-Ecaterina les tendres sentiments dédaignés par le hatman Wartyk. De toute façon, cette légende prouve le retentissement de cet événement dans le peuple, dont l'imagination l'entoura d'une atmosphère tragique et romanesque à souhait.

Dans sa qualité d'homme d'église, Minas de Tokat et, après lui, Stanisław Orzechowski, le défenseur de la tolérance religieuse, condamnent l'attentat comme des vrais humaïstes, mais ils n'envisagent pas le côté politique et matériel de l'affaire. Mais nous ne pouvons pas négliger le fait que le prince avait besoin d'argent à ce moment même, en raison des exigences accrues des Turcs, et de ses propres visées ambitieuses concernant la Transylvanie, où il voulait reprendre les anciennes possessions de son père⁵⁵. Voici un autre témoignage contemporain dans le même sens, reproduit par Christophe Lukacsi, d'après un manuscrit du XVI^e siècle, qui aurait appartenu à Minas et qui relate en substance: « Les Arméniens du pays gouverné par le prince de Moldavie jouissaient de leur fortune et prospérité... et ils furent traités comme des hérétiques... et ceux qui les soumièrent aux tourments et aux peines ont considéré plutôt leurs richesses que la différence de religion »⁵⁶. Voilà ce qui semble conclure.

Désormais, les Arméniens de Moldavie ne seront plus un élément de premier ordre, dirigeant l'économie du pays et intervenant dans sa politique étrangère, grâce à leurs relations étroites avec leurs coreligionnaires de Pologne, de Transylvanie et de l'Empire ottoman, alliés aussi à la noblesse féodale du pays. Ce furent, à partir de la seconde moitié du siècle, de paisibles bourgeois et d'actifs artisans, qui subirent cependant de nouvelles persécutions, par exemple celle de Ștefan VII Tomșa, prince qui succéda au prince Despot Heraclide. Cet autre Ștefan pilla les biens des Arméniens de Suceava, fit prendre le *wójt* Hađires et nombre de personnes, parmi lesquelles un moine Zour-Kadag, fort réputé pour sa piété⁵⁷, parent probablement du *wójt* Ioan, mentionné plus haut, preuve que l'action du nouveau prince avait toujours comme but la suppression du patriciat arménien.

⁵³ Cité par G. M. Buiucliu, dans « Convorbiri literare », t. XIX, fasc. 1, p. 20.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 13 sq.

⁵⁵ *Istoria României*, t. II, pp. 900—901, et notre ouvrage *La politique des Habsbourg...* pp. 185—187.

⁵⁶ Christophorus Lukacsi, *Historia Armenorum...*, pp. 65—66.

⁵⁷ *Camenița sau Cronica armenilor din Polonia și Moldova* (Kamenitza ou la Chronique des Arméniens de Pologne et de Moldavie), publiée en roumain par G. M. Buiucliu dans « Convorbiri literare », t. XL/1906, p. 241 sq. Des fragments du même texte sont publiés par H. Dj. Sirouni « An. Acad. Rom », Mem. Sect. ist. ser. III, I, 17; mem. 14), 1936, pp. 267—286.

Le prince de Moldavie Alexandru Lăpuşeanu agit de même pendant son second règne⁵⁸, mais celui-ci, grand marchand qui exportait son bétail à grand profit vers Gdansk et la Prusse Orientale, chercha plutôt, à notre avis, à se débarrasser de concurrents dangereux qui entravaient son négoce.

On trouve encore des *starostes* et des juges d'origine arménienne à Suceava jusqu'au début du siècle suivant (un Ourménich, un Norko, un Hačik); le prince Despot Eraclidul emploie dans les affaires et récompense un autre Wartyk, auquel il fit don d'une terre dans le département de Chocim (Hotin) le 11 Septembre 1562⁵⁹, mais sa protection s'étend aux Arméniens en tant qu'agents de sa politique étrençère. Il est probable que les Wartyk, frappés de terreur après la mort du hetman, s'étaient convertis à la hâte et avaient rompu tous les liens qui les attachaient encore à leur communauté; grâce à cette attitude, ils ont pu garder leurs charges (un autre membre de la famille est vers 1583 commandant de la forteresse de Chocim⁶⁰) et on les retrouve parmi les boyards jusqu'au dernier tiers du siècle suivant. Après le règne de Ştefan VI, on retrouve des Arméniens en qualité d'agents politiques des princes, des Donavakian sous la dynastie Movila⁶¹, un Bostan sous le prince Petru le Boiteux⁶² et l'on connaît les remarquables services que Pierre Grégorowicz l'Arménien (nommé aussi Peter Armin) rendit au prince Michel le Brave pendant ses guerres contre la Sublime Porte⁶³. Mais ce ne sont que d'habiles émissaires, qui n'ont plus aucune initiative et qui travaillent exclusivement en sous-ordre. L'essor des communautés arméniennes comme puissant organisme politique et économique était définitivement brisé.

Les beaux jours du patriciat urbain sont révolus, on ne voit plus un hetman Wartyk, ni de prévôts qui, entourés de conseillers élus par leurs coreligionnaires, puissent décider du sort des villes comme Suceava ou Roman.

Les auteurs de l'ouvrage collectif *La vie féodale en Valachie et en Moldavie aux XIV^e — XVII^e siècles* remarquent que, dès le début du XVII^e siècle, les noms des hauts fonctionnaires urbains, des *starostes*, des juges, des conseillers municipaux, sont pour la plupart roumains; il n'y a plus de ces Tyschler, Binder, Sarkiz, Ovhanne etc., dont les patronymes sont si fréquents aux siècles précédents. D'après le dit ouvrage, ce fait prouve « une romanisation de l'élément urbain » par infiltration d'une population rurale qui « aspirait à la liberté »⁶⁴. L'explication est juste, mais il faut y a-

⁵⁸ Mestugean, *op. cit.*, pp. 61—62. Selon la *Chronique de Kamenitza* (voir la note précédente), Alexandru aurait sévi contre les Arméniens qui avaient été les partisans de son rival Despote.

⁵⁹ *Documente privitoare la istoria României*, A.I., p. 161.

⁶⁰ Cf. l'annuaire « Ani », 1941, p. 376 sq.

⁶¹ N. Iorga, *Armenii și românii*, p. 65 et les notes.

⁶² Voir du même *Istoria românilor prin căldători*, t. II, p. 59.

⁶³ *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești* (Documents relatifs à l'histoire de la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie), publiés par A. Veress, Bucarest, 1934, t. VII, *passim*. Ce volume constitue un vrai répertoire chronologique de l'activité multiple de Petre l'Arménien.

⁶⁴ Cf. *Viața feudală...*, p. 167—168.

jouter ceci : si l'on ne rencontre plus de ces patriciens qui dominèrent les villes aux siècles précédents, si à leur place on trouve d'obscurs Danica, Vrabie, Belcea, Precup, c'est que les princes préféraient aux héritiers des traditions municipales du Moyen Âge de modestes personnages issus de la petite bourgeoisie, de l'artisanat ou des métiers mineurs. Ceux-ci acceptaient sans conteste le contrôle des *ureadnici* et des *vornici de tirg* (aux fonctions proches de celles des baillis royaux), qui représentaient directement le pouvoir aux tendances centralisatrices de la monarchie.

Voici donc, en résumé, quelle était la situation des villes moldaves durant la seconde moitié du XVI^e siècle et quelle fut la transformation survenue dans l'équilibre des forces sociales — transformation dont, par rapport à la politique urbaine, l'action de Ștefan VI marque le point de départ ; e au XIV^e et XV^e siècles, les princes roumains furent les représentants de la classe féodale, les défenseurs de ses privilèges, sont organe exécutif. Mais au XVI^e siècle les féodaux deviennent d'actifs marchands, possédant de grandes ressources en matière de production.

Le prince, comme principal seigneur féodal, cherche lui aussi à placer les produits de ses terres. Fort de ses possibilités matérielles, le prince tente d'accroître son pouvoir politique, en écartant du gouvernement la noblesse héréditaire, ce que firent les princes Ștefan le Jeune, les Rareș, Mircea le Pâtre, Alexandru Lăpușneanu. Dans l'évolution de ce processus, ils eurent recours aux nouvelles doctrines admises en Occident et en Russie du temps d'Ivan IV le Terrible, aboutissant à l'absolutisme et à la consolidation du pouvoir central. D'autre part, le commerce intense avec l'étranger et l'activité des métiers créèrent des conditions favorables à la concentration des ressources du pays et à l'apparition d'un marché local. A l'égard des villes, les princes agirent en vrais monarques modernes, qui considèrent certains organismes économiques et sociaux comme des vestiges des autonomies médiévales, freinant le développement du nouvel ordre. Voilà pourquoi les princes intervinrent dans l'administration interne, en instituant le *vornic de tirg* et l'*ureadnik* et en Pologne le *staroste* royal, agent du pouvoir central, institution analogue aux prévôts royaux en Occident pour les villes de type prévôté et échevinage. A partir de ce moment, les princes vont aliéner des parcelles de plus en plus importantes du territoire des villes (c'est l'*ocol* moldave, et le *hotar* de Valachie), ils vont imposer des règlements plus stricts aux métiers (Henri IV en France agira de même)⁶⁵. Au XVII^e siècle enfin, le processus de transformation de la commune médiévale en ville moderne, manufacturière, dont les privilèges n'ont plus un caractère juridique autonome, est accomplie. La ville n'est plus qu'une forte cellule économique dans un organisme d'Etat très complexe.

Les métiers majeurs déchoient de leurs prérogatives juridiques, du moment que leur structure économique fondée sur un système particulariste, de portée forcément locale, ne peut plus correspondre aux nouvelles conditions de l'échange et aux exigences du marché extérieur⁶⁶.

⁶⁵ Abel Lefranc, *La vie quotidienne au temps de la Renaissance*, Paris, 1938, p. 228 sq.

⁶⁶ V. I. Lénine, *Razvitie Kapitalizma v Rossii* (Développement du capitalisme en Russie), Moscou, 1950, chapitre I, pp. 144—145, et les notes, pp. 272—273 et les notes.

Les villes doivent, par conséquent, se soumettre aux princes, qui vont devenir à leur tour maîtres des monopoles et des manufactures (fin du XVII^e siècle, époque du prince Constantin Brîncoveanu). La bourgeoisie poursuit son ascension, car c'est toujours elle qui fournit les principaux producteurs, mais la ville, la commune, comme unité politique et économique autonome ou presque, va disparaître, car elle ne peut plus bénéficier des conditions matérielles et juridiques propres au régime féodal.

C'est en qualité de dangereux vestige de ce régime que le patriciat urbain de Moldavie, représentant les communautés arméniennes, reçut un coup mortel au temps de Ștefan VI Rareș; ce prince ne fit que s'adapter aux réalités de son siècle lorsque, le 16 Août 1551, il décréta le massacre des Arméniens de Suceava et des autres villes moldaves.

Cependant, par leurs qualités de diplomates avisés, d'artistes pleins de ressources⁶⁷, les Arméniens des Pays Roumains ont contribué par la suite au développement d'autres domaines d'activité, faisant preuve de forces créatrices remarquables, qui n'ont pas pu être détruites par le massacre étudié dans cet article, lequel n'est d'ailleurs pas exceptionnel dans ce siècle de la Renaissance, tourmenté et contradictoire entre tous.

⁶⁷ N. Iorga, *Choses d'art arméniens en Roumanie*, Paris, 1935, *passim*.

FRANZ BABINGER

Ces dernières années les études orientales en général et la turcologie notamment a eu à subir deux pertes irréparables. Il y a cinq ans, le 3 Novembre 1963, mourait le renommé turcologue français le professeur Jean Dénys, l'auteur de la célèbre *Grammaire turque* (dialecte osmanli), Paris, 1921, et auteur de nombre d'autres travaux dont certains ont trait à l'histoire des Pays Roumains.

Maintenant c'est la perte du grand turcologue Franz Babinger, survenue au cours d'un voyage à Durrës (Durazzo) en Albanie, le 23 Juin 1967, que nous avons à deplorer. La vie du professeur Franz Babinger fut entièrement consacrée à la science et surtout aux études de turcologie, domaine qu'il illustra par des brillants travaux bien connus par tous ceux qui s'occupent d'histoire ottomane.

Après avoir suivi les cours de l'Université de Berlin, le professeur Babinger approfondit d'une manière tenace les problèmes obscurs et peu connus de l'histoire ottomane. Son renom de grand spécialiste en ce domaine était bien établi en Allemagne et à l'étranger, lorsque le professeur Nicolae Iorga, le grand historien roumain, qui se rendait compte de l'importance des études de turcologie pour l'histoire des Pays Roumains, l'invita à tenir un cours pour les étudiants roumains de l'Institut Sud-Est européen et pour ceux de l'Université de Bucarest (1934—1939). En 1939, un Institut de turcologie fut créé près de l'Université de Jassy (Faculté des lettres) et le professeur Franz Babinger fut nommé directeur de cet institut. En même temps, et jusqu'en 1944, il dirigea la chaire de turcologie de l'Université de Jassy, où ses cours étaient suivis avec grand intérêt par nombre d'étudiants qu'il réussit à initier à la turcologie et aux études islamiques aussi. Revenu à Würzburg, sa ville natale, il fut nommé en 1948 professeur à l'Université de München, pour la chaire nouvellement créée d'histoire et de culture du Proche Orient et de turcologie, où il enseigne jusqu'en 1958.

Certes il est bien difficile de citer tous les articles, les notes, les livres et toutes les contributions du professeur Franz Babinger, dont les œuvres sont tout aussi originales que nombreuses. Mais nous voudrions mentionner

les plus importants, ceux qui sont connus par la plupart des historiens turcologues.

Son livre, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke* (1927) reste aujourd'hui même un excellent répertoire des chroniqueurs turcs. De même son ouvrage sur *Mahomet II le Conquérant* (1953), livre traduit en plusieurs langues, est un exposé clair et des plus intéressants pour le grand public.

Nombreux sont ses articles qui étudient les relations des Pays Roumains, de la Yougoslavie, de la Bulgarie, de la Grèce et de l'Albanie avec l'Empire ottoman et ses études sont très souvent étayées sur des sources turques.

La science vient de perdre par la mort du professeur Franz Babinger un illustre savant, un chercheur passionné et un grand maître des études orientales.

Comme le professeur Franz Babinger a étudié de près les relations des Pays Roumains avec l'Empire ottoman, nous nous permettrons de mentionner les articles et les études suivantes de ce grand orientaliste concernant ce sujet :

- 1 *Zwei türkische Schützbriefe für Georg II. Rákóczi, Fürsten von Siebenbürgen, aus dem Jahre 1649. Mit zwei Lichtdrucktafeln* (Uppsala, 1920), pp. 115—151 (Le monde oriental, 1920).
- 2 *Cel dintîi bir al Moldovei către sultan* (Le premier tribut de la Moldavie payé au sultan), Bucarest, 1936, 11 p. + 2 pl (extrait du volume hommagial „Les frères Alexandru et Ion I. Lapedatu“).
- 3 *Originea și sfârșitul lui Vasile Lupu* (L'origine et la fin du prince Vasile Lupu), Bucarest, 1936, 20 p. + 1 pl. (L'Académie roumaine. Les Mémoires de la Section historique, III^e série, t. XVIII, mem 2).
- 4 Robert Bargrav, *Un voyageur anglais dans les Pays Roumains du temps de Vasile Lupu* (1652), București, 1936, 49 p. (L'Académie Roumaine, Les mémoires de la Section historique III^e série, t. XVII, mem. 7) .
- 5 *Originile lui Vasile Lupu* (L'origine du prince Vasile Lupu), București, 1937, 10 p. + 2 pl. + 1 tabl. (L'Académie Roumaine. Les mémoires de la Section historique, III^e série, t. XIX, mem. 9).
- 6 *O relațiune neobservată despre Moldova sub domnia lui Antonie-Vodă Ruset*. (Une relation inconnue concernant la Moldavie sous le règne du prince Antonie Vodă Russet), București, 1937, 28 p. + 11 tabl. (L'Académie Roumaine. Les mémoires de la Section historique, III^e série, t. XIX, mem 8).
- 7 *În memoria lui Demostene Russo (1869—1938)*, Jassy, 1938 (extrait de « Însemnări ieșene » an. IV, nr. 1 (1939).
- 8 *Histria (Istros) au XVI^e siècle*, Bucarest, Institut d'histoire universelle « N. Iorga », « Revue historique du sud-est européen », an XVIII 1941, p. 137—139
- 9 *Histria (Istros) au XVII^e siècle*. Bucarest, (Institut d'Histoire Universelle « N. Iorga », « Revue historique du sud-est européen », XIX, 2) 1942, p. 449—450
- 10 *Izvoarele turcești ale lui Dimitrie Cantemir* (Les sources turques de Dimitrie Cantemir), București, 1942, 11 p. (extrait de l'„Archive Roumaine“, t. VII, Bucarest, 1941).

- 11 *Demosthene Russo zum Gedächtnis* • Alexandru Elian, *Demostene Russo*, note biobibliographique, pp. 386—394 (extrait de « Convorbiri literare », Déc., 1938).
- 12 *Hildebrand's (Conrad Jacob) Dreifache schwedische Gesandtschaftsreise nach Siebenbürgen, der Ukraine und Constantinopel (1656—1658)*, Herausgegeben und erläutert von Franz Babinger, Leiden (Hermannstadt), 1937, XXV + 259 p.
- 13 *Donaufürstentum's Kopfsteuer bis 1453*, dans « Sud-Ost Forschungen » München, 1943, pp. 3—45, etc.

En ce qui concerne le reste des articles et des études du savant turcologue, qui, depuis 1910 et jusqu'à la fin de sa vie a écrit environ 300 articles, la plupart ayant trait à l'Empire ottoman, leur bibliographie se trouve dans Franz Babinger, *Schriftenverzeichnis*, Würzburg, 1938, 1951, 1957 et 1966.

M. G.

LE MODELE VENITIEN DE LA RELATION DE FRANCO SIVORI SUR SON VOYAGE A CONSTANTINOPLE EN 1581

par VIRGIL CÂNDEA

La source la plus importante concernant les pérégrinations et le règne de Petru Cercel, prince de Valachie (1583—1585) est une relation de son secrétaire, le Génois Franco Sivori, intitulée *Memoriale delle cose occorse a me Franco Sivori del Signor Benedetto doppo della mia partenza di Genova l'anno 1581 per andar in Vallacchia*. Cet écrit relate le voyage bien connu de Petru Cercel de Venise à Constantinople, puis, après une longue halte dans cette dernière ville, vers la Valachie. Conservée en manuscrit sous le numéro 43, fonds Ferraioli, à la Bibliothèque du Vatican, la relation de Sivori a été découverte par le chercheur roumain Ștefan Pascu, et publiée, en 1944, en annexe à son ouvrage *Petru Cercel și Țara Românească la sfârșitul secolului al XVI-lea*¹.

En dehors des informations relatives aux événements vécus par le voïvode valaque à l'époque de sa lutte pour la conquête du trône, puis sous son règne et jusqu'à sa mort, le *Mémorial* comprend également des renseignements intéressants sur la partie orientale de l'Empire turc de ce temps, sur certaines villes, comme Andrinople ou Constantinople, sur les monuments, les habitants, le cérémonial de la cour ottomane, etc. C'est pourquoi la publication de ce texte, inédit jusqu'en 1944, a été saluée pour l'intérêt qu'il présentait non seulement en tant que source de l'histoire de la Roumanie, mais aussi pour les recherches balkaniques. Etant donné que l'éditeur avait laissé de côté certains passages qui ne touchaient pas directement à l'histoire de la Valachie, on a même affirmé: « Il est regrettable que M. Pascu en ait retranché des parties qui lui semblaient d'un moindre intérêt, les omissions étant plus fréquentes surtout pour Constantinople. Les récits de voyages en Orient au XVI^e siècle ne sont pas encore si nombreux, pour renoncer à des notes venant d'un esprit ouvert, attentif à ce qui se passait autour de lui et assez honnête pour ne pas faire de la littérature »².

Nous nous proposons dans ce qui suit d'établir justement la valeur de l'ouvrage de Sivori (ou, plus précisément, de la partie qui traite de l'Empire ottoman) pour les recherches sud-est européennes.

¹ Sibiu, 1944, pp. 135—277.

² Cf. *Revue historique des études sud-est européennes* 22 (1945), p. 337 (M. B.).

L'importance des informations de cette source pour l'histoire de la Valachie a été soulignée par l'éditeur du *Mémorial*, en 1944, et il n'y a pas lieu ici de revenir là-dessus.

Nous sommes en mesure de montrer que, malheureusement, la partie du *Mémorial* qui pouvait intéresser les études sud-est européennes est dépourvue des qualités qu'on pouvait lui attribuer. Loin de fournir des informations attentives et honnêtes, les pages de Sivori relatives à l'Empire ottoman ne sont rien d'autre qu'un plagiat malhabile d'un ouvrage plus ancien, à savoir *Libri tre delle cose dei Turchi. Nel primo si describe il viaggio da Venezia à Constantinopoli, con gli nomi de luoghi antichi e moderni: Nel secondo la Porta, cioè la corte de Soltan Soleymano, Signor de Turchi: Nel terzo il modo del reggere il stato e imperio suo*, In Vinegia, nell'anno MDXXXIX, in casa dei figliuoli di Aldo³.

Sivori avait eu connaissance du livre soit à son départ de Venise, soit à son retour lorsque, occupé à écrire ses souvenirs, il a probablement senti le besoin d'ajouter des données concrètes sur l'itinéraire parcouru, suppléant ainsi aux lacunes d'une mémoire qui avait commencé à oublier certaines impressions recueillies plusieurs années auparavant.

L'influence du modèle vénitien se fait jour dès le début de l'œuvre. Ainsi, nous rencontrons dans les deux mémoriaux le même *incipit*: « Poiché il signor Iddio mi ha concesso... »⁴. Voici les textes juxtaposés de l'écrit de Sivori et de la source vénitienne:

Delle Cose dei Turchi

1539

Rhagusi è città molto nobile (...) e bennisimo habitata, posta in bellissimo sito sopra il mare(...), dalla parte di sopra vi è il monte altissimo (f.4r).

Montati à cavallo partissemo di Rhagusi et venissemo a Trebing, miglia XVI, per strata pessima et periculosa, tutta di asperrimi et diroti monti (f. 5r).

Cozza, che è grande casale (...) con boteghe assai et mercatanti. Quivi sta il Sangiaco del Ducato, il quale ha sotto di se tutta la Servia. Per questo loco convengono passare tutte le mercantie, che di Rhagusi vanno a Constantinopoli et cosi quelle che di ritorno vengono a Rhagusi (f. 5v).

Franco Sivori

1590

E Ragusa città nobile e molto habitata, posta in bonissimo sito sopra il mare, sotto monti altissimi (p. 147).

Montati à cavallo partimmo da Ragugia (sic) et caminammo per strada pessima e pericolosa tutta di aspri e dirotti monti sino a Terebingh (p. 148).

Cozza Casale, grande e mercantile. Quivi sta il Sangiaco della Servia, e per questo loco convengono passare tutte le mercanzie che di Ragusa per terra vanno in Constantinopoli, e cosi quelle che di ritorno vanno à Ragusa (p. 148).

³ Nous connaissons aussi une édition de 1541 de cet ouvrage, parue à Venise «in casa del Maestro Bernardin Milanese». Le texte a été publié également dans le recueil d'Antonio Manuzzi, intitulé *Viaggi fatti da Venezia alla Tana, in Persia, in India e in Constantinopoli* (Venise, 1543 et 1545). Voir pour ces éditions l'ouvrage de Carol Göllner, *Turcica. Die europäischen Türhendrucke des XVI. Jahrhunderts*, I. Bd. (1501-1550), Bucarest-Berlin, 1961, p. 309, n° 647; p. 330, n° 698; p. 385, n° 822 et p. 404, n° 861.

⁴ Sivori, p. 135: «mi ha concedutto...», *Delle cose*, f. 2r. Nous avons utilisé ce texte (de Ramberti), dans l'édition de 1541, intitulée *Delle cose dei Turchi libri tre* (Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, cote I 142 167), à laquelle nous faisons les références.

Santo Sava, che è monasterio assai grande et buono di calogeri serviani, li quali vestono et vivono alla Greca (...) Questi mostrano a viandanti il corpo di Santo Sava, che è ancora integro et bello (f. 6v).

Entrammo poi nelle Senice che sono lochi et casali soggetti al Sangiaccato di Bosina. Alli XIX venimmo a Novibazar, cioè Nuovo Mercato, miglia XXXX. Questo è bazar assai celebre, et grande, pieno di mercatantie (...) Vi stanno mercatanti Rhagusei (f. 6v).

Passamo la montagna dell'argento (...) altissima et difficile ad ascendervi (...), nell'estremità di essa vi è circa un braccio et mezzo di via (f. 7r).

E il paese di Topliza non solamente piacevole et bello, ma ubertoso et abundante di tutte le cose necessarie al viver, et ove si incomincia à respirare dal longo travaglio et pericolo havuto nel lasciato camino (f. 7r).

Santo Saba, monasterio assai grande e bello, di callagiarì serviani che vivono al rito greco; quivi videnmo il corpo del Santo che è ancora intiero e bello (p. 148).

Entrammo appresso nella provincia della Bossina e gionsemmo a Novo Bazarò, cioè novo mercato. Questo è bazar fra Turchi assai celebre, pieno di molte mercanzie, e li stanno anche de mercanti Ragusei (p. 148).

Passamo poi la montagna dell'argento, la quale è altissima e difficile ad ascendervi, nella sommità di essa è solamente un braccio e mezzo di via di larghezza (p. 148).

Il paese Taplizza, non solamente piacevole e bello, ma abbondante di tutte le cose necessarie à vivere, e dove si comincia à respirare del longo travaglio e pericolo del camino (p. 148).

Ces quelques passages suffisent pour nous donner une idée de la méthode adoptée par Sivori: il copiait et par endroits résumait — sans se faire faute d'employer les mots mêmes de l'original — la description donnée par l'ouvrage vénitien, antérieure d'une cinquantaine d'années. Le secrétaire génois de Petru Cercel continue de la sorte la relation de son voyage vers Constantinople, puis décrit la ville et les monuments. Jusqu'à la dernière assertion de cette partie du *Mémorial* (« il sito di Constantinopoli è tale che non si puo descrivere, ma appena col pensiero immaginare per la sua vaghezza... »)⁵ presque tout est copié de la relation vénitienne susmentionnée, même les réflexions, comme en témoignent les passages comparés (« on commence à souffler là-bas, après la longue fatigue et le danger du voyage »). Ça et là, Sivori juge bon d'intercaler telle ou telle information sur le voyage du prétendant roumain au trône et de sa suite, ou bien sur les familles génoises de Péra: c'est en cela que réside l'intérêt réel de son ouvrage, qui nous fournit par la suite des renseignements sur le cérémonial de la réception des ambassadeurs à la cour ottomane, relate les circonstances de l'accession au trône de Petru Cercel, de l'évasion du Génois Aurelio Tagliacarne — évasion organisée par Sivori lui-même — et nous donne des informations on ne peut plus riches et intéressantes sur la Valachie à la fin du XVI^e siècle.

Il résulte de ce qui a été dit plus haut que pour les études ottomanes, le *Mémorial* de Sivori est d'une valeur informative presque nulle et qu'il ne constitue une source importante que par ses données relatives à l'histoire

⁵ Sivori, *op. cit.*, p. 151, *Delle cose...*, f. 12r

de la Valachie. Pour les recherches de turcologie, le modèle vénitien de Sivori, à savoir, *Libri tre delle cose dei Turchi* est une source incomparablement plus précieuse, tant par son authenticité que par son contenu, ce qui explique que cet ouvrage ait été réédité et copié en manuscrit. Outre les éditions susmentionnées, un manuscrit conservé à la Bibliothèque Barberini de Rome (Cod. LVIII, 12, f. 274—306) contient le même texte⁶, et il existe à la Bibliothèque du Vatican (Cod. 3 922, f. 151^r -160^r), sous le titre *Di Solyman gran Turco et di S-or Aluiggi Gritti, 1534*, un fragment sur l'homme politique vénitien bien connu⁷.

La description copiée par Sivori appartient à Bendetto Ramberti⁸ et est datée de 1533. L'ouvrage de celui-ci a été utilisé jusqu'à présent pour les informations qu'il fournit, dans sa partie finale, sur Ludovico Gritti. Le *Mémorial* de Ramberti écrit, comme le dit l'auteur, « pour lui-même et pour quelques-uns de ses amis », nous offre des renseignements plus abondants sur la situation de l'Empire ottoman dans la première moitié du XVI^e siècle. La première partie comprend exclusivement la description du voyage de Ramberti (qui accompagnait dans une mission diplomatique auprès de la Porte son cousin Daniele de' Ludovici) de Venise à Constantinople (6 Janvier — 14 Mars 1533) en passant par Raguse, Sofia et Andrinople, avec l'indication des distances en milles, et de brèves notes géographiques, historiques, ethnographiques et économiques sur les localités les plus importantes, la dernière ville décrite étant Péra. Pour les turcologues, particulièrement intéressantes sont les deuxième et troisième parties. L'auteur fait d'abord une description géographique de Constantinople, après quoi il en mentionne les principaux monuments, les antiquités ou les œuvres de l'architecture turque. Puis viennent des observations sur les habitants de la ville et des considérations géographiques et historiques sur l'Empire ottoman, y compris une liste de sultans, jusqu'à Soliman. L'auteur décrit ensuite le séraï (le cérémonial, puis les grands dignitaires de la cour avec les titres, les attributions et les émoluments de chacun), puis le harem impérial, le séraï de Péra et celui d'Andrinople. Plus loin, l'auteur nous fournit des renseignements sur l'organisation militaire ottomane et sur le corps des janissaires sur l'Arsenal et les attributions des beglerbeys de Grèce, d'Égypte, de Cara

⁶ Heinrich Kretschmayr, *Ludovico Gritti. Eine Monographic*, dans *Archiv für österreichische Geschichte*, 83 (1897), p. 2, n. 2. Pour l'importance de cet ouvrage, voir également Gelich, *Zwei Auszüge aus einer Sammlung von Reisebeschreibungen aus dem XVI. Jahrhundert*, dans *Mitteilungen der K. K. Ges. in Wien*, 1894, pp. 264—271; H. Hauser, dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, Paris, 51 (1869) pp. 20—21, et Agostini, *Storia degli scrittori Veneziani*, vol. II, p. 556 (apud C. Göllner, *op. cit.*, p. 310, n° 647).

⁷ *Ibidem*, apud Fr. Revesz, *Gritti Lajos szereplése Magyarországon*, dans *Erdélyi Múzeum*, 7 (1891-1892), p. 134 sq.

⁸ H. Kretschmayr, *art. cit.*, p. 9, n.2. Ramberti était un esprit érudit, bibliothécaire et ami de l'Arétin et des fils d'Aldo Manuzzi, le célèbre typographe vénitien.

manie, d'Amasie et de Tokat, d'Anatolie, de Bagdad, de Damas, de Syrie de Palestine, du Caire, et nous donne la description administrative de chaque sandjak et des revenus de l'Empire.

Le livre III^e résume la religion des Turcs, sans recourir aux attaques fréquentes chez les auteurs chrétiens de l'époque, et fait, en général, des appréciations favorables sur le peuple. Puis il brosse un portrait élogieux de Soliman le Magnifique (1520—1566) et revient sur l'organisation politique et militaire de l'Empire, pour nous donner en conclusion, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les informations bien connues sur Aluigi (Ludovico) Gritti.

UN SECRÉTAIRE INCONNU DE PAZVANTOGLU

par MIHAIL FĂNESCU

Pazvantoglu Osman (1758—1807), le pacha rebelle de Vidin, a déclenché par sa révolte de graves désordres dans les régions danubiennes de l'Empire ottoman au cours des années 1796—1807. Par ses pillages et ses destructions, ses troupes ont causé d'importants dégâts matériels en Valachie, surtout dans la partie occidentale de celle-ci, l'Olténie, la plus durement frappée: la ville de Craiova fut brûlée et pillée à trois reprises; le bourg, florissant à cette époque, de Cleanovu (département de Mehedinți) fut si cruellement éprouvé qu'il ne s'en releva jamais; de graves destructions furent subies, également, par les villes de Cerneți, Țirgu-Jiu, Calafat, et Caracal, par le bourg de Țirgu-Ocna, par le monastère de Polovraci etc. Par ses pressions et ses menaces, Pazvantoglu obtenait des princes valaques d'importantes sommes d'argent, des vivres et d'autres produits en nature. En même temps, la Valachie devait appuyer les expéditions organisées par le sultan pour la punition du rebelle. Sous le règne de Constantin Hangerli (Décembre 1797—Février 1799), notamment, la rébellion servit de prétexte à de grandes dépenses, à des réquisitions et, assurément, à des abus de toute sorte, qui aboutirent à la destitution et l'exécution de ce prince. Le souvenir de ces événements s'est conservé dans la littérature populaire. Le nome de « Pazvante » et celui de « pazvangii », donné à ses janissaires et à ses soldats pillards, se rencontrent aujourd'hui encore dans différentes expressions populaires en rapport avec des moments de troubles et de désordre.

Les chroniqueurs roumains de cette tragique période, témoins de la destruction des villes et de la dévastation de régions entières de la Valachie, accordent une large part dans leur œuvre à Pazvantoglu et à ses incursions au nord du Danube. Ainsi, Zilot le Roumain montre qu'à la suite d'une incursion des bandes de Pazvantoglu à Craiova, des 7 000 maisons de la ville seules 300 ont échappé, toutes les autres ayant été détruites ou brûlées.¹

¹ B. P. Hasdeu, *Ultima cronică română din epoca fanarioților* (La dernière chronique roumaine de l'époque des Phanariotes), Bucarest, 1884, pp. IX, 18—41 etc.; Hasdeu a publié cette chronique d'après un manuscrit des Archives de l'Etat de Bucarest.

Un autre chroniqueur roumain contemporain de ces événements, Dionisie l'Éclésiarque², traite lui aussi en détail de la révolte de Pazvantoglu et de ses pillages en Valachie, de l'expédition de Capudan Pacha et de son échec, du rétablissement de la taxe sur le gros bétail et d'autres abus commis par le prince Constantin Hangerli, sous prétexte de l'aide qu'il était tenu à fournir à l'expédition punitive turque, de son exécution, ainsi que des relations du pacha rebelle avec les successeurs de Hangerli: Alexandru Moruzi, Constantin Suțu et Constantin Ipsilanti.

Pazvantoglu — qui, en dehors de sa langue maternelle, savait le bulgare et le roumain — a entretenu, ainsi qu'il était normal, des relations étroites avec l'administration valaque du temps, avec laquelle il a certainement eu une abondante correspondance. Cependant, tant nos archives que nos bibliothèques ne renferment que peu de documents à ce sujet³. Lors de la rédaction de sa chronique, Dionisie l'Éclésiarque a dû voir la correspondance entre Pazvantoglu et le prince de Valachie. Il reproduit, en effet, en détail le contenu des lettres de Pazvantoglu adressées aux princes Constantin Hangerli et Alexandru Moruzi⁴, leur réclamant des vivres et autres provisions, ainsi que des matériaux et des manoeuvres pour les travaux de construction qu'il avait entrepris à la citadelle.

Pour la rédaction de sa correspondance avec Bucarest, Constantinople, différents pachas etc., Pazvantoglu avait des secrétaires sachant différentes langues. L'un de ceux-ci était Gheorghian Peșacov, au sujet duquel il existe aux Archives historiques centrales d'état de Bucarest⁵ un certain matériel, d'ordre surtout autobiographique. Il s'agit de demandes ou de rapports rédigées par lui en vue de l'occupation d'un poste de traducteur à la Com-

² C. Nicolaescu-Plopșor, *Cronograful Țării Românești scris de Dionisie Eclesiarhul* (La Chronique de la Valachie écrite par Dionisie l'Éclésiarque), Rm.-Vilcea, 1934, XIX + 215 pp., et a. A. Papiu-Ilarian, *Tesaur de monumente istorice* (Trésor de monuments historiques), t. II, Bucarest, 1863, pp. 159—236 (au sujet de Pazvantoglu, p. 184 sqq.); Constantin C. Giurescu, *Uciderea voevodului Constantin Hangerli — O poveste în versuri necunoscută* (L'exécution du voievode Constantin Hangerli — Une relation en vers inconnue), Văleni de Munte, 1926, 10 pp. Voir également Dionisie Fotino, *Istoria generală a Daciei* (Histoire générale de la Dacie), trad. de George Sion, vol. III, Bucarest, 1859, p. 124.

³ Mihail Guboglu, *Catalogul documentelor turcești* (Le Catalogue des documents turcs), vol. I, Bucarest, 1960, rés. n° 602, 627, 665 et 677. Ainsi, le 11 Octobre 1799, Osman (Pazvantoglu), le mouhafyz de Vidin, communique à J. Merckelius, consul d'Autriche à Bucarest, la nouvelle de la nomination et de la destitution d'un prince de Valachie. Il existe, de même, des firmans turcs adressés aux princes valaques par le sultan Selim III, réclamant l'aide de ceux-ci en vue de la capture et de l'exécution de Pazvantoglu, ainsi que des provisions et des hommes pour la flotte du Danube. Le 5 Février 1801, le sultan offrait au prince de Valachie Alexandru Moruzi la somme de 100 000 piastres en guise de dédommagement pour la dévastation de l'Olténie par les bandes du rebelle, somme qui n'était du reste pas payée effectivement par les Turcs, mais qui était à déduire des dettes de Constantin Ipsilanti envers le trésor impérial; le prince devait confirmer par écrit la réception de cette somme (M. Guboglu, *op. cit.*, rés. n° 665).

⁴ Dionisie l'Éclésiarque, dans «Magazin Istoric», II, pp. 189 et 200.

⁵ Ms. 774, f. 51 sqq.; Commission des documents, dos. 1, ff. 152 sqq., 175—179 et 227—230; dos. 10, ff. 13 et 21; voir également Gheorghian Peșacov, *Contribuție la cunoașterea vieții și activității sale* (Gheorghian Peșacov. Contribution à la connaissance de sa vie et de ses activités), dans *Arhivele Statului, 125 ani de activitate. 1831—1956* (Les Archives de l'Etat, 125 ans d'activité, 1831—1956), Bucarest, 1957, pp. 287—301.

mission des documents ou dans d'autres circonstances. La Commission des documents avait été constituée à Bucarest en 1841, dans le but de régler la situation des titres de propriété des monastères et d'en extraire « le matériel concernant l'histoire du pays, avec mission de dresser un résumé chronologique et historique pour chaque monastère, que ceux-ci auront à imprimer à leurs frais ». Pour les documents écrits en langue slave on il fallait un traducteur, poste auquel Gheorghian Peşacov fut nommé le 10 Juillet 1842. Il se trouve, de même, à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie quatre manuscrits renfermant des informations à caractère biographique sur Peşacov, des essais littéraires du même, des copies de documents ou des ordres reçus par lui du Ministère de la Justice, où il fonctionna un certain temps ⁶. À la Commission des documents, il remplit la fonction de traducteur jusqu'en Octobre 1854, avec un salaire de 500 lei par mois; en 1852, il reçut le titre nobiliaire de « pitar ».

Peşacov est né en 1784 ou au début de 1785, à Craiova ⁷. On ignore au juste où il a fait ses études; on présume que c'est à l'Académie de Saint-Sabbas de Bucarest. Son père s'appelait Hagi Toma Peşacov ⁸ et était originaire de la région de Vlahoclisura, en Macédoine. De 1805 à 1822, ainsi qu'il le relate, il a été secrétaire et traducteur auprès de cinq pachas de Vidin ⁹, dont le premier est Pazvantoglu et le dernier Derviche Pacha. En cette qualité, il a assuré la correspondance en serbe avec Karagheorghe, prince de Serbie (1752—1817), ainsi que celle en roumain et en grec avec l'administration valaque et les généraux russes en campagne en Valachie pendant la guerre de 1806—1812, y compris le général Miloradovitch. Peşacov montre, de même, que pendant les années passées à Vidin il a tenu la correspondance

⁶ Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. 1 276, sans date, 121 ff., renfermant des vers patriotiques en l'honneur de Tudor Vladimirescu (ff. 1—8), ainsi que des lettres et des documents roumains, grecs et bulgares des années 1705—1838; ms. 1 277, sans date, 121 ff., comprenant des documents et les copies de documents roumains et grecs de la période 1825—1843; ms. 1 278, écrit entre les années 1842 et 1847, 108 ff., comprenant des traductions de pièces de théâtre, des copies de lettres roumaines, grecques et bulgares, de la correspondance personnelle, des comptes de ménage; ms. 1 279, écrit entre les années 1806 et 1842, avec des annotations du 5 Septembre 1852, 120 ff., comprenant: un ouvrage à caractère philosophique datant de 1806, où Peşacov s'occupe de « l'instauration du vrai bonheur humain, en général »; une « table chronologique des premiers voïvodes de Roumanie » extraite de l'« Annuaire de la Principauté de Valachie de l'année 1842 », d'après un manuel de Florian Aaron; des vers intitulés *Caresces poétiques — 1828 en exil*, commencés en 1828 à Purceni (département de Gorj) et achevés le 31 Octobre 1828 à Virşet (Banat). Voir également G. Stempel, Fl. Moisil, et L. Stojanovici, *Catalogul manuscriselor româneşti* (Le Catalogue des manuscrits roumains), vol. IV, Bucarest, 1967, pp. 426—429.

⁷ Archives de l'Etat-Bucarest, Commission de documents, dos. 14/8 bis, f. 124.

⁸ C'est pourquoi il se faisait parfois appeler Gheorghe Hagi Toma Peşacov ou Pedestrăşcul.

⁹ La Valachie a entretenu des relations avec Vidin depuis les temps les plus reculés. Le *Catalogue des documents turcs*, vol. I, mentionne de nombreux documents turcs conservés dans les archives, bibliothèques et musées de la République Socialiste de Roumanie, qui attestent l'ancienneté et le caractère varié de ces relations. Le vol. II de l'ouvrage, dû également à M. Guboglu et publié par la Direction Générale des Archives de l'Etat en 1965, renferme de même un grand nombre de documents turcs de Roumanie, concernant les relations des Pays Roumains avec Vidin.

en grec avec la Métropole de Vidin et le Patriarcat de Constantinople. Il semble que, durant cette période, il ait accompli aussi certaines missions en Valachie, en rapport avec la fonction qu'il remplissait à Vidin.

Peșacov savait parfaitement le turc, le slavon, le bulgare, le serbe, le russe et, probablement, le latin. En ce qui concerne les documents en langue slavonne de notre pays, il affirme qu'il en connaît le langage mieux que quiconque au monde, car il s'est occupé de leur traduction durant 38 ans et personne, que ce soit en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie, en Serbie ou en Russie, n'en a pénétré comme lui toutes les finesses. D'ailleurs, ses notes sont souvent écrites en bulgare ou en russe.

Pendant le mouvement révolutionnaire conduit par Tudor Vladimirescu, Peșacov a écrit des vers à la louange de celui-ci. Un peu plus tard, en 1826, il dédie des vers au boïard et érudit roumain Dinicu Golescu. De même, il a écrit des vers en bulgare, étant considéré comme un des premiers auteurs de poésie bulgare moderne.

De retour en Roumanie en 1822, il s'est occupé de la traduction des documents anciens en langue slavonne, la langue officielle des chancelleries princières de Valachie et de Moldavie jusqu'au milieu du XVII^e siècle, lorsqu'elle fut définitivement remplacée par le roumain. Le slavon n'était plus compris par personne et la traduction des documents écrits dans cette langue était devenue une nécessité, surtout dans les procès de propriété, d'empiètement etc. Ces procès devinrent de plus en plus nombreux après le traité d'Andrinople (1829), qui détermina un accroissement sensible de valeur des terres du fait de la liberté d'exportation des céréales dont bénéficièrent les Pays Roumains. La législation de 1831 prévoyait la création dans chaque district de commissions chargées de délimiter les terres. Enfin, les documents anciens commencèrent à cette époque — et le seront désormais de plus en plus fréquemment — à être utilisés pour les travaux d'histoire, qui jusqu'alors s'étaient bornés presque exclusivement à l'étude des chroniques. Dès lors, un courant puissant commence à se dessiner dans ce sens, courant dont les figures prééminentes sont Nicolae Bălcescu, August Treboniu Laurian et Mihail Kogălniceanu. Après son retour en Valachie, à partir de 1825, Gheorghian Peșacov a travaillé en tant que traducteur de documents à Craiova, où il a passé dans ce but deux examens, dont l'un en 1834. Puis, pendant neuf ans, il fut professeur à une école de Tirgu-Jiu. Entre les années 1834 et 1839, il se trouvait à Bucarest, où il occupait un poste de traducteur officiel auprès du Ministère de la Justice. Enfin, le 10 Juillet 1842, il fut nommé traducteur pour les documents slaves à la Commission des documents, où il a travaillé jusqu'au 1 Novembre 1854, date à laquelle il meurt, âgé de soixante-dix ans. Pendant cette dernière période, il a traduit un nombre considérable de documents, dont les uns pour Nicolae Bălcescu et August Treboniu Laurian, qui les ont probablement publiés dans la revue « Magazin istoric pentru Dacia ». La traduction des documents slaves soulevait de sérieuses difficultés, dues au fait qu'à cette époque on n'avait pas encore fixé, pour certains mots slaves, se référant à des institutions disparues, les termes roumains correspondants ou bien ceux dont on se servait n'en rendaient pas exactement le sens. Contrairement aux traducteurs de documents du

XVIII^e siècle, Gheorghian Peşacov, qui possédait une solide formation historique et philologique, fit largement appel, à ses connaissances dans ce domaine, analysant de près les documents qu'il traduisait. Durant cette même période, il traduisit également des actes slaves appartenant à des particuliers ou à des institutions telles que l'Administration des hôpitaux civils, l'Administration des écoles etc.

À la Commission des documents, Gheorghian Peşacov a traduit la plupart des documents slavons émis par la Chancellerie princière de Valachie, provenant des archives des monastères non-dédiés. Les documents originaux et leur traduction se conservent, aujourd'hui encore, aux Archives de l'Etat de Bucarest, où ils sont utilisés par les chercheurs et pour les publications de documents.

Secrétaire à Vidin, poète à l'occasion des événements révolutionnaires de l'année 1821, professeur et, surtout, traducteur de documents et paléographe durant la dernière période de sa vie, Gheorghian Peşacov a déployé — au nord et au sud du Danube — une activité qui constitue un témoignage de plus des rapports permanents et immuables unissant les peuples de cette partie de l'Europe. A l'exception des dix-sept années vécues comme secrétaire à Vidin, il a passé toute sa vie en Valachie et s'est occupé en premier lieu de la traduction des documents slavonnes en langue roumaine, contribuant par ce fait à la création de la base documentaire de l'histoire du peuple roumain.

LES INSCRIPTIONS ORIENTALES DE LA VILLE DE BUCAREST

en marge de *Inscripțiile medievale ale României, orașul București*; vol. I, 1395—1800, ALEXANDRU ELIAN (rédacteur responsable), CONSTANTIN BĂLAN, HARALAMBIE CHIRCĂ, OLIMPIA DIACONESCU, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1965, 935 p.

par MIHAIL GUBOGLU

L'Institut d'Histoire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a élaboré dès sa création un vaste plan d'activité scientifique comprenant les différents domaines de l'histoire médiévale, moderne et contemporaine.

Dans ce plan une importance particulière a été accordée aux sources de l'histoire de la Roumanie tant internes qu'étrangères, narratives, aussi bien que documentaires. En même temps, les sources épigraphiques n'ont pas été oubliées non plus.

Une équipe formée des trois chercheurs : Constantin Bălan, Haralambie Chircă et Olimpia Diaconescu, a étudié pendant des années les inscriptions conservées sur le territoire de la République Socialiste de Roumanie. En même temps, ils ont rédigé une bibliographie détaillée des inscriptions déjà publiées. Le déchiffrement difficile effectué sur les lieux, ainsi que l'élaboration des répertoires bibliographiques, ont exigé de leur part des efforts considérables. Le résultat de ce travail est la publication de la collection monumentale *Inscriptions médiévales de Roumanie. La ville de Bucarest*, vol. I, 1395—1800. Ce volume, précédé d'une préface de l'acad. A. Oțetea et d'une étude introductive d'Alexandru Elian, rédacteur responsable de ce volume, a été publié aux Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

Le volume, dont les proportions sont impressionnantes, comprend 1 253 textes d'inscriptions écrites dans différentes langues: roumain, latin, grec, vieux slave etc. Les textes des inscriptions sont accompagnés de leur traduction et souvent de fac-similés exécutés dans de bonnes conditions. Nous ne pouvons pas étudier ici tout le contenu très riche et varié du volume,

instrument de travail d'une valeur considérable. Cependant nous voudrions souligner qu'il comprend entre autres 72 inscriptions orientales, dont 23 sont arméniennes, 45 hébraïques ou plutôt hébraïques médiévales, 2 arabes et 2 inscriptions sont en turc. À la fin de la partie introductive du volume il est précisé que pour la publication des inscriptions en langues orientales ont collaboré Mustafa Mehmet (pour les inscriptions arabes et turques), Athanase Negoiță (pour les inscriptions hébraïques) et H. Dj. Siruni (pour les inscriptions arméniennes).

Trois des inscriptions arméniennes datent des années 1691 et 1698, les autres étant du XVIII^e siècle. Celles-ci sont enregistrées sous les n^{os} : 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 656, 657, 659 et 1 204. Les inscriptions ne sont pas disposées par ordre chronologique, mais d'après d'autres critères de classification.

Les inscriptions hébraïques médiévales, en caractères hébreux datent du XVIII^e siècle, à partir de l'année 1715 (n^o 476, 6 Décembre). Les inscriptions sont enregistrées sous les n^{os} 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544 et 545.

Il n'est pas étonnant du tout que dans la ville de Bucarest il se soit conservé un nombre considérable d'inscriptions arméniennes et hébraïques. Ainsi qu'il est connu, la capitale de notre pays a eu, à partir du XVIII^e siècle, une colonie arménienne et une colonie juive. La plupart des inscriptions sont en rapport avec la religion de ces deux peuples orientaux, car elles apparaissent sur des pierres tombales, des Évangélistes, des vases en argent, des aiguères en cuivre et autres objets du culte appartenant aux Arméniens et aux Juifs de Bucarest. Les inscriptions arméniennes et juives sont publiées dans de bonnes conditions. En ce qui concerne la traduction de certaines inscriptions grecques, nous devons faire certaines réserves. Ainsi, à notre avis, à l'inscription n^o 1 104 la traduction devait suivre immédiatement le texte et ne pas être reléguée dans une note; de même, on peut constater de petites imprécisions et inexactitudes, sans grande importance d'ailleurs, aux inscriptions n^{os} 380, 1 042, 1 192 etc.

Nous devons, de même, faire des réserves sur la méthode de travail et nous croyons aussi qu'il eût été nécessaire d'identifier au moins certains des personnages compris dans les inscriptions grecques.

En ce qui concerne les deux inscriptions turques, il n'y en a de fait qu'une seule, puisque l'autre, rédigée en slave ancien, appartient au sultan Bajazet I^{er} (1397—1398) et concerne la place forte de Turnu (en slave *Hălăbnic*), plus tard *Kule*. Cette inscription a été republiée dans de bonnes conditions par Constantin Bălan et Haralambie Chircă¹.

Nous regrettons de ne pas pouvoir en dire autant de l'autre inscription turc (n^o 1 181), publiée par notre ami, disciple et collaborateur Mus-

¹ H. Chircă și C. Bălan, *O inscripție din 1397—1398 privitoare la stăpînirea turcească de la Turnu* (Une inscription de 1397—1398 relative à la possession turque de Turnu.) dans *Studii și materiale de istorie medie*, vol. III, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1959, pp. 359—364 + 1 fig., compte rendu par P. Șt. Năsturel, dans «*Studia et Acta Orientalia*», IV (1962), pp. 324—325.

tafa Mehmet. Et nous nous permettons quelques observations concernant la manière dont a été publiée cette inscription inédite, mais d'un intérêt assez réduit.

Tout d'abord cette inscription ne se trouve pas au Musée d'histoire de la ville de Bucarest, comme l'affirme le texte publié, mais dans la cour intérieure de l'église catholique franciscaine, nommée « Bărăția », appuyée contre un mur. Il se peut que Mustafa Mehmet ait fait usage d'une photocopie, d'une estampe ou d'une copie de cette inscription funéraire, conservée au susdit musée, mais il devait préciser ce fait. De plus, le texte même de l'inscription a été décapité, pour ainsi dire, lors de sa translittération en caractères arabes, aussi bien que lors de sa translittération en caractères latins. En effet, la première ligne de l'inscription a été complètement omise, ligne qui contient une réflexion orientale intéressante sur la vie: — *Bu gün bana ise yarın sanadır* — ce qui signifie: « Si le jour d'aujourd'hui est pour moi, le jour de demain est pour toi ». En ce qui concerne la reproduction du reste du texte, elle est déplorable (par exemple: *rade* au lieu de *zade*; *heteri* au lieu de *hemseri* etc.) et la transcription en est, de même, défectueuse (par exemple *Fatıma* au lieu de *Fatma* etc.). Il y a une contradiction entre la copie et la transcription. De même, la transformation de la date de l'ère de l'Hégire 1196 H. en 1781 ou 1782 est imparfaite, car l'on devait indiquer tout l'intervalle 17 Décembre 1781—6 Décembre 1782, du moment que l'inscription ne donne pas le mois et que le décès a pu avoir lieu soit en 1781 soit en 1782.

Certains éléments de ce texte très simple devaient être expliqués et identifiés. L'indication dans une note que *rade* (sic) et *zade* signifient « fils » et que *hatun* a le sens de « dame » n'est pas suffisante. Il était nécessaire d'identifier *Seturi* (recte *Sütüri*) et son fils El-Hağ Osman Aga. Le terme *Haseki* est traduit comme étant un nom de personne (?!), alors que ce mot indiquait le rang ou la fonction d'un personnage, et dans ce texte le mot signifie un officier inférieur dans l'armée ottomane, notamment un militaire de la garde des sultans. Dans les anciens textes ottomans des termes tels que *haseki* « favori du sultan » et les formes composées *haseki aga*, *haseki başı*, *haseki başkâtibi* et *haseki küpesi* se retrouvent souvent dans les dictionnaires ottomans usuels², et surtout dans le dictionnaire d'expressions et de termes historiques ottomans de M. Z. Pakalın³.

Le terme *haseki* n'est pas absent non plus des textes et des dictionnaires roumains, où on le retrouve sous la forme *hasechiu*⁴ dans le sens de « favori »

² Cf. A. C. Barbier de Meynard, *Dictionnaire Turc-Français*, supplément..., vol. I, Paris, 1881, p. 681: « Khassaki — litter. » qui appartient au domaine, au service et à la maison du sultan. Ce nom était porté spécialement par un corps de trois cents officiers choisis parmi les *bostandji*; soixante d'entre eux faisaient partie du cortège du sultan en qualité de gardes du corps, leur colonel se nommait baş-khaseki etc.

³ M. Z. Pakalın, *Osmanlı Tarih Deyimleri ve Terimleri Sözlüğü*, I 1946 — « Milli Eğitim Basimevi », pp. 752—754.

⁴ Cf. L. Şăineanu, *Influența orientală asupra limbii și culturii române*, 2. *Vorbe istorice*, Bucarest 1900...; Dr. H. Tiktin, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*..., Bukarest, 1899, p. 724: « ... Art Leibgardist des Sultans »...; *Dicționarul limbii române*..., t. II, București, 1934, p. 375 (Academia Română): « Soldat turc de la garde de corps » etc.

ou « soldat de la garde des sultans » (*bostandjy, baltadjy* etc.); dans la *Chronique* de Miron Costin il y a : « Hasichii i-au spus porunca împăratului » (Les favoris lui ont communiqué l'ordre de l'empereur).

Ce fait prouve que dans toute recherche scientifique il n'est pas suffisant de connaître la langue d'un seul peuple seulement, et même le turc. En même temps, il faut connaître à fond les institutions médiévales turques dont faisaient partie les *hasekis*.

De même, *El-Hadj* exigeait une note explicative, du fait que ce terme signifie « pèlerin », ce qui veut dire que ce personnage avait fait un pèlerinage à la Mecque. Le terme est devenu commun dans l'onomastique roumaine et il désigne aussi « celui qui a fait un pèlerinage à Jerusalem ». La décédée s'appelait *Fatma*, comme disent les Turcs, et non pas *Fatima*, en arabe, comme le nom de la fille de Mahomed. Quant à la traduction du terme arabe *fatiha*, « le premier chapitre du Coran », ce mot doit être traduit ici par « prière », et non pas par « priez », puisqu'on ne pouvait pas obliger les guiaoours « infidèles » non musulmans de prier pour l'âme de *Fatma*.

Ces quelques observations « critiques » prouvent qu'il eût mieux valu de ne pas publier cette inscription. Et il eût été désirable que H. Dj. Siruni, qui a collaboré à ce volume, ou quelqu'autre turcologue, vérifie la publication de cette inscription. Nous publions une copie photographique de cette inscription afin qu'elle puisse être comparée au texte publiée (cf. fig. 1).

Voici le texte véritable (original) de cette inscription, en caractères arabes, en translittération en caractères latins et en traduction:

a)



كون بكاييه يارين سكار
 حوى زاده حصى الحاج
 ان افانك همشيره سى مرحومه
 مغفوره فاطمه خاتون روحنه

اتحه سنه 1196

b)

- 1 Bu gûn bana ise yarın sana[dır]
- 2 Süturi-zâde haşeki el-Hağ
- 3 'Osmân aganyn hemşiresi merhume
- 4 ve mağfure Fatma hâtûn ruhuna
- 5 fatiha — sene 1196.

c)

Si ce jour est à moi, le jour de demain est à toi.

Une prière pour l'âme de la défunte et de la décédée dame (*hatun*) Fatma, la sœur de l'*haseki* Sütüri-zâde el-Hadj Osman aga.

L'an 1196

A la fin du volume, Alexandru Elian montre que la traduction des inscriptions arabes est également due à Mustafa Mehmet. Il s'agit de deux inscriptions arabes datant de 1747 et de 1748 qui se trouvent à l'église, Saint Spiridon l'Ancien, bâtie par le prince de Valachie Constantin Mavrocordat, à l'initiative et avec l'aide du patriarche Sylvestre d'Antioche (nos 418 et 420). Ces deux inscriptions ainsi que le montre le texte du volume, ont été déjà publiées par le passé, la première inscription sept fois et la seconde trois fois. A notre opinion la traduction de cette inscription devait être publiée d'après celle de l'orientaliste roumain renommé, le professeur dr. Vasile Radu⁵. Mustafa Mehmed, y a apporté quelques rectifications, mais, malheureusement, au lieu d'améliorer la traduction il l'a gâtée.

Ces quelques observations faites à propos de trois inscriptions islamiques conservées à Bucarest ne diminuent en rien la valeur du volume, qui à été réalisé au prix d'un effort considérable et d'un travail scrupuleux.

Mais de la publication des 75 inscriptions arabes, arméniennes hébraïques et turques dans ce volume il se dégage une conclusion: l'importance qu'il y a à ce que toutes les inscriptions orientales de Roumanie soient rassemblées, étudiées et publiées dans un volume à part. Cette proposition a été faite maintes fois, et l'Institut d'histoire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui nous a devancé dans cette tâche, a fait du bon travail.

Nous avons insisté dans cette note sur les inscriptions orientales du volume publié par l'Académie. En ce qui concerne les autres inscriptions, elles sortent du domaine des recherches orientales étudiées dans le présent volume et, d'autre part, elles ont été analysées et présentées sous une forme critique par le prof. Constantin Şerban⁶, ainsi que par R. Creţeanu et M. Cazacu⁷.

⁵ Cf. Radu Vasile, *Mănăstirea Sf. Spiridon și patriarhul Silvestru al Antiohiei* (Le monastère Saint Spiridon et le Patriarche Sylvestre d'Antioche); dans « Rev. ist. rom. », an. III, Buc. 1933, pp. 15–18, extrait pp. 4–10; voir aussi pp. 20–22, extrait pp. 13–15.

⁶ Dans « Studii », t. XX, 1967, n° 6, pp. 1 261–1 263.

⁷ Dans « Biserica ortodoxă română », 1966, n°s 3–4, pp. 409–414.

Répertoire chronologique des inscriptions orientales de la ville de Bucarest

INSCRIPTIONS ARABES

- 1747 — Inscription du monastère de Saint-Spiridon l'Ancien, construit par le prince Constantin Mavrocordat, à l'initiative du patriarche Sylvestre et dédié à la patriarchie d'Antioche (n^o 418).
- 1748 — Icône embellie par le Patriarche Sylvestre d'Antioche; inscription relatant l'histoire de la construction du monastère de Saint-Spiridon l'Ancien, écrite par Pierre Nofal, fils de Georges de Tripolis (n^o 420).

INSCRIPTIONS ARMÉNIENNES

- 1685 (1140) — Pierre tombale du prêtre Galus de Khyznavor (n^o 656).
- 1691 — Harutiun Hovviantz construit l'église arménienne. (après l'an 1691) — Pierre tombale de Harutiun de Jassy.
- 1698 (1147) — Pierre tombale de Hovhannes, le diacre, fils du prêtre Martiros d'Artaşat (n^o 659).
- 1733 (1182) — Pierre tombale de Tirdat, fils du prêtre Movses de Ardahar (n^o 1 204).
- 1739 (1188) — Aiguière donnée par Arut, fils de Sarguis, à l'église arménienne (n^o 32).
- 1743 (1192) Bénitier portatif donné par Markar Arut, fils d'Eguia (n^o 33).
- 1751 (1200), Avril 23 — Pierre tombale de Mariam, femme du boulanger Zakar (n^o 16).
- 1771 (1220) — Pierre tombale de Stepan, le marchand de tabac, fils de Poghos et de Sima de fille de David (n^o 17).
- 1774 (1223) — Ampoule de métal donnée à la cathédrale d'Etchmiadzin, en mémoire de Gabriel et de Gueorg, fils de Stepan (n^o 23).
- 1776 (1225) — Pierre tombale de Miriam, la femme de Hacob aga de Smyrne (n^o 18).
- 1781 — Inscription de l'église arménienne, reconstruite par les neveux de Harutiun Hovviantz: Poghos, Çiopan, Gabriel, et par la contribution de quelques personnes de Constantinople.
- 1782 (1231) — Icône donnée par Tuma, fils de David, et par sa femme Marta, à l'église arménienne de Bucarest, peinte par Hacob, le diacre de Jerusalem (n^o 24).
- 1785 (1234) — Orarion donné à Karapet, fils de Mkrtič de Rouchtchouk, à l'église arménienne de Bucarest (n^o 25).
- 1787 (1236) — Pierre tombale de Haguina, la femme de Stepan de Silistra (n^o 19).
- 1787 (1236) — Pierre tombale de Stepan de Silistra (n^o 20).

- 1791 (1240) Avril 1 — Pierre tombale de David, fils de Hairapet (n° 21).
 1791 (1240) — Icône donnée par Sarguis, fils de Gemertaş-oglu Paghtasar, à l'église arménienne de Bucarest (n° 26).
 1791 (1240) Avril 2 — Icône donnée par Tadeos le chantre, fils de Tado-seantz Esayi, à l'église arménienne (n° 27).
 1795 (1244) — Pierre tombale du boulanger Zakar fils de Khačik (n° 22).
 1795 — Croix reliquaire donnée par Sarguis, fils de Paghtasar, à l'église arménienne de Bucarest (n° 28).
 (1796) — Evangélaire donné par Bahčea, la femme de Pyiyklyzate Vardan de Rouchtchouk, et par sa famille à l'église arménienne de Bucarest (n° 29).
 (1796) — Evangélaire donné par Karapet, fils de Papa, originaire des Pays du Levant (n° 30).
 1797 (1246) — Calice donné à l'église arménienne de Bucarest (n° 31).

INSCRIPTIONS HEBRAÏQUES

- 1715 (476) — Décembre 6 — Pierre tombale du rabbin Mordehai, fils du rabbin Jehuda (n° 505).
 1719 (479) Juillet 23 — Pierre tombale du rabbin David, fils du rabbin Šmuel (n° 506).
 1721 (481), Février 21 — Pierre tombale de Haia, fille du rabbin Jaacob (n° 507).
 1721 (481), Juillet 21 — Pierre tombale de Pesila, fille du rabbin Jehuda (n° 508).
 1726 (486) — Pierre tombale du rabbin Eliezer, fils du rabbin Jšaiahu (n° 509).
 1728 (488), Mai 9 — Pierre tombale du rabbin Jaacob, fils du rabbin Švi (n° 520).
 1729 (490), Novembre 28 — Pierre tombale de Sara, fille du rabbin Mordehai (n° 511).
 1731 (491) — Pierre tombale du rabbin Aharon, fils du rabbin Šmuel (n° 512).
 1732 (492), Avril 10 — Pierre tombale du rabbin Švi, fils du rabbin Haim Nissim (n° 513).
 1733 (493), Janvier 31 — Pierre tombale du rabbin Jšhac (n° 514).
 1733 (493), Avril 5 — Pierre tombale du rabbin Švi, fils du rabbin Jaacob (n° 515).
 1733 (495) Avril 25 — Pierre tombale du rabbin Zeev Wolf, fils du rabbin Svi (n° 516).
 1737 (497) Avril 18 — Pierre tombale du rabbin Švi, fils du rabbin Jaacob (n° 517).
 1741 (n° 501), Avril 4 — Pierre tombale du rabbin David Leib, fils du rabbin Švi (n° 518).
 1743 (503), Avril, 10 — Pierre tombale du rabbin Švi, fils du rabbin Klonimos (n° 519).

- 1743 (504), Décembre 26, Pierre tombale de Miriam, la fille du rabbin Jšhac (n° 520).
- 1744 (504), Janvier, 13 — Pierre tombale de Simon le « staroste » (chef de la corporation), fils du rabbin Jaacob Jsahar (n° 521).
- 1748 (508), Mai, 11 — Pierre tombale de Slova, fille de Švi (n° 522).
- 1748 (508), Août 15 — Pierre tombale du rabbin Mordehai, fils du rabbin Švi (n° 523).
- 1755 (516), Décembre 17 — Pierre tombale du rabbin Haim, fils de Šalom (n° 524).
- 1759 (520), Décembre 30 — Pierre tombale de Šimon, le « staroste » (chef de la corporation), fils de Jaacob Jsahar (n° 525).
- 1760 (520), Janvier 17 — Pierre tombale de Haia, fille de Išhac (n° 526).
- 1760 (521), Décembre 28 — Pierre tombale de Esthère, fille du rabbin Šimšon (n° 527).
- 1761 (522), Novembre 7 — Pierre tombale de Zelda, fille d'Elimelch (n° 528).
- 1762 (522), Mars 14 — Pierre tombale du rabbin Jšhac, fils d'Abraham (n° 529).
- 1762 (522), Juillet 15 — Pierre tombale de Švi, fils de Jaacob (n° 530).
- 1763 (523), Janvier 11 — Pierre tombale du rabbin Mošc, fils du rabbin Mordehai (n° 531).
- 1763 (523), Juin 25 — Pierre tombale d'Jšaiahu, fils du rabin Bešalel Ha-Koen (n° 532).
- 1765 (525), Février 16 — Pierre tombale du rabbin Jšhac, fils du rabbin Jehuda Leib (n° 533).
- 1767 (527), Mai 6 — Pierre tombale de Haia, fils de David Joseph (n° 534).
- 1775 (535), Mai, 2 — Pierre tombale du rabbin Abraham, fils du rabbin Haim (n° 535).
- 1775 (535), Mai 12 — Pierre tombale du rabbin Abraham, fils du rabbin Jehuda Leib (n° 536).
- 1779 (539), Juin 10 — Pierre tombale d'Abraham Bahor, fils du rabbin Jona n° 537).
- 1780 (541), Octobre 12 — Pierre tombale de Leila, fille du rabbin Švi (n° 538).
- 1784 (545), Septembre 30 — Pierre tombale de Hinda, fille du rabbin Moše Halevy (n° 539).
- 1789 (549), Mai 30 — Pierre tombale du rabbin Meïr, fils du rabbin Jaacob (n° 540).
- 1790 (551), Octobre 5 — Pierre tombale du rabbin Jehošua, fils du rabbin Haim (n° 541).
- 1792 (552), Mars 4 — Pierre tombale de Jenta, fille du rabbin Švi (n° 542).
- 1792 (553), Novembre 14 — Pierre tombale du rabbin Jšhac Balii (n° 543).
- 1793 (553) — Pierre tombale de Sara, fille de Arie Leib (n° 544).
- 1795 (555), Avril 24 — Pierre tombale de Leila, fille du rabbin Abraham Cohen (n° 545).
- 1796 (557), Décembre 15 — Pierre tombale d'Adila, fille du rabbin Abraham (n° 546).

- 1797** (557), Avril 11 — Pierre tombale de Menia, fille du rabbin Jšhac (n^o 547).
1799 (560), Décembre 1 — Pierre tombale de Freida, fille du rabbin Moše (n^o 548).
1800, Décembre 15 — Pierre tombale du rabbin Jšhac (n^o 549).

INSCRIPTIONS TURQUES

- (1397—1398) — Inscription de la forteresse de Turnu, en slavon, restaurée sous l'empereur Bajazet Ilderim (n^o 1 203).
1781 (1196) — Pierre tombale de Fatma, fille du haseki El-Hadj Osman aga (n^o 1 191).

NOTES DE NUMISMATIQUE ORIENTALE

par OCTAVIAN ILIESCU

1. MONNAIE DE BERDI BEG, TROUVÉE À CÎMPULUNG — MUSCEL

En 1966, on a trouvé à Cîmpulung (département de Argeş) une monnaie de la Horde d'Or, frappée sous le règne de Berdi Beg (1357—1359). Les détails concernant cette découverte ne sont pas connus; on sait seulement que la pièce en question a été donnée au musée local par un élève de Cîmpulung, qui a fourni les renseignements notés ci-dessus¹.

Cette monnaie peut être décrite comme suit:

Av.

بردی

Birdi

بک خان

Bek çân

Légende sur deux rangs, dans un hexalobe. Cercle linéaire, bordé de grénétis, au pourtour.

Rv.

ضرب ازاق

.....
duriba Azaq
.....

۷۴۹

759

Légende sur deux rangs. Cercle linéaire, bordé de grénétis, au pourtour.

AR. Dirhem. 16 mm, 1,25 g (fig. 1). J. Østrup, *Catalogue des monnaies arabes et turques du Cabinet royal des médailles du Musée national de Copenhague*, Copenhague, 1938, n° 1 795, p. 201; cf. Stanley Lane-Poole, *Catalogue of Oriental Coins in the British Museum*, VIII, Londres, 1883, n° 429, p. 143, avec l'addition du mot « senah » sur le premier rang de la légende, au revers.

Il s'agit donc d'un *dirhem*² frappé à Azak (c'est-à-dire à Azov, en Crimée), en 759 H/1359, sous le règne du çân Berdi Beg. C'est pour la

¹ Nous devons ces renseignements à M. Flaminu Mirşu, directeur du Musée de Cîmpulung, qui nous a offert la possibilité de publier cette monnaie; aussi tenons-nous à lui exprimer ici encore nos sincères remerciements.

² Les documents génois des XIII^e — XIV^e siècles, provenant de Caffa, Péra ou Kilia, donnent la dénomination d'*aspres* à la monnaie d'argent de la Horde d'Or. Voir G. I. Brătianu,

première fois qu'on signale la découverte en Valachie d'une monnaie de la Horde d'Or; on connaissait jusqu'à présent des découvertes similaires faites en Moldavie, en Dobroudja, en Olténie et en Banat, la plupart datées du XIII^e siècle³. De ce point de vue, la pièce décrite plus haut ne manque pas d'intérêt. Elle atteste en outre des relations de commerce entre la Valachie et l'Empire tatar, pendant le règne du voïvode roumain Nicolas Alexandre (1352—1364)⁴.

2. ASPRE OTTOMAN DE BAJAZET II, FRAPPÉ A GALLIPOLI ET TROUVÉ EN ROUMANIE

Avant la première guerre mondiale, on a découvert à Țifești, département de Vrancea, un important trésor qui comprenait 335 aspres ottomans de Mahomet II et Bajazet II, 49 deniers hongrois frappés sous les

Av.	سلطان	sultân
	بایزید	Bâyazîd
	بن	< i >bn
	محمد خان	Muhammad chân

Légende sur quatre rangs; les points diacritiques manquent souvent.

Rs.	عز نصره	'azza naşruhu
	ضرب	ḍuriba
	گلیبولی	Gellibolu
	سنه ٨٨٦	senah 886

Mêmes remarques.

Actes des notaires génois de Péra et de Caffa à la fin du XIII^e siècle (1281—1290), Bucarest, 1927, doc. n^o XCI, p. 132 et n^o CCXXXII, p. 225; Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après une source inédite du XIV^e siècle*, dans « Nouvelles études d'Histoire », III, Bucarest, 1965, p. 109; cf. du même auteur, *Monede din tezaurul descoperit la Oțeleni, raionul Huși, reg. Iași* (Monnaies du trésor découvert à Oțeleni, district de Huși, région de Jassy), dans *Arheologia Moldovei*, vol. II—III, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1964, p. 394.

³ Voir Octavian Iliescu, *Monede tătărești din secolele XIII—XV, găsite pe teritoriul Republicii Populare Române — Notă preliminară* (Monnaies tartares des XIII^e—XV^e siècles, trouvées sur le territoire de République Populaire Roumaine — Note préliminaire), dans « Studii și cercetări de numismatică », III, 1960, p. 263—277.

⁴ Cf. Const. C. Giurescu, *Le commerce sur le territoire de la Moldavie pendant la domination artare (1241—1352)*, dans « Nouvelles études d'histoire », vol. III, Bucarest, 1965, p. 55—70.



Fig. 1. Dirhem de Berdi Beg, trouvé à Cimpulung, district de Muscel (2×1).



Fig. 2. Aspre de Bajazet II, frappé à Gallipoli et provenant du trésor de Țifești, district de Panciu (env. 2×1).

règnes de Mathias Corvin et Vladislav II et des objets de parure en argent. Ce trésor a été publié par Constatin Moisil, qui lui a consacré une ample étude⁵.

Parmi les aspres provenant du trésor de Țițești, il y a une pièce frappée en 886H/1481, à Gallipoli, sous le règne de Bajazet II. Vu la rareté de cette émission et le fait que la description donnée jadis par Const. Moisil est très sommaire, il nous a semblé utile de la reprendre :

AR. Aspre. 11 mm 0,74 g. Frappé à Gallipoli. Const. Moisil, *op. cit.*, n° 7, p. 7; cf. Châilil Edhem, *Meskûkât-i-osmânije*, Constantinople, 1307 H., n° 564, p. 163.

Il est à remarquer que cette pièce reste encore le seul exemplaire frappé à Gallipoli trouvé jusqu'à présent en Roumanie, bien que les trésors monétaires comprenant des aspres ottomans ne soient pas très rares dans notre pays⁶.

⁵ Const. Moisil, *Monete și podoabe de la sfîrșitul veacului al XV-lea (Tezaurul de la Țițești, jud. Putna)*, dans *Buletinul Societății numismatice române*, 13(1916), p. 3—16 et pl.I.

⁶ Voir, par exemple, Octavian Iliescu, *Un tezaur de aspri turcești de la începutul secolului al XVI-lea, găsit în București* (Un trésor d'aspres ottomans du commencement du XVI siècle, trouvé à Bucarest), dans *Studii și cercetări de numismatică*, III, 1960, p. 287—309; Elena Isăcescu, *Tezaurul de aspri turcești din Moldova* (Le trésor d'aspres ottomans trouvé en Moldavie), dans *Creșterea colecțiilor. Caiet selectiv de informare*, 1962, n° 4, p. 365—367; idem, *Tezaurul de monede din sec. XV—XVI de la Târiceeni, r. Lehliu* (Le trésor de monnaies des XV^e—XVI^e siècles, trouvé à Târiceeni, district de Lehliu), *ibid.*, 1965, n° 13—14, p. 61—86; H. Dj. Siruni et P. I. Panait, *Tezaurul de la Giștești și unele probleme privind circulația acelei pe teritoriul orașului București și în împrejurimi* (Le trésor de Giștești et quelques questions relatives à la circulation de l'aktché sur le territoire de la ville de Bucarest et dans ses environs), dans *Materiale de istorie și muzeografie*, II, 1965, p. 189—204.

LES MONNAIES OTTOMANES EN VALACHIE AU XVI^e SIÈCLE (LE TRÉSOR DE TĂRICENI, DISTRICT DE LEHLIU)

par ELENA ISĂCESCU

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, à une époque où la Valachie ne frappait plus sa propre monnaie, la circulation monétaire locale était dominée par l'aspre ottoman. On l'employait pour les ventes et les achats des biens et pour les paiements des taxes douanières. Bien souvent on en faisait usage pour les paiements faits à l'étranger, en Transylvanie par exemple, ou encore pour payer le tribut exigé par la Sublime Porte¹.

Le trésor trouvé à Tăriceni, dans le district de Lehliu², que nous présentons dans cette note, offre des informations précieuses concernant la circulation des monnaies ottomanes en Valachie à cette époque. En effet, ce trésor comprend aussi des monnaies qu'on n'a trouvé jusqu'à présent dans aucun autre trésor monétaire en Roumanie, à savoir des *dirhems* ottomans.

Au printemps de 1965, le Cabinet numismatique de la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie a pris possession d'un trésor de 1 343 monnaies médiévales d'argent, trouvé, peu de temps auparavant, sur les terres de la coopérative agricole de Tăriceni, par une équipe de coopérateurs.

Selon les informations que nous avons recueillies des autorités locales, le trésor se trouvait dans un pot, qui s'est brisé au moment de la découverte. Il comprenait 782 deniers hongrois des XV^e — XVI^e siècles, auxquels on doit ajouter six fragments de ces mêmes monnaies, ensuite 22 aspres turcs et 533 *dirhems* turcs du XVI^e siècle.

Nous présentons ci-dessous la composition du trésor :

¹ Costin C. Kirişescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (Le système monétaire du leu et ses précurseurs), vol. I, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1964, pp. 96—97; Radu Manolescu, *Schimbul de mărfuri dintre Țara Românească și Braşov în prima jumătate a secolului al XVI-lea* (L'échange de marchandises entre la Valachie et la ville de Braşov au cours de la première moitié du XVI^e siècle), dans « Studii și materiale de istorie medie », 2 (1957), p. 128, note 5.

² Le trésor a été décrit dans *Cresterea colecțiilor* (L'accroissement des collections), caiet selectiv de informare, Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, le Cabinet numismatique, n^o 13—14, Juillet-Décembre 1965, n^o 396—1 738.

A. MONNAIES HONGROISES ³

Mathias Corvin (1458—1490), 16 deniers, dont 15 exemplaires frappés à *Kremnitz* et 1 ex. frappé à *Baia Mare*.

Vladislav II (1490—1516), 4 deniers frappés à *Kremnitz* (1498—1503, 3 ex.; 1503—1511, 1 ex.).

Louis II (1516—1526), 10 deniers, dont 5 exemplaires frappés à *Kremnitz* (1525, 1 ex.; 1526, 4 ex.) et 5 exemplaires frappés dans un atelier inconnu (1520, 1 ex.; 1526, 1 ex.; 1527, 3 ex.).

Ferdinand I (1527—1564) ⁴, 549 deniers, dont 534 exemplaires frappés à *Kremnitz* (1527, 1 ex.; 1528, 6 ex.; 1529, 4 ex.; 1530, 3 ex.; 1531, 4 ex.; 1532, 6 ex.; 1533, 6 ex.; 1534, 12 ex.; 1535, 12 ex.; 1536, 15 ex.; 1537, 8 ex.; 1538, 6 ex.; 1539, 8 ex.; 1540, 8 ex.; 1541, 16 ex.; 1542, 5 ex.; 1543, 7 ex.; 1544, 14 ex.; 1545, 14 ex.; 1546, 14 ex.; 1547, 16 ex.; 1548, 21 ex.; 1549, 17 ex.; 1550, 29 ex.; 1551, 38 ex.; 1552, 25 ex.; 1553, 16 ex.; 1554, 15 ex.; 1555, 13 ex.; 1556, 21 ex.; 1557, 34 ex.; 1558, 26 ex.; 1559, 15.; 1560, 15.; 1561, 20 ex.; 1562, 8 ex.; 1563, 12 ex.; 1564, 15 ex.; 1565, 9 ex. posthumes); 1 exemplaire frappé à *Kaschau* (1528); 1 exemplaire frappé à *Sibiu* (1552); 2 exemplaires frappés à *Baia Mare* (1554, 1556); 2 exemplaires frappés dans un atelier inconnu au sigle S/A (1532, 1554) et 9 exemplaires avec la légende effacée.

Maximilien II (1564—1576), 185 deniers émis à *Kremnitz* (1565, 7 ex.; 1566, 18 ex.; 1567, 18 ex.; 1568, 17 ex.; 1569, 15 ex.; 1570, 11 ex.; 1571, 29 ex.; 1572, 13 ex.; 1573, 5 ex.; 1574, 7 ex.; 1575, 14 ex.; 1576, 9 ex.; 1577, 15 ex. posthumes; 1578, 7 ex. posthumes).

Rodolphe II (1576—1612), 19 deniers émis à *Kremnitz* (1578, 1 ex.; 1579, 9 ex.; 1580, 4 ex.; 1581, 5 ex.).

Il existe encore 6 fragments de deniers frappés au XVI^e siècle.

B. MONNAIES OTTOMANES ⁵

Soliman I^{er} (1520—1566), 4 aspres, à savoir: 1 exemplaire frappé à *Karatova*; 1 ex. frappé à *Skoplje* et 2 ex., dont le nom de l'atelier monétaire est effacé.

³ L'identité des monnaies hongroises a été établie à l'aide des ouvrages suivants: E. Unger, *Magyar éremhatározó. Középhor, II füzet* (1307—1540), Budapest, 1960; V. Miller zu Eicholz, A. Loehr, E. Holzmaier, *Österreichische Münzprägungen 1519—1938*, Vienne, 1948.

⁴ Le nombre des monnaies hongroises frappées à *Kremnitz* augmente beaucoup à partir de 1527, lorsqu'à la suite de la bataille de Mohacz, Ferdinand I^{er} devient souverain des parties occidentales et septentrionales de la Hongrie et possède les mines et l'atelier monétaire de *Kremnitz*. Cf. Székely Zoltán *Un tezaur monetar din secolul al XVI-lea găsit la Satu-Mare* (Un trésor monétaire du XVI^e siècle trouvé à Satu-Mare), dans « *Studii și cercetări de numismatică*, » I, 1957, pp. 242—243.

⁵ L'identité des monnaies ottomanes a été établie à l'aide des ouvrages suivants: Stanley Lane-Poole, *Catalogue of Oriental Coins in the British Museum*, VIII, Londres, 1883; Ismâ'il Ghâlib, *Taqvim-i meshkûkât-i osmâniye* (Le catalogue des monnaies ottomanes), Constantinople, 1307 H (1890).

Sélim II (1566—1574), 3 aspres dont 1 ex. émis à Constantinople; 1 ex. émis à *Edirne* (Andrinople); 1 ex. émis à *Khandja* (Çiankiri)⁶ et 5 *dirhems*, dont 1 ex. frappé à *Khandja*; 1 ex. frappé à *Alep*; 2 ex. frappés à *Amid*; 1 ex. dont le nom de l'atelier monétaire est effacé.

Murat III (1574—1595), 15 aspres dont 1 ex. frappé à *Constantinople*; 2 ex. frappés à *Khandja*; 12 ex. ayant le nom de l'atelier monétaire effacé et 380 *dirhems*, à savoir: 112 ex. frappés à *Khandja*; 8 ex. frappés à *Amid*; 27 ex. frappés à *Alep*; 25 ex. frappés à *Damas*; 1 ex. frappé à *Bagdad*; 1 ex. frappé en 988 H (1580)⁷ ayant le nom de l'atelier monétaire effacé; 206 ex. ayant aussi le nom de l'atelier monétaire effacé.

Il y a encore 148 *dirhems* du XVI^e siècle, dont la légende est très effacée.

Dans ce dernier groupe se trouvent quelques pièces assez peu connues, comme par exemple l'aspre et le *dirhem* frappés à *Khandja* du temps de *Sélim II* et le *dirhem* émis en 988 H (1580) sous le règne de *Murat III*.

En voici la description de ces pièces:

Av.

سلطان سليم
بن سلمان

sultân Selim

< i >bn Soliman *

.....

Rv.

ضرب
خاندجا

ḍuriba

Khandja

سنة ٩٧٤

sene 974

AR. Aspre. 12 mm 0,50 g. Emis à *Khandja* en 974 H (1566). Cf. I. Østrup⁹, nr. 2 538 (fig. 1).

Avant de faire la description des *dirhems* moins connus, nous croyons nécessaire de présenter tous les types de *dirhems* qui se trouvent dans ce trésor.

Nous pouvons distinguer quatre types de *dirhems*, selon le texte et la disposition de la légende. Ces pièces offrent quelques similitudes entre elles, à savoir:

Les monnaies des I^{er}, II^e et III^e types ont les mêmes légendes à l'avvers comme au revers, mais la disposition varie comme suit:

⁶ Çiankiri, localité en Asie Mineure au nord d'Ankara, Cf. *Islâm ansiklopedisi*, 4, Istanbul, 1945, pp. 357—359, s.v. *Cankiri*.

⁷ Les années de l'Hégire ont été transformées en années de notre ère à l'aide de l'ouvrage de Mihail Guboglu, *Tabele sincronice. Datele Hegirei și datele erei noastre* (Les tables synchroniques. Les dates de l'Hégire et les dates de notre ère), Bucarest, 1955.

⁸ La translittération des légendes a été rendue selon la prononciation arabe d'après les normes usuelles.

⁹ J. Østrup, *Catalogue des monnaies arabes et turques du Cabinet Royal des médailles du Musée National de Copenhague*, Copenhague, 1938.

¹⁰ *Ibidem*, n^o 2 535. Ce *dirhem* est dénommé dans ce catalogue *ağçe*.

— à l'avers: la légende est disposée sur trois rangs au premier type (fig. 2 et 3), elle est circulaire au II^e type (fig. 4 et 5) et inscrite autour d'un hexagramme (étoile à six rais) formé par les prolongements des lettres *alif* et *lam*¹⁰ au III^e type (fig. 6).

— au revers: la légende est circulaire, entourant au centre l'indication de l'atelier monétaire pour le type I et II, tandis que la légende du III^e type est inscrite autour d'un hexagramme de la même manière que pour l'avers de ces mêmes pièces.

La légende de ces types comprend pour l'avers le nom du sultan et de son père, au revers elle indique le lieu de la frappe et une formule augurale accompagnée de la date de l'émission inscrite en marge. Par conséquent, ces pièces peuvent être décrites de la manière suivante:

Av.

سلطان مراد	sultân Murad
بن سلطان سليم خان	<i>bn sultân Selim chân
في البر و البحر	fi'l-barr wa'l-baḥr

Rv.

ضرب	ḍuriba
خانجه	Khandja
خدا الله ملكه و	hallada'llâhu mulkahu wa
سلطانہ سنہ ۹۸۲	saltanatahu sene 982

Une variante du type I, émise à Damas (fig. 3) montre la légende de l'avers disposée comme suit:

سلطان مراد	sultân Murad
بن شاه سليم خان	<i>bn šah Selim chân
عز نصره	âzza naşruhu

Les *dirhems* du IV^e type (fig. 7) sont différents des types précédents, par le fait qu'à l'avers et au revers les légendes sont disposées sur quatre rangs et leur texte est similaire à celui des monnaies turques d'or (*altyn*) de cette époque.

Le texte inscrit à l'avers de cette dernière monnaie comprend le nom du sultan, celui de son père, le lieu de la frappe et la date; au revers, il y a une formule qu'on trouve souvent sur les monnaies ottomanes.

Av.

سلطان مراد شاه	sultân Murad šâh
بن سليم خان	<i>bn Selim cân
عز نصره ضرب في	ázza našruhu đuriba fi
خانجه سنه ٩٨٢	Khandja sene 982

Rv.

سلطان البحرين	sultân al-barrain
و خاقان البحرين	we khâqân al bahrain
خدم الحرمين	hadem el Haremein
وسلطان	we sultân

Il faut remarquer que le plus grand nombre de pièces appartenant aux types I, II et IV ont été frappées dans la ville de Khandja et que les pièces du type III ont été frappées pour la plupart à Alep.

Les pièces moins connues dont nous avons fait mention au début de cette note sont: le *dirhem* émis à Khandja au cours du règne de Sélim II, qui appartient au type II décrit précédemment, et le *dirhem* frappé en 988 H (1580), qui appartient au type I.

Voici la description de ces deux monnaies:

Av. Légende circulaire marginale, en partie effacée

سليمان خان في البر و البحر	Soliman cân fi'l-barr wa'l-baħr
----------------------------	---------------------------------

Au centre une étoile à six rais qui entoure une rosette à six pétales.

Rv. Légende circulaire marginale effacée. Au centre, dans un cercle:

خانجه	Khandja
ضرب	đuriba

AR. Dirhem. 20 mm 3,80 g. Emis à Khandja (fig. 4).

Av. Légende disposée sur quatre rangs, en grande partie effacée:

مراد	Murad
.....
.....
.....

Rv. Légende circulaire effacée pour une bonne partie:

سلطان ٩٨٨ هـsalṭanatahu 988

AR. *Dirhem* 20 mm 3,70 g. Emis en 988 H (1580), (fig. 8).

Comme nous l'avons montré, les monnaies ottomanes du trésor de Târi-ceni sont des aspres et des *dirhems*.

L'aspre ou *aktché* était la monnaie d'argent qui représentait l'unité fondamentale du système monétaire turc. Cette monnaie fut émise pour la première fois sous Osman I^{er} (1288—1326)¹¹, le fondateur de l'état ottoman, ou encore, selon d'autres auteurs, sous son successeur Orkhan I^{er} (1326—1359)¹².

Au début, son poids était de 1,20 g et le titre de 900%, représentant la moitié d'un aspre byzantin du temps de l'empereur Alexis II de Trébizonde (1297—1330) ou encore le tiers d'un *dirhem* arabe¹³. Mais sa valeur a diminué en arrivant au XVI^e siècle à 0,64 g au cours du règne de Soliman I^{er} (comme les aspres de notre trésor) ou encore à 0,54 g à l'époque de Murat III, et ayant un titre assez bas. Par suite de cette dévalorisation, la valeur du ducat vénitien, par rapport aux aspres ottomans, a augmenté considérablement; de 44 aspres ottomans à la fin du règne de Mahomet II (1457), le ducat avait atteint à l'époque de Soliman I^{er} la valeur de 60 aspres, pour monter à 120 aspres sous le règne de Murat III¹⁴ après 1584.

La dévalorisation de l'aspre à la fin du XVI^e siècle était due, d'une part à la dévalorisation générale de l'argent dans toute l'Europe, par suite des importations massives d'argent provenant d'Amérique¹⁵, d'autre part elle était due à la situation économique précaire de l'Empire ottoman. Cette situation était provoquée par les énormes dépenses nécessaires à l'entretien des troupes employées dans les guerres d'expansion, de même que pour l'entretien des troupes d'occupation dans les pays conquis. En outre, l'état précaire de l'économie ottomane était du aussi au désordre financier existant dans l'Empire ottoman¹⁶. Ne pouvant faire face à toutes ces dépenses, les Turcs augmentaient le cours de leur monnaie, en la dévalorisant. Le poids et le titre de l'aspre diminuaient continuellement et l'on frappait de nouvelles

¹¹ Octavian Iliescu, *Un tezaur de aspri turcești de la începutul secolului al XVI-lea, găsit în București* (Un trésor d'aspres turcs du commencement du XVI^e siècle, trouvé à Bucarest), dans « Studii și cercetări de numismatică », III, 1960, p. 300. Nous devons exprimer nos remerciements chaleureux au chercheur Octavian Iliescu, chef du Cabinet numismatique de l'Académie, pour l'aide qu'il nous a prêtée dans l'étude de ce matériel et aussi pour les précieux conseils qu'il nous a donnés dans le domaine de la numismatique ottomane.

¹² *Ibidem*.

¹³ Fr. Fr. von Schrötter, *Wörterbuch der Münzkunde*, Berlin-Leipzig, 1930, p. 17.

¹⁴ Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 305; Fr. Babinger, *Contraffazioni ottomane dello zecchino veneziano nel XV secolo*, dans « Annali dell'Istituto Italiano di numismatica », 1956, p. 97.

¹⁵ Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 305, note 3.

¹⁶ Cf. M. Belin, *Essais sur l'histoire économique de la Turquie d'après les écrivains originaux* Paris, 1865, p. 115 et la note 2; p. 116.

monnaies à l'aide des quantités d'argent devenues disponibles à la suite de ces réductions successives¹⁷.

Les *dirhems* de notre trésor sont des monnaies d'argent existant dans le système monétaire arabe et ils ont été émis après les conquêtes ottomanes du XVI^e siècle de la Syrie et de l'Arabie. De telles pièces ont été émises à cette époque en Anatolie, à Erzeroum, à Khandja et à Van¹⁸; leur poids moyen est de 3,68 g.

Il résulte de l'examen de notre trésor que les monnaies hongroises ont été émises depuis le règne de Mathias Corvin jusqu'au règne de Rodolphe II, mais elles sont distribuées d'une manière inégale entre les différentes époques; le plus grand nombre de pièces (549) datent de l'époque de Ferdinand I^{er}, puis leur nombre diminue sous le règne de Maximilien II jusqu'à 185 pièces, par contre il n'y a que 19 pièces qui datent du règne de Rodolphe II.

Les monnaies ottomanes de notre trésor se trouvent en proportion inverse par rapport aux pièces hongroises: un très petit nombre ont été émises au début du XVI^e siècle (4 pièces datant du règne de Soliman I^{er}) tandis que leur nombre augmente beaucoup vers la fin de la seconde moitié du XVI^e siècle (8 pièces datant du règne de Sélim II et 395 pièces datant du règne de Murat III).

Ces faits nous montrent une particularité importante de la circulation monétaire du XVI^e siècle en Valachie, à savoir: l'existence de la monnaie hongroise (des deniers) sur le marché comme résultat du commerce fait avec la Transylvanie, et d'autre part la tendance de la monnaie ottomane de remplacer les autres monnaies étrangères, après l'instauration du monopole turc (1568)¹⁹.

Du fait que la dernière émission des monnaies hongroises date de l'an 1581, et celle des monnaies ottomanes date de l'an 1581, nous inclinons à croire que le trésor de Târiceni a été enfoui en terre après 1581, au cours du règne du prince valaque Mihnea le Renégat (1577—1583 et 1585—1591) ou du prince Petru Cercel (1583—1585), dans une période où la domination ottomane en Valachie était en train de devenir plus forte.

Passant à un autre aspect de notre étude, celui de la valeur des monnaies de ce trésor, nous estimons nécessaire d'établir leur cours par rapport au ducat d'or de Venise.

Au début du XVI^e siècle, un aspre turc valait deux deniers hongrois et 100 deniers (c'est-à-dire 50 aspres) valaient un ducat d'or²⁰. Dans la se-

¹⁷ Cf. G. Zane, *Economia de schimb în Principatele Române* (L'économie d'échange dans les Principautés Roumaines) Bucarest, 1930, p. 119.

¹⁸ Ism'îl Ghâlib, *op. cit.*, pp. 139, et 141.

¹⁹ *Istoria României* (Histoire de Roumanie), t. II, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1962, pp. 843 et 847.

²⁰ Costin C. Kirițescu, *op. cit.*, p. 97.

conde moitié du XVI^e siècle, un ducat d'or valait 60 aspres, donc 120 deniers hongrois ²¹.

Les 782 deniers hongrois de notre trésor, émis pour la plus part avant 1574, valaient donc 7,82 ducats d'or. Les 22 aspres dont 15 avaient été émis en 1574 (sous Murat III), valaient donc environ le tiers d'un ducat (0,37).

Il est très difficile d'établir la valeur exacte des *dirhems* turcs datant de la seconde moitié du XVI^e siècle, parce que nous manquons d'informations précises. Cependant nous pourrions, peut-être évaluer leur cours en nous rapportant à la valeur des monnaies ottomanes du temps de Soliman I^{er} (1520—1566) lorsque la pièce d'or (*altyn*) était égale à douze drachmes d'argent ²² et avait presque la même valeur que le ducat de Venise, valant donc 60 aspres ²³. Du fait que notre trésor comprend des émissions datées jusqu'à 1581, donc avant la grande réforme monétaire de 1584 (lorsque la valeur du ducat d'or s'était élevée à 120 aspres ²⁴, on peut supposer que les 533 *dirhems* ottomans de notre trésor valaient 44,41 ducats d'or de Venise.

La valeur totale de ce trésor s'élève donc à 52,60 ducats d'or ce que ne représente pas une somme trop importante par rapport aux prix usuels à la fin du XVI^e siècle ²⁵.

La découverte du trésor de Tăricești offre d'autre part des informations intéressantes concernant la circulation de la monnaie ottomane à cette époque en Valachie, à savoir:

1. Cette découverte confirme, du point de vue numismatique, que l'on a continué à faire usage dans la circulation monétaire de Valachie de l'aspre turc, au cours de XVI^e siècle. Les aspres turcs sont mentionnés dans les documents de Valachie à partir du règne du prince Alexandru Aldea (1433) et, par la suite, au cours des XV^e et XVI^e siècles, comme monnaie courante pour les transactions internes et même dans les relations commerciales avec la Transylvanie ou encore pour le paiement du tribut exigé par la Sublime Porte ²⁶. Les aspres turcs apparaissent en Valachie dans les trésors moné-

²¹ L'information est fournie par le Français Pierre Lescalopier, qui a traversé la Valachie en 1574. Cf. Paul I. Cernovodeanu, *Ceva despre cursul monedelor în Țara Românească și Imperiul turcesc la 1574* (Quelques informations ayant trait au cours des monnaies en Valachie et dans l'Empire turc en 1574), dans « Studii și cercetări de numismatică », III, p. 518.

²² J. von Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, t. VII, Paris, 1837, p. 415.

²³ *Ibidem*, pp. 410, et 411; I. Ghâlib, *op. cit.* p. 114. La traduction des textes ottomans (celui de Ismâ'il Ghâlib et d'autres ouvrages) a été faite par le chercheur Mustafa Mehmet de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes, que nous remercions sincèrement ici encore.

²⁴ J. von Hammer, *op. cit.*, p. 413.

²⁵ E. Chirilă et Z. Milea, *Tezaurul de monede feudale de la Moldovenești (raion Turda) sec. XVI-XVII* (Le trésor de monnaies féodales de Moldovenești, district de Turda, datant des XVI^e - XVII^e siècles), dans « Studii și comunicări, Arheologie — Istorie, Muzeul Brukenthal », n^o 12, 1965, p. 261; *Documente privind istoria României, veacul XVI, B. Țara Românească, IV* (Documents ayant trait à l'histoire de Roumanie, XVI^e siècle, Valachie), n^o 444, pp. 444—445, où dans un document de 1580 on peut lire qu'un étalon a été acheté pour la somme de 1 000 aspres et un terrain pour la construction d'une maison ayant une prairie attenante a été acheté pour la somme de 800 aspres.

²⁶ Octavian Iliescu, *op. cit.*, pp. 306 et 307 et les notes 3 et 4.

taires du XVI^e siècle jusqu'en 1566 et parfois plus tard encore, mais dans des découvertes isolées, faites au cours de fouilles archéologiques de Bucarest (secteurs Sf. Gheorghe Nou et Radu Vodă).

Le trésor de Tăricești, qui comprend des émissions de Soliman I^{er}, Selim II et Murat III, donc datées de 1520 à 1580, complète les informations fournies par les trois trésors d'aspres turcs découverts jusqu'à présent sur le territoire de la Valachie, à savoir le trésor de Bucarest (quartier de Militari)²⁷, le trésor d'Orbeasca de Jos (district d'Alexandria)²⁸ et le trésor de Giștești (district de Videle)²⁹. De la sorte, les sources numismatiques confirment les données comprises dans les documents et elles nous offrent la possibilité d'avoir une vue d'ensemble assez exacte de la circulation monétaire de cette époque.

2. On peut constater l'existence dans la circulation monétaire de Valachie, au cours du XVI^e siècle, d'une nouvelle monnaie ottomane d'argent d'origine arabe, le *dirhem*. En étudiant les découvertes de monnaies faites jusqu'à ce jour en Valachie, nous avons pu constater qu'on n'a trouvé aucun trésor comprenant de telles monnaies.

Mais l'apparition massive de 533 *dirhems* d'argent dans le trésor de Tăricești, pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, lorsque les thalers des Pays Bas, d'Autriche et d'Espagne étaient apparus sur le marché valaque et les aspres turcs étaient dévalorisés, nous détermine à penser que les marchands turcs ont essayé d'introduire une monnaie d'argent plus forte, ce qui a incité le possesseur de ce trésor d'en accumuler une quantité assez considérable³⁰.

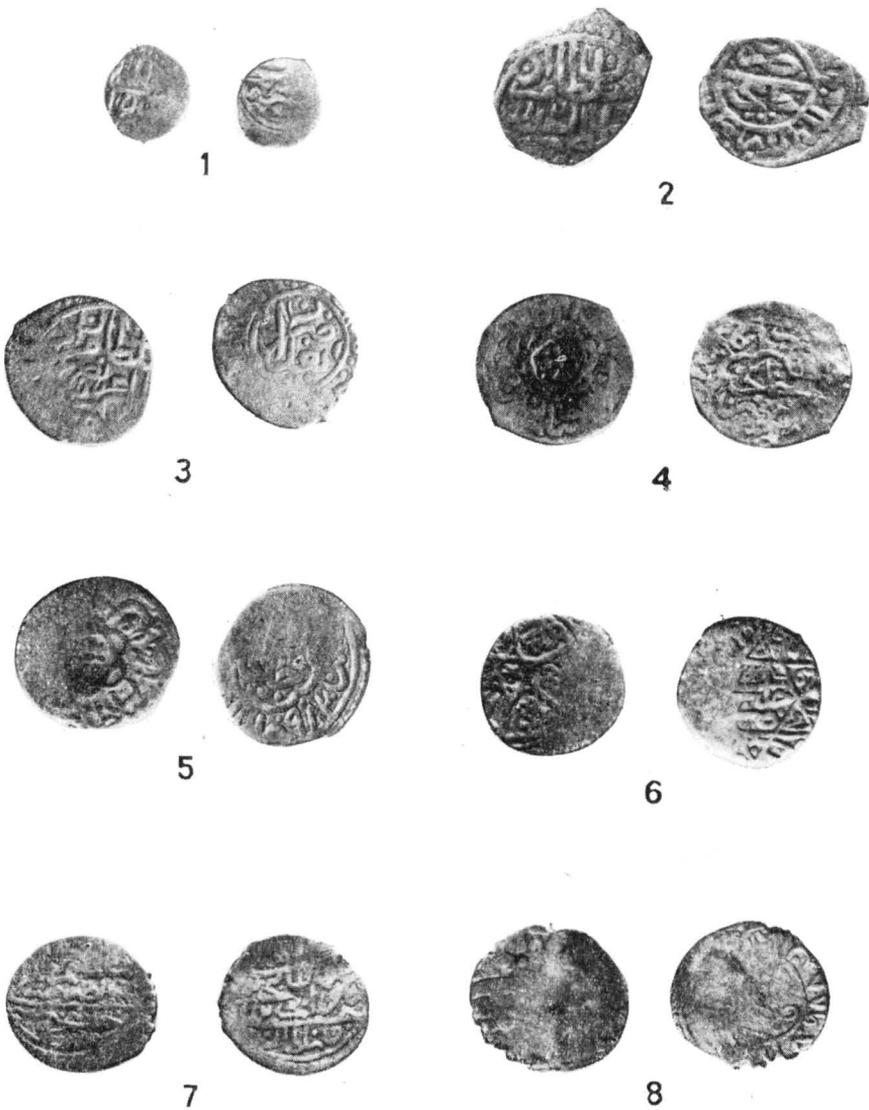
Les découvertes ultérieures pourront sans doute élucider ce problème. On doit pourtant inclure dès maintenant le *dirhem* ottoman dans la circulation monétaire de Valachie au XVI^e siècle.

²⁷ Le trésor de Bucarest (quartier de Militari) comprend 22 aspres turcs émis sous Bajazet II (1481—1512) et Sélim I^{er} (1512—1520). Cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, pp. 287—309.

²⁸ Le trésor d'Orbeasca (district d'Alexandria) comprend 619 aspres turcs, dont 2 pièces émises sous Mahomet II (1451—1481), 232 pièces émises par Bajazet II (1481—1512) et 386 pièces émises par Sélim I^{er} (1512—1520). Le trésor se trouve dans les collections du Musée d'Alexandria.

²⁹ Le trésor de Giștești (district de Videle) comprend 882 aspres turcs émis sous Bajazet II (1481—1512), Sélim I^{er} (1512—1520) et Soliman I^{er} (1520—1566). Cf. H. Dj. Siruni et P. I. Panait, *Tezaurul de la Giștești și unele probleme privind circulația acelei pe teritoriul orașului București și în împrejurimi* (Le trésor de Giștești et quelques problèmes concernant la circulation de l'aspre sur le territoire de la ville de Bucarest et dans ses environs), dans « Materiale de istorie și muzeografie », Muzeul de Istorie a orașului București, II, 1965, pp. 189—204. Nous mentionnons le fait que dans cet article on signale l'existence d'un autre trésor d'aspres ottomans datant de Mahomet II et de Bajazet II, qui fait partie de la collection Maria et dr. G. Severeanu.

³⁰ Emil Condurachi, *Inceputurile penetrației economice otomane în Balcani* (Les débuts de la pénétration économique ottomane dans les Balkans), dans « Buletinul Societății numismatice române », 37, (1943), p. 69.



Trésor de Tăricești, district de Lehliu.

— Aspre émis sous le règne de Sélim I^{er} (1)

— *Dirhem* émis sous le règne de Sélim II (4)

— *Dirhems* émis sous le règne de Murat III (2, 3, 4, 5, 6, 7, 8).

ALBANAIS ET JAPHÉTITES

par GHEORGHE IVĂNESCU
membre correspondant de l'Académie
de la République Socialiste de Roumanie

§ 1. Dans notre article *Le rôle des Japhétites dans la formation des peuples et des cultures antiques* (SAO, I, 1957), § 14 (pp. 226 — 227), nous avons soutenu que, sur le territoire illyrien, s'était établie, avant la conquête indo-européenne, une population japhétite. Cette population est entrée, par la suite, comme élément dominant dans la constitution du peuple illyrien. Comme nous nous rallions à la théorie d'Alexandre Philippide, *Originea românilor* (L'origine des Roumains), vol. II, Iași, 1928, pp. 761—802, selon laquelle les Albanais sont les héritiers, les continuateurs des Pannoniens de la Pannonie Méridionale et des Illyriens de la Slavonie et des Alpes Dinariques, on doit s'attendre à ce que chez les Albanais on trouve la persistance des éléments ethnographiques et linguistiques des Japhétites de l'époque préindo-européenne. Dans l'article sus-mentionné, nous avons cherché à démontrer l'origine japhétite de deux mots albanais: (*h*)*ekur* «fer» et *dash* «agneau (âgé d'un an)». Nous revenons sur le premier de ces mots, dont l'origine et encore susceptible de discussion.

Dans notre article (p. 227), nous avons repoussé l'hypothèse d'O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, p. 305, selon laquelle l'albanais (*h*)*ekur* se rattache génétiquement à des mots caucasiens signifiant «fer», comme le géorg. *rkina*. Dans cet article, nous n'avons pas fait mention de l'essai de quelques savants de rattacher le nom des Albanais, considéré comme une continuation du nom *Albanoi* de la tribu illyrienne, aux Albanoi de la région caucasienne (voir, par exemple, M. von Šufflay, *Biologie des albanesischen Volksstammes*, dans «Ung. Rundschau für hist. und soz. Wiss.», 5, 1916 — 1917, p. 1 — 26 (résumé par N. Jokl dans IJ VII, 29, pp. 78—79). Ces deux hypothèses ont été reprises récemment par V. Pisani dans l'article *Lexikalische Beziehungen zu anderen indogermanischen Sprachen*, dans «Jahrbuch für kleinasiatische Forschung», III, Heft 1, Ankara, 1955, p. 147—167; (le passage que nous citons se trouve à la p. 165): «Kleinasien betreffen am ehesten ein Par albanisch-armenische Wortvergleichen. Alb. *kehr/ekur* «Eisen» scheint aus dem Kaukasischen zu stammen; er wird dadurch die Theorie der Herkunft einzelner albanesischer Stämme aus

dem Kaukasus, wie die alten Ἀλβανοί kannten, einigermassen bekräftigt¹. L'auteur suppose, donc, que, après la découverte du fer, quelques tribus caucasiennes — des fragments des Albanoi — se sont déplacées vers l'Europe et se sont établies sur le territoire illyrien, où elles ont apporté leur nom et le mot qui désigne le fer.

Mais tout ce que nous connaissons sur l'histoire de ces régions, dans la deuxième moitié du second millénaire et dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère, s'oppose à une pareille hypothèse. C'est justement un mouvement inverse, de l'Europe vers l'Asie, qui s'observe à plusieurs reprises, à cette époque: les Phrygiens, les Arméniens, les Dardanes, etc. S'il y a un rapport entre le nom des Albanoi du Caucase et celui des Albanoi du territoire illyrien, il peut s'expliquer de deux façons: 1) ou bien une partie de la tribu caucasienne (japhétite) des Albanoi s'est établie sur le territoire balkanique, avant la conquête indo-européenne de ces régions, et son nom a été conservé par cette tribu, après que les tribus indoeuropéennes aient imposé leur langue à la population qu'ils y ont trouvée; 2) ou bien le nom des tribus caucasienne et illyrienne est un dérivé, dans une langue japhétite ou méditerranéenne, par le suffixe *-an-*, d'un mot au thème *alb-* « hauteur » « mont » et signifie « montagnard ». La deuxième hypothèse a été déjà faite par V. Bertoldi. *Problemi d'etimologia, Alba Longa « appellata ab situ porrectae in dorso urbis » di Livio, alb- « altura, monte, declivio »?*, dans « *Z.f.r. Ph.* », 56, 1936, pp. 179—188), qui considère le mot comme pré-indoeuropéen. Et s'il y a un rapport entre les mots signifiant « fer » dans l'arménien, le géorgien et l'albanais, il doit s'expliquer de toute autre façon.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le pays d'origine du fer. On admettait, il y a quelques dizaines d'années, que la technique du fer a été découverte en Europe, et Fr. Altheim, *Geschichte der lateinischen Sprache*, p. 400, conserve encore cette opinion. Mais, après la découverte du monde hittite par les archives de Boghazköy et par les recherches archéologiques, plusieurs savants ont soutenu que l'industrie du fer a été la découverte des Hittites. En admettant la première hypothèse, les mots caucasiens et arméniens signifiant « fer » s'expliqueraient par le rayonnement d'une langue européenne, dont l'albanais est l'héritier; le sémitique *barzel* « fer » s'explique de la même manière, par un indoeuropéen **bharzel-*, qui a caractérisé le vénète et se retrouvait encore, il y a quelques siècles, sur le territoire rétoroman (voir Altheim, *op. cit.*; , p. 405). En admettant la seconde hypothèse, les mots caucasiens, ainsi que les mots arménien et albanais, s'expliqueraient, peut-être, comme des emprunts au hittite *hapalkia* « fer ». Dans ce cas, ce seraient les Arméniens qui auraient changé le mot hittite en **ārki* et qui l'auraient transmis tant en Europe, qu'en Caucase. Le v. arm. *erkat* « fer » serait un dérivé sur le terrain arménien ou sur le terrain géorgien. Mais le rapprochement suscite toujours des difficultés. Dans notre article susmentionné, nous avons supposé au mot albanais une autre origine, également japhétite.

¹ Le passage est reproduit par Rudolf Werner, *OLZ*, 54 Jahrgang, 1959, n° 1/2, p.5 (dans le compte rendu sur l'article de Pisani).

§ 2. Dans l'article susmentionné, § 15, pp. 228—229, nous avons soutenu que la population japhétite se caractérisait par le culte de l'aigle, identifié au dieu suprême. Ce culte de l'aigle semble avoir caractérisé aussi les ancêtres des Albanais. C'est un fait connu que le nom même que se donnent les Albanais, *Shqipëtar*, a été expliqué par M. Lambertz, comme un dérivé de *škípje*, *šküpe*, « aigle » (albanais littéraire *shqipe*). Cette étymologie a été acceptée par E. Oberhummer, *Die Balkanvölker, Vorträge des Vereins zur Verbreitung naturwissenschaftlichen Kenntnisse in Wien*, Jahrg. 57, Heft II, 1917, pp. 263—332 (p. 330); E. Durham, *A bird Tradition in the West of the Balkan Peninsula*, dans « Man », 23, 1923, pp. 55—61,²; N. Jokl, dans « I. J. », 6, 77, n^o. 22, et X, VII n^o 16, p. 155 etc. On a montré que *škypje*, *šküpe*, « aigle », a été le nom d'un totem du temps de Skanderbeg et même auparavant, que l'aigle a figuré comme emblème sur la bannière de ce héros et que dans les danses et les chansons albanaises du Monténégro, les Albanais sont identifiés aux aigles. Durham a attiré également l'attention sur un épisode de la vie des Pyrrhus, raconté par Plutarque, épisode illustrant le grand rôle de l'aigle dans les traditions illyriennes. Il est vrai qu'on a donné aussi d'autres étymologies au nom des Albanais, mais elles ne sont pas plus vraisemblables que l'étymologie de Lambertz.

Ainsi que l'a souligné E. Durham, *Some Balkan Embroidery Patterns*, dans « Man », 23, 1923, pp. 69—72, les Albanais sont généralement des orfèvres et leurs ornements sont souvent semblables aux ornements préhistoriques de Glasinac. On peut en déduire que les Albanais ont hérité l'inclination pour la métallurgie, qui caractérisait les Japhétites (voir mon article, pp. 214 et 231). L'autre occupation prédilectée des Albanais, le pâturage, témoigne de la même origine japhétite lointaine des Albanais.

§ 3. D'après ce qu'on a dit plus haut, on ne peut plus considérer fausse la théorie qui admet l'origine pélasgique ou caucasique des Albanais. Mais cette théorie est valable seulement pour le peuple, et non pas pour la langue, qui est d'origine indo-européenne et présente seulement des mots d'origine caucasienne, dont la plupart devra être identifiée. Les Japhétites qui se sont établis à l'époque néolithique ou énéolithique sur le territoire de l'actuelle Hongrie et de l'actuelle Yougoslavie, proches parents des Pélasges du territoire grec (voir mon article, pp. 215—225), ont fusionné avec les tribus indo-européennes de ces territoires, en apprenant leur langue et en imprimant la dominante caractéristique au nouveau peuple, les Illyriens. L'origine pélasgique des Albanais soutenue au siècle passé par G. Hahn, a été reprise par G. Ancey, *Mémoire sur l'Albanais dans le Mythe grec*, Paris, 1914, 32 p. in 8^o, et *Notes albanaises*, Paris, 1914, 12 p. in 8^o, par N. Županić, *Sur les traces des Pélasges, Une contribution à l'éthnologie préhistorique de la « Slovénie »* (en serbe, avec un résumé français), dans « Nar. Star. », no 2, 1922, paru en 1923, p. 211—227 (résumé par N. Jokl, dans « I J ». XII, VII, no. 48, p. 115—

² Voir aussi les notes du même auteur, dans « Anthropos », n^o 16—17, 1921—1922, p. 1063—1064 et 18, 1923, p. 1 063.

116), par K. Oštir, *Illyro-Thrakisches*, dans « Arhiv za arb. st. », 1, 1923, p. 78—137, qui a élargi l'aire des ancêtres des Albanais, en englobant aussi les Asiatiques, les Étrusques, les Ligures et les Ibères, et Kr. Floqi, *Origjina e mbiemnavit Shqyptari, Shqyprui, Albanoi, Albania*, dans HD 11, 1935, p. 135—141 (résumé par N. Jokl dans IJ, 21, VII, no 109, p. 219). Mais leur méthode n'a rien à voir avec celle des recherches scientifiques, même si Oštir et Županić considèrent justement les ancêtres des Albanais ou les Pélasges comme des Caucasiques³. Tous ces chercheurs font des rapprochements lexicaux sans fondement, qui ne méritent pas d'être mentionnés. Un seul fait, relevé par Kr. Floqi, présente quelque intérêt: les Pélasges se nommaient eux-mêmes « les fils de l'aigle », ce qui prouve, encore une fois, l'appartenance japhétite de cette population⁴.

³ Županić identifie, selon l'opinion générale de son temps, les Pélasges avec la population prégrécoque (préindoeuropéenne) qui a créé la toponymie avec *-ss-* et *-nth*.

⁴ L'auteur a pris connaissance des articles sus mentionnés par l'entremise des résumés de N. Jokl, cités dans le texte.

ARMES TURQUES DU XVI^e AU XIX^e SIÈCLES AU MUSÉE MILITAIRE CENTRAL DE BUCAREST¹

par H. D.J. SIRUNI, CRISTIAN VLĂDESCU
et CAROL KÖNIG

Les sources écrites sont avares d'informations sur le type des armes orientales utilisées par les armées ottomanes ; les quelques travaux de spécialité qui s'en occupent n'abondent guère en détails. C'est ce qui a incité certains chercheurs qui avaient accès aux dépôts d'armes turques, par exemple de l'ancienne église Sainte Irène, où avait été installé l'arsenal de Mohamed II, transformé par la suite en Musée des Jenissaires, où à l'ex-hôtel de la Monnaie, devenu le musée militaire ottoman du palais de Top-Kapu Seraï, édifié en 1695 et ré restauré ultérieurement par le sultan Ahmed Khan III, en 1725, à en entreprendre l'étude.

La difficulté qui régnait alors et qui continue en partie de nos jours encore était de savoir si ces armes étaient réellement turques ou si elles représentaient des trophées pris à l'ennemi par les Ottomans, à savoir des objets arabes ou persans, vu que ces derniers pouvaient être soit turcs, soit exécutés à la manière des Arabes ou des Persans et adoptés par les Turcs, ce qui a fait que certains chercheurs n'ont pas hésité à les considérer comme turcs.

L'essai que nous présentons à notre tour dans ce domaine se limite à déterminer dans la seule collection du Musée militaire central de Bucarest les armes turques ou commandées par les Turcs à des ateliers aussi bien orientaux qu'occidentaux, comme en fournissent la preuve les marques européennes surchargées de marques turques. Nous nous proposons également de déterminer leurs types et leurs nom turcs.

Nous nous limiterons aux armes utilisées aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, car ces pièces y représentent presque une collection complète. Celles qui dépassent cette période ne seront traitées qu'en raison de l'intérêt particulier de leur exécution, malgré leur grande importance, étant donné que la plupart appartiennent aux trophées pris au cours des guerres avec les Turcs, depuis

¹ Une bonne partie de ces armes ont fait l'objet d'une présentation dans une communication tenue lors de la 3^e session scientifique des musées, à Bucarest, le 22 Décembre 1966. Les armes orientales appartenant aux collections du Musée militaire central figurent dans un catalogue en préparation.

celle de 1806—1812 jusqu'aux captures appartenant à l'armée roumaine pendant la guerre d'Indépendance de 1877—1878.

L'analyse des sources dont on dispose permet de constater que, en ce qui concerne les armes utilisées, l'Empire ottoman s'encadre dans le tableau général de leur évolution, tout en respectant leur caractère oriental particulier.

Les armes dont les forces turques étaient dotées, tout comme les armées occidentales et orientales, se subdivisent en armes blanches pour transpercer, tailler et frapper et en armes défensives, armes de jet et armes à feu.

Les armes de luxe réalisées en Orient atteignent à cette période une grande perfection, en raison de la gravure et des incrustations des ornements qui les embellissent, de même que pour le damasquinage qui consiste en incruster de minces fils d'or et d'argent dans le fer et l'acier. L'opération du damasquinage, qui représente par conséquent une incrustation, ne doit pas être désignée du verbe « damasquiner », qui concerne en fait la préparation de l'acier de Damas à l'aide de liquides de plusieurs nuances ².

La lance est une arme offensive, composé d'une hampe en bois, élastique, et d'une partie en fer pointue à son extrémité ³. Du type classique dérive la lance *Kama*, à lame de poignard ou à fer allongé ⁴, le type usité par les cavaliers garde-frontière *Seratculy*, emprunté aux Arabes, puis le *Kustanicea* ⁵ et, enfin, une autre lance dont le fer est renflé à sa base et dont les ottomans se servaient en Anatolie; son nom était *Karki-Mizrak* ⁶.

Le javelot dit *Djirid*, en usage aussi bien dans l'infanterie que dans la cavalerie, était une arme de jet, à manche assez court, en bois ou en fer, de diverses formes, en laurier, en saule ou en charme. Un autre genre de javelot était le *Kalemli*, dont le manche était en roseau ⁷, suivi du *Mizrak* à deux lames latérales tranchantes à la base du fer, puis le *Kist*, solide javelot d'harçon ⁸ et le *Harbe*, javelot court, dont le fer était décoré et la hampe revêtue en satin, utilisé par l'infanterie et porté aux parades par les *Harde-Daran* qui précédaient le vizir.

Comme arme offensive dans le corps à corps, on se servait de la massue dite *Gürz*, façonnée dans un bout de bois renflé à l'une de ses extrémités, et parfois évidé et rempli de plomb. Il existait aussi une autre massue, dite *Tofuz*, plus pesante, mais à manche plus court, utilisée par la cavalerie ⁹.

² Auguste Demmin, *Guide des amateurs d'armes et armures anciennes par ordre chronologique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, 1879, pp. 559 et 560.

³ A. Djevad Bey, *État militaire ottoman depuis la fondation de l'Empire jusqu'à nos jours*, vol. I, Constantinople, Paris, 1882 pl. 4, fig. 69.

⁴ *Ibidem*, pl. 4, fig. 70; pl. I, fig. 8.

⁵ Marsigli, *Stato militare dell'Impero ottomano*, Amsterdam, 1732, II^e partie, pp. 9 et 10, pl. V 3; cf. aussi Djevad Bey, *op. cit.*, pl. 4, fig. 71.

⁶ Marsigli, *op. cit.*, pp. 9 et 10; pl. V/4; Djevad Bey, *op. cit.*, pl. 4, fig. 72; A. Sermed Muhtar, *Rehber*, (Guide), Istanbul, 1922, p. 64.

⁷ Djevad Bey, *op. cit.*, p. 201, fig. 10—13; p. 202; Muhtar, *op. cit.*, p. 64.

⁸ Marsigli, *op. cit.*, pp. 9 et 10, pl. V/K; Muhtar, *op. cit.*, p. 66.

⁹ Montecuculi, *Mémoires*, Strasbourg, 1740, livre II, p. 222; Marsigli, *op. cit.*, pp. 9 et 10, pl. V/N; Johann Szendrei, *Ungarische Kriegsgeschichtliche Denkmäler in der Millenniums*, Budapest, 1896, p. 570, n^o. 3 162.

La masse d'arme *Şeşper* — à six cotés — était entièrement en fer. Sa forme était cylindrique ou carrée et elle était munie de piquants ¹⁰.

Le fléau d'armes, *Kamci* ou *Döyen*, était en forme cylindrique ou carrée, comme le *Sesper*, muni de piquants et il était fixé par une chaîne à un manche en bois ¹¹.

La hache d'armes *Balta* portait une large lame en forme de croissant; sa partie affûtée était sur la courbure et elle présentait parfois un marteau à la partie opposée ¹². Il y avait aussi la hache à manche court, *El-Ballasi* dont se servaient les cavaliers et les marins.

La hache d'armes servait à former la hallebarde turque *Teber* portée par les *Laguimdj* en marche, devant le sultan. A l'époque qui nous préoccupe, on ne s'en servait plus au combat, mais uniquement à la parade et pour monter la garde. Le fer en était gravé ¹³.

Apparentée par son utilisation, la faux *Tirpan* était utilisée dans les derniers temps pour décapiter les prisonniers ¹⁴.

Dans la catégorie des armes blanches entrent encore les épées, différents types de sabres et les poignards.

L'épée ¹⁵ *Metç* assez peu employée par les Turcs, avait une longue et large lame, à deux tranchants, et une garde dont les quillons étaient ordinairement orientés vers la lame.

Le sabre *Kilindj* ¹⁶ avait une lame fortement recourbée, une poignée en os dont la tête recourbée était ornée de pièces de métal et une garde en forme de croix, rhomboïdale à sa naissance. Un type analogue est le *Gaddarè*, à lame moins courbe et à poignée droite ¹⁷.

Le sabre *Şimşir* était conçu sur le même principe: il appartenait au type « cimeterre » ¹⁸, dont la lame courbe s'élargissait à la pointe où elle recevait un second tranchant de faible largeur.

Le yatagan et la *Pala* ¹⁹ servaient à trancher tout comme le sabre, sauf qu'ils avaient une lame plus trapue, munie d'une gouttière à la partie non effilée, sans garde, avec seulement une poignée en os ou en ivoire, qui se terminait par des ailerons et avait des garnitures argentées ou dorées et des pierres précieuses, depuis la base de la poignée jusqu'au talon de la lame.

¹⁰ Djevad Bey, *op. cit.*, pp. 217 et 218, pl. 3, fig. 34 et 38.

¹¹ *Ibidem*, p. 219, pl. 3, fig. 39 et 40; Muhtar, *op. cit.*, p. 62.

¹² *Ibidem*, pp. 219 et 220, pl. 3, fig. 41-46; Muhtar, *op. cit.*, p. 65.

¹³ Djevad Bey, *op. cit.*, p. 222, pl. 4, fig. 53-56.

¹⁴ Marsigli, *op. cit.* pp. 9 et 10, pl. V/I; Djevad Bey, *op. cit.*, p. 122, pl.4, fig.58; Muhtar, *op. cit.*, p. 66.

¹⁵ Muhtar, *op. cit.*, pp. 67-69.

¹⁶ Marsigli, *op. cit.*, pl. VI/C; A. Demmin, *op. cit.*, pp. 392 et 412, fig. 84, 85; Szendrei, *op. cit.*, pp. 704 et 630; Muhtar, *op. cit.*, p. 68.

¹⁷ Marsigli, *op. cit.*, pl. VI/B.

¹⁸ Montecuculi, *op. cit.*, p. 222; Demmin, *op. cit.*, pp. 390 et 413, fig.86; *Armeria Antica e Moderna di S.M. Il Re d'Italia in Torino*, III, p. 148 (G. 310, 317, 321, 322).

¹⁹ Djevad Bey, *op. cit.*, p. 223, pl. 4, fig. 64-65.

Les poignards appartenait à deux catégories: le *kandjar* à lame recourbée et à un ou deux tranchants, sans garde et à simple poignée, et le *Kama* à garde réduite²⁰.

En ce qui concerne les armes défensives individuelles, c'est la cotte de mailles qui en constituait l'essentiel. La cotte de mailles *Zirh Gömlek* était exécutée au moyen de petits anneaux fixés entre eux. On y adaptait des plaques métalliques pour mieux protéger la poitrine, des plaques de forme rectangulaire, des brassards pour les bras *Kolichak* et des gantelets *Eldiven*²¹.

La cuirasse *Zirh Göklik* se rencontre notamment dans l'équipement des janissaires. Les plaques métalliques recouvrant le thorax et les bras étaient décorées de divers motifs orientaux et portaient des inscriptions incrustées en lettres d'or, reproduisant des versets du Coran²².

La protection du guerrier était complétée par des casques *Zirh Külah*, dont la partie supérieure était habituellement de forme conique²³ et surmontée d'une pointe, *Temren* d'une lame protégeant le nez *Burun Teberleri* et d'un étui servant à fixer le panache *Sorgudj* sur les parties latérales. La base du casque perforée de petits trous permettant d'y assujettir la cotte de mailles qui protégeait la nuque et les oreilles.

Les casques, de même que les autres pièces métalliques de protection individuelle, était enjolivés de motifs décoratifs orientaux et d'inscriptions incrustées d'or renfermant des versets du Coran.

Les boucliers étaient de forme ovale ou ronde. Certains étaient en fer et portaient des enjolivements, d'autres, en bois recouvert de peau *Kalkan* ou exécutés d'un treillis de corde à plusieurs brins, ce qui les rendait plus résistants²⁴.

Dans la catégorie des armes à jet entraient l'arc *Ok-yayi*, fait en bois de cornouiller et façonné en accolades, et les flèches *Oklar* de divers types et de différentes formes, dont la partie postérieure était munie de plumes qui en assuraient la direction, puis les flèches de combat et les flèches incendiaires jusqu'à celles qui servaient aux exercices et qui n'étaient pas contondantes à la pointe²⁵.

Les flèches étaient renfermées dans des carquois aplatis *Tirkech*²⁶.

L'arbalète *Tatar-oku*²⁷ assez peu usitée chez les Turcs, ne différait pas de celle des Occidentaux.

Les Turcs ont utilisé tous les types d'armes à feu connues en Europe. C'est ainsi que pour les siècles dont nous nous occupons ici l'armée ottomane était dotée de fusils à mèche courante *Fitilli Tüfenk* et de fusils de siège *Meteres Tüfenki* que l'on chargeait par la gueule et qui étaient pourvus d'un mécanisme permettant de faire feu. Ce type a été utilisé jusqu'au XII^e siècle

²⁰ Marsigli, *op. cit.*, pl. VI/A; Djevad Bey, *op. cit.*, p. 224, pl. 4, fig. 68; Szendrei, *op. cit.*, pp. 606, 607; *Zeitschrift für historische Waffenkunde und Kostümkunde*, S.N., IX, 3, tab. III.

²¹ Marsigli, *op. cit.*, p. 8, pl. V/D; Szendrei, *op. cit.*, pp. 440, 553 et 554.

²² Djevad Bey, *op. cit.*, p. 229.

²³ Marsigli, *op. cit.*, p. 8, pl. V/A-B.

²⁴ Ibidem, pl. V/E-F; Szendrei, *op. cit.*, pp. 606, 638, et 639.

²⁵ Marsigli, *op. cit.*, pl. V/U.P.Q.R.

²⁶ Djevad Bey, *op. cit.*, p. 199.

²⁷ Ibidem, pp. 199 et 200.

de l'Hégire, autrement dit jusqu'au XVII^e siècle de notre ère. Comme autres types d'armes il y avait le fusil *Cearcli Tüfenk* le mousquet *Cearcli Musket* et le pistolet à rouet *Cearkli Tabandja* qui firent leur apparition sous Sélim I^{er} (1512—1520) et servirent jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Toutes les armes à feu se chargeaient par la gueule.

Le fusil *Ceakmakli Tüfenk*, la carabine *Ceakmakli Carabin* et le pistolet à silex *Ceakmakli Tabandj* a furent introduits dans la dotation de l'armée ottomane sous la règne de Murad IV (1623—1640). Ils servirent avec succès jusqu'au commencement du XIX^e siècle, lorsque sous Sélim III (1789—1808) firent petit à petit leur apparition les fusils à percussion.

À côté de ces types d'armes, les Turcs se servaient encore du système connu en Europe sous le nom de « Orgelgeschütz » ou de « rebauquins », appelés par eux *Erganun*²⁹ : c'était une arme constituée de plusieurs bouches à feu, disposées sur des plans horizontaux et unis à la partie arrière par une plaque de métal. Cette pièce était montée sur une plateforme roulante.

La grenade, *El Kumbarasi*³⁰, était encore utilisée au temps du sultan Mehmed IV.

Pour ce qui est de la dénomination des armes nous avons recours aux auteurs cités, ainsi qu'aux orientalistes réputés qui furent T. V. Bianchi et J. D. Keiffer³¹.

En ce qui concerne le perfectionnement du système permettant de faire feu, de viser, de manier et de charger l'arme, les Turcs ont suivi l'évolution selon les progrès enregistrés dans les armées européennes. L'introduction d'un système nouveau ne se faisait guère attendre, une fois que les pays qui l'avaient inventé l'avaient adopté.

Bien des types mentionnés précédemment ont été fabriqués aussi dans les arsenaux ottomans avec les modifications et les perfectionnements que nous indiquerons en décrivant les armes de la collection.

On nous permettra une observation d'ordre général : les armes orientales présentent certaines particularités à la crosse, au mécanisme de déclenchement, à la forme de la gâchette et des pièces constituant le système de visée.

La crosse épouse, dans la plupart des cas, la forme d'un parallépipède ou celle d'un tronc de prisme à base en polygone. La crosse et la poignée présentent des incrustations en os, en ivoire ou en corail, et ils sont plaqués de métal ornementé à l'orientale³². Une caractéristique des armes orientales et notamment des armes turques ce sont les rosettes métalliques aux formes les plus diverses, de deux couleurs (fig. 1), harmonieusement disposées selon un arrangement géométrique et portant fréquemment des filigranes sur les bords. Ce style nettement oriental facilite beaucoup leur identification.

²⁸ Muhtar, *op. cit.*, pp. 84 et 104 (fusils) pp. 104—106 (pistolets) ; Montecuculi, *op. cit.*, p. 222 ; Marsigli, *op. cit.*, pp. 15, 16 et 17.

²⁹ Muhtar, *op. cit.*, pp. 84—104.

³⁰ *Ibidem.*

³¹ J. V. Bianchi et J. D. Kieffer, *Dictionnaire turc-français*, Paris, 1850.

³² *Armeria Antica*, vol. III, p. 178, M. 139, 140, 141, 142. Armes de la collection du Musée militaire central, n^o d'inv. 1 025, 1 165, 1 166, 1 167, 1 400.

Parmi les pièces qui composent le mécanisme de mise à feu, la gâchette, *Horos* le briquet et parfois la platine avaient une forme spéciale. La gâchette, massive, était fixée par une vis à la partie supérieure, vis qui présentait à l'extrémité deux ailerons (fig. 2) ou un anneau³³.

La gâchette de la majorité des armes à silex turques à fusil des XVII^e — XVIII^e siècles n'avait pas de garde et sa forme dominante ressemblait à celle d'une poire³⁴.

Parmi les pièces servant à viser, la forme de la hausse était nettement orientale. Aux XVII^e — XVIII^e siècles, la hausse est composée d'un bloc ou d'une lame fixe, présentant une encoche à la partie supérieure ou plus souvent deux ailerons fixés à un bloc dont les extrémités sont tranchantes (fig. 3). Au XVII^e siècle et au début du suivant, la lame est parfois remplacée par une plaque aux formes les plus diverses et perforée suivant la hauteur³⁵ (fig. 4). En visant à travers l'un de ces orifices, on levait plus ou moins le canon du fusil, ce qui permettait au tireur de viser en hauteur. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la hausse à feuille mobile fait son apparition.

* * *

La plus ancienne des pièces turques appartenant à la collection du Musée militaire est un poignard daté de l'an 987 H. 1578. Ce poignard (no. d'inv. 6 680) a une lame en acier, légèrement aplatie vers la pointe, une goutière à la partie non effilée. La poignée, dont le manche est fait de plaques de métal, et terminé par des ailerons, présente dans un cartouche, sur fond jaune, des ornements floraux noirs (fig. 5). À la base de la poignée se détache une monture du même métal, décoré de même, et prolongée sur le talon et la partie non effilée de la lame.

On lit d'une part et de l'autre de la lame cette inscription encadrée d'ornements dorés:

Olasun daima zevk vé sefada

c'est-à-dire: « Puisse-tu vivre toujours dans la gaieté et les amusements ».

Ultérieurement, son propriétaire y a fait incruster la date de son emploi à une époque plus récente, 1307, soit l'an 1889.

Si la première pièce présentée est la plus ancienne des armes blanches, en revanche le sabre attribué à Sinan Pacha est le plus précieux de tous³⁶.

³³ *Armeria Antica*, III, p. 168, M. 134, 135; p. 176, M. 138; p. 178, M. 132, 139, 140, 141, 142. Dr. Johannes Iacobbs, *Die Kgl. Gewehrhammer in München* dans *Zeitschrift für historische Waffenkunde*, VI, 5, pp. 166 et 168. Armes de la collection du Musée militaire central, n° d'inv. 115, 1 091 et, 1 178.

³⁴ *Armeria Antica*, III, p. 168, M. 134, 135; p. 178, M. 132, 139, 141, 142. Dr. Johannes Jacobs, *op. cit.* p. 166, fig. 4. Armes de la collection du Musée militaire central, n° d'inv. 1 400, 1 441, 6 984, 9 459.

³⁵ *Armeria Antica*, III, p. 168, M. 134. Armes de la collection du Musée militaire central, n° d'inv. 1 024 et 1 403.

³⁶ Cf. Archives du Musée militaire central, dossier d'entrées 1938, n° 11, p. 20 et suiv. Collectionnée par le Musée national des antiquités, elle a été transférée au Musée militaire le 2 Avril 1938. A cette date le contenu de l'inscription n'était pas connu. Elle a été traduite par H. Dj. Siruni en 1964, lors de l'examen des armes orientales du Musée militaire central.

Au stade actuel de nos recherches nous ne saurions préciser si cette arme a appartenu ou non à Sinan Pacha, le commandant des forces ottomanes à la bataille de Călugăreni en 1595, surtout que le but de notre travail n'est pas d'élucider le problème de l'appartenance de ce sabre, mais seulement de le classer conformément à la typologie que nous nous sommes proposé d'établir.

D'après la manière dont il a été exécuté, ce sabre ne peut pas avoir appartenu à un soldat quelconque, mais bien à un personnage de haut rang.

L'histoire ottomane connaît six personnages du nom de Sinan Pacha, qui ont vécu à une époque toute autre que celle du grand général, qui est le septième porteur de ce nom et sur le sabre duquel porte notre discussion. De ces sept personnages, cinq n'ont eu aucune relation avec le territoire roumain³⁷. La discussion ne saurait porter que sur le vaincu de Călugăreni et sur son homonyme, le gouverneur de Silistra. Certains firmans de ce dernier remontent aux années 1560—1567³⁸.

Si l'on tient compte du fait que la date figurée sur la lame du sabre, 912 (1506—1507) est trop éloignée de celle de l'activité politique et militaire de ces deux personnalités et qu'à cette date il y a une inscription effacée, qui peut avoir indiqué aussi un nom, il est permis de supposer que cette arme aura appartenu primitivement à quelqu'un d'autre, mais seulement à un haut dignitaire.

En procédant par élimination des autres personnalités du même nom, il ne reste plus qu'à déterminer à laquelle des deux autres en discussion on peut attribuer ce sabre. Nous penchons pour le vaincu de Călugăreni, d'autant plus que la forme du sabre ne convient guère à un dignitaire de rang secondaire, comme l'était par exemple le gouverneur de la place de Silistra, mais bien plutôt à un haut dignitaire, au commandant des forces armées ottomanes, plusieurs fois vizir. Même s'il n'a pas appartenu dès le commencement à Sinan Pacha mais il a été réutilisé en raison précisément de son exécution particulièrement soignée.

Une dernière hypothèse serait que la date (du 912) gravée sur la lame serait celle de la naissance de Sinan Pacha, à condition d'écarter la simple coïncidence avec le possesseur antérieur. Il se pourrait dans ce cas que le sabre ait effectivement appartenu à Sinan Pacha qui mourut en 1004 (1595—1596), à l'âge de 91 ans.

Comme jusqu'au siècle dernier le calcul des années de l'Hegire et leur conversion selon notre calendrier ne tenait pas compte du fait que l'année musulmane était de 11 jours plus courte que l'année solaire, et que tous les 33 ans il intervenait un décalage d'une année et de trois ans par siècle, la divergence entre les années indiquées par Bălcescu et celles calculées d'après la nouvelle méthode apparaît manifeste. Il ne faut donc pas s'étonner que

³⁷ *Sabre de Sinan-Pacha*. Sinan Pacha, chroniqueur, mort en 891 (1485—1486); Sinan Pacha KABUDAN (amiral), conquérant de Tripoli, mort en 961 (1553—1554); Sinan Pacha KABUDAN mort en 897 (1491—1492); Sinan Pacha mort, en 923 (1574—1575), participa à la campagne d'Egypte; Sinan Pacha, mort en 1014 (1605—1606), prit part à la campagne de Perse.

³⁸ Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Manuscrits DLXXIX, DLXXX.

Nicolae Bălcescu assigne à Sinan Pacha 83 ans lors de la bataille de Călugăreni, alors que le calcul exact des années de l'Hégire indique 91 ans.

Cette situation nous permet, en outre, d'attribuer à Sinan Pacha, le généralissime turc à Călugăreni le sabre en question, bien que la discussion en faveur du gouverneur de Silistra puisse rester pendante.

Le sabre enregistré sous le n° d'inv. 1 314 a une lame affilée de Damas recourbée, dont la garde en forme de croix dérivée d'un losange est décorée d'arabesques dorées encadrant des inscriptions comportant des versets du Coran. La poignée est faite de plaques d'os marrons, dont la tête est recourbée et perforée au centre, les bords du trou ainsi perforé étant ornés d'une rosette. Entre les plaques de la poignée du sabre est disposée une garniture d'arabesques dorées.

Le fourreau en bois est revêtu de velours rouge à motifs orientaux; il a deux garnitures, à l'ouverture et à son extrémité décorées dans le ton de celles de la garde, avec un cartouche où sont écrits derechef des versets du Coran, unis entre eux par une bande métallique décorée de même et par deux appliques ovales portant à des anneaux de suspension (fig. 6).

L'inscription porte l'année 912 (1506—1507) et ces mots:

Sahib Sinan Paşa

c'est-à-dire « Propriétaire Sinan Pacha ».

La pièce suivante est un yatagan (n° d'inv. 21 267) à lame légèrement recourbée, aiguisée en biseau à l'extrémité et à une petite gouttière sur le plat de la lame, jusqu'à proximité de la pointe. La poignée est faite d'un os blanc et porte des ailerons au bout pourvus d'une garniture métallique décorée en relief sur laquelle est fixée une monture de corail et d'émeraudes, sortis circulairement à la base de la poignée et prolongés sur le plat de la lame (fig. 7).

Sur le plat de la lame est incrustée la date, an 1064, (c'est-à-dire 1653—1654) et l'inscription:

Amel Sahib Mehmed Abdi Aga

« Porteur Amel; faite par Mehmed Abdi Aga ».

C'est encore au XVII^e siècle qu'appartient un autre sabre (n° d'inv. 1 035) sur la lame fortement courbe duquel on lit l'année 1108 (1696—1697).

La garde de cette arme est cruciforme, d'origine rhomboïdale et les extrémités en sont terminées en cône de pyramide. La garde tout entière porte un double cartouche incisé, celui du bord étant ponctué à l'intérieur. La poignée est en ivoire et la tête oblique d'où partent les garnitures métalliques placées entre les plaques la constituant sont incrustées de motifs orientaux stylisés (fig. 8).

Pour le XVIII^e siècle, nous mentionnerons un sabre (n° d'inv. 12 554) portant la date 1128 (1715—1716). Sa lame est en acier, recourbée et munie d'une gouttière légèrement évasée à la pointe, ce qui rapproche cette arme des cimenterres. La garde, en laiton, a ses bras terminés en sphères et les parties latérales des bras sont incisées de lignes parallèles. La poignée est faite de plaques de bois et d'un cartouche recourbé, perforé au centre pour en permettre

la suspension, et entre ces plaques il y a une garniture métallique incisée représentant des motifs géométriques.

Contemporain de cette arme est un yatagan (n° d'inv. 2 196) à large lame, légèrement recourbée, présentant une gouttière sur le plat. Il est pourvu de deux groupes de trois lignes incisées obliquement. La poignée est en os et son extrémité porte des ailerons et une garniture en métal décorée de motifs en relief, ainsi qu'une monture en corail exécutée dans le même genre et qui se prolonge ensuite sur le tranchant de la lame et sur son plat. La lame porte l'an 1173 (1759—1760) et ces mots :

Amel Husein Sahib Ibrahim

« Fait par Husein. Propriétaire Ibrahim ».

L'un des deux sabres connus comme ayant appartenu à Tudor Vladimirescu (fig. 9) est de type oriental³⁹. La lame est recourbée tranchante et porte une inscription turque indéchiffrable et l'an de l'Hégire 1175 (1761—1762), dans un médaillon, à côté d'une invocation en arabe et une tugrah qui, en juger d'après la fleur gravée à sa droite, semble être celle du sultan Mahmud II (1808—1839). De même, sur la lame est également gravée une étoile à six pointes avec ces mots : *Maşallah Oh ! Allah !*

A ces inscriptions il doit ajouter une autre, plus récente, en lettres cyrilliques, le long de la lame :

T. Vladim.

c'est-à-dire T[udor] Vladimirescu.

Les lettres cyrilliques sont encadrées à gauche d'une croix et à droite de l'aigle contourné de Valachie, la croix dans le bec et les ailes éployées, alternant avec des ornements dorés incrustés.

Le fait que ce sabre ait appartenu à l'origine à quelqu'un d'autre ne doit pas nous faire perdre de vue son appartenance à Tudor Vladimirescu, qui aura pu le capturer à l'occasion de ses luttes contre les Turcs et s'en sera servi ; à moins qu'il ne lui ait été donné par le sultan en personne, qui accoutumait de faire pareils présents à ses ennemis pour gagner leur sympathie, situation dont on connaît maintes exemples.

L'inscription cyrillique a pu être apposée au su de Tudor Vladimirescu ou ultérieurement, mais peu après sa mort vu le caractère des lettres, par quelqu'un qui aura conservé ce sabre, sans que cela exclue la possibilité que l'arme ait été le propre sabre du chef du mouvement de 1821.

³⁹ C. V. Obedeau, *Tudor Vladimirescu*, dans « Arhivele Olteniei », VIII, 1929, n° 43—44, pp. 252 et 253, mentionne les deux sabres portés par Tudor Vladimirescu. Le premier, celui dont il est question ici même, fut conservé par C. A. Rosetti, qui l'avait reçu des frères Văcărescu, amis de Tudor ; quant au second, on a perdu sa trace.

Conservé un certain temps par Căcaleţeanu, commandant de l'artillerie de Tudor Vladimirescu, l'arme lui avait été donné par ce dernier le 21 mai 1821 à Goleşti. En possession de la famille Căcaleţeanu jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, sa trace s'est perdue depuis.

Le sabre qui fait l'objet de notre étude a été acquis par le Musée militaire le 2 Avril 1938. Cf. Archives du Musée Militaire central, dossier des entrées, 1938, n°, 11, p. 20 et suiv.

Une preuve que ces armes étaient utilisées longtemps après leur fabrication pour tel ou tel personnage nous est fournie par les yatagans de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, encore en service pendant la guerre de 1877—1878, capturés alors par l'armée roumaine et conservés au Musée militaire central.

Pour en revenir à la description de cette arme, sa garde est ouverte et les extrémités des bras sont élargis en forme de feuilles à nervures. L'origine de la garde est un losange incisé d'une fleur à cinq pétales, à côté de feuilles sur un fond jaune foncé, la fleur contrastant avec le reste de l'ornementation et du cartouche fait de feuilles.

La poignée en bois, revêtu d'un bout en peau pressée, est recourbée à l'extrémité et les plaques qui la constituent sont munies de petits clous décoratifs en filigrane et de deux garnitures marginales à rangées de perles encadrant des losanges.

Le fourreau en bois est revêtu des deux côtés de plaques argentées, richement décorées de feuilles encadrées de motifs décoratifs marginaux consistant en incisions linéaires simples, qui alternent avec des ovales en relief.

Les plaques sont séparées par deux appliques décoratives dans le ton de l'origine de la garde et elles soutiennent à l'aide de deux anneaux un cordon rouge tressé, terminé par deux sphères métalliques. La partie entre les appliques est recouverte d'un morceau de peau pressée.

Sa fabrication et sa typologie éprouvée recommandent à l'attention des chercheurs un poignard (no d'inv. 709) dont la lame est typiquement recourbée, large sur le tranchant et étroite à la pointe, avec une nervure médiane. La poignée, dont les extrémités sont élargies et dont le centre est rétréci pour permettre de le saisir avec la main, est dorée et incisée de motifs floraux disposés dans un cartouche (fig. 10).

La lame porte la date 1196 (1781—1782) et l'inscription :

Ghelen ghelsun seadetlen ghiden ckitsun selametlen

(Que celui qui vient vienne avec la chance

Que celui qui part parte en bonne santé).

Un autre sabre (no d'inv. 1388) a une lame coupante, à courbure prononcée, plus large sur son dernier quart et dont le plat est interrompu par une incrustation dorée. Sa garde manque et la poignée en os présente un orifice central destiné au ruban et une garniture métallique.

Les deux faces de la lame sont incrustées d'inscriptions en lettres d'or et d'éléments orientaux. L'inscription que porte la partie intérieure est disposé dans un cartouche, à côté de l'an 1210 (1795—1796) :

Biceak elde gherek dilde subhan

(Le couteau à la main, la prière aux lèvres) suivie d'une phrase en persan qui fait allusion à Zulfikar. L'autre face ou l'inscription livre le nom du propriétaire et de l'artiste :

Sahib Islam Aga Amel Ebubekir Alemdar (Porteur Islam Aga. Artiste Ebubekir Alemdar)

Ce sabre pourrait appartenir aux types persans rappelés plus haut et utilisés par les Turcs après capture.

L'un des plus beaux exemplaires de la collection est un yatagan d'une exécution exceptionnelle, offert par la Porte au général Gheorghe Magheru⁴⁰. Cette arme (n° d'inv. 27 502), qui a appartenu à une autre personne avant d'être offerte à cet officier supérieur roumain, porte la date 1218 (1803—1804). Sa lame est légèrement recourbée et décorée d'ornements orientaux dorés, incrustés sur les deux faces encadrant des inscriptions en langue turque:

Amel Yusuf Sahib Ahmed

(Artistan Yusuf. Porteur Ahmed.)

Biceak elde gherek dilde subhan

(Le couteau doit être à la main; la prière aux levres.)

La poignée se termine par de grands ailerons, les plaques sont en ivoire et portant des garnitures d'argent doré prolongées jusque sur la lame avec des montures en corail à motifs décoratifs en relief représentant une étoile avec des rayons, un croissant avec une étoile, l'inscription *Allah* des roses, le mot *Mehmed*, des motifs repris de part et d'autre et des fleurs en filigrane.

Le fourreau est en acier et orné de tresses d'argent doré, alternant avec des garnitures formées de fleurs, dont les pétales sont en filigrane en relief et avec des montures perlées à la moitié supérieure, tandis qu'à la partie inférieure il y a des fleurs dont les pétales aussi sont en filigrane, mais aplatis, alternant avec des montures perlées en forme d'arc de cercle. L'intérieur du fourreau est en bois. Il est recouvert de drap rouge (fig. 11).

Dans la catégorie des armes à feu nous présenterons la plus ancienne arme turque, le canon d'un pistolet à silex (no. d'inv. 12 649), datant de 1521 et monté sur un mécanisme remontant à la fin du XVII^e siècle (fig. 12). Le canon, lisse à l'intérieur, est tronconique à l'extérieur. Sa partie supérieure est traversée de trois nervures parallèles à l'axe du canon. Le mécanisme de déclenchement est complet et la crosse et la poignée sont des pièces de la fin du XVII^e siècle, incrustées de nacre, de forme triangulaire et à rosettes bicolores.

Une autre arme à feu est un tromblon à briquet (no d'inv. 1 349) du commencement du XVIII^e siècle. Le canon du tromblon présente à son extrémité supérieure des incisions dorées en forme de feuilles, plus décorées à la partie inférieure du canon.

Le mécanisme de tir est complet et il est orné dans le même style que les ornements du canon.

⁴⁰ Le yatagan et d'autres pièces ayant appartenu au général Gheorghe Magheru, dont le sabre porté par lui à la campagne de Băilești en 1828 a été acquis de la collection Alice Magheru. Ce sabre fait l'objet d'une étude à paraître dans « Waffen und Uniformkunde » et le yatagan celui d'un autre travail sous presse dans « Revista muzeelor ».

La crosse en bois montre des incrustations en filigrane d'argent. La partie supérieure du canon porte cette inscription :

Olasin daima zevk u sefade ola ömrün ghünden ghüne ziade

(Puisses-tu vivre dans la gaieté et les amusements
Que ta vie soit de jour en jour plus longue)

Il est intéressant de noter que ce pistolet à appartenu à Tepe Delenly, Ali Pacha de Jannina, dit aussi Ali de Kalkandelen (fig. 13).

Malgré l'inscription qui assigne à cette arme le commencement du XIX^e siècle, son système d'exécution est de la fin du XVIII^e siècle.

L'arme portant le no d'inv. 1 253 consiste en un canon dont la surface extérieure n'est pas uniforme, incrustée de motifs dorés représentant des fleurs et des feuilles stylisées. Le mécanisme de déclenchement est au complet et toutes ses pièces sont incrustées pareillement, sauf le ressort du briquet.

La crosse, en bois incrusté de filigrane, est terminée en un bulbe métallique en relief, avec des fleurs et des armes. À la partie supérieure de la crosse est placé un médaillon représentant un paysage oriental, tandis qu'à la partie servant à fixer le canon à la crosse il y a une plaque portant incisé le nom de son propriétaire :

Ali kalkaldelen (sic)

Nous terminons la présentation de ces armes dont nous nous étions proposé de déterminer la date avec celle d'un fusil lourd à silex (no d'inv. 1 024). Le canon en est rayé et sa forme extérieure est celle d'un tronc de prisme dont la base est un octogone légèrement évasé à la gueule (fig. 14). Les pièces permettant de viser sont formées du but et d'une hausse fixe présentant huit orifices en hauteur correspondant aux distances désirées quand on vise en haut.

À la base du canon on distingue l'endroit réservé à la marque de l'atelier, lequel nous échappe, la marque étant perdue.

La crosse en bois est plaquée et décorée de feuilles en marquetterie d'une autre essence, de nacre et d'os.

La partie supérieure du canon est ornée d'incrustations dorées encadrant les inscriptions :

1218 (1803—1804) — sur la première partie, le reste était indéchiffirable — et sur la seconde partie :

Kil tevekelli al kilidji sag eline

(Mets ta confiance en Dieu ; prends le sabre dans la main droite)

Certains modèles d'armes comme les boucliers, les casques, les plaques de protection, les cottes de maille, les fusils à mèche, mentionnés seulement pour leur typologie, figurent aussi dans les collections du musée, mais n'ont pas de date, encore qu'il soit possible de leur en assigner une. Précisons toutefois que notre intention a été de ne nous occuper que de celles portant la mention de l'année de leur fabrication. Le tour des autres viendra dans une étude d'ensemble.

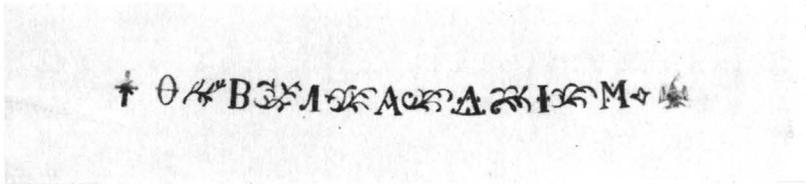


Fig. A

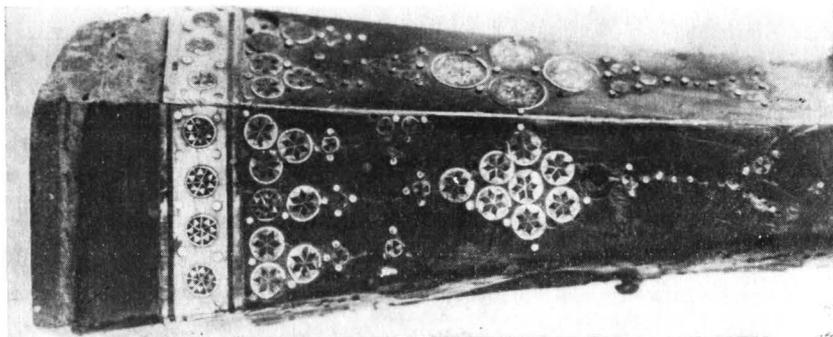


Fig. 1. — Détail des rosettes métalliques décorant les fusils turcs.

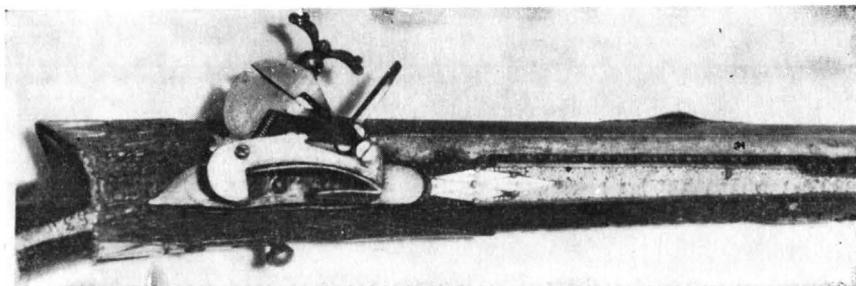


Fig. 2. — Mécanisme de déclenchement de certains fusils turcs.

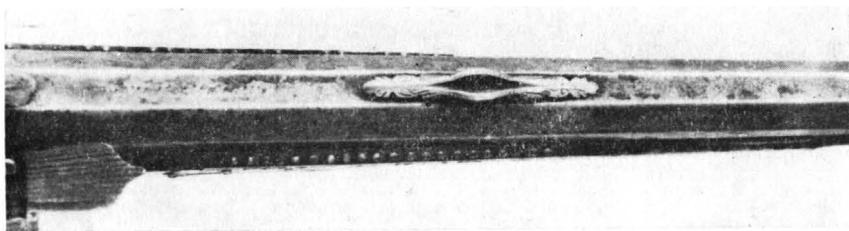


Fig. 3. — Hausse à ailettes d'un fusil turc.



Fig. 4. — Hausse à plaque fixe perforée en hauteur.



Fig. 5. — Poignard turc de 1578.



Fig. 6. — Sabre de Sinan Pacha (détail de la partie supérieure portant l'inscription).



Fig. 7. — Yatagan turc de 1653—1654.

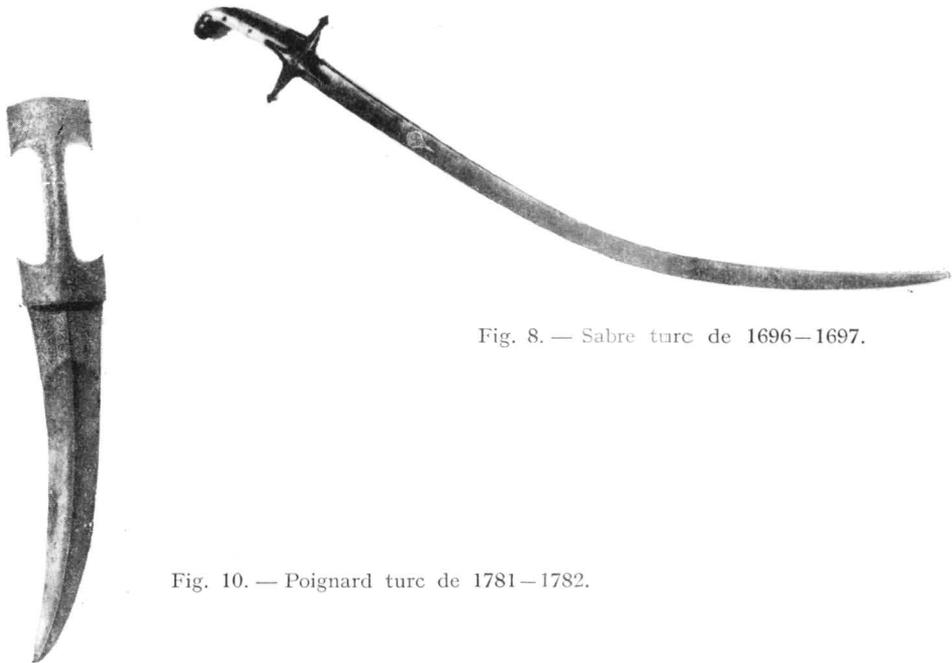


Fig. 8. — Sabre turc de 1696—1697.

Fig. 10. — Poignard turc de 1781—1782.

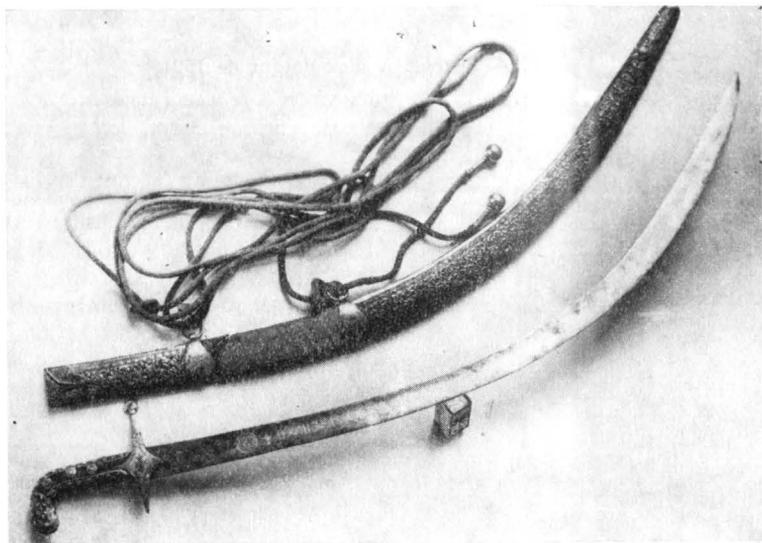


Fig. 9. — Sabre de Tudor Vladimirescu.

n'est, lui aussi, qu'un cas particulier de substitut⁵, la forme idéale ressort plus riche que ses manifestations sensibles, chose qui est d'ailleurs en accord avec sa nature potentielle. La richesse de la forme abstraite par rapport à ses manifestations sensibles, aussi bien que le fait de postuler le substitut zéro, ne dérive pas d'un artifice descriptif⁶, mais de la manière même de concevoir la généralité de la forme et des définitions. Ainsi, à considérer d'une part la définition générale du mot donnée par Pāṇini (I, 4, 14), « le mot est (une forme) terminée par une désinence casuelle (*sup*) ou verbale (*tiñ*) », et d'autre part son assertion que les mots invariables (*avyaya*) ont la désinence casuelle substituée par zéro (II, 4, 82), on conclut que la définition du mot ne part pas d'une généralisation du type conceptuel qui retiendrait seulement les constantes. Cette définition représente plutôt un schéma potentiel dans lequel le variable coexiste avec le constant.

Puisque la relation entre le substitut et l'original est identique, selon Patañjali, avec celle existant entre le signe naturel (*lakṣaṇa*) et son objet⁷, il en résulte que la forme idéale peut être inférée en partant de la forme sensible; cela revient en termes glossématiques à la « selection » de la « langue » par le « texte ».

Par anticipation au principe glossématique selon lequel « la forme ne peut être reconnue et définie qu'en se plaçant sur le terrain de la fonction »⁸, Pāṇini est le premier, dans l'histoire de la linguistique, à employer le concept de fonction, abstraction supérieure à celle de catégorie morphologique⁹. On pourrait distinguer dans le système de Pāṇini deux sortes de fonctions: les unes à contenu représentationnel et les autres de nature cognitive. Les premières, appelées *kāraṇa*, en nombre de six, se rattachent à l'idée verbale: l'objet (*karman*), l'agent (*kartr*), l'instrument (*karāṇa*), la dation (*sampradāna*), l'ablation (*apādāna*) et la location (*adhikarāṇa*). Ces fonctions sont les éléments qualificateurs de l'idée verbale (*kriyaviśeṣaṇa*) et s'expriment par les désinences casuelles et verbales et par les suffixes de la dérivation nominale. Plus compréhensif que le concept de « cas »¹⁰ (dont l'équivalent n'existe pas dans l'analyse indienne de la phrase), le mot *kāraṇa* permet une unification de l'analyse syntactique, morphologique et sémantique. De plus, cette analyse lui permet d'éviter certains pseudo-problèmes, tels que celui du sujet grammatical¹¹, ce qui, une fois de plus, atteste la vraie nature linguistique de ses critères. Quant aux fonctions cognitives, elles sont bâties selon le principe des oppositions binaires, en contrastant avec la pluralité des fonctions à contenu représentationnel. Il y a une distinction nette entre la simple conjonction

⁵ Mahābhāṣya ad I, 1, 62, après *vārttika* 14.

⁶ S. Al-George, *The semiosis of zero according to Pāṇini*, « East and West » 17, 1967, n° 1-2, pp. 115-124.

⁷ Mahābhāṣya ad III, 2, 124, après *vārttika* 2.

⁸ L. Hjelmslev, BCLC, t.IV, 1939, pp. 3-4.

⁹ L. Renou, *La théorie des temps du verbe d'après les grammairiens sanscrits*, « J. Asiat. », 1960, n° 3, n. 18: « Pāṇini part de la fonction, non de la catégorie... ».

¹⁰ Cf. B. Faddegon, *Studies on Pāṇini's grammar*, VKNAW, afd. Let., 38, n° 1, p. 10.

¹¹ Cf. S. Al-George, *Le sujet grammatical chez Pāṇini*, « Studia et Aëta Orientalia », I, 1957, pp. 39-47.

(*samyoga*) dépourvue de conditionnement et les dépendances dont les termes se trouvent en relation de conditionnement. Telles sont les relations entre le tout (*avayavin, aṅgin, samudaya*) et ses parties (*avayava, aṅga*), entre la qualité (*guna*) et son substrat (*dravya*), entre la cause formelle (*nimitta*) et son effet (*nimittin*). Vu que les termes d'une relation ne sont pas considérés équipolents, l'un est déclaré principal (*pradhāna*) et l'autre subordonné (*apradhāna, upasarjana*); le terme principal est déterminé (*viśeṣya*), le subordonné est le déterminant (*viśeṣaṇa*). La dépendance univoque est assimilée à la relation logique existant entre le signe naturel (*lakṣaṇa, vyañjana*) et son objet (*lakṣya, vyaṅgya*)¹². En stricte méthode structurale, Pāṇini et ses disciples font emploi de ces dépendances tant dans l'analyse de la phrase, que dans celle du mot et de la syllabe. R. Jakobson a reconnu dans la classification indienne des phonèmes la première tentative d'appliquer le principe de l'opposition binaire¹³ et, de même, il est enclin à croire qu'« on pourrait faire remonter les recherches sur les constituants différentiels ultimes et discrets du langage » à la théorie indienne du *sphoṭa*¹⁴. La fonction distinctive des phonèmes est, elle aussi, connue aussi bien des grammairiens que des phonéticiens indiens, qui la définissent en tant que spécification du sens (*arthaviśeṣaṇa*).

La signification de ces coïncidences comporte au moins deux aspects: l'un d'ordre purement historique, concernant les filiations possibles entre la linguistique indienne et celle du monde contemporain et un autre, plus révélateur, touchant à la morphologie comparée des cultures.

S'il est vrai que la linguistique contemporaine suppose en tant qu'étape préliminaire la linguistique traditionnelle, il n'en est pas moins vrai que cette dernière, à son tour, reconnaît comme point de départ indispensable la rencontre de la philologie européenne avec les textes grammaticaux indiens à la fin du XVIII^e siècle. Il s'agit donc, avant tout, d'une filiation indirecte. Quant à la question des emprunts directs possibles, quelle que soit leur importance, ceux-ci ne peuvent ni rendre compte de la pensée structurale contemporaine, ni préjuger sur son originalité, comme l'a soutenu B. Collinder.

La confrontation du structuralisme indien avec celui du monde contemporain pourrait nous mener aux conditions qui rendirent possible l'éclosion de la pensée structurale. Dans ce but, l'Inde nous offre un contexte culturel moins intriqué que celui du monde contemporain. Le fait que la linguistique indienne est née en marge de l'exégèse ritualiste, et qu'elle a puisé dans celle-ci ses critères descriptifs est trop connu¹⁵. Nous voudrions révéler la signification profonde de cette filiation, puisque c'est elle qui a décidé de l'orientation, d'emblée structurale, de la pensée linguistique indienne. La littérature ritualiste indienne est la seule à illustrer la pensée symbolique du monde archaïque,

¹² Cf. S. Al-George, *La fonction révélatrice des consonnes chez les phonéticiens de l'Inde antique*, « Cahiers de ling. théor. et appl. », III, 1966, p. 13.

¹³ *The phonemic concept of distinctive feature*, Proc. of the fourth int. cong. of phon. sciences, Helsinki, 1962, p. 447.

¹⁴ *Essais de linguistique générale*, Paris, 1964, p. 107.

¹⁵ Cf. B. Liebich, *Zur Einführung in die indische einheimische Sprachwissenschaft*, II, SHAW, 1919 et L. Renou, *Les connexions entre le rituel et la grammaire en sanscrit*, « J. Asiat », 233, 1941-1942 (1945) pp. 105-165.

tout en délimitant à la fois ses catégories. L'acte rituel est un acte symbolique et, comme tel, un acte d'expression rattachable à un système sémiologique, ainsi que l'a qualifié F. de Saussure¹⁶; selon C. Lévi-Strauss, non seulement le rituel mais le mythe même est un système sémantique¹⁷. A la différence de l'expression linguistique, celle de l'acte symbolique rituel n'est pas sujette au conditionnement culturel, et atteint par cela une universalité pan-humaine. Par l'analyse de l'acte symbolique on accède aux catégories les plus générales de l'expression, on découvre les structures qui sont celles des zones abyssales de la conscience. L'application des abstractions tirées du symbolisme ritualiste à des faits d'ordre linguistique constitue en fait l'inverse du chemin parcouru par l'analyse structurale du mythe, telle que l'a préconisée C. Lévi-Strauss. La méthode s'est avérée tout aussi féconde, et la grammaire, dans l'Inde ancienne, est devenue non seulement une science, mais la science des sciences qui a dominé tous les cheminements de la pensée, en occupant la même place que celle dont s'enorgueillit la linguistique dans le contexte actuel de la culture.

L'analyse de l'idée verbale à l'aide des *kāraḥa* est calquée sur le schéma du sacrifice védique, qui est en fait l'acte symbolique le plus ample. On peut retrouver respectivement l'idée d'agent dans celle du sacrificateur, celle d'objet dans celle de la victime, celle d'instrument dans les ustensils sacrés, la location dans l'aire circonscrite et le moment propice, et, finalement, l'ablation et la dation expriment le transfert magique même. Cette homologation se trouve d'ailleurs à peu près telle quelle dans un texte syncrétiste tardif, le *Tantrasāra* d'Abhinavagupta¹⁸. Maints autres termes de la classe des relations cognitives se trouvent comme tels dans le vocabulaire du rituel védique. Quant aux mots « substitut » (*adeśa*) et « original » (*sthānin*), non seulement ils remontent au même vocabulaire, mais, comme il résulte de l'exégèse des commentateurs, cette substitution est de nature symbolique, puisqu'elle implique un transfert de qualités¹⁹. Les grammairiens indiens ont considéré qu'entre la forme évoquée et son substitut symbolique il y a une opposition comparable à celle existant entre la règle générale (*utsarga*) et la règle qui restreint son domaine d'application (*apavāda*)²⁰. On en déduit qu'il s'agit d'une opposition entre des termes similaires mais présentant une inégalité quant à la richesse de leur forme. Par rapport à la forme qu'il évoque, le symbole est un appauvrissement, une imitation partielle. Cette manière de concevoir l'opposition entre la forme idéale et la forme sensible est celle de la pensée archaïque qui tient la réalité du monde sensible, y compris l'expérience humaine, pour une réplique incomplète de la réalité mythique. Puisque parmi les fonctions du mythe se range surtout celle de la résolution des contraires²¹, le mythe apparaît comme un schéma d'intelligibilité totalisant qui renferme aussi les variables antinomiques du réel.

¹⁶ *Cours de linguistique générale*, Paris, 1960, p. 109.

¹⁷ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, p. 109.

¹⁸ Trad. ital., R. Gnoli, *Essenza dei Tantra*, Torino, 1960, pp. 214–215.

¹⁹ Mahābhāṣya ad I, 1, 56 après *vārttika* 13; sur les illustrations de l'idée de substitution dans la littérature grammaticale, voir Y. Ojihara et L. Renou, *La Kāśikā-ṛṭi*, Paris, 1960–1962, 2^e partie, pp. 43 sqq.

²⁰ Mahābhāṣya ad I, 1, 56, *vārttika* 15–17.

²¹ C. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 248

Par rapport à l'abstraction conceptuelle qui est logique, intensive et plus pauvre que son objet, le mythe est une abstraction ontologique, extensive et plus riche que les réalités subordonnées à lui. En tant que type d'abstraction, la structure est à rapprocher du mythe, puisqu'elle aussi, loin d'être la simple charpente du réel, elle est, par contre, plus riche que lui, schéma totalisant la somme de toutes les variables, coprésence de tous les possibles, unité des oppositions. Ces similitudes existant entre le mythe et la structure ne sont pas dépourvues d'intérêt pour établir les parentés philosophiques de celle-ci. On a parlé de la pensée gestaltiste et de la morphologie goethéenne²²; mais, puisqu'il s'agit d'une abstraction plus riche que l'objet dont elle doit rendre compte en tant que condition d'intelligibilité et principe de description formelle, nous croyons qu'on pourrait regarder du côté de la philosophie de la forme, telle qu'elle nous a été léguée par Platon et les néoplatoniciens. En effet, cette ontologie qui n'est, à bien des égards, qu'une transpositions philosophique de la pensée archaïque²³, fait état d'une forme abstraite, dont la totalité et la plénitude sont morcelées et appauvries par ses manifestations sensibles²⁴. De plus, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que dans la terminologie technique de la glossématique — la théorie la plus élaborée du structuralisme — certains mots ont un cachet philosophique hellénique. Ainsi le terme « paradigme » est plus proche de son emploi initial (« idée », « archétype ») que de son acception secondaire et courante (« modèle »); de même les mots « plèrème » et « cénème » sont à retrouver dans la gnose valentinienne, où ils expriment respectivement la plénitude de la perfection archétypale et la pauvreté du monde sensible.

La morphologie comparée des cultures fait donc ressortir le fait que l'éclosion de la linguistique structurale est à rattacher soit directement (dans l'Inde antique) soit indirectement (en Europe) aux abstractions ontologiques de la pensée archaïque.

²² E. A. Cassirer, *Structuralism in modern linguistics*, « Word », n° 1, 1945, p. 119, où il reconnaît d'ailleurs que Goethe est platonicien.

²³ Cf. M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, 1949, p. 64.

²⁴ Cf. N. Mouloud, *Réflexions sur le problème des structures*, « Rev. Phil. », 1965, n° 1, p. 65.: « Les développements d'une philosophie des structures, au XIX^e et XX^e siècle, ont réintroduit d'une certaine manière les conceptions du „réalisme épistémologique“ ».

UN AGRONOME ROUMAIN DANS L'EMPIRE OTTOMAN PENDANT LES ANNÉES 1849—1859

par ION MATEI

L'activité, les connaissances et les préoccupations multiples du remarquable savant roumain du XIX^e siècle Ion Ionescu de la Brad, dont l'on fêtera cette année l'anniversaire de 150 ans depuis sa naissance ont eu pour effet qu'il est revendiqué — à bon droit — en même temps par les agronomes, les économistes, les statisticiens et les sociologues. En effet, il a illustré toutes ces disciplines, étant un précurseur dans ces domaines pour son pays et, comme nous le montrerons, pour d'autres pays aussi. Mais Ion Ionescu de la Brad n'est pas seulement un savant, un spécialiste, il est en même temps un démocrate révolutionnaire et son activité ne peut être comprise si l'on ne connaît aussi les limites et les conditions dans lesquelles il a pu mettre en pratique son talent d'organisateur et ses connaissances pratiques. Sa personne et son activité multiforme, comme technicien et comme démocrate-révolutionnaire, ont fait l'objet de plusieurs études. Ses principaux ouvrages, surtout ceux d'économie et d'agronomie, ont été réédités, de même que sa courte mais si intéressante autobiographie¹.

De nombreux aspects de sa vie et de son activité sont pourtant restés peu connus et certains détails n'ont pas été éclaircis. Récemment la monographie d'A. Vasiliu, *Ion Ionescu de la Brad*, parue aux éditions «Agrosilvica», offre une présentation générale de sa vie et certaines précisions intéressantes et utiles. L'auteur est membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et un spécialiste émérite des sciences agricoles. L'ouvrage est publié dans la collection «Prédécesseurs de l'agriculture roumaine», aussi l'accent y est-il mis sur ce côté-là de l'activité de Ion Ionescu de la Brad.

Né dans la ville de Roman, en Moldavie, le 24 Juin 1818, Ion Ionescu de la Brad a suivi les cours de l'école élémentaire de sa ville natale. Il a eu un

¹ G. Bogdan-Duică, *Viața și opera întiiului țărănist român* (La vie et l'œuvre du premier agrarien roumain), Craiova, 1921; Ion Ionescu de la Brad, *Opere* Bucarest, 1942; le volume cumulatif *Omagiu lui Ion Ionescu de la Brad*, Iași, 1957. Récemment A. Vasiliu, *Ion Ionescu de la Brad*, Bucarest Ed. «Agrosilvica» 1967, fait savoir qu'il publiera une bibliographie partielle de ses œuvres qui comprendra 42 ouvrages et 200 articles. La bibliographie ayant trait à Ion Ionescu de la Brad comprend vingt livres et 150 articles divers et conférences.

frère cadet, qui est devenu professeur à l'Université de Jassy et ministre des Affaires Etrangères de Roumanie peu de temps avant la guerre de l'Indépendance roumaine.

Ion Ionescu de la Brad fut envoyé en 1838—1840 en France pour études à l'École d'agriculture de Roville, qui était connue depuis longtemps dans nos pays². Il étudia aussi aux écoles d'agriculture d'Auxerre, de la Forêt de Senart et à Paris. Revenu en Moldavie en 1841, il administra les domaines du prince Mihai Sturdza et fut bientôt nommé professeur à l'Académie « Mihăileana » de Jassy. Il est ainsi le premier professeur de sciences agricoles et le fondateur de l'enseignement agricole supérieur dans les Pays Roumains³.

Appelé par les révolutionnaires de Valachie, au cours de l'été de l'an 1848, il fut nommé vice-président de la commission de la propriété qui s'occupait du problème de l'émancipation et de l'attribution des terres aux paysans. Mais après la répression de la révolution de 1848 en Valachie, Ion Ionescu de la Brad fut obligé, après quelques pérégrinations en Transylvanie, d'émigrer à Constantinople, où il resta de 1849 à 1857.

Etant donné que son séjour en Turquie est un épisode important dans sa vie, nous nous proposons, en nous étayant sur des données peu connues, d'exposer son activité pendant cette période. Son séjour à Constantinople est, en effet, en rapport avec une intense activité pratique et de publiciste, qui n'est pas suffisamment connue.

On peut distinguer, dans cette période de 1849—1857, trois directions principales de son activité: 1) Son appui accordé au programme révolutionnaire auprès du gouvernement ottoman; 2) son activité de publiciste; 3) son activité pratique.

Ces directions de l'activité d'une personnalité marquante ne peuvent être expliquées si l'on ne connaît les circonstances essentielles de la vie politique et sociale de l'Empire ottoman à cette époque. Car nous nous trouvons à l'époque des réformes connues sous le nom de Tanzimat, essai de réforme qui a échoué en partie, mais qui a eu néanmoins une importance particulière pour l'évolution de quelques institutions de l'Empire ottoman.

Ion Ionescu de la Brad réussit à s'attirer l'attention des cercles avancés du gouvernement d'alors de l'Empire ottoman, c'est-à-dire du grand vizir Rechid Pacha, et il obtint durant toute son activité l'aide personnelle de ce grand dignitaire.

Bien qu'une documentation complète sur sa vie, notamment les matériaux des Archives turques fassent défaut, les faits qui peuvent justifier nos affirmations sont connus dans les grandes lignes.

Lors de son arrivée en Turquie, Ion Ionescu de la Brad s'occupe tout d'abord de réaliser la mission qui lui avait été confiée par les révolutionnaires roumains de 1848, concernant surtout leur programme agraire, qui exigeait l'émancipation des paysans et la distribution des terres des grands propriétaires. Dans la monographie sus mentionnée, l'auteur parle du mémoire de

² G. Cristea, *L'expérience de l'école agricole de Roville (France) en Roumanie*, dans « *Revue roumaine d'Histoire* », t. IV, n^o 4 pp. 832—839.

³ A. Vasiliu, *op. cit.*, p. 33.

Ion Ionescu de la Brad, dont celui-ci fait également mention dans son autobiographie. Il semble que le grand vizir Rechid Pacha ait donné personnellement son appui au programme agraire de Ion Ionescu de la Brad, puisque beaucoup plus tard, en 1885, s'adressant aux paysans celui-ci mentionne « l'illustre réformateur de l'Empire ottoman, le grand vizir Rechid Pacha, qui vous a donné son soutien »⁴. D'autre part, nous savons que ce grand vizir était à cette époque (1849—1850) le personnage qui donnait, dans une certaine mesure, son appui au programme des révolutionnaires et même à l'union des deux Principautés Roumaines⁵. L'un des collaborateurs du grand vizir Ahmed Vefik Pacha, commissaire ottoman dans les Principautés Roumaines durant la période Mars 1850—Juin 1851, a donné lui-même son appui aux éléments révolutionnaires⁶, il est vrai que prudemment et pour une courte période.

Les causes qui ont déterminé le gouvernement ottoman à changer progressivement d'attitude et après la guerre de Crimée à adopter une position complètement opposée furent tout d'abord la crainte que les mouvements révolutionnaires et les revendications sociales et nationales ne se propagent dans certaines régions de l'empire ottoman (voir notamment la révolte des paysans bulgares de Vidin en 1850 contre les ayans locaux) et ensuite certaines considérations d'ordre international⁷.

Mais dans la période comprise entre 1848 et le milieu de l'année 1850, Ion Ionescu de la Brad, de même que les autres révolutionnaires roumains restés à Constantinople, a rédigé un grand nombre de mémoires adressés tantôt au Divan impérial, tantôt à des personnalités turques et surtout à certains cercles diplomatiques influents de la capitale de l'empire. Toutefois vers le milieu de l'année 1850, les démocrates révolutionnaires roumains de Constantinople et d'autres pays étaient pleinement édifiés sur l'attitude du gouvernement ottoman, qui n'entendait donner aucun appui aux revendications du programme révolutionnaire⁸. Certains de ces révolutionnaires ont voulu attendre des conjonctures diplomatiques plus favorables, mais les événements ont évolué d'une façon contraire à leurs espoirs. Certains de ceux-ci ont accepté entre temps des dignités de la part du gouvernement turc, telle que celle de bey de l'île de Samos, par exemple. D'autres se sont consacrés à des activités pratiques (ingénieurs, agronomes etc.).

Il s'agit là de quelques contributions roumaines qui, bien que de peu d'importance, mériteraient d'être prises en considération dans une étude d'ensemble concernant l'influence des émigrés révolutionnaires d'Europe

⁴ *Dave de seamă către alegătorii colegiului al IV-lea de Roman din partea deputatului lor Ion Ionescu (de la Brad)* (Compte rendu aux électeurs du IV^e collège de Roman fait par le député Ion Ionescu (de la Brad), Jassy, 1885, p. 114 (le chapitre concernant le problème des paysans en 1848).

⁵ *Istoria României*, vol. IV, Bucarest, Ed. de l'Académie, 1964 p. 252 A. Oțetea, *Unirea Principatelor*, dans « Gazeta literară », nr 795 de 25 ianuarie 1968.

⁶ Voir notre article sur Ahmed Vefik Pacha dans ce volume.

⁷ H. Inalcik, *Tanzimat ve Bulgar Meselesi*, Ankara, 1943; idem, *Sened-i ittifaq ve Gülhane Hatt-i Hümayûnu*, dans « Belleten », XXVIII, 1964, pp. 603—622; idem, *Tanzimat'ı uygulanması ve sosyal tepkileri*, dans « Belleten », XXVIII, 1964, pp. 623—690. Voir aussi la lettre de Ghica à Bălcescu publiée par N. Cartoian, *Scrisori inedite...*, Bucarest, 1911, p. 19—34

⁸ I. Matei, *art. cit.*

après 1848 sur la pensée sociale et politique de la Turquie⁹. Parmi ces révolutionnaires il faut mentionner Ion Ionescu de la Brad. Ses idées sociales et politiques, de même que les méthodes qu'il a préconisées ont été exposées au cours de son intense activité de publiciste. Depuis son article *Excursion agricole à Brousse*, parue en 1849 dans le « Journal de Constantinople », qui a attiré l'attention des dirigeants ottomans sur les problèmes traités par l'émigrant roumain, jusqu'aux derniers articles publiés dans différents journaux et revues, on peut suivre son activité de penseur, d'humaniste et de sociologue.

L'activité de publiciste de Ion Ionescu de la Brad à l'époque de son séjour en Turquie, a été mentionnée en passant dans quelques études publiées dans notre pays. Dans la monographie susmentionnée, l'auteur essaye de préciser quelques détails concernant des articles et des études dont nous ne savons pas exactement si elles ont été publiées ou si elles sont restées en manuscrit. En tout cas, une bibliographie des articles et des études de ce savant roumain, durant cette période serait nécessaire¹⁰.

Nombre d'articles dont nous connaissons l'existence d'après des travaux bibliographiques se rapportent à des problèmes concernant le développement économique de la Turquie¹¹. Ainsi: *Coup d'oeil sur les conditions de la production de la richesse en Turquie*, publié dans le « Journal de Constantinople », 1850, n° 232, ou dans le 1850, n° 208; *La fabrication de la soie*, II; *Notes de voyage à Varna* etc.

La collaboration de Ion Ionescu de la Brad aux journaux de Constantinople semble avoir été non seulement très abondante, mais elle a intéressé considérablement les lecteurs, car ses articles avaient trait à des problèmes économiques et sociaux qui préoccupaient les cercles dirigeants de la Turquie. Ion Ghica, le chef de l'émigration roumaine à Constantinople à cette époque, envisageait la création d'un journal roumain à Constantinople¹², justement en considération des succès comme publiciste de Ion Ionescu de la Brad et d'autres Roumains émigrés, aussi bien que de son propre succès. En effet, dans les Archives « Ion Ghica » de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, il existe le projet d'un tel journal. De même, il faut noter le projet de la création d'un journal international (avec des articles en turc, arabe, grec, roumain et serbe), dans lequel l'accent devait être mis sur des problèmes économiques concernant diverses régions de la Turquie¹³. Mais nous ne connaissons aucun détail sur des démarches faites pour la réalisation de ces projets qui paraissent n'avoir pas eu de suite. Ion Ionescu de la Brad allait continuer à collaborer au « Journal de Constantinople », dont le directeur Noguez a fait paraître des tirages à part de quelques articles ou de certains groupes d'articles, ce qui prouve l'intérêt des

⁹ Serif Mardin, *The Genesis of Young Ottoman Thought*, Princeton, New York, 1962, p. 256 note 231.

¹⁰ A. Vasiliu, *op. cit.*, p. 75.

¹¹ N. Michoff, *Bibliographie des articles de périodiques allemands, anglais, français et italiens sur la Turquie et la Bulgarie*, Sofia, 1938.

¹² *Documente și manuscrise literare* vol. I. ...Bucarest Ed. de l'Académie 1967. p. 141—148.

¹³ *Ibidem.* p. 141.

problèmes traités¹⁴. Au cours de l'été de l'année 1850, Ion Ionescu de la Brad, accompagné d'un autre émigrant roumain, Ioranu, entreprend plusieurs voyages dans la Dobroudja et publie dans le « Journal de Constantinople » plusieurs articles concernant les observations faites au cours de ce voyage, puis un ouvrage à caractère monographique que l'auteur allait republier ensuite en Roumanie, et qui a eu deux traductions roumaines. Cependant il convient de remarquer certains détails concernant ce voyage d'études. En effet il ressort de la correspondance des démocrates-révolutionnaires roumains que Ion Ionescu de la Brad a attendu, pour faire ce voyage, d'être nommé membre du Conseil de l'Agriculture de l'Empire ottoman et cette nomination est venue un peu plus tard, à savoir un an après. Les buts du voyage étaient multiples. Outre celui de recueillir des informations, Ion Ionescu de la Brad proposait la création d'une ferme modèle d'après son expérience de l'école de Koville, idée avancée par Ion Ionescu de la Brad dès avant la révolution de 1848. Dans une lettre adressée à N. Bălcescu, Ion Ghica nous fait connaître un projet auquel devaient être coïntéressés quelques dignitaires ottomans et le prince régnant de Moldavie Grigore Ghica¹⁵. D'autre part, Bălcescu, qui montrait de l'intérêt pour ce projet, s'offrait de le soutenir en consultant aussi des spécialistes français¹⁶. Cependant, les révolutionnaires roumains envisageaient dans ces projets des buts nationaux et révolutionnaires, surtout à cette époque, où les révolutionnaires étaient persécutés et obligés de vivre dispersés dans l'émigration. Ion Ghica, qui voulait attirer l'attention du gouvernement ottoman sur cette région, proposait la construction des voies de communication dans la Dobroudja. Il tenait au courant de ce projet Ahmed Vefik effendi, à cette époque commissaire extraordinaire dans les Principautés¹⁷. Mais celui-ci estimait certains de ces projets directement révolutionnaires, tandis que d'autres, tels que le projet d'une ferme modèle et celui d'une école d'agriculture, lui semblaient peu réalisables, parce que se trouvant dans une région trop éloignée. En réalité, la cause de ce refus et de ces hésitations était la politique du gouvernement ottoman qui, à ce moment-là, ne voulait pas promouvoir des idées de réforme aux frontières de l'Empire ottoman et qui craignait aussi les complications internationales que la réalisation de ces idées aurait amenée. Ce qu'il y a de certain c'est que ces projets furent ajournés, pour n'être mis en pratique qu'après des dizaines d'années, sous d'autres formes et dans d'autres conditions.

¹⁴ J. Ionescu, *La fabrication de la soie*, II, « Journal de Constantinople », 5^e année, n° 208, 1850, pp. 1-2; idem *Coup d'œil sur les conditions de la production de la richesse en Turquie*, ibidem, n° 232, 1850, p. 1; idem, *Varna*, ibidem, n° 232, 1850, p. 1; idem, *Un jour de voyage dans la Dobroudja*, ibidem, n° 239, 1850, p. 1; idem, *Les débouchés de la Dobroudja sur les bords de la Mer Noire*, ibidem, n° 248, 1850, pp. 1-2; idem, *Les débouchés de la Dobroudja sur le Danube*, ibidem, n° 249, 1850, p.1; idem, *Projet sur les voies de communications de la Dobroudja et d'une partie de la Bulgarie*, ibidem, n° 250, 1850, pp. 1-2 idem. *La topographie de la Dobroudja*, n° 252, 1850, p.1.

¹⁵ N. Cartoian, *op. cit.*

¹⁶ N. Bălcescu, *Opere*, IV, *Corespondența*, éd. G. Zane, Bucarest, 1964.

¹⁷ I. Matei, *op. cit.*

Mais ce que Ion Ionescu de la Brad n'a pas pu réaliser dans la Dobroudja, il allait le réaliser pour une autre région, qui se trouvait à cette époque sous l'administration directe de l'Empire ottoman: la Thessalie. Il s'agit de la période d'activité de Ion Ionescu de la Brad en tant qu'administrateur des domaines du grand vizir Rechid Pacha. Mais avant cette activité il avait déjà fait deux longs voyages d'études en Thessalie, dont l'un en 1851 nous est connu par plusieurs articles publiés dans le « Journal de Constantinople », ¹⁸ qui sont en fait des chapitres du livre paru aux éditions de ce journal, livre intitulé: *De la Thessalie telle qu'elle est et telle qu'elle peut être*.

Dans la préface de ce livre, l'auteur montre que cet ouvrage est « le résultat d'une excursion que le grand vizir Rechid Pacha m'a mis en état de faire dans cette belle et riche province ». C'est probablement de l'année suivante, 1852, que date un autre ouvrage, le résultat d'une excursion en Asie Mineure: *Excursion agricole dans l'Asie Mineure*, qui a été conservé en manuscrit ¹⁹ et dont on ne sait pas quand il a paru, puisque les bibliothèques roumaines ne possèdent aucun exemplaire imprimé de cet ouvrage.

Au mois de Mars 1853, Ion Ionescu de la Brad devint l'administrateur des domaines que Rechid Pacha, le grand vizir, possédait en Thessalie. Nous ne connaissons en détail ni l'activité, ni les circonstances dans lesquelles il quitta son poste de membre du Conseil de l'Agriculture (*medjlis-i zira'at*) et celui de directeur de l'École d'agriculture de San Stephano, mais on sait qu'il fut nommé administrateur des domaines de Rechid Pacha ²⁰ en Thessalie lorsque ce dernier avait cessé d'être grand vizir et lorsque les institutions agricoles créées par les suggestions de ce grand réformateur ottoman souffraient elles-aussi des transformations et des modifications.

Dans la monographie susmentionnée ²¹, l'auteur énumère les réalisations pratiques de l'agronome roumain, qui réussit en peu de temps à faire gagner au propriétaire de ces domaines un revenu dix fois plus grand que celui qu'il avait auparavant.

¹⁸ J., Ionesco *Canal de Küstendje*, dans « Journal de Constantinople » 6^e année, n^o 295, 1851, p. 1; idem, *Des voies de communications*, ibidem, n^o 299, 1851, pp. 1-2; idem, *Les éléments du crédit*, ibidem n^o 318, 1851; idem, *Etat administratif et financier*; idem, *Les forêts*, ibidem, n^o 330. Ces derniers articles sont des chapitres du livre *La Thessalie agricole telle qu'elle est et telle qu'elle peut être*.

¹⁹ A. Vasiliu, *op. cit.*, p. 67 note 1.

²⁰ La première école d'agriculture en Turquie et la première ferme modèle fut celle de Aya Mama (San Stephano), près d'Istanbul, et elle n'eut pas une vie très longue, de même que le Conseil de l'agriculture (*Medjlis-i Zira'at*). En général on considère que la promotion de l'agriculture scientifique en Turquie est l'œuvre du Collège Halkali d'agriculture et de science vétérinaire, fondé en 1308/1890 (voir l'article *Filâha*, dans l'*Enc. de l'Islam* », Nouv. E d. t. II. pp. 928-930). Au sujet de l'agriculture en Turquie, voir *Türk ziraat tarihine bir bakış*. Après la mort de Rechid Pacha, l'activité de Ion Ionescu de la Brad fut oubliée. Le gouvernement ottoman va faire appel en 1860 à un autre spécialiste pour la Dobroudja, Gaudry, qui publiera l'ouvrage *Recherches scientifiques en Orient* Paris, 1860. Les spécialistes en agriculture pourraient faire une comparaison intéressante entre les conclusions des deux agronomes le Roumain Ionescu de la Brad et le Français Gaudry.

²¹ A. Vasiliu, *op. cit.*, p. 71.

Les résultats de son administration, qui s'est poursuivie pendant quatre ans et demi, ont été publiés en partie dans l'ouvrage *Compte rendu de l'administration des domaines de son altesse le grand vizir Rechid Pacha depuis le 1^{er} Mai 1853 jusqu'au 1^{er} Mai 1854*, ouvrage qui fut publié d'abord dans le « Journal de Constantinople », puis en tirage à part et republié de nouveau à Bucarest en 1866. Ion Ionescu de la Brad cherchait à attirer l'attention sur l'importance considérable d'une agriculture rationnelle étayée sur des méthodes modernes pour l'époque. Il semble que son ancienne idée, celle de la création d'une école d'agriculture, il ait pu la réaliser en Thessalie²². Le spécialiste roumain devint ainsi connu à Constantinople, et en 1856 il y fait paraître un nouvel ouvrage: *Etudes sur le domaine impérial de Tchiftler-Tchiflii*.

De même, à cette époque paraissent des articles signés par Ion Ionescu de la Brad qui reproduisent certains mémoires qu'il avait présentés au gouvernement ottoman entre 1849 et 1850²³.

Certes l'activité de Ion Ionescu de la Brad en Thessalie dépasse de beaucoup celle d'un simple « administrateur ». En effet, il a considéré cette époque de sa vie comme une bonne occasion pour mettre en pratique ses idées concernant l'organisation de l'agriculture et celles des fermes modèles. Il a cultivé des céréales et différentes légumes sur les terres du grand vizir, à savoir du blé, des pommes de terre, du maïs; il a pris grand soin des oliviers, des vignes et des forêts, a aménagé des canaux, a desséché des marais, a construit des chemins et fait des travaux d'adduction d'eau. De même, il a organisé un système de crédits pour les paysans qui cultivaient ces domaines et a créé à leur usage une école d'agriculture.

La personnalité de ce savant et de cet organisateur plein de talent, qui a fait don si généreusement de ses connaissances et de ses efforts à l'idéal de progrès social et économique dans ces régions si éloignées de son pays, mérite d'être évoquée et sa biographie, surtout pour cette époque, devrait être étudiée minutieusement.

²² A. Vasiliu, *op. cit.* p. 75.

²³ Notre article était déjà sous presse quand est paru l'ouvrage: „Contributions à la connaissance de l'activité de Ion Ionescu de la Brad pendant son exil en Turquie" (en roumain) par Amilcar Vasiliu et Mihail Guboglu dans le volume: *Ion Ionescu de la Brad. Aniversarea a 150 de ani de la nastere* (Ion Ionescu de la Brad Anniversaire de 150 ans depuis sa naissance) Bacău, 1968 p. 225—237 etayé surtout sur les recherches faites par M. Guboglu à Constantinople.

Arta orientală în România (L'Art oriental en Roumanie), Bucarest, Ed. « Meridiane » 1963

Sous ce titre, la maison d'Éditions « Meridiane » de Bucarest a publié un fort album contenant 140 planches, dont 39 en couleurs, qui reproduisent un choix d'objets d'art oriental et extrême-oriental d'un haut prix pour la plupart et d'une valeur esthétique évidente. Ces objets appartiennent soit au Musée d'art de la République, soit aux collections de l'Académie, soit aux collections du défunt professeur Georges Oprescu, membre de l'Académie, du professeur Ștefan Nicolau, membre de l'Académie, et de Mr. Hrandt Avakian. C'est le professeur Georges Oprescu, l'historien d'art bien connu, qui signa l'avant-propos de ce volume. Nous nous proposons à notre tour d'en relever les mérites, celui tout d'abord de mettre à la portée du public une sélection instructive et judicieuse d'œuvres d'art présentées dans des conditions techniques très honorables et parfois admirables et, ensuite, celui d'offrir aux amateurs étrangers un aperçu des trésors artistiques des collections roumaines.

Soixante-dix reproductions d'art chinois nous font admirer autant de chefs d'œuvres en pierre, bronze, agathe, émail, cloisonné, porcelaine, peinture sur soie, datant surtout de l'époque Ming, représentant quelquefois d'autres moments remarquables de la civilisation du Céleste Empire. A noter certain paysage peint sur soie par *Wen-Tchen* (1480—1559) — planche 63 —, un pur miracle de finesse, d'exécution et de perspective dans l'ordonnance des plans ascendants; sont également à retenir des fleurs de lotus, peinture tibétaine du XVII^e siècle (planche 68), traitées d'une manière presque moderne dans une gamme de couleurs sobre et subtile à la fois, estompée par la transparence de l'eau, qui rappelle les ondes du Botticelli de la *Naissance de Venus*. A noter de même les porcelaines de l'époque K'Ang-Hi (1662—1722, planche 48) et la déesse parmi les fleurs de lotus — jadécite translucide du XVIII^e siècle (planche 43) — ravissante de grâce et d'ingéniosité, reprenant avec beaucoup d'éclat les vieilles traditions de l'époque Song.

Les 23 reproductions d'art japonais représentent surtout la peinture et l'art plastique du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle, au moment où triomphe sur l'académisme de l'époque précédente le style plus libre des Ukiyo-é. Les fleurs d'iris d'Ogata Kōrin (1660 — et non pas 1665, comme il est mentionné dans la table des matières analytique — 1716, planche 79) sont d'une exquise fraîcheur, tandis que le chien Fō (faïence de Kyioto, même époque, planche 92) exprime une autre caractéristique du génie japonais: à côté d'un réalisme mesuré et savant, voici l'imagination populaire, évoquant des êtres fabuleux, dans toute leur troublante fascination, qui allait nspirer à Sotatsu son fameux dieu du vent. Très suggestives, très couleur locale, sont les silhouettes féminines de *Moronobu* ou de son école (planches 80—81), enlevées en hauteur à la manière des kakémonos. Et l'on doit remarquer au même titre la femme au paysage de Masanobu

(planche 88), bien qu'il faille rectifier les dates de la table des matières, selon lesquelles ce chef de l'école de Kano, émancipé des influences chinoises au milieu du XV^e siècle, serait le contemporain des Outamaro et des Hokusai. Mais somme toute, le choix fait parmi les œuvres japonaises appartenant aux collections de notre pays témoigne d'un goût très sûr, d'un discernement avisé.

Les reproductions d'art hindou, peu nombreuses, sont, par contre, d'une valeur inestimable. La miniature représentant *Jehandjir-khan*, successeur de l'empereur Akbar (planche 100), est un pur chef d'œuvre de l'école mughal, tout comme *Akbar et son fils* (planche 106), dont le naturel, la spontanéité n'excluent ni la recherche, ni le fini de l'exécution. Telle scène de divan école mughal (planche 102), telle enluminure présentant des chevaliers hindous (XVIII^e siècle, planche 102), telle miniature radjpoute du même siècle (*Cortège dans un paysage*, planche 107), témoignent d'une création suprêmement raffinée et que pourtant on ne voit pas tomber dans le maniérisme. On conçoit qu'un pareil art ait charmé l'Europe, dès qu'on l'eût connu par l'entremise des Portugais et des Espagnols.

Parmi les neuf reproductions d'art khmer et siamois, nous nous arrêtons devant certain personnage du panthéon bouddhiste (Siam, bronze doré, planche 112) — d'ailleurs la photo en couleurs est de toute beauté — et devant une *Danse rituelle* (XVI^e siècle, planche 117) dont les valeurs incantatoires rappellent l'école hindoue de Madras dans sa meilleure époque.

Nous ne saurions passer sous silence les objets d'art persan. La céramique « bleu de Perse », les émaux brillantés de reflets d'aigue-marine ont été connus en Moldavie dès le règne d'Etienne le Grand et chez nous on a apprécié depuis des siècles hautement cet art à la fois précieux et familier. Parmi les vingt planches de l'album, on n'a que l'embarras du choix : nous glanons au hasard les images des planches 123, 129 et 132, des miniatures, des reliures, des enluminures, remontant au XVI^e siècle, aux écoles de Tabriz ou de Chiraz (par exemple *Scène dans un jardin*, ou telle *Scène de Divan*, sertie dans un cadre floral, début du XVII^e siècle) pour nous arrêter devant la *Joueuse de luth* du XVIII^e siècle, dont le mouvement est d'un naturel parfait, saisi d'un seul trait, vibrant comme un arpegge. On conçoit bien qu'au siècle dernier Ingres, le maître du dessin, ait eu recours à la miniature persane pour retrouver la tradition d'une ligne impeccable qui, loin d'être sèche ou rigide, empruntât, au contraire la fonction du rythme musical.

Il y a dans cet album beaucoup d'autres planches à citer, mais, nous le répétons, nous n'avons fait que glaner parmi les images les plus expressives et les photos les mieux réalisées de ce recueil, qui par lui-même mérite des éloges sincères. Enfin, nous admirons — et cette fois — ci sans réserves — le couvre-livre d'après un paravent chinois du XVII^e siècle : la chromatique savante projetée sur un fond de laque, les silhouettes croquées avec esprit, composent un décor d'une incontestable beauté. Tel qu'il se présente, l'album de la maison d'Éditions « Meridiane », possède une triple valeur : esthétique, documentaire et celle de faire connaître aux amateurs étrangers les richesses des collections d'art de notre pays.

Rodica Ciocan-Ivănescu

ALEXANDRA ZIGURA, *Covoare turcești* (Tapis turcs), Bucarest, 1966, 76 p.

Le Musée des Arts de la République Socialiste de Roumanie a fait paraître ces dernières années un certain nombre de catalogues des œuvres qu'il abrite dans ses salles et récemment il a publié ce catalogue des nombreux tapis turcs qu'il possède.

Les tapis turcs sont des œuvres d'art réalisées selon certaines règles invariables, ornés de motifs symboliques, difficilement déchiffrables pour les non initiés. La combinaison de ces règles fixes et la personnalité de l'artiste confèrent à ces tapis une valeur et une individualité à part, chacun étant un exemplaire unique d'une très grande série. Ce sont surtout ces exemplaires uniques, les plus précieux au point de vue de la création artistique, de la richesse et de l'ancienneté des motifs ornementaux qui se trouvent représentés dans ce petit livre.

La première partie de l'ouvrage est une brève histoire des tapis orientaux et surtout des tapis d'Asie Mineure. L'auteur décrit clairement la décoration de ces tapis, les motifs et les couleurs, puis elle indique les éléments qui peuvent dater un tapis turc et en déterminer la ville où il fut fabriqué. Après ce premier chapitre, l'auteur nous initie dans les secrets de la fabrication des tapis orientaux; de cette manière le lecteur est capable de percevoir facilement la différence qui les sépare. Après avoir énuméré les catégories les plus importantes de tapis turcs, l'auteur consacre un chapitre spécial aux tapis appelés « Siebenbürger », différents des tapis turcs ayant une origine certaine qui ont été importés en Transylvanie en grand nombre. Par exemple, pour l'année 1503 les registres des douanes consignent plus de 500 tapis importés en Transylvanie. Les tapis appelés « Siebenbürger » sont décrits méthodiquement, par rapport à leur ornementation et à la distribution de leurs motifs décoratifs. Les 23 planches commentées et la bibliographie qui s'y trouve adjointe pourront aider les conservateurs des musées et les muséographes à identifier leurs tapis et à reconnaître les motifs décoratifs.

Ce catalogue n'est pas un simple guide, mais plutôt un petit manuel clair, concis et documenté de ce domaine de l'art oriental.

Radu Ionescu

ION BANU, *Sensuri universale și diferențe specifice în filozofia Orientului antic* (Sens universels et différences spécifiques dans la philosophie de l'Orient ancien), vol. I *Mesopotamia, Egipt, China*, Bucarest, Ed. Stiințifică, 1967, 456 pp.

Cet ouvrage n'est pas seulement une histoire de la pensée mésopotamienne, égyptienne et chinoise, mais aussi un exposé clair et systématique des principales directions suivies par les débuts de la pensée philosophique. Mais ces débuts de la réflexion philosophique sont envisagés par l'auteur comme dérivant d'une manière indiscutable de la lutte contre la tyrannie et l'oppression engendrées par le système de production asiatique. De la sorte, pour l'auteur, la naissance de la philosophie est due beaucoup moins aux conceptions théologiques, ou encore à la dépersonnalisation des mythes ou à leur processus d'abstraction, qu'on ne serait enclin à le croire. L'étude qui ouvre cet intéressant ouvrage *Au sujet de la formation sociale tribulaire (asiatique)* a comme but de présenter la scène politique, sociale et économique dans laquelle a pris naissance la philosophie dans l'Orient Ancien, où elle est née comme une réaction à l'oppression sociale. L'auteur a étudié dans une série d'articles parus ces dernières années le problème du système de production asiatique et les controverses qui se sont produites concernant ce sixième système de production, conçu par certains auteurs marxistes comme une variante du système de production esclavagiste (parce que les membres des communautés agricoles se trouvaient dans un état de semi-esclavage, vis-à-vis de ceux qui s'approprièrent une bonne partie de leurs revenus), tandis que d'autres auteurs l'ont compris comme étant

une variante du système de production de la commune primitive (parce que ces communautés agricoles avaient une base économique similaire à celle de la commune primitive). D'autre part, ni l'Égypte ancienne (où les esclaves possédaient même des terres), ni la Mésopotamie, ni la Chine ancienne n'avaient un grand nombre d'esclaves et ceux-ci jouaient un rôle très réduit dans le processus économique, de sorte qu'il est difficile de les appeler « état esclavagistes », comme le furent plus tard certaines des cités grecques et surtout Rome. Cependant l'exploitation et l'oppression n'étaient pas moindres dans l'Égypte des pharaons, en Chaldée, en Assyrie ou en Chine, et c'est là le fait le plus important, dont la réalité est démontrée par les nombreuses révoltes des paysans et des citoyens dans l'Égypte pharaonique ou en Chine, par exemple.

L'auteur montre que l'immense majorité des documents écrits qui nous sont restés de ces civilisations anciennes représente le point de vue des tyrans et des oppresseurs et ce n'est que par déduction et d'une manière indirecte que nous pouvons nous rendre compte de la pensée des opprimés qui vivaient dans ces états où régnait le système de production « asiatique ». D'autre part, une infime quantité de documents écrits sur papyrus nous est restée en Égypte de l'immense quantité de documents égyptiens et des innombrables archives égyptiennes de temples, par exemple. Ceux qui sont parvenus jusqu'à nous sont ceux qui ont été conservés par les conditions climatiques (sécheresse) de la Haute Égypte. Le climat humide et chaud du Delta, par contre, a détruit en entier une masse énorme de documents écrits sur papyrus. C'est de cette manière que l'on pourrait expliquer, il nous semble, le contraste frappant entre la rareté ou la pauvreté des textes philosophiques ou préphilosophiques de l'Égypte ancienne et les affirmations réitérées des historiens et des philosophes grecs sur l'existence d'une pensée philosophique constituée en Égypte. Car Diogène Laërce affirme que Hécatéé d'Abdère aurait écrit un livre sur la philosophie des Égyptiens (Diogène Laërce, *Vie des philosophes*, livre I, chap. VII, 10). Il nous faut remarquer toutefois que le terme même de σοφία « sagesse » pourrait être un terme grec d'origine égyptienne (s b ζ. ω « enseignement » et aussi s b ζ j. t « enseignement ». cf. copte sahidique, bohairique et fayoumique S b o; cf. aussi l'araméen SBR au peal « il a pensé, il a réfléchi ») puisque les étymologies indo-européennes de ce terme sont peu acceptables. Pour cette origine égyptienne du mot σοφία plaide encore le fait que le terme grec φιλοσοφία fut introduit par Pythagore (Diogène Laërce, *op. cit.*, livre I, chap. VIII, 2, et aussi Jamblique, *Vie de Pythagore*, §159), qui aurait habité en Égypte, et y aurait appris, étant recommandé par le tyran Polycrate, au roi Amassis d'Égypte « les doctrines secrètes des Égyptiens concernant les dieux » (Diogène Laërce, *op. cit.*, livre I, chap. III, 6). De toute manière, dans les écrits et les doctrines des Pythagoriciens tardifs, on reconnaît facilement une série d'interdictions et de tabous égyptiens (cf. Hiérocclés, *Commentaire sur les vers d'or des Pythagoriciens*, traduction française par Mario Meunier, Paris, 1925; cf. aussi Hérodote, II, 81). Mais hormis Pythagore, dont la vie et les doctrines ont pu être idéalisées par ses disciples lointains (cf. Th. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce*, trad. franç., Paris, 1928, p. 132 sq.) on peut constater chez Empédocle, élève de Pythagore, sans aucun doute, un certain nombre de tabous égyptiens (il ne portait pas de chaussures de cuir mais des sandales de bronze, il était végétarien, il ne tuait aucun animal, car il croyait à la métempsycose, il avait horreur du sang, etc.), ainsi que des doctrines théologiques égyptiennes (car il arrête les vents à l'aide de peaux d'ânes, or en Égypte l'âne était un animal sethien, et Seth, le dieu des vents, recevait des sacrifices d'ânes, cf. Diogène Laërce, *op. cit.*, livre VIII chap. V, 60). Toujours Empédocle fait montre d'une science de l'irrigation qu'il n'a pas pu apprendre en Sicile, mais en Égypte. D'ailleurs, l'influence exercée par l'Égypte sur les philosophes présocratiques a été étudiée autrefois par Albert Faure (*L'Égypte et les présocratiques*, Paris, Ed. Stock, 1923). On a affirmé

de plus que Platon avait fait un voyage en Egypte à l'âge de 28 ans « afin de faire la connaissance des prophètes » de ce pays (Diogène Laërce, *op. cit.*, livre III, chap. VIII, 6-7) et qu'il tomba malade étant soigné et guéri par les prêtres médecins d'Egypte. En tout cas, il est visible que Platon connaît le nom égyptien du dieu Thot et certains historiens de la philosophie ont avancé qu'une partie de ses doctrines étaient d'origine égyptienne (cf. Alfred et Maurice Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, 2^e édition, t. IV, Paris, (s.a.), p. 261). Cependant Plutarque, dans son célèbre traité *De Iside et Osiride*, expose les doctrines théologiques et mythologiques, montrant quelques abstractions tirées de ces mythes, mais en aucun cas Plutarque ne nous apprend des idées philosophiques égyptiennes proprement dites.

Ce ne sont pas seulement les Grecs qui nous apportent des renseignements concernant l'existence d'une « philosophie égyptienne », mais aussi les voisins immédiats de l'Egypte ancienne, c'est-à-dire les Juifs. Car l'*Ancien Testament* confirme l'existence d'une « philosophie égyptienne », puisque nous lisons dans IV Rois, IV, 30: « Et la sagesse de Salomon dépassait toute la sagesse de tous les fils du Levant et dépassait la sagesse égyptienne aussi », Ou encore dans le *Nouveau Testament*, St. Etienne proclame dans son discours prononcé peu avant sa lapidation: « Et Moïse a appris toute la sagesse égyptienne » (Actes VII, 22). De même les docteurs juifs auteurs des traités de la littérature rabbinique parlent aussi de cette « sagesse des Egyptiens » (*Midrach Tanchuma*, 124, b, et *Midrach Qohelet*, 7, 23). Mais en ce qui concerne les idées et les thèses fondamentales de cette « sagesse égyptienne », nous ne possédons pas une information certaine et il se pourrait qu'il s'agisse de la littérature didactique et morale dans le genre des *Enseignements de Phtahhotep* et de ceux du vizir Kagemni.

Or, nous considérons que la grande valeur de l'ouvrage du professeur Ion Banu réside justement dans le fait qu'il ne se limite pas aux sources grecques où se trouve mentionnée l'existence d'une philosophie égyptienne, sans renseigner exactement le lecteur ce qu'il faut entendre par l'expression de « philosophie égyptienne », sur les thèses fondamentales de celle-ci et sur la pensée égyptienne en général, mais étudie aussi les sources égyptiennes et réussit à isoler un nombre de thèmes « préphilosophiques » et même une pensée philosophique constituée. Ses recherches confirment entièrement l'existence d'une philosophie égyptienne au sujet de laquelle nous avons quelques vagues informations chez les Grecs anciens et dans la *Bible*, comme nous l'avons montré. La contribution de l'auteur à l'histoire de la pensée philosophique est d'autant plus remarquable que la plus grande partie des traités d'histoire de la philosophie se contentent, dans le meilleur des cas, de reproduire quelques informations des auteurs grecs ayant trait à la philosophie égyptienne, sans fournir aucune donnée précise concernant la direction dans laquelle s'est développée cette pensée. Le regretté professeur Aram Frenkian, collaborateur de cet annuaire, distingué helléniste et orientaliste réputé, avait étudié dans son livre *L'Orient et les origines de l'idéalisme subjectif dans la pensée européenne, t. I, La doctrine théologique de Memphis*, Paris, 1946, les implications philosophiques d'un seul texte égyptien, l'inscription du roi Chabaka. L'auteur du livre dont nous rendons compte, étudie un grand nombre de textes égyptiens, en essayant de démontrer d'une manière explicite la naissance de la pensée abstraite dans les textes égyptiens qui nous sont restés. L'auteur considère qu'un moment important dans l'apparition de la pensée philosophique est celui quand « l'abstrait est entrevu, mais il est exprimé par des notions concrètes » (p. 154, note 74). En effet, un grand nombre de notions abstraites sont exprimées par des notions concrètes dans les textes égyptiens, où même les idées abstraites communes sont rendues par des termes concrets, comme il est bien connu des égyptologues. Sans doute ce fait ne facilite pas la tâche du chercheur qui essaye de pénétrer la pensée égyptienne. Toutefois, le professeur Ion Banu réussit à isoler un certain nombre de directions, de thèmes abstraits qui se retrouvent souvent dans les textes de

l'Égypte ancienne et qui peuvent être considérés comme étapes initiales dans la « naissance » de la philosophie.

En faisant usage de la même méthode, l'auteur étudie les textes akkadiens et sumériens et réussit à dégager les aspects préphilosophiques, les tendances à la formation des concepts abstraits dans la pensée mésopotamienne, qu'il étudie dans les textes eux-mêmes, et non pas d'après les informations fournies par les Grecs anciens ou par l'*Ancien Testament*. Il semble, en effet, qu'à l'époque de Darius et dans l'Empire perse, il y avait des disputes entre « sages » sur des problèmes qu'on pourrait appeler philosophiques, et une telle dispute nous est rapportée par le III^e livre d'Esdra, de l'*Ancien Testament* (III Esdra, chap. III et IV), le vainqueur de cette dispute rhétorique étant Zorobabel, qui avait réussi à prouver que la vérité est ce qu'il y a de plus fort au monde (III Esdra, IV, 34—40). Il nous semble que ce chapitre de l'ouvrage du professeur Banu est d'autant plus intéressant que les données des Grecs sur la « philosophie chaldéenne » sont des plus maigres et la soi-disant « sagesse chaldéenne » de la *Bible* paraît être plutôt de l'astrologie.

La partie la plus considérable de ce volume est consacrée à la pensée de la Chine ancienne. L'exposé de la philosophie chinoise dégage d'une part les thèmes préphilosophiques de la pensée chinoise à ses débuts, d'autre part note soigneusement les rapprochements et les différences avec la philosophie grecque, contemporaine d'ailleurs des premiers grands penseurs chinois. Sans doute la pensée philosophique chinoise fut ignorée pendant longtemps en Europe, parce qu'elle semblait difficile à connaître, étant donné qu'elle faisait usage d'autres concepts fondamentaux que ceux employés par les penseurs occidentaux. Mais l'auteur réussit à démontrer qu'en réalité les sujets étudiés par les grands penseurs chinois sont les mêmes que ceux qui ont préoccupé les grands philosophes grecs. Sans aucun doute, comme on l'a remarqué maintes fois, « la philosophie grecque concentre son attention sur le problème de la *substance*, de l'essence, tandis que la philosophie chinoise est préoccupée surtout du problème de la *légitimité*, de la connaissance des lois qui gouvernent la substance ». D'autre part, les philosophes chinois ont accordé un rôle très grand à l'évolution, aux changements, au devenir des phénomènes et de la pensée, à l'encontre des penseurs grecs qui ont envisagé le monde comme étant statique et non pas dynamique (à l'exception d'Héraclite toutefois). C'est pourquoi, comme le montre l'auteur de cet ouvrage, on peut étudier une ontologie et une gnoséologie, bien définie dans les œuvres de Confucius et dans celles de la plupart des penseurs de la Chine ancienne, outre une morale et une politique comprise comme l'art de gouverner dans les meilleurs conditions et dont le *summum bonum* serait le bonheur de tous.

L'exposé fait par l'auteur des doctrines des penseurs chinois est clair et complet, mais surtout l'auteur réussit à démontrer la dépendance de ces doctrines du « système de production asiatique » (nommé « tributaire » par l'auteur parce qu'il est fondé sur le paiement d'un tribut) qui dominait dans la Chine ancienne.

Nous regrettons l'absence d'un index analytique de ce premier volume de l'histoire de la philosophie de l'Orient ancien, qui aurait pu accroître de beaucoup l'utilité de cet ouvrage. Nous croyons que cet index analytique ne sera pas absent du deuxième volume de cet ouvrage qui comprendra la philosophie des autres civilisations de l'Orient ancien. Mais ce premier volume de la *Philosophie de l'Orient ancien* est un livre des plus utiles et des plus intéressants pour tous ceux qui voudront connaître la pensée des grandes civilisations du monde.

H. DJ. SIRUNI, *Les Arméniens à Constantinople* (en arménien), vol. I, Beyrouth, 1965

Le premier volume de ce grand ouvrage, qui comprendra cinq volumes de 600—700 pages chacun, écrit dans un style captivant, décrit l'histoire des Arméniens de la capitale ottomane depuis leur installation jusqu'en 1800.

Mais cette colonie arménienne de Constantinople fut le centre national et culturel de tous les Arméniens pendant des siècles et ces cinq volumes vont décrire la vie nationale, sociale, économique et culturelle des Arméniens pendant cinq siècles. Après une introduction qui étudie d'une manière détaillée le rôle joué par les Arméniens de Constantinople dans l'histoire de Byzance, l'auteur énumère toutes les sources historiques ayant trait aux Arméniens de Constantinople. Dans les chapitres suivants l'auteur expose l'histoire des Arméniens sur les rives du Bosphore, tant à l'époque byzantine qu'après la conquête de Constantinople par les Turcs. L'auteur analyse de près les motifs qui ont déterminé le sultan Mahomed II Fatih à créer là une puissante colonie arménienne, qu'il dota d'une patriarchie séparée de celle des Grecs.

Ensuite l'ouvrage examine l'évolution et le développement de cette colonie sous les premiers sultans, les premières tentatives de Rome pour convertir les Arméniens au catholicisme, le rôle des patriarches arméniens dans le développement de la vie culturelle, tant dans la capitale de l'Empire ottoman que dans toutes ses provinces, et de même l'activité de cette patriarchie par rapport à celles des autres autorités ecclésiastiques arméniennes, puisque cette patriarchie a joué un rôle supérieur même à celui de l'autorité suprême de l'Eglise arménienne.

L'œuvre de H. Dj. Siruni décrit ensuite les différents événements, survenus dans l'Empire ottoman, qui ont eu des repercussions importantes sur la vie des Arméniens de Constantinople et sur celle des Arméniens des provinces de l'Empire ottoman. Parmi ces événements, il faut mentionner la révolte des Djelalis, qui a provoqué le grand exode des Arméniens d'Anatolie et leur dispersion dans les provinces occidentales de l'Empire ottoman et sur les deux rives de la Mer de Marmara. Un grand nombre de ces Arméniens est arrivé dans les pays balkaniques et jusque dans les Pays Roumains.

Une grande partie de ce volume est consacrée d'ailleurs à l'histoire du XVII^e siècle, lorsque les Arméniens soumis à l'Empire ottoman eurent à subir d'innombrables maux, soit à Istanbul, soit dans d'autres régions de l'Empire. Car au cours de ce XVII^e siècle les Arméniens ont souffert non seulement à cause de la révolte des Djelalis, mais aussi à cause de l'invasion du chah de Perse Abbas. D'autre part, la propagande catholique et les dissensions créées par cette propagande papale dans la vie ecclésiastique du peuple arménien, les luttes qui s'en sont suivies (certaines ayant eu des suites néfastes non seulement dans l'Empire ottoman, mais aussi dans les colonies arméniennes de Pologne et de Transylvanie, puisque non seulement les missionnaires envoyés par le Pape, mais aussi l'aide active de certaines puissances occidentales ont propagé cette propagande) ont ajouté encore des maux aux souffrances des Arméniens.

L'ouvrage décrit non seulement la vie de la colonie arménienne, mais aussi les classes sociales qui ont existé à cette époque, l'influence des notables sur l'activité de la Patriarchie, les luttes qui se sont produites entre les Arméniens établis depuis longtemps à Constantinople et les nouveaux venus des provinces, de même que le rôle qu'ont joué certains groupes connus sous le nom de *Çelebi*, *khogea*, *mahdesi*, enfin l'attitude de ces groupes envers les artisans et les ouvriers appelés *esnafi*.

L'auteur relate ensuite les tentatives d'émancipation faites par les Arméniens et aussi les approches faites par les catholiques afin d'annexer à leur profit ce mouvement de libération, en le prenant sous leur protection.

Le dernier chapitre de ce volume est consacré à un personnage célèbre, qui « a sauvé », pour ainsi dire, le siècle dans lequel il a vécu, comme se trouve intitulé d'ailleurs ce chapitre. Cet homme fut *Eremia Čelebi Komurdjian*, l'un des plus grands savants de son époque, le créateur d'une grande école, d'une typographie et auteur d'un grand nombre de travaux littéraires, philologiques et historiques. Parmi ses ouvrages il y a l'histoire de la ville d'Istanbul, l'histoire de l'Empire ottoman pendant quatre siècles, la description du Bosphore, la géographie de la Perse, de l'Inde de l'Anatolie, de l'Arménie etc., l'histoire chronologique de la ville d'Istanbul et des provinces ottomanes, comprenant des informations concernant les incendies, les inondations, les tremblements de terre et les épidémies survenus à Istanbul et dans les provinces de l'empire, les guerres menées par l'Empire ottoman contre les Hongrois, contre l'Autriche et contre Venise, un livre consacré aux fêtes politiques, un autre consacré à l'apparition des comètes, une histoire des sultans et des vizirs, les intrigues du sérail, des notes quotidiennes écrites entre les années 1648 et 1663, l'histoire d'Abro Čelebi, un livre sur le calendrier, l'histoire de l'incendie de Constantinople de 1660 et d'autres ouvrages encore.

Aram Harutunian

H. D. J. SIRUNI, *L'Eglise arménienne sur la terre de Roumanie; Nicolae Iorga* (en arménien), Etchmiadzin (R.S.S. Arménienne), 1966

Imprimé en 1966 à Etchmiadzin, ce volume comprend deux ouvrages distincts, le premier étant une histoire succincte de l'Eglise arménienne de Roumanie. Ce travail fut écrit lors de la visite en Roumanie du catholicos de tous les Arméniens, Vazken I, visite qui a eu lieu en 1965.

Après avoir décrit la création de l'Eglise arménienne dans le sud-est de l'Europe et celle des évêchés arméniens (dont le premier fut celui de la ville de Lwow), l'auteur fait la description de chaque communauté arménienne des Pays Roumains et de chaque église, montrant la date de leur fondation. Les premières églises arméniennes dans le sud-est de l'Europe furent bâties au XIV^e siècle, en 1350 celle de Botoșani, en 1393 celle de Jassy et de même avant 1400 celle de la ville de Suceava où fut fondé, à cette époque, un évêché arménien par le chrysobule du prince de Moldavie, Alexandru le Bon. Toutes les églises arméniennes bâties jusqu'à cette date furent placées sous l'autorité de cet évêché. L'auteur, en décrivant les églises arméniennes, publie aussi le texte des inscriptions arméniennes de chaque ville et il relève le bon accueil fait par les habitants des Pays Roumains aux Arméniens et la tolérance dont le peuple roumain a toujours fait preuve à l'égard des Arméniens, en dehors de certaines époques difficiles au cours du règne du prince Ștefan Rareș et sous les princes phanariotes.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, celle consacrée à Nicolae Iorga, l'auteur, après avoir décrit la personnalité et la vie du grand historien roumain, énumère ses œuvres (*Histoire universelle, Histoire des Croisades, Histoire de Byzance, Histoire de Turquie, Histoire des pays latins, Sources pour l'histoire de la Roumanie, Monographies concernant les personnalités roumaines prééminentes de jadis, Les Roumains qui vivaient au-delà des frontières de la Roumanie, Mémoires, Histoire du peuple roumain*, etc.).

Dans un autre chapitre, l'auteur étudie les rapports de Nicolae Iorga avec le peuple arménien et avec l'histoire de ce peuple. L'auteur énumère ensuite les travaux de N. Iorga concernant les Arméniens, c'est-à-dire les ouvrages suivants: 1) *Les Arméniens et les Roumains*, comparaison de leur histoire, livre imprimé en 1914; 2) *Brève histoire de la Petite Arménie*, livre publié en 1930; 3) *Les Arméniens de Roumanie*, Bucarest, 1929; 4) *Quatre conférences concernant l'Arménie*, 1929; 5) *Choses d'art arméniennes en Roumanie*, Bucarest, 1935; 6) les conférences de N. Iorga lors du 1500 anniversaire de la traduction arménienne de la Bible; 7) les Arméniens dans les Mémoires de N. Iorga; 8) les traductions faites par N. Iorga de la poésie arménienne.

L'auteur étudie ensuite les caractéristiques notées par N. Iorga dans la vie et l'histoire du peuple arménien. A cette occasion, l'auteur cite l'opinion de N. Iorga concernant: a) les premières colonies arméniennes, à savoir que leur création a précédé celle de la création de la principauté de Moldavie par le prince Dragoș; b) le rôle important joué par les caravanes des marchands arméniens dans la fondation des villes de Moldavie; c) la route suivie par les émigrants arméniens pour arriver dans les Pays Roumains, étant donné que certains de ces émigrants sont arrivés, selon N. Iorga, directement de Crimée; d) les six siècles vécus par les Arméniens dans les Pays Roumains et l'amitié profonde qui a existé de tout temps entre les Arméniens et les habitants des Pays Roumains; e) les traces laissées par les Arméniens de leur passage à travers les Pays Roumains; f) le style arménien dans l'architecture roumaine; g) les opinions de N. Iorga concernant les événements les plus importants de l'histoire du peuple arménien; h) les rapports des Arméniens avec Byzance. La partie la plus originale des considérations de N. Iorga sur l'histoire des Arméniens a trait à l'histoire de la période dite « cilicienne », c'est-à-dire du Royaume Arménien de Cilicie, sis sur les rives de la Mer Méditerranée. Car N. Iorga avait montré le rôle important de ce petit royaume pour la conduite des croisades et pour les actions entreprises par les croisés, affirmant que ce royaume était « un pays des croisés ».

Dans les dernières pages de cet ouvrage, l'auteur mentionne les considérations et les appréciations de N. Iorga sur les Arméniens de la Diaspora, sur la culture et l'art arméniens, sur la littérature arménienne, sur l'église arménienne, sur le martyrologe arménien, enfin sur l'avenir de la patrie des Arméniens.

Aram Harutunian

S. H. CASCANIAN și I. ZAHARIA, *Covoare manuale din noduri*, (Tapis manuels à nœuds), Bucarest, 1965, 238 p. + 99 planches.

Le livre de S. H. Cascanian et I. Zaharia est un guide pratique de la technique du tissage des tapis d'Orient, qu'on appelle aussi tapis manuels à nœuds. La technique des tapis à nœuds est connue en Roumanie depuis plusieurs siècles, mais les artisans des tapis d'Orient étaient autrefois assez rares et leur production, assez petite, était peu connue et presque dédaignée. Cela était dû au fait qu'il y avait en Roumanie une vaste industrie domestique de tapis tissés selon une technique nationale. De nos temps les choses ont changé, car, encouragée par le commerce d'Etat, l'industrie des tapis d'Orient de Roumanie possède plusieurs grands ateliers et exécute quatre types de tapis, depuis celui à 4 000 nœuds par mètre carré jusqu'à celui ayant 160 000 nœuds par mètre carré. Les tapis d'Orient produits actuellement en

Roumanie sont très recherchés sur les marchés européens par suite de la bonne qualité des fils utilisés, de l'exécution artistique des nœuds et des dessins. Il convient de rappeler que les auteurs de ce livre sont des experts de cette industrie.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, les auteurs passent en revue l'évolution des tapis à nœuds, qu'ils divisent en deux grandes classes: les tapis anciens (travaillés avant 1800) et les tapis modernes (travaillés après cette date). On nous apprend que le plus ancien tapis à nœuds a été découvert par le savant I. P. Rudenko dans les fouilles faites en Sibérie dans la région des monts Altaï. Ce tapis date du Ve siècle a.n.è. et comprend 1 250 000 nœuds sur une surface de 3,66 m². Le dessin de ce tapis représente des griffons stylisés. Les auteurs décrivent ensuite quelques tapis célèbres, datant du Moyen Âge, conservés dans plusieurs musées d'Europe, tel un tapis tissé en 1202 qui se trouve dans un musée de Vienne et un autre tapis à dragons, datant du XIII^e siècle, qui est exposé à Berlin et dont la date de fabrication a été fixée par K. H. Zamabaccian, le grand critique roumain d'art. Les auteurs nous donnent ensuite un bref aperçu des tapis de Perse, de l'Inde et de la Chine. De même, nous pouvons avoir des informations sur les tapis de Transylvanie, tapis à nœuds aussi, conservés avec soin dans maintes églises de Transylvanie. Ces tapis sont caractérisés par leurs petites dimensions et par leur dessin géométrique. Les auteurs divisent ces tapis de Transylvanie en cinq classes selon leur dessin: tapis à dessin symétrique, à motifs de tête d'oiseau, à motifs géométriques purs, nommés aussi tapis Holbein, les tapis nommés Ouchak et enfin les tapis à colonnes.

Les tapis modernes, c'est-à-dire fabriqués après 1800, sont décrits de même selon leurs catégories et d'après leurs pays d'origine: tapis d'Asie Mineure, du Caucase, de Perse etc.

Si l'histoire des tapis à nœuds est résumée par les auteurs, par contre, la technique de la fabrication de ces tapis est étudiée en détails. Les auteurs donnent des indications pratiques très précieuses pour la teinture de la laine, pour le tissage des fils, etc. et même pour le lavage et l'entretien de ces tapis.

Le texte est complété par 99 planches et dessins techniques, parmi lesquels de nombreuses planches en couleurs. Nous croyons que cet ouvrage peut apprendre au non spécialiste tous les détails concernant la fabrication et même l'évaluation des tapis d'Orient.

Eugenia Popescu-Jude

NOURULLAH BERK, *La peinture turque*, Ankara, 1956, 250 pages.

L'œuvre du professeur Nourullah Berk, peintre et historien d'art de grand renom envisage le développement au cours de l'histoire de la peinture turque et offre une vue d'en semble de l'art plastique de la Turquie depuis ses débuts.

L'auteur montre que la peinture turque commence à l'époque préislamique et que son origine est l'art de l'Asie Centrale. C'est pourquoi la peinture de l'époque seldjoukide fait la transition en Anatolie entre l'art turc d'Asie Centrale et la peinture qui s'épanouira sous la dynastie ottomane. Cependant au XIV^e siècle la peinture turque paraît atteindre sa maturité, comme le prouve la qualité des magnifiques miniatures de l'*Histoire des Mongoles*.

Mais après la conquête de Constantinople, l'art turc commence à se propager dans les pays des Balkans, en Egypte et jusqu'aux Indes. Toutefois, après la conquête de Constantinople, l'art turc entre en contact avec l'art occidental. De grands maîtres des pays de l'Europe occidentale enseignent aux artistes turcs des nouvelles techniques de la peinture. Parmi ces artistes occidentaux il faut nommer surtout Gentile Bellini, qui a peint le portrait de Mahomet II. D'autre part, les peintres turcs font des études de peinture à Venise.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les arts plastiques turcs se trouvent profondément influencés par l'art occidental. En peinture, on passe de la miniature orientale à la technique occidentale de la peinture à l'huile. C'est ainsi qu'au temps du sultan Ahmed III, une véritable renaissance de la peinture eut lieu, car l'influence de l'art français et italien produit les grandes fresques murales peintes sur des plafonds richement décorés et au début du XIX^e siècle les peintres turcs peuvent créer des portraits, des paysages, des natures mortes remarquables.

Le commencement de la peinture turque moderne doit être toutefois fixée aux environs des années 1914, lorsque des jeunes peintres de l'Académie des Beaux Arts d'Istanbul, Ibrahim Cialli, Hikmet Onat, Sami Yetic et Nagmi Zya viennent à Paris pour suivre les cours de l'Ecole des Beaux Arts. De retour en Turquie, ils organisent des expositions qu'ils nomment *Galatasahary*, où les paysages et les portraits de ces jeunes peintres n'avaient plus l'aspect de reproductions photographiques, où la nature était représentée dans toute sa beauté et sa transparence.

Après la première guerre mondiale, en 1924, d'autres jeunes peintres reçoivent une bourse d'études pour Paris et en rapportent le nouveau style réaliste de la peinture française. C'est plus tard, en 1933, que six artistes turcs, ayant une conception de la peinture et des vues esthétiques communes, fondent le « groupe D », dont la devise fut le célèbre aphorisme de Leonard de Vinci : « La pittura e cosa mentale ». Ces six artistes turcs étaient : Nourullah Berk, Zeki Faik Izer, Abidni Ono, Djemal Tollu, Elif Nadji et le sculpteur Zuhtu Muridoglu. Leur première exposition fut ouverte bientôt à Istanbul. Grâce au groupe D, la peinture turque fut connue dans toute l'Europe, car ces jeunes artistes ouvrirent des expositions avant la deuxième guerre mondiale, à Paris, à Athènes, à Belgrad, à Moscou et à Leningrad. Ce mouvement artistique vint à réunir d'autres peintres aussi, comme Bedri Rahmi Eyuboglu (connu en Roumanie par son exposition de 1937 à Bucarest) et sa femme (née à Jassy) Eren Eyuboglu, Eşez Fen, Arif Kaptan, Sabri Berkel, Habil Dikmen, Salih Oralli, Ahmet Hakki Auli, Fahrûnisa Zeyd, Djem Kalmik Keseroglu, et bien d'autres, tous artistes qui réussirent à créer des œuvres originales et attrayantes.

Le livre publié par le professeur Nourullah Berk est d'une grande utilité pour tous ceux qui étudient l'art turc. Les planches qui accompagnent le texte nous offrent une vision en raccourci des merveilleux paysages turcs. Les trois reproductions des œuvres de Nourullah Berk, « La repasseuse », « Le sommeil » et « Le dessin » témoignent du grand talent artistique de ce grand peintre turc, qui, en qualité de membre de la commission UNESCO pour la Turquie, a apporté une substantielle contribution au Colloque international de Sinaia (1962). De même, ce grand artiste a fait un exposé des plus intéressants au Colloque international consacré au grand sculpteur roumain Brâncuși (Bucarest, 1967), où nous avons eu l'occasion d'admirer ses vastes connaissances et sa vive intelligence.

Mağallatu mağma'i al luğati al 'arabiyyati bi Dimaşq (Revue de l'Académie de langue arabe de Damas), t. 42, III^e partie, juillet 1967.

La Revue de l'Académie de langue arabe de Damas, ayant une tradition assez ancienne (elle paraît depuis 1921 en 4 fascicules par an) se fait remarquer par la variété des sujets traités ainsi que par l'intérêt dégagé par la plupart des études qu'elle contient.

Les articles parus dans ce numéro de la « Revue de l'Académie de langue arabe de Damas », que nous avons choisi à titre d'exemple, pourraient s'encadrer, du point de vue des thèmes traités, dans quelques directions principales: problèmes reliés à la terminologie, textes et problèmes reliés à la critique et publication de textes, points de vue concernant les aspects théoriques de l'évolution de la langue ou de la critique littéraire.

Tout naturellement, la plupart des articles, comptes rendus, notes, sont consacrés à la terminologie des différents domaines, problème ardu, le plus ardu peut-être pour la langue arabe littéraire contemporaine. Parmi ceux-ci nous mentionnons: *Opinions sur le « Al mu' ġam al waşīl »*, par 'Adnān al Ḥaṭīb; *Remarques sur les termes médicaux de l'Union des médecins arabes*, par Ḥusnī Sabḥ; *Opinions sur la dénomination des membres de l'homme*, par Subāḥ al Dīn al Kawākibī; *Remarques concernant la Petite encyclopédie arabe*, par 'Alī Gawād al Ṭāher. Etant donné qu'il s'agit d'observations concernant des termes déjà existants ou que l'on propose d'adopter les articles mentionnés complètent ou suggèrent des termes nouveaux, ou bien apportent des corrections aux définitions déjà existantes. Par exemple, nous remarquons que les notes sur la *Petite encyclopédie arabe* contiennent des données nouvelles, parfois fort nécessaires, en relation avec certaines personnalités de la culture arabe ou mondiale, mais aussi des observations se référant à la transcription en arabe de certains noms étrangers, qui, aussi longtemps qu'un système unitaire de transcription des noms étrangers, n'existera pas, restent à la discrétion de la subjectivité de chaque auteur, qui défend le « système » adopté avec des arguments plus ou moins convaincants.

Les notes lexicologiques de 'Abd al Qādir Zamama se rapportent à des mots du dialecte maghrébite, dont le sens est comparé à celui figurant dans les dictionnaires et à celui de la langue classique. L'auteur remarque qu'une partie des mots ont gardé le sens qu'ils avaient dans la langue classique et que d'autres, dont le nombre est plus grand, ont subi des transformations de sens, dans la plupart des cas des extensions de sens. On peut souligner, d'une part, que le langage imagé, métaphorique, du dialecte maghrébite (et peut-être non seulement de celui maghrébite) conserve certains traits archaïques et, d'autre part, le fait que la langue parlée a trouvé certains termes en relation avec différents aspects de la vie sociale, dans le trésor de la langue ancienne, ce qui vient à l'appui d'une idée exprimée à plusieurs reprises (par exemple par Anīs al Muqaddasi, dans les pages mêmes de la revue dont nous nous occupons) — mais peut-être parfois insuffisamment prise en considération — notamment que la langue littéraire peut trouver dans les dialectes certains termes qui lui sont nécessaires. De cette manière, la langue littéraire contemporaine s'enrichit d'une manière paradoxale, en apparence seulement, en puisant dans son propre passé, et ceci non pas en imposant l'adoption de mots choisis de façon arbitraire, mais suivant le développement naturel, organique de la langue par ceux qui la parlent.

Une étude concernant toujours la terminologie, mais en quelque sorte différente de celles que nous venons de mentionner, a pour auteur Gamīl Ṣalība et se rapporte aux termes de philosophie (faisant suite aux numéros précédents de la revue). L'intérêt de la recherche est, sans nul doute, non seulement d'ordre linguistique, car son auteur a pour bût une défi-

nition exacte des termes de philosophie, examinant les rapports existant entre ceux-ci (la tentative d'établir presque toujours des paires d'opposition, par exemple, nous paraît particulièrement intéressante), la manière dont ils ont été conçus par certains philosophes arabes, l'interprétation des termes par les différents courants philosophiques, etc. On pourrait, sans doutes, faire certaines réserves relativement aux définitions données, mais le fait important est que l'étude est conçue sur la base de principes rigoureux, qui sont suivis fidèlement. L'intérêt linguistique de l'étude s'accroît encore du fait qu'elle contient beaucoup de termes abstraits, qui n'ont pas toujours trait à la philosophie (ce qui est explicable, car on ne peut pas effectuer une délimitation stricte).

L'article de Šafiq Gabrī — *Bayt al qahwa* (Le Café) — est conçu comme un essai ayant pour but de démontrer que la langue peut nous fournir des données sur certains aspects moins connus de la vie sociale. Le syntagme *baytu-al-qahwa*, rencontré dans le livre de Al Būrīnī édité par Šalāh al Dīn al Muḡaddīd, semble prouver le fait qu'au XI^e siècle il existait à Damas un endroit où les hommes se rencontraient à leurs heures de loisir et qui ressemblait parfaitement au café actuel. L'auteur insiste également sur d'autres syntagmes, à part celui qui a donné le titre de cet article, parmi lesquels nous mentionnons par exemple *farwatu sammūr* (la fourrure de zibeline), se référant aux vêtements portés par les gens riches pendant les rudes hivers du Damas d'il y a quelques centaines d'années.

Les problèmes d'ordre plus général, concernant l'évolution de la langue dans son ensemble, sont traités dans l'étude d'Anīs al Muḡaddāsī, *La langue — être vivant, soumis aux lois de la vie*. Après avoir rappelé quelques principes de l'évolution des langues, l'auteur énumère trois moyens d'enrichissement de la langue (sens nouveaux pour des mots anciens, invention de certains termes, emprunts), donnant pour chacun de ces moyens des exemples pris dans la langue arabe cotermporaine. Particulièrement intéressante, à notre avis, est la liste de mots figurant dans les livres d'auteurs connus des derniers deux siècles, qui offre la possibilité d'une comparaison entre certains termes employés par ces auteurs (il s'agit, pour la plupart, de calques) et des termes employés couramment aujourd'hui (habituellement toujours des calques.) Il serait intéressant de pouvoir procéder à une comparaison sur un plan plus large, étant donné que le motif du remplacement de certains termes par d'autres n'apparaît pas toujours de manière tout à fait évidente.

L'étude de 'Abd al Karīm al Aštar, *Le dernier critique quddamite ḡaya' al Dīn Ibn al Atīr*, essaye d'encadrer dans l'histoire de la critique littéraire arabe une personnalité moins connue, mais digne d'intérêt, ainsi que le certifie l'auteur, d'autant plus qu'elle paraît à une période de pénurie dans l'évolution de la critique arabe. Nous remarquons que l'auteur de l'étude rapporte le critique étudié tant aux critiques importants qui l'ont précédé et dont il a été le disciple, qu'à l'ambiance de la vie sociale et culturelle de l'époque à laquelle il a vécu. A noter l'observation faite par l'auteur que « al badi » n'a pas été seulement une tendance dans la littérature et la critique littéraire, mais une tendance dans la vie courante, qui s'est reflétée dans la littérature. Il s'agit du passage de la simplicité et du naturel de la vie arabe à une certaine époque, à une vie compliquée sous ses aspects idéologiques, sentimentaux et matériels.

Un assez grand nombre d'articles présentent un intérêt philologique: textes accompagnés ou non de commentaires, ou commentaires en marge de la publication de certains textes.

En conclusion, il s'agit d'un numéro riche, ayant un contenu assez varié. Nous exprimons un seul regret, qui ne se réfère cependant qu'indirectement à la revue présentée. Il s'agit du fait qu'il n'existe pas une terminologie linguistique arabe assez précise et généralement répandue qui puisse fournir des équivalents pour des termes employés déjà depuis longtemps

dans la linguistique générale. Nous ne savons pas si on a élaboré pour la linguistique un instrument équivalent au vocabulaire des termes de philosophie, dont une partie se trouve dans ce numéro de la revue, mais il est certain qu'un pareil vocabulaire serait très utile, d'autant plus que l'importance des problèmes linguistiques que le monde arabe doit envisager actuellement exige impérieusement que les discussions utilisent une terminologie adéquate et, autant que possible, unitaire.

Nadia Anghelescu

Arabica», t. XIII, 1966

La revue « Arabica », fondée par E. Lévi-Provençal et dont la direction a été assumée, après la mort de celui-ci, par de renommés savants arabisants, s'est imposée déjà depuis longtemps à l'attention des orientalistes, par la tenue extrêmement élevée de son contenu.

Les trois fascicules de la revue « Arabica », t. XIII, 1966, se rapportent à une large zone de préoccupations figurant dans la tradition de la prestigieuse revue des arabistes français. Dans le premier fascicule de ce tome, G. Vajda traite d'un témoignage inexploré jusqu'à ce jour et qui paraît être important, sur la doctrine manicheïste, tout en attirant l'attention qu'il existe de nombreux manuscrits encore inexplorés, ou insuffisamment étudiés, qui peuvent apporter de nouveaux éclaircissements sur le problème respectif (G. Vajda. *Le témoignage d'al Maturidi sur la doctrine des Manichéens, des Daysanites et des Marcionites*).

Nous signalons l'article de Haim Blanc *Les deux prononciations du qaf d'après Avicenne*, qui traite d'un problème important pour la dialectologie arabe: le moment où s'est produite la division entre les deux différentes prononciations de *qáf*, qui caractérise deux groupes différents des parlars arabes modernes. Prenant comme point de départ *Risāla fī asbāb al ḥudūt al hurūf* d'Avicenne, qu'il étudie dans l'édition de Téhéran, Haim Blanc (auteur d'une récente monographie sur les parlars du Bagdad, *Communal Dialects in Baghdad*, Cambridge, Mass, 1964) détaille les solutions déjà proposées pour ce problème et pour d'autres problèmes connexes.

Dans son article *Un polygraphe andalou du XIII^e siècle*, G. Poirion nous offre une présentation fort documentée d'un érudit andalou du XIII^e siècle, Ibn Said, dont la valeur, selon l'appréciation de l'auteur, provient, non pas de l'originalité, mais « de l'étendue et de la diversité de ses citations, qui nous donnent un panorama complet de la production poétique et littéraire, historique et géographique du monde musulman jusqu'au XIII^e siècle. »

Un article intéressant par les données qu'il contient est également celui de H. Mammeri, *Musique et folklore en Afrique du Nord et en Proche Orient: le fonds de la Phonotèque nationale*.

A partir du 3^e fascicule de ce tome, M. Alard publie la traduction annotée de la célèbre œuvre de Al Ġaḥiẓ, *Kitāb al-tarbi wa-l-tadwīr*, que Taha Hussein nommait autrefois « un chef-d'œuvre de l'ironie arabe » et que M. Alard nous donne la possibilité de contempler comme un « Livre-Encyclopédie » — production d'un esprit réellement éblouissant. La qualité de la traduction et les notes qui l'accompagnent méritent d'autant plus d'être appréciée, qu'il s'agit d'une œuvre extrêmement difficile, surtout à cause des allusions — souvent obscures — à des faits reliés à la culture d'une époque dont on ne peut que malaisément saisir tous les détails.

Dans la rubrique « Notes et Documents », G. Lecomte signale, dans *Une notation peu remarquée sur le problème de l'intégrité de la poésie préislamique*, un passage de Ibn Qutayba ayant trait au problème tant disputé de l'authenticité de la poésie arabe archaïque. « Les pas-

sages soulignés par nous indique G. Lecomte — témoignent que des savants du III^e siècle ont déjà conscience que le principe de l'abrogation a pu se traduire dans les faits par la mise sous le boisseau d'une partie du patrimoine littéraire arabe, surtout lorsque celui-ci était trop évidemment en contradiction avec la lettre du Coran ».

Le « Bulletin critique » de la revue « Arabica » constitue un véritable guide de l'arabisant, entre autres par le fait que les comptes rendus sont, pour la plupart, signés G. Lecomte, M. Arkoun, Ch. Pellat.

Nadia Anghelescu

V. MARINOV, *Принос към изучаването на произхода, бита и културата на каракачаните в България*, (Contribution à l'étude de l'origine, de la vie et de la culture des Karakatchans de Bulgarie) Sofia, 1964 138 pp.

Cet ouvrage est la première monographie consacrée en entier aux Karakatchans. Le matériel ethnographique qu'il renferme. l'analyse de ce matériel, ainsi que, en premier lieu, les conclusions de l'ouvrage, sont le fruit des observations personnelles de Vasil Marinov, connu dans la littérature ethnographique bulgare surtout par ses recherches dans le domaine de la culture matérielle. À partir de 1950, V. Marinov a visité les stations tant d'été que d'hiver des Karakatchans, dans plus de vingt districts de Bulgarie.

L'introduction commence par un court exposé sur les conditions naturelles caractéristiques pour la Péninsule Balkanique, conditions on ne peut plus favorables pour l'élevage à caractère nomade des moutons.

La difficulté consiste surtout dans la détermination du nombre et de la diffusion géographique des Karakatchans, en raison de leur vie nomade. V. Marinov, qui, au cours de ses pérégrinations, a visité un grand nombre de localités peuplées de Karakatchans, utilise autant ses propres observations que différentes données littéraires, tout étant consigné dans les deux cartes annexées à la fin de son ouvrage. Celles-ci, intitulées *Chemins suivis par les Karakatchans dans leurs déplacements à travers la Péninsule Balkanique* et *Stations d'hiver des Karakatchans*, complètent et précisent nos connaissances sur la diffusion géographique de cette population.

Des chapitres particulièrement intéressants sont ceux consacrés aux communautés d'élevage des Karakatchans ainsi qu'aux relations sociales qui se sont formées chez ces nomades à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. L'auteur relève très justement que les couches pauvres de la population étaient sous la dépendance des chefs de communautés (*Kihai*) et des éléments fortunés (*tchiorbadji*), situation spirituellement exprimée par un de ses informateurs en ces termes: «Les pauvres ne peuvent jamais s'enrichir... eux traitent les brebis et les *khai* les traitent eux mêmes » (p. 25).

Dans la même partie du livre, un problème traité trop sommairement est celui de l'infiltration chez les Karakatchans des relations d'usure. L'auteur, en effet, n'a pas prêté une attention suffisante à la couche sociale des *tchiorbadji*, qui constituent un trait d'union entre le capitalisme développé en Bulgarie et l'économie des Karakatchans éleveurs de moutons¹.

¹ K. Popov, *La Bulgarie économique* (en bulgare), dans «Sbornik na Bălgarskata Akademia na naukite », Klon. Ist. Fil., Filosof. Obchtchest. no VIII, Sofia, 1916, p. 218.

Les *tchiorbadji* avaient sous leur dépendance non seulement les Karakatchans pauvres, mais aussi les chefs de communautés nomades, qui étaient obligés d'emprunter de l'argent aux *tchiorbadji*, perdant ainsi leur indépendance économique. Il est difficile d'admettre les conclusions de l'auteur, suivant lesquelles les Karakatchans auraient eu la possibilité de choisir telle ou telle communauté nomade (pp. 16 et 22), car l'inégalité matérielle s'accroissant à la fin du XIX^e siècle, la dépendance des Karakatchans pauvres vis-à-vis de leurs compatriotes plus riches s'aggravait dans une égale mesure. Pourtant, l'auteur a bien saisi l'unité des intérêts économiques qui était à la base des communautés nomades. Certaines des études antérieures² ramenaient cette base aux relations de parenté, sans tenir compte du fait que de telles relations ne pouvaient entraîner qu'un groupement idéologique de personnes unies en premier lieu par des intérêts économiques³. La concentration des capitaux entre les mains des *tchiorbadji* et des chefs des communautés nomades avait comme corollaire l'appauvrissement des éléments pauvres de la population. Ceux-ci étaient obligés de vendre leurs moutons et d'offrir leur travail, se transformant ainsi en une classe d'ouvriers salariés. L'auteur aurait pu suivre de plus près ce processus.

Les chapitres sur l'organisation des bergeries, la nourriture, l'habillement, l'habitation renferment une profusion de détails — parfois inutiles — sur la culture matérielle des Karakatchans: ainsi pour certaines fromageries, construites par telle ou telle personne (pp. 106 — 107 et 109 — 111). L'auteur abuse aussi des citations, autant pour les relations de ses informateurs (p. 108) que pour les ouvrages antérieurs (pp. 102 et 115). Malgré l'intérêt des données, ces longueurs ont pour effet de diluer le matériel et de diminuer la valeur des recherches d'histoire et d'ethnographie.

Le chapitre sur l'organisation des bergeries est relativement court par rapport au volume du matériel dont il rend compte. L'auteur décrit en détail les différentes variétés des parcs de moutons: ceux à enclos en branchages (*egrek*), ceux entourés de pierres (*kolory*), ceux découverts (*torbi*), ceux portatifs etc. Le chapitre sur l'élevage des chevaux est des plus intéressants au point de vue ethnographique. Des données intéressantes sont, de même, celles sur la production et la valorisation des marchandises. La description extrêmement détaillée des bergeries⁴ est justifiée par l'importance que joue le fait dans la vie nomade des Karakatchans. Dans la même partie de l'ouvrage, l'auteur étudie l'évolution qui, de l'élevage, a abouti à la production du fromage (pp. 62 — 63).

Un des chapitres les plus réussis est celui sur l'habillement (masculin et féminin, avec une abondante terminologie de spécialité), d'autant plus que ce sujet n'est traité que fort sommairement dans les ouvrages antérieurs⁴.

Dans le chapitre sur la nourriture, l'auteur se borne à une énumération des mets et des détails culinaires. Il eût été intéressant d'établir une distinction entre les éléments de provenance ancienne et ceux ultérieurs, d'influence bulgare. Les différences dans la manière de cuire

² L. Junih, *Les Sarakatchans « ochanes » à Gotchou* (en serbe), dans « Glasnik etnografitcheskogo Instituta », VIII, Beograd, p. 89.

³ Il y a des phénomènes analogues en Turkménie, qui ont été étudiés de près dans la deuxième moitié du XIX^e siècle par G. E. Markov. Voir son article *L'économie d'éleveurs et l'organisation générale des Turkmènes de la région du nord de Bahlan à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e siècle*, dans « Vestnik M. G. U. », 1957, n^o 5, p. 172 sq. (en russe).

⁴ T. C. Hlebarov, *L'élevage nomade des moutons chez les Karakatchans et les Koutzovlaques dans les montagnes de la péninsule des Balkans*, dans « Priroda », VII, 1958, n^o 1, Sofia, p. 13 (en bulgare).

le pain, de préparer le levain (p. 85) correspondent aux origines diverses des différents groupes ethniques de Karakatchans, problème pour lequel des recherches supplémentaires et plus approfondies s'avèrent nécessaires.

La vie nomade des éleveurs de moutons des Balkans est en voie de disparition. La plupart des ouvrages antérieurs expliquent cette désagrégation par la décadence de l'Empire ottoman, qui a eu pour conséquence la formation dans la Péninsule Balkanique d'états indépendants, séparés par des frontières, fait qui a réduit les possibilités de vie nomade. Or, c'est moins l'établissement des barrières politiques que le développement social et économique des peuples des Balkans, qui a entraîné le passage de la vie nomade à une vie sédentaire. Dans ses conclusions, V. Marinov montre que sous l'effet des conditions économiques, les Karakatchans étaient obligés de vendre leurs moutons et de mener une vie sédentaire (p. 117). Il souligne très justement, à ce propos, qu'il s'agit là d'un processus caractéristique non seulement pour les bergers des régions montagneuses de la Bulgarie, mais pour tous les nomades de la Péninsule Balkaniques⁵.

Au sujet des établissements des Karakatchans, l'auteur décrit les groupes de 3 à 25 chaumières connus sous le nom de « stan » ou « tabar » (pp. 103 — 105). Dans un autre cas, les femmes disposaient d'un seul four à pain, dont se servaient toutes les familles du groupe (p. 85). Dans le village de Béglïki, il a relevé des établissements compacts formés de 7 à 8 chaumières, tandis que le village de Birova Tchoutchoura comprenait 3 établissements indépendants, situés à des distances variant entre 500 m et 1 km. On peut comparer ces derniers aux *quartiers* des villages bulgares de Monts Rhodope (p. 102). Le Danois Carsten Kœg a relevé que chaque groupe « avait son responsable »⁶. Du point de vue ethnographique, des villages particulièrement intéressants sont ceux de Tchechlia (Tchotchovéni) — Goliarno, Malko et Béla (Tchechlia la Grande, la Petite et la Blanche) —, qui, selon la légende, ont été fondés par trois frères (p. 113). Des « *quartiers* distincts de Karakatchans existent aussi dans les villages à population bulgare⁷. Dans aucun des cas mentionnés, cependant, l'auteur ne s'arrête sur les relations qui ont existé entre ces groupes. Mais à un examen plus attentif, il est aisé de retrouver des phénomènes analogues chez d'autres peuples.

Certaines parties des établissements, telles que les « gnezdo », « koutcha » « kvartal » (nids, tas, quartiers) sont largement répandues chez les Bulgares. De tels groupes sont nommés « mahala »⁸; ils sont formés de familles apparentées et ont des noms patronymiques, à forme spécifique: « Dédo Stoïanova mahala » « Dédo Mitreva mahala » (la « mahala du père Stoïan, du père Démètre »⁹).

Formant des « mahala » distinctes, les familles apparentées se nomment dans certains cas « edna krv » ou « edin koren » (« du même sang » ou « de la même souche »)¹⁰. Les éta-

⁵ V. S. Radovanovitch, *Belitsa d'en haut et d'en bas*, dans « Glasnik geografskog druzstva », XXII, 1936, Beograd (en serbe); M. S. Filippovitch, *Les Tsintsars nomades à Ograjden*, ibidem, XXIV, Beograd 1938 (en serbe).

⁶ C. Höcg, *Les Sarakatsans. Une tribu nomade grecque. Etude linguistique précédée d'une notice ethnographique*, Paris — Copenhague, 1925, t. I, p. 8.

⁷ S. Tabakov, *Essai d'histoire de la ville de Sliven*, Sofia, 1929, t. III, p. 397.

⁸ Mot arabe, le terme *mahalla* se traduit par « localité, emplacement rural ».

⁹ I. Zahariev, *Kamenitza. Etude géographique et ethnographique*, dans « Sbornik za narodni umotvorenia i narodopis », Sofia, 1935, n° 40, pp. 266, et 337 (en bulgare).

¹⁰ R. Pecheva, *La famille et les relations de parenté dans la Bulgarie moyenne et méridionale*, dans « Kompleksni nautchin ekspeditsii v zapadna Bălgaria. Doklady. », Sofia, 1961, p. 526 (en bulgare).

blissements (des Mongoles) sont habituellement formés des yourtes de proches parents" même sur des pâturages gras les Mongoles ne s'établissaient pas en campements d'une certaine importance, mais en petits groupes de 4 — 8 yourtes »¹¹. Des familles patronymiques de ce type ont existé aussi chez les Polovtziens¹². Par analogie avec les documents connus pour d'autres peuples, les données fournies par V. Marinov font supposer que de tels groupes patronymiques ont existé aussi chez les Karakatchans. Malheureusement, l'auteur a complètement ignoré ce problème.

V. Marinov passe en revue les opinions formulées par les auteurs antérieurs sur l'origine des Karakatchans, les différents points de vue pouvant être résumés à trois:

- 1) Les Karakatchans sont des Grecs purs, menant une vie nomade.
- 2) Ce sont des Valaques-Macédoniens, qui ont adopté la langue grecque.
- 3) Ce sont les descendants directs des tribus thraces de la Péninsule Balkanique.

Malheureusement, l'auteur ne soumet pas ces théories à une analyse critique, d'où résulte parfois l'impression que les auteurs cités se sont occupés spécialement de ce problème, alors que D. Konstantinov, par exemple, dans sa grande monographie, ne mentionne qu'en passant l'origine des Karakatchans¹³. Un examen des différentes opinions sur l'origine des Karakatchans montre clairement que ce problème est loin d'être élucidé définitivement et ne pourra l'être que par les efforts conjugués des ethnographes, des anthropologues et des linguistes.

La conclusion de l'auteur est que les Karakatchans sont les descendants des anciens Thraces, qui, après s'être mêlés aux Slaves dans le région montagneuse du Pinde, ont adopté la langue grecque (pp. 12, 13, 127, 128, 134 et 138).

Dans plusieurs passages, l'auteur explique l'étymologie des mots d'origine turque par des emprunts directs faits à cette langue. Le village qui a subi la plus grande influence turque serait, d'après l'auteur, Goliampo Tchotchovéni. Mais à ce propos on relève une contradiction, car il résulte des explications mêmes de l'auteur que la population de ce village avait été anéantie par la peste avant la libération de la Bulgarie et, lorsque les Karakatchans s'y installèrent, il ne s'y trouvait plus que trois familles de Turcs, chiffre évidemment trop faible pour pouvoir influencer la langue des nouveaux venus (p. 118). D'autre part, un grand nombre de mots de la langue des Karakatchans se sont formés suivant les règles spécifiques des idiomes turcs. Ainsi, par adjonction du suffixe *-nic*, un certain nombre de substantif ont donné d'autres, indiquant l'idée d'agglomération des objets dénommés par le vocable initial (*sine-nic* = une meule de foin, p. 52). Un phénomène analogue a été signalé dans la langue des Gagauz¹⁴, des Bachkirs¹⁵ et des Turkmènes¹⁶.

¹¹ M. V. Pevtsov, *Voyage en Chine et en Mongolie*, Moscou, 1951, pp. 109 — 110 (en russe).

¹² *Conte sur la nation des Polovtsets* (Coumans), dans « Pamiatniki starinnoi russkoi literatury », t. I, St. Petersbourg, 1860, p. 73 (en russe); I. I. Sreznevskii *Matériaux pour un dictionnaire de la langue russe ancienne selon les monuments épigraphiques*, St. Petersbourg 1912, t. III.

¹³ D. Konstantinov, *Jerovna dans le passé et jusqu'à nos jours*, dans « Istorico-bitov pregled », Sofia, 1948, pp. 23 — 24 (en bulgare).

¹⁴ L. A. Pokrovskaia, *Grammaire de la langue gagauze*, Moscou, 1964 p. 85 (en russe)

¹⁵ N. K. Dmitriev, *Grammaire de la langue bachkire*, Moscou-Leningrad, 1948, p. 81 (en russe).

¹⁶ M. G. Nezifi, *Queleques problèmes de la grammaire comparée des langues russe et turkmène*, Achkhabad, 1961 (en russe).

L'adjonction d'une autre suffixe, *-lyk*, donne lieu à des substantifs désignant la destination du terme initial: *adjalyk* = lieu pour un foyer (p. 63), *saplyk* = manche de cognée (p. 64) etc.

Le fromage préparé dans une peau se nomme *toulouma* (p. 58), terme également dérivé d'une racine turque: *tolou*, *dolou* = rempli. Il est intéressant de considérer le problème de la terminologie turque et de l'indépendance du fonds lexical turc en rapport avec l'élevage des chevaux chez les Karakatchans. Cet élevage était bien plus développé autrefois chez ceux-ci. D'après K. Jireček, il aurait même existé chez les Karakatchans deux groupes, dont l'un s'occupait exclusivement de l'élevage des moutons et l'autre de l'élevage des chevaux¹⁷. Dans la terminologie concernant cette dernière occupation se relève une nette prédominance des vocables d'origine turque. Les ancêtres des actuels Karakatchans auraient — semble-t-il — vécu autrefois dans les steppes du nord de la Mer Noire, au sud des frontières de l'état de Kiev, puis une tribu de l'un ou de l'autre des peuples du groupe turc — des Pétchénergues, des Ouzs ou des Polovtziens — aurait quitté ces vastes steppes pour passer dans la région difficilement praticable des Balkans. L'élevage des chevaux a été remplacé par celui des moutons et la langue turque par la langue grecque, mais une vaste terminologie turque, qui n'avait subi ni influence grecque, ni influence bulgare, s'est maintenue.

Dans le domaine des moyens de transport, en échange, on rencontre dans la langue des Karakatchans de nombreux slavismes. Or, si l'on adopte l'hypothèse selon laquelle cette population aurait à sa base un fonds ancien de Turcs nomades des steppes de la Russie méridionale, les termes en question apparaissent clairement comme des emprunts directs provenant de la langue russe ancienne¹⁸.

Quant à l'absence de turcismes dans la terminologie de l'habitation, on en trouve l'explication dans l'ouvrage de V. Marinov, qui a réussi à en suivre les modifications depuis la fin du siècle dernier jusqu'à ce jour (pp. 93 — 94 et 96 — 97).

Ainsi qu'il est bien connu, de nombreux turcismes se sont infiltrés dans le lexique des peuples balkaniques. Il faut noter, à cet égard, que de tels emprunts ont eu lieu surtout dans les domaines de la vie populaire, où les influences turques ont été les plus puissantes (métiers, objets de ménage, aliments, costume etc.). Il est significatif que les turcismes n'ont guère pénétré, par contre, dans le domaine de la terminologie économique (élevage, agriculture)¹⁹. Envisagée sous cet angle, l'origine ancienne de la terminologie turque en fait d'élevage des chevaux chez les Karakatchans devient évidente.

Certains éléments des objets de parure des Karakatchans ont un caractère archaïque et peuvent être rapprochés d'éléments rencontrés chez les Gagaouz²⁰, chez les Grecs²¹ et,

¹⁷ K. Jireček, *Journal bulgare*, 1879 — 1884, t. I, Sofia, 1930, p. 120 (en bulgare).

¹⁸ *Chronique du grand logothète Georges Akropolites*, sous la redaction de N. Troitzki, St. Petersburg, 1853, p. 4 (en russe); Plano Carpini, *Histoire des Mongoles*, traduction russe par Malein, St. Petersburg, 1911, p. 67; *Les travaux de la XIII^e session archéologique*, t. I, Moscou, 1907, pp. 123 — 124 (en russe); V. G. Tizengausen, *Recueil de matériaux se rapportant à l'histoire de la Horde d'or*, t. I, St. Petersburg, 1884, p. 201 (en russe).

¹⁹ *Les peuples de l'Europe d'au-delà de nos frontières*, t. I, Moscou, 1964, p. 405 (en russe).

²⁰ V. A. Mochkov, *Les Gagaouzes du district de Bender*, dans « Revue ethnographique », XIII^e année, Moscou, 1901, n^o 1, p. 112.

²¹ *Les peuples de l'Europe d'au-delà de nos frontières*, t. I, p. 585.

dans un certaine mesure, chez les nomades des steppes de la Russie méridionale²². Parmi ces éléments, on peut citer des fils argentés sur lesquels sont enfilées des monnaies et de petites plaques d'or (fig. no 21, p. 85; no. 22, p. 99; no. 28, p. 104).

Le problème de l'origine des Karakatchans se complique par le fait que, dans les écrits du XIX^e siècle et en partie même du XX^e siècle qui leur sont consacrés, cette population est confondue avec d'autres groupes ethniques de nomades de la Péninsule Balkanique — avec les Valaques de langue romane, avec les Yourioutches de langue turque, les Albanais, les Kagounes etc. — cependant que K. Jireček a divisé en deux groupes les Karakatchans de langue grecque eux-mêmes²³. Pour l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte, même le nom de la population dont il s'occupe est d'une interprétation incertaine. Tantôt il le fait dériver du turc *kyra katchan* „celui qui s'enfuit dans les champs“,²⁴ tantôt du turc *kara katchan* „fuyards noirs, nomades noirs“ (p. 128), tantôt, d'accord avec d'autres auteurs, il opine que le nom viendrait du village de Sirakovo du Pinde, qui aurait donné *Sarakatchan*, transformé ultérieurement en *Karakatchan* par les Turcs (pp. 12 — 13).

De même, les hésitations de l'auteur quant à la détermination de la langue des Karakatchans sont un des points faibles de l'ouvrage. Dans un ouvrage précédent, V. Marinov nomme celles-ci un « vieux dialecte grec »²⁵, alors que dans la présente monographie il soutient que cette population parle un « dialecte grec du nord » (p. 127). En revanche, la littérature ethnographique soviétique définit la langue des Karakatchans comme « un parler à part du grec moderne »²⁶.

Un fait qui confirme l'hypothèse sur le rôle joué par un ancien fonds turc dans la genèse des Karakatchans est le suivant: vers la fin du XIX^e siècle, dans les régions occupées par les Karakatchans, sur tout sur les versants des collines, on pouvait relever des tas d'ossements humains surmontés de stèles en pierre. D. Ilkov, qui décrit ces tombes, tente d'en expliquer le sens par la crainte des Karakatchans d'avoir à payer une forte taxe à l'administration turque pour chaque cas de décès, crainte qui les aurait déterminés à cacher leurs morts sous des stèles en pierre²⁷. Mais cet auteur passe à côté du phénomène sans en avoir saisi l'importance fondamentale, car il semble qu'il s'agirait là d'un rite d'inhumation semblable non seulement à celui des nomades des steppes nord-pontiques, mais aussi, de manière plus générale, à celui des anciennes peuplades turques des VI^e — VIII^e siècles. Ce phénomène fait supposer que les Karakatchans pourraient tirer leur origine d'une des tribus turques établies au Moyen Âge dans les steppes de la Russie méridionale. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, il se pourrait que cette tribu ait passé le Danube en même temps que les Pétchénegues, les Ouzes ou les Polovtziens et que, un peu plus tard, elle se soit établie en Macédoine²⁸, adoptant avec le temps la langue grecque.

Enfin, le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à la transformation socialiste de la vie et de la culture des Karakatchans. En automne 1944, par l'instauration en Bulgarie du pouvoir populaire démocratique, les Karakatchans ont bénéficié, sur la base des relations de pro-

²² S. A. Pletniova, *Les Pétchénegues, les Turques et les Polovetses des steppes méridionales de la Russie*, MIA., n° 62, Moscou-Leningrad, 1958, p. 211 (en russe).

²³ K. Jireček, *op. cit.*

²⁴ V. Marinov, *Les Karakatchans dans la Bulgarie*, dans « Geografia », vol. 6, Sofia, 1954, p. 6 (en bulgare).

²⁵ *Ibidem.*

²⁶ C'est ainsi que pense l'ethnologue et l'anthropologue soviétique A. Poulianos, *Les peuples de l'Europe d'au-delà de nos frontières*, t. I, p. 572 (en russe).

²⁷ D. Ilkov, *Une excursion dans les montagnes de Kalopher* dans « Revue périodique », X^e année, t. LII — LIII, Sredetz, 1899, p. 678 (en bulgare).

²⁸ K. Jireček, *Histoire des Bulgares*, Odessa, 1878, p. 272 (en russe).

duction socialiste, des mêmes droits que toutes les autres nationalités du pays. Après la réorganisation des fermes agricoles d'état et des coopératives agricoles, un grand nombre de Karakatchans ont appris de nouveaux métiers et ont commencé à utiliser couramment les moyens mécanisés en agriculture. Aujourd'hui les enfants des ci-devant nomades font gratuitement leurs études du cycle moyen ou universitaires, devenant des constructeurs actifs de la nouvelle société socialiste. Le gouvernement bulgare fait preuve d'une sollicitude particulière pour les Karakatchans.

En contact direct avec la population bulgare, les Karakatchans ont adopté de nombreux éléments de sa culture matérielle et spirituelle. Il fallait que l'auteur s'arrêtât plus longuement sur ce processus d'assimilation bénévole, qui, en essence, représente un phénomène progressiste.

Pour conclure, nous estimons que la publication de ce nouveau matériel concernant la vie et la culture des Karakatchans est appelée à déclencher des discussions, donnant lieu à des solutions plus complètes pour les aspects du problème auxquelles l'ouvrage de V. Marinov accorde très peu d'attention.

Mihail N. Guboglu (Moscou)

Catalogul documentelor referitoare la viața economică a țărilor române în secolele XVIII—XIX. Documente din Arhivele statului din Sibiu (Le catalogue des documents concernant la vie économiques des Pays Roumains aux XVIII^e — XIX^e siècles. Documents des Archives d'état de Sibiu), vol. II, Bucarest, 1967, 523 p. + 7 fac-similés¹

Ce catalogue, publié par la Direction Générale des Archives d'Etat et élaboré par Dumitru Limona, renferme 2 334 résumés de documents de la période 1812 — 1854, conservés aux Archives d'Etat de la ville de Sibiu. Les documents catalogués sont rédigés en langue grecque populaire, avec des influences étrangères, et concernent la vie économique au début du XIX^e siècle non seulement en Roumanie, mais sur tout le territoire de la Turquie d'Europe, dans certaines villes de la côte d'Asie Mineure et de l'Empire d'Autriche. Cette activité économique était menée, en premier lieu, par les marchands roumains d'origine macédonienne, qui avaient leur sièges principaux en Transylvanie, à Braşov et à Sibiu, mais dont le rayon d'activité s'étendait à de grandes villes, comme Brousse, Constantinople, Rouchtchouk, Chichtov, Vidin, Zemplin, Trieste, Budapest, Vienne etc. Les marchands macédoniens ont joué un rôle important dans le comerce de transit entre l'Empire ottoman et l'Autriche. La plupart des documents reflètent l'activité du marchand macédonien Nicolaie D. Paciurea, 79 documents se réfèrent à celle de la maison commerciale M. Safranu de Sibiu et de Vienne.

L'écoulement des matières premières provenant des Pays Roumains et des produits industriels fournis par les deux empires avait lieu dans un grande mesure par les villes de Braşov et de Sibiu. L'Autriche exportait surtout des produits manufacturés, la Turquie exportait dans les Pays Roumains et en Europe centrale du coton, du café, du tabac, du poivre, des châles, des colorants naturels, de la soie etc. Outre ces produits, l'Autriche achetait en grande

¹ Le première volume de cet ouvrage a été publié en 1966 par la Direction Générale des Archives d'Etat. Cf. le compte rendu dans «Studia et Acta Orientalia», vol. V—VI, pp.460—461.

quantité des monnaies turques d'or et d'argent pour les ateliers de la Monnaie de Vienne et d'Alba-Iulia, où elles étaient fondues et converties en monnaies autrichiennes. Ce système assurait des gains importants, les variations du cours des monnaies d'un pays à l'autre et la politique monétaire des deux empires favorisant la spéculation sur les monnaies pratiquée par les marchands macédoniens. Le développement du commerce des valeurs mobilières avait été favorisé également par les guerres napoléoniennes, qui avaient épuisé financièrement l'Autriche. Les deux formes de commerce — celui des marchandises et celui des valeurs mobilières — ont contribué à l'accumulation primitive du capital dans cette partie de l'Europe.

Le grand nombre de documents et leur caractère homogène facilitent l'étude des principales problèmes liés à la circulation des marchandises, des monnaies, des lettres de change au début du XIX^e siècle, dans les Pays Roumains, dans l'Empire ottoman et en Autriche.

L'ouvrage comprend un index des noms de personnes, des noms de lieux et des produits, qui facilite la recherche. De même les résumés ont un caractère analytique qui fait ressortir les points caractéristiques des documents, permettant aux chercheurs d'utiliser le matériel même sans recourir aux originaux. Le glossaire est particulièrement utile pour les termes étrangers du langage commercial aujourd'hui disparu.

Mihail Fănescu

ION APOSTOL POPESCU, *Basme armenesti din Transilvania* (Contes arméniens de Transylvanie), Bucarest, 1967, 213 p. + 8 planches

Il est certain que les Arméniens sont venus s'établir en Transylvanie dès le XII^e siècle et les documents font quelques références concernant leur existence pendant le XIII^e siècle. Des privilèges leur sont accordés et leur émigration continua durant les siècles suivants. Au XVII^e siècle, un nombre important d'Arméniens de Moldavie abandonnèrent leurs foyers et vinrent fonder des colonies en Transylvanie, à Gherla (devenu Armenopolis), à Elisabetopol, à Gheorghieni et à Frumoasa. Leur occupation initiale fut l'élevage du bétail, mais beaucoup d'entre eux devinrent de très bons artisans et des commerçants intrépides. La plupart des émigrants continuèrent à entretenir des bonnes relations avec les lieux d'origine.

L'auteur de ce recueil de contes arméniens a étudié longuement le folklore des Arméniens de Transylvanie et dans cet ouvrage il cherche à établir quels sont les contes arméniens qui furent plus ou moins contaminés par le folklore roumain et quels sont les contes dont la création est toute à fait originale. Faisant usage d'une méthode de recherche très exacte, il étudie la circulation des motifs et des thèmes et leur interférence avec ceux des populations roumaines voisines. Il nous faut montrer que l'ouvrage de Ion Apostol Popescu est le résultat de 20 ans de recherches et d'études, pendant lesquels l'auteur a vécu près des Arméniens de Transylvanie.

La plupart de ces contes furent enregistrés en roumain, car les Arméniens de Transylvanie sont bilingues ou même trilingues. Un certain nombre de ces contes ont été traduits en roumain de l'arménien. Les narrateurs de ces contes furent pour la plupart des gens âgés des artisans et des ouvriers.

Le recueil publié comprend 22 contes, récits et relations sur les coutumes, que l'auteur divise en deux groupes:

Le premier groupe contient un nombre de 17 contes inédits, qui sont la création originale des Arméniens de Transylvanie, selon toutes les probabilités. Ces contes sont publiés pour la première fois et sont intitulés: *Serabion et la fille du soleil*, *L'histoire des deux instituteurs*, *La belle-mère et la jolie brue*, *Hatchik le bon*, *Le fils du bottier*, *L'histoire de la tourterelle*, *Le rameau à trois ramilles*, *Le berger devenu empereur*, *Bedros le sage*, *Le père et le fils*, *Quand on choisit une épouse*, *Soyez bons pour tout le monde*, *Un coq habile*, *L'aventure de l'écureuil*, *Le rossignol*; *La lambruche et la vigne* et *L'églantier*.

Certes, quelques épisodes de ces contes peuvent rappeler des thèmes du folklore roumain (comme par exemple un épisode du conte *Hatchik le bon*, qui rappelle le conte roumain *Zfna apelor* (La fée des eaux), publiée dans le recueil *Povești ardeleni* (Contes de Transylvanie), par Ion Pop Reteganul, mais le nombre de ces contes est assez réduit.

Le second groupe comprend quelques variantes de Transylvanie des contes arméniens connus par d'autres recueils et reconnus comme contes arméniens depuis longtemps.

Le recueil de contes arméniens publié par Ion Apostol Popescu est un livre précieux. Son système de classification scientifique lui donne une réelle valeur pour les chercheurs qui désirent connaître l'originalité du folklore arménien. C'est le travail accompli d'un bon folkloriste.

Cet ouvrage comprend aussi le résumé publié à la fin du volume et rédigé en français de tous les contes et récits, ce qui sera d'une incontestable utilité pour les lecteurs étrangers.

Eugenia Popescu-Județ

D. TODERICIU, *Spre America înainte de Columb* (Vers l'Amérique avant Colomb), Bucarest, Ed. Scientifiques, 1966, 340 pp.

Les circonstances historiques de la découverte du Nouveau Monde ont dès les années de la conquête, soulevé de sérieux problèmes, mettant souvent en doute le caractère de priorité de Christophe Colomb dans la révélation d'un nouvel horizon géographique et des immenses territoires inconnus jusqu'alors des deux Amériques.

Depuis Las Casas et Arrius Montanus jusqu'aux « Américanistes » de notre temps, on relève un accroissement continu du nombre des chercheurs passionnés rencontrés dans le monde américain, aspects qui paraissaient indiquer l'existence de précurseurs, plus ou moins probables de Colomb.

Là-dessus a éclaté la guerre opinâtre qui, à grand renfort d'arguments, a opposé les *inventionnistes*, partisans du caractère absolument autochtone de la culture de l'Amérique précolombienne, et les *diffusionnistes*, partisans du transfert *sui generis* d'une culture préfabriquée, transfert réalisé par des Européens, des Africains ou des Asiatiques qui auraient pénétré en Amérique depuis le troisième millénaire a.n.è. jusqu'à l'époque de Colomb.

L'auteur s'engage à son tour dans cette dispute, analysant tous les vestiges, arguments et hypothèses concernant des voyages, organisés ou fortuits, qui auraient eu lieu des Amériques ou vers les Amériques avant Colomb. Il réalise ainsi une vaste synthèse, échafaudant sa propre thèse, celle de l'existence de contacts répétés et réciproques, qui ont laissé par-ci par-là des influences d'ordre culturel, mais sans altérer les caractères essentiels de la splendide culture précolombienne autochtone.

Le besoin se faisant donc sentir d'une révision des idées d'autrefois, l'auteur a accumulé et analysé des dizaines et des dizaines d'hypothèses, preuves ou commencements de preuves, justement pour faire ressortir l'absurdité des thèses absolues, l'erreur historique et géographique commise aussi bien par ceux qui nient l'existence de tout contact précolombien entre les deux mondes, que par ceux qui considèrent les hautes cultures du Nouveau Monde comme importées intégralement d'Europe, d'Asie ou même d'Afrique et qui nient l'apport originel des autochtones américains dans la formation et dans l'évolution de leur propre culture. L'auteur croit fermement dans l'existence de ces contacts précolombiens, tout en soutenant que les influences venues du dehors ont été assimilées par les autochtones et n'ont pas pu modifier puissamment la caractère profondément original des cultures précolombiennes.

L'auteur souligne la nécessité d'une révision générale de toute la question à la clarté des discussions, recherches et études historiques, ethnographiques, archéologiques et anthropologiques, en vue de l'élaboration d'une synthèse susceptible d'expliquer d'une manière plausible les rapports précolombiens entre les deux mondes.

Cette démarche ne peut, assurément, être entreprise qu'en formulant à nouveau certaines idées et opinions existantes, qu'en interprétant sous un jour nouveau des faits déjà connus, qu'en réexaminant les données qui ont résisté jusqu'à présent à la critique et qui se disputaient les partisans de conceptions souvent rivales. Une telle révision implique l'adoption de points de vue nouveaux, gravitant autour des contacts qui ont eu lieu entre la population autochtone précolombienne, d'une part, Asiatiques, Européens et Africains, d'autre part, après l'époque du peuplement de l'Amérique, qui a été en tout cas, réalisée non seulement par le détroit de Behring, mais aussi par mer, par le Pacifique, à partie du monde insulaire de cet océan ou même du sud-est de l'Asie.

Compte tenu de caractère original et spécifique de toutes les cultures américaines précolombiennes, depuis l'Alaska jusqu'à la Terre de Feu, l'étude critique de l'histoire des peuples d'Amérique et l'analyse des rapports sporadiques — accidentels ou répétés — qui ont eu lieu entre ces peuples et le monde extérieur permettent de soutenir l'existence certaine de contacts parallèles entre l'Amérique et les autres continents. La plupart de ces contacts peuvent être reconstitués aujourd'hui, grâce à des vestiges spécifiques, conservés sous une forme plus ou moins manifeste, dans la langue, l'organisation socio-politique, l'architecture, les techniques métallurgiques, la céramique, les textiles, les écrits, l'art, les rites et les croyances religieuses. Ces empreintes originales ont subi différentes influences, limitées le plus souvent à des zones restreintes de la culture indienne locale, qui s'en est enrichie sans avoir rien perdu de son originalité.

Après un exposé sur le stade social et politique du Nouveau Monde et des moyens de navigation antérieurement à la conquête l'auteur examine les droits éventuels des principaux candidats possibles au rôle de prédécesseurs de Colomb. Il expose tour à tour les différentes hypothèses, dont il consigne ou il affirme le bien-fondé: hypothèses carienne, crétoise, phénicienne, étrusque, grecque (la flotte perdue d'Alexandre), celte, romaine, chinoise, sud-est asiatique, japonaise, polynésienne, irlandaise, viking, bretonne, venitienne (les frères Zeno), basque, portugaise, danoise, arabe etc. Il invoque de même maintes figures de navigateurs: Paul Knutsson (1362), Alonzo Sanchez de Huelva (1480), Anua Motua (Polynésie) etc.

Tous ces contacts, y compris certains voyages précolombiens de l'Amérique vers l'Ancien Monde, font partie de ces présences dont Oskar Peschel, l'un des fondateurs de la géographie moderne (*Geschichte der Erdkunde, Munich, 1877*) disait qu'elles ont constitué les signes par lesquels les deux rives de la dépression atlantique se sont de tout temps signalé l'existence. C'est, pour sûr, à ces contacts que pensait également l'historien allemand Paul Herrmann

lorsqu'il écrivait: « On ne saurait dire que l'Amérique n'ait pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour attirer sur elle l'attention des pays lointains de l'Orient... ».

C'est en s'appuyant sur cet ensemble de « pièces justificatives », acceptées ou contestées, que l'auteur dresse le bilan des données qui, connues de Colomb, auraient pu lui suggérer l'idée de ses voyages de découverte. Un chapitre est consacré de même à la « preuve inverse », les navigations des Américains précolombiens à travers le Pacifique et l'Atlantique.

Présentant tous ces aspects dans le contexte d'une bibliographie explorée jusqu'aux sources de première main (textes anciens, chroniques manuscrites), l'ouvrage *Vers l'Amérique avant Colomb* est de fait une étude consacrée aux contacts transatlantiques et transpacifiques entre les cultures de l'Ancien Monde et celles de Nouveau Monde avant la « découverte » officielle de cette dernière, étude dont la conclusion est qu'il y a eut d'innombrables contacts, fortuits pour la plupart, entre les deux mondes, lesquels ont préparé l'atmosphère et la réalisation de la dernière découverte de l'Amérique, dont le mérite revient à Colomb.

Ion Sava Nanu

ROBERT C. DENNAN éditeur, *The Idea of History in the Ancient Near East*, New Haven and London, Yale University Press, 1966, IX+376 p.

Cet ouvrage est constitué par les études de neuf spécialistes bien connus dans le monde des orientalistes:

- Prof. Ludlow Bul, *L'Égypte ancien*;
- „ E. A. Speiser, *La Mésopotamie ancienne*;
- „ George G. Cameron, *La Perse ancienne*;
- „ Millar Burrows, *L'Israël ancien*;
- „ C. Welles, *L'Orient hellénistique*;
- „ Erich Dinkler, *Le Christianisme primitif*;
- „ Roland H. Bainton, *Le Christianisme patristique*;
- „ Julian Obermann, *L'Islamisme primitif*;
- „ Paul Schubert, *L'Occident au XXe siècle et le Proche Orient antique*.

La plupart de ces auteurs soulignent que, dans les littératures qu'ils ont analysées, l'idée d'histoire n'existe pas telle que nous la trouvons dans les écrits contemporains, « c'est-à-dire comme une succession ininterrompue d'événements. Les peuples orientaux de l'Antiquité croyaient que leur propre pays, qu'ils voyaient plein de cités florissantes, de villages et de fermes opulentes, pourvu de tout un appareil perfectionné de pratiques et d'institutions politiques, religieuses et économiques, avait été pareil de tout temps, depuis l'origine, c'est-à-dire depuis le moment que les dieux avaient choisi qu'il en fût ainsi. Nul doute que même les esprits les plus éclairés de ces civilisations n'ont jamais imaginé que leur pays ait pu être autrefois une région non pas fertile, mais aride, avec de rares et de modestes hameaux, et qu'il ne se soit transformé que petit à petit, de génération en génération, au prix de luttes et d'efforts incessants, par la volonté inébranlable des hommes, après des recherches multiples comportant tout une série d'investitions et de découvertes ».

Voici pour illustrer cette idée quelques extraits de différents chapitres de l'ouvrage:

« . . . Les anciens Egyptiens n'ont pas eu, à mon avis, une idée de l'histoire comparable à celle de notre époque . . . Autant que l'ont puisse s'en rendre compte d'après les

fragments de leur littérature parvenus jusqu'à nous, ils n'ont pas édifié une philosophie de l'histoire. Il ne semble pas qu'ils aient pensé en termes de cause à effet . . . Ils envisageaient la vie et leur passé d'un point de vue statique . . . » (L. Bull, *L'Égypte ancien*, p. 32 sq.).

« . . . Pour les Hébreux, l'idée centrale de l'histoire est la certitude qu'Israël est le peuple élu de Dieu, certitude qui comporte non seulement des privilèges, mais aussi des obligations... Lorsque le malheur s'abat sur Israël, celui-ci reconnaît qu'il n'a que le châtement qu'il mérite. Pour se faire pardonner, il faut d'abord qu'il se repente » (M. Burrows, *L'Israël ancien*, p. 128 sq.).

« . . . Plus tard, chez les Grecs, les historiens exposaient eux-mêmes leurs méthodes et dénigraient celles de leurs rivaux . . . , cependant que d'illustres lettrés, tels que Denys d'Halicarnasse et Lucien de Samosate, discutaient longuement des qualités et des défauts des historiens. Les deux étaient d'accord que le critère en est la vérité... Mais au lieu de s'engager et d'avancer plus loin dans cette voie, l'homme hellénistique s'est tourné vers d'autres problèmes: la religion et la magie... L'idée de l'histoire n'a plus été pour lui une source de réconfort et de bonheur, mais une notion dont il cherchait à se débarrasser » (C. B. Welles, *L'Orient hellénistique* pp. 144 et 164 — 165).

« . . . Si l'on envisage (l'évolution de l'histoire) comme un tout on peut affirmer que les Grecs furent les premiers à concevoir le temps comme un problème. Les chrétiens du *Nouveau Testament* sont les premiers à avoir découvert l'historicité de l'homme » (E. Dinkler, *Le Cristianisme primitif*, p. 214).

« . . . En dehors du Coran, toutes nos connaissances sur l'époque initiale de l'Islam toutes nos informations sur les questions socio-politiques... nous sont parvenues par la voie de sources recueillies, compilées et rédigées au cours de l'époque classique de l'Islam, c'est-à-dire durant la période de trois cents ans qui a suivi la constitution du califat abasside, vers l'an 750 de n. è.. On a nommé cette période de renaissance de l'Islam, l'époque dorée. Elle est la première par ses succès. C'est qu'elle diffère de la période précédente du tout au tout. La communauté des croyants n'est plus dominée par les Arabes pur-sang, mais par les descendants de races multiples: Arabes, Syriens, Persans, Turcs, Hindous, Coptes, Berbères, Espagnols etc., qui avaient été convertis à l'Islam non pas du paganisme, mais du judaïsme, du christianisme et souvent aussi du manichéisme, du zoroastrisme et du bouddhisme. Les grands faits héroïques des premiers temps sont maintenant restructurés par les grandes conquêtes spirituelles et intellectuelles. Après avoir édifié par la force physique un empire mondial, l'Islam vise maintenant à conquérir le monde des idées par la plume. Et ceux qui manient la plume sont, pour la plupart, des Musulmans convaincus d'origine non arabe. C'est à leurs efforts et à leur génie que l'on doit cette littérature incomparable qu'est la prose arabe classique, littérature qui a donné un nouvel éclat et un nouvel essor à toute la culture médiévale, annonçant même dans une large mesure la naissance de la culture moderne » (J. Obermann, *L'Islamisme primitif*, p. 306).

L'ouvrage consacré à l'idée d'histoire dans le passé ancien du Proche Orient s'achève par l'article du prof. P. Schubert intitulé *L'Occident au XXe siècle et le Proche Orient antique*, qui est comme une synthèse des huit études qui le précèdent. Dans la première partie de son étude, le prof. Schubert définit l'idée d'histoire à notre époque et la compare à celle de l'Orient antique, soulignant tant les différences que les points communs entre les deux conceptions.

Les bibliographies sélectionnées qui font suite à chaque chapitre fournissent toutes les indications nécessaires aux lecteurs désireux d'approfondir les problèmes. Les index par matières qui complètent les huit premiers chapitres font, de même, de cet ouvrage un excellent instrument de travail.

CHRONIQUE DE L'ACTIVITÉ DE LA SECTION d'ÉTUDES ORIENTALES

La Section d'Études Orientales de la Société des Sciences Philologiques de la République Socialiste de Roumanie a continué en 1967 ses séances de communications et ses séances de travail. Les communications suivantes ont été tenues au cours de cette année:

1. Elena Isăcescu, *Monnaies ottomanes de la seconde moitié du XV^e siècle en Valachie.*
2. Athanase Negoită, *Les Esséniens ont-ils disparu après l'an 70?* (28 Janvier 1967)
3. H. Dj. Siruni, *Nicolae Iorga et les études d'arménologie.*
4. Cherim Abdullah, *Proverbes et devinettes tatars de la Dobroudja* (23 Février 1967).
5. Matilda Alexandrescu-Dersca, *L'Orient dans la pensée historique de Nicolae Iorga.*
6. Alexandra Zigura, *Le sens et les aspects stylistiques de la peinture japonaise zen* (30 Mars 1967).
7. H. Dj. Siruni, Cristian Vlădescu et Carol König, *Armes turques du XVI^e — XIX^e siècles au Musée Militaire Central.* —
8. Rodica Ciocan-Ivănescu, *Contribution à l'étude du style baroque: les emprunts indiens* (27 Avril 1967).
9. Ghizela Sulițeanu, *Le folklore musical turc d'Adah Kaleh.* (25 Mai 1967).
10. Mihail Guboglu, *Un voyage d'études en Turquie.* —
11. H. Dj. Siruni, *Deux voyages d'études en Arménie soviétique* (18 Novembre 1967).
12. **Ion Timuș,** *La satire dans la littérature japonaise* (16 Décembre 1967).

Volume VII

S O M M A I R E

ETUDES ET ARTICLES

Ancien Orient

	<u>page</u>
CONSTANTIN DANIEL, <i>La prohibition du fer dans l'Egypte ancienne</i>	3
ATHANASE NEGOIȚĂ, <i>Les Esséniens après la destruction du deuxième Temple</i>	23

L'Empire Ottoman

MIHAIL GUBOGLU, <i>Le voyage d'Evlîya Çelebi efendi dans le Banat</i>	35
MATHILDE ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU, <i>Contribution à l'étude des relations de Seid Abdullah Ramiz Pacha avec les Principautés Roumaines</i>	77
ION MATEI, <i>Sur les relations d'Ahmed Vefîk Pacha avec les Roumains</i>	95

Linguistique

H. Dj. SIRUNI, <i>Considérations sur le dialecte arménien des Pays Roumains</i>	133
L. V. DMITRIEVA (Leningrad), <i>Matériaux du folklore des Tatares de Barabinsk (II)</i> ..	167
(en russe)	

Art Oriental

CORINA NICOLESCU, <i>La céramique émaillée de Moldavie et le Proche Orient</i>	187
EUGENIA POPESCU-JUDEȚ, <i>Dimitrie Cantemir et la musique turque</i>	199

Etudes arméniennes

RODICA CIOCAN-IVĂNESCU, <i>Un épisode de l'histoire des Arméniens de Moldavie au XVII^e siècle</i>	215
--	-----

OBITUARIA

FRANZ BABINGER	233
-----------------------------	-----

MISCELLANEA

VIRGIL CÂNDEA, <i>Le modèle vénitien de la relation de Franco Sivori sur son voyage à Constantinople en 1581</i>	237
MIHAIL FĂNESCU, <i>Un secrétaire inconnu de Pazvantoglu</i>	243
MIHAIL GUBOGLU, <i>Les inscriptions orientales de la ville de Bucarest</i>	249
OCTAVIAN ILIESCU, <i>Notes de numismatique orientale</i>	259
ELENA ISĂCESCU, <i>Les monnaies ottomanes en Valachie au XVI^e siècle</i>	263
GHEORGHE IVĂNESCU, <i>membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Albanais et Japhétites</i>	273
H. D.J. SIRUNI, CRISTIAN VLĂDESCU et CAROL KÖNIG, <i>Armes turques du XVI^e au XIX^e siècles au Musée Militaire Central de Bucarest</i>	277
SERGIU AL-GEORGE, <i>L'Inde antique et les origines du structuralisme</i>	289
ION MATEI, <i>Un agronome roumain dans l'Empire ottoman pendant les années 1849—1859</i>	295

COMPTES RENDUS

<i>Arta orientală în România (L'art oriental en Roumanie), (Rodica Ciocan-Ivănescu)</i>	303
ALEXANDRA ZIGURA, <i>Covoare turcești (Tapis turcs), (Radu Ionescu)</i>	304
ION BANU, <i>Sensuri universale și diferențe specifice în filozofia Orientului antic (Sens universels et différences spécifiques dans la philosophie de l'Orient ancien), (Constantin Daniel)</i>	305
H. D.J. SIRUNI, <i>Les Arméniens à Constantinople, (en arménien), (Aram Harutunian)</i>	309
H. D.J. SIRUNI, <i>L'Eglise arménienne sur la terre de Roumanie; Nicolae Iorga (en arménien) (Aram Harutunian)</i>	310
S. H. CASCANIAN et I. ZAHARIA, <i>Covoare manuale din noduri (Tapis manuels à nœuds), (Eugenia Popescu-Județ)</i>	311
NOURULLAH BERK, <i>La peinture turque, (Ion Sava Nanu)</i>	312
«Revue de l'Académie de langue arabe de Damas» (Nadia Anghelescu)	314
«Arabica» (Nadia Anghelescu)	316
V. MARINOV, <i>Contribution à l'étude de l'origine, de la vie et de la culture des Karakatchans de Bulgarie (Mihail N. Guboglu) (Moscou)</i>	317
<i>Catalogul documentelor referitoare la viața economică a țărilor române în secolele XVIII—XIX, Documente din Arhivele statului din Sibiu. Vol. II (Le catalogue des documents concernant la vie économique des Pays Roumains aux XVIII—XIX^e siècles. Documents des Archives d'état de Sibiu), (Mihail Fănescu)</i>	323

ION APOSTOL POPESCU, <i>Basme armenesti din Transilvania</i> (Contes arméniens de Transilvanie), (<i>Eugenia Popescu-Județ</i>).....	324
D. TODERICIU, <i>Spre America înainte de Columb</i> (Vers l'Amérique avant Colomb), (<i>Ion Sava Nanu</i>)	325
ROBERT C. DENNAN, éditeur, <i>The Idea of History in the Ancient Near East</i> (<i>Athanasie Negoitã</i>)	327
<i>CHRONIQUE DE L'ACTIVITE DE LA SECTION D'ETUDES ORIENTALES.</i>	329

